This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

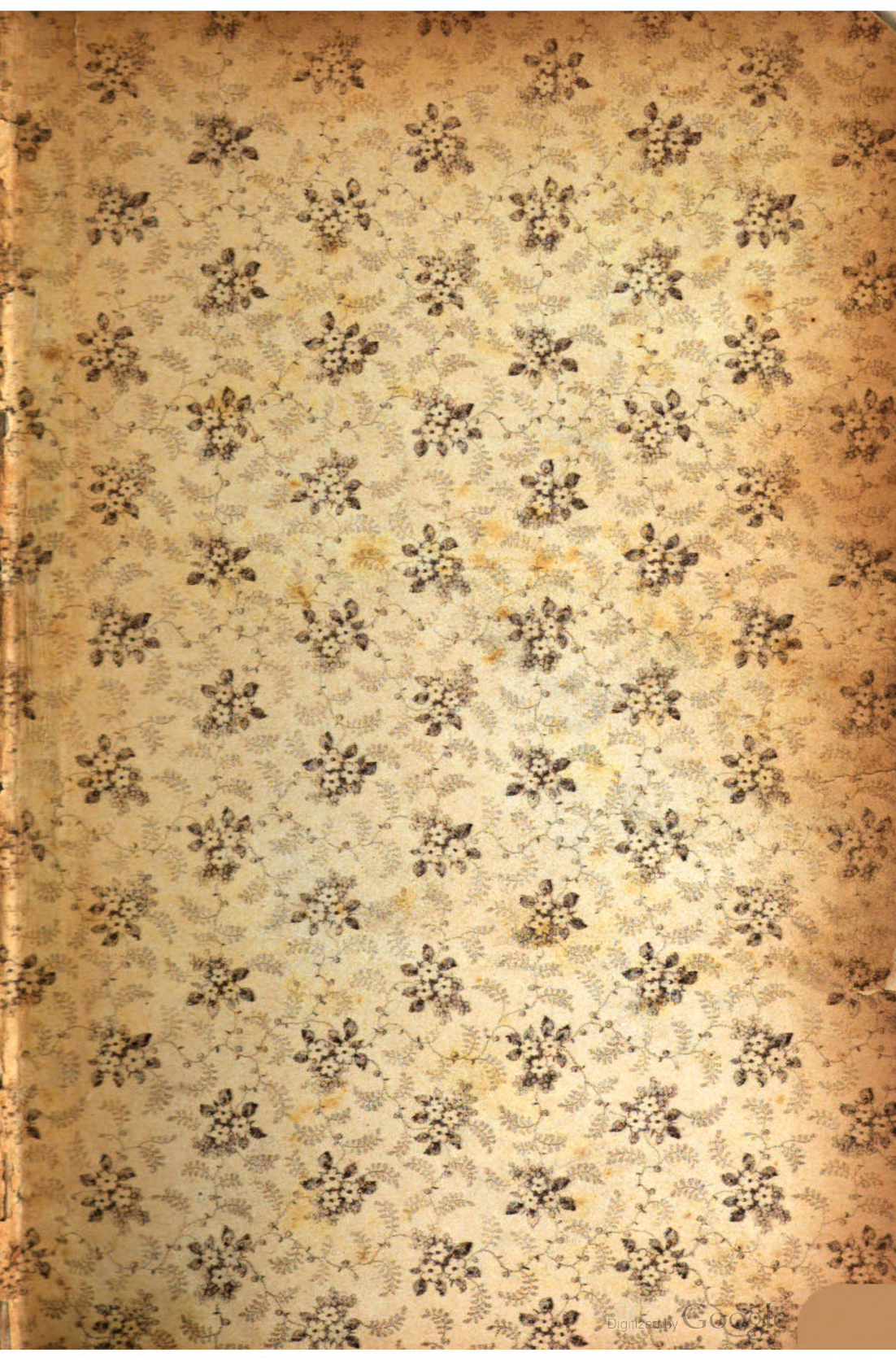
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

V.4E 2204

UNI GENT

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

CALENDRIER BELGE.

Digitized by Google

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE MÉCANIQUE DE CH. VANDERAUWERA,

MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 25.

Digitized by Google

Volk 2204 V2.137

CALENDRIER BELGE.

FÊTES RELIGIEUSES ET CIVILES,

USAGES,

CROYANCES ET PRATIQUES POPULAIRES

DES

BELGES ANCIENS ET MODERNES,

PAR

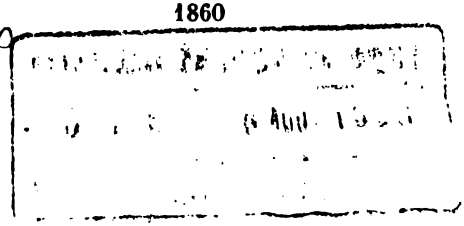
Le Baron de Reinsberg-Düringsfeld.

TOME PREMIER.

Folklore

BRUXELLES,
FERDINAND CLAASSEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
88, RUE DE LA MADELEINE, 88,
Même Maison à OSTENDE, — rue Longue, 9.

1860



BIBL. UNIV. GENT

PL 6A1 60[illegible]

1999 B71

Digitized by Google

Digitized by Google

LA BARONNE DE REINSBERG

(Ida de Düringsfeld).

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Occupé depuis nombre d'années à recueillir dans toute l'Europe chrétienne les documents relatifs aux anciens usages, aux fêtes, soit religieuses, soit civiles, aux idées et pratiques superstitieuses, aux chansons et dictons populaires qui existent encore ou dont on retrouve toujours les traces, nous arrivâmes il y a six ans en Belgique pour y faire des recherches sur les us, mœurs et coutumes de ce pays et nous y trouvâmes un terrain on ne peut plus favorable à notre but.

La Belgique est pour ainsi dire le pays des festivités. Nulle part les nombreuses solennités religieuses et mondaines des âges passés ne se sont mieux conservées ; en aucun autre pays on ne saisit avec plus d'empressement chaque occasion qui se présente pour arranger une fête. Mais en aucun autre pays non plus il n'est plus difficile de réunir les matériaux nécessaires pour composer un ouvrage tel que nous nous sommes proposé de le faire.

La littérature belge est si riche en ouvrages, revues et monographies concernant le pays, qu'aucune des excellentes bibliothèques publiques qui se trouvent dans les différentes villes de

Digitized by Google

la Belgique, n'en possède une collection complète. Beaucoup de dissertations scientifiques sont tirées à un si petit nombre d'exemplaires qu'à peine ils suffisent aux présents que l'auteur envoie d'habitude à ses amis, et même les ouvrages destinés au commerce deviennent, dès que la première édition en est épuisée, d'une rareté si extraordinaire, qu'on ne les voit que dans les mains des bibliophiles.

Quant aux livres flamands enfin, il est presque impossible de se les procurer. La librairie dans le vrai sens du mot, n'existant pas encore en Belgique, on ne sait que par hasard dans telle ou telle ville ce qui a paru dans telle ou telle autre ville.

Inutile de parler ici des difficultés nombreuses que trouve sur son chemin celui qui va parmi le peuple à la recherche des idées et pratiques superstitieuses. Chacun les connaît et personne n'ignore qu'elles sont doublement grandes pour un étranger.

C'est avec d'autant plus de reconnaissance que nous nous sentons obligé envers MM. L. De Burbure, F. De Cort, P. Génard, Hansen, Ch. Van den Nest, H. Peeters, L. Van Ryswyck, D. Sleeckx, A. Snieders, Staes, D. Van Spillebeck et Vleeschouwer à Anvers;

MM. Carryn, Carton et Gaillard à Bruges;

MM. Bauduin, Coremans, Dautzenberg, Dodd, E. Fétis, Mathieu, Piot, Ch. Ruelens, feu Schayes, A. Scheler, L. Stappaerts, Ch. Stallaert, Van der Maelen, H. Van der Velde, A. Wauters et S. Willems, à Bruxelles;

M. Verhulst, à Contich;

MM. H. Conscience et Jost-ter-Beest, à Courtrai;

M. Sidérius, à Dinant;

MM. Cocheteux, J. De Smet, Van Doosselaere, Heremans, Rens, J. baron de Saint-Genois et Snellaert, à Gand;

MM. Bodson et Zwartemaeker, à Huy;

MM. A. Borgnet, Henrotte, Liebrecht et Polain, à Liége;

MM. Avontroodt et Van Beers, à Lierre;

MM. E. Van Even et D. Gaillard, à Louvain;

Digitized by Google

M. Schoolmeester, à Maeseyck;

MM. de Craene, de Drachstaedt, De Wulf, Leemans, Raeymaker, A. Ruelens, Schaeffer, Tuerlinckx, Van Campenhout, Van Doren et G. Van Melckebeeke, à Malines;

M. L. Devillers, à Mons;

MM. J. Borgnet et Wilmet, à Namur;

MM. Olivier et J.-B. Willems, à Tournai;

MM. Heuvelmans et Ch. Snieders, à Turnhout;

MM. De Vos, Th. Lanssens et Messiaen, à Ypres.

Ce sont eux qui nous ont facilité l'accès des bibliothèques et publiques et particulières, qui nous ont prêté des livres ou donné des tirés à part et auxquels nous devons les notices les plus précieuses sur les coutumes existant encore dans les différentes localités de la Belgique.

Grâce à leur extrême complaisance notre recueil augmenta à un tel point que de plusieurs côtés on exprima le désir de le voir publier. C'est ce qui nous a donné l'idée de faire paraître le *Calendrier Belge*.

Nous aurions bien voulu le rendre plus complet encore; mais d'abord on n'a pas toujours répondu à nos demandes avec autant d'aimable empressement que l'ont fait les messieurs dont nous n'avons pu nous empêcher de citer les noms, puis il n'entrait pas dans notre plan d'étendre outre mesure la grandeur de l'ouvrage.

C'est pourquoi nous nous sommes borné à ne donner que les vies des principaux saints belges, la description des pèlerinages les plus fréquentés et les renseignements nécessaires sur les métiers, les gildes ou serments et les chambres de rhétorique de quelques villes. Du reste, les règlements de ces associations sont partout les mêmes ou à peu de chose près.

Nous n'avons pas cru hors de propos d'indiquer chaque jour les plantes ou fleurs dédiées aux saints. Si l'on rencontre çà et là des notices moins importantes, c'est parce qu'il y a beaucoup de jours de l'année où malgré nos recherches nous n'avons pu

Digitized by Google

trouver d'autres particularités. Pour la même raison nous avons encore inséré les fêtes mobiles dans les mois où elles ont lieu d'ordinaire sans observer trop strictement les intervalles prescrits du calendrier, et nous avons de même donné quelques notices concernant des saints sous la date de jours qui ne sont pas leurs véritables fêtes d'après le Martyrologe romain, alors que leur fête est célébrée ce jour-là dans l'un ou l'autre diocèse de la Belgique.

Si l'on daigne, en égard à l'intérêt du sujet, accueillir favorablement ce faible essai, nous serons encouragé à continuer nos recherches, espérant atteindre un jour au but que nous nous sommes proposé.

O. DE R.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Les anciens habitants de la Belgique divisaient l'année en douze lunes, division, qui frappe tous les hommes, car la lune disparaissant et reparaissant douze fois, coupe visiblement l'année en douze parties tandis que l'année solaire, véritable année, n'est point indiquée par des variations dans le disque du soleil.

Mais voulant égaler leur année lunaire aux révolutions du soleil, ils ajoutaient de temps en temps une treizième lune de sorte que des trente années qui composaient le siècle gaulois, onze étaient de treize lunes.

Le sixième jour de la lune était chez les Celto-Belges un jour sacré qui commençait les mois, les années et les siècles (1). Malheureusement il ne nous reste aucun document qui puisse nous donner quelques renseignements sur les noms des jours et des mois. A juger par analogie, il est à croire que l'année celto-belge commençait à la nuit du feu de Baal (« Oidhehe Baaltinne ») qui, en Irlande, s'allume encore de nos jours la veille du 1er mai.

Sur le calendrier des Germano-Belges nous possédons des notions plus exactes. M. Coremans dans « l'Année de l'ancienne Belgique», ouvrage dont on ne peut pas assez reconnaître le mérite, nous en donne un exposé aussi complet que lucide.

D'après lui, les Germano-Belges ne comptaient pas par années, mais par

(1) Schayes L. P. B. A., I, 140.

Digitized by Google

hivers, et comptaient par nuits et non pas par journées. Aussi ne divisaient-ils leur année qu'en trois parties : le printemps, l'été et l'hiver, ne connaissant de l'automne ni le nom, ni les biens, et on peut même présumer, que dans le principe l'année ne fut partagée qu'en deux saisons, l'été et l'hiver, parce qu'à cause de la rigueur du climat, il n'existait véritablement que ces deux saisons en Belgique. Les dénominations encore d'usage général parmi les Flamands nous en fournissent la preuve presqu'évidente. Les paysans en Brabant comme en Flandre, ne parlent jamais que du « Zomerdag », jour d'été, et du « Winterdag », jour d'hiver.

Le jour de St-Mathieu est pour eux le « winterdag », le dimanche de la Mi-Carême le « zomerdag », la Noël le « midwinter », mi-hiver, et la St-Jean d'été le « mid-zomerdag », jour de la mi-été.

Le printemps s'appelle en flamand « Lente » (du vieux mot « lyns, lins, » mou, doux) et l'usage s'est conservé dans les campagnes de le partager en deux parties, dont la première nommée « kleinlente », petit printemps, va du zomerdag jusqu'au « wonnezondag », dimanche des délices, qui est celui de « Jubilate », et l'autre appelée « grootlente », grand printemps, finit à la St-Jean. Une autre dénomination du printemps, en vieux flamand : « springtyd », temps d'éclosion, nous rappelle le mot « spring » dont les Anglais se servent pour désigner le printemps.

Le « zomer », en haut-allemand « sommer », été, doit son nom selon quelques auteurs, aux moissons (« sommer » en vieux flamand, rassembler) (1), selon d'autres à « Sunna » ou « Zuna », déesse du soleil, à laquelle l'été était consacré.

« Herfst » en haut-allemand « Herbst », signifiait anciennement et signifie encore aujourd'hui en quelques contrées « récolte des fruits », comme en anglais « harvest » (en anglo-saxon « haerfest », de « haeran », rassembler); d'où provient le vieux verbe « herfsten », en anglais « to harvest », récolter.

Le « winter », hiver, est la saison du vent ou « wind » ; la mi-hiver ou « midwinter » marquait en même temps le commencement de l'année, célébré par les fêtes de « Joul » ou « Joel », qui se continuaient jusqu'à la « treizième nuit », c'est-à-dire jusqu'à la dernière des douze saintes nuits ou « twelf nachten », dénomination encore généralement en usage de nos jours.

L'année avait douze mois, dont les noms se sont en partie maintenus jusqu'à présent.

Il en est de même des dénominations des jours, dont chacun portait le nom d'une divinité particulière.

(1) « Someren » encore aujourd'hui dans le Limbourg cède « glaner. »

Digitized by Google

Le dimanche ou « zondag », jour du soleil, était consacré à « zuna » ou « Sunna », le lundi ou « maendag », jour de la lune, à « Manan » ou « Monan », frère de la déesse du soleil.

Le mardi, appelé « dingsdag » ou « dinsdag, desdag, disdag, dissendag » était dédié à « Tyr » ou « Zin », le Mars teutonique.

Le mercredi ou « woensdag », était le jour de wodan ou Odin, le dieu suprême des peuples du nord. C'est pourquoi ce jour était presque généralement respecté comme jour sacré. Quelques peuplades pourtant lui préféraient pour le jour de fête hebdomadaire le jeudi ou « donderdag », jour du tonnerre, qui était dédié à « thor » ou « donar », l'aîné et « le plus vaillant des fils d'Odin ».

Le vendredi ou « vrydag, vreyadag » était consacré à « freyja », la Vénus germanique.

Le nom du samedi « zaturdag, saterdag » ne paraît être qu'une traduction du latin « dies saturni ». M. Coremans le met pourtant en rapport avec le dieu « Saeter » ou « Seater », qui se confond avec « Suaf, Seaf », placé à la tête des généalogies de Wodan.

Nombre d'idées superstitieuses, rattachées encore à présent aux jours particuliers de la semaine, se rapportent au culte des divinités païennes, auxquelles les jours étaient dédiés. Il suffit de rappeler ici le dicton populaire : « Mariage de jeudi, heureux mariage » (puisque Donar était aussi considéré comme dieu des hymens), et la coutume qui en maintes localités et nommément en Brabant s'est conservée jusqu'à nos jours, d'attribuer au jeudi le caractère d'un demi-jour de fête.

La croyance assez généralement répandue que les jours fatals ou jours de sort, appelés en flamand « lotdagen », décident du sort des moissons, du bétail et d'individus isolés, pendant le cours de l'année, dérive de la même source (1).

Le dimanche devint le jour de fête hebdomadaire; le jeudi fut consacré à l'adoration de l'Eucharistie parce que l'institution de ce sacrement d'amour se fit le Jeudi-saint; le vendredi, jour de la mort de Jésus-Christ fut dédié au souvenir de la passion de Notre-Seigneur et le samedi était déjà avant le huitième siècle considéré comme le jour de la Sainte-Vierge.

Le commencement de l'année différait en Belgique selon les localités. En général il était fixé à Noël ou à Pâques.

A Anvers, au secrétariat de la ville, l'année civile s'ouvrait au Vendredi-saint à midi, mais l'année financielle commençait au jour de St-Martin et finissait à la veille de cette fête, probablement, parce que jadis le magistrat

(1) Coremans J., 7-10 ; 42-68.

Digitized by Google

ou «wet» se renouvelait chaque année ce jour-là. Les négociants étrangers, qui se trouvaient en grand nombre à Anvers, comptaient selon le style de leur pays natal, en commençant l'année soit au 1er mars, comme à Venise et à Bénévent, soit à Noël, comme à Milan, à Rome et en Allemagne (1).

Dans le Brabant l'usage était de commencer l'année à Pâques selon le style de Cambrai. Ce style que l'on appelait ordinairement « mos gallicus » ou «styl loop, ghewoonte van den hove;» dénomination, qui fut également reçue en Hollande et qui plus tard fut appliquée par les Flamands à l'année commençant le Samedi-saint, fut aussi adopté en Flandre et dans le Hainaut. Mais pour éviter toute confusion, les notaires qui suivaient ce style dans leurs actes, étaient obligés d'ajouter à leurs dates, lorsqu'elles précédaient Pâques, les mots : « selon le style de la cour » ou bien « avant Pâques » ou « more gallicano. »

Avant d'adopter l'époque de Pâques, au xe siècle et au xie, on datait en Flandre du jour de Noël.

A Bruges et dans les environs de cette ville, ou le « sticht » d'Utrecht possédait l'église de St-Boniface ou de Notre-Dame, ainsi que de grands droits seigneuriaux et ecclésiastiques à Sysseele, était usité le style d'Utrecht, qui comptait avant 1313 depuis l'Incarnation (le 25 mai), mais à dater de cette époque depuis la Nativité de Jésus-Christ (le 25 décembre).

Dans certaines contrées de la Flandre et du Tournaisis l'année commençait après la messe du Vendredi-saint, comme dit Li Muisis, et on appelait ce style dans le pays de Bruges par opposition à celui d'Utrecht, le style de Tournai. Li Muisis lui-même, dans sa chronique, commence les années au Vendredi-saint, tandis que Froissart date toujours du 1er janvier, selon le style romain.

Les notaires et les receveurs du Luxembourg prenaient dans leurs actes, le 25 mars pour le premier jour de l'an.

Le duc de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, en ordonnant, en 1575, par un placard du 16 juin, que l'année commencerait au 1er janvier, abolit tous ces différents styles (2).

L'Église seule continua de commencer l'année à Noël, mais fixa plus tard le commencement de l'année ecclésiastique au premier dimanche de l'Avent, usage qui s'observe encore de nos jours.

Parmi les fêtes qui depuis l'introduction du christianisme furent établies en Belgique, les kermesses appelées en flamand kermis, en wallon ducasses occupent, sans contredit, le premier rang.

(1) Mertens, t. II, 434; t. VII, 610.
(2) A. d. l'E., t. X, 394-8; A. d. l'U., d. L. 1851, XXXII., LXXII.

Digitized by Google

Comme le nom le dit, kermis vient de kerkmis, messe de l'église, et ducasse par altération de «dédicace.» — Ces fêtes furent instituées pour rappeler chaque année le souvenir de la consécration solennelle d'une église.

La semaine teutonique était de sept jours, les fêtes se réglaient suivant les phases de la lune.

Les époques les plus solennelles de l'année étaient le nouvel an, le commencement du printemps, le temps de la récolte et les solstices.

Quand le paganisme céda à la religion chrétienne, l'Église, tout en rejetant ce qui n'était pas conforme à ses dogmes, ne supprima pas tout d'un coup les vieilles fêtes et les cérémonies qui s'y rattachaient, mais elle en sanctifia le but, en les appliquant aux fêtes chrétiennes qui tombaient sur un temps peu éloigné.

Fidèles aux préceptes du Pape saint-Grégoire le Grand, les missionnaires élevèrent souvent leur sanctuaire à l'endroit même, où les gentils avaient adoré leurs dieux.

Ils se contentèrent même parfois de transformer les temples en églises et les simulacres païens en images chrétiennes, et permirent aux peuples germaniques de conserver aux jours et aux grandes fêtes les dénominations païennes.

Mais bien que les apôtres du christianisme fissent tout leur possible, pour ménager la transition et pour rendre à de rudes barbares l'Évangile plus acceptable, le paganisme continua à dominer fort tard dans la plus grande partie de la Belgique.

Il ne faut que consulter « l'Indiculus superstitionum et paganiarum » « ou sommaire des superstitions et des pratiques païennes, condamnées par le concile de Leptines (le village actuel des Estinnes près de Binche, où les rois francs de la seconde race avaient un palais), tenu en 743, pour voir combien l'ancien culte avait encore d'empire sur les Belges nouvellement convertis.

Le peuple était opiniâtrement attaché à ses anciens usages et à ses croyances; c'est par suite de cette ténacité du caractère belge que la civilisation et les mœurs romaines n'exercèrent que peu d'influence sur la Belgique, mais c'est aussi par la même raison que malgré ses efforts le clergé n'a pas jusqu'à présent réussi à extirper toutes les pratiques superstitieuses que le christianisme ne pouvait adopter et que l'Église a condamnées mille et mille fois comme des erreurs.

Remarquons au surplus, qu'il était on ne peut plus difficile de déraciner entièrement les coutumes du paganisme chez les peuples du Nord et qu'en Suède on découvrit encore au siècle passé les pratiques de l'ancien culte de « Thor ».

Digitized by Google

Charlemagne voulant consolider l'union des différentes peuplades de son vaste empire, régla les dénominations des mois ; c'est aussi sous le règne de cet empereur que l'usage de compter les années par celles de Jésus-Christ s'est établi en Belgique.

Les jours de la semaine, comme nous venons de le dire, ne changèrent pas de nom, mais en recevant une destination analogue au génie du christianisme, ils perdirent peu à peu la signification primitive de leurs dénominations.

Dans le principe purement religieuses, les kermesses, dont les actes synodaux de l'évêque Aylo de Bâle, de l'an 822, font déjà mention, devinrent bientôt des réjouissances populaires et prirent dans les Pays-Bas le caractère de fêtes nationales. Partout on attendait avec la même impatience la venue de la kermesse pour la célébrer de la manière la plus joyeuse, partout on rivalisait de magnificence pour ajouter à la splendeur des festivités et pour donner à la fête locale de nouveaux attraits. C'est surtout sous la domination espagnole, que brillèrent les kermesses par la pompe et le luxe des cavalcades et processions connues sous le nom flamand de Ommegang, et l'affection des populations flamandes pour ces sortes de cérémonies était telle qu'à Furnes, une seule année, celle de 1592, n'a pas vu moins de quinze de ces processions, sans compter celles de dévotion ordinaire (1).

Les Ommegang d'aujourd'hui n'offrent que le faible reflet des cortéges d'autrefois, mais la célébration des kermesses est restée intacte jusqu'à nos jours, bien que les autorités civiles et ecclésiastiques aient plus d'une fois essayé de restreindre ces festivités qui, par trop souvent, ont amené de graves désordres.

A cause de la grande affluence d'étrangers qu'attiraient les kermesses avec leurs spectacles de tout genre, il s'établit de bonne heure des marchés ou foires à l'époque des kermesses, de sorte que la dénomination de « kermis » pour désigner une foire est restée en usage dans la Hollande, quoique les dédicaces y soient tombées en désuétude depuis l'introduction du Calvinisme.

D'autres fêtes qui en grande partie se sont conservées jusqu'à présent, doivent leur origine à l'organisation des communes et des nombreuses associations de toute nature, qui, de tout temps, ont joué un rôle considérable dans l'histoire de la Belgique.

(1) Geschiedenis der Veurnsche Processie, door H. Van de Velde. Veurne, 1855, p. III.

Digitized by Google

JANVIER.

Le premier mois de l'année, suivant l'usage actuel, tire son nom du dieu Janus, à qui Numa Pompilius le consacra quand il l'ajouta au calendrier romain.

Les Anglo-Saxons appelaient ce mois « Giuli » ou « Aefterageola » (mois de Joul ou après Joul) et « Wolfmonath » (mois des loups); Charlemagne lui donna le nom de « Wintarmânôth » (mois d'hiver).

Les dénominations les plus anciennes dont les Germano-Belges se sont servis pour désigner le mois de janvier, sont « Hardmaend » (mois dur); « Ysmaend » (mois des glaces); « Huwelykmaend » (mois des mariages) et « Laumaent, leumaent ou lomant. » Ce dernier nom qui s'est conservé en flamand sous la forme « Lauwmaend » ou « Louwmaend, » reste encore à expliquer.

L'âpreté de la saison qui a fait donner à ce mois les noms de « Hardmaend » et de « Ysmaend » s'oppose à la signification de « mois tiède » qu'aurait le mot de » lauwmaent » si l'on admet qu'il vient de « lauw, » tiède (*tepidus*).

C'est pourquoi Kiliaen, le célèbre lexicographe flamand, dérive ce nom de « louwe, lauwe, » loi (en anglais « law »), en le rattachant à la coutume prétendue de se marier par préférence, soit au commencement, soit vers la fin de janvier, d'où vient aussi à ce mois la dénomination flamande de « huwelykmaend. »

Digitized by Google

D'autres, tout en adoptant l'opinion de Kiliaen sur la composition de « laumaent, » mettent le vieux mot « louwe » en rapport avec le renouvellement des magistrats qui, selon ces auteurs, aurait eu lieu au mois de janvier.

D'autres encore présument que le nom de « louwmaend » signifie ou « mois des tanches » ou « mois où l'on tanne. » Ils prétendent que la tanche, poisson qui en Brabant s'appelle « louw », se pêche en janvier plus abondamment qu'à tout autre temps, et qu'anciennement les tanneurs à cause du « mois de tuerie » ou « slachtmaend » qui précédait alors immédiatement le « louwmaend, » auraient eu en janvier plus de peaux à corroyer « looyen, loewen » que durant le reste de l'année.

Si toutefois il est permis d'augmenter encore le nombre des suppositions, nous serions bien tentés de dériver le nom de « Leumaent » ou « Lomaent » du vieux mot « leeuw » (en bas-saxon « leuen, » en anglais « low, » en flamand moderne « loeijen ») beugler, mugir, ce qui serait assez d'accord avec la dénomination de « mois des loups » que l'on trouve chez bien des peuples de l'Europe s'appliquant tantôt au décembre ou novembre, tantôt au janvier ou février (1).

Le nom de « Klaging » ou « Klagmaend, » mois des plaintes, qui désigne également le mois de janvier, ne paraît être formé que par corruption de « Glugmanet », dénomination que les Danois ont donnée à ce mois (2).

(1) « Wolfmânet » en vieux allemand ; « vlçenek » en tchèque; « Wolfsmaand » en hollandais ; « otsailla » en langue basque ; « hunte ku » en esthonien, mots qui signifient tous « mois des loups, » désignent, les premiers, les mois de novembre, de décembre et de janvier, les deux derniers le mois de février. Le nom islandais d'Ylir qui, d'après Biörn, désigne le mois de novembre et dérive d'yla (*ululare*), a un sens analogue.

(2) Grimm, G. d. d. Spr., p. 71-113 ; Coremans, p. 11-12, 112 ; Meyer, V. o. d. B. d. M., p. 150 sq.

Digitized by Google

1 janvier. — (*Viburnum tinus.*) Huitième nuit. Nouvel an. Fête de la Circoncision de Jésus-Christ et Octave de la Nativité.

Chez presque toutes les nations le commencement de l'année donne lieu à différentes festivités.

En Belgique les usages et les coutumes du nouvel an sont les mêmes ou à peu de chose près que ceux existant en France et dans les pays voisins, mais la fête y porte déjà le caractère distinctif de la plupart des fêtes belges, en nous offrant des cérémonies d'origine germanique et romaine tout à la fois.

On sait que dès le point du jour tout le monde se met en mouvement pour aller « souhaiter une heureuse année » ou « een zalig nieuwjaer » dans les maisons de ses amis, de ses patrons et généralement de tous ceux envers qui on a plus ou moins à remplir quelques devoirs. On est, ce jour-là, reçu partout avec une certaine cordialité et l'on trouve étalés des buffets garnis de liqueurs, de rafraîchissements, de sucreries, de confitures et de dragées dont on vous invite à goûter (1).

A Bruxelles on voyait même autrefois, ce jour-là, les habitants riches dresser devant leurs portes des buffets très-bien fournis qui étincelaient de bougies, et où tous les passants étaient régalés (2).

(1) M. d. S. H. et A. d. A. Gand, 1829-30, p. 42 sq.

(2) De Saint-Martin, p. 250.

Digitized by Google

A Anvers l'usage veut qu'en souhaitant « 'ne zalige zulle » tout le monde s'embrasse sans aucune distinction ni de sexe ni d'âge.

A Courtrai ce serait manquer à la politesse que de ne pas répondre à la phrase usuelle : « 'n zalig nieuwjaer » les mots : « Ik wensch u van 's gelyke en nog vele naervolgende, is 't u goed en zalig. » (Et vous pareillement, et encore beaucoup d'autres, bonnes et heureuses.)

A Dinant on fait des « galettes » que l'on présente aux personnes qui viennent faire leurs félicitations.

A Furnes la cérémonie d'aller souhaiter une bonne année s'appelle « lukken » ou « iemand gaen lukken, » de « luk, » bonheur.

Dans le pays de Limbourg, surtout à la campagne, on est dans l'habitude de « verrassen, » surprendre. C'est à qui sera le premier à crier à l'autre : « Een zalig nieuwjaer ! » ou « Gelökseelig nöwjoar! » Celui qui a été surpris étrenne l'autre, sous condition toutefois, que l'année qui commence ne soit pas bissextile; car alors le contraire a lieu. On s'ingénie de toute façon à surprendre ses frères, sœurs, parents et amis. On se lève de très-bonne heure en faisant le moins de bruit possible pour se cacher quelque part et pour crier à l'improviste : « Een zalig nieuwjaer! » Pendant toute la journée on n'entend que l'éternel « gelökseelig nöwjoar » et six semaines après on raconte encore les malices qu'on a faites au jour de l'an pour s'attraper les uns les autres. Le pain d'épice et la goutte sont les étrennes principales, les enfants reçoivent des fruits conservés.

Un usage analogue se retrouve à Bruges, où celui qui le premier apporte la goutte à la maîtresse de la maison quand elle est encore au lit, a droit à un présent.

Dans la même ville les musiciens avaient la pieuse coutume de se rendre, la nuit du nouvel an, au Grand-Marché devant la statue de la Vierge qui se trouve à la tour des Halles, pour offrir à Marie, en guise d'étrennes, trois morceaux d'harmonie. Cet usage ne fut pas

Digitized by Google

même interrompu sous la domination des Gueux, et le temps le plus affreux n'arrêtait point les artistes (1).

A Bruxelles les Dominicains, d'après une fondation de l'an 1662, devaient se transporter processionnellement, à minuit du nouvel an, dans l'église de Sainte-Gudule, afin d'y adorer le Sacrement des Miracles pendant une heure entière. Mais en 1675 on remit cette cérémonie à quatre heures du matin au lieu de minuit (2).

Les sérénades qui annoncent à minuit aux autorités et aux notabilités des villes le commencement de la nouvelle année, vont partout décroissant d'un an à l'autre.

Il en est de même de la coutume de tirer des coups de fusil dès que la cloche a sonné minuit. Autrefois assez généralement répandue, cette habitude ne s'est guère maintenue que dans quelques contrées des Flandres et du pays du Limbourg, où la jeune fille se croirait encore aujourd'hui abandonnée en n'entendant pas devant sa fenêtre quelques coups de fusil tirés par son amant. Plus le nombre des coups de fusil est grand, plus l'amour du jeune homme est fort aux yeux de la jeune fille, qui, en récompense de cet hommage, met une bouteille de genièvre à un endroit convenu. Mais comme il arrive souvent que des malins dénichent et vident la bouteille cachée et destinée pour un autre, les amants préfèrent de voir descendre, attachée à un fil, par leur maîtresse même, la bouteille qui sert de récompense à leur amour.

Tandis que ces anciennes coutumes tombent plus ou moins en désuétude, l'usage de donner les étrennes, le jour de l'an, gagne de plus en plus du terrain en Belgique, même dans les provinces exclusivement flamandes. Il n'y existe pas de ville où le jour de l'an ne soit pas, tout aussi bien qu'en France, un jour de corvée, jour où, comme dit le vicomte de Launay (M^me^ de Girardin),

(1) B. M., p. 1.
(2) Schayes, p. 157.

Digitized by Google

vos domestiques vous poursuivent comme des huissiers, où chaque souhait se paie, où chaque embrassement vous coûte.

Les facteurs, les porteurs de journaux, les lanterniers, les veilleurs de nuit, qui à Namur s'appellent « corneurs », les tambours de la garde civique, les concierges des différentes sociétés parcourent la ville pour demander un pourboire ou « eene kleine fooi » en souhaitant « une heureuse nouvelle année » ou « een zalig nieuwjaer en veel naervolgende. » A Ath presque tous les pauvres ouvriers de la ville vont chercher ce jour un pourboire.

Les garçons ou les servantes des hôtels, des estaminets et des cafés présentent aux habitués de la maison un petit almanach ou quelque pièce de vers pour recevoir en retour les pourboires qu'on leur donne de coutume le jour de l'an, et un recueil de toutes ces improvisations rimaillées bon gré mal gré ne serait pas dépourvu de tout intérêt.

Qu'il nous soit permis de communiquer ici, comme échantillon de ce genre de poésie, les vers que Ch. De Neckere, garçon du « Café belge » à Courtrai, a adressés, le 1er janvier 1859, aux habitués de son café. Les voici :

Lorsque pour vous, aux petits soins,
Je suis exact toute une année,
Au moins pendant une journée,
Pour moi ne le soyez pas moins.

A Namur les « réverberistes » ou allumeurs de lampes font imprimer une chanson wallonne qu'ils distribuent à tous les habitants, moyennant pourboire ; les cabaretiers font des galettes pour leurs brasseurs.

En d'autres villes, les cabaretiers et cafetiers régalent, le premier de l'an, leurs habitués d'un verre de bon vin ou de liqueur; à Huy ils offrent, à chacun, une part d'un grand gâteau.

Dans la même ville les bouchers envoient à leurs chalands un gigot

Digitized by Google

de mouton, ce qui se faisait autrefois aussi à Bruxelles et à Malines, où encore à présent les boulangers donnent à leurs pratiques un gâteau aux corinthes.

Les gâteaux qu'à Bruges les boulangers font, le jour de l'an, pour les envoyer à leurs chalands, s'appellent « nieuwjaerkes » ou « nieuwjaerskoeken. » Les premiers sont des pains d'épice en forme de cœurs, d'étoiles, etc.; les « nieuwjaerskoeken » sont des pains aux corinthes.

Les Furnois font, le même jour, pour les envoyer comme présents, des galettes toutes particulières, qu'ils appellent « lukken, lukjes, » nom qui nous rappelle les expressions de « guthjahr, guthjahren » (bonne année, donner une bonne année) dans la Suisse allemande et de « deroumad » (bon commencement) en Bretagne, employées pour désigner les étrennes du nouvel an.

A Dinant les enfants qui fréquentent les écoles, vont porter des tartes, des gâteaux ou du vin à leurs maîtres ou aux religieuses du couvent où ils reçoivent leur enseignement. De même les fermiers y font des présents aux propriétaires de leurs terres.

A Liége les enfants pauvres vont de maison en maison offrir des hosties en vue de recevoir un petit pourboire. La cuisinière colle la première hostie qui lui est offerte au-dessus de la porte de la cuisine. Les jeunes filles de la maison ne manquent jamais de demander à l'enfant qui le premier vient dans la maison, son prénom, parce qu'elles ont la croyance que ce sera le prénom de leur mari futur. Aussi aiment-elles à voir d'abord un garçon.

Dans le pays de Limbourg les enfants font ce tour chez leurs parrains et marraines; car les étrennes ne se portent pas, il faut aller les chercher soi-même.

Quant à l'origine des étrennes en général, on sait que cette coutume remonte à une très-haute antiquité. C'était Tatius, roi des Sabins et compagnon de Romulus, fondateur de Rome, qui, au rapport de Symmachus, l'a introduite en 750 avant J.-C. Ayant reçu

Digitized by Google

comme un bon augure le présent qu'on lui fit le jour de l'an de quelques branches coupées dans un bois consacré à la déesse Strenia, c'est-à-dire la déesse « Forte » ou plutôt « de la Force, » il autorisa l'usage de lui offrir chaque année à pareille époque de ces heureux rameaux comme présage de l'an nouveau et donna le nom de « strenæ » à ces présents qui plus tard devinrent très-luxueux. Car, bien que l'empereur Claude défendît les étrennes, ses successeurs les acceptèrent de nouveau, et sous les empereurs Arcade et Honorius les « strenæ » formaient déjà un don obligé envers les empereurs, le sénat et les patrons. Peu à peu la coutume de donner des présents de nouvel an devint générale.

On prétend que les étrennes que les parents et les amis s'envoyaient réciproquement à ce jour, consistèrent d'abord en figues et dattes dorées, auxquelles était ajoutée une pièce de monnaie destinée à l'achat de statues de divinités. On y joignit bientôt des vases, des pierreries et les objets les plus précieux. Aussi les Romains ajoutaient-ils, le jour de l'an, en leurs premières rencontres, à leurs salutations, des souhaits et prières de bonheur et de félicité pour toute l'année; et la première élégie du troisième livre de Tibulle, composée pour cette occasion, nous prouve incontestablement que cet usage, aussi bien que celui des étrennes au renouvellement de l'année, était à cette époque déjà établi à Rome.

Le nom de « Guilané » ou « Gui-l'an-neuf, » que l'on donne en Touraine aux étrennes du nouvel an, consistant soit en monnaie, soit en fruits ou en bonbons, nous rappelle que dans l'ancienne Gaule les Druides avaient également la coutume de donner des étrennes en distribuant, le premier jour de leur année, parmi le peuple, des branches du gui sacré (1).

Dans les Pays-Bas l'usage de donner des présents de nouvel an se laisse constater à une époque très-reculée, et quoique, au xv[e] siècle,

(1) Dict. d. O., t. I, 328-9.

Digitized by Google

l'année ne commençât pas encore au 1er janvier, on regardait néanmoins ce jour comme le premier jour de l'année solaire, suivant l'usage des Romains, très-connu et très-commun en Occident, et on donnait en ces temps-là comme à présent, des étrennes au 1er janvier, qu'on nommait aussi « Nieuwjaersdag. »

Des lettres de grâce, données l'an 1455, sont datées « le premier jour de janvier, qu'on appelle communément *le premier jour de l'an* (1). »

A Malines, la ville présenta, le 1er janvier 1503, à ce qu'Azevedo nous rapporte, au jeune archiduc Charles (Charles V), « voor eenen nieuwen jaer », une corbeille à oublies (oblie-korf) en argent doré qui coûta 23 livres 9 shellings 8 deniers brabançons (2).

Les étrennes principales, qu'on s'envoyait autrefois réciproquement dans les provinces belges, étaient des gâteaux dits « vergulde koeken » (gâteaux dorés), qu'on faisait venir du Hainaut, « cruitkoeken » (gâteaux aux herbes), « Lovensche koeken » (gâteaux de Louvain) et « specie », fruits séchés et confits au sucre et aux épices (3).

En beaucoup d'endroits des étrennes se donnaient même en vertu de fondations.

A Anvers, par exemple, on faisait autrefois, le 1er janvier autant de gâteaux qu'il y avait de personnes dans toutes les cinq maisons de bienfaisance (Vondelingshuis, Dolhuis, Maegdenhuis, Knechtjenshuis et Vrouwkenshuis) ; chaque gâteau avait la valeur d'un « stuiver » ou de 5 cents (4).

Les abbayes de La Cambre et de Forêt devaient donner aux veneurs de l'ancienne vénerie ducale à Boitsfort, le jour de l'an, la première douze petits gâteaux aux herbes (cruytkoecken) et la seconde

(1) *L'Illustration*, XXIII, p. 39.
(2) A. d. l'U. d. L. 1851, p. LIII.
(3) Van Wyn, A. II, 98-99.
(4) Mertens, IV, 250.

Digitized by Google

six grands gâteaux, plus six paires de bas de laine blanche, dont trois devaient monter jusqu'aux genoux. Ces objets se distribuèrent quelquefois aux pauvres, aussi longtemps qu'on ne les remplaça pas par des paies en argent. Mais au temps de l'archiduc Léopold, le gouvernement espagnol se trouvant sans argent, aliéna la majeure partie des revenus de la vénerie et permit aux abbayes de se racheter, à prix d'argent, des corvées qui leur étaient imposées (1).

A Louvain, l'hôpital du grand Béguinage était tenu de donner, le jour de l'an, à la supérieure des béguines qu'on appelait « Heyliggeest meesterse », à celle de l'hôpital et aux chantres, du pain et du blé et de leur offrir des flans (2).

A Nivelles on distribuait autrefois « les pains, » prébendes du chapitre qui subsistent encore aujourd'hui sous leurs noms primitifs.

Le « pain » était accordé au célibataire, au veuf de l'un et de l'autre sexe, à qui l'âge ou toute autre cause ne permettait plus de travailler.

Celui qui jouissait d'un « pain », recevait à l'hospice, le premier de chaque mois, une rasière de seigle et une certaine somme d'argent, puis durant l'année plusieurs centaines de fagots, sans compter d'autres libéralités qu'on y joignait souvent.

Il y avait vingt-quatre « pains » et ils étaient accordés par les chanoines et les chanoinesses individuellement.

Tous les samedis à midi, l'huissier du chapitre portait un anneau d'un chanoine à une chanoinesse et *vice versâ* d'une chanoinesse à un chanoine.

Celui à qui cet anneau était remis jouissait pendant les sept jours qu'il le portait du privilége de conférer à son gré les « pains » devenus vacants par la mort des titulaires.

(1) H. d. E. d. B., t. III, 364-5.
(2) Piot, p. 104.

Digitized by Google

Vingt-quatre pains étaient aussi annexés autrefois à l'hôpital du Saint-Sépulcre, mais ceux-ci, ainsi que les « Béguinages », autre institution charitable fondée par le chapitre, étaient conférés par l'abbesse (1).

C'est en vain que le savant Sponius, dans sa dissertation sur les étrennes, a insisté à abolir parmi les Chrétiens l'usage qu'il nomme païen de se souhaiter une bonne année et de se donner des étrennes (2), — cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours. Un autre usage cependant que plusieurs conciles ont condamné comme indigne des Chrétiens, et qui malgré toute défense s'est maintenu pendant des siècles, a maintenant disparu. C'était la coutume appelée « faire le cerf » (*cervolum* ou *cervulum facere*) qui consistait à se déguiser en peaux de bêtes fauves et surtout de cerfs, et de parcourir ainsi les rues en dansant et en chantant la nuit du 1er janvier (3).

Le concile de Tours ordonna déjà l'an 566, de remplacer les chants païens du nouvel an par des litanies, et le 24e canon de l'*Indiculus* du concile de Leptines défend expressément les danses, chants et mascarades qui étaient en usage aux calendes de janvier; mais en 1566 encore, le magistrat d'Anvers fit proclamer, le dernier décembre, par le crieur de la ville, « que personne ne devait le soir ou la nuit du jour de l'an ni se déguiser, ni chanter, ni prendre part aux jeux » (dat niemand 't s'avents off s' nachts en soude gaen mommen off d'nieuwe jaer singhen noch met eenich spel spelen, op arbitrare correctie) (4).

Des vestiges de cette coutume se trouvent encore à l'heure qu'il est dans quelques villages des environs de Turnhout, où les jeunes gens par troupes de trois à cinq vont à la porte de chaque

(1) Lemaire, p. 62-3.

(2) *Thesaur. Antiq. Roman.*, tome XII, dissert. *de Origine strenarum*.

(3) Molanus, p. 236.

(4) *Antwerpsch Chronyckje*, bl. 104.

Digitized by Google

maison en sonnant des cors de bœuf, afin de quêter quelques sous qu'ils dépensent ensuite en commun dans les auberges.

Les chansons qui se chantent au premier jour de l'an sont pour la plupart des Noëls, ou des chansons religieuses que l'on entend chanter aussi à Noël et au jour des Rois.

Il n'existe plus que peu de chansons exclusivement destinées au jour de l'an et dont nous communiquerons ici les plus populaires :

I

Nieuwejaerken zoete,
Het verken heeft vier voeten,
Vier voeten en eenen steert,
't Is nog wel een waffelken weerd.

Les garçons ajoutent :

Vier voeten en een kloon,
Ik ben N... zoon.

Les filles :

Vier voeten en een fleschken,
Ik ben N... meisken (1).

II

Op nieuwjaers avond
De bakker sloeg zyn wyf,
Al met de heete palen
Zoo deerlyk op haer lyf,
Het wyf kroop in den oven,
De bakker achterna,

(1) Turnhout.

Digitized by Google

Zy waren zoodanig bestoven :
Ik wensch u een zalige niewejaer (1).

III

Nieuwejaerken ik sta hier buiten,
Ik heb een korfken en 't wil niet sluiten.
Ik heb een mesken en 't wil niet snyden,
Ik heb boter en 't wil niet braijen,
Ik zie een koekjen en ik kan 't niet koopen,
Geef my een stuiver en laet my loopen (2).

IV

Dag vrouw, dag man, dag al te gaer,
Ik kom u wenschen een nieuw jaer,
Deur dik, deur din, ik kom loopen,
Heb ge niet een wafertjen of twee,
Ik en gaen ze niet verkoopen.

't Is een goed vrouwtjen die me dat geeft ;
't Is te wenschen, dat ze nog 't naeste jaer leeft.
Goed vrouwtjen, goed vrouwtjen,
Heb ge niet een wafertjen of twee
Ik steken ze al in myn mouwtjen (3).

Quant aux idées populaires se rattachant à la huitième nuit ou au nouvel an, elles se rapportent pour la plus grande partie aux observations sur le temps.

Si la nuit du nouvel an est claire et tranquille, c'est-à-dire sans vent ou pluie, l'année sera bonne. S'il y a du vent, il faut observer d'où il vient. Le vent d'est prédit des maladies de bestiaux ; celui

(1) Termonde.
(2) Bruxelles, Wodana, 199.
(3) De Coussemaker, I, 94-5.

Digitized by Google

d'ouest, la mortalité parmi les rois; le vent du midi annonce des épidémies parmi les hommes et celui du nord une année féconde.

Si le matin du nouvel an le ciel est rouge, il faut s'attendre à beaucoup de mauvais temps.

Si pendant la journée le soleil est très-brillant, il y aura beaucoup de poissons.

Mais si pendant la nuit le vent souffle avec violence, il faut s'attendre à la peste (1).

Si le feu allumé la veille du nouvel an couve encore sous la cendre le lendemain, c'est un bon signe.

Rêve de nouvel an, révélation de la vérité.

Bière de nouvel an, bière rajeunissante (2).

---

2 janvier. — (*Senecio vulgaris.*) Neuvième nuit. Octave de saint Étienne ; saint Basile ; saint Adalard, abbé de Corbie ; saint Berthoud ; saint Macaire.

Saint Adalard, dont la fête se célèbre au diocèse de Gand le 9 février, né à Huysse, près d'Audenarde, était parent de Charlemagne. Devenu moine à Corbie en Picardie, il accepta l'emploi de jardinier, afin de jouir d'une solitude plus profonde que ses confrères, et, mécontent de la voir troublée de temps à autre par les visites de ses proches, il partit furtivement pour le Mont-Cassin. Mais découvert dans sa retraite et rappelé en France, il se vit obligé d'accepter la place d'abbé de Corbie et ensuite le poste, tout opposé à ses vœux, de conseiller et premier ministre du jeune roi d'Italie. Il lui rendit

(1) Tuinman, *Voorteekenen van het weder*, p. 3.

(2) Coremans, p. 75.

Digitized by Google

des services éminents, mais calomnié par ses ennemis, il fut dépouillé de ses emplois, banni de sa patrie et relégué dans un monastère de la Bourgogne, et quand son exil fut révoqué, il ne travailla plus que pour le progrès de la vie religieuse dans son pays et en Saxe, où il fonda, en 822, la célèbre abbaye de Corbie (1).

Saint Berthoud ou Berchtold et saint Macaire l'ermite, sont devenus plus ou moins mythiques pour la population flamande. Déjà le nom de Berchtold se rapporte à Berchta, la déesse principale des douze nuits, et le nombre de neuf seul suffit pour indiquer l'importance que le paganisme accordait à la nuit ou au jour qui suit maintenant le nouvel an. Car neuf, ce nombre indestructible, qui se reproduit sans cesse dans sa multiplication, son addition et sa division (2), joue, à l'égal des nombres de trois et de sept, un rôle principal dans toutes les vieilles idées populaires.

La superstition d'après laquelle il faut nourrir, ce jour, les poules de huit (d'autres disent neuf) sortes de graines, se rattache également à la neuvième nuit (3).

L'illustre abbaye des Dunes en Flandre fêtait, ce jour, l'anniversaire de sa fondation. Foulques, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, qui l'érigea, l'an 1128, en l'honneur de la Vierge, la céda en 1138 à saint Bernard, qui y mit pour premier abbé de son ordre, Robert de Gruthuse, natif de Bruges.

Le 21 juillet 1683, cette abbaye fut transportée à Bruges, où l'on éleva les magnifiques bâtiments qui servent aujourd'hui de séjour aux séminaristes de la Flandre occidentale (4).

(1) De Smet, M. d. M., p. 77-79.

(2) Multipliez 9, soit avec 9, soit avec tout autre nombre simple, et les deux chiffres du produit additionnés donneront toujours 9. Par exemple : 9 fois 9, 81 ; donc 8 et 1 font 9 : 2 fois 9, 18 ; donc 1 et 8 font 9, etc.

(3) Coremans, p. 75, 153; L. F. d. J., p. 19-21.

(4) B. M., p. 2.

Digitized by Google

3 janvier. — (*Iris Persica.*) Dixième nuit. Sainte Berthilde; sainte Geneviève.

Sainte Geneviève, la patronne de Paris, en l'honneur de laquelle onze églises belges ont été consacrées, protége l'agriculture, et surtout les prés et les bestiaux. A Dréhance, près de Dinant, on l'invoque contre les humeurs froides ou dartres, et son jour de fête y attire chaque année une grande affluence de pèlerins.

Sainte Berthilde ou Bertilie, qui mourut, en 684, près d'Arras, au monastère de Marcueil, qu'elle avait fondé en l'honneur de la sainte Vierge, après avoir vécu dans la continence avec son époux Guthland, est pour la Belgique ce que sainte Geneviève est pour la France. C'est aussi une protectrice des travaux champêtres et sa fête influe sur le temps. Les vignerons surtout considèrent ce jour comme critique pour la vigne. Ils étaient autrefois dans l'habitude de la tailler ce jour-là (1).

---

4 janvier. — (*Corylus avellana.*) Onzième nuit. Octave des Innocents; saint Rigobert; sainte Pharaïlde.

Sainte Pharaïlde (en flamand, sinte Veerle) était la sœur de saint Emebert, évêque de Cambray, et des saintes Rainilde et Gudule; sainte Gertrude fut à la fois sa tante et sa marraine.

Après avoir vécu quatre-vingt-dix ans dans la pratique de toutes

(1) Coremans, p. 75; L. F. d. J., p. 21-22; B. M., p. 3.

Digitized by Google

les vertus, elle mourut en Lorraine, d'où, en 745, on transporta son corps à l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand. Le 17 décembre 1685, le chapitre de Sainte-Pharaïlde de cette ville donna une partie des reliques de la sainte à la chapelle érigée en son honneur (Sente-Varelden capelle, 1383) à Steenockerzeel, qui, dit-on, fut construite par la sainte même, à qui on l'a dédiée depuis.

L'archevêque de Malines approuva le 9 mai 1686 ces reliques, et accorda quarante jours d'indulgence à ceux qui viendraient les honorer.

Lorsque le gouvernement français fit vendre cet oratoire, on transporta ces reliques dans l'église paroissiale, ainsi que les pains qui, d'après la déclaration des curés d'Humelghem, Ockersele ou Steenockerzeel, Cortenberg, Querbs et Erps, de l'année 1342, à l'intercession de sainte Pharaïlde ont été changés en pierre.

C'est surtout le 4 janvier qu'on implore cette sainte pour les enfants souffreteux, contre les maux de ventre, les maux de dents, les fièvres et les maladies du bétail, et pour avoir de bon beurre.

On lui attribue aussi de l'influence sur le cours des voyages, y compris celui de l'autre monde, croyance qui paraît avoir eu son origine dans le nom de la sainte, composé, suivant M. Coremans, du mot « vaer, » course, et « hilde, » sainte, sacrée.

Le dicton des paysans :

De sainte Pharaïlde la chaleur,
C'est sa colère et c'est not' malheur,

a rapport à la onzième nuit, à laquelle en Lusace se rattache encore aujourd'hui la croyance, que si à la pluie succèdent, pendant la onzième journée, des rayons de soleil, cela doit faire présager la peste et des maladies épidémiques (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, p. 124.
(2) Coremans, L. F. d. J., p. 23-24.

Digitized by Google

A Oostkerke, village situé dans le diocèse de Bruges, l'église paroissiale porte encore à présent le nom de Sainte-Pharaïlde, mais celle de Gand, qui était dédiée à sa mémoire, n'existe plus. C'est pourquoi les pains changés en pierres que l'on y conservait autrefois, sont maintenant exposés dans l'église de Saint-Nicolas.

Quant à l'origine de ces pains, la légende rapporte qu'ils datent de l'an 1557. Une pauvre femme malade, demeurant à Gand, demanda un jour à sa sœur du pain pour son enfant. La sœur, malgré ses grandes richesses, lui refusa le pain, en feignant de n'en avoir point, et afin de donner à ses paroles plus d'apparence de vérité : « Que tout le pain que j'ai, « ajouta-t-elle », se change à l'instant en pierre! »

La pauvre femme s'en alla et faillit perdre son enfant, lorsqu'une dame inconnue l'accueillit et lui donna le secours nécessaire. Mais en revanche sa sœur impitoyable mourut de faim, parce que tout son pain avait été changé en pierre.

Cette légende, qui du reste se raconte également de quelques autres villes, entre autres de Leiden, où la même histoire serait arrivée en 1313, est le sujet de plusieurs poésies flamandes.

Le peuple s'appuyant sur l'usage qui a lieu à Gand d'exposer les pains miraculeux chaque année le 4 janvier, est fermement persuadé que sainte Pharaïlde était elle-même la pauvre femme de la légende, bien que l'on n'en sache rien de certain (1).

Le dimanche avant l'Épiphanie s'appelait jadis « Heiliglicht zondag », dimanche de la sainte lumière, ou « Star zondag », dimanche de l'étoile. La première dénomination date de l'époque païenne, tandis que la seconde est d'origine chrétienne (2).

(1) *Het Klaverblad*, door P. Van Duyse. Bruxelles, 1848, p. 266; Wolf, N. S., p. 436, 254.

(2) Coremans, p. 43.

Digitized by Google

5 janvier. — (*Helleborus fœtidus.*) Douzième nuit. Sainte Amata; sainte Émilie; saint Édouard; sainte Januaria; saint Siméon-Stylite; saint Télesphore.

La veille des Rois ou la douzième nuit, est un grand jour de sort (fatal). Si le jour est froid et serein et que l'air soit calme, on espère une heureuse année, tandis que le contraire doit avoir lieu s'il pleut, si la température est moite et le vent fort. On voit aussi avec déplaisir luire ce jour-là le soleil après une forte pluie, ce qui annonce, dit-on, la guerre et le carnage.

Trois chandelles allumées, la veille des Rois, au-devant de la maison, éloignent d'elle les mauvais esprits et la placent sous la protection des trois Mages, qui, aux yeux du peuple, ont une puissance sans bornes sur les démons et sur les sorciers.

Les filles vont dans les étables de brebis, et si leurs mains s'arrêtent sur le bélier, elles se marieront pendant le cours de l'année.

Le jeu de trictrac était et est encore, en partie, le jeu par excellence de la douzième nuit, peut-être parce que ses tables, partagées en douze cases, sont un symbole des douze mois de l'année, que représentent les douze nuits. Celui qui ce jour gagne au trictrac sera heureux toute l'année (1).

Dans les villages des Flandres, on tire le soir maints coups de fusils, comme ailleurs dans la nuit du nouvel an, et on se rassemble pour manger des « galettes » et pour boire du genièvre brûlé. Cette boisson rappelle le « waissail-bowl » de Noël, en Angleterre, mais nous ignorons si comme là on donne également en Flandre à en boire aux arbres fruitiers.

Dans le pays de Limbourg, les fermiers et les propriétaires réunis-

(1) Coremans, p. 75; L. F. d. J., p. 24.

Digitized by Google

sent, le soir, à un repas copieux tous leurs ouvriers jusqu'à ceux qui n'ont travaillé pour eux qu'une seule fois pendant toute l'année, et le repas fini on tire le roi. Car la coutume bien connue de tirer et de proclamer un roi est la cérémonie principale de ce jour, quoique en beaucoup d'endroits elle ne se fasse que le jour des Rois même. Aussi ne connaît-on, chez les Flamands, les gâteaux à la fève que dans quelques districts de la province de Limbourg, où un gâteau énorme, contenant une ou deux fèves, est placé sur la table et coupé en morceaux. Les trois premières portions sont pour la sainte Famille et deviennent la part des pauvres, les autres sont distribuées parmi les assistants. Celui qui dans son morceau trouve la fève est proclamé roi et choisit une reine, si l'on n'a pas mis deux fèves dans le gâteau pour tirer la reine à l'égal du roi. L'un comme l'autre doivent régaler toute la compagnie le jour des Rois. Si par hasard la fève ne se trouve pas dans les portions qui ont été distribuées, alors, pour avoir le droit de la chercher dans la part des pauvres, qui s'appelle « part à Dieu », on la rachète par une aumône pour les nécessiteux et les malades du village.

Quant à l'origine de cette coutume de tirer la fève et d'élire par le sort un roi, cette cérémonie nous vient des saturnales, que célébraient les Romains aux calendes de janvier. Pendant ces fêtes les écoles étaient fermées, le sénat vaquait, toutes les affaires publiques et particulières étaient comme suspendues et toute distinction de rang disparaissait. L'esclave mangeait à la table de son maître et le sort de la fève pouvait leur échoir, comme à un consul romain (1). Car à l'imitation des anciens Grecs qui, à leurs festins élisaient par le sort un « basileus » ou roi, dont la fonction était de vaquer à l'arrangement et à l'ordre de la table, les Romains choisissaient leur « magister convivii », maître de festin, qui s'appelait aussi « rex, » roi, ou « modimperator », maître du boire, et qui veillait sur tout

(1) Dict. d. O., II, 543.

Digitized by Google

ce qui concernait les lois dites conviviales (1). Cette élection se faisait en certains endroits par le moyen d'une fève dans un gâteau que l'on partageait avant le repas, et afin que les portions du gâteau fussent distribuées sans préférence, on mettait sous la table un enfant qui représentait Apollon et qu'on consultait en criant : « Phœbe domine, » seigneur Apollon ! Cet usage s'est conservé en France et il est même quelques provinces où les paysans n'omettent point le cri romain « Phœbe domine » sans en savoir la signification (2).

Il y a longtemps que la coutume d'élire un roi subsiste en Belgique. Dans la vieille « Chronique du moine Egidius li Muisis, abbé de Saint-Martin à Tournai », on lit que déjà en 1281 « selon une ancienne coutume » les citoyens les plus aisés et leurs fils se réunirent fraternellement autour d'une vaste table ronde et élurent un roi (3).

---

6 janvier. — (*Tortula rigida.*) L'Epiphanie ou jour des Rois. Drykoningendag.

Cette fête en mémoire de la manifestation de Jésus-Christ aux gentils et de l'adoration des Mages, est une des plus anciennes de l'Église. Nous la trouvons déjà indiquée dans le premier calendrier mi-païen mi-chrétien de l'an 448 quoique sa célébration générale ne fût arrêtée que par le quatrième concile tenu à Orléans en 541.

Les trois Mages, d'après lesquels cette fête s'appelle « le jour des Rois » ou « Drykoningendag », parce que l'on croit, sur la foi des

(1) Van Alkemade, I, 130-131.

(2) Dict. d. O., *l. c.*

(3) *Chroniques*, etc., p. 220.

Digitized by Google

vieilles traditions, qu'ils étaient les princes des pays d'où ils vinrent pour adorer le Seigneur, jouaient autrefois un grand rôle dans la croyance populaire, comme nous venons de le dire. Il suffisait de porter sur soi leurs noms ou les vers suivants :

> Caspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum :
> Hæc tria qui secum portabit nomina Regum,
> Solvitur a morbo, Christi pietate, caduco.

(Gaspar porte la myrrhe, Melchior l'encens, Balthazar l'or; celui qui portera sur soi ces trois noms des Rois, sera délivré, par la grâce de Jésus-Christ, de l'épilepsie.) — pour être guéri du mal caduc (1). En portant sur soi une image qui représentait l'adoration des mêmes rois avec cette inscription : « Sancti tres Reges, Caspar, Melchior, Balthasar, orate pro nobis, nunc et in hora mortis nostræ » (saints trois Rois, Gaspar, Melchior, Balthazar, priez pour nous, à présent et dans l'heure de notre mort), on ne guérissait pas seulement du mal caduc, du mal de tête et des fièvres, mais on était aussi préservé des malheurs des chemins, de la morsure des chiens enragés, de la mort subite, des sorcelleries et des maléfices. On croyait même pouvoir tirer à coup sûr, en enveloppant la balle dans un morceau de papier sur lequel étaient inscrits les noms des trois Rois, et quoique l'Église à plusieurs reprises condamnât ces pratiques comme superstitieuses, elles ont subsisté jusqu'au siècle passé, fondées, à ce qu'il paraît, sur le mot de Mage, qui dans la bouche du peuple est devenu synonyme de médecin doué de facultés surnaturelles ou de magicien.

En Flandre, comme en plusieurs parties de l'Allemagne, on nomme le jour des Rois « Groot Nieuwjaer, » grand nouvel an, ce

(1) Molanus, p. 100.

Digitized by Google

qui explique les cérémonies analogues à celles du nouvel an qui, en Flandre, ont lieu la veille de l'Épiphanie.

A Furnes, à Ypres et en d'autres localités du pays flamand, l'Épiphanie est communément appelée « Dertiendag », ou « Dertiennacht », treizième jour ou treizième nuit, parce que c'est le jour qui suit les douze nuits et par la même raison porte aussi le nom de « heilig-licht nacht, » nuit de la sainte lumière. Car les douze nuits passées les puissances sombres et mystérieuses de la nuit ont fini leur tournée parmi les hommes, le monde souterrain se ferme, la terre appartient de nouveau aux vivants. C'est pourquoi le jour des Rois est un jour de bonheur, surtout pour ceux qui sont nés le jeudi ou le dimanche, et les mariages contractés ce jour sont heureux par excellence (1).

En Angleterre ce jour s'appelle, en opposition de la coutume flamande, « Twelfth-day », douzième jour, mais là, comme en Belgique, c'était anciennement le dernier jour de la fête de Noël, où pour la dernière fois on se livrait à la joie. Les banquets par lesquels on le célébrait trouvèrent un nouvel appui, pour continuer, dans le souvenir chrétien de la noce de Cana, dont l'Église solennisait l'anniversaire au 6 janvier. C'est pourquoi le festin du « Roi boit » se répandit avec facilité de la France dans presque tous les pays germaniques.

Dans les provinces de Liége, de Namur et de Luxembourg, on a conservé, comme en France, l'usage de tirer la fève. Les boulangers y ont l'habitude d'envoyer ce jour-là à leurs pratiques un pain fin de forme ronde et contenant une fève noire, qui, à Huy, s'appelle « pain cadeau » et dont les morceaux sont distribués aux assistants par le plus jeune enfant de la famille. Celui dans la part duquel on trouve la fève, est roi, comme chacun le sait, et pour imiter ce qui se passe à la cour, on lui donne des officiers, toute la compagnie se soumet à ses ordres et lui marque la déférence due à sa souveraineté

(1) Coremans, p. 75. L. F. d. J., p. 27.

Digitized by Google

imaginaire, en criant lorsqu'il boit : « le roi boit! » et en punissant ceux qui manquent à ce devoir.

La croyance populaire que parmi les trois Mages qui vinrent adorer le Sauveur, il y en avait un qui était noir, fournit l'idée du châtiment dont on punissait les coupables. Ils furent condamnés à être barbouillés, et cette coutume qui s'observe encore de nos jours n'augmente pas peu la gaieté du repas. Le roi est tenu de donner à ses sujets un petit festin, le dimanche ou le lundi après le jour des Rois.

En plusieurs endroits, comme à Dinant, les gens de la maison assistent au tirage de la fève.

Dans la partie flamande de la Belgique, on tire les rois et toutes les charges de la cour improvisée par des billets dits « Koningsbrieven », lettres de roi. Selon le nombre de personnes qui assistent au festin, la cour se compose d'un conseiller (raadsheer), d'un confesseur (biechtvader), d'un échanson (schenker), d'un écuyer tranchant (voorproever), d'un fou (zot), d'un médecin (geneesheer), d'un ménestrier (speelman), d'un musicien (muzykant), d'un messager (bode), d'un cuisinier (kok), d'un suisse (zwitser), d'un secrétaire (geheimschryver), d'un valet de chambre (kamerling), d'un ou plusieurs laquais (knecht), etc. Chacun doit tâcher de soutenir pendant la soirée le caractère du rôle que lui donne son billet, et lorsque le roi, qui en signe de sa dignité porte une couronne de papier, se met à boire, tous les assistants doivent crier : « De koning drinckt! » C'est au fou de veiller sur la stricte observation de ce devoir et de marquer par une raie noire au visage ceux qui ne font pas entendre le cri de rigueur.

D'après la tradition, ce sont les Mages mêmes qui ont les premiers crié : « Le roi boit », lorsqu'à leur visite à Bethléem ils virent l'enfant Jésus prendre le sein de sa mère. D'autres prétendent que l'évangile de la quenouille a donné naissance à cette habitude (1).

(1) Croon, p. 132-135.

Digitized by Google

Une vieille chanson, qui est encore chantée à Anvers quand on tire le roi, fait allusion à la tradition dont je viens de parler. C'est pourquoi nous ne croyons pas hors de propos de lui assigner une place auprès d'une autre chanson de ce jour, qui est fort populaire à Anvers :

Jaspar, Melchior en Balthazar,
Kwamen by dit kindeken daer,
Zy knielden met ootmoed,
Offeranden,
Wierrook branden,
Zy knielden met ootmoed
Voor dit kindeken,
Jezuken zoet.

Geheel de stad die was vol vrêe,
't Kindeken en de beestekens mêe;
Dan roepen zy dat 't klinkt :
Vivat,
Vivat, vivat!
Dan roepen zy dat 't klinkt :
Vivat,
Onze koning drinkt (1).

(1) Une autre version commence :

Wy zyn dry koningen ryk aen magt,
En wy gaen zoeken dag en nacht
Al over berg en over dal,
Om te vinden,
Waer wy van wisten,
Regt over berg en over dal;
Om te vinden
Den God van al.
Jaspar, etc. (*).

(*) Wodana, p. 187-188.

Digitized by Google

Quand on tire le roi :

Wy zyn drie koningen, wy zoeken geen kind,
Maer een teugsken lovensch dat ons beter dient,
Kaves of Lovensch bier
En daerom komen wy hier,
Ha, sa, waerdinneken,
Spoedt u maer naer 't vat,
De mensch en kan niet zingen
Want zyn keel is om te springen
Van het lovensch nat.

Jaspar zoude van achter niet staen,
Kon hy maer geraken aen den lovenschen traen,
Want 't minste dat hy drinkt,
Dat is byna een pint;
En daerby moet hy hebben
Tabak en brandewyn.
Ja, daer eens op gebeten
En by een goed vuer gezeten
Gelyk wy vrienden zyn.

Zoû 'n wy niet wenschen drie koningen te zyn
Daer we altyd hebben tabak en brandewyn ;
Wy waeyen en wy zwaeyen
En wy zwaeyen altyd rond;
Daer kwam ons onder wegen
Nog een mooi meisken tegen
Wy gaven ze eenen mond (1).

Bien que dans les villes flamandes le festin du *Roi boit* ne soit plus en vogue autant qu'autrefois, où à Bruges même les prisonniers

(1) Mss. de M. Sleeckx.

Digitized by Google

pauvres enfermés dans la chambre basse (Donckercamer) de la prison (het Steen) recevaient annuellement quelques livres du « Franc » pour avoir du vin le jour de leur fête de roi (1), on voit encore à présent, la veille et le jour des Rois, les rues d'Anvers remplies d'enfants, garçons et filles, des plus basses classes qui, en criant :

Koningsbrieven en kroon, en kroon!
Koningsbrieven en kroon!

(Lettres de roi et couronne, et couronne! Lettres de roi et couronne!) vont de maison en maison offrir des lettres de roi et en vendent énormément. Car dans les familles de la bourgeoisie et des classes ouvrières, cette ancienne coutume est encore religieusement observée, et tous les membres de la famille, soit du côté du mari, soit du côté de la femme, se réunissent le soir pour souper ensemble et pour tirer le roi. De petites familles vont chez tel ou tel voisin « den koning te gaen trekken », aller tirer le roi, et partout on s'amuse à causer, à jouer, et à chanter des chansons de Jan Koes, ce célèbre chansonnier qui, au siècle passé, vivait dans les environs d'Anvers et qui est encore aujourd'hui le poëte favori du peuple. Inutile de dire que « garsten, » de la bière d'orge, et « koekebakken », des crêpes, sont pour beaucoup dans les réjouissances de ces réunions, qui très-souvent commencent déjà à midi et ne finissent que rarement avant onze heures du soir. Le roi doit régaler tous les assistants. C'est pourquoi on tâche de conférer cette dignité au maître de la maison (2). A la campagne, le régal consiste ordinairement en café et en gâteaux.

A Malines, les membres du magistrat avaient jadis l'habitude de choisir tous les ans, le jour des Rois, un roi, qui, d'après le local où se tenaient les réunions, recevait le nom de « koning van den

(1) *Mœurs de nos aïeux*. Bruges, 1845, 2e cah., p. 6.

(2) Het *Drykoningen feest*, door Sleeckx. *De Vlaemsche stem*, t. III, p. 229-232.

Digitized by Google

Oirde », roi du coin, et auquel, à l'occasion de sa fête, qui chaque année avait lieu le mardi gras, la ville offrait un ou plusieurs muids de vin de Rhin. Dans une requête du 27 septembre 1557, que le propriétaire de la maison appelée « den fellen Oirdt » (au mauvais coin ou au coin décrié) présenta au magistrat, se trouve une liste complète de toutes les personnes qui depuis 1526 jusqu'en 1556 ont été rois du coin.

Les comptes de la ville de l'année 1516 font pour la première fois mention de ce nom (1), qui depuis 1557 a totalement disparu. Mais si le magistrat de Malines a cessé de choisir un roi, le métier des scieurs de bois de la même ville continue de célébrer le jour des Rois comme jour de fête patronale. Car les mots de l'Évangile : « Zy zagen de star » (ce qu'on peut traduire à la fois par : ils virent l'étoile et ils scient l'étoile) ont donné aux « houtzagers » l'idée lumineuse de considérer les Mages comme scieurs et de les honorer par conséquent comme leurs patrons.

A Ypres, où ce jour est assez régulièrement fêté dans les familles et où l'on tire le roi comme partout, on offrait autrefois au doyen un pain aux raisins de Corinthe « korentebroodjen », et en échange de ce présent le doyen donnait aux enfants, le jour de leur première communion, un déjeuner, auquel les korentebroodjens jouaient le rôle principal.

Dans le Hainaut, plus que dans les autres provinces du pays, le jour des Rois est un véritable jour de roi. C'est la fête des familles par excellence de toute l'année. Il n'est pas jusqu'aux familles les plus pauvres qui ne se réunissent pas pour fêter ce jour, et quiconque a encore des parents, eût-il plusieurs lieues à faire pour les joindre, tâche de se rendre chez eux afin de passer « les Rois » au milieu de sa famille. A Tournai, aussi bien qu'à Ath, il arrive très-souvent que les servantes qui entrent en service apposent à leur

(1) Wekelyksch bericht voor de provincie van Mechelen, 1778.

Digitized by Google

contrat la condition expresse de pouvoir aller le jour des Rois voir les leurs pour manger avec eux « le lapin ». Car à l'exception d'Ath, où le lapin cède le pas à « la saucisse à compote », le lapin est le plat de rigueur de ce jour. Quand on se met à table, on l'annonce, même dans les villes, par quelques coups de fusil ou de pistolet, et après le repas on tire les « billets » pour choisir le roi, qui doit régaler les autres d'une goutte de vin ou d'un gâteau, soit le même jour, soit le lundi suivant, jour qui met une fin à son royaume et aux emplois de ses fonctionnaires. A Mons, c'est le plus jeune enfant de la famille qui doit nommer à celui qui tire les billets les personnes auxquelles chaque billet est destiné, et si le hasard fait reine ou roi la sainte Vierge ou le bon Dieu, on achète par quelques aumônes données aux pauvres le droit de mêler encore une fois les billets et de les tirer de nouveau, afin de ne pas perdre le régal que doit donner le roi.

L'usage qu'ont les enfants à Liége aussi bien qu'à Malines de placer des chandelles allumées en différents endroits de la rue et de danser en ronde à l'entour ou de sauter par-dessus, tombe de plus en plus en désuétude.

A Turnhout, les fabricants de chandelles envoyaient autrefois ce jour à leurs pratiques des chandelles à trois bouts, destinées à ce jeu que l'on appelle « Over 't keersken dansen », danser au-dessus de la petite chandelle. Les enfants plaçaient ces chandelles sur le plancher et sautaient par-dessus en chantant :

Drie koningen, drie koningen,
Koopt my'nen nieuwen hoed;
Myn ouden is versleten,
Moeder mag 't niet weten,
Vader heeft het geld.
Op den rooster geteld (1).

(1) Wodona, p. 194.

Digitized by Google

(Trois rois, trois rois, achetez-moi un nouveau chapeau; mon vieux chapeau est rapé, ma mère ne doit pas le savoir et mon père a compté l'argent sur la grille.) Ou :

Keêrsken, keêrsken onder de been,
En al die daer niet over en kan
En weet er niet van.

Selon toute probabilité les chandelles allumées sont les restes des anciens feux de Noël qu'on allumait ce jour-là, puisqu'avant la réforme du calendrier c'était le jour de Noël. En Angleterre, où à la campagne le Twelfth-day s'appelle encore « Old-Christmas-day », des usages analogues à celui dont nous venons de parler se sont maintenus jusqu'à nos jours.

Une autre coutume qui va décroissant d'un an à l'autre, se trouve encore dans le pays de Limbourg, où des enfants représentant les Mages, s'en vont le soir, de maison en maison, chanter une chanson qui commence :

Dry koningen met eene sterre
Kwamen gerezen al van zoo verre.
Zy riepen alle gelyk : Offeranden !
Laet wierook branden !
Zy riepen alle gelyk vivat ! etc.

(Trois rois vinrent, avec une étoile, de très-loin. Ils crièrent tous ensemble : Des offrandes ! Faites brûler de l'encens ! Ils crièrent tous ensemble : Vivat !)

Une cornemuse sert encore çà et là d'instrument d'accompagnement et une ficelle fait tourner de temps en temps l'étoile de carton qui est portée par l'un des rois, et qu'illumine une petite lampe attachée au centre (1).

(1) *Volksleesboek*, p. 10.

Digitized by Google

Ce petit cortége rappelle les anciennes représentations dramatiques de mystères qui autrefois se faisaient presque partout le jour de l'Épiphanie.

Dans les autres contrées de la Belgique il ne nous en reste que les chanteurs, habillés comme tous les jours, qui pendant quelques jours parcourent de nouveau les rues comme à Noël et chantent les « Drykoningsliederen », chansons des trois Rois.

A Alost, où ces chanteurs commençaient déjà leur tournée la veille des Rois, on a aboli cette habitude depuis 1858, mais à Anvers l'usage s'est maintenu jusqu'à présent en pleine vigueur. Les « Kersliedekens », chansonnettes de Noël, que des enfants ou des vieillards y chantent depuis l'Épiphanie jusqu'à la Chandeleur, sont en grande partie composées par le poëte Jan Koes, dont j'ai déjà parlé. Quelquefois on y entend même des élégies sur la mort de Marie-Thérèse, qui finissent par ce refrain :

Onz' Keizerin is overleden,
Ja, onz Maria Theresia.
(Notre Impératrice est décédée,
Oui, notre Marie-Thérèse) (1).

Dans le pays wallon les enfants vont de porte en porte chanter les Noëls, comme à Noël. A Huy, et dans les environs de Liége, ils ne chantent que jusqu'au neuvième jour après le jour des Rois.

---

7 janvier. — (*Prunus Lusitanica.*) Saint-Lucien ; sainte Mélanie ; saint Théaulon.

Saint Théau, Tillo ou Hillon, apôtre et patron d'Iseghem, disciple de saint Eloi et de saint Remacle, vécut longtemps dans la solitude

(1) *Höfken Vlämisch-Belgien*, I, 188.

Digitized by Google

seront boiteux, quant aux femmes, on les reconnaîtra à leurs goîtres! » Et en effet, dit Baldéric, tous les descendants du profanateur furent accablés d'infirmités.

De nouveaux miracles ayant signalé la sépulture de la sainte, on plaça ses restes dans une châsse qu'on résolut de transférer dans une localité plus populeuse. Nivelles, Mons et Maubeuge furent successivement choisis; mais au moment fixé pour le départ, le cercueil devenait tout-à-coup si pesant, qu'on ne pouvait l'enlever. Enfin, un vieillard, qui dans sa jeunesse avait connu Gudule, apprit à la foule la prédilection de la sainte pour l'église de Mortzel. Un nombreux cortége y porta son corps, et cette fois, aucun obstacle n'arrêta la marche qui fut signalée par plusieurs prodiges. Le peuplier qui ornait l'église de Ham fut miraculeusement enlevé, et s'offrit, le jour suivant, aux regards étonnés des habitants de Mortzel.

Lorsque Charlemagne vint à Mortzel, il y institua, dit-on, un monastère auquel il donna de riches ornements, et, de plus, le village lui-même, avec tous les serfs qui le peuplaient. Mais ce couvent disparut pendant les temps d'anarchie qui suivirent la mort de son fondateur, et le corps de sainte Gudule, longtemps errant devant les Normands, arraché ensuite au baron pillard qui s'était approprié Mortzel, fut enfin transféré à Bruxelles, où depuis 1047 une magnifique basilique éternise la mémoire de la fille de Witger.

A Hamme, près de Releghem, où une localité s'appelle encore « le champ de sainte Gudule, » les habitants célèbrent également la fête de cette sainte et montrent encore aujourd'hui, dans la ferme principale de la commune, l'emplacement qu'aurait occupé sa chapelle, actuellement convertie en four (1).

(1) H. d. E. d. B., t. II, p. 26-29.

Digitized by Google

9 janvier. — (*Prunus laurocerasus.*) Saint Adrien ; saint Eucher ; saint Furcy; saint Marcellin; sainte Marciana; saint Pierre, évêque de Sébaste.

Saint Eucher était le compagnon de saint Materne et de saint Valère. Les traditions locales nomment ces illustres apôtres de la Belgique orientale disciples de saint Pierre et leur attribuent la fondation des premières églises dédiées à la Vierge, au-delà des Alpes, ainsi que des sermons, où ces premiers hérauts de l'Évangile dans les provinces wallonnes ne manquent pas d'associer au nom du Dieu-Sauveur celui de sa très-pure et très-sainte Mère (1).

La chartreuse Notre-Dame-de-Grâce lez-Bruxelles, fêtait, ce jour, l'anniversaire de sa fondation. Outre cette maison, les chartreux belges en avaient encore treize qui formaient deux provinces : la flandro-belge, qui comprenait les couvents de Gand, de Grammont, de Liége, de Lierre, de Louvain, de Zeelhem, de Bois-le-Duc, de Bethléem-Sainte-Marie à Ruremonde et de Capelle-Sainte-Marie près d'Enghien; et la gallo-belge, comptant sous elle les maisons de Saint-Omer, de Mont-Saint-André lez-Tournai, de Marie de Macourt à Valenciennes et des Sept-Douleurs de la Vierge près de Lille.

A Liége, les couvreurs célébraient, le même jour, la fête de saint Julien-le-Pauvre, leur patron.

---

10 janvier. — (*Ulex europæus.*) Saint Agathon, p. ; saint Guillaume ; saint Paul, premier ermite.

L'ordre célèbre de la Toison d'Or fêtait en ce jour l'anniversaire de son institution. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, l'érigea,

(1) B. M., p. 8.

Digitized by Google

comme tout le monde sait, à l'occasion de son mariage avec Elisabeth de Portugal, l'an 1430, « en l'honneur de notre Rédempteur et de sa mère, la glorieuse Vierge Marie. » Quelque temps après, le prince et les nouveaux chevaliers allèrent se consacrer à Notre-Dame de la Treille, à Lille (1).

---

11 janvier. — (*Broyum horæum*). Saint Ernest; sainte Hortense; Saint-Hygin, p.; saint Théodose.

C'est « l'achtiendag » ou le dix-huitième jour après la nuit-mère. Les mariages de ce jour seront heureux, suivant la croyance populaire (2).

---

12 janvier.—(*Funaria hygrometua*) Saint Arcade ; sainte Césarie; saint Godefroid ; sainte Mélanie.

Le lundi qui suit l'Épiphanie est dans tous les Pays-Bas un jour de fête pour les ouvriers et les artisans. On l'appelle presque généralement lundi perdu, « verloren maendag, » bien que ce nom diffère d'après les localités.

Comme ailleurs le jour du nouvel an, on voit en Belgique le lundi perdu, les portefaix, les porteurs d'eau et de bière, les balayeurs et balayeuses des rues, les ramoneurs, les allumeurs et les garçons menuisiers, cordonniers, bouchers, tailleurs et d'autres parcourir les rues dès le matin, pour chercher un pourboire chez leurs prati-

(1) B. M., p 8-9.
(2) Coremans, p. 76.

Digitized by Google

ques ou chez celles de leurs maîtres. Ils sont ce jour-là habillés de leur mieux et portent sur leurs blouses certains signes indicatifs de leur état, par exemple, les porteurs d'eau ou de bière, de petites tonnes, les balayeurs, des balais en miniature, les ramoneurs des échelles toutes mignonnes, etc. La soirée et une grande partie de la nuit se passent dans les estaminets et les auberges, où le divertissement ne dégénère que trop souvent en débauche. Il n'est pas rare d'entendre parler d'acccidents funestes qui ont lieu à la suite du lundi perdu. C'est pourquoi les magistrats des différentes villes ont plus d'une fois essayé de supprimer les abus de ce jour; mais à l'exception des villes de Gand, de Bruges et de Bruxelles, le lundi perdu a conservé jusqu'à présent tous les droits qu'il avait il y a quatre siècles; car dans les comptes du métier des tanneurs (huidevetters) à Bruges se trouve déjà sous l'an 1468 l'indication de ce que le métier donnait suivant la coutume, lors du lundi perdu, « aen de schee cnape, aen de schadebeletters, aen de stedegarsoenen en aen de vier biddende orders, » à ceux qui séparent les querelleurs et empêchent des dommages, aux sergents de ville et aux quatre ordres mendiants. Le métier des Quatre Couronnés, de la même ville, avait également l'habitude de donner ce jour-là quatre shellings aux sergents de ville et aux guets (schadebeletters) (1). Mais il n'est pas moins difficile de dire d'où vient cet usage, que d'expliquer au juste pourquoi on donne à ce jour les qualifications de « verloren, verkoren, et verzworen » (perdu, élu et parjuré).

Kiliaen attribue toutes ces trois dénominations à la circonstance que jadis les magistrats des villes étaient élus ce jour, qui était par conséquent perdu pour les occupations ordinaires (2). Quoique dans aucune ville des anciens Pays-Bas l'élection des magistrats n'eût eu lieu à cette époque, que je sache, le célèbre lexicographe n'a peut-être

(1) Gaillard, p. 137, 88.

(2) Coremans, p. 46.

Digitized by Google

pas tout à fait tort. Dans la coutume d'Anvers, il est dit que le lundi après le jour des Rois on lisait, à la Halle-aux-Draps, avant midi, le livre de la Gilde. Une proclamation faite le samedi précédent, à la bretègue, en présence des magistrats communaux et des chefs-doyens de la Gilde, prévenait les habitants de cette lecture.

Avant l'invention de l'imprimerie, c'était pour les artisans une garantie précieuse. Ils pouvaient de cette manière contrôler les actes de leurs chefs. Aussi est-il probable que dans le principe, tous abandonnaient leurs ateliers et se rendaient à la Halle, de sorte que l'après-midi étant très-court au mois de janvier, on ne se remettait à l'ouvrage que le lendemain (1).

Le choix du jour fixé pour la lecture du livre de la Gilde se rattachait, selon toute probabilité, à la coutume des « Goudaigen » ou jours du canton de l'ancienne législation franque. Un de ces grands plaids ou plaids généraux, qui se tenaient trois fois par an dans les comtés et les seigneuries et où tous les habitants de la juridiction étaient astreints à se trouver, avait ordinairement lieu dans la semaine après le « treizième jour. » En quelques endroits c'était le vendredi (2), en d'autres le lundi (3), en d'autres encore le mardi ou le mercredi (4).

L'abolition de ces plaids, dont les deux autres se tenaient régulièrement le même jour de la semaine après les Pâques closes ou après la Saint-Jean et après la Saint-Bavon, fut une des suites de l'institution des communes, mais le souvenir se perpétuait dans les séances de différents échevinages qui avaient lieu les mêmes jours. On y déterminait le taux des amendes, et personne ne pouvait se dispenser d'assister du moins à l'une de ces séances, sans encourir la peine de perdre la bourgeoisie. Après la séance, il y avait un

(1) M. d. S. A. et A. d. A. Gand, 1845, p. 298-9.
(2) Gesch., v. M. d. D., p. 45.
(3) H. d. E. d. B., t. I ; 86.
(4) H. d. E. d. B., t. I, 147 ; 409-10.

Digitized by Google

repas, dont à Wambeek le duc de Brabant et le seigneur payaient chacun la moitié (1). C'était aussi dans ces séances qu'à Leeuw, les cabaretiers, les abatteurs ou bouchers et les boulangers devaient payer au seigneur le droit dit « wischgelt » ou « kammagiegelt (1) » et qu'à Wambeek les meuniers entre autres étaient appelés à comparaître (2).

Un historien hollandais dont nous ne citons ici l'opinion que comme curiosité, est tout gravement d'avis que « verloren maandag » dérive de « Floraas maandag. » D'après lui, la fameuse courtisane romaine qui, par son testament, destina toute sa fortune à l'institution des jeux floraux, aurait célébré ce jour-là l'anniversaire de sa naissance, qui, à cause de cela, aurait aussi reçu le nom de « Koppeltjes maandag » pour rappeler l'ignoble métier de Flore (3).

D'autres auteurs prétendent que la qualification de « verloren » tient à l'évangile du dimanche précédent où « Jésus enseigne dans le temple, » et cette opinion qui est en même temps celle du peuple, est assez vraisemblable, d'autant plus qu'une ancienne dénomination du même jour : « egyptischen maendag, » lundi égyptien, a une origine pareille. On tenait ce jour-là un ommegang représentant la fuite en Égypte, et à ce qu'on dit, cet usage se maintient encore dans quelques villages de la Flandre et du Hainaut, surtout sur la limite qui sépare ces deux provinces (4).

Le nom de « verzworen maendag, » qui se trouve déjà mentionné dans le *Livre des temps en abrégé* (D'Boeck der tyden in 't corte) où on lit : « Anno eodem (1558) den 11sten januarius, na versworen maendach, etc., » correspond au « lundi parjuré, » dénomination qui désigne le même jour à Ath, à Tournai et surtout à Lille et à Douai, où plusieurs coutumes belges se sont fidèlement conservées

(1) H. d. E. d. B., t. I, 86.
(2) H. d. E. d. B., t. I, 147, 409-10.
(3) Oudaan Roomse Mogendheid — Goeree Joodse Oudheden, t. II, 1384.
(4) Coremans, p. 45-46.

Digitized by Google

jusqu'à nos jours. Mme Clément nous raconte une histoire charmante à laquelle on attribue à Douai l'origine du nom de parjuré aussi bien que celle de la célébration de ce jour, et qui en tout cas mérite bien d'être mieux connue.

La voici :

Durant les dernières années de la domination espagnole en Flandre, la ville de Douai comptait au nombre de ses échevins un digne bourgeois, que sa fortune amassée dans le commerce de mulquinerie, et plus encore sa probité sévère avaient fait une notabilité dans ce pays où l'on ne connaissait pas encore d'autre noblesse. Le bon Van-Elshœt, resté veuf à 50 ans, et père d'une fille charmante, âgée à peine de 4 à 5 ans, avait concentré sur elle toutes ses affections et ses plaisirs. A 18 ans, Marie était l'une des plus jolies filles de la châtellenie de Douai et certainement la plus riche héritière du comté de Flandre. Son père avait une telle peur de la mal marier, qu'il avait refusé pour elle les meilleurs partis du pays ; peut-être, à son insu, y mettait-il un peu d'égoïsme et craignait-il qu'un époux, en partageant la tendresse de sa chère enfant, ne diminuât chez elle un sentiment dont il faisait son unique bonheur.

L'avant-veille de la Toussaint 1664, le gouverneur de Douai, don Juan de Mello, donna dans son bel hôtel de la place du Marché, aujourd'hui place d'Armes, une fête magnifique en l'honneur de la naissance d'un infant d'Espagne. Toutes les notabilités du pays y furent invitées, et naturellement Marie Van-Elshœt avant toutes les autres. Le neveu du gouverneur, Rodriguez de Mello, fut frappé de sa bonne grâce et de son air de modestie. Ses traits, sans avoir la pureté de la belle race caucasienne, présentaient le type le plus complet et le plus heureux de nos filles de Flandre, c'est-à-dire la figure arrondie et les tempes légèrement saillantes ; mais tant de fraîcheur brillait sur ses joues, tant d'innocence dans ses beaux yeux noirs, qu'on l'eût distinguée même sous le simple vêtement d'une paysanne. Embellie de tout le luxe du costume, elle attira tous

Digitized by Google

les regards et surtout ceux du beau et jeune Rodriguez, l'un des plus beaux cavaliers de la cour de Charles II.

Est-ce par hasard ou Rodriguez y aida-t-il un peu par le crédit de son oncle? La vérité est que la ville de Douai offrit pendant cette année une série de fêtes inaccoutumées, pendant lesquelles le brillant espagnol rencontrait sans cesse la jeune et pudique Marie. Il lui parla d'amour, d'abord sans être compris, puis bientôt il crut voir qu'il était aimé, et un soir, à minuit, sans que je puisse le moins du monde indiquer par quelle puissance de séduction ou par quelle inconcevable audace, il était dans la chambre même de la belle et imprudente fille de Van-Elshœt.

— Rodriguez, disait Marie, les yeux fixées et les mains croisées, il me semble que je viens de commencer une mauvaise action; pour la première fois mon cœur n'est pas content, et pourtant je suis près de vous.

— Quoi! cher ange, tu m'auras vu le plus heureux homme que Dieu ait mis sur cette terre; ce bonheur, je te le dois, et tu ne le partagerais pas! — Mais ici seuls, à cette heure, ce mystère..... se cache-t-on quand on fait bien? — Ne dois-tu pas être mon épouse? ne pouvais-je donc te demander dans mon impatience ce bonheur que je ne pouvais attendre plus longtemps? Pourquoi ces scrupules, ange de beauté, et maintenant surtout. — Je ne sais, mais je suis heureuse et triste à la fois; il me semble qu'un bandeau vient de tomber de mes yeux. — M'aimerais-tu moins à présent, Marie? — Plus, oh! mille fois plus encore, et cependant... pourquoi n'avoir parlé de rien à mon père? — Il est riche et je suis pauvre, Marie : ma noblesse et mon épée sont tout mon bien; je voulais lui rendre un refus impossible. — Il ne l'eût pas fait à sa fille, je te le jure. — Je le craignais tant, Marie, car c'eût été l'arrêt de ma mort. — Tenez, ami, j'ai le cœur gonflé, les larmes me suffoquent; je vous en conjure laissez-moi pleurer... Et la pauvre Marie avait éclaté en sanglots, et l'heureux Rodriguez baisait ces belles larmes et séchait ces

Digitized by Google

beaux yeux de ses lèvres embrasées. Il parvint enfin à rendre un peu de calme à cette âme naïve et désolée, et quand ce vint vers le matin, il la quitta ivre d'amour et de bonheur.

Deux semaines se passèrent ainsi, et nos amants goûtaient le plaisir le plus doux qu'il soit, dit-on, donné à l'homme d'éprouver sur cette terre : celui d'aimer qui vous aime. — Vois-tu comme la Sainte-Vierge et le bienheureux Saint-Jacques, mon patron, nous favorisent? disait un soir Rodriguez. Depuis que durent nos plaisirs, ont-ils été un instant troublés? D'abord, ce gros chien, jaloux gardien de la maison, faisait entendre ses longs aboiements, lorsque j'arrivais jusqu'à lui. Depuis huit jours l'as-tu entendu? — Non... Eh bien! j'aimais jusqu'à ces cris qui m'annonçaient ta venue. — La neige avait couvert les allées du jardin qui m'amènent près de toi; la trace de mes pas pouvait trahir mon bonheur. Depuis deux jours une main favorable a fait disparaître celle de l'allée qui conduit sous ta fenêtre. — Cela est étrange, dit Marie pensive. Et Rodriguez la tire de sa rêverie, comme toujours, par un baiser.

« Oh! ma bien-aimée, lui dit-il un jour, je vais te quitter quelques instants! — Quoi! se pourrait-il? — Pour ne plus te quitter jamais. Cette contrainte où nous vivons est trop pénible, et je vais enfin la faire cesser en te demandant à ton père. — Mon père! dit Marie, comme effrayée de ce nom qui faisait autrefois tout son bonheur. — Oui, mais avant de former ce doux lien, je veux qu'il soit béni par ma mère.—Tu as une mère, toi, tu es heureux!—Elle sera la nôtre, Marie, et ton père sera le mien. — Plût à Dieu, mais je ne sais. — Que crains-tu Marie? — Ton départ m'effraie. — Je reviendrai. — Bientôt? — Quelle demande et quel doute! Tiens, vois; nous allons demain célébrer la fête du vénérable saint Nicolas, et vienne Saint-Simon, je te jure que je serai de retour auprès de toi. — Tu me le jures?—J'en fais le serment.—Si tu y manquais, Rodriguez, le Ciel nous punirait sans doute. — Tes craintes m'outragent. — Je t'ai donné plus que ma vie, et mon existence est désormais enchaînée à

Digitized by Google

la tienne. Si tu m'oubliais vois-tu... — N'achève pas, mon cœur, tu commettrais un blasphème! » Et les mots les plus doux, les serments les plus saints scellèrent les adieux des deux amants. — Debout sur son balcon, Marie suivit les pas de Rodriguez, qui se retourna cent fois pour lui envoyer de nouveaux baisers et de nouveaux adieux; mais la pauvre fille fut saisie d'un frisson mortel, car elle vit ou crut voir à peu de distance de la maison une forme humaine se dessiner sur la neige, puis s'évanouir tout-à-coup.

Rodriguez était parti depuis deux jours, lorsqu'un matin le digne Van-Elshœt entra dans la chambre de sa fille; il était pâle et son air était solennel. Marie le regardait immobile à sa place, comme si elle avait tout lu dans les regards de son père. — Il est parti, dit le digne échevin, les lèvres tremblantes et les larmes dans les yeux. — Parti... parti... qui, mon père? — Oui, il est parti : dites-moi s'il réparera le mal qu'il vous a fait. — Il l'a juré, mon père! Mais quoi! vous saviez... — Tout, ma fille, tout... J'ai connu trop tôt et trop tard l'amour qui vous unissait, et j'ai voulu du moins que nul autre que moi n'en fut informé. Lorsque j'ai su que ce malheur était irrémédiable, j'ai voulu au moins qu'il ne le fût que pour moi et que ma fille, s'il se peut, ne fut point déshonorée. C'est moi qui veillais sur lui, c'est moi qui écartais tous les obstacles de sa route et effaçais sur la neige la trace de ses pas. — Quoi, mon père, c'était vous!... et Marie baignait de ses larmes les pieds du vieillard. — Relève-toi, mon enfant; je ne te fais pas de reproches; tu ne savais pas le mal que tu faisais, et c'est ton innocence qui t'a perdue; moi, j'étais trop aveuglé par ma tendresse. Ah! pourquoi n'avais-tu pas une mère! Et Marie cachait sa tête dans ses deux mains et des pleurs coulaient à travers ses doigts. — Écoute-moi, Marie, et me réponds avec franchise, car de ce que tu me diras dépend ta destinée et peut-être la mienne. Le monde est clairvoyant, et ce que j'ai vu, d'autres peuvent l'avoir vu de même, quelque soin que j'aie pris pour tromper tous les yeux. S'il t'épouse, ta faute est au moins couverte;

Digitized by Google

s'il ne revient pas, nous sommes déshonorés tous les deux et nous n'avons plus qu'à quitter ces lieux, car nous ne nous séparerons pas, mon enfant, ma fille. Je sais que d'autres pères que moi abandonneraient, maudiraient leur enfant cru coupable; mais je ne me sens pas ce barbare honneur, ce cruel courage; tu es l'amie, la compagne de ma vieillesse, la chair de ma chair, le seul amour de mon cœur, le dernier lien qui m'attache à la vie. Eh bien! nous irons dans quelque endroit écarté, dans un lieu où nous n'aurons pas à rougir de personne, et si nous n'avons pas le bonheur, au moins nous aurons peut-être le repos. — Il reviendra, mon père, il reviendra et il me nommera son épouse. — Il l'a promis? — Il l'a juré. — Il est chrétien, il est Espagnol et chevalier. Il ne saurait dès lors se parjurer. — Non, mon père, cela ne pourrait être ou bien..... — Alors ma chère Marie, puisqu'il doit être de retour le jour du vénérable Saint-Simon, je vais convoquer tous nos parents et tous nos amis pour le lundi qui suivra son retour; car lors même que je serais seul instruit de ta faute, je ne vivrais pas tourmenté de la crainte que ce fatal secret ne fût découvert; lundi donc, nous célébrerons vos fiançailles. — Mais, mon père, si pourtant... — S'il ne revenait pas... alors... nous partirions... ensemble... — Oui, mon père, je partirais... Et le bon Van-Elshœt embrassa sa fille sur le front en cherchant à maîtriser les sentiments qui l'oppressaient.

Le lundi des fiançailles était arrivé et tous les parents étaient réunis; la maison, la ville entière étaient en fête, les musiciens faisaient entendre des airs du pays, mêlés aux airs espagnols sous les fenêtres de la fiancée. On attendait depuis longtemps; ni la mariée, ni son père ne paraissaient. On ouvrit enfin la porte qui conduisait à l'appartement de Marie, on la trouva parée de fleurs et de pierreries; mais elle était couchée sur son lit, elle était pâle, elle était morte!...

Depuis, tous les ans à pareil jour, on célèbre l'anniversaire de la mort de Marie; mais comme autrefois dans notre bonne Flandre,

Digitized by Google

ainsi que dans toutes les contrées du Nord, on ne pouvait se réunir pour une cérémonie de deuil sans étourdir son chagrin dans d'abondantes libations, la fête funèbre s'éloigna d'année en année de son objet, et c'est ainsi que l'anniversaire de la pauvre Marie est devenu à Douai un jour de fête que l'on appelle le *Lundi du parjuré* (1).

A côté du nom de lundi parjuré, nous trouvons à Ath encore une dénomination en patois wallon qui y est on ne peut plus populaire : C'est celle de : « Li roi brouzi. » Elle se rattache, comme le nom le dit, à l'habitude que tous ceux qui durant le festin du « roi boit » ont été noircis par le fou pour n'avoir pas bu à la santé du roi ou pour n'avoir pas crié : « Le roi boit, » sont tenus de donner un régal le lundi après le jour des Rois.

Le nom de « Mastermaendag » sous lequel le lundi perdu est connu à Diest, paraît avoir une origine pareille, car le mot de « mastern » a la signification de noircir (2), et nous lisons dans l'histoire de Diest, que l'ancienne chambre de rhétorique « de Kersoogen » (les œillets) célébrait la fête des Rois « op blyden maendag » au lundi joyeux. C'est pourquoi huit jours avant cette solennité chaque membre était astreint à donner deux « blanken, » sous blancs (3), au trésorier, et s'il laissait passer le jour de la fête sans le faire, il était condamné à payer en amende le double de cette somme (4).

A Anvers les artisans aisés, ainsi que les fabricants régalent ce jour-là leurs ouvriers de « worstenbrood » (pain aux saucisses), de « borrels » (petits verres) et de « peperkoek » ou « zoetekoek » (pain d'épice).

(1) Clément II, 361-368.

(2) Master vient probablement de « masker, » masque, parce que le vieux mot « masche » ou « maschel, » d'après Kiliaen, signifie une tache; se barbouiller le visage fut comme tout le monde le sait la manière primitive de se rendre méconnaissable.

(3) Blank, monnaie d'argent, ayant la valeur de 7 1/2 centimes.

(4) Diest p. 260.

Digitized by Google

A Dixmude, où de même qu'à Ypres la dénomination de « verkoren maendag, » lundi élu, est en usage, les ouvriers en souhaitant une nouvelle année, ne disent pas « een gelukzalig nieuwjaer, » une heureuse année, comme cela se fait ailleurs, mais « een zalige verkoor. » C'est une abréviation de « verkoren maendag » qui, à leurs yeux, remplace le jour du nouvel an (1).

A Namur, on va même jusqu'à nommer le lundi perdu « li d'jou d'lée, » le jour de l'an. Cette habitude nous explique aussi pourquoi anciennement le lundi perdu s'appelait souvent « dertien-dag, » treizième jour (2), nom qui au propre convient au jour des Rois ou au grand nouvel an.

En beaucoup d'endroits de la Flandre orientale on dit « zotten maendag, » lundi des fous, au lieu de lundi perdu, et à Haeltert, à Oosterzele et en quelques autres villages les maîtres d'école sont liés à son occasion comme ailleurs à la Saint-Thomas (3). A Termonde on se régale, ce jour, de petits pains chauds, au déjeuner, et les boulangers annoncent leur cuisson en soufflant dans une corne de bœuf.

Dans le pays de Limbourg, ce jour est communément appelé « koperenmaendag » ou « koppermaendag, » nom sur la signification duquel il existe une grande diversité d'opinions. Plusieurs prétendent que ce n'est qu'une variante du mot « koppeltjes » ou « koppelmaendag, » qui est encore en usage au Brabant septentrional pour désigner le lundi perdu ; d'autres avancent que « kopper » veut dire : « koppenzetter, » étuviste ou barbier, qui applique des ventouses, et que le « koppermaendag » était anciennement le jour de fête des barbiers ; d'autres encore croient que les monnaies de cuivre que reçoivent les ouvriers le lundi perdu en échange de leurs souhaits de

(1) N. L. 4 h. p. 307.
(2) Coremans, p. 46.
(3) Mss. de M. Sleeckx.

Digitized by Google

bonne année, ont fait donner à ce jour, le nom de « koperenmaendag. » lundi de cuivre.

D'après Kiliaen le mot vient de « kopperen, » chômer, se divertir (celebrare, hilare) ou de « kopper, » partie de plaisir, ce qui s'accommode on ne saurait mieux à la façon de célébrer ce jour (1).

Quant au nom de « koppelmaendag » ou « koppeltjesmaendag » il n'existe pas moins d'incertitude sur l'origine de cette dénomination. Nous avons déjà dit, qu'un historien hollandais l'a mise en rapport avec « Floraas maandag (2). »

Dans le Brabant septentrional, où ce jour-là les dames sont maîtresses au logis et s'assurent de beaux présents en portant leurs maris au lit, on raconte une tradition nationale pour expliquer tout à la fois le nom et l'usage du koppelmaendag. Le seigneur du château de Haarlem s'était attiré par sa cruauté et ses vexations la haine de tout son voisinage. Bientôt il se voit assiégé dans son château et réduit à la dernière extrémité. Il fallut penser à se rendre, et les assiégeants ne voulurent accorder d'autre condition que celle de permettre à la dame du château d'en emporter les objets les plus précieux qu'elle pourrait porter en une fois. La dame prit son mari qui était pour elle l'objet le plus précieux, l'enferma dans une caisse et le porta sur son dos hors des murs du château (3).

Une vieille croyance religieuse des habitants de la Hollande est que le lundi perdu après les douze jours de fête ou les douze nuits aurait été le jour des fiançailles du dieu du soleil, et qu'en souvenir de cette solennité on l'aurait célébré comme treizième jour de fête par la cérémonie qui subsiste encore (4).

D'autres rattachent le nom de koppelmaendag à l'évangile de la

(1) Dans la Gueldre, on appelle ce jour « Raesmaandag, » lundi bruyant ou furieux à cause du furieux tintamarre et rude vacarme que l'on fait ce jour-là.

(2) Goeree, t. II, 1384.

(3) Coremans, p. 12, 46, 127. — Wolf, N. S., p. 51.

(4) Hofdyk. p. 194.

Digitized by Google

noce de Cana, qui se lit le dimanche suivant, prétendant qu'autrefois le mot de « koppelen, » n'avait pas le sens malhonnête qu'il a maintenant.

D'autres encore s'appuyant sur la circonstance qu'à Groningue ce sont surtout les imprimeurs qui du lundi perdu font un grand jour d'amusement, sont d'avis que, « koppeltjesmaandag » ou « kopjesmaandag, » comme on dit à Groningue, dérive soit de « kostertjesmaandag, » soit de « coöperatortjes-maandag. » D'après la première opinion, ce serait Laurent Koster qui, en Hollande, est considéré comme inventeur de l'imprimerie, en l'honneur duquel on aurait fêté ce jour; d'après la seconde, les ouvriers imprimeurs ayant l'habitude de se servir d'expressions et de phrases latines en vue de paraître savants, auraient donné aux compositeurs et imprimeurs travaillant dans la même imprimerie le nom de « cooperatores, » collaborateurs, et partant au jour de leur fête celui de cooperatoresmaendag (1).

Quoi qu'il en soit, le fait est que le premier lundi après l'Épiphanie, à l'égal du « plough monday » (lundi de la charrue) des Anglais, sert, pour ainsi dire, d'introduction aux « lundis bleus, » (blauwemaendagen) de toute l'année, et que l'usage de le chômer remonte probablement à une époque très-reculée. « Verloren maendag houden, » fêter le lundi perdu, se dit proverbialement d'un jour qu'on passe sans rien faire en se divertissant, et une superstition flamande dit qu'il n'est pas bon de travailler le lundi perdu (2).

(1) Van Alkemarde I, 161-166.

(2) Tuinman I, 25.

Digitized by Google

13 janvier. — (*Taxus baccata.*) Saint Godefroid; saint Léonce; sainte Véronique; Baptême de N.-S.

Sainte Véronique, sous le nom de laquelle une église à Liége est consacrée, est honorée comme patronne par les lingères de cette ville.

Le mardi après l'Épiphanie était le jour, où autrefois à Gaesbeck, près de Bruxelles, chaque bourgeois du dehors, c'est-à-dire celui qui n'habitait pas cette commune, devait payer au seigneur un vieux gros par an jusqu'à ce qu'il eût acheté, dans la franchise, une habitation valant au moins douze florins de Rhin (1).

---

14 janvier. — (*Fragaria sterilis.*) Saint Hilaire, év. de Poitiers

Ce saint évêque, auquel en Belgique treize églises sont dédiées, est surtout très-honoré dans les Ardennes. Une chapelle isolée, entre Matagne et Vierves, qui porte son nom, compte parmi les pèlerinages les plus fréquentés et la procession, qui s'y fait au commencement de l'été, est très-suivie. Il s'y trouve une fontaine dont l'eau miraculeuse guérit la paralysie, les rhumatismes et autres maladies.

(1) H. d. E. d. B. t. I, 447.

Digitized by Google

18 janvier.— (*Hedera helix.*) Saint Emebert; saint Maur; saint Paul, ermite.

Saint Emebert est le frère de sainte Gudule. Il devint évêque de Cambrai et mourut au village de Ham en Brabant, où il reçut aussi la sépulture. Plus tard son corps fut porté à Merchten, bourg qui lui avait appartenu et qu'il avait légué à sa cathédrale, et dans la suite il fut transféré à Maubeuge, où on vénère encore ses reliques.

Il est difficile de fixer la place que ce prélat doit occuper dans la liste des évêques de Cambrai. Baldéric l'assimile à Ablebert, prédécesseur de saint Aubert (qui gouverna Cambrai de 633 à 669); Bollandus, au contraire, le regarde comme identique à Hildebert, qui succéda à saint Vindicien en 695, 705 ou 706. La dernière opinion est évidemment celle qui se concilie le mieux avec l'histoire de la famille de sainte Gudule.

L'endroit où Emebert fut enseveli, est Hamme, près de Wemmel, ou à Merchten même où il y avait aussi un lieu portant ce nom et qui faisait partie du hameau de Molewyck (1).

Saint Maur, auquel sept églises sont dédiées, est en plusieurs endroits honoré comme patron des tailleurs; à Liége, comme celui des potiers et chaudronniers.

A Bavichove, près de Courtrai, où se vénèrent des reliques de ce saint, il y a, le jour de sa fête, un grand concours de fidèles qui y affluent pour invoquer l'intercession de saint Maur contre les maux de tête.

La chapelle de ce saint à Gand, appelée par corruption « Simors» ou « Symoers gasthuis capelle, » quelquefois même « godshuis van Sente Symoers » fut fondée comme l'hôpital vers le milieu du qua-

(1) H. d. E. d. B., t. II, 61.

Digitized by Google

torzième siècle par le métier des tailleurs dits en flamand « sceppers, ceppers » ou « cleedsceppers (1). »

---

16 janvier. — (*Lamium purpureum.*) Saint-Adelwin ; saint-Honorat, évêque ; saint Marcel, pape.

C'est le dernier jour que je sache où l'on trouve indiquée dans les comptes des villes belges la cérémonie bien connue d'un fol-évêque.

Ces fêtes des Fous, qui de temps immémorial avaient lieu dans presque toute l'Europe romane et teutonique, ne dépassaient pas, dans la règle, les douze nuits et, surtout, le dertiendag ou le treizième jour. Cependant, à Malines, la ville présenta, le 16 janvier 1445, « vingt-quatre pintes de vin à l'abbé factice de Bruxelles venu à Malines pour y rendre une visite à l'évêque de Sinte-Romoudo (St-Rombaut) (2) » et, le 13 janvier 1458, on y présenta la même quantité de vin à Jean van der Eyken, évêque de Sint-Romoude, lorsqu'il donna son repas au Beyart (hôtel de ville) (3). »

Les comptes généraux du chapitre des chanoinesses de sainte

(1) Diericx, t. II, 193.

(2) 6 stoope wyns gepresenteerd den gemaekten abd van Brussele, die come was to the bishop van st. Romoude, 16 januario 1445. Stads Rekeningen van 1445 end 1446.

(3) Betaeld aen Janen van der Eyken, die bischop was van st. Romoude doen hy zyn maeltyd hielt op te beyaert by opdraghe van comuny end scheppen.

id. 6 stoopen wyns gepresenteerd den bischop van st. Romoude, 13 januario 1450. Stads Rekeningen van 1458 end 1459.

Nous devons à l'obligeance de M. l'archiviste Van Doren de pouvoir publier ces notices.

Digitized by Google

Waudru nous donnent également des indications pareilles sur la fête des Fous célébrée le 10 et le 13 janvier :

« A maistre Jehan Sampson, chanosne de l'église Saint-Germain, fut donné le X^e^ jour de janvier, que lors il faisoit sa feste de pappalitte des folz, fu donné, au commandement de mesdamoiselles, deux escus de... » Compte de 1491-1492.

Et :

« A sire Hector de le Pierre, chappellain de l'église Saint-Germain de Mons, fu donné le xiij^e^ jour de janvier, que lors il faisoit sa feste de légat, pour l'absence et négligence du pape des folz, lequel ne voelt faire sa feste, en ayde de ses despens pour luy et ses gens récréer ensemble... c^s^. » Compte de 1495-1496 (1).

Dans quelques localités, ces folies qu'on appelait la liberté des « douze nuits, » de « décembre, » de « janvier, » prenaient déjà cours à la Noël, lorsque les « ânes » et leurs imitateurs chantaient dans les églises; quelquefois aussi c'était le « jour des Innocents » qui en marquait le commencement. Les jours principaux de ces fêtes étaient le 1^er^ janvier, où se faisait, dans la plupart des localités, l'élection des chefs des Fous, et le 2 janvier, où les Fous commençaient leurs processions grotesques, qu'ils continuaient communément jusqu'à l'Épiphanie (2).

Quoique déjà interdites par le concile de Tolède, en 635, ces fêtes n'en continuèrent pas moins d'être en usage plusieurs siècles après, et en quelques endroits de la France elles se sont perpétuées jusqu'au dix-huitième siècle, malgré les défenses réitérées de l'Église.

Une fête des Fous d'une espèce toute particulière eut encore lieu, l'an 1551, à Bruxelles :

Le 22 du mois de juillet, dit l'auteur d'un manuscrit flamand du 15^e^ siècle, intitulé *Anecdota Bruxellensia,* fut célébré à Bruxelles

(1) Représentations de mystères, fête des Fous, à Mons, p. L. Devillers.
(2) L. F. d. J., p. 19-20.

Digitized by Google

une fête ou triomphe en l'honneur des Fous qui s'étaient rendus, à cet effet, dans cette ville de toutes les parties du pays. Cette fête avait été inventée et préparée par un certain Jean Colyns, peintre de son métier, qu'on désignait sous le sobriquet d'Oomke (mon oncle). Cette fête était une plaisante et étrange chose. On y donnait plusieurs prix en argent. Le mardi, le prince des Fous, appelé Oomken, fit son entrée triomphale avec tous les Fous qui s'étaient rendus à son invitation. Ils commencèrent par une très-belle procession religieuse, avant le dîner, et partirent du Marché, s'arrêtant à la fontaine nommée « Putte-borre, » où assistaient à ce spectacle Éléonore, veuve douairière de France, et sa sœur Marie, passèrent par le Marché-au-Bois, toujours avec leur prince Oomken, qui était voituré dans un petit chariot, et se dirigèrent vers l'église de Sainte-Gudule où l'on célébra une messe solennelle avec chant et jeu d'orgues.

Après le service les Fous sortirent de l'église, descendirent la rue d'Assaut, passèrent devant le couvent des Frères-Prêcheurs, rue courte des Fripiers, devant celui des Filles du Repentir, devant l'église de Saint-Nicolas et retournèrent ainsi au Marché. Un prix avait été fixé pour cette singulière procession (1).

---

17 janvier. — (*Anemone hortensis.*) Saint Antoine, abbé.

Ce saint, si connu par les tentations qu'il eut à endurer de la part du démon, est, en Belgique, un des saints les plus populaires. Plus de quarante églises lui sont dédiées; la ville de Blankenberg l'honore comme patron, et en Brabant, aussi bien qu'au pays wallon, il n'existe

(1) M. d. S. H. e. A. d. A. Gand, 1838, p. 106.

Digitized by Google

presque aucune église qui ne possède un autel consacré sous son nom.

Beaucoup de métiers, entre autres les constructeurs de navires à Bruges, les bouchers, gantiers, vanniers et porcelainiers à Liége, les jardiniers à Malines, et les charcutiers à Mons, ainsi qu'un grand nombre de serments ou gildes l'ont choisi pour patron; bien des confréries sont érigées en son honneur et plusieurs sanctuaires où se vénèrent des reliques ou des images miraculeuses de ce saint, comptent parmi les pèlerinages les plus fréquentés.

Saint Antoine qui, à l'époque des terribles ravages du « feu sacré, » nommé plus tard « mal des ardents, » était particulièrement invoqué contre cette cruelle maladie qui a pris de là le nom de « feu St-Antoine, » passe pour préserver les hommes et les bestiaux de toutes les maladies cutanées et pour protéger les fruits de la terre.

Quant à la signification du cochon qu'on représente toujours près de saint Antoine, il existe une grande diversité d'opinions.

Jacques de Voragine rapporte dans sa « Légende dorée » un miracle qui, d'après lui, procura cette compagnie au grand saint.

Un roi de Catalogne, dit ce biographe du XIII^e^ siècle, avait sa femme possédée du démon : sachant les victoires signalées que le pieux solitaire avait remportées sur l'esprit malin, ce roi le fit venir pour délivrer son épouse du diable qu'elle avait au corps. Saint Antoine pratiqua des exorcismes et rendit la dame à sa douceur et à sa bonté ordinaires. Au même moment, une truie arrive et dépose aux pieds du saint un de ses petits qui venait de naître sans yeux et sans pattes; puis, poussant des cris aigus et tirant le saint par la robe, elle semble lui demander de vouloir bien guérir son pauvre petit affligé. Le saint touché de compassion eut, selon le pieux de Voragine, la complaisance d'opérer ce miracle, qui lui fit beaucoup d'honneur, et le petit cochon voyant clair et trottant comme un lièvre, ne crut pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, qu'en lui tenant compagnie tout le reste de sa vie.

Digitized by Google

D'autres auteurs prétendent que dans le principe le cochon était l'attribut distinctif de saint Antoine, martyr du premier temps du christianisme, qui, exerçant le métier de boucher à Rome, y vit périr au milieu des plus affreuses tortures plusieurs Chrétiens et fut tellement saisi à l'aspect de leur fermeté qu'il devint lui-même Chrétien et souffrit le martyre pour Jésus-Christ.

Les bouchers le prirent pour patron et afin de le distinguer, dans la suite, des autres saints du même nom, le firent représenter ayant près de lui un cochon. Mais plus tard, le recours au célèbre ermite étant devenu général, on confondit les deux saints et on attribua le cochon qui convenait au saint boucher, au patriarche des cénobites (1).

Quoi qu'il en soit, pour honorer le souvenir du cochon de saint Antoine, les confréries de ce saint avaient, au moyen-âge, le privilége de faire paître dans les villes un pourceau qui portait, pour être reconnu, une clochette au col et était vulgairement appelé « le pourceau saint Antoine » ou « sint Theunis verken. » A chaque porte où il se présentait, l'animal était nourri, par respect pour le nom qu'il portait. Les habitants du logis ne pouvaient, d'ailleurs, le repousser. Lorsque sa présence devenait incommode, on le faisait sortir en l'attirant sur la rue avec un morceau de pain. Mais comme plusieurs habitants de la ville de Mons, par exemple, appendaient au col de leurs porcs des clochettes et les faisaient courir par les rues, la confrérie de St.-Antoine, érigée en l'église de St.-Nicolas-en-Havré à Mons, présenta, en 1648, une requête au magistrat pour faire interdire cet abus de leur droit.

Depuis bien longtemps la phrase populaire : « 't is een straetverken » (c'est un pourceau courant les rues), est tout ce qui rappelle encore les cochons de St.-Antoine.

Toutefois, en Brabant, l'habitude s'est conservée jusqu'à nos jours,

(1) A. d. l. A. de Mons, I, 316-7.

Digitized by Google

de porter en offrande à saint Antoine, le jour de sa fête, des têtes de cochon ou du lard.

Dans quelques églises, spécialement consacrées à ce saint, telles entre autres que celles de Koninghswykt, d'Olivète et de Locksbergen, on apporte, le matin du 17 janvier, de tous côtés des têtes de cochon qui, dans l'après-midi, à l'issue du service divin, sont vendues publiquement soit dans une auberge voisine de l'église, soit sur le cimetière, par le clerc, au profit de l'église. Il n'est pas rare que le donateur achète ce qu'il a lui-même offert en présent au saint protecteur, et que la même tête de cochon soit à plusieurs reprises offerte à l'église par les différents acheteurs, dont chacun est désireux d'obtenir la protection de saint Antoine, pour la conservation de la santé de son bétail (1).

D'autres paysans qui sont trop pauvres pour acheter une tête de cochon offrent au saint des poules, des canards ou des pigeons.

Le même usage a lieu dans les villages près de Diest et de Malines.

A Peteghem et en quelques autres communes de la Flandre orientale on fait, ce jour-là, des offrandes de lin et de morceaux de lard, en invoquant l'intercession de saint Antoine contre la maladie du lin qu'on appelle « le feu. »

En plusieurs endroits du pays de Limbourg les jeunes filles font le pèlerinage à l'un ou l'autre sanctuaire de Saint-Antoine et s'adressent au saint pour avoir un mari.

A Annevoye, dans le diocèse de Namur, arrive le jour de Saint-Antoine une foule innombrable de gens de la campagne de tout le voisinage, pour assister à la procession qui s'y fait en l'honneur du saint.

La chapelle de Barbefosse-en-Havré, près de Mons, n'est plus aussi fréquentée qu'autrefois où elle comptait parmi les pèlerinages

(1) Avontroodt, Mss.

Digitized by Google

les plus célèbres du pays, car c'était à Barbefosse, à une lieue de Mons, dans le bois d'Havré qu'à l'époque des ravages du feu sacré de 1382, demeurait un anachorète qui passait seul pour avoir le privilége de combattre efficacement « cette peste » comme on disait alors. Il occupait une vieille habitation, que les sires d'Havré y avaient bâtie, et avait obtenu l'autorisation d'élever, près de sa retraite, un oratoire à saint Antoine, son patron. La chapelle de l'ermite fut bientôt visitée par les malades; des guérisons fameuses s'y opérèrent, et l'image miraculeuse de saint Antoine ne tarda pas à faire affluer à Barbefosse des pèlerins de toutes les contrées qui y venaient soit pour être préservés de la contagion, soit pour en être guéris. Gérard d'Enghien, seigneur d'Havré, y fit construire une chapelle plus vaste où il fonda une messe pour lui et sa famille. La dévotion était d'ailleurs encore excitée par des récits merveilleux : les villageois croyaient cette localité fréquentée par des êtres surnaturels; on rapportait que, vers minuit, une dame mystérieuse, cachée sous un long voile blanc, un cierge à la main, s'était prosternée devant l'image de saint Antoine, on avait entendu des bruits singuliers, inexplicables.

La maladie finit par n'être plus contagieuse, et Albert de Bavière, comte de Hainaut, voulant perpétuer le souvenir de la cessation de cette « pestilence » et nourrir la dévotion envers le saint qui en avait délivré le pays, institua, dans son comté, la même année (1382), l'ordre des chevaliers de saint Antoine, créé en 1298, par le pape Boniface VIII, leur donna la chapelle de Barbefosse pour y tenir leurs assemblées et y affecta des revenus. L'écu de l'ordre était de gueules, à la béquille d'or, entouré du collier.

Plusieurs membres de cet ordre, se trouvant, en 1392, à l'île de Rhodes avec des croisés français, chevaliers de saint Antoine de Vienne, qui leur firent connaître l'institution des Hospitaliers de saint Antoine, à la Motte-Saint-Didier, en Dauphiné, prirent l'engagement de faire venir au pays de Haynaut des religieux de cet ordre

Digitized by Google

et de leur donner une maison pour y exercer l'hospitalité. C'est pourquoi l'abbé de Saint-Antoine, à la Motte, général de cette congrégation de chanoines réguliers, sous la règle de saint Augustin, envoya peu après quatre prêtres, avec trois frères convers, à Mons. Après y avoir d'abord établi un autel dans la chapelle de Sainte-Élisabeth, ils furent mis en possession, par Gérard, sire d'Havré et de Liedekerke, et Hélène de Serain, son épouse, de l'ermitage de Saint-Antoine à Barbefosse, où ils bâtirent un monastère et un hôpital. Albert, comte de Hainaut, et les chevaliers de l'ordre leur firent construire une église.

La charge de ces donations était de loger et de nourrir les pauvres, les pèlerins, les infirmes, les malades. Un des chanoines porta le titre de commandeur, trois frères laïques étaient chargés du matériel. Plus tard, le seigneur d'Havré et d'autres personnes accrurent les revenus de cette fondation.

Mais le feu Saint-Antoine, étant devenu de plus en plus rare, et ayant disparu peu à peu, la dévotion envers le célèbre patron se ralentit graduellement et se perdit avec la maladie qui l'avait fait naître. Le monastère ne prit aucune extension, son personnel diminua et menaça de s'éteindre et la maison était en pleine décadence à l'époque des troubles du XVI^e^ siècle. Enfin, les jésuites; nouvellement établis à Mons, obtinrent ce prieuré en 1587, et l'ordre de Saint-Antoine fut supprimé et incorporé à l'ordre de Malte, par bulles du 17 décembre 1776 et du 7 mai 1777.

A dater du XV^e^ siècle, la Saint-Antoine fut à Mons une fête importante. Les Montois se portaient en foule, ce jour, au prieuré du bois d'Havré, pour y remercier le saint d'avoir délivré leur ville du feu sacré et le supplier de les en préserver à l'avenir.

En se rendant à Barbefosse, les jeunes gens s'amusaient à un exercice de la saison, le jeu de « crosse. » Ce plaisir est tout populaire dans les campagnes du Hainaut, quand la gelée permet de traverser en tous sens les terres et les prairies, sans y causer du dom-

Digitized by Google

mage. Comme le volant et le billard, le jeu de crosse n'est qu'une variété du jeu de balle; il consiste à lancer vers divers buts une boule de bois nommée « soule » ; la « crosse » ou « sabot » est un morceau de fer recourbé fixé au bas d'un fût en bois souple, elle s'appelle « maquet, » lorsque le sabot, comme le manche, est en bois, mais le maquet n'est en usage que parmi les enfants.

Avec le temps, le pèlerinage de Saint-Antoine et les parties de crosse devinrent inséparables, mais lorsque la maladie eut entièrement disparu, la dévotion s'éteignit : les personnes pieuses cessèrent de visiter Barbefosse, et les crosseurs seuls continuèrent à célébrer la Saint-Antoine.

A présent cette fête n'est plus qu'un jour de divertissement pour la classe ouvrière. Des sociétés s'organisent dans les quartiers populeux, prennent des insignes, se distinguent les unes des autres par des ceintures ou des cocardes, et se mettent en marche tambour battant et enseignes déployées. Les compagnies de crosseurs vont à Saint-Antoine non plus en pèlerinage, mais à la partie de plaisir la plus animée de la saison : c'est le jour par excellence pour les assauts de crosse; ce n'est qu'alors qu'on décerne des médailles aux vainqueurs. La force et l'adresse déterminent, à la fin de la journée, ceux qui ont remporté les prix. Les cabarets du voisinage servent de quartier général aux bandes joyeuses, qui vont y boire et manger à discrétion, car des mises hebdomadaires de ces braves compagnons ont constitué une caisse suffisamment fournie pour les besoins de cet heureux jour. Enfin, le soir vient mettre un terme à cette journée d'agréments, passée dans les prairies de Saint-Antoine; les crosseurs rentrent en ville, le vainqueur est au milieu d'eux portant sa médaille sur la poitrine, une harmonie, ou au moins des tambours, les accompagnent, et les diverses compagnies parcourent les rues de Mons, à la lueur des flambeaux de résine et aux cris de « Vive saint Antoine ! » Un bon souper termine la fête, à la satisfaction générale.

Digitized by Google

Outre les crosseurs, d'autres se rendent également à Barbefosse, le jour de Saint-Antoine, mais dans un but tout autre que celui de s'amuser : ce sont les cultivateurs, qui de tous côtés affluent à la chapelle pour assister à la messe célébrée en l'honneur du saint.

Cette chapelle, dont la partie antérieure paraît avoir été démolie, présente les restes de l'église du monastère, tandis que le prieuré, dont les bâtiments primitifs ont disparu, n'est plus représenté que par une construction du dix-septième siècle, couverte en ardoises, et qui est encore aujourd'hui nommée la « Maison des Jésuites. » Près de la chapelle il existe un puits aussi ancien que le prieuré et qui a été béni par saint Antoine. On attribue à son eau une vertu bienfaisante contre les épidémies. Du temps du choléra, en 1831, beaucoup de personnes ont visité Saint-Antoine pour y prier et boire de l'eau; mais à présent la chapelle est déserte. Ce n'est qu'à l'occasion de la fête du saint qu'elle est fréquentée comme nous venons de le dire. On y bénit alors un sac de pois, et tous les cultivateurs qui assistent à cet office en reçoivent une certaine quantité, qu'ils mêlent à la semence destinée à être mise en terre au commencement du printemps (1).

A Bruxelles la gilde de l'arc célébrait, ce jour-là, la fête de son patron et tous les confrères étaient astreints à accompagner la procession solennelle qui se faisait en l'honneur de saint Antoine, sous peine, pour chaque contrevenant, d'une amende de dix placques (2).

A Courtrai les « Fontainistes » ou « Antoinistes » célébraient la fête de saint Antoine, leur patron.

Instituée en 1510, cette chambre de rhétorique gagna, en 1540, le

(1) Le véritable Almanach de Mons et du Hainaut pour 49, p. 49-53. Fêtes populaires à Mons, par F. Hachez. Gand, 1848, p. 1-16.

(2) Ordinancie van den hantboghe. § 15., v. Wauters, L. a. S. p. 24.

Digitized by Google

premier prix, à Audenarde, et donna, en 1770, un grand concours (1).

A Gand le serment des arquebusiers ou la confrérie de Saint-Antoine (gulde van den h. Antonius) érigé en 1488 par lettre patente du magistrat célébrait la fête de son patron.

Charles-Quint accorda à cette corporation des lettres patentes en 1516 et grâce au patron qu'elle s'était choisi, cette confrérie jouissait du privilége de faire pâturer des porcs par la ville pourvu qu'ils fussent marqués et qu'ils portassent une sonnette : le nombre de ces porcs, quelque temps illimité, fut ensuite réduit à quarante ; on les appela vulgairement les porcs ou cochons de saint Antoine (de verkens van den h. Antonius). Ce privilége qui cessait non-seulement aux jours de marché mais aussi en temps de maladies épidémiques, n'existait plus au commencement du dix-septième siècle (2).

Dans la même ville, à la chapelle de Saint-Antoine qui se trouve dans la grande boucherie, on gardait autrefois une clef dite de Saint-Hubert qui garantissait de la rage (3).

A Malines la gilde de l'arc de Nekkerspoel, qu'on appelait vulgairement « Papgulde, » gilde de riz-au-lait, à cause du grand nombre de campagnards qui en faisaient partie, célébrait la fête de saint Antoine, son patron. Cette gilde avait sa chambre ou lieu de réunion dans le « Bonten Os, » bœuf bigarré, auberge située sur le marché au bétail (4).

A Merchten en Brabant se fait ce jour-là, une procession solennelle en l'honneur de saint Antoine et en souvenir de ce que son intercession avait autrefois délivré le bourg des ravages de la peste. La gilde d'archers érigée sous l'invocation de ce saint, devait accompagner la procession. Ces archers formaient la troisième gilde de tireurs

(1) Belgisch Museum, t. III, 8.
(2) Dierickx, II, 671-3.
(3) Dierickx. II, 447.
(4) Beschrajving van het Landschap ofte provincie van Mechelen. MS.

TEIT TE GENT

Digitized by Google

à Merchten et avaient, comme chacune des autres deux sociétés, leur roi, leur doyen et leur connétable ou chef-homme, qui jugeaient toutes les querelles qui s'élevaient entre les membres.

Ils se rendirent vers l'an 1534 à Dieghem, où ils obtinrent le prix de la plus belle entrée, celui du plus bel ébattement, celui du meilleur vacarme ('t schoonste lawyt) et celui du triomphe le plus joyeux ('t vrolycste vieren). Des cavaliers et des chariots faisaient partie du cortége où figurait le poète Daniel van Oesbroeck, qui était alors un des chefs de la société.

En 1542 la gilde gagna le joyau du pays ('t landjuweel) à Schelle, et c'était par conséquent à elle à donner le concours l'année suivante; mais l'invasion des Gueldrois en Brabant fit ajourner toutes les fêtes publiques : le landjuweel de Merchten ne s'ouvrit que le second jour de Pentecôte, en l'année 1549, par l'entrée des sociétés concurrentes. Le tir dura une semaine entière : la gilde de Rumpst y fut victorieuse.

Au concours de Rethy, en 1564, les archers de Merchten s'y rendirent au nombre de six et accompagnés de leurs jurés. Le prix leur fut décerné et leur seigneur, les magistrats du bourg et un grand nombre d'habitants allèrent chercher les vainqueurs.

Pierre Pipenpoy, seigneur de Merchten, leur donna à Rethy un grand repas de 128 couverts. Le lendemain ils couchèrent à Herentals; le surlendemain, à leur arrivée à Malines, où ils étalèrent leurs prix devant leur auberge, quelques habitants notables allèrent à leur rencontre et la ville leur offrit neuf doubles mesures de vin. A Wolverthem on les régala d'une aime ou tonne de bonne bière d'un demi-sou (halff stuyvers bier) et les habitants les accompagnèrent, au son des tambours, jusque près de Merchten qu'ils trouvèrent illuminé; une tonne de goudron flamboyait devant chaque maison.

C'était de nouveau à eux à donner le landjuweel, mais les troubles de la guerre les en ont empêchés.

Digitized by Google

Le fou de la gilde de Merchten eut le second prix au tir de l'arc à Bruxelles en 1530 (1).

---

18 janvier. — (*Bryum pellucidum.*) Fête de la Chaire de saint Pierre à Rome instituée en mémoire de la translation du siége de l'Église d'Antioche à Rome.

C'est une des trois fêtes que l'Église célèbre annuellement en l'honneur de saint Pierre, prince des apôtres. Elle était chômée le 22 février jusqu'à ce que Paul IV la transférât au 18 janvier. C'est pourquoi nous y voyons encore rattaché le vieux dicton populaire : « La Saint-Pierre, yver sous pierre » (La Saint-Pierre hiver sous pierre) qui dans le principe avait rapport au 22 février, jour beaucoup plus rapproché du printemps qu'à présent, puisque la réforme du calendrier, comme on le sait, ne fut exécutée qu'en 1576.

Les paysans des environs de Maestricht, et en général de plusieurs parties du pays de Limbourg, désignent ce jour par le nom de « Aerdslaep-dag, » jour du sommeil de la terre. Ils prétendent, qu'il ne faut pas remuer la terre, ce jour, que c'est un jour de sort ou « lotdag. » S'il neige ou s'il pleut, l'année sera plus humide que sèche. S'il gèle, le contraire aura lieu. Une idée chrétienne s'est rattachée depuis à ce jour, c'est celle de la fête de Notre-Dame du Sommeil ou du Sommeil de Marie, dont le nom d'une rue à Bruxelles rappelle encore le souvenir (2).

Cette fête se célébra, dans les premiers siècles de l'Église, en mémoire du trépas de Marie, et fut appelée le « sommeil » ou le « re-

(1) H. d. E. d. B., T. II, p. 81-88.

(2) Coremans, p. 11-12-76. Annuaire historique 1852, p. 36.

Digitized by Google

pos de Marie » (dormitio Mariæ) parce que sa mort ne fut qu'un court sommeil. Car, d'après une pieuse tradition, la Mère de Dieu, ressuscitée par la vertu du Seigneur, serait montée en corps et en âme au ciel. C'est pourquoi le pape, cédant aux instances de l'empereur Maurice, transféra la solennité du 18 janvier au 15 du mois d'août, fête de l'Assomption (1).

Le second dimanche après la fête de l'Épiphanie se célèbre la fête du saint Nom de Jésus.

Introduite d'abord dans différentes communautés religieuses, il y a plusieurs siècles, avec le consentement du pape, elle fut étendue, en 1721, à toute l'Église à la demande de l'empereur d'Allemagne Charles VI.

La coutume poétique du moyen-âge de se saluer en invoquant le nom de Jésus qui, par sa signification de Sauveur, résume à lui seul la plus haute idée de la doctrine chrétienne, s'est conservée dans plusieurs contrées de l'Allemagne jusqu'à nos jours. En Tyrol, en Westphalie, en Silésie, etc., on dit encore au lieu de « bon jour » ou « bon soir : » « loué soit Jésus-Christ, » et pour rendre la salutation, on répond : « A jamais, ainsi soit-il (2). »

A Anvers avait autrefois lieu, ce jour-là, dans la Burchtkerk, une distribution de douze pains en vertu d'une fondation du 16 novembre 1539, faite par Joris de Formantel, avocat et fondateur de la chambre de rhétorique « De Olyftak (3). »

A Saint-Ghislain se célèbre, le même jour, la dédicace de l'église qui fut bénite le 15 janvier 1719 (4).

(1) Cornet, p. 224-5 ;
(2) Cornet, p. 169-170.
(3) Mertens, III, 418 ;
(4) H. d. e. V. de Saint-Gislain. p 209-210.

Digitized by Google

19 janvier. — (*Lamium album.*) Saint Canut, roi de Danemark; saint Jules; saint Sulpice.

A Bruxelles se célèbre la fête des dames dite Vrouwkens-Avond ou Vrouwenavond, Veillée des dames. Les femmes mariées sont, ce jour-là, maîtresses au logis, et les cloches de l'église de sainte Gudule et saint Michel sonnent en leur honneur.

Jusqu'en 1781 le conseil de Brabant conserva l'habitude de prendre vacance l'après-dîner de ce jour.

On ne connaît pas au juste l'origine de cette fête; toute une série de traditions tâche de l'expliquer. Celle qui est la plus répandue rapporte que les guerriers Bruxellois échappés aux Sarrazins, aux maladies et aux privations de tout genre de la première croisade, reparurent subitement à Bruxelles, le 19 janvier 1101. Grande fut la joie de leurs femmes qui se croyaient veuves, elles leur laissèrent à peine le temps d'achever le repas de bienvenue, et les portèrent dans le lit conjugal. Le souvenir de cet heureux retour s'est perpétué dans quelques vieilles familles. Lors de l'anniversaire il y a une petite fête dans la famille, et après le souper les femmes portent encore aujourd'hui leurs maris au lit (1).

Une autre version met cet usage en rapport avec la tradition bien connue des femmes de Weinsberg.

Un prince, assiégeant la ville de Bruxelles, accorda aux femmes la permission de quitter la ville et d'emporter ce qu'elles possédaient de plus précieux. S'étant concertées sur les trésors qu'elles allaient prendre, elles se décidèrent de prendre leurs maris et de sortir de la ville en les portant sur leurs épaules.

(1) H. d. l. V. d. B., I, 30 sq.; K. e. L. 1842, p. 6; Volksleesboek p. 26 sq.

Digitized by Google

Le prince trouva ce trait si ingénieux qu'il rendit la liberté aux habitants et leva le siége (1).

Il n'existe presque pas de jour illustré tant de fois par les poètes de la Belgique que la Veillée des Dames.

M. E. Hus, directeur du conservatoire de danse du Théâtre Royal de Bruxelles, en a fait une pièce dramatique intitulée. « *La fête des Dames, ou la journée du 19 janvier,* fait historique en un acte, mêlé de chants et de danse, dédié aux dames de Bruxelles, » qui, le 19 janvier 1818, fut représentée pour la première fois sur le Théâtre Royal de Bruxelles.

A Ypres, le couvent de Victorines établi dans cette ville sous le nom de « Nouvelle Plantation de Marie, » en 1240, célébrait, ce jour-là, l'anniversaire de sa pieuse fondatrice Élisabeth de Pont-Rohand. Elle avait été aidée pour la fondation et la dotation de cette maison par son époux Guillaume de Béthunes, seigneur de Molembègue ou Meulebeke (2).

---

20 janvier. — (*Lamum garganium.*) Saint Sébastien et saint Fabien ; sainte Chélidoine.

Bien qu'en Belgique il n'y ait que onze églises dédiées à saint Sébastien, le protecteur puissant contre la peste, il n'est pas de saint dont la fête se célèbre plus généralement que le saint patron des archers.

Dans presque toutes les villes, voire même dans presque tous les

(1) Chroniques des rues de Bruxelles, par Colin de Plancy, t. II, 89. Wolf, N. S. p. 139-172; Mercure belge, t. VIII, 281.

(2) B. M., p. 14.

Digitized by Google

villages de la Belgique flamande, il existait jadis une société de tireurs se servant de l'arc proprement dit (handboge). L'usage de cette arme se propagea surtout au XIV^e^ siècle, lorsque les Gallois la firent connaître aux Belges qui combattaient dans les armées des rois d'Angleterre, soit comme mercenaires, soit comme alliés, tandis que la chevalerie française apprenait à ses dépens combien elle était redoutable.

C'est à cette époque, et pendant la première moitié du XV^e^ siècle, que se formèrent en Belgique la plupart des gildes d'archers. Celle d'Ypres remonte, dit-on, à l'année 1302; celle de Gand fut reconnue vers 1322 par le comte Louis de Crécy et confirmée plus tard par Louis de Male; celle de Louvain, qui jouissait de temps immémorial d'une juridiction incontestée sur toutes les autres sociétés de même nature existant en Brabant, fut organisée le 18 février 1343; les deux gildes de Mons datent, la première de 1384, la seconde, de 1411; à Bruges, la confrérie de saint Sébastien, dont le beau local fait encore l'admiration de tous les étrangers, et qui a obtenu, en 1835, le titre de société Royale, possédait déjà, en 1396, une chapelle particulière, dans le couvent des frères mineurs. L'érection en serment de la société des archers de Namur, date du 15 août 1418; celle des archers d'Alost du 7 juin 1421, et celle des archers de Malines de 1432. Ce dernier chiffre, toutefois, pourrait être contesté, ou au moins, devrait-on admettre que longtemps auparavant les amateurs du tir à l'arc à Malines s'étaient formés en corporation, car, dès l'année 1353, ils donnèrent un concours. A Ostende, les statuts de la gilde de saint Sébastien ayant été perdus, furent renouvelés en 1620.

A Bruxelles, les archers n'apparaissent, formés en corps, que sous le règne de la duchess Jeeanne. On vit naître bientôt plusieurs sociétés de ce genre, mais en 1389, on les réduisit à une seule, qui avait pour patron saint Antoine, pour oratoire un autel de l'église du Sablon, et pour chef un capitaine que lui donnait tous les ans le grand serment de l'arbalète.

Digitized by Google

La gilde du bourg de Merchten, dite « la vieille gilde » ou « la gilde de Notre-Dame, » était une des plus anciennes du pays; et si l'on en croit Sanderus, il se donna, en 1300, dans cette bourgade, un tir où la Société gantoise de saint Sébastien gagna sept grands vases en argent.

Les statuts de ces gildes de l'arc dont la plupart existent encore, sont plus ou moins semblables à ceux des archers de Bruxelles que M. A. Wauters a publiés dans son excellente « Notice historique sur les anciens serments de Bruxelles, » ouvrage, auquel nous avons aussi emprunté les renseignements donnés (1).

Tous les serments qui honoraient saint Sébastien comme patron, célébraient son jour de fête.

A Assche les confrères de la gilde des archers assistaient en corps au service divin (2).

Dans le village de Beersel, près de Bruxelles, la fête de saint Sé-

(1) Wauters, L. a. S., p. 21-23; De Smet, p. 43; Bowens, t. I, 106.

(2) Cette gilde dont on ne sait pas l'époque d'institution, se rendit à plusieurs grands concours, tels que celui de Tournai, en 1455, et celui de Louvain du 3 mai 1533, où elle remporta le premier prix consistant en 5 assiettes d'argent.

Elle alla aussi au haegspel ou tir des haies de Bruxelles, en 1565, où elle vainquit 60 autres sociétés villageoises, et donna à son tour un landjuweel ou tir national en 1539.

Les confrères accompagnaient toutes les processions, une flèche à la main, sous peine d'une amende d'un sou au profit de la gilde. Ils se rendaient aussi aux fêtes patronales de Molhem, de Maxenzeel, et de Merchten. L'archer qui, trois ans de suite, abattait l'oiseau, était proclamé empereur et recevait en récompense un bijou formé de trois oiseaux dorés, valant, avec la main-d'œuvre, 25 florins du Rhin; aussi était-il, à partir de cette époque pour toujours exempt des frais de banquet. Celui qui se rendait coupable de meurtre par maladresse ou inadvertance, devait quitter la gilde, et lui abandonner son arc. Le fait de blâmer une sentence de ce genre était puni d'un pèlerinage à Cologne. Les archers prêtaient serment lors de leur admission, sur le cimetière (*).

(*) H. d. E. d. B., t. I, 460.

Digitized by Google

bastien, en 1715, donna lieu à de graves désordres. Il s'y forma, vers l'année 1715, une gilde de ce saint, qui se composait d'hommes mariés et de célibataires, au mépris des édits du 15 mai 1701 et du 10 juillet 1711. Les confrères se rendirent en corps à l'église, pour la première fois, le jour de la saint Sébastien, en 1715, mais sans en avoir demandé la permission au curé. Lorsque l'alferis ou officier de la gilde, Martin Martens, se présenta chez ce dernier pour obtenir l'autorisation de tirer l'oiseau sur le clocher, le curé ne donna pas de réponse positive; cependant la gilde passa outre. L'année suivante, le serment renouvela sa demande; mais, cette fois, elle essuya un refus positif, basé sur ce qu'elle n'avait pas payé les dégâts que le tir avait causés à la toiture de l'église. Néanmoins, Martens parvint à s'emparer des clefs de l'église et monta au clocher, où il fixa une perche pour le tir, qui eut lieu le lendemain. Le curé se vit alors en proie à mille vexations. On envoya un troupeau de moutons dans son champ de froment; on coupa et on enleva ses trèfles; on vola ses légumes; une nuit on brisa la barrière placée devant le presbytère, enfin, pendant que quelques paysans jouaient devant sa porte de la basse et du violon, d'autres emmenèrent sa charrette et la mirent en pièces. Ces excès forcèrent le curé à en appeler au conseil de Brabant qui lui donna gain de cause (1).

A Bruges la fête de saint Sébastien est célébrée dans la chapelle de la société par une messe à laquelle tous les membres sont tenus d'être présents, sous peine d'un franc d'amende.

La même chose a lieu à Diest où la gilde de l'arc (sint Sebastiaens ou handbooggilde), instituée en 1549 et rétablie peu de temps après sa suppression en 1796, est à présent une des sociétés les plus considérables de la ville.

Comme les autres serments, les confrères de saint Sébastien accompagnent la procession annuelle du Saint-Sacrement, à laquelle

(1) H. d. E. d. B., III, 683.

Digitized by Google

autrefois, d'après un décret du magistrat en date du 25 février 1549, tous les membres des trois gildes devaient assister vêtus d'un uniforme ou assister habillés de rouge (1).

La société de saint Sébastien à Dixmude, qui remporta, en 1394, au concours de Tournai, le troisième prix et qui avait pour uniforme un habit vert, culottes et vestes jaunes avec bas blancs, célébrait la fête de son patron très-solennellement (2).

A Goyck, village près de Bruxelles, les membres du serment des archers, dont les patrons étaient saint Sébastien et saint Nicolas, se réunissaient autrefois tous les ans, en séance solennelle et c'était alors que l'on rendait le compte annuel de gestion.

Cette ancienne confrérie qui assistait, suivant une ordonnance du chef-homme (hoofdman) et des doyens (en date du 26 mai 1665), à la procession du Saint-Sacrement à Goyck, et à celle de la kermesse à Lennick-Saint-Quentin, à Lombeck-Notre-Dame et à Goyck, étant tout à fait tombée, on en a reconstitué, le 19 septembre 1816, une nouvelle, dont les membres sont obligés de demeurer à Goyck et d'assister, un flambeau à la main aux processions du Saint-Sacrement et de la kermesse (3).

A Lierre la gilde de l'arc recevait de la ville, à l'occasion de sa fête patronale, deux paternoster, tandis que chacune des autres gildes en recevait un (4).

A Malines la fête de saint Sébastien se célébrait le dimanche suivant dans l'église de Saint-Rombaud.

Les serments de saint Sébastien à Steenockerzeel (5), à Vil-

(1) Diest, I, 237-9.

(2) A. d. l'E., t. III, 277.

(3) H. d. E. d. B., t. I, 263.

(4) Lom. p. 129.

(5) A Steenockerzeel existait de temps immémorial une ancienne gilde de l'arc ou de Saint-Sébastien, dont le règlement fut sanctionné par la gilde du grand arc de Louvain. Les membres escortaient le Saint-Sacrement dans toutes les

Digitized by Google

vorde (1), à Waelhem (2), à Zellick (3) et d'autres dans les environs de Bruxelles célébraient la fête de leur patron au jour même du saint.

A Linkenbeek, village à 2 lieues de Bruxelles, l'église dédiée à saint Sébastien était autrefois un but de pèlerinage pour les archers qui avaient commis quelque délit. Mais aussi beaucoup d'autres personnes la fréquentaient et même le duc Charles le Téméraire s'y rendit en pèlerinage, le 12 décembre 1469, pour remercier le saint

processions et se considéraient comme formant la garde des seigneurs de leur village, qui, à leur tour, se regardaient comme leurs chefs et leurs protecteurs (*).

(1) A Vilvorde, les archers en vertu d'un octroi de Philippe le Bon, en date du 20 septembre 1451, portaient des habits dont les manches étaient ornées de broderies avec l'emblême du fusil (van den stale). Le même décret leur permit aussi d'aller armés de longs couteaux, malgré la défense publiée peu de temps auparavant, et ordonna que si l'un d'entre eux, en tirant, tuait ou blessait quelqu'un, sans le vouloir, aucune poursuite ne serait exercée contre lui.

Une petite gilde de l'arc reçut des statuts le 6 octobre 1490 (**).

(2) A Waelhem, la gilde de l'arc ouvrit en 1432, en 1464 et en 1510 des landjuweel de l'arc et assista, en 1557, au concours de Louvain.

Il y avait aussi des arbalétriers à Waelhem qui parurent, en 1466, au tir de Lierre et en 1534 à celui de Malines. Ils y figurèrent entièrement vêtus de *teneyten* avec des chapeaux blancs et des bas bleus, et accompagnés d'un grand nombre de chariots. Le prix de la plus belle entrée, pour les gildes des franchises, leur fut décerné, et ils obtinrent, en outre, le troisième prix du tir et le deuxième prix du jeu (***).

(3) A Zellick, village à 1 3/4 lieues de Bruxelles, la gilde de l'arc érigée sous le patronage de saint Sébastien, eut pour premier chef, en 1653, le curé Lamberti (****).

(*) H. d. E. d. B., t. III, 138.
(**) Ibid., t. II, 468-9.
(***) Ibid., t. II, 657.
(****) Ibid.. t. I, 377.

Digitized by Google

martyr soit de ce que, au tir de Bruxelles, il avait abattu l'oiseau, soit parce qu'il avait été délivré de la peste par l'intercession du saint.

Le prince offrit à l'autel un grand cierge et un buste d'argent.

L'église actuelle est entièrement moderne et ne date que de 1773. Une confrérie du lieu se rendait tous les ans à Hal en mémoire de ce que la Vierge avait jadis sauvé les habitants d'une maladie contagieuse (1).

---

21 janvier. — (*Helleborus niger.*) Sainte Agnès, en l'honneur de laquelle deux églises sont consacrées.

Le jour de sainte Agnès s'appelle en flamand « Neeten » ou « Nietendag « et en plusieurs localités de la Belgique les dames avaient autrefois droit, ce jour-là, à des présents de la part de leurs maris ou amants (2). C'est pourquoi le mot de « nieten, neeten » signifie encore aujourd'hui « faire des présents. »

---

22 janvier. — (*Draba verna.*) Saint Vincent; saint Anastase; Bienheureux Gauthier.

Le B. Gauthier de Bierbeeke, noble chevalier de la famille des ducs de Brabant, célèbre par sa dévotion envers la sainte Vierge et les insignes faveurs qu'il en reçut, se fit religieux, à l'abbaye d'Hem-

(1) H. d. E. d. B., t. III, p. 687.
(2) Coremans, p. 12.

Digitized by Google

memode sainte Marie, après avoir servi la cause chrétienne aux croisades (1).

S'il fait beau temps à la saint Vincent, l'année sera abondante en vin, disent les Flamands (2), tandis que le dicton français prétend :

S'il pleut le jour de Saint-Vincent,
Le vin monte dans le sarment,
Mais s'il gèle, il en descend.

---

23 janvier. — (*Peziza acetabulum.*) Sainte Emérence ; saint Alphonse ; saint Raymond de Pennafort ; Épousailles de Marie.

La fête des épousailles de Notre-Dame (Trouwfeest van Maria), célébrée en France dès longtemps par quelques personnes dévotes, fut approuvée par le pape Paul III en 1546 (3).

D'après d'autres on ne commença qu'en 1556 à la célébrer (4).

---

24 janvier. — (*Phascum muticum.*) Saint Thimothée, év. d'Ephèse.

A Spa les jeunes filles font la neuvaine de la Chandeleur dont nous empruntons la description détaillée aux « *Souvenirs de jeunesse* » de M. Ch. Nodier.

(1) B. M., p. 16.
(2) Tuinman, Voorteekenen van het weder, p. 4.
(3) Petrus Auratus, de Imag. virt., c. 10.
(4) B. M., p. 17.

Digitized by Google

La neuvaine de la Chandeleur est une dévotion particulière des jeunes personnes du peuple, qui a pour objet de connaître d'avance le mari qu'elles auront. On est persuadé qu'il n'y a point de dévotion plus agréable à la sainte Vierge que cette neuvaine, et qu'elle récompense par une faveur extraordinaire toute personne qui lui rend cet hommage.

On commence la neuvaine le 24 janvier à la prière de huit heures dans une chapelle de la sainte Vierge, où il faut ensuite entendre la première messe tous les jours, et assister à la prière tous les soirs jusqu'au 1er février, avec une piété qui ne se soit pas ralentie, avec une foi qui ne se soit pas ébranlée.

La veille de la Chandeleur il faut entendre toutes les messes de la chapelle, depuis la première jusqu'à la dernière, il faut entendre toutes les prières et toutes les instructions du soir sans en manquer une seule et il faut aussi se confesser, et recevoir l'absolution. Si par malheur, on n'avait pas reçu l'absolution, tout le reste serait peine perdue, car la condition essentielle du succès est de rentrer dans sa chambre en état de grâce.

Alors on recommence à prier, on s'enferme pour accomplir toute les conditions d'une retraite sévère et on jeûne. Puis on dresse une table pour deux personnes, et la garnit de deux services complets, aux couteaux près, qu'il faut éviter avec grand soin. Il s'entend que ce couvert exige un linge parfaitement blanc, aussi propre, aussi fin, aussi neuf qu'on puisse se le procurer, et que l'appartement soit arrangé de manière à pouvoir y recevoir une personne de considération.

Le repas se compose de deux morceaux de pain bénit qu'on a rapportés du dernier office, et de deux doigts de vin pur répartis entre les deux couverts, qui occupent, comme de raison, les deux côtés de la table. Seulement le milieu du service est garni d'un plat de porcelaine ou d'argent, s'il est possible, qui renferme deux brins soigneusement bénits de myrte, de romarin ou de toute autre plante verte, le

Digitized by Google

buis excepté, placés l'un à côté de l'autre, et non en croix. Car c'est encore un point qu'il est très-essentiel d'observer.

Ensuite on rouvre la porte pour faire passage au convive attendu, on prend place à table, on se recommande bien dévotement à la sainte Vierge, et on s'endort en attendant les effets de sa protection qui ne manquent jamais de se manifester, suivant la personne qui les implore. Alors commencent d'étranges et admirables visions.

Celles pour qui le Seigneur a destiné le bonheur du mariage voient apparaître l'homme qui les aimera, s'il les trouve, qui les aurait aimées, du moins, s'il les avait trouvées, et on prétend, qu'un privilége particulier de la neuvaine est de procurer le même rêve au jeune homme dont on rêve, et de lui inspirer la même impatience de se rejoindre à cette moitié de lui-même qu'un songe lui a fait connaître.

Celles qui n'auront pas de maris, sont tourmentées par des pronostics effrayants. Les unes, destinées au couvent, voient, dit-on, défiler lentement une longue procession de religieuses, chantant les hymnes de l'Église; les autres, que la mort doit frapper avant le temps, assistent à leurs propres funérailles et se réveillent en sursaut à la clarté des torches funèbres et au bruit des sanglots de leur mère et de leurs amies, qui pleurent sur un cercueil drapé de blanc.

Quelquefois ce sont aussi des jeunes gens qui font la neuvaine de la Chandeleur, et à ce qu'on assure avec le même effet que les femmes (1).

(1) *Souvenirs de jeunesse,* par Ch. Nodier, Paris, 1855, p. 330-331.

Digitized by Google

25 janvier. — (*Helleborus hyemalis.*) Conv. de saint Paul.

Les cordiers célèbrent ce jour leur fête patronale.

Les vignerons belges considèrent le même jour comme décisif pour la vigne. Ils sont contents s'il est clair, mais très-tristes si le contraire a lieu.

A Gammerage, village près de Grammont, il était autrefois d'usage qu'un homme, accoutré d'une chemise blanche au-dessus de ses habits, parcourait à cheval les rues du village aussi bien que celles des villages voisins et jetait parmi le peuple de petites boulettes de farine de seigle au sel en prononçant les mots : « Sel, je te jette avec la main que Dieu m'a accordée. » Les paysans recueillaient avec avidité ces boulettes, et les donnaient à manger aux bestiaux, fermement persuadés qu'elles avaient la vertu de préserver le bétail de toute contagion.

Quelques jours avant cette cérémonie, qui était encore en vogue en 1794, la commune affermait, en présence du curé, le droit de représenter saint Paul. Car c'était saint Paul, que devait représenter l'homme en chemise, et la tradition populaire raconte l'origine de cette coutume de la manière suivante :

Après le pillage de la ville de Grammont, en 1382, il y avait tant de cadavres gisants çà et là épars sur les champs sans sépulture qu'il en résulta de graves maladies parmi les hommes et les bestiaux. C'était surtout parmi les bêtes à cornes et à laine qui pâturaient sur les prairies environnantes qu'une épizootie terrible exerçait de grands ravages, et les pauvres villageois ne savaient plus que faire dans leur calamité, quand, le jour de la conversion de saint Paul, parut, à Gammerage, un homme d'un air très-digne, vêtu de blanc et monté sur un cheval et parcourut le village et les environs

Digitized by Google

en distribuant aux pâtres et aux bergers de petits gâteaux blancs contre la maladie. L'épizootie cessa comme par miracle, et tous les habitants étaient remplis de joie, mais aucun d'entre eux ne savait qui remercier pour cette délivrance inespérée. A la fin un berger très-vieux et très-pieux déclara que le cavalier, que personne ne se rappelait d'avoir vu auparavant, n'avait été autre que le patron du village, saint Paul, et que pour ne pas oublier cette grâce extraordinaire, il faudrait en instituer une commémoration. « D'autant plus, » ajouta-t-il, « qu'il m'est donné de faire des boulettes pareilles, secret que je confierai à celui qui représentera saint Paul. »

C'est ainsi que la cérémonie que nous venons de décrire fut instituée et quoiqu'elle n'ait plus lieu, on sait encore la bénédiction qui donna aux boulettes la vertu de préserver le bétail de maladies.

La voici :

« Ce fut par un lundi au matin, que le Sauveur du monde passa, la sainte Vierge après lui, monsieur saint Jean, son pastoreau, son ami, qui cherche son divin troupeau, qui est entiché de ce malin claviau; de quoi il n'en peut plus à cause des trois pasteurs qui ont été adorer mon sauveur rédempteur Jésus-Christ en Bethléem, et qui ont adoré la voix de l'enfant. »

Puis on dit cinq pater et cinq ave et continue : « Mon troupeau sera saint et joli, qui est sujet à moi et aux miens. Je prie Madame sainte Gertrude et madame sainte Geneviève, qu'elles me puissent servir d'amies dans ce malin claviau ici. Claviau banni de Dieu, renié de Jésus-Christ, je te commande de la part du grand Dieu, que tu aies à sortir d'ici, et que tu aies à fondre et confondre devant le sel et devant moi, comme fond la rosée devant le soleil. Très-glorieuse vierge Marie et très-saint-Esprit! Claviau, sors d'ici, car Dieu te le commande aussi vrai, comme Joseph Nicodème d'Arimathie a descendu le précieux corps de mon sauveur et rédempteur Jésus-

(1) Wolf., N. S., p. 208-9.

Digitized by Google

Christ de l'arbre de la croix : de par le Père, de par le Fils, de par le Saint Esprit.

« Digne troupeau des bêtes à laine, approchez-vous d'ici, de Dieu et de moi : Voici la divine offrande de sel, que je te présente aujourd'hui : comme sans le sel rien n'a été fait et par le sel tout a été fait, comme je le crois de par le Père, de par le Fils, de par le Saint-Esprit.

» O sel, je te conjure de par la part du grand Dieu vivant, que tu me puisses servir à ce que je prétends, que tu nous puisses préserver et garder nos troupeaux de claviau, rogne, gale, pousse, de pousset, des gobes et de mauvaises eaux. Je te commande comme Jésus-Christ mon sauveur a commandé dans la nacelle, lorsque ses disciples lui dirent : « Seigneur, réveillez-vous, car la mer nous effraye. » Aussitôt le Seigneur s'éveilla, commanda à la mer de s'arrêter; aussitôt la mer devint calme. Commandé de par le Père, de par le Fils, de par le Saint-Esprit. Amen.

---

26 janvier. — (*Tussilago alba.*) Saint Polycarpe; saint Poppon.

Saint Poppon, flamand de race illustre, qui quitta le heaume de chevalier pour se faire moine et devint ensuite le réformateur de la discipline monastique en Belgique, mourut en 1048. Sa conversion avait commencé par un pèlerinage en Terre Sainte, d'où il rapporta de précieuses reliques qu'il déposa dans le sanctuaire de Notre-Dame à Deynze, sa patrie. Sa châsse, couservée à Stavelot, le représente en buste (1).

(1) Wolf., N. S., p. 683.
(2) B. M., p. 48.

Digitized by Google

27 janvier. — (*Phascum cuspidatum.*) Saint Jean-Chrysostome, évêque; saint Sulpice; sainte Julienne.

Saint Sulpice ou Souply, en l'honneur duquel neuf églises sont consacrées, était évêque de Bayonne d'où son corps fut apporté dans l'abbaye de Saint-Ghislain par le même comte de Haynaut qui y rapporta aussi de l'Espagne les reliques de sainte Léocadie (1).

A Diest se célébrait autrefois, ce jour, une fête annuelle, instituée, d'après la tradition, en souvenir de l'entrée solennelle du comte Philippe-Guillaume de Buren qui, l'an 1597, après avoir été pendant vingt-huit ans prisonnier en Espagne, retourna ce jour à Diest dont il était seigneur.

Le 22 décembre 1844 une société dramatique représenta à Diest cette entrée qu'on appelle : « De eerste kermis van Diest, » la première kermesse de Diest, et qui, d'après la relation que Gillis Die Voecht nous en a donné, a eu lieu le 27 et 28 mai 1602.

Le nom de « sint Jans met den gulden mond, » saint Jean à la bouche d'or, dont on trouve souvent désigné ce jour, se rapporte à la fête de saint Jean-Chrysostome (2).

---

28 janvier. — (*Bellis perennis plenus.*) Saint Charlemagne; saint Julien, évêque de Cuença; saint Cyrille.

Saint Charlemagne, qu'à Mons les étudiants honorent comme

(1) Gazette, p. 71.
(2) Coremans, p. 111.

Digitized by Google

patron, aime la vigne et les arbres fruitiers. Qui ne les a pas taillés plus tôt doit le faire ce jour-là (1).

29 janvier. — (*Osmunda regalis.*) Saint François de Sales, év. de Genève, saint Julien l'hospitalier; saint Sulpice.

Les Visitandines célébraient la fête de leur fondateur.

Cet ordre de religieuses, institué par saint François de Sales, en 1520, en l'honneur de la Visitation de la Sainte-Vierge, dans le but de soulager et de consoler les pauvres malades, compta en Belgique plusieurs maisons.

A Mons, les Visitandines vinrent s'établir le 25 juin 1650 (2).

Les « Filles de St-François de Sales, » dont il y a à présent cinq communautés en Belgique, célèbrent au même jour la fête de leur patron dont elles portent le nom.

De même les hospices de St-Julien, dont il y eut presque dans chaque ville de la Belgique, et dont quelques-uns existent encore, célébraient, ce jour-là, la fête de leur patron. Car c'est à saint Julien, dit l'hospitalier, et à sainte Basilisse, sa femme, qui vivaient dans la Gaule au IIIe ou IVe siècle, que la tradition fait remonter la fondation des premiers hospices pour les pauvres et pour les malades.

La légende rapporte que saint Julien s'était marié loin de son pays et que ses parents, après l'avoir longtemps cherché, finirent par découvrir sa retraite. Ils arrivent chez lui pendant son absence et furent si bien accueillis par sa femme qu'elle leur céda le lit con-

(1) Coremans, p. 76.
(2) B. M., p. 431.

Digitized by Google

jugal. Julien, en rentrant, trouvant le lit occupé par deux personnes se crut trahi. Il céda à son violent caractère et perça de son coutelas de chasse ses malheureux parents. Sa femme arriva bientôt, mais il n'y avait déjà plus que deux cadavres. Julien voulut expier son crime par la pénitence, il donna une partie de son bien aux pauvres et il se rendit avec sa femme sur les bords de l'Aube, à Plancy, près de la ville d'Arcis; en cet endroit la rivière était alors fort dangereuse, il y construisit un asile pour les étrangers et y passa le reste de sa vie à transporter dans sa nacelle d'une rive à l'autre, tous ceux qui voulaient traverser l'eau.

L'exemple de saint Julien fut souvent imité. Bientôt on érigea partout des asiles pour les voyageurs. En 325, le concile de Nicée décida qu'il serait institué dans chaque ville un hospice (xenodochium) pour recevoir et secourir les étrangers. Le concile de Leptines, en 743, ordonna aux religieux bénédictins d'établir et d'entretenir des asiles pour les passants et un grand nombre de ces hospices furent érigés sous le nom et le patronage de saint Julien.

L'un des plus célèbres est incontestablement celui d'Anvers, dit « Sinte Juliaens gasthuis » qui, en 1833, fêta son jubilé de 550 ans et dont le savant curé de Saint-André, P. *Visschers*, à Anvers, a publié l'histoire en 1854.

---

30 Janvier. — (*Asplenium trichomanes.*) Sainte Aldegonde; sainte Bathilde; saint Félix, pape; sainte Martine.

Sainte Aldegonde est la fondatrice de la célèbre maison de chanoinesses de Maubeuge.

Le même jour, on célébrait, chez les cisterciens, la mémoire du

Digitized by Google

fameux Alain de Lille, dit le « docteur universel, » qui fleurit au deuxième siècle (1).

---

31 janvier. — (*Asplenium scolopendium.*) Sainte Eudoxie ; sainte Louise ; saint Pierre Nolasque.

D'après une ancienne superstition, il y a trois jours de l'année, savoir : le dernier de janvier, et les deux premiers de février, où il ne vient point de filles au monde. Quant aux garçons qui naissent ces trois jours-là, les corps ne se corromperont point en terre avant le dernier jugement (2).

(1) B. M., p. 21.
(2) Liebrecht O., I. p. 234-5.

Digitized by Google

FÉVRIER.

Lorsque Numa Pompilius ajouta ce mois au calendrier romain, il le consacra, d'après les uns, aux sacrifices expiatoires ou aux lustrations, « februa », que tout le peuple romain pratiquait pendant ce dernier mois, pour se laver des fautes commises dans le cours de l'année, et, d'après les autres, au dieu Februus ou à la déesse Februa qui présidait ces lustrations. Le nom flamand de « reiniging-maend » (mensis purgatorius), mois de purification, est la traduction du nom romain.

Pour un motif analogue, les Anglo-Saxons donnèrent au mois de février le nom de « solmonath, » mois des gâteaux, ou « mensis placentarum », comme dit Beda. C'était dans ce mois qu'on sacrifiait au soleil des gâteaux (1) (« sol, soul » en vieux anglais) ou « sollen, sul-

(1) Les vestiges de cette ancienne coutume se retrouvent encore aujourd'hui dans la « Fête des Omelettes, » célébrée chaque année le 18 février aux Andrieux en France, et dans les usages qui tous les ans le 22 février ont lieu sur l'île de Sylt.

En Angleterre, où dans le moyen âge le mois de février s'appelait souvent « pancake-month, » l'antique fête paraît avoir été transférée au mardi gras, que l'on désigne maintenant encore du nom de « pan-cakes-day ».

En Belgique, plusieurs jours de février excellent par la grande consommation de « pannekoeken » qu'on y fait, entre autres le 2 février et le mardi gras, de sorte que février y justifie encore aujourd'hui son ancien nom de « solmaend ».

Digitized by Google

len, » comme on nomme encore aujourd'hui les omelettes à Ypres, et la dénomination saxonne s'est conservée en flamand sous les formes de « salmaend, selmaend, sulmaend, selle, sille. »

La dénomination de « schrikkelmaend, » mois bissextil, n'a pas besoin d'explication ; mais sur le nom actuel de « sprokkelmaend » ou « sporkelmaend » il n'y a pas moins d'incertitude que sur celui de « lauwmaend », du premier mois de l'année.

L'ancienne forme de ce nom : « sporkel, sporkelle » nous rappelle l'article troisième du concile de Leptines « De spurcalibus in februario », qui défend les fêtes païennes célébrées au mois de février, et plusieurs auteurs sont d'avis que ces « spurcalia » que M. Rapsaet croit plus ou moins analogues avec les « februalia » des Romains, ont donné leur nom au mois, où elles avaient lieu. Mais comme les Romains ne connaissent pas de fête sous ce nom, et que les mots « spurcalia, spurcamina, spurcitiæ » se retrouvent à plusieurs reprises employés en bas-latin dans la signification de fêtes ou coutumes païennes, il est à supposer que ce n'est pas le mois qui tire son nom de la fête, mais que c'est au contraire la fête que l'Église a appelée d'après le mois, en lui donnant à dessein le nom équivoque de « spurcalia » (salisseries, cochonneries, de « spurcus, » sale) pour la tourner en dérision. Bientôt ce nom appliqué dans le principe à la fête païenne du mois de février devint terme générique pour désigner les cérémonies du paganisme.

On ne connaît pas la nature de cette fête du mois de sporkel, mais tout porte à croire que c'était la même fête à laquelle le mois de février doit son autre nom de « solmaend » ou « sulmaend » (1).

Quelques savants expliquent le nom de sporkel ou sprokkel par le vieux mot « sprokkelen » qui en Gueldre est encore en usage dans la

(1) « Sellan, syllan » en dialecte anglo-saxon, « salja » en langue gothique signifiait offrir, sacrifier.

Digitized by Google

signification de cueillir du bois sec ou des branches sèches, appelées en vieux flamand « sporkels » ou « sprokkels. » D'autres le mettent en rapport avec le mot anglo-saxon « spearca, » étincelle (en anglais « spark, sparkle, » en flamand, « spark, sparkel). » D'autres encore le dérivent de « sprout-kele, » nom dont les Anglo-Saxons désignaient également leur solmonath, et qui se rattachait à la nourriture principale de cette saison, consistant en potages aux choux, appelés « kele » ou « kell. »

Dans le dialecte de Louvain le mot « sporkel, » ou « sprokkel » signifie « très-mauvais » par rapport au temps, et on s'y sert le plus souvent de la phrase « het is sporkel wêer, » quand il neige et pleut tout à la fois. Mais nous ignorons si « sprokkelmaend » a tiré son nom de ce mot ou si la phrase de « sprokkel weder » ne doit pas sa signification au mois de sporkel.

Charlemagne a donné au mois de février le nom de « Hornung, » mot qui n'est pas moins difficile à expliquer que celui de « sporkel. »

La dénomination de « Blydemaend » mois joyeux, qui désigne aussi le mois de février, nous rappelle celle de « blidemaaned » en danois.

Selon M. Théophile Lansens, le mois de février s'appelle encore quelquefois à Ypres, « kattemaend, » mois des chats, par rapport à la fête nommée « Ypersche katten-feest. »

Digitized by Google

1 février. — (*Fontinalis minor.*) Saint Ignace, évêque et martyr. La veille de la Purification de Notre-Dame.

A Lierre les membres du tribunal de la Halle-aux-Draps ou « de Lakenhalle, » appelés vulgairement les « petits échevins », visitaient chaque année à l'époque de la Chandeleur toutes les boutiques de la ville, afin d'examiner les poids et les mesures et de punir les contraventions aux règlements, conformément à la loi.

Ce tribunal composé de deux doyens ou « overdekens » et de sept jurés ou « oudermannen » qui annuellement étaient renouvelés ou confirmés, avait à juger toutes les causes ayant rapport aux métiers (1).

---

2 février. — (*Galanthus nivalis.*) Fête de la Présentation de Notre-Seigneur au temple et de la Purification de la sainte Vierge.

C'est la première fête de Notre-Dame après la nativité de Jésus-Christ. Elle fut instituée en 544, lorsque sous l'empire de Justinien une épidémie terrible régna à Constantinople, emportant souvent

(1) Lom, p. 122.

Digitized by Google

dix mille habitants par jour (1). Le pape Serge y ajouta, en 701, la bénédiction des cierges, dont la fête, suivant l'opinion la plus accréditée, tire son nom populaire de « Chandeleur » ou « Lichtmis, » messe de chandelles, parce qu'il se fait, ce jour-là, avant la messe une procession à laquelle tous les assistants portent des chandelles de cire ou des cierges bénits allumés, comme des symboles de la véritable lumière qui venait éclairer les Gentils.

S'appuyant sur un sermon du pape Innocent III, quelques auteurs prétendent que la fête de la Chandeleur a été substituée à celle des Romains dite « festus Lucernæ » ou « luminum, » qui se célébrait vers la même époque en mémoire de ce que Cérès chercha sa fille Proserpine durant la nuit avec des torches. On y faisait de grandes illuminations et parcourait les rues avec des chandelles ou torches allumées.

D'autres croient y voir un reste de l'ancienne fête des Lupercales consacrée par les païens au dieu Pan et à Februa, déesse de la purification. Cette fête consistait dans une lustration des hommes et du sol pour obtenir la rémission de tous les péchés commis dans l'année qui venait de finir, le mois de février étant alors le dernier de l'année.

Quoi qu'il en soit, depuis les temps les plus reculés, le deuxième jour du « sprokkelmaend » est celui, où en beaucoup d'endroits, les domestiques, à la campagne, quittent leurs services, pour entrer dans d'autres ou pour se marier. Ils profitaient autrefois de cette occasion pour s'adonner ce jour à toutes sortes de récréations bruyantes, ce qui a fait dire en flamand « lichtmissen, » faire la Chandeleur, dans l'acception de faire la débauche, ou de boire copieusement et surtout dans celle de se masquer au carnaval ou de parcourir le soir les rues travesti et avec des flambeaux. La Chandeleur des Wallons, el « Chandeleur » a une signification analogue,

(1) Baronius, Annal. ad a. 511.

Digitized by Google

bien que ce mot ne se prête pas si facilement à cette interprétation, que « lichtmissen » en flamand, qu'on peut traduire à la fois par manquer de lumière ou de raison, et par célébrer la Chandeleur (1).

Dans les villes ce jour était également un jour de débauche, et à Furnes on le désigne encore aujourd'hui par le nom de « Onze Lieve Vrouw roert de pan, » Notre-Dame remue la poële, parce que dans chaque famille on prépare des gaufres ou d'autres friandises. Nous ignorons si l'usage existant jadis en France, de frire des crêpes pendant la messe de la Chandeleur, afin de ne point manquer d'argent toute l'année, soit aussi connu en Belgique (2).

Par contre nous y trouvons beaucoup d'autres idées populaires qui se rattachent à ce jour et surtout aux cierges bénits.

Avant l'invasion française tous les dignitaires tant civils qu'ecclésiastiques assistaient à la bénédiction des cierges et portaient en main une de ces chandelles bénites à la procession dans l'intérieur de l'église. Après la messe le clerc de l'église rapportait à l'habitation de chacun d'eux une de ces chandelles. Cet usage n'existe plus que dans quelques localités, mais chaque ménage se pourvoit encore maintenant d'un cierge bénit, qui y est d'utilité en mainte circonstance. On l'allume et le laisse brûler pendant l'orage, et quand une personne de la maison est sur le point de mourir, on lui place la chandelle bénite entre les mains, mais on l'éteint aussitôt que l'agonisant a rendu le dernier soupir (3).

Dans les diocèses de Liége et de Namur on avait autrefois l'habitude de détacher quelques grains de cire d'un cierge bénit pour en former de petites croix, que l'on attachait au sommet du tuyau de la cheminée et aux endroits les plus visibles de la maison dans l'intention de la garantir de tout malheur.

(1) Coremans, p. 13, 127.
(2) Liebrecht O. I., p. 237.
(3) Avontroodt, Mss. p. 29.

Digitized by Google

Les paysans des environs de Contich et de Lierre ne manquent jamais de laisser tomber une ou deux gouttes de cire d'un cierge bénit dans le fond de leurs casquettes ou de leurs chapeaux, aussi bien que sur leurs bestiaux, sur les fenêtres et les portes de leurs maisons et sur leurs chariots, leurs charrettes et leurs outils de labourage, afin de se préserver de tout malheur.

Cet usage se retrouve aussi dans la Campine, où le fermier, à peine retourné de l'église dans son habitation, allume la chandelle bénite et assisté de ceux qui ont soin de l'écurie et de l'étable, laisse tomber trois gouttes de cire derrière et sur la partie extérieure de l'oreille de chaque bœuf, cheval, vache, etc., pour les préserver de maladie et de tout effet du sortilége (1).

A Bruges on croit pouvoir prédire la fertilité ou la stérilité de l'année en faisant dégoutter le cierge bénit dans un vase d'eau. Si la cire forme de petites étoiles, il y aura beaucoup de grains.

On peut dire qu'en général le 2 février est regardé comme jour très-important pour prédire le temps et les récoltes.

Si, ce jour, le temps est beau et clair, l'année sera bonne. Mais s'il tombe de la pluie ou de la neige, les vivres seront chers ; s'il y a du brouillard, on a à craindre des épidémies ; s'il y a du vent, des troubles politiques ou des guerres suivront. Si le soleil brille, le lin réussira (2). De même si le temps est beau, il tombera encore autant de neige, qu'il en est tombé avant la Chandeleur (3).

L'alouette chantera autant de jours après cette fête, qu'elle a chanté auparavant (Zoo veel dagen de leeuwerik voor Vrouwen lichtmis zingt, zoo veel dagen zingt hy daer na) (4).

(1) Avontroodt, Mss.

(2) Le dicton populaire dit : Si les femmes dansent au soleil à la Chandeleur, le lin réussira.

(3) Les Français disent : Si le soleil se montre et luit à la Chandeleur, croyez qu'encore un hiver vous aurez.

(4) *Tuinman Voorteekenen*, p. 4.

Digitized by Google

Aussi observait-on avec une grande attention l'ombre de la deuxième chandelle qui annonçait divers événements plus ou moins rapprochés. Car la lumière ne devait pas s'éteindre pendant la nuit de la Chandeleur, qui comme toutes les nuits saintes se partageait en trois chandelles ou « kaersen. »

On était fermement persuadé que les personnes qui paraissaient pâles à la lumière de la Chandeleur ne vivraient plus longtemps et si le ver de bois ronge pendant la nuit de la Chandeleur aux meubles, on dit encore aujourd'hui : « c'est l'horloge de la mort qui va » (1).

L'usage de purifier ce jour les étables en y brûlant des baies et des branches de genièvre, qui, en divers endroits, s'est maintenu jusqu'à nos jours remonte à la plus haute antiquité. Il date selon toute probabilité du temps où les festivités de Joul ne se terminaient qu'à la veille de la Chandeleur. On dépouillait alors le jour suivant la maison de son appareil de fête, on la déblayait minutieusement de tout ce qui rappelait les solennités passées et on purifiait l'habitation entière jusqu'aux coins les plus retirés (2). Lorsque dans la suite la durée de la fête de Noël fut restreinte, on transféra en quelques endroits cette purification à la fin de la fête, en d'autres on conservait l'ancienne coutume qui s'adoptait à merveille à la signification de la fête de la Purification.

Peut-être fut-il en mémoire de l'étendue antérieure de la fête de Noël que le pape Adrien VI, natif d'Utrecht, comme on sait, accorda aux habitants des Pays-Bas la permission légale de manger gras tous les samedis depuis Noël jusqu'à la Chandeleur, comme ils avaient déjà auparavant l'habitude de le faire. D'après l'opinion populaire cela se fait en souvenir des couches de Notre-Dame, où la Mère de Dieu à l'égal des autres femmes eut besoin d'une nourriture plus fortifiante. En réalité, c'est en vertu du privilége susdit, qui, quoi qu'il fût contesté plus d'une fois, a été même soutenu par le célèbre

(1) Coremans, p. 13, 14, 76.

(2) Hone, 1, 204-5.

Digitized by Google

archevêque de Malines, Mathias Hovius, et a donné l'origine aux « vette zaturdagen, » aux samedis gras, qui surtout à Anvers s'observent encore de nos jours depuis Noël jusqu'à la Chandeleur (1).

Dans la plupart des villes belges les chandeliers ou keersgieters célèbrent leur fête patronale à la Chandeleur. L'usage qu'ils avaient autrefois d'envoyer, ce jour-là, un cierge en présent à leurs chalands, s'est conservé en quelques endroits jusqu'aujourd'hui (2), bien qu'à Bruges le métier des ciriers le défendît déjà en 1552, sous peine de 6 livres parisis.

Dans plusieurs localités de la province de Namur, les cierges que les enfants apportent à l'église pour les faire bénir, y restent comme offrandes de leur part.

Dans les environs de Diest on présente des cierges bénits au bourgmestre, au marguillier et aux conseillers communaux du village; à Malines, où autrefois dans l'église de Saint-Rombaut tous les membres du magistrat devaient accompagner la procession de la Chandeleur, des cierges allumés à la main, on en offre un au marguillier.

L'ancienne abbaye de Forêt, près de Bruxelles, donnait tous les ans, le jour de la Purification, au maître de la vénerie de Brabant, deux paires de souliers, l'une grande, l'autre petite, et un gâteau dit lyfcoeke ; au drossard, au maire et au lieutenant du veneur, à chacun, une paire de souliers courts et un gâteau. De plus, le maire et les échevins de Forêt étaient gratifiés, comme à Pâque, d'un pot de vin, et le maire d'Anderlecht et les messieurs de l'abbaye à Anderlecht, à Ruysbroeck, à Leeuw, à Uccle, à Linkenbeek et à Beersel recevaient de la boisson et de la viande. Aussi pouvaient-ils prendre à la cave trois pains chacun (3).

(1) Molanus, p. 79, 80.
(2) Gaillard, p. 123-6.
(3) H. d. E. d. B , t. III, 577.

Digitized by Google

A Anderlecht dans le béguinage ou plutôt dans l'hospice qui s'y établit en 1250 et qui portait autrefois le nom de « t' Claphuys, » maison du bavardage, chaque béguine recevait à la Chandeleur et au carnaval 2 placques, le jeudi saint 18 mites, à Pâques, à la Pentecôte, à la mi-août, à la Toussaint 2 placques. Les béguines ou béguttes (d'où le mot bigotes) qui se reconnaissaient à leurs vêtements de couleur bleue, sont à présent remplacées par de vieilles femmes (1).

A Dinant commençaient à la Chandeleur les exercices des arbalétriers, qui avaient lieu chaque dimanche jusqu'à la Toussaint Chaque membre devait, d'après les statuts, y aller au moins neuf fois (2).

Dans quelques endroits des environs de Huy on allume ce jour-là les feux qui ailleurs brûlent le premier ou second dimanche du carême.

A Louvain, l'université célèbre, le jour de la Purification de la Vierge, sa fête patronale par une messe solennelle à Saint-Pierre, aux assistants de laquelle une indulgence plénière a été accordée.

A Tongre, situé à une demi-lieue de Chièvres et à une lieue d'Ath, dans le Hainaut, ce jour est l'anniversaire de la translation miraculeuse de la statue de Notre-Dame, qui y attire chaque fois un grand concours de fidèles.

Vers la fin du xi[e] siècle, dit la légende, vivait au château de Tongre le seigneur Hector, cousin du comte de Flandre et neveu du comte de Namur, forcé qu'il était de quitter le monde à la suite d'une cécité complète, dont il avait été subitement frappé. Or, en 1081, pendant la nuit du 1[er] au 2 février une lumière éclatante se répandit autour du château d'Hector ; une musique harmonieuse se fit entendre, des anges descendirent dans le jardin et y déposèrent

(1) H. d. E. d. B., I, 68, 69.

(2) Arch. de Dinant, Reg. 4, fol. 163.

Digitized by Google

une statue de la Vierge, autour de laquelle les habitants du hameau se réunirent avec empressement. Hector s'étant fait conduire auprès de cette image, la fit placer d'abord dans ses appartements, où il passa la nuit en prières avec les témoins de ce miracle, et, le jour venu, il la fit porter processionnellement à l'église de la paroisse, où elle fut déposée sur le grand autel dédié à saint Martin.

Mais le soir même, vers onze heures, la statue fut rapportée par les anges, de l'église dans le jardin avec la même magnificence que la veille, et quoique le seigneur la fît réintégrer, le lendemain, sur l'autel de l'église, elle reparut, le soir du 3 février, vers onze heures, encore une fois dans le jardin du château, de sorte que Hector fut convaincu que la sainte Vierge voulait être honorée dans le jardin.

Il en avertit l'évêque du diocèse de Cambrai, dont la paroisse de Tongre dépendait, et celui-ci commit quatre députés avec mission de vérifier l'exactitude des faits. Les envoyés de l'évêque voulant s'assurer une dernière fois de la volonté céleste, firent replacer la statue dans l'église et devinrent ainsi témoins du miracle qui se répéta vers onze heures tout à fait de la même manière que dans les autres nuits. Ils se hâtèrent de retourner à Cambrai et rendirent compte de leur mission à l'évêque. Gérard II, nommé « le Bon » vint à Tongre, célébra la messe sur un autel improvisé devant la statue miraculeuse et bénit le jardin et les environs. C'est probablement la marche suivie par l'évêque, en cette circonstance, qui devint dans la suite le chemin de la procession, vulgairement nommé le tour de Notre-Dame.

De nombreux visiteurs se pressèrent dès lors devant l'image de la sainte Vierge, que le seigneur de Tongre avait d'abord couverte d'une tente, mais à laquelle il fit bientôt ériger une chapelle.

Un nouveau miracle vint augmenter le culte de Notre-Dame de Tongre. La légende rapporte qu'en 1090 le roi de France, Philippe I^er^, étant en guerre avec les Flamands et campant aux environs de Tournai, Hector eut plusieurs visions, suivant lesquelles il courut

Digitized by Google

en aide au roi. Il arriva le 23 juin, au camp français, où Philippe lui fit le meilleur accueil du monde. Le lendemain les deux armées se rangèrent en bataille. Hector se fit placer la face vers Tongre et se mit à prier, exemple, qu'imitèrent le roi et toute l'armée française. En cet instant Hector recouvra la vue. Le combat commença et les Flamands ne tardèrent pas à fuir dans toutes les directions.

Le 30 juin, Philippe vint avec sa suite rendre grâces à Notre-Dame de sa merveilleuse intercession, lui fit de riches présents, et de retour en France, il envoya de précieuses reliques pour orner le sanctuaire. Hector dota la chapelle de plusieurs propriétés et voulut y être enterré.

Peu de temps après, le pape Urbain II érigea une confrérie de Notre-Dame de Tongre, qui, en 1525, obtint une bulle de priviléges, et le comte Baudouin II rendit son comté tributaire de la chapelle. Il institua aussi la corporation des merciers, qui avaient pour patronne la mère de Dieu et qui devaient contribuer à l'entretien de son autel.

Depuis lors, ce sanctuaire a constamment été un pèlerinage des plus fréquentés. Dans plusieurs villes on éleva des autels en l'honneur de Notre-Dame de Tongre et on forma des confréries sous son invocation, qui encore de nos jours envoient chaque année des députations vers leur sainte patronne.

L'ancienne église, qui en 1525 fut séparée de celle de saint-Martin et érigée en église paroissiale, dut être reconstruite en 1777; on bâtit alors l'église qui subsiste aujourd'hui et dans laquelle, le 2 février 1781, fut célébré par un jubilé le sept centième anniversaire de la translation miraculeuse.

Sous la domination française le sanctuaire de Notre-Dame partagea le sort des autres édifices religieux, mais le culte rétabli, la madone fut réintégrée par le même curé qui avait eu soin de l'enlever aux agents du domaine et de la mettre à l'écart (1).

(1) De Reume, p. 405-409.

Digitized by Google

A Yssche, commune à 3 lieues de Bruxelles, où, au seizième siècle, on comptait sept échevinages, on choisissait à la Purification les sept échevins, qui composaient l'échevinage principal, et ceux d'entre eux qui sortaient de fonctions formaient le conseil de leurs successeurs (1).

---

3 février. — (*Fontinalis antepyretica.*) Saint Blaise ; sainte Berlende ; saint Hadelin.

Saint Blaise, à qui la commune de Mesnil-Saint-Blaise appartenant au diocèse de Namur doit son nom, est patron de quatorze églises.

Selon une vieille tradition, ce saint guérit miraculeusement un enfant réduit à l'extrémité par une arête de poisson qu'il avait avalée ; elle lui était demeurée dans la gorge et on désespérait de l'en extraire par des moyens naturels. C'est pourquoi on invoque saint Blaise spécialement pour obtenir par son intercession auprès de Dieu la guérison des maladies de la gorge, et suivant un usage assez général on bénit, le jour de saint Blaise, le cou avec des cierges bénits. Cette bénédiction qui se donne en plaçant deux cierges allumés en forme de croix sur la tête de la personne qui la demande, est aussi appelée « bénédiction de lumière » et soit pour cette raison, soit pour une autre, la croyance populaire lui attribuait autrefois la puissance d'ouvrir l'esprit à l'homme (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, 480.

(2) Cornet, p. 38, 39 ; Coremans, p. 76.

Digitized by Google

A Huy se célébrait jadis la fête en commémoration de la dédicace du « vieux monastère dédié à saint Blaise (1).

L'église de Jette, près de Bruxelles, qui possède un bras de saint Blaise, est ce jour très-fréquentée de fidèles qui de tous côtés s'y rendent en pèlerinage pour les enfants atteints de la coqueluche (2).

A Liége les tisserands, les cardeurs, les peigneurs, les tailleurs de pierres et les marchands de bas célébraient autrefois, le jour de saint Blaise, leur fête patronale.

Sainte Berlende ou Bellande (sinte Berlinda) jouit, surtout en Brabant, d'une grande vénération.

Fille d'un noble personnage, appelé Odelard, qui sous le règne du roi Dagobert résidait à Meerbeek près de Ninove, et de Nonne, sœur de saint Amand, Berlende joignait à une rare beauté tous les dons du cœur et de l'esprit, mais elle eut le malheur de s'attirer l'indignation de son père. Odelard après avoir perdu et sa femme et son fils Éligard, fut attaqué de la lèpre et menait une vie languissante, lorsqu'un jour il demanda à boire à sa fille. Celle-ci s'empressa de le servir, puis, voulant à son tour satisfaire sa soif, elle lava la coupe avant de la porter à ses lèvres. Odelard, furieux, dissimula sa colère, mais fit préparer secrètement un char et partit pour Nivelles, où il offrit à sainte Gertrude tous ses biens par le don symbolique d'un gant blanc et d'une glèbe chargée d'un rameau et d'une serpe. Avant d'accomplir sa donation, il voulut que la sainte elle-même en prit les emblèmes, il lui adressa, à trois reprises, une invocation des plus touchantes. A la troisième fois, la châsse où reposait le corps de la sainte s'ouvrit d'elle-même et se referma ensuite, après que les mains inanimées de Gertrude eurent pris les emblèmes de la donation.

La vierge déshéritée se retira alors au monastère de Moorsel près

(1) Gorrissen, p. 76.

(2) H. d. E. d. B., t. II, 8.

Digitized by Google

d'Alost, où elle vécut dans la pénitence, les jeûnes et les veilles et en sanctifiant sa vie par l'aumône. Une nuit elle entendit un chœur d'anges qui conduisait au ciel l'âme de son père ; elle demanda aussitôt à la supérieure la permission de la quitter, et elle courut à Meerbeek. Odelard venait en effet de mourir et sa fille l'ensevelit dans la petite église qu'il avait fait élever en l'honneur de saint Pierre.

Retenue de force dans la maison paternelle par ses serviteurs, Berlende resta à Meerbeek, où elle continua sa vie d'austérités et de privation et expira en l'an 690 environ, le 3 février.

Comme on ne trouvait pas de sarcophage de pierre pour y déposer ses restes on abattit un grand chêne qui s'élevait à proximité de l'église, on le creusa en forme de cercueil, et on y déposa son corps. Bientôt de nombreux miracles s'opérèrent près de la tombe, que l'on ouvrit sept ans après sa mort, et que l'on trouva transformée en pierre. A cette occasion, la population de la contrée environnante bâtit une église en son honneur et en celui de la mère du Christ, et trente ans plus tard, on plaça solennellement ses restes dans une châsse, le 2 mai 728. Sainte Berlende est restée en grand honneur à Meerbeek. C'est surtout contre les épizooties que l'on invoque son intercession, et suivant une ancienne coutume tous les pèlerins vont prier devant l'image sculptée en bois qui représente la sainte à côté d'une vache, et y touchent le pis de cette vache.

On voit quelquefois vingt à vingt-cinq paysans et paysannes lever tous à la fois leurs mains pour toucher le pis qui, à force de ces attouchements, est tant soit peu noir.

Jadis on faisait aussi bénir à Meerbeek le froment que l'on voulait semer, et la légende raconte que deux chevaliers, ayant enlevé à un paysan du grain bénit de la sorte, périrent frappés par la vengeance divine.

D'après un dicton populaire, sainte Bellande protége les arbres qu'on transplante son jour de fête. Autrefois, ce jour-là, le curé de

Digitized by Google

Meerbeek prêchait en l'honneur de la sainte et le sermon était suivi d'une procession, qui se répétait le mardi de la Pentecôte (1).

Saint Hadelin est patron de cinq églises situées dans les diocèses de Liége et de Namur, et son jour de fête attire chaque année un grand concours de monde à Celles, village près de Dinant, où se trouve l'ermitage qui a été, dit-on, la demeure de ce saint et qui est aussi ancien que l'église de cette commune. Car, en 669, saint Hadelin y fonda une chapelle, appelée Celles, qui donna son nom au village et devint par la suite une collégiale; après sa mort ce saint fut enterré dans le caveau de l'ermitage et depuis ce temps, cette retraite a été constamment habitée par un ermite (2).

---

4 février. — (*Polytricum commune.*) Saint André Corsini; sainte Jeanne.

A Liége les laboureurs célébraient, ce jour, la fête de saint Isidore, leur patron.

A Lobbes et à Binche se chômait le même jour la fête de saint Vulgire, évêque et abbé de l'ancienne abbaye de Lobbes.

La fête de saint Rembert ou Rimbert, successeur de saint Antoine sur le siége archiépiscopal de Hambourg, est également marquée au 4 février, jour où ce saint fut élu archevêque.

Né près de Bruges, selon quelques auteurs, et à Tourhout, selon d'autres, saint Rembert acheva la conversion de la Suède, du Danemarck et de la Basse-Allemagne et devint par ses travaux apos-

(1) H. d. E. d. B., t. I, 299-302; Gazet, pag. 327-8; Sleeckx Mss.; Coremans, pag. 76.

(2) Vasse, p. 11, 2.

Digitized by Google

toliques l'une des gloires de sa patrie. Il mourut le 11 juin 888 (1).

A Tirlemont les Sœurs Annonciades célèbrent l'anniversaire de la fondation de leur ordre.

Cet ordre, institué en 1501 par la bienheureuse Jeanne de Valois, qui mourut le 4 février 1505, comptait avant la suppression, un très-grand nombre de maisons en Belgique. Celle de Tirlemont, fondée en 1528, est la seule qui existe encore, car les associations nouvelles qui ont adopté depuis le même nom, n'en suivent ni la règle, ni les constitutions. Les religieuses, expulsées de leur asile, restèrent réunies dans une maison particulière, pratiquant en secret les devoirs de leur état, et depuis leur rétablissement leur nombre s'est tellement augmenté, qu'elles ont établi une seconde maison dans la commune de Gheel.

Elles gardent la clôture, mais elles ont la permission d'aller dans les classes de l'externat, qu'elles tiennent pour instruire les jeunes filles de la ville et des environs et particulièrement pour leur enseigner à faire des gants (2).

Elles portent un scapulaire rouge, un habit brun, un manteau blanc, un voile noir, une croix et une corde pour ceinture. La supérieure du couvent avait autrefois le nom de « mère Ancille » du latin *Ancilla*, servante.

---

5 février. — (*Primula vulgaris.*) Sainte Agathe; saint Bertulphe.

Sainte Agathe, à laquelle treize églises sont dédiées, est invoquée par les femmes contre toute maladie des seins.

(1) De Smet, M. d. M., p. 242-245.
(2) De Reume, p. 260.

Digitized by Google

Saint Berthulphe qui jadis à Harlebeke, près de Courtrai, était honoré comme patron, est très-connu par la tradition qui s'attache à sa châsse conservée autrefois dans la célèbre abbaye de saint Pierre à Gand. C'est lui qui avertissait les Gantois de tous les périls et de chaque calamité à venir en frappant au couvercle de son cercueil (1).

Dans l'ancienne abbaye de Hocht, près de Lanaken, sur la Meuse, se célébrait autrefois la fête de sainte Agathe, sous l'invocation de laquelle le monastère était placé.

C'était d'abord un couvent de frères de l'ordre de Citeaux dont la fondation eut lieu vers l'année 1160, mais Lothaire, comte de Hochstadt, concéda aux membres de cette congrégation un autre domaine situé au pays de Limbourg pour y transférer leur couvent. Ce nouvel établissement fut nommé l'abbaye de « Val-Dieu, » ou « Godtsdale » et continua de subsister jusqu'à la Révolution française.

Cependant Hugues de Pierrepont, qui occupa le siége épiscopal de Liége depuis l'année 1200 jusqu'à l'année 1229, ne voulant pas que Hocht demeurât absolument désert, y fit venir des religieuses du même ordre de Citeaux, qu'il tira du monastère de Saint-Sauveur à Aix-la-Chapelle, et les plaça sous la direction de l'abbé du Val-Dieu.

Mais la pauvreté du lieu étant trop grande pour ne donner aux religieuses que difficilement le moyen de subvenir à leurs besoins, l'abbé du Val-Dieu engagea le comte de Moha à fonder, en faveur des religieuses de Hocht, le monastère du Val-Notre-Dame, près de Huy.

Hocht fut donc abandonné une seconde fois et demeura inhabité jusqu'au commencement du xv^e^ siècle, quand, par la libéralité de la famille de Mérode, ayant acquis la seigneurie de Pie-

(1) Wolf, N. S., p. 432.

Digitized by Google

tersheim, une nouvelle congrégation de sœurs de l'ordre de Citeaux y fut établie.

Depuis ce moment, l'abbaye de Hocht n'a pas cessé de prospérer; elle devint la retraite d'un grand nombre de filles des plus nobles familles du pays qui s'y sont consacrées à Dieu sous la règle de Citeaux et la direction de l'abbé du Val-Dieu, et subsista jusqu'à la Révolution française (1).

---

6 février. — (*Hyacinthus orientalis cæruleus.*) Saint Amand; sainte Dorothée; saint Vaast.

Saint Amand, l'un des principaux apôtres des Flandres, est au nombre des saints les plus vénérés de la Belgique. Quatre-vingt-douze églises sont consacrées en son honneur, la ville de Gand l'a choisi pour patron et les communes de Saint-Amand-lez-Puers et Saint-Amand-lez-Fleurus, dont la première est située près de Bruxelles et l'autre près de Charleroi, se nomment d'après lui.

Fils d'un duc d'Aquitaine, il renonça aux biens du monde pour demeurer dans un monastère de l'île d'Yeu, et élevé plus tard aux saints Ordres il continua longtemps encore sa vie retirée de pénitence, sous les yeux de saint Austrégisile, métropolitain de Bourges. Mais étant allé en pèlerinage à Rome, saint Pierre, dans une vision céleste, lui donna l'ordre d'annoncer l'Évangile dans les Gaules. Le saint obéit et, sacré évêque, il vint prêcher la foi chrétienne dans la Gaule Belgique. Après des peines incroyables

(1) Notice historique sur les anciens seigneurs de Steyn et de Pietersheim, par M. J. W., Gand, 1854, p. 160-164.

Digitized by Google

il convertit les habitants du territoire de Gand et bâtit dans la ville deux monastères en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, dont l'un fut nommé peu après « Abbaye de Saint-Bavon. » Il en fonda un troisième à Tronchiennes qu'il dédia à la sainte Vierge. A Bruges, saint Éloi convertit la maison dans laquelle saint Amand avait demeuré, en chapelle, et la place où cette chapelle était érigée, s'appelle encore aujourd'hui « Place de Saint-Amand. »

Devenu évêque de Tongres, saint Amand y remplit saintement tous les devoirs d'un bon pasteur, mais l'indocilité d'une partie du clergé lui fit quitter l'épiscopat, et parvenu à un âge très-avancé, il se retira dans son abbaye d'Elnonne, nommée depuis de Saint-Amand, où il mourut en 662, nonagénaire (1).

A Strombeek, village près de Bruxelles, l'église paroissiale, dont saint Amand est le patron, attire ce jour-là un grand concours de fidèles qui y invoquent l'intercession du saint pour les enfants souffreteux (2).

A Bruges les ciriers célébraient ce jour la fête de saint Amand, leur patron; à Liége les jardiniers et fleuristes, celle de sainte Dorothée comme patronne.

En beaucoup d'endroits de la Belgique on a coutume de décorer, ce jour-là, les églises de fleurs en l'honneur de sainte Dorothée.

Le jour de cette sainte était autrefois aussi la fête de plusieurs chambres de rhétorique.

A Termonde c'était la Rose ou « De Roos » qui avait choisi sainte Dorothée pour patronne.

Cette chambre de rhétorique obtint en 1478 déjà des priviléges du magistrat; mais elle ne fut « baptisée, » comme disaient les Rosiers, c'est-à-dire elle ne reçut la permission et liberté de paraître aux concours des villes, qu'en 1565 en vertu d'un diplôme

(1) De Smet, M. d. M., p. 67-69; B. Gaillard, Kronyke van Brugge, p. 45.
(2) H. d. E. d. B., t. II, p. 220.

Digitized by Google

donné par le président et le conseil des Fontainistes à Gand (1).

A Louvain la chambre de la Rose faisait dire une messe solennelle en l'honneur de sainte Dorothée, sa patronne.

Cette célèbre chambre de rhétorique qui se nommait « de Camere van der Roose, de Rooskamere, de Roos, den Rooselaer, » avait la devise : « Minne is 't fondament. » Bien qu'on n'en trouve la première mention qu'en 1468, il paraît qu'elle était d'une date antérieure, puisqu'elle avait la surveillance sur toutes les chambres de rhétorique du pays de Brabant et qu'elle s'intitulait « hoofdkamer. »

Comme chacune de ces chambres, elle avait une administration particulière composée d'un « hoofdman » (président ou chef-homme) et de jurés, et lors de l'élection du président, pris le plus souvent parmi les nobles qui en faisaient partie, les canons du rempart ronflaient, le carillon se faisait entendre, les timbaliers et trompettes allaient donner une sérénade devant la maison du nouvel élu et le soir toute la ville était illuminée.

La Rose joua à Malines en 1474 et en 1560 un jeu ayant été proposé par « de Goudbloem, » chambre de Vilvorde; elle y remporta le prix du prologue et celui du meilleur fou, car chaque chambre avait son fol. Au grand concours qui eut lieu à Anvers, en 1561, la Rose de Louvain fit son entrée avec 40 hommes à cheval, portant des habits couleur de chair, bordés de blanc, des chapeaux noirs avec plumets noirs et blancs, des écharpes rouges, des vestes et bas noirs. Ils étaient accompagnés de cinq chars sur lesquels se trouvaient des confrères des serments portant des flambeaux ardents et derrière les chars se trouvaient des falots. Arrivait ensuite le fou monté sur un âne et poussant devant lui une brouette en criant : « comment sépareront-ils cela ! »

L'allégorie que la Rose représenta à ce concours pour répondre à

(1) Maestertius, p. 38.

Digitized by Google

la question : « Wat den mensch aldermeest tot conste verwect » (qu'est-ce qui excite le mieux l'homme à cultiver les sciences?) mérita le premier prix.

Comme toutes les chambres du pays, la Rose se ressentit des troubles du seizième siècle. La ville par ses encouragements et par les priviléges qu'elle lui accorda tâcha de la relever, elle défendit même en 1679 à toute troupe d'acteurs de donner des représentations sur le théâtre de l'Hôtel-de-Ville; mais tout cela ne produisit que peu d'influence : tout se bornait à la fin à quelques représentations de pièces qui n'appartenaient que rarement aux confrères de la chambre de rhétorique, à quelques bals, et puis les confrères figuraient avec des torches ardentes dans les joyeuses entrées des ducs. La dernière pièce connue et due aux confrères de la Rose a même été composée en français. Ce sont : « Vers à MM. du magistrat de Louvain, à l'occasion de la représentation de la Rosière, opéra exécuté par les confrères de la chambre de la Rose à Louvain, le 25 novembre 1784. »

Quelques années auparavant, en 1777, la Rose se rendit à un concours qui eut lieu dans la ville de Saint-Nicolas.

La Révolution française mit fin à la chambre de la Rose comme à toutes les autres chambres de la ville de Louvain (1).

---

7 février. — (*Cyclamen coum.*) Saint Romuald; saint Richard; saint Théodore.

A Binche et à Lobbes se chôme la fête de saint Amolvin, évêque et abbé de l'abbaye de Lobbes.

(1) Piot, p. 236-243. — N. L., p. 240-260.

Digitized by Google

A Comines se célèbre la fête de saint Chrysole, patron de l'église, à qui l'on attribue la fondation du premier sanctuaire de Marie dans les Flandres.

Ce saint, natif d'Arménie, accompagna saint Piat et saint Quentin dans leur mission apostolique en France et en Belgique. De Tournai il se rendit dans la Flandre pour y prêcher l'Évangile, mais les païens lui ayant coupé le sommet de la tête en dérision de sa tonsure il mourut à Vrelenghem, d'où il marcha, tout mort qu'il était, jusqu'au bourg de Comines, situé à deux lieues de là sur la rivière de la Lys. Son corps y fut élevé par saint Éloi, et y est honoré encore de nos jours dans l'église collégiale, érigée primitivement sous l'invocation de Notre-Dame (1).

8 février. — (*Mnium androgynum.*) Saint Jean de Matha ; saint Mengold.

Saint Mengold, second patron de la ville de Huy, où une église est érigée sous son invocation, était comte de Huy et fut massacré en 902, par les seigneurs de la cour, dont il avait entrepris de réprimer les vices. Ses reliques se conservent ainsi que celles de plusieurs autres saints Huttois dans la belle église de Notre-Dame (2).

La fête de saint Jean de Matha a donné naissance à l'habitude d'appeler les beaux jours qui en Belgique ordinairement ont lieu vers cette époque, « l'Été de Saint-Jean. »

(1) Gazet, p. 247 ; B. M., p. 28.

(2) De Reume, p. 280.

Digitized by Google

9 février. — (*Narcissus romanus.*) Sainte Appoline, patronne contre le mal aux dents (1).

Quoiqu'il n'y ait que huit églises dans toute la Belgique, dédiées à sainte Appoline ou Apolonie, il existe peu de villes qui ne possèdent au moins un autel consacré en l'honneur de cette sainte, et sa fête donne lieu à plus d'un usage particulier à la Belgique.

A Anvers on vend dans l'église des Prédicateurs de petits cordons ou fils de soie rouge, que l'on attache au cou pour se garantir des maux de dents.

A Bruxelles se conservait autrefois, dans l'église des Augustins, une dent de sainte Appoline qui, d'après la croyance populaire, avait la vertu de guérir du mal de dents en s'en frottant la bouche, et qui durant l'octave de la fête de cette sainte attirait une grande foule de fidèles en cette église (2).

A Louvain, où des reliques de sainte Appoline se conservent dans la belle église du grand Béguinage, la même cérémonie a encore lieu de nos jours, et la fête de la sainte est un véritable jour de jubilation pour les habitants de la ville. On l'appelle « Pottekens markt, » foire aux pots, parce qu'au Béguinage et dans les rues adjacentes on voit de longues files de boutiques où ne se vendent que des pots et des joujoux d'enfants en argile (3).

(1) En France, on dit pour se guérir du mal aux dents :

Sainte Appoline étant assise sur la pierre de marbre, notre Seigneur passant par là lui dit : Appoline, que fais-tu là ? — Je suis ici pour mon chef, pour mon sang et pour mon mal de dent. — Appoline, retourne-toi : si c'est une goutte de sang, elle tombera ; si c'est un ver, il mourra (*).

(2) Schayes, p. 206-7.

(3) Piot, p. 103-7.

(*) Wolf, I, 260.

Digitized by Google

A Turnhout l'ancienne chambre de rhétorique « De Heybloom, » la Bruyère, célébrait la fête de sainte Appoline, sa patronne.

Cette chambre de rhétorique, qui s'appelait aussi« Sainte Appolonia-gilde » se distinguait par son zèle pour l'Église. Personne ne pouvait en faire partie qui ne fût pas connu pour bon catholique. Aux processions les membres portaient de longs bâtons décorés de branches de bruyère.

Dans les diocèses de Gand et de Tournai on célèbre ce jour la fête de saint Ansbert ou Aubert, archevêque de Rouen. Accusé faussement par quelques malins, il fut exilé et se retira dans le monastère de Hautmont, en Hainaut, où il mourut le 9 février 695. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fontenel, dont il avait été l'abbé, mais plus tard, on le transporta à Boulogne et en 944, époque de l'invasion des Normands, au couvent de Saint-Pierre à Gand, où il est honoré encore (1).

---

10 février. — (*Daphne mezereum.*) Sainte Scholastique; saint Jean-Guillaume, ermite.

Ce vénérable anachorète brabançon est le fondateur de l'ancienne abbaye de l'Olive, dont on voit encore les restes à peu de distance des ruines du château et dans le bois même de Mariemont, près de Binche, en Hainaut.

Ayant mené une vie déréglée dans sa jeunesse, Jean-Guillaume s'était retiré, par esprit de pénitence, dans l'abbaye de Chénailles, près de Vervins; il la quitta quelque temps après, entraîné par ses passions. Mais Dieu, dit la légende, lui donna un avertissement

(1) Gazet, p. 366.

Digitized by Google

qui le releva et il vint habiter dans un endroit près de Morlanwelz, que l'on nommait le « Champ du Potier. »

Il y bâtit, avec des branches d'arbres, un petit ermitage où il vécut longtemps ignoré, se livrant à des exercices pieux et ne prenant d'autre nourriture que des fruits et des racines sauvages; il poussait même l'austérité de sa pénitence jusqu'à marcher comme les animaux de la forêt, si l'on en croit les légendaires.

Plus tard, la veuve d'Eustache de Rœulz, dame Berthe, ayant connu la réputation du pieux anachorète, lui accorda la permission de choisir dans son domaine un emplacement qu'il pourrait cultiver et dont les produits serviraient à ses besoins. Il se livra donc assidûment à la culture d'un champ, en même temps qu'il adressait au ciel ses ferventes prières, et l'ancienne légende raconte que dans ce champ cultivé par ses mains il recueillit trois espèces différentes de grains bien qu'il n'y eût semé que du seigle.

Jean de Béthune, évêque de Cambrai, informé de la perfection du saint ermite, lui conféra par degré tous les ordres jusqu'à la prêtrise. Après son ordination, Jean-Guillaume entreprit la construction d'une église en pierres, avec les largesses des fidèles, sur un terrain qui lui fut concédé par la dame Berthe et son fils. L'édifice achevé, des religieux de l'ordre de Saint-Augustin sollicitèrent la faveur de s'y établir, sans pouvoir l'obtenir de l'ermite qui s'adressa à l'abbesse de Fontenelle. Celle-ci lui envoya quelques religieuses, mais le pays ne leur convenant pas, elles reprirent le chemin de leur monastère.

Quelque temps après, survint une famine qui désola le pays. Le Seigneur, dit la légende, consola son serviteur dans son extrême misère et lui envoya du ciel un pain qui le rassasia.

A la fin l'ermite vit aussi accomplir son projet : à sa demande, sept religieuses de Moustier-sur-Sambre vinrent se ranger sous sa direction; l'institution fut incorporée à l'ordre de Citeaux, une abbesse y fut élue selon l'usage, et l'endroit, qui auparavant s'appe-

Digitized by Google

lait simplement « l'Ermitage, » reçut le nom de l'abbaye de « l'Olive » (1220 ou 1240).

Nombre d'hypothèses ont été faites sur l'origine de ce nom. L'une d'elles le fait venir de la vertu qu'on attribuait, pour la guérison des ulcères, à l'huile d'olive qui se trouvait dans la lampe suspendue devant l'image de la sainte Vierge : ce qui attirait beaucoup de monde, à l'église du monastère.

Le fondateur de l'abbaye mourut en 1240, le dix février, à l'âge de 66 ans, et fut inhumé dans l'église du monastère.

L'abbaye obtint, en 1245, par une bulle du pape Innocent IV, de grands priviléges et subsista jusqu'à la révolution française qui l'anéantit avec tous les couvents du voisinage (1).

Le même jour les religieux dits Guillelmites ou Guillemins célébraient autrefois la fête de leur fondateur saint Guillaume de Malaval qui mourut le 10 février 1157. Après la mort de ce saint, son disciple Albert et un médecin nommé Renaud s'appliquèrent à pratiquer ses maximes, de pieux personnages se joignirent à eux et ils fondèrent un ermitage sur le tombeau de leur vénérable maître.

Telle est l'origine de l'ordre des Guillemins ou Guillelmites qui se répandit rapidement en Italie, en Allemagne, en France, et dans les Pays-Bas.

Les religieux jeûnaient pour ainsi dire continuellement, allaient nu-pieds et portaient un habit blanc.

Ils s'établirent en 1269 à Nivelles (2). Outre ce couvent de Sainte-Catherine à Nivelles, les Guillelmites avaient encore en Belgique : la maison du Val-Sainte-Marie à Wallincourt, fondée en 1255; la maison de Nazareth à Peene, diocèse d'Ypres, fondée en 1261 ; la maison du Mont-Notre-Dame, à Flobecq, fondée en 1283 ; celle de Sainte-Marie de la Wastine, à Biervliet ; celles de Saint-Ursmar à

(1) Annales du Cercle archéologique de Mons. Mons, 1858, t. I, p. 295-303.

(2) Lemaire, p. 89-90.

Digitized by Google

Alost; de la Sainte-Trinité, à Beveren; de La Motte Notre-Dame, à Liége et de Bernaphay ou Bernardfagne, dans le Condroz (1).

A Liége le cercle artistique célèbre depuis quelques années, ce jour-là, l'anniversaire du jour de naissance de Grétry par une grande fête musicale.

---

11 février. — (*Primula verna rubra.*) Saint Adolphe; saint Désiré; saint Sévérin; saint Védaste.

Saint Désiré, en wallon *saint D'siré* est le patron de Latinne, paroisse du doyenné de Hannut dans le diocèse de Liége; saint Védaste celui d'Houpperdingen, village situé près de Looz dans le pays de Limbourg.

---

12 février. — (*Anemone hepatica.*) Sainte Eulalie; saint Modeste.

Le jeudi avant le carême s'appelle en quelques endroits « vetten-donderdag, » jeudi gras, comme en France, tandis que dans d'autres localités on désigne de ce nom le jeudi avant le jeudi saint.

La dénomination de « vetten, » gras, provient de ce que c'était un jour gras par excellence, parce que d'ordinaire le carnaval y prenait son commencement. Dans le seizième siècle on promenait ce jour-là

(1) B. M., p. 33.

Digitized by Google

dans les rues de la ville d'Anvers un grand bœuf qui, en 1571, pesait 33 quintaux. A Paris cet usage s'observe encore.

Les pères de l'ancien hospice de Postel, près de Turnhout, qui dans la suite se changea dans l'abbaye de ce nom, distribuaient autrefois le jeudi gras une quantité énorme de grains et de pains (1).

Cet hospice, exclusivement destiné à la bienfaisance, ne recevait pas seulement tous les voyageurs pauvres, qui se présentaient, mais il était aussi une vraie providence pour tous les indigents des villages environnants, qu'il secourait de nourriture, de vêtements, et d'argent. Un vieux chroniqueur raconte que quelquefois plus de 4,000 pauvres se rendaient dans une seule journée à Postel et ne le quittaient pas sans avoir éprouvé la charité des bons Pères. Il n'est pas étonnant que l'hospice reçût le surnom de « celeberrimum hospitale, » l'hospice le plus célèbre. Mais il n'est pas étonnant non plus, que les religieux, pour pouvoir continuer leurs aumônes, comme d'habitude, furent obligés, en 1600, d'implorer le secours du gouvernement. Un rescrit de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, son épouse, en date du 9 septembre 1617, leur assigna des fonds et ordonna que l'hospice devrait à l'avenir distribuer deux fois par an, le jeudi gras et le jeudi saint, des pains et des grains à tous les pauvres des environs.

Mais les pauvres qui se présentaient aux jours fixes à la porte de l'hospice étaient en si grand nombre, que les Pères se voyaient hors d'état de satisfaire à toutes les demandes, et résolurent d'envoyer vers l'époque des deux distributions de l'année une quantité fixe de pains appelés « prove, » pains des prébendiers, à chaque commune (2).

(1) Coremans, p. 57.

(2) R. Snieders, *Het kind met den Helm.* Antw., 1852, p. 169-171. Heuvelmans. *Kronyken der stad en vryheid van Turnhout.*

Digitized by Google

13 février. — (*Primula polyantha.*) Sainte Catherine de Ricci : sainte Euphrosine.

D'après la chronique de Despars on appelait le 13 février 1361 le « mercredi froid » ou « koude woensdag, » à cause du froid excessif de ce jour (1). Pour la même raison les Malinois donnèrent ce nom au 20 janvier 1361 (2).

---

14 février. — (*Crocus Moesiacus.*) Saint Valentin, patron de trois églises.

Ce jour, qui en Angleterre est le jour de fête par excellence de la jeunesse et des amants, n'offre point de particularités en Belgique. A peine si le dicton populaire : « Loop voor Sint-Velten, » va à Saint-Valentin, rappelle encore le temps, où l'on invoquait ce saint comme patron contre l'épilepsie, en expliquant son nom par « valt heen, » il tombe (3).

(1) Coremans, p. 55.
(2) Azevedo.
(3) *Tuinman*, I, 24.

Digitized by Google

18 février. — (*Crocus sulphureus.*) Saint Faustin; saint Sévère.

Le samedi qui précède le mardi gras s'appelle à Bruges « vrouwkens zaterdag, » samedi des femmes. En revanche les jours qui le suivent, portent, à Bruges, le nom de : « mannekens zondag, » dimanche des hommes, « meisjens maendag, » lundi des filles, et « knechtjens dinsdag, » mardi des garçons, dénominations qui, à l'instar de celle du samedi des femmes, ont leur origine dans l'usage de « thomassen, » c'est-à-dire d'enfermer tour-à-tour les personnes dont le jour porte le nom, afin d'en obtenir un régal.

Les hommes offrent ordinairement du « flips, » boisson bien connue, faite de bière, de sucre et d'œufs, — les femmes du café ou du chocolat avec des gâteaux aux corinthes.

A Courtrai, où le même usage existe, les quatre jours avant le carême s'appellent « wyvekens-zaturdag, mannekens-zondag, meiskens-maendag » et « knechtjens dingsdag. »

A Eecloo et à Furnes on ne connaît que le samedi des femmes, appelé à Eecloo « Vrouwkens zaturdag, » à Furnes « wyvekens zaturdag, » et à Eecloo ce jour donne lieu à des réjouissances toutes particulières. Toutes les femmes mariées se réunissent à deux heures de relevée pour prendre du café avec du « koekkebak, » et pour jouer aux cartes. Ce n'est qu'à huit heures du soir que les maris sont admis. Alors on prend du genièvre brûlé, on chante et on danse des rondes qui se continuent encore quelque temps dans les rues, puis on quitte le lieu de réunion, pour retourner chez soi.

Digitized by Google

16 février. — (*Primula acaulis plena.*) Sainte Julienne ; saint Onésime.

Les trois jours qui précèdent le commencement du carême sont en Belgique les vrais jours du carnaval. Les flamands les appellent « vette dagen, » jours gras, bien qu'à Furnes on ne connaisse que « de vette zondag » et « de vette maendag, » — le nom bien répandu de mardi gras ou « vette dinsdag » n'y étant pas en usage.

A Gand on nomme le lundi « zotten maendag, » lundi des fous, nom qui dans les environs de Termonde est synonyme de lundi perdu.

La dénomination de « vastenavond » veille du carême, ne désigne pas seulement, comme le nom semble l'indiquer, le mardi gras, autrement dit « carême-prenant, » mais encore, à l'instar de carême-prenant, les trois derniers jours du carnaval et quelquefois même toute la semaine avant carême, appelée aussi en flamand « duivelsweek, » semaine du diable. Toutefois pour distinguer les jours, on dit « eerste vastenavonddag, etc. »

Quant au nom de « Carnaval » qui en plusieurs pays désigne tout le temps des divertissements qui précède le carême, à partir de l'Épiphanie ou même du jour de saint Étienne, il tire son origine, d'après l'opinion la plus généralement admise, des mots latins : « Carni vale dicere, » dire adieu à la chair.

Quelques auteurs allemands l'expliquent par « carrus navalis, » char naval, en le rattachant à la coutume assez répandue au moyen-âge, de promener, durant le carnaval, un navire placé sur des roues.

D'autres encore le mettent en rapport avec l'ancienne expression de « karn varn » conduire les chars, employée chez les Germains

Digitized by Google

païens pour désigner les cortéges des idoles qu'on organisait vers le commencement du printemps (1).

(1) Selon toute probabilité le navire du carnaval n'était qu'un souvenir des anciennes processions païennes en l'honneur d'une déesse, qui avait, à l'égal de l'Isis égyptienne, un vaisseau pour symbole. Sans trop conjecturer on peut supposer que le fameux navire dont le chroniqueur de Saint-Trond nous a laissé quelques renseignements, était de la même catégorie. Ce navire placé sur des roues, et construit à Inden (plus tard Cornelimünster) près de Juliers, arriva en 1133 par Aix-la-Chapelle à Maestricht, où on le perfectionna en y ajoutant un mât et des voiles, puis à Tongres et à Looz, toujours traîné par les tisserands des différentes villes. En vain l'abbé de Saint-Trond voulut-il détourner les habitants de le recevoir dans leurs murs; les échevins y consentirent et les populations en masse se pressaient en chantant autour de ce vaisseau, qu'une troupe de musiciens précédait. Les femmes surtout se signalaient en dansant, les cheveux flottants, en son honneur. Enfin Godefroid le Barbu, comte de Louvain, ne permit pas qu'on le conduisît jusque sur ses domaines, et le vaisseau disparut sans que nous sachions ce qu'il est devenu.

Ce qui est remarquable c'est que les prêtres de l'Isis égyptienne, qui devait à son vaisseau le surnom de « Pelagia, » étaient des tisserands « linigeri », et qu'en Belgique on contraignit également les tisserands à traîner le fatal navire.

Peut-être les navires qui figurent encore aujourd'hui dans les cavalcades de plusieurs villes belges, entre autres à Anvers, à Bruxelles et à Malines, ne sont-ils que les derniers restes de l'ancien culte d'une déesse païenne qui, à ce qu'il paraît, était très-honorée en Belgique. A en juger d'après le peu de renseignements que nous possédons jusqu'à présent sur Nehalennia ou Naï-ha-lennia, c'était cette déesse tour-à-tour habitant les forêts, régnant sur les eaux, maîtresse des lois, patronne de la terre, divinité des bergers et des laboureurs, protectrice des chasseurs (Ardoï-na), étoile des navigateurs, ou plutôt la déesse Naï ou Nas, à laquelle est dédié l'autel qu'un tribun militaire sous le règne de Caracalla a érigé à Nasium, et qui portait différents noms, suivant les lieux, suivant les peuples et les circonstances. Il est probable que Surona (Sur-Naï) et Epona (Epo-Naï) n'est pas autre chose. Certains attributs de cette déesse étaient identiques chez les Celtes et chez les Germains. (*)

(*) Moke. *Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges.* Bruxelles, II, 84-85; Coremans, p. 151; Wolf, I, 149-162; *Études historiques sur les légendes scandinaves de la province de Luxembourg.* Arlon, p. 58 sq.

Digitized by Google

Ce qui est certain c'est que l'usage des réjouissances du carnaval ou « vastenavond » remonte en Belgique à une haute antiquité.

A Anvers, depuis le commencement du xv^e^ siècle, les membres du magistrat se réunissaient annuellement durant les jours de carnaval, en permanence, dans une auberge de l'une ou de l'autre des rues les plus fréquentées.

En 1404, entre autres, c'était au Lys (Lelie) dans la « Cammerstraet, » rue où encore aujourd'hui le cortége passe annuellement, que les membres du magistrat veillaient à l'exécution des lois en buvant ensemble du vin (1).

A Diest le mardi gras de l'an 1450 est marqué par le nom de « papen vastelavond, » vastenavond des prêtres, parce qu'alors on nommait par respect souvent les prêtres « papen (2). »

A Malines le magistrat se vit déjà en 1470 dans la nécessité de mettre fin aux désordres occasionnés par les mascarades du carnaval en défendant, sous peine d'amende, de se masquer et de se déguiser les jours de « vastenavond (3). » Mais les joutes à la lance ou « steekspelen » qui avaient lieu sur la grande place le mardi gras ou le dimanche suivant, n'en étaient pas moins brillantes. C'est surtout de celles de 1517, que les chroniqueurs parlent avec beaucoup d'éloges. Deux cents jouteurs y prirent part, et l'empereur Maximilien I^er^ en fut spectateur.

La joute de 1514 fut honorée de la présence du jeune prince Charles, plus tard Charles V, qui, accompagné de sa mère et de ses sœurs, se rendit au « Swaen, » cygne, hôtel situé alors sur la grande place, pour y admirer les jeux et assister au banquet que le magistrat lui offrit (4).

A Namur le carnaval donnait lieu au célèbre « combat des

(1) Mertens, t. III, 471.
(2) Diest, p. 151.
(3) Azevedo.
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

échasses; » ce jeu vraiment national, qui faisait la joie et l'orgueil de la jeunesse namuroise, se trouve mentionné dès les premières années du xv[e] siècle.

Les nombreux champions étaient divisés en deux partis, celui des « Mélans » et celui des « Avresses. » Les premiers, représentant l'ancienne ville, telle qu'elle existait avant son dernier agrandissement, portaient pour couleurs or et sable. Les seconds, recrutés dans les faubourgs et dans la partie de la cité comprise entre le troisième et le quatrième mur d'enceinte, portaient des cocardes rouges et blanches.

Chaque parti avait son capitaine et son « alfer » ou porte-étendard; il se composait d'un nombre indéterminé de brigades. Chacune de celles-ci, commandée par un brigadier et un sous-brigadier, comprenait cinquante à cent combattants, plus un nombre de « souteneurs » c'est-à-dire de camarades apostés pour les maintenir sur leur fragile monture et les remplacer si une chute les mettait hors d'état de courir à de nouveaux dangers. Ces brigades ont atteint parfois le nombre de douze de chaque côté, ce qui formerait un total de quinze cents à deux mille combattants.

Plusieurs corps de métiers avaient des brigades qui portaient leur nom; d'autres fois, c'était le quartier qui constituait entre les différents corps la ligne de démarcation. Parmi les « Mélans » on comptait : « la brigade des Porte-faix; » — celle des « Bouchers » coiffée de bonnets à poil; — celle des « Soubises » recrutés dans la rue de la Croix et qui portaient une casquette de fer blanc ornée d'une grenade, rouge pour les simples échasseurs, d'argent pour le brigadier; — celle des « Grenadiers noirs » fournie par la place du Pied-du-Château et le quartier environnant; — celle des « Bateliers; » — celle de la « Plume » composée des avocats, procureurs et notaires; ces champions portaient la veste noire, la culotte blanche et le chapeau à cornes orné d'une plume dorée en guise de plumet; — celle des brasseurs appelée vulgairement la « maison du roi, » parce que

Digitized by Google

ceux qui la composaient occupaient les postes d'honneur, portaient les culottes de satin rouge et le chapeau rond avec panache leurs chefs avaient, selon leur grade, une écharpe d'or ou d'argent ; aussi les accusait-on ordinairement d'aimer mieux parader que combattre ; — enfin, celle des « Racasseux » formée de vétérans que l'on réservait pour les occasions décisives. Parmi les faubourgs un seul tenait parti avec les « Mélans, » c'était le faubourg du « Val-Saint-Georges, » dit aujourd'hui les Trieux de Salzinnes, qui formait la brigade des « Briqueteurs. »

Du côté des « Avresses, » on comptait les brigades des autres faubourgs, et notamment la brigade de « Jambes, » la plus forte du parti avec celles des « Tanneurs. » Cette dernière portait culottes blanches, veste et « hosettes » rouges. Puis venaient : la brigade du « prince de Ligne » formée par la rue du Pont-Spulard ; — celle des « Tailleurs de pierre ; »—celle des « Écossais, » autrement dits « Montagnards » hors de la porte Saint-Nicolas, vêtus de la manière qu'indique la première de ces dénominations ; — celle de « Vedrin, » qui portait sur sa bannière la figure d'une vache, ce qui lui valut aussi la qualification de « brigade de la Vache, » enfin, celle de « l'Astalle, » composée des ouvriers bûcherons et autres travaillant au bois ; elle se recrutait dans la rue Saint-Nicolas et tirait son nom de ce que, à défaut de plumets plus élégants, ces combattants portaient au chapeau un éclat de bois appelé en patois « astalle ».

Les deux partis avaient aussi une brigade de « Cuirassiers » et une autre de « Hussards » ou « Grenadiers rouges, » ainsi appelés à cause de leur uniforme.

L'échasse namuroise était longue de huit à neuf pieds ; un patin y était fixé à environ trois pieds du sol, de manière que l'extrémité supérieure de l'échasse parvînt à la hauteur de l'épaule ; les pieds posés sur les patins, le jouteur s'affermissait dans cette position en plaçant les mains dans l'espèce de garde qui se trouvait vers le haut de l'échasse.

Digitized by Google

De même que les tournois du moyen âge, les combats d'échasses avaient leurs règles; s'en départir était chose déloyale.

Ainsi, pour démonter un ennemi, on ne pouvait que pousser avec le coude et « pitter, » c'est-à-dire frapper du pied de l'échasse contre le pied de l'échasse de son adversaire. Quelquefois, échauffés par le combat, les champions demandaient le « boute-à-tot. » C'était là un duel à outrance où il était permis de faire arme de tout, de frapper de la tête, des pieds, des poings, des échasses, etc., où l'on pouvait, enfin, culbuter une brigade entière en « donnant l'avion, » c'est-à-dire en étendant une de ses échasses presque horizontalement au milieu de la mêlée, et en renversant ainsi tous ceux qui se présentaient pour avancer dans cette direction.

Le lieu ordinaire du combat était la place Saint-Remy. Les brigades de « Mélans » arrivaient par le haut de cette place; celles des « Avresses, » par la porte Hoyout. Chaque parti était précédé de la brigade particulière du capitaine. La mêlée commençait et les combattants s'y jetaient avec tant d'acharnement, que le maréchal de Saxe qui en fut témoin en 1748, s'écria : « que si deux armées étaient, au moment de s'entrechoquer, animées au point qu'il avait vu cette jeunesse, ce ne serait plus une bataille, mais une boucherie affreuse. »

Tant que le combat durait, les deux alfers, placés au balcon de l'hôtel de ville, faisaient alternativement flotter leur bannière lorsque la victoire semblait pencher vers leurs bataillons respectifs. Quand, après s'être entrechoqués pendant quelques heures, s'être repoussés, d'un côté, jusqu'au delà de la place Lillon, de l'autre, jusque dans les rues de Fer ou de Bruxelles, les deux partis se trouvaient harassés, l'un d'eux finissait par s'avouer vaincu. Alors, pour célébrer leur succès, les vainqueurs « levaient l'échasse, » c'est-à-dire sautillaient sur une échasse en soulevant l'autre de la main droite. Enfin les tambours et les fifres jouaient une marche victorieuse, et la troupe entière « reppait, » ou, en d'autres termes, dansait en traînant fortement le pied de l'échasse sur le pavé.

Digitized by Google

L'une des plus célèbres joutes à échasses eut lieu le dernier jour du carnaval de l'an 1669. Elle a inspiré au baron de Walef un poëme en quatre chants qui a été réimprimé à diverses reprises.

Dans la seconde moitié du XVIII^me^ siècle, le magistrat, qui ne voyait dans ce jeu qu'une source de querelles et de blessures, et qui depuis longtemps cherchait à le faire disparaître, ne l'autorisa plus qu'à des intervalles de moins en moins rapprochés, et finit même par le proscrire entièrement. Bientôt éclata la révolution brabançonne, puis arriva l'invasion française, et le jeu des échasses tomba comme une foule d'autres vieilles institutions.

Néanmoins l'amusement favori des Namurois ne disparut pas subitement. A l'époque de l'empire, trois brigades parvinrent à se reconstituer. Les porte-faix, derniers restes des Mélans, prirent le nom de « bleus, » à cause de la couleur qui dominait dans leur costume ; les tanneurs, qui représentaient les Avresses, s'appelèrent « Nankinets, » par allusion à l'étoffe dont leurs vêtements étaient confectionnés. Ces deux brigades formaient un total d'environ cent cinquante hommes vêtus d'une espèce de traban, d'une veste serrée et d'un large pantalon. La troisième brigade, aussi faible que les précédentes, prit le nom de « Hussards. » Le 3 août 1803, lors de l'arrivée de Buonaparte à Namur, ces brigades donnèrent une joute à laquelle le premier consul prit un assez médiocre intérêt. Enfin un autre combat, où le nombre des champions était encore diminué, eut lieu le 26 septembre 1814, pour célébrer l'entrée de Guillaume d'Orange à Namur. Ce fut le dernier. Depuis cette époque on n'a vu, à deux ou trois reprises, qu'une petite troupe de gens montés sur des échasses défiler fort tranquillement dans quelques occasions solennelles.

Encore un demi-siècle, et on aurait oublié jusqu'au nom de cette fête nationale, si M. Jules Borgnet (1), le savant archiviste de Namur,

(1) J. Borgnet, S. l. a. T. N., p. 42-48.

Digitized by Google

n'en avait conservé le souvenir par son excellent Mémoire, auquel nous avons emprunté les détails donnés ci-dessus.

A Ypres il était autrefois d'usage de promener à l'époque du carnaval la famille des géants pour augmenter encore la réjouissance générale.

Ces géants, qui jouent un si grand rôle dans les divertissements des villes belges, appartiennent à des temps très-reculés. On en trouve dans presque toutes les villes et même dans quelques villages du Brabant et des Flandres, et partout, en les conduisant, on chante avec plus ou moins de variantes une chanson particulière, dite le « Reuze lied, » chant du Reuze, dont voici la variante telle qu'elle se chante à Ypres :

Als de groote klokke luidt,
De klokke luidt,
De reuze komt uit,
Keer u eens om, reusjen, reusjen,
Keer u eens om
Gy schoone blom (1).

Moeder zet den pot op't vier,
Den pot op't vier,
De reuze is hier,
Keer u eens om, reusjen, etc.

(1) A Anvers la chanson commence :

Morgen rydt de reuzenwagen, de reuzenwagen,
Kinderen bly!
En dan dragen wy kantenkragen, kantenkragen,
Kéleren van zy!
Keer u eens om, reusken! reusken!
Keer u eens om,
Reuzenblom!

Digitized by Google

Moeder geef den kaffépot,
Den kaffépot,
De reuze is zot,
Keer u eens om, etc.

Moeder geef hem 'nen boterham,
'Nen boterham,
De reuze is gram,
Keer u eens om, etc.

En al die zeggen dat reusjen komt,
Dat reusjen komt,
Die liegen er om,
Keer u eens om, reusjen, etc (1).

Quelques écrivains pensent, dit M. de Coussemaker, que la chanson et la cérémonie se rattachent à des souvenirs scandinaves. On trouve divers passages dans l'Edda, où il est question des guerres entre les Reuzes ou Iotes et les Ases ou Guds. Les Reuzes qui, suivant certains auteurs, n'étaient autres que les Finois, avaient fait à plusieurs reprises des tentatives d'invasion sur le territoire occupé par les Ases. Ceux-ci avaient fini par les repousser dans les déserts. De là une antipathie de race qui paraît avoir survécu chez les descendants des Ases, les Saxons et les Flamands-Saxons. Le Reus était pour le peuple le représentant d'un ennemi. C'est ce qui explique l'aversion exprimée contre les Reuzes, dans cette variante du Reuzelied, rapportée dans Willems (2) :

(1) Ana, 2 cah p. 6-7.

(2) Die zeit : wy zyn van reuzen gekomen,
Zy liegen daer om,
Keert u eens om, reusken, reusken !
Keert u eens om, reuzeblom !

Digitized by Google

Die zeit : wy zyn van reuzen gekomen,
Zy liegen daerom.

Ceux qui disent : nous descendons des Reuzes, en ont menti (1).

Mais le cours des siècles a fait oublier cette haine traditionnelle, et d'ennemis les géants sont devenus les favoris du peuple.

On aime ces images grotesques, on en parle avec un enthousiasme tout patriotique et on les regarde avec un plaisir inépuisable.

Aussi plusieurs villes ont-elles conservé l'habitude de montrer chaque année sous des noms, des formes ou des costumes différents, leurs énormes mannequins d'osier dont les physionomies ont chaque fois encore excité la curiosité publique.

Les géants les plus célèbres sont ceux d'Anvers et de Wetteren.

Sa moeder, zet den pot op 't vier !
de reus is hier.
Keert u eens om, reusken, reusken,
Keert u eens om, reuzeblom !

Sa moeder, snydt 'nen boterham !
de reus is gram.
Keert u eens om, reusken, reusken !
Keert u eens om, reuzeblom !

Sa moeder, tapt van 't beste bier !
de reus is gier.
Keert u eens om, reusken, reusken !
Keert u eens om, reuzeblom !

Sa moeder, stopt nu maer het vat !
de reus is zat.
Keert u eens om, reusken, reusken !
Keert u eens om, reuzeblom ! (*)

(1) De Coussemaker, p. 141.

(*) H. v. F. N. V., p. 319-320 ; Willems, p. 299.

Digitized by Google

A Courtrai on promène une géante : « Mevrow van Amazonië; » à Ath « Mme et M. Goujas » ou Goliath; à Bruxelles « Ommegan » et sa famille.

A Hasselt l'ancien géant, « Lange Man, » a reparu en 1835 à l'occasion du jubilé; il était sur un char attelé de 4 chevaux, et assista à une distribution générale de soupe qui se fit en mémoire d'une disette, dont les habitants avaient été frappés en 1638. A Rupelmonde il y avait autrefois un édifice dit « Reuzenhuys » ou « Pronkhuys, » destiné à mettre à couvert les géants, chameaux, dragons qui figuraient dans la grande procession (1).

Les villes de Lille, Douai, Cassel, Hazebrouck et Dunkerque au nord de la France ont également leurs géants communaux; ceux de Cassel et de Hazebrouck paraissent chaque année, le mardi gras (2).

Le carnaval belge n'offre plus aujourd'hui que très-peu de particularités.

On y voit des masques qui depuis le matin jusqu'au soir circulent par bandes plus ou moins nombreuses dans les rues, s'annonçant de loin par le son du cornet ou de la corne de bœuf; mais leur nombre va diminuant d'une année à l'autre. Et puis, les mascarades n'ont plus en Belgique ce caractère de gaieté et d'esprit sarcastique qu'il leur faut. C'est à peine si à Anvers on se lance encore les uns aux autres des croquignoles. Dans les grandes villes on arrange presque chaque année des cavalcades, représentant soit un fait historique, soit une mise en scène de quelque question politique ou sociale, et qui pendant le carnaval font quelques fois le « tour » ou « toer; » mais on le fait plutôt dans le dessein de profiter pour faire une quête pour les pauvres, de la grande affluence de curieux attirés par ce spectacle que par amour pour les folles gaîtés du carnaval. Il existe même en plusieurs villes des sociétés particulières n'ayant d'autre but que

(1) Van den Bogaerd, t. III, 249.

(2) Clément, II, 250-2.

Digitized by Google

celui-là, telles que la « chambre des jeunes gens » ou « Jongmans kamer » à Hasselt, la « clique infernale » à Diest, les « royalistes » ou « konigsgezinden » à Anvers.

C'est peut-être une spécialité du carnaval belge que de ne pas se passer sans utilité pour les indigents. Car les collectes que font les différentes sociétés, surtout celles de chant, pendant les jours de carnaval, en allant le soir, où tous les bals, les cafés et les estaminets regorgent de monde, d'un lieu public à l'autre, chanter et quêter, produisent chaque année des sommes assez considérables.

Mais, à l'exception des bals masqués, donnés aux Variétés à Anvers, qui à bon droit jouissent d'une grande renommée, les divertissements du carnaval dans les villes belges ne se distinguent en rien de ceux qui ont lieu en toute autre ville catholique à la même époque.

A la campagne les enfants vont les trois derniers jours du carnaval, de maison en maison chanter et quêter en accompagnant leur chanson de la musique peu harmonieuse, mais très-populaire du « rommelpot. »

Cet instrument se compose d'un pot de terre ou de faïence, surmonté d'une peau de vessie tendue, au milieu de laquelle est introduit un tuyau de paille ou de jonc. Pour faire résonner le rommelpot, on mouille les doigts et le pouce, et on les promène le long du tuyau en le frottant, ce qui rend un son ronflant. Les peintres flamands ont souvent représenté des scènes où figure cet instrument, qui en Flandre et dans les environs de Bailleul en France est aussi bien connu qu'au nord de l'Allemagne (1).

A Maeseyck et dans les environs de cette ville les enfants chantent avec accompagnement du rommelpot la chanson suivante dont nous devons la communication à l'extrême obligeance de M^me^ Schoolmeester à Maeseyck :

(1) De Coussemaker, p. 93-4.

Digitized by Google

Vastenoavend die komt aen,
Looit die meisjes vreug opstaen
Zy keiken hier, zy keiken daer,
Zy keiken romme dromme
Moeder staet me mutske wel,
Me lief zal dezen oavend kome.
Kumt ze dezen oavend neet,
Dan komt ze den hielen vastenoavend neet.
Dan trouw ig met noaber Jensche.
Noaber Jensche zal op de dromme sloan.
De gek zal lierre danse.
Hoarrtte, dievelanskette,
Woa zulle we die auw wiever opzette.
Op ein auw kokepan.
Dit joar eine schilling,
Het anger joar eine penning.
Vrouw en meister blieft gezond.
Zet die leyer aen die wan,
Sniet het spek drie elle lang
Loat het metske zenke
Doer die vette schenke.
Loat het metske valle
Doer die vette halle.
Hei ! vrouw eine gooye vastenoavendsbroog.

Jg heb zoe lang met de rommelspot geloupe,
Ig heb ge gelsch om brood te koupe.
Rommelspotterie, rommelspotterie,
Geuf mig ein oirtsche dan goan ig verbie (1).

Dans les environs de Turnhout on accompagne une autre chanson

(1) Cette chanson est écrite dans le dialecte du Limbourg.

Digitized by Google

du rommelpot. La voici telle que M. le docteur Renier Snieders a eu l'obligeance de me l'envoyer :

Vastenavond, goede gebuer,
Ik heb nog geenen man.
Ik heb nog een klein hoentjen,
Dat moet er t'avond, aen.
Als ik myn hoentjen braden wil,
Dan is myn panneken vuil.
Als ik myn panneken schuren wil,
Dan tintelt mynen duim.
Dan loop ik naer de geburen,
En laet myn panneken schuren,
Dan loop ik naer de pannen,
En laet myn panneken dansen.

Vastenavond die komt aen,
Klinken op de bussen ;
Hier eenen stoel en daer eenen stoel,
Op uwen stoel een kussen ;
Meisjen, houdt uw kinnebak toe,
Of ik sla er een pannekoek tusschen.

Dans les villages du pays de Limbourg, vers la frontière de la Prusse, les enfants munis d'un grand et d'un petit panier vont de porte en porte chanter la chanson très-ancienne :

Een kluitjen en een koolken,
Een vonkelhoutjen, een !
Hier woont ook nog'ne ryke man,
Die ons nog iet geven kan,
Geeft ons iet en laet ons gaen,
Laet ons niet zoo lang hier staen,
Wy moeten nog zoo wyd gaen.

Digitized by Google

La paysanne donne un « kluitjen, » espèce de briquette formée de terre grasse ou d'argile et de houille, ou bien une bûche et quelques œufs, afin de ne pas entendre les compliments très-peu flatteurs que les chanteurs adressent infailliblement à tous ceux qui les renvoient les mains vides.

La quête faite, la troupe joyeuse se rend à la chaumière d'une pauvre veuve ou d'une autre femme indigente et lui donne le grand panier rempli de matières combustibles suffisant souvent pour le chauffage de quelques jours, à condition que le soir du mardi gras elle fasse, avec les comestibles que contient le petit panier, du « koekebak, » des crêpes, ou des « pannekoeken, » des omelettes, pour toute la compagnie.

Car la bonne chère est la condition essentielle du mardi gras. Comme les Provençaux ont sanctifié ce jour de bombance sous le nom de « saint Grévaz, » les Flamands, surtout ceux du nord de la France, l'ont personnifié sous le nom de « saint Pansart » ou « Panchard, » en représentant ce saint de leur fabrique avec une « panse » énorme, fruit de ses nombreux succès dans l'art des gourmands, qui lui valut son nom et son origine (1).

D'une manière toute analogue les Wallons ont créé « saint Charalampe. »

C'est surtout de « koekebak, » de pannekoeken et de gaufres que l'on fait, ce jour-là, une consommation énorme. « Zy heeft het zoo druk, als de pan te vastelavond » dit-on en flamand, en parlant d'une personne qui travaille beaucoup, surtout dans la cuisine.

En beaucoup d'endroits on mangeait autrefois dans les familles une grande tarte appelée « vastenavondstaert, » tarte du carnaval, qui à l'instar du gâteau des rois contenait une fève. Celui à qui échéait la fève, devenait roi (2).

(1) Clément, I, 154.

(2) Tuinman, t. II, 32-156.

Digitized by Google

A Gand on avait autrefois l'habitude de faire des gaufres, et même au béguinage les béguines invitées par leur supérieure se réunissaient devant une grande table chargée de gaufres et de vin (1).

Dans le pays de Limbourg, surtout au plat pays, on fait des gâteaux à l'huile (olickoeken), des boules à la graisse (smoutbollen), des galettes de sarrasin (boekweitkoeken) et des gaufres (wafelen), et on s'évertue à manger et à boire.

La meilleure tonne de bière est entamée, et l'on sert tout ce qui se trouve encore de jambons, de saucissons et de côtelettes dans la maison, valets et fermier, servantes et maîtresse de la maison, tous se mettent ensemble à table et mangent à l'envi pour se préparer aux quarante jours de jeûne (2). Car « Vastelavondsgezellen zyn Heeren van Kortryk » dit un proverbe flamand, pour exprimer que mardi gras n'est pas de longue durée (3).

Les personnes âgées se contentent d'un repas plus frugal, et vont à l'église pour y assister aux prières de quarante heures qui commencent déjà ce jour-là.

Dans quelques localités de la Campine, entre autres à Meerhout, les écoliers faisaient combattre des coqs. Quelques jours auparavant ils allaient de métairie en métairie afin d'obtenir des coqs pour le combat, ce que du reste les fermiers ne leur refusaient jamais. Quiconque prenait part au combat, payait quatre cents au maître d'école qui lui donnait en revanche autant de feuilles de papier que de fois son coq était vainqueur. Celui dont le coq comptait le plus grand nombre de victoires, devenait roi et recevait vingt-quatre feuilles de papier; celui dont le coq restait le dernier dans la lice, devenait « perkhouder » ou tenant, et recevait douze feuilles de papier. Heureux, deux fois heureux était celui qui devenait roi et te-

(1) Ploennies, p. 84.
(2) Volksleesboek, p. 12-13.
(3) Tuinman, I, 349.

Digitized by Google

nant tout à la fois, car il recevait trente-six feuilles de papier!

Les filles de leur côté achetaient une poule, la laissaient courir et la poursuivaient. Celle qui réussissait à l'attraper devenait reine, et ses compagnes la conduisaient solennellement à la maison, où l'on passait le reste de la journée en prenant du café avec du gâteau aux corinthes en dansant et en chantant.

En d'autres endroits les filles décapitaient un coq. Mais tous ces jeux ont été interdits par suite de l'inspection des écoles (1).

A Thielt, le mardi gras donne lieu depuis quelques années à un concours de chevaux, ou « paerdenfeest, » qui y attire une grande foule de peuple.

Un grand nombre d'idées populaires se rattachent au mardi gras ou vastenavond :

Si le mardi gras le temps est beau, les pois réussiront.

Si le soleil brille le mardi gras, c'est de bon augure pour le lin, pour les épis de blé et pour le froment.

Ce qu'on sème le mardi gras reste longtemps vert.

Si le soleil luit de bonne heure, les premières semailles réussiront.

Qui boit un verre de lait le mardi gras n'a pas à craindre, pendant l'été, les rayons du soleil; il n'en souffrira nullement.

Qui veut rester exempt de fièvre, ne doit pas souper le mardi-gras.

Bonne entreprise se commence le mardi gras.

Le mardi gras est le jour de fête du millet; il est bon d'en manger une bouillie ce jour.

Si les ménagères filent en ce jour, leur récolte de lin ne réussira pas; car « fou de carnaval ne veut pas voir le rouet (2) »

(1) Lettre de M. Du Moulin à Meerhout.

(2) Coremans, p. 50.

Digitized by Google

17 février. — (*Crocus susianus.*) Saint Julien ; saint Sylvère : saint Sylvain ; saint Théodule.

Le jour des Cendres s'appelle en flamand « Aschdag, Aschewoensdag ou Kruiskensdag » (jour des cendres, mercredi des cendres ou jour des croix), noms qui tous se rattachent à la cérémonie bien connue de ce jour.

A l'origine, on ne distribuait des cendres qu'à ceux qui devaient faire pénitence publique et dont la pénitence commençait encore en ce jour ; car dans tous les temps on s'est servi des cendres comme emblème de la pénitence. Plus tard quelques chrétiens, par humilité et par dévotion, s'adjoignirent aux pénitents pour recevoir aussi les cendres. Enfin en 1091, il fut ordonné par le concile de Bénévent, que la distribution des cendres aurait lieu pour tous, afin de rappeler aux fidèles du commencement du temps de la pénitence et de leur enseigner l'humilité. C'est pourquoi, en donnant les cendres, le prêtre dit les paroles sacramentelles : « Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris. » (Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière).

Pour indiquer avec plus d'insistance le néant du monde et surtout la fragilité des plaisirs, il est de précepte qu'on doit se servir de cendres des rameaux bénits l'année précédente et qui ont signifié par conséquent l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem (1).

En Belgique, où les pratiques de dévotion sont mieux observées qu'ailleurs, les gens vont le matin à l'église pour y recevoir sur le front la marque d'une petite croix noire d'une matière liquide, composée de cendre et d'eau bénites de la main d'un prêtre (2).

(1) Cornet, p. 42-3.

(2) K. e. L., 1841, p. 43. Avondtroodt, Mss., p. 20.

Digitized by Google

Autrefois il y avait des prix destinés aux jeunes filles qui avaient les plus belles croix, et « celle qui sait garder sa petite croix tout entière jusqu'aux Pâques, » disait-on proverbialement au pays de Limbourg, « recevra de monsieur le curé un habit neuf » (die zyn kruisken tot paeschen toe gaef weet te bewaren, zal van mynheer den pastoor een nieuw kleed krygen) (1). Mais, au sortir de la messe, les classes inférieures, surtout les campagnards, ont coutume d'employer le jour qui devrait être voué à la pénitence, à boire dans les cabarets du genièvre et d'autres boissons spiritueuses, en vue de « noyer la petite croix » (het kruisken verdrinken), et les jeunes filles, au lieu de retourner à la maison, attendent leurs amants, à la sortie de l'église pour les accompagner au cabaret.

Un usage tout particulier se pratique dans quelques localités du pays de Limbourg, entre autres à Maeseyck. C'est celui qu'on y appelle « heringbeeting, » mordre le hareng. De retour de l'église, on suspend à une certaine hauteur du plancher, au milieu d'une porte ouverte, un hareng, dont il faut arracher un morceau avec les dents en sautant à cloche-pied et les bras serrés contre le corps.

Comme le jour des Cendres, à l'égal du vendredi saint, est un grand jour d'abstinence, pendant lequel il est défendu de manger du beurre, de la crême, du fromage et généralement toute sorte de laitage, les fèves blanches et les harengs composent la nourriture principale de la journée.

En plusieurs endroits on fait alors de petits pains blancs tout particuliers qui à Anvers s'appellent « wekken, » à Namur « lunettes. » Dans cette dernière ville on se sert de préférence de « mélasse, » espèce d'hydromel.

A Diest se tient ce jour-là un marché aux chevaux assez considérable.

Cette ville avait, de temps immémorial, le droit d'un marché franc

(1) Volksleesboek, p. 14.

Digitized by Google

qui se tenait le mercredi de chaque semaine et auquel se rendaient bon nombre de chevaux. Mais au temps des troubles, des guerres de religion, les marchands de chevaux ne vinrent plus à Diest, choisissant d'autres endroits aux environs de la ville pour y vendre leurs chevaux. C'est pourquoi, en 1585, le magistrat de Diest adressa une requête au prince de Parme, et celui-ci renouvela à la ville, par un décret du 23 décembre de la même année, l'ancien droit de tenir comme auparavant le marché franc du mercredi aussi bien que le marché aux chevaux. Ce décret fut confirmé, le 1er mai 1608, par les archiducs Albert et Isabelle, et le 17 juin 1650 par le roi Philippe IV d'Espagne qui donna en outre, le 4 mars 1661, un édit concernant les fraudes des droits d'étape.

Le poète P. François Lyftocht, augustin, natif de Diest, nous a laissé une histoire en vers de ce marché aux chevaux dans son ouvrage intitulé : « Het tweede deel van den Voor-winckel van Patientie in den droeven tegenspoet (Cologne, 1681) (1).

Un dicton populaire se rattache au jour des Cendres :« Le mercredi des Cendres le diable poursuit fillettes au bois(2). »

---

18 février. — (*Veronica vivensis.*) Saint Siméon, évêque.

Le carême a été institué par l'Église pour préparer les fidèles à la fête de Pâques. Dans les premiers siècles du christianisme, le nombre des jours destinés à la mortification et à la pénitence variait d'après les usages des diocèses. Ici on jeûnait durant quarante jours, en sou-

(1) Diest, I, 190-2.
(2) Coremans, p. 56.

Digitized by Google

venir du jeûne de Jésus-Christ dans le désert; là le jeûne s'étendait jusqu'à soixante-dix jours, parce qu'on avait coutume de supprimer quelques jours de jeûne pendant la semaine et qu'on avançait en conséquence le commencement du carême pour obtenir, en les additionnant, les quarante jours de rigueur. C'est pourquoi on a appelé les dimanches qui précèdent le carême « septuagésime, sexagésime, quinquagésime, » tout comme le nom de « quadragésime, » appliqué au premier dimanche de carême, indique que ce dimanche tombe pendant le carême de quarante jours.

Le pape saint Grégoire ordonna vers la fin de sa vie que le carême commencerait au mercredi appelé depuis « jour des cendres; » mais on a conservé aux dimanches qui précèdent le carême leurs anciennes dénominations, et dans l'office divin, on les célèbre à peu près avec les mêmes cérémonies que ceux du carême.

La manière dont on a observé les jours de carême a varié selon les siècles et les pays (1).

En Belgique on a de tout temps observé le jeûne avec rigueur, et en 1573 encore un Montois eut la tête tranchée pour avoir enfreint l'abstinence du vendredi (2).

---

19 février. — (*Veronica agrestis.*) Saint Boniface; sainte Éléonore; sainte Ernestine; saint Gabin; sainte Véronique.

Dans les deux églises, qui sont consacrées à saint Boniface, on chôme la fête du saint évêque de Lausanne.

Ce célèbre prélat dut quitter son siége pour avoir fait une oppo-

(1) Cornet, p. 39-50.

(2) Mons, par Paridaens. Mons, 1819, p. 82.

Digitized by Google

sition violente à l'empereur Frédéric II. Né à Bruxelles d'un orfèvre qui demeurait, paraît-il, à la Cantersteen, mais dont on ignore le nom, il se rendit en 1240, après s'être démis de sa dignité, en Brabant auprès du duc Henri II. Vers l'année 1258, il fut recteur de théologie à Paris; il mourut en 1265 près de Bruxelles, dans l'abbaye de la Cambre, qui lui servit de refuge. Il fut enterré dans le chœur des prêtres, où l'on voyait sa tombe, élevée de quatre pieds au-dessus du sol. A l'endroit où il demeurait, à la Cambre, un père récollet, François Vancutsem, éleva une chapelle en son honneur.

En souvenir des dons qu'il fit au monastère, le dimanche de Lætare, de grands pains, appelés pains de saint Boniface, étaient distribués aux pauvres. On avait conservé son calice dont on se servait pour administrer le sacrement de l'Eucharistie aux religieuses. Car, par sa dévotion et par ses vertus, Boniface avait acquis une grande réputation de sainteté. On solennisait sa fête en vertu d'une bulle du pape Clément XI, de l'année 1702, qui le plaça au rang des bienheureux.

Le 25 juin 1600 ses restes mortels furent exhumés et placés dans une châsse de bois par Robert d'Ostebaere, abbé de Cambron et de Hautmont, que l'archevêque de Malines avait autorisé à cet effet. Cette châsse, qui est recouverte en écaille et garnie d'ornements en argent et en bronze doré, fut déposée en 1796 à l'église de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, d'où une partie de ces reliques ont été transportées, le 9 mai 1852, à l'église d'Ixelles qui avait été livrée au culte le 1er avril 1849, et dont le patron est saint Boniface (1).

Dans le pays flamand on croit que les arbres transplantés le 19 février sont sous la protection de « Sinte Vreke » (sainte Véronique) (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, 310-311; 287-288.

(2) Coremans, p. 76.

Digitized by Google

20 février.—(*Cynoglossum omphalodes.*) Sainte Euchère; saint Éleuthère, en l'honneur duquel trois églises sont consacrées, est le patron de la ville de Tournai.

Saint Éleuthère naquit à Tournai de Sorenus et de Blanda, fervents chrétiens. A peine eut-il achevé ses études (saint Médard avait été son condisciple et son ami), qu'il fut banni avec les autres fidèles par le commandant payen de la ville. Tous se retirèrent à Blandin, où l'évêque Théodore étant mort, Éleuthère fut choisi pour lui succéder. Quelques années plus tard, Éleuthère ressuscita, en présence de la foule étonnée, la fille même du commandant persécuteur, enterrée depuis quelques jours. Le commandant se convertit, et Éleuthère rentra à Tournai avec les chrétiens bannis. Il y baptisa en une seule semaine plus de onze mille idolâtres et bâtit, en l'honneur de la Mère du Christ, une cathédrale magnifique. Mais l'apôtre de Tournai ne borna pas là ses travaux. Il prêcha, non sans succès, l'Évangile parmi les peuplades encore idolâtres de son vaste diocèse, combattit l'arianisme qui faisait de grands ravages dans son troupeau, et réunit un synode pour extirper la secte des acéphales. Furieux de voir à saint Éleuthère tant d'énergie, quelques sectaires se jetèrent sur lui, comme il sortait de l'église de Notre-Dame, et le laissèrent pour mort sur la place. Le saint survécut cependant plus d'un mois à cet affreux attentat. Il mourut, le 20 février 531, et ses restes sacrés furent inhumés à Blandin, dans l'église des Saints-Apôtres (1).

(1) De Smet, M d. M , p. 340-3.

Digitized by Google

21 février. — (*Crocus versicolor*). Saint Pepin ; sainte Vitaline ; saint Sévérien.

Saint Pepin de Landen mourut le 21 février 640 ou 647, à Landen. Il y vit probablement le jour, puisqu'il en porta le nom et qu'il y fut enterré ; mais plus tard, on ne sait à quelle époque, son corps fut transporté à Nivelles, où il repose près de l'autel de sainte Gertrude, sa fille, et où une même tombe réunit ses restes à ceux de sainte Itte, son épouse, et à ceux de sa nourrice.

Le jour de la translation, un grand cortége de personnes portant des flambeaux accompagna ses restes mortels depuis Landen jusqu'à Nivelles et dans tout ce long trajet, le vent, quoiqu'il fût très-impétueux, n'éteignit pas, dit-on, un seul de ces cierges. C'est pourquoi ce bienheureux prince y est honoré comme un saint, quoiqu'il ne soit pas encore canonisé, et chaque année aux processions des Rogations, sa châsse est portée avec celle de sainte Itte ou Iduberge, son épouse, et de sainte Gertrude, sa fille. On attribue à Pepin la fondation du sanctuaire de Marie qui subsiste encore à Landen (1).

---

22 février. — (*Bellis perennis.*) Chaire de saint Pierre à Antioche, fête instituée en mémoire du siége pontifical, que le vicaire de Jésus-Christ établit d'abord à Antioche, la dernière année du règne de Tibère.

C'est la plus ancienne et la plus importante fête de saint Pierre. Nous la trouvons déjà indiquée dans la liste composée en 354 à

(1) Bovy, II, 262-3 ; Gazet, p. 305-6 ; Van Alkemade, II, 193-4 ; B. M., p. 38.

Digitized by Google

Rome. Elle se célèbre le jour même où dans les premiers temps du christianisme on chômait l'anniversaire de l'enterrement des saints Pierre et Paul, et par la coïncidence de quelques solennités païennes qui avaient lieu vers la même époque, elle devint bientôt très-populaire.

Car les usages qui se pratiquent encore maintenant ce jour-là dans différentes contrées de l'Allemagne et des Pays-Bas, sont évidemment d'origine païenne. N'ayant pu réussir à les abolir, l'Église chercha à les christianiser peu à peu, en substituant la fête de la chaire de saint Pierre à celle de la « parenté chérie » qui se célébrait le 22 du sprokkelmaend. C'est pourquoi dans les documents du moyen-âge ce jour est ordinairement désigné par son nom primitif de « cara cognatio ».

Comme le nom l'indique, cette fête se chômait en l'honneur des parents ou amis décédés. On se rassemblait aux pieds de leurs tombeaux on y renouvelait chaque année le repas funèbre ou le « dadsisas (1). » A l'origine ce repas, qui terminait les funérailles, avait lieu le troisième, le septième et le trentième jour après le décès, mais Charlemagne borna ces repas à un seul banquet qui devait se donner le jour même de l'enterrement, usage qui s'est maintenu jusqu'à nos jours dans presque tous les villages de la Belgique.

Les « trentaines, » qui se pratiquent encore sous le nom de « dertigste, » et les messes appelées en Flandre « derde en sevenste, » troisièmes et septièmes, nous rappellent l'ancienne cérémonie du « dadsisas, » tandis que la croyance, d'après laquelle on réjouit les âmes du purgatoire en bénissant ce jour les racines et les fruits dont on veut faire usage, se rattache probablement à la fête de la parenté chérie (2).

(1) On ne sait pas au juste ce que signifie ce nom. M. Coremans croit, que « dad » remplace « dod » et que « sisas » et « sisa » se disent pour « siso. » « Dadsisas » serait donc chant de mort. En Dalmatie, les Morlaques appellent leurs repas de mort « daca, » mot dont on ne connaît pas non plus la vraie origine.

(2) Schayes, L. P. B., I, 311-12; Raepsaet, p. 26; Coremans, p. 14, 15, 110.

Digitized by Google

Comme le printemps de l'ancienne année dans le nord teutonique commençait au 22 février, ce jour est resté un grand jour de sort pour le temps. On aime que ce jour soit clair : cela fait espérer qu'il ne gèlera pas en mai.

S'il gèle la nuit avant la chaire de S. Pierre, le froid ne cessera pas avant quarante jours.

S'il ne gèle pas ce jour, il ne gèlera plus du tout (1).

---

23 février. — (*Prunus armeniaca.*) Saint Pierre Damien, évêque; sainte Léonore; saint Antigone.

Le premier dimanche du carême qui commence la semaine appelée « gansche vastenweek, » semaine de carême entière, est en Belgique le jour de carnaval par excellence. C'est pourquoi les flamands le nomment « de groote vastenavond, » le grand carnaval ou « gekkernyenzondag, » dimanche des folies. Toutes les troupes de masques et toutes les cavalcades, qui dans les grandes villes ont parcouru les rues le lundi ou mardi gras, font encore une fois le tour de la ville, toutes les salles de bal sont rouvertes, toutes les réjouissances du carnaval se répètent ce jour-là.

Dans le pays wallon ce dimanche n'est pas seulement le dernier jour du carnaval, mais aussi le jour où l'on allume partout des feux de joie, comme au nord de la France et en beaucoup de contrées de l'Allemagne. C'est le « jour du grand feu, » bien que ce nom, selon les localités, se rattache tantôt au premier, tantôt au second dimanche du carême.

Dans les Ardennes on dit que le jour du grand feu il faut voir sept feux, si le village doit être garanti de l'incendie. C'est pourquoi

(1) *Tuinman Voorteekenen*, p. 5; Coremans, p. 77.

Digitized by Google

huit à quinze jours d'avance les enfants vont de ferme en ferme pour quêter de la paille et d'autres matériaux combustibles. Le jour venu, on coupe encore des broussailles, surtout du genièvre et du genêt, et le soir de grands bûchers brûlent sur toutes les hauteurs. Si la Meuse a assez fortement gelé, on aime à allumer aussi des feux sur la glace. Les jeunes gens et les enfants dansent en chantant autour de ces feux et sautent à la fin à travers les charbons, soit pour procurer la fertilité de la terre soit pour faire de bons mariages dans l'année.

A Liége le jour du grand feu donne encore lieu à une autre particularité. Les enfants mariés invitent ce jour les parents à dîner et en retour, le dimanche d'après, ce sont les parents qui donnent à dîner à leurs enfants. Mais tandis que les enfants servent un dîner préparé à leur guise, les parents ne donnent que du pain, des légumes et de la bière, et point de vin, point de gâteaux.

A Huy, où le jour du grand feu est le deuxième dimanche du carême, le même usage s'est maintenu. Les enfants invitent les parents qui, à ce qu'on dit, « vont manger le pain des enfants » et invitent, à leur tour, à Lætare les enfants, qui « vont manger alors le pain de leur père et de leur mère. »

Dans les villages situés sur la Meuse entre Huy et Liége on dit qu'il faut manger, le jour du grand feu, sept espèces de pain. C'est pourquoi on va visiter tous ses amis et toutes ses connaissances en mangeant à chaque visite un morceau de pain.

Dans les pays à fromage, on invite ses parents et ses amis, et on les régale avec différentes sortes de fromage.

Ces usages nous expliquent les noms de « Kaeszondag, » dimanche de fromage, et de « Broodzondag, » dimanche de pain, qui désignent le dimanche Invocavit ou Quadragésime, et se rattachent peut-être à l'Évangile de ce jour, qui nous enseigne comment le démon tenta le Seigneur (1).

(1) Coremans, p. 110-12.

Digitized by Google

Au Marché, hameau près de Spa, qui tire son nom du privilége accordé au bourg de Theux par Erard de La-Marck, qui y établit un marché public, les habitants brûlèrent le jour des grands feux, l'image de « Saint-Pân. » Le saint, dont le nom en liégeois veut dire « sans pain, » était un des patrons de la chapelle qui s'élevait autrefois sur la place du marché, mais son nom ayant paru aux habitants du lieu une injure faite à leur opulence, ils expulsèrent saint Pân de leur église, et conservèrent pour unique patron saint-Nicolas (1).

Dans la partie flamande de la Belgique, les feux du premier dimanche du carême ne s'allument plus que dans quelques localités.

A Maeseyck et dans beaucoup de villages du pays de Limbourg, durant la soirée de ce jour, les enfants parcourent les rues en tenant des torches ou des bâtons enveloppés de paille qu'ils ont allumés, et font ensuite dans les champs de petits feux de paille autour desquels ils dansent.

En Brabant, une coutume analogue à celle-ci existait encore, il y a cinquante ans. Des femmes et des hommes masqués en femmes, se rendaient aux champs avec des flambeaux allumés, et y dansaient en chantant diverses chansons burlesques. C'était une espèce de farce de carnaval qui, disait-on, avait pour but de chasser le « méchant semeur » (d'après la belle parabole de l'Évangile de ce jour) (2).

A Grammont, le grand carnaval est la principale fête; la kermesse même n'est que secondaire. Vers midi la foule, accourue dès le matin, se porte au marché, d'où part une musique bruyante. Les tireurs, l'arc ou l'arbalète à la main, se rangent autour de leur bannière, qui flotte au-dessus de leurs têtes. Enfin on l'élève et le

(1) Bovy, II, 60.

(2) Coremans, p. 103.

Digitized by Google

peuple s'achemine vers la vieille montagne ou « Oudenberg » où est bâtie la chapelle de la Vierge. Le magistrat, le bourgmestre en tête, suit, ainsi que le clergé, le cortége des tireurs. On s'agenouille, le prêtre entonne la litanie de Lorette, le peuple répond en chœur : *Ora pro nobis !*

Puis la cérémonie religieuse terminée, le clergé et les fonctionnaires de la ville se rangent en demi cercle devant la chapelle. Le héraut de la ville ou l'appariteur du conseil s'approche pour offrir à chacun d'entre eux un verre de vin. Le peuple rit aux éclats. Tous les yeux sont fixés sur le curé, qui doit donner le signal pour boire. Le curé hésite; dans son verre nage un petit poisson qu'il doit avaler, selon une ancienne coutume, en même temps que le vin. Ce n'est pas là chose facile; enfin il réussit à vider son verre d'un trait, et tous les buveurs suivent son exemple.

Le peuple pousse des cris d'allégresse, la musique recommence, de grands paniers remplis de gâteaux appelés « mastellen » et de harengs sont apportés, le curé a le privilége d'y puiser le premier. Il jette au peuple, ce qu'il a pris, les magistrats en font autant, tous les gâteaux et harengs y passent, le peuple se précipite pour se les arracher, chacun veut emporter quelque morceau, attaché à son chapeau. Enfin le bourgmestre donne le signal du retour et le drapeau marche en tête suivi par la musique, les tireurs, les magistrats et le clergé. Le peuple ferme la marche en chantant; de retour à la ville les jeunes gens vont à la danse.

Pour terminer la fête on allume, à l'entrée de la nuit, sur la vieille montagne un grand tonneau goudronné attaché à un haut pieu et plus de cent feux allumés sur toutes les hauteurs des environs répondent à ce signal.

Quant à l'origine de cette coutume bizarre, qui s'appelle « tonneken-brand », et dont on trouve la première mention dans les comptes de la ville de l'année 1398 (qui font partie des « Archives du royaume » à Bruxelles), les opinions sont partagées.

Digitized by Google

Les uns prétendent que la fête se célèbre en mémoire d'une heureuse délivrance d'un long siège; les autres n'y voient qu'une allusion à l'Évangile où Jésus rassasie cinq mille hommes (1).

A Ypres on nomme ce jour « borrelle-sondagh, » parce que jadis les enfants, des torches ou « borrelle » en main, parcouraient les rues en criant : « borrelle, borrelle, steeckt het vier in de helle, » flambeau, flambeau, allumez le feu dans l'enfer.

On dit qu'ils voulaient ainsi représenter les Juifs qui, avec des torches, allèrent chercher le Seigneur au jardin des Oliviers; de même en s'asseyant tranquillement, avec leurs flambeaux allumés, devant les portes, ils semblent éclairer le Christ dans sa marche vers la prison.

Le nom de « borrelle sondagh » nous rappelle celui de « dimanche des bourres, » par lequel on désigne dans le département des Ardennes le même jour, qui ailleurs, se nomme « dimanche des brandons » ou « des bordes. » Toutes ces dénominations tirent leur origine des torches ou des feux qu'on allume ce jour. Des analogies que l'on trouve entre les usages de cette fête existant en France et ceux qui règnent en Belgique, il résulte sinon la preuve, du moins la présomption très-fondée, que le nom de « behourdich-zondag » ou « behourdic-zondag » qui, dans les documents du Hainaut et de Namur, aussi bien que dans les documents flamands du moyen-âge, désigne souvent soit le premier, soit le deuxième dimanche du carême, n'a pas d'autre signification.

Il est vrai que le mot provençal de « behourdiz » (« behordeis, bohordeis, bouhordeis, » en bas-latin « behordium, ») signifie, dans le principe, combat, course de lances ou de bâtons, et que les Provençaux ont donné au premier dimanche du carême le nom de « jour

(1) Belgisch Museum. Gent, 1837, t. I, 176 sq.; Légendes et Traditions de la Belgique, par M. de Ploennies. Traduit par L. Piré. Cologne, 1848, p. 234 sq.

(2) Ana, cah. I, p. 9.

Digitized by Google

du bouhourdis, bouhourdûch, ou bourdich, » à cause de la coutume qu'ils avaient autrefois, de joûter au bâton ou à la lance (1), usage que nous retrouvons en Belgique dans les joûtes ou tournois qui avaient lieu au même jour à Malines et à Lille (2). Mais aussi bien qu'à Lyon les rameaux verts, auxquels on attache des gâteaux et des oublies, le premier dimanche du carême, s'appellent à présent « brandons, » les — « bouhours » ou bâtons pour s'entreheurter (« bouhourder, behourder ») ont pris à Valenciennes une autre acception, et désignent maintenant les torches de filasse trempées dans du goudron, que les enfants y allumaient, il y a peu d'années, le soir du premier dimanche du carême. Cet usage est parfaitement analogue à celui qui existe encore au même jour dans le pays de Limbourg, et il est possible qu'il ait valu au premier dimanche du carême le nom de « behourdich zondag. »

A Bruges, où chaque dimanche du carême se signale par une espèce de fête ou de « kermesse, » qui a lieu dans l'un ou l'autre des quartiers de la ville, le premier dimanche du carême s'appelle « dullis » ou « sottiskermis. » Cette fête, qui est suivie des kermesses appelées « beggynekermis, potteriekermis et sint Salvatorkermis, » est la plus fréquentée, la plus joyeuse et la plus bruyante de toutes, ce qui lui a donné son nom de « kermesse des sots ou des fous. »

Quant à l'origine des feux qui s'allument le premier dimanche du carême, on a presque la certitude, qu'ils sont les vestiges d'une ancienne fête païenne en l'honneur de Thor ou Donar. A l'entrée du

(1) M. le baron de Reiffenberg a expliqué ce mot par le thiois : « behoorten » ou « behoorden, » père du mot français « heurter, » et qui convenait très-bien à cette espèce de tournois primitif (*).

(2) La fête bien connue du Roi de l'Épinette à Lille se célébrait chaque année le premier dimanche du carême.

(*) Coremans, p. 102.

Digitized by Google

printemps, on implorait la bénédiction de ce Dieu du printemps pour garantir les champs et les semailles de tout malheur. C'est pourquoi les campagnards limbourgeois n'ont pas tout-à-fait tort lorsqu'ils affirment que ces feux s'allument pour l'ouverture des travaux champêtres.

Le premier et le deuxième dimanche du carême, on fait en Belgique une collecte à toutes les messes et à tous les offices pour l'Université catholique de Louvain.

---

24 février. — (*Osmunda regalis.*) Saint Ethelbert; saint Mathias; saint Modeste.

Les jours de la première semaine du carême ont presque tous des noms particuliers.

Le lundi s'appelle » blauwen maendag » lundi bleu (1), dénomination que l'on attribue à la coutume de tendre ce jour les églises en bleu ou en gris, et qui, en Allemagne, désigne le lundi du carnaval. Étant le lendemain du grand carnaval ou « groote Vastelavond, « le lundi bleu est un jour d'amusement populaire par excel-

(1) Quelques auteurs expliquent ce nom par « lundi inutile », le mot « blauw » en flamand aussi bien que « bleu » en français ayant la signification de « nul, vide, » signification qui s'est conservée dans les phrases « eene blauwe uitvlugt; blauwe bloempjes, » etc. « faire des coups bleus, des contes bleus. »

D'autres croient que le mot dérive soit du vieux « blueten, » se réjouir, « blisse » (gaieté) soit de l'anglais « plough-monday, » parce qu'en différentes villes de l'Allemagne on promenait, le lundi bleu, une charrue, tout comme en Angleterre au « plough-monday. »

Digitized by Google

lence et c'est de là qu'est venue l'habitude désastreuse de « la saint lundi » ou de « faire le lundi bleu » (« blauwen maendag houden »).

Dès le douzième siècle, on essaya en Belgique, de combattre la coutume du lundi bleu, comme païenne, impie et désordonnée. Les méfaits commis ce jour-là se punissaient plus sévèrement que ceux qui étaient commis un autre jour; les moines faisaient des prêches particuliers aux compagnons de métiers pour les faire renoncer aux lundis bleus, aussi nommés « vryen-maendagen, » lundis libres, ou « pufmaendagen, » lundis de plaisir, mais tous ces efforts n'eurent qu'un faible succès, puisque l'habitude de faire le lundi continue à subsister (1).

Le mardi s'appelle « broederlyke-tuchtiging-dinsdag » mardi du châtiment fraternel, d'après l'Évangile du jour. Les maîtres d'écoles, en plusieurs endroits, pour être d'accord avec les exigences du jour, punissaient ceux de leurs élèves qui, pendant l'année, s'étaient montrés les plus dignes de cette distinction.

Le jeudi tire son nom de « cananiterin-donderdag, » jeudi de la cananéenne, également de l'Évangile. C'était autrefois une espèce de fête des dames, qui avait quelque analogie avec la veille des dames, bien que les cadeaux fussent de petite valeur.

Le vendredi est nommé « Wynboer-vrydag, » vendredi des vignerons, encore d'après l'Évangile du jour. C'était jadis un jour de fête pour les vignerons (2).

Au dix-septième siècle se tenait dans l'hôtel de ville de Bruxelles, pendant la première semaine du carême, une foire appelée « la foire aux verres » ou « le marché aux glaces du grand carême (« glazemerct van den grooten vastelavond »). Elle existait déjà en 1635. On n'y allait que de nuit; les salles du palais étaient remplies de toutes sortes de marchandises, et les dames de la cour, assises dans les

(1) Coremans, p. 47.

(2) Coremans, A. b., p. 49-50; 58; 63.

Digitized by Google

boutiques et parées à l'avantage, jouaient des pièces d'orfèvreries et autres bijoux à la façon qui se pratiquait à la foire de Saint-Germain » (1).

---

23 février. (*Amygdalus persica*. Saint Mathias, en l'honneur duquel six églises sont consacrées.

Cette fête est un grand jour de sort pour les hommes. Si on pose sur l'eau contenue dans un vase des deniers creux, celui dont le denier ira le premier à fond doit mourir le premier.

Si, la nuit, on jette un soulier en arrière par dessus sa tête, et que la pointe se dirige vers la porte de l'appartement, on le quittera bientôt soit pour aller rejoindre ses ancêtres, soit au moins pour déloger.

Si saint Mathias trouve de la glace, il la brise; s'il n'en trouve pas, il en fait (2).

S'il gèle pendant la nuit, le froid ne cessera pas avant quarante jours. C'est pourquoi en quelques localités on place la nuit dans le vestibule un pot d'eau pour voir si l'eau gèlera ou non (3).

Dans le pays de Limbourg on dit : « sint Matthys werpt den eersten steen in 't ys, » saint Mathias jette la première pierre dans la glace (4), pour désigner le commencement du dégel qui, avant la réforme du calendrier, avait ordinairement lieu vers cette époque. Aussi était-il d'usage en différentes villes de transporter, le jour de saint Mathias, les neiges et les glaces hors des portes, sur des chariots conduits par des gens masqués qui faisaient mille tours aux jeunes filles (5).

(1) Wauters, H. d. B., III, 48; Revue de Bruxelles, 1841, octobre.
(2) Coremans, p. 77.
(3) *Tuinman Voorteekenen*, 5.
(4) *Tuinman*, I, 94.
(5) Coremans, p. 15.

Digitized by Google

Les sociétés nommées « Kalandbroers, Kalendebroeders » ou « fratres Kalendarii, » qui reconnaissaient saint Mathias pour leur principal patron, célébraient cette journée très-pompeusement. Ces confréries, connues dans les diverses contrées de la Basse-Allemagne, se composaient d'ecclésiastiques et de séculiers, mariés ou non; les femmes même n'en étaient pas exclues. Leur but était de prier en commun, de décider quels jours de fête devaient être particulièrement célébrés et avec quelles solennités (ad festa et sacra singulis mensibus ordinanda) enfin de se réunir afin de s'adonner à des amusements honnêtes. L'association, qui reconnaissait une parfaite égalité de rangs à ses membres, s'occupait de fixer la somme d'aumônes à accorder aux pauvres qu'elle jugeait dignes de pareils dons. La réception des membres, parmi lesquels se trouvaient toujours six ou douze ecclésiastiques, se faisait à la majorité des voix. Chaque confrérie avait ses doyens et camériers qui réglaient ce qui se rattachait aux affaires financières et à l'observation des réglements, approuvés ordinairement par les évêques des diocèses respectifs. Tous les membres s'assemblaient le premier de chaque mois pour régler les affaires de la société et pour assister à un repas commun. C'est ce qui a donné lieu à la dénomination de « calandgilde » ou « broederschap der kalenderbroederen. »

Personne ne sait au juste quand ces associations prirent naissance. Elles se disaient très-anciennes et leurs repas communs rappellent les agapes des premiers chrétiens, qui, malgré les défenses formelles et réitérées de plusieurs conciles, continuèrent à subsister jusqu'à la fin du septième siècle. Toutefois, on a cherché à prouver qu'elles ne datent que du treizième siècle, lors de l'institution du rosaire par saint Dominique, et que le couvent d'Ottberg, sur le territoire de l'abbaye de Corvey, en Westphalie, fut leur berceau, d'où elles se seraient étendues dans les Pays-Bas et sur une grande partie de l'Europe. Ce qui est certain, c'est que différents papes et empereurs leur avaient témoigné de la bienveillance, et que

Digitized by Google

les rois de France leur permirent de s'établir dans leur royaume. Au commencement du seizième siècle encore, les « Kalenderbroederen » ou « Kalandbroers » étaient bien vus partout et avaient acquis d'importantes possessions. Mais, peu de temps après, il s'éleva contre eux des accusations de tout genre. Les protestants prétendirent que les Kalandbroers s'adonnaient à la débauche. Le bras séculier ne tarda pas à sévir contre eux; leurs confréries furent dissoutes et leurs biens confisqués au profit de l'État. Même dans les pays catholiques, cet exemple trouva des imitateurs; il n'y eut que quelques associations fondées sur des principes analogues, par exemple les chapitres de sainte Marie à Tirlemont, à Léau, etc., qui ne furent pas abolies. Ces chapitres qui remontent au treizième siècle, sont les premiers, en Belgique, parmi lesquels on trouve, outre des ecclésiastiques, des frères séculiers, mariés ou non; cependant, on n'y acceptait pas de personnes mariées en secondes noces. Si l'on en croit la tradition, chaque frère devait s'engager par serment à ne pas déclarer le montant des revenus de l'association.

En 1794, les dernières de ces associations semi-ecclésiastiques disparurent, mais à Tirlemont on raconte encore de nos jours des récits fabuleux qui se rattachent au chapitre de sainte Marie, dont les membres étaient appelés par le peuple « hinnen priesters. » Les phrases flamandes « hy geeft eenen grooten kaland » (il donne un grand banquet), ou « hy kalandert reeds de gansche week » (il fait déjà la vie pendant toute la semaine), que l'on entend souvent dans la bouche des classes inférieures, pourraient bien être le dernier souvenir des anciens kalandbroers (1).

(1) Coremans, p. 123-125; Telleri dissert. de Fratribus Kalendariis; Van Alkemade, I, 302-3.

Digitized by Google

26 février. (*Vinca minor.*) Saint Alexandre ; saint Nestor.

Saint Alexandre est patron de Theux, près de Spa, et de Xhendelesse, près de Verviers, deux paroisses qui, l'une et l'autre, appartiennent à l'évêché de Liége.

---

27 février. — (*Pulmonaria officinalis.*) Saint Euchaire ; sainte Honorine; saint Léandre.

A Bruges, les sociétaires de saint Sébastien tirent à la cible, chaque mercredi du carême, pour des craquelins. Celui qui atteint le premier le petit cercle noir, est tenu de donner, au tir subséquent, au moins quatre craquelins de grandeur ordinaire.

La Société donne, à chaque tir, le grand craquelin et dix petits (1).

---

28 février. — (*Crocus vernus.*) Saint Aily ; sainte Ermine ; saint Oswald ; saint Romain.

A Courtrai, se faisait autrefois une procession en mémoire de la délivrance de la ville menacée par des Écossais, en 1580; mais Courtrai ayant reçu une garnison écossaise en 1707, cette procession cessa d'avoir lieu (2).

(1) Constitution et Règlement de la Société royale de Saint-Sébastien à Bruges Bruges, 1846.

(2) Schayes, p. 154.

Digitized by Google

MARS.

Le mois de mars, qui fut pendant des siècles le premier mois de l'année, a conservé en flamand le nom de « lentemaend », mois du printemps, que Charlemagne lui a donné en l'appelant « Lentzinmânoth. »

Bien que dans les documents flamands du moyen-âge la dénomination de « maerte, meerte » se trouve plus fréquemment employée que toute autre, il est certain que « lentemaend » était déjà, à une époque plus reculée, en usage chez les Germano-Belges. Les Anglo-Saxons se servaient également du nom de « Lenctmonat » pour désigner leur « Hredmonath », mois de Hreda ou Rheda, déesse à laquelle ils avaient consacré le mois de mars.

Quant aux noms de « Dorremaend », mois sec, et de « Thormaend », mois de Thor, qui s'appliquent également à mars, nous ne savons pas si l'une et l'autre de ces dénominations ont été d'usage dans les Pays-Bas, ou si l'une d'elles n'est pas une corruption de l'autre.

Thormaend se retrouve dans les pays germaniques du nord, où « thorri » en islandais, « thore » ou « thorsmonad » en suédois, désignent le mois de janvier, et « tormaaned » en danois, « thurrmonad » en suédois, celui de mars; mais, d'après Biörn, toutes ces dénominations ne se rattachent pas au nom de Thor ou Donar, mais

Digitized by Google

à l'âpreté de l'hiver, de sorte que « thorri » aussi bien que « tormaaned, thurrmonad » et « dorremaend » signifient « mois sec », ce qui serait parfaitement d'accord avec le nom de suchyi (« sushiz », ou « sushez », en slavon d'aujourd'hui), que les anciens Slaves ont donné au mois de mars.

Digitized by Google

1 mars. — (*Album porrum.*) Saint Aubin, patron de cinq églises du diocèse de Namur.

Dans la Campine les jeunes filles et les jeunes garçons vont crier en plein air la veille de mars, avant de se coucher : « Red, red, brengt raed, raed! » pour apprendre quel sera leur mari ou leur femme, car ils croient alors voir en rêve l'objet de leurs vœux.

Dans le pays wallon, où l'on pratique le même usage, on crie : « mars, mars » au lieu de « red, red (1). » Les jeunes filles des environs de Liége jettent aussi, pendant neuf jours, à commencer du 1er mars, avant de se coucher, leurs bas derrière elles, par-dessus la tête, en disant chaque fois trois *pater* et trois *ave*. Elles ne regardent les bas que le lendemain matin. Sont-ils tombés en croix, on ne se mariera pas encore; dans le cas contraire, on voit le futur mari en songe. Mais si les bas sont tombés en croix et si en rêve on voit un cercueil, il faut se résigner à rester fille.

Nous n'osons pas essayer de donner une explication plus ou moins hasardée sur la signification des paroles ni sur l'origine de cet usage. Mais ce qui est très-singulier, c'est que des pratiques analogues se retrouvent chez les jeunes filles tchèques en Bohême.

(1) Coremans, p. 16.

Digitized by Google

D'après l'édit sur la chasse, donné le 31 août 1613 par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, à Bruxelles, il était interdit de chasser depuis le 1er mars jusqu'à la sainte Madeleine, sous peine de payer une amende de dix réaux et une somme d'indemnité pour les dommages causés dans les champs (cf. article 46).

Le même édit défendit, sous peine de soixante réaux d'amende et d'une somme d'indemnité pour les dommages causés dans les champs, de poursuivre, durant le temps susdit, perdrix, faisans et hérons soit avec des chiens, soit avec des oiseaux (art. 78).

L'article 57 de l'édit prohiba, pendant la durée de l'accouplement des perdrix, l'usage de lévriers ou « ligh-honden », et l'article 68 défendit de porter, depuis le 1er mars jusqu'au dernier jour d'août, des grapins ou « klimsporen », sous peine de les perdre et de payer vingt réaux d'amende.

Le 1er mars de chaque année, ledit édit devait être proclamé de nouveau sur toutes les places et dans toutes les localités où d'habitude se faisaient les publications des lois (1).

---

2 mars. — (*Cerastium pumilum.*) Bienheureux Charles le Bon; saint Simplice.

Le bienheureux Charles le Bon, comte de Flandre, fils de saint Canut, roi de Danemarck, et d'Adèle, fille de Robert-le-Frison, fut amené à Bruges aussitôt après le martyre de son père et reçut une éducation soignée à la cour de son oncle, Robert de Jérusalem, qui en l'instruisant des devoirs d'un prince administrateur et guerrier, lui

(1) Heuvelmans. *Lotgevallen van eenen turnhoutschen jager.* Turnhout, 1843, p. 118, 119, 122, 126, 129, 154.

Digitized by Google

inspira des principes éminemment religieux. Charles se distingua par sa bravoure dans la Terre-Sainte et dans la guerre de son oncle contre les Anglais, et, après la mort de Baudouin à la hache, il fut déclaré son successeur plus encore par les vœux unanimes de la noblesse et du peuple, que par la dernière volonté de Baudouin. Dès lors il consacra sa vie entière au bonheur des Flamands et sa réputation s'étendit si loin, qu'on lui offrit l'une après l'autre la couronne de Jérusalem et celle de l'Empire. Mais ses vertus lui attirèrent une haine mortelle de la part d'une famille puissante de Bruges, dont il avait dû punir les injustices. Pour se venger du noble comte, elle forma le projet de l'assassiner, et un jour que le prince assistait, selon sa coutume, à la messe dans une chapelle haute de l'église de Saint Donatien, et priait avec ferveur au pied de l'autel de Marie, un des conjurés lui abattit le bras d'un coup de hache et un autre lui fendit le crâne. Son corps fut enseveli d'abord dans l'église de Saint-Christophe, où on lisait jadis son épitaphe latine; plus tard ses restes sacrés furent transportés à la basilique de saint Donatien, et y demeurèrent jusqu'à la fin du dernier siècle, époque à laquelle l'église tomba sous le marteau du vandalisme révolutionnaire. Les reliques du saint Martyr furent cependant gardées avec respect et, le 2 mars 1827, sept cents ans après la mort de Charles, elles furent replacées solennellement sur un autel dans l'église de Saint Sauveur, aujourd'hui cathédrale.

Le jour de sa fête attirait autrefois un grand concours de fidèles ; les fiévreux surtout affluaient de tous côtés pour se guérir en buvant dans le crâne du bienheureux Charles le Bon (1).

(1) De Smet, M. d. M., p. 310-312; Gazet, p. 395-6

Digitized by Google

3 mars. — (*Mesembrianthemum aureum.*) Sainte Cunégonde ; saint Gervin.

Le 3 mars 1175, mourut le B. Frédéric, Norbertin, fondateur du couvent de Mariengardt ou Jardin de Marie. Il avait, dès l'âge le plus tendre, consacré son innocence à la sainte Vierge. Il fit plusieurs miracles par son intercession, et introduisit la coutume de célébrer tous les samedis la messe en son honneur (1).

---

4 mars. — (*Aleine media.*) Saint Casimir ; saint Phocas.

Le second dimanche de carême s'appelle à Bruges et à Ypres « de Craecke-Sondagh » ou dimanche des craquelins.

En l'honneur du saint sacrement les gildes faisaient autrefois à Ypres un ommegang, et portaient « eene groote en mannelycke Craecke, verciert met vergulde oupeelen ende anderzins » (un grand craquelin de la hauteur d'un homme, décoré d'oublies dorées et d'autres ornements) lequel, après la procession, était le prix d'un tir qui terminait la fête (2).

(1) B. M., p. 44.
(2) Ana, I, 3.

Digitized by Google

8 mars. — (*Helleborus viridis.*) Saint Théophile ; sainte Théophanie.

Commémoration de tous les saints de l'ordre de Saint-Augustin.— Le Pape Innocent XII a accordé, le 28 mars 1699, indulgence plénière à tous les fidèles qui visiteront le 5 mars, le 17 mars, le 4 mai, le 16 mai, le 28 août ou le 18 novembre, l'église de Notre-Dame de Hanswyck, à Malines (1).

---

9 mars. — (*Narcissus Pseudonarcissus.*) Sainte Colette.

Cette sainte réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, canonisée solennellement par le pape Pie VII, en 1807, est très-honorée à Gand, où elle mourut en 1447.

Il y a de nos jours en Belgique sept communautés de religieuses portant le nom de Colettines et six couvents de Clarisses-Colettines, qui appartiennent à l'ordre de Sainte-Claire, réformé par sainte Colette.

Le jour qui suit immédiatement le premier lundi de mars, s'appelait autrefois « Afterdag » (2).

(1) Sire, p. 169-170.
(2) Coremans, p. 110.

Digitized by Google

7 mars. — (*Narcissus pseudonarcissus simplex.*) Sainte Perpétue; saint Thomas d'Aquin.

La fête de sainte Perpétue, bien qu'elle ne se chôme en Belgique que dans l'Église, est une des plus anciennes fêtes chrétiennes. Nous la trouvons déjà indiquée dans la première liste de fêtes, dite de Rome, qui remonte à l'an 354 (1).

Le mercredi de la seconde semaine du carême s'appelle à Ypres « kattewoensdag », parce que ce jour on précipitait des chats de la tour de la halle de la ville, en souvenir, dit-on, de la renonciation des Yprois au culte de Vrya ou Freya, qui en sa qualité de déesse de la guerre et de sœur d'Odin, le suivait à la guerre sur un char traîné par des chats.

Cet usage qui remonte à la plus haute antiquité, puisqu'un ordre de Baudouin III, comte de Flandre, daté de l'an 962, en décréta l'observation annuelle, se pratiquait d'abord le jour de l'Ascension, à l'occasion de la foire qui se tenait vers cette époque.

Jusqu'à 1231, époque à laquelle la construction de la tour de la halle ainsi que celle de la première moitié de la halle (Lakenhalle) furent terminées, on précipitait les chats du haut de la tour du vieux et du nouveau château; puis, de la tour de l'église de Saint-Martin; plus tard enfin, de la tour de la halle.

En 1475, on transféra la cérémonie, qui du reste se répétait ordinairement le jour de la grande kermesse ou le « Tuindag, » au mercredi de la seconde semaine du carême appelé de là « kattedag. » La foire qui depuis le dixième siècle, se tenait à Ypres dans la seconde semaine du carême, en reçut le nom de : « katte » ou « Koude-Ypre-feest. »

Le 28 février 1714 on reprit l'usage qui, depuis 1674, avait cessé

(1) Mai, Script. vet. nov. collect., t. V, p. 54-56.

Digitized by Google

d'être pratiqué, et ce n'est qu'en 1818 qu'il a été entièrement aboli (1).

En beaucoup d'endroits on appelle ce mercredi « Overleverings-woensdag, » mercredi de la tradition, d'après l'évangile de ce jour (2).

---

8 mars — (*Narcissus lætus.*) Sainte Félicité; saint Jean de Dieu; saint Philémon.

A Dinant on procédait ce jour-là au renouvellement des vingt-et-un jurés, qui avait lieu auparavant le 22 janvier.

La fête du saint fondateur de l'Ordre de la Charité, qui mérita par sa piété d'être appelé Jean de Dieu, se célèbre dans toutes les églises de la Belgique, mais surtout dans les nombreuses communautés d'hommes et de femmes qui l'honorent comme patron.

---

9 mars. — (*Narcissus bullocodium.*) Sainte Françoise.

---

(1) Plaetselyke gewoonte van Ypre door J.-J. Lambin, N. L. 1834. p. 137-141. Ana, cah. I, p. 6, 14; Korte Uyt-Legghinge eeniger godvruchtigher Ghewoonten van de Borghers van Iper, namentlyck van 't smyten der catten, door Aert Hierakx, borgher van Iper. Iper, 1714. Th. Lansens. De Katten en het Ypersche Kattenfeest. De Toekomst, t. II, 40-43.

(2) Coremans, p. 54.

Digitized by Google

10 mars — (*Veronica triphyllos.*) Fête des 40 ss. Martyrs de Séb.

S'il gèle cette nuit, le froid ne cessera pas à moins de 40 jours, et l'année ne sera pas fertile. Cette croyance populaire pourrait bien se rattacher au nom chrétien de ce jour, 40 martyrs ou 40 chevaliers (1).

A Vissenacken, village près de Tirlemont, se célèbre la fête du bienheureux Hymelin, qui attire chaque année un grand concours de fidèles, bien que ce saint n'ait pas encore été canonisé par autorité apostolique.

Hybernois de nation et parent de saint Rombaut, il mourut d'une fièvre pestilentielle et fut inhumé dans l'église de cette commune, où plusieurs miracles se sont opérés par son intercession (2).

---

11 mars. — (*Erica vaguus.*) Saint Constantin; saint Euloge; saint Goslin; saint Vindicien.

Saint Vindicien, évêque de Cambrai, mourut à Bruxelles en 706 (3).

Le troisième dimanche du carême, oculi ou Toogdag, s'appelle d'après l'évangile de ce jour « stom-duivel-zondag, » dimanche du diable muet.

(1) Coremans, p. 77.
(2) Gazet, p. 325.
(3) B. M., p. 49.

Digitized by Google

A Courtrai se faisait autrefois une procession dans laquelle paraissait Pilate avec sa femme et quatre soldats qui traînaient Jésus-Christ portant sa croix; cette procession fut supprimée en 1707.

A Ypres, on nomme ce jour de « quene-sondagh, » dimanche de la vieille femme, parce qu'autrefois les enfants, portant une petite poupée dans un panier couvert, parcouraient les rues en chantant :

Oude quene babelboone,
Isse oudt, s'en is niet schoone;
Gheeft se doch een ey,
Daer me looptse wey.

(Vieille femme babillarde, bien qu'elle soit vieille et qu'elle ne soit pas belle, donnez-lui pourtant un œuf, avec cela elle s'en va).

On dit que c'est en souvenir de l'ancien testament qui disparut le jour de Pâques, et que la poupée doit représenter la synagogue; mais selon toute probabilité cette figure est un emblème de l'hiver, que les enfants portent dehors. Car l'hiver est assez généralement représenté par une vieille femme, et nous rencontrons dans presque tous les pays tant teutoniques que slaves la cérémonie de l'expulsion de l'hiver.

A Furnes on donne le nom de « oude-queinendag » ou « oude wyvekensdag, » jour des vieilles matrones, au deuxième dimanche après Pâques (1).

(1) Coremans, p. 43-44. — Schayes, p. 153. — Ana, I, 11-12. — Liebrecht, O. J., p. 182 sq.

Digitized by Google

12 mars.—(*Ixia bullocodium.*) Saint Grégoire le Grand, patron des écoliers, auquel est consacrée l'église de Flamierge-Roumont dans la province de Luxembourg.

C'est surtout dans le pays wallon que la fête de saint Grégoire donne lieu à beaucoup de particularités.

Les garçons qui fréquentent les écoles ont le privilége de faire, ce jour-là, une quête. Ils s'en vont débiter devant chaque maison quelque chanson relative à la fête, et on leur donne d'habitude des œufs, de la farine, du beurre, etc., pour en faire des galettes. Dans quelques localités près de Dinant et de Huy, les garçons qui font la quête habillent l'un d'eux en évêque pour représenter saint Grégoire; dans d'autres villages du pays de Namur, où le maître accompagne lui-même ses écoliers, quatre garçons sont travestis. L'un d'eux est déguisé en saint Grégoire, un autre en chapelain du pontife; le troisième représente un boulanger et le quatrième un sergent. Le boulanger porte sur le dos un sac dans lequel il met tout ce qu'on reçoit. La quête terminée, on retourne à l'école où l'évêque aussi bien que les autres garçons, choisit une femme parmi les petites filles qui fréquentent l'établissement. La mère de saint Grégoire et celle de sa femme sont tenues de faire pour toute la compagnie le « matou, » (des pistolets cuits au lait), des galettes, des « koukebacks » ou « vouts » (ainsi s'appellent les omelettes en wallon). On mange puis on danse, et c'est souvent le maître d'école lui-même qui joue du violon pour amuser les enfants.

Dans quelques villages près de Saint-Hubert, cette quête et cette fête ont lieu la veille de la conversion de saint Paul; nous ignorons pour quel motif.

Dans les environs de Liége, les écoliers ont le droit de mettre, le

Digitized by Google

jour de saint Grégoire, leur maître à la porte, et celui-ci est astreint à leur donner le soir un régal.

Dans le Hainaut, la fête de saint Grégoire ne se célèbre presque plus.

Il en est de même en Brabant.

A Diest et dans les environs de cette ville, les écoliers vont encore le matin à l'église pour assister à la messe qui se dit en l'honneur de saint Grégoire; le reste de la journée leur appartient.

A Louvain, on proclame ce jour-là, dans toutes les écoles de la ville, celui des écoliers qui s'est le plus distingué parmi ses condisciples. On l'appelle « primus » ou premier, à l'imitation des premiers en philosophie dans l'ancienne université. Toute l'école, marchant en ordre, conduit à la grande messe ce « primus » couronné et précédé d'un écolier portant un laurier. Les autres élèves, ayant une branche de laurier attachée à la boutonnière, ne cessent pendant tout le trajet, de faire retentir l'air du cri de « vivat primus he! » Dans l'après-dîner, les écoliers se rendent dans le même ordre hors des portes de la ville pour s'y livrer à la danse et à la joie (1).

Dans la même ville, le jour de saint Grégoire donnait encore lieu à un autre usage.

C'était surtout alors que les femmes dont les enfants pleuraient continuellement, se rendaient dans l'église des Hospitaliers, pour faire un pèlerinage à saint Jean le pleureur (sint Jan den greysen) (2). La chapelle au Château César, rebâtie en 1457 sur l'emplacement de l'ancienne, construite en 1140 mais démolie plus tard, était dédiée à saint Jean l'évangéliste. Le prévot y prononçait quelques prières sur l'enfant, et la mère retournait chez elle avec l'espérance de voir cesser ses pleurs.

A l'occasion de ce pèlerinage, il y avait une foire au château, où

(1) Schayes, p. 234-5.

(2) Sans doute pour gryzende?

Digitized by Google

tous les bambins de la ville allaient dépenser leurs liards en friandises (1).

A Malines, les écoliers se rendaient autrefois processionnellement le matin de ce jour, à l'église de Saint-Rombaut pour y assister à la messe en l'honneur de saint Grégoire ; dans l'après-dîner, ils se promenaient avec leurs professeurs hors de la porte de Diest et s'y amusaient à différents jeux.

En Flandre la fête de saint Grégoire se célèbre dans les écoles des dentellières ou « kantwerkscholen. » Comme ailleurs au jour de sainte Anne, on y pare la veille de la saint Grégoire les écoles de fleurs, de buis et d'une belle couronne suspendue au plafond. On distribue alors les prix annuels aux filles qui se sont distinguées par leur assiduité au travail et par leur bonne conduite (2).

En quelques localités de la Flandre, entr'autres à Peteghem, les écoliers ont le droit de lier leur maître, « meester binden, » en vue d'être régalés par lui d'une goutte de genièvre au sirop. L'après-dîner, ils vont avec le maître à une ferme des environs, où ils s'amusent jusqu'à la nuit tombante en buvant de la bière et en mangeant des mastelles.

A Termonde on chante encore une chanson qui se rattache à l'ancienne coutume de proclamer ce jour le *primus*. La voici :

De primus zal tracteeren
Kom, myn liefke, kom, kom, kom;
De primus zal tracteeren,
Kom, myn liefke, kom;
Van den jambon, bon, bon, bon,
Van den jambon (3).

(1) Piot, p. 40-1.
(2) Liedjes voor de kantwerkscholen, door C. Duvillers. Brugge, 1846, p. 8-9.
(3) Wodana, p. 85.

Digitized by Google

13 mars. — (*Viola tricolor.*) Sainte Christine; sainte Euphrasie; saint Théodore.

Dans les communes du pays de Waes, on publiait tous les ans soit le dimanche, soit un autre jour de la semaine avant la mi-mars, les ordonnances du grand bailli et des grands échevins sur les réparations à faire; car toutes les réparations aux chemins, aux haies, aux ponts, etc., déclarées nécessaires par la commission spéciale qui visitait annuellement tous les chemins entre Noël et la Chandeleur, devaient être faites de la mi-mars au dernier jour de mai (1).

---

14 mars. — (*Soldanella alpina.*) Saint Alfred; sainte Mathilde.

Il n'y a qu'une seule église du diocèse de Gand qui soit consacrée à sainte Mathilde.

Le quatrième mercredi du carême s'appelle « Geboren-blinde-woensdag, » parce que l'évangile de ce jour rapporte l'histoire de l'aveugle-né; on avait l'habitude d'accorder ce jour-là quelques secours aux aveugles nécessiteux (2).

(1) Costumen van den Lande van Waes, p. 135.
(2) Coremans, p. 54.

Digitized by Google

15 mars. — (*Tussilago farfala.*) Saint Longin ; saint Zacharie.

La « mi-mars » ou « half-meerte » est le jour où, en beaucoup d'endroits du Brabant et du pays de Limbourg, les domestiques quittent leur service pour en prendre un autre ou pour se marier. A Diest ainsi qu'à Dixmude, c'est le jour des déménagements.

A Anvers, où le changement de service se fait ordinairement à la saint Pierre, on a l'habitude de s'informer, le jour de la mi-mars, des intentions de ses domestiques en leur adressant la question de rigueur : « Blyft-je 't jaer? » Est-ce que vous demeurez cette année? Quand on ne leur demande rien, les domestiques savent à quoi s'en tenir. Ils disent : « 'K ben niet gevraegd, » on ne m'a pas fait la question, et cherchent un autre service.

A Louvain l'engagement des domestiques se fait à la foire de « mi-mars, » appelée à cause de cela « veersekensmerkt, » marché aux génisses. Cette foire, qui a toujours lieu le 17 mars, donnait autrefois sujet à mille plaisanteries de la part des étudiants. C'était à qui imaginerait le trait le plus ingénieux pour taquiner les jeunes servantes ou pour abuser de leur crédulité!

Le bourgeois de Merchtem ou de Capelle-au-Bois, qui allait habiter en Flandre, restait soumis aux usages et aux coutumes du lieu où il avait acquis la bourgeoisie, à la condition qu'il vînt y résider tous les ans pendant trois fois quarante jours : à la mi-mars, au mois d'août et à la saint Remy.

Pendant ce terme, il devait avoir : « son feu ardant, son koc chantant, et sa warde en sa maison, » d'après l'accord spécial passé à Bruxelles le mardi avant la saint Urbain 1318, entre le duc de Brabant et le seigneur de Termonde (1).

(1) H. d. E. d. B., vol. II, 65.

Digitized by Google

16 mars. — (*Narcissus nutans.*) Saint Cyriaque ; sainte Eusébie ; saint Héribert.

Sainte Eusébie, fille de saint Adallade et de sainte Rictrude, abbesse de Hamaye, mourut le 16 mars, vers l'an 673. Elle fut solennellement inhumée dans l'église de son abbaye, consacrée à la vierge par saint Vindicien (1).

Le jeudi de la mi-carême s'appelle en flamand « heerlyken donderdag, » jeudi magnifique, tandis que le samedi de la même semaine porte le nom de « Mulier adultera, » samedi de la femme adultère.

En quelques endroits on brûlait, ce samedi, un mannequin de paille figurant une femme (2).

---

17 mars. — (*Viola odorata.*) Sainte Gertrude, patronne de Nivelles.

Cette sainte, à laquelle quarante-deux églises sont consacrées en Belgique, et qui a donné son nom à Sint-Gertruidenberg en Hollande, était la fille du bienheureux Pépin de Landen. Ayant dès sa jeunesse choisi Jésus pour son époux, elle se retira secrètement dans une localité de la Frise orientale, pour échapper aux instances de son père qui voulait la marier au fils du duc d'Austrasie. Ce jeune homme étant mort, Gertrude retourna dans la maison paternelle, et y resta jusqu'à ce que sa mère Itte ou Ideberge,

(1) B. M., p. 53.
(2) Coremans, p. 58-67.

Digitized by Google

devenue veuve, convertit son palais de Nivelles en un monastère. Alors Gertrude prit le voile avec plusieurs autres vierges et fut élue abbesse; sa mère l'assista dans cette charge. Pour pouvoir mieux vaquer à la contemplation et à la prière, elle confia, lors de la mort de sa mère, la direction de son monastère à des frères religieux, mit à sa place une de ses cousines, Wilfetrude, qu'elle avait élevée dans le couvent, et ne s'occupa plus que de jeûnes, de prières et de mortifications. Trois années après, âgée de trente-trois ans, elle mourut le 17 mars 664, le jour même qui lui avait été prédit comme celui de sa mort.

On vénère encore ses restes à Nivelles, où l'on conserve aussi la coupe appelée « patera Nivigellensis, » dans laquelle on buvait autrefois au souvenir de sainte Gertrude (Sinte Geerts-Minne). Car de même qu'on avait coutume de boire au souvenir de saint Jean et de saint Martin, on buvait aussi à la mémoire de sainte Gertrude. On ne sait pas au juste à quelle époque cette pieuse coutume a pris racine, mais les chroniqueurs racontent que le comte Florent V de Hollande, avant de quitter la ville d'Utrecht, l'an 1296, but suivant l'ancienne coutume du pays, « Sinte Geerten minnedronk. » L'assassinat du comte, non loin des portes d'Utrecht, fut cause, dit-on, qu'on remplaça depuis en Hollande « Sinte Geerten Minne » par « Sinte Jans Minne, » le souvenir ou l'amour de saint Jean.

Quelques auteurs prétendent que, dans le principe, on buvait à la fidélité ou « gar truw, » mots que dans la suite, par la conformité des sons, on prit pour Gertrui ou sainte Gertrude. Mais selon toute probabilité la coutume de boire au souvenir de cette sainte n'est pas moins ancienne que la « Sinte Jans Minne. » A l'instar de celle-ci, elle paraît avoir été un vieux usage traditionnel, auquel toutefois l'église n'a jamais reconnu un caractère religieux. De même que les Grecs, à leurs repas, vidaient trois bocaux en l'honneur des dieux olym-

(1) Gazet, p. 300-2.

Digitized by Google

piques, des demi-dieux et de la Santé, les Germains païens buvaient également en l'honneur de leurs dieux et au souvenir de leurs héros et de leurs rois morts. Convertis au christianisme, les Germains conservèrent leur coutume en la transformant : désormais ils burent en l'honneur de Dieu, de Jésus-Christ, de la Vierge et de quelques Saints. Lorsque plus tard le culte de sainte Gertrude se répandit dans les Pays-Bas, « Sinte Geerten Minne » devint la plus populaire.

On buvait de préférence avant de faire un voyage, pour implorer la bénédiction de cette sainte vénérée et pour se mettre sous sa haute protection. Car sainte Gertrude qui, pendant sa vie, avait donné l'hospitalité la plus charitable à tous les prêtres et ecclésiastiques passant par Nivelles, était considérée comme la patronne des voyageurs et surtout des bons gîtes.

La croyance populaire lui prêtait même l'obligation d'héberger, durant la première nuit, les âmes des défunts, qui de là allaient passer la seconde nuit chez les archanges, et n'arrivaient que la troisième nuit au lieu de leur destination.

Peut-être aussi est-ce d'une autre croyance, qui attribuait des fonctions analogues à la déesse « Freyja, » que l'habitude de s'adresser à sainte Gertrude pour avoir un bon gîte en voyage a tiré son origine (1).

On n'invoque plus, que je sache, la sainte vierge de Nivelles pour les heureux voyages, mais on l'honore encore aujourd'hui comme patronne contre les rats et les souris.

De même qu'en Allemagne, la terre du tombeau de saint Ulric à Augsbourg, passait pour chasser tous les rats, on regardait autrefois en Belgique les eaux du puits qui se trouve dans la crypte de l'église de Sainte-Gertrude à Nivelles, comme douées d'une vertu pareille, et de tous côtés les campagnards y affluaient pour chercher de cette eau, dont ils aspergeaient leurs habitations et

(1) Wolf, II, 107-9; Coremans, p. 103-106.

Digitized by Google

leurs champs dans l'intention d'en chasser les rats et les souris (1).

Dans la chapelle de Sainte-Gertrude, qui existait autrefois dans l'enceinte du vieux château de Moha près de Huy, et dont on reconnaît à peine aujourd'hui les traces, on en vint jusqu'au point de fournir des petits pains qui possédaient, dit-on, la vertu de chasser les rats et les souris. Longtemps le droit de distribuer ces pains appartint aux Jésuites; après la suppression de cet ordre, les Augustins de Huy en furent pourvus, à charge de se rendre quatre fois l'an à la dite chapelle, pour y dire la messe, confesser et communier. Mais ces fonctions exercées par des religieux dans les limites de la paroisse des curés de Moha, étaient considérées par ces derniers comme un empiétement sur leur juridiction spirituelle; ce fut en tout temps un sujet de discorde entre eux, jusqu'à ce qu'en 1794, lors de l'arrivée des Français, la chapelle fut détruite après avoir résisté tant de siècles aux ravages du temps. Contre la chapelle demeurait ordinairement un ermite qui enseignait à lire et à écrire aux enfants des environs. Le dernier de ces cénobites, Frère George, dont la mémoire est encore aujourd'hui en grande vénération dans le canton, mourut l'an 1757, et sa demeure resta depuis inhabitée (2).

A Bruxelles, où la tradition attribue à sainte Gertrude la fondation de l'église de Molenbeek-Saint-Jean, un puits près de l'église est consacré à cette sainte; ses eaux regardées comme douées de vertus surnaturelles, attiraient autrefois un grand nombre de pèlerins. Aussi transporta-t-on, le 17 mars 1676, de l'église Sainte-Catherine à celle de Molenbeek des reliques de sainte Gertrude, et chaque fois que des parents allaient à Molenbeek pour y faire lire sur leurs enfants pleureurs l'Évangile de saint Jean, ce qui arrivait presque tous les jours, on disait quelques prières adressées à sainte Gertrude (mulcta sanctæ Gertrudis) (3).

(1) Molanus, p. 266 sq.
(2) Bony, I, 196-197.
(3) H. d. E. d. B., t. I, 323.

Digitized by Google

A Tervueren dans une maison qui, au dix-septième siècle, était mentionnée comme très-vieille et tombant en ruine, se trouvait également un puits dédié à sainte Gertrude, puits que l'on regardait anciennement comme préservant de la fièvre; un Vanderlaecht donna au chapitre de Nivelles cette maison et ce puits, dont la réputation se perdit cependant vers l'an 1600 (1).

D'autres puits consacrés à sainte Gertrude passent encore, de nos jours, pour posséder des vertus fébrifuges. De même on croit encore maintenant que sainte Gertrude, lorsqu'elle est éclairée par la pleine lune, protége les ensemencements du jour. Pois et haricots mis en terre ce jour, lèvent bien, dit-on (2).

---

18 mars. — (*Doronicum Pardalionetes*). Saint Gabriël, archange.

Le quatrième dimanche du carême (Lætare), que les documents du moyen-âge désignent souvent sous le nom latin de « Media Quadragesima, » s'appelle en Belgique « Mi-carême » ou « Half-vasten. »

C'est comme une résurrection du carnaval. Dès le matin les masques circulent par bandes nombreuses dans les rues, et à la nuit tombante ils se rendent tous aux bals masqués qui ne le cèdent en rien à ceux du carnaval.

Mais ce qui caractérise la mi-carême en Belgique, c'est la coutume de donner ce jour, des présents aux enfants, coutume qui s'observe encore aujourd'hui en Brabant et surtout à Anvers. « De Greef van Half-vasten, » le comte de Mi-carême, est pour les enfants des fa-

(1) H. d. E. d. B., t. III, 404.
(2) Coremans, p. 77.

Digitized by Google

milles flamandes ce qu'est pour les enfants allemands et anglais le petit Jésus, et pour les familles françaises, le jour de l'an. Tandis que le bon saint Nicolas paraît vers le commencement de l'hiver, le comte de Mi-Carême, appelé par les enfants « sinte Greef, » arrive sur la fin de l'hiver, chargé de bonbons, de gâteaux ou de verges, pour récompenser leurs bonnes actions ou pour punir leur mauvaise conduite.

Environ huit jours auparavant, l'arrivée de cet ami des enfants est annoncée dans les familles par la chanson bien connue :

Kinderkens hangt uw korfkens uit,
Ik heb wat nieuws vernomen !
Als dat de Greef
Uwe neef,
Is in het land gekomen.

En als gy niet vroeg slapen en gaet,
Dan zal ik m' er niet mêe moeijen ;
Dan zal de Greef,
Uwe neef
Brengen een dikke roeije (1).

(1) A Turnhout on chante :

Kinderkens hangt uw korfkens uit,
Ik heb wat nieuws vernomen,
Dat de Greef,
Uwe neef,
Die zal morgen komen.

Wat heeft de Greef al mêe gebragt ?
Vygen en rozynen,
Koek en tes,
Scheer en mes,
Haentjens op een steksken.

Maer als gy dan niet wys en zyt,
Dan zal ik m' er niet mêe moeijen

Digitized by Google

Tous les enfants promettent d'être bien sages et de se coucher toujours de bonne heure. L'un des huit jours avant la mi-carême, on leur donne un avant-goût ou « een proefbeetje. » Une main mystérieuse et recouverte d'un gant noir leur jette par une porte entr'ouverte des bonbons à ramasser ou « te grielen, » mot qui est spécial à cette circonstance et qui répond à celui de « grabbelen, » employé dans les cas ordinaires.

La veille de la mi-carême chaque enfant place dans l'âtre ou dans le coin de la cheminée une corbeille remplie de foin, et pour gagner les bonnes grâces de messire le greef, on ne manque jamais de mettre dans le foin un morceau de pain ou une carotte pour le cheval blanc du comte. Car à l'instar de saint Nicolas, le sinte Greef et son domestique, revenant d'un voyage aérien dont ils ont rapporté des bonbons, parcourent les sommets des habitations et laissent tomber par les cheminées quelques friandises pour chaque enfant qui depuis la Saint Nicolas a été toujours sage, et une verge pour fustiger à l'avenir celui d'entre eux qui s'est mal comporté.

Dan zal de Greef,
Uwe neef,
Brengen een dikke roeije.

A Malines :

Wat heeft den Greef ons medegebragt,
Korenten, vygen, rozynen,
Strikken en tesschen
Scheeren en messen
Men koopt er met g'heel dozynen.
Kinderkens als ge vroeg op staet
Ge meugt niet gryzen of janken
Stelt u ten toon,
Wascht u wel schoon,
Monpéer et maméer bedanken (*).

(*) Wodana, p. 195.

Digitized by Google

Les parents ont soin de vider les corbeilles et de les remplir ensuite de toutes sortes de friandises, ou d'y placer une verge faite de quelques rameaux de bouleau, qui, après la fête, reste ordinairement suspendue dans un coin de la cheminée (1).

En quelques endroits, entre autres à Diest, à Contich et dans les environs de cette commune, les enfants vont la veille de la mi-carême chez leurs parrains et marraines, pour y placer leurs corbeilles dans l'âtre; le lendemain ils y retournent de grand matin pour aller chercher les corbeilles, que pendant la nuit « mynheer de Greef » a remplies de dragées.

A Anvers on voyait naguère, chaque année à la mi-carême, un personnage monté sur un cheval et affublé d'un costume du siècle précédent, parcourir les rues de la ville, accompagné d'un homme déguisé en femme et suivi de deux ou trois domestiques en livrée, également à cheval et ayant de chaque côté de leurs montures un grand panier rempli de fruits secs, de bonbons et d'autres friandises, qu'ils distribuaient dans les rues, sur un signal de leur maître, aux enfants du peuple. C'était le Greef et son épouse « de Grevin » avec leur suite. Mais l'Anversois nommé Rooge, qui représentait de coutume le Greef, étant mort du choléra, il y a environ trente ans, le cortége a cessé de se montrer. Les enfants s'en consolent en disant que depuis la révolution belge, le Greef n'ose plus paraître de jour, et que, par conséquent, on ne voit plus que son portrait et celui de sa femme, que les confiseurs ont encore l'habitude d'exposer devant la porte de leur magasin. Du reste, bien qu'il ne se voie plus en public, le Greef continue de jouer un grand rôle à Anvers. Sa fête n'y est pas seulement une fête pour les enfants, mais aussi un jour de grande importance pour les jeunes gens. C'est la Saint Valentin d'Anvers. Les jeunes filles reçoivent le portrait équestre du Greef, soit en masse-pain, soit en « spiculatie » c'est-à-dire en pain

(1) K. e. L., 1842, p. 18-19; Avontroodt Mss., p. 20-21; Volksleesboek, p. 14.

Digitized by Google

d'épice, soit en pain bis ou en pain plâtre. Par les Greefs qui lui sont envoyés sous un voile très-transparent d'anonyme, ou offerts en personne, une jeune Anversoise peut compter le nombre de ses adorateurs, comme par la grandeur et la qualité de chaque offrande, elle peut connaître le degré de l'affection de celui qui l'a mise à ses pieds. Malheur à elle, lorsque le Greef qu'elle reçoit, au lieu de masse-pain ou de spiculatie, n'est qu'en pain bis ou en plâtre. C'est la vengeance des amants malheureux ou répudiés, et pendant toute l'année c'est un objet de railleries cruelles pour la pauvre fille. En revanche le portrait de la Grevin ou comtesse de Mi-Carême, qu'un homme reçoit à cette époque de la part d'une jeune fille, lui indique d'une manière très-intelligible qu'il est refusé ou agréé.

M. J. Ducaju, d'Anvers, a tiré de cette coutume particulière à sa patrie, le sujet d'une comédie charmante, intitulée « Sinte Greef of de Graef van Halfvasten. » Elle fut représentée pour la première fois le 13 janvier 1858, au théâtre national (nationael tooneel) à Anvers.

Quelle est l'origine du « Greef van Halfvasten? » On a émis à ce sujet beaucoup d'opinions. Le nom de « Greef » au lieu de « Graef » est propre au dialecte d'Anvers, où la voyelle « a » a presque toujours le son de « e. » De là une première présomption : la fête du Greef, étant d'origine purement anversoise, se rattache au « Greef » ou « Markgraef » de cette ville, magistrat de haute considération, qui représentait le souverain en sa qualité de seigneur du marquisat d'Anvers (1). On raconte qu'à l'arrivée du premier navire chargé de fruits du midi, un Greef dont on ignore le nom, voulant réfuter une fois pour toutes le préjugé populaire qui faisait considérer ces fruits comme nuisibles à la santé, acheta la cargaison entière et distribua oranges, citrons, figues, amandes, etc., à quiconque en voulait.

(1) Avontroodt, Mss., p. 20-21.

Digitized by Google

Une histoire pareille se raconte des deux premiers navires chargés de sucre des Canaries, qui arrivèrent, d'après la petite chronique d'Anvers (Antwerpsch Chronykje), en 1508. Un Anversois, nommé « de Graef, » voyant que personne n'en voulait, acheta ce sucre à vil prix et s'en servit pour faire toutes sortes de friandises, qu'il fit offrir, à l'occasion de la mi-carême, à tous les gourmands de la ville (1).

Quelques auteurs prétendent que la fête du Greef se célèbre en mémoire de la joyeuse entrée du comte Louis de Male et de son épouse Marguerite, qui eut lieu le 12 mars 1338, et lors de laquelle le comte donna des présents aux enfants qui allèrent à sa rencontre.

D'autres avancent que cette fête fut instituée en souvenir de l'entrée magnifique du duc Philippe le Hardi et de son épouse Marguerite, fille de Louise de Male, qui eut lieu le 23 mars 1383 (2).

M. Coremans présume que le Greef n'est autre que l'ex-dieu Thor(3). La circonstance que le Greef arrive le « zomerdag, » jour qui, sous différents noms, est connu dans tous les pays tant germaniques que slaves pour les cérémonies auxquelles il donne lieu, nous porte à croire que la coutume flamande n'est qu'une variante des nombreux usages, se rattachant aux anciennes fêtes païennes qui marquaient la fin de l'hiver et le retour du printemps.

Une coutume tout analogue à celle d'Anvers se pratique aujourd'hui à Hazebrock (Assebrouk). Le dimanche de la Mi-Carême, un homme pompeusement vêtu représente « de graef van 't Noten land » le comte du pays des noix, et parcourt à cheval les rues de la ville, ayant au côté un grand sac rempli de noix, qu'il jette de temps en temps à pleines mains à la foule qui l'entoure de toutes parts. Tout ce qui a force de se remuer, suit le comte du pays des

(1) Kronyken der straten van Antwerpen, door Sleeckx. Antwerpen, 1843, t. II, 145 sq.

(2) Mertens, t. II, 307-9.

(3) Coremans, p. 17.

Digitized by Google

noix pour attraper un de ses fruits, auxquels la croyance populaire attribue une grande puissance contre les maux de dents (1).

A Ypres, le « Greef » ou « Graef van Halfvasten » n'était pas aussi bienveillant que celui d'Anvers. Monté sur un âne, tout habillé de blanc, le visage enfariné, il parcourait les rues, tenant en main une verge; tous les enfants de la ville avaient soin de se réfugier chez eux, dès qu'ils l'apercevaient de loin, ou de courir à toutes jambes à la maison, de peur d'être entrevus par le Greef.

En examinant les différentes formes sous lesquelles le Greef apparaît dans le pays flamand, nous remarquons une grande analogie avec les cérémonies auxquelles le dimanche de Lætare donne lieu dans les autres pays germaniques. Comme on y représente tantôt l'expulsion de l'hiver, tantôt l'arrivée du printemps, nous voyons aussi en Belgique dans la figure blanche du Greef d'Ypres, l'hiver qui s'en va et que l'on craint, et dans l'apparition joyeuse du Greef d'Anvers, le symbole de l'été qui vient et que l'on désire à cause des dons qu'il apporte. Nous retrouvons jusqu'au nom du Greef dans le « Maigraf » et « Maigravin, » comte et comtesse de mai, en Holstein, et le « Blumengraf » comte des fleurs, en d'autres contrées de l'Allemagne.

Une coutume très-curieuse s'est maintenue à Contich et dans les environs de cette localité.

Les jeunes paysans qui ont des relations avec une jeune fille, ont le droit de lui rendre une visite le soir du mardi-gras, ce qu'ils appellent « zyn lief in 't zout leggen, » mettre son amante dans le sel. La mi-carême leur donne la liberté de répéter cette visite, ce qu'ils nomment » zyn lief eens omleggen in 't zout, » tourner son amante dans le sel. Aux Pâques ils vont pour la troisième fois voir la jeune fille et causer avec elle, en vue de la retirer du sel ou « zyn lief uit het zout halen, » c'est-à-dire concerter le mariage.

(1) K. e. L., 1842, p. 16.

Digitized by Google

A Bruxelles, le bourreau avait jadis le droit d'accorder la permission de placer des échoppes ou boutiques de fruits secs ou fruits de carême, et d'aller ce jour prendre à chacune de ces boutiques une poignée de fruits que son domestique recueillait dans un panier (1).

Les vieillards de l'hospice d'Aa à Ixelles recevaient chacun 4 1/2 sous et un pain, de plus 6 oorden du couvent de Caudenberg, et un pain et 6 oorden de l'abbaye de la Cambre.

Cet hospice doit son origine à Jean d'Aa, bourgeois de Bruxelles, qui habitait à Ixelles et qui par son testament, dont il obtint approbation le 12 avril 1472, réserva la majeure partie de ses biens à l'établissement d'un nouvel hospice dans sa demeure (2).

A Gand a lieu la foire de la mi-carême, qui se tenait jadis à la grande boucherie. Elle ne pouvait durer que trois jours. Charles V, dans un privilége qu'il donna aux Gantois, le 1er avril 1515, appela ces jours half-vasten-dagen et kermisdagen (3).

Aujourd'hui elle dure dix-huit jours et se tient sur la place St.-Pierre.

Le dimanche avant la mi-carême, alors que commence le marché aux chevaux, est l'époque du premier Longchamps gantois. Tout le monde dirige sa promenade hors de la « Dampoort, » pour admirer les chevaux magnifiques par lesquels se distingue le marché dit de la mi-carême ou « van Half-vasten. »

A Turnhout, la mi-carême donne lieu à la coutume dite « Overhalen » ou « Verhuysen. » Lorsqu'un fermier prend à ferme une métairie, ses nouveaux voisins se réunissent avec tous leurs chariots et tous leurs domestiques pour aller quérir ce fermier et pour transporter à la fois sa famille, ses meubles et ses bestiaux à sa nouvelle habitation. Les chariots et les chevaux sont décorés de rubans, de fleurs et de petits drapeaux; les vaches et les autres bes-

(1) Le Polygraphe belge, p. 120.
(2) H. d. E. d. B., III, 303-4.
(3) Dierickx, II, 148.

Digitized by Google

tiaux, également ornés de fleurs et de rubans, sont conduits l'un après l'autre par les servantes des voisins parées de leur mieux, de sorte que le cortége forme une longue file qui couvre quelquefois le chemin sur une longueur d'une demi-lieue. La famille du fermier monte dans une chaise, qui est presqu'entièrement couverte de guirlandes, de bandelettes, de clinquants et surtout de cartes à jouer. Arrivé au lieu de sa destination, le fermier donne un petit régal à ses voisins.

---

19 mars. — (*Ornithogalum luteum*). Saint Joseph, patron de la Belgique, auquel vingt-quatre églises sont consacrées.

Sa fête se chôme dans toutes les églises du royaume, et donne ordinairement lieu à de grandes réjouissances de la part des charpentiers et des charrons, qui honorent saint Joseph comme le patron particulier de leur métier. Le festin annuel que faisaient autrefois les charpentiers de Bruges, ne coûtait pas moins de deux livres (pond) et six schellings, tandis que le repas préparé à l'occasion de leur grande assemblée annuelle au jour de l'Ascension, ne leur revenait, conformément à l'ordonnance du magistrat en date du 16 juillet 1530, qu'à dix schellings (1).

Dans plusieurs villes les menuisiers célèbrent également, ce jour-là, leur fête patronale.

L'ordre qui porte le nom de saint Joseph, compte en Belgique six communautés d'hommes et onze communautés de femmes. Les « Joséphites » s'occupent de l'instruction des jeunes gens; les « sœurs de saint Joseph, » aussi bien que les « sœurs de la charité

(1) Gaillard, p. 72-78.

Digitized by Google

de saint Joseph » qui ont un couvent à Gand, soignent des vieillards, des infirmes à domicile et des orphelins, ou tiennent des écoles primaires gratuites, des pensionnats et des établissements d'apprentissage pour les filles indigentes.

Les paysans attribuent à saint Joseph les mêmes vertus pour les ensemencements qu'à sainte Gertrude (1).

---

20 mars. — (*Viola canina*). Saint Joachim; saint Wulfram.

Au hameau de Caelevoet, dans la paroisse d'Uccle, se célébrait autrefois la dédicace de la chapelle de la Vierge, dite Notre-Dame de la consolation.

Cette chapelle, qui a été démolie il y a une vingtaine d'années, devait son origine à une image de la Vierge, qu'un riche marchand de vin de Bruxelles fit sculpter puis attacher à un arbre, en 1354, pour accomplir un vœu fait au moment où une tempête menaçait d'engloutir son vaisseau. Des miracles y attirèrent bientôt la vénération publique; les habitants des environs abritèrent l'image dans une chapelle en bois, qui fut construite à leurs frais, à l'endroit appelé depuis l'ancienne chapelle (antiqua capella). En 1425, Jean Ofhuys, marchand de Bruxelles et propriétaire de plusieurs manoirs près de Caelevoet, remplaça cette bâtisse informe par un élégant oratoire tout en pierres, de forme ronde et dont l'architecture était d'un bon style. En même temps il le dota et y fonda une chapellenie, dont il réserva la collation à ses héritiers. Ce bénéfice jouissait d'un revenu de 449 florins et était grevé de deux messes par semaine. De plus, on

(1) Coremans, p. 77.

Digitized by Google

disait dans la chapelle l'office divin lors de toutes les fêtes de la Vierge, et l'on y chantait une grand'messe le troisième jour de Pâques.

Le 9 juillet 1625, l'infante Isabelle visita cette chapelle, dont la statue miraculeuse a été transférée depuis dans l'église d'Uccle (1).

Saint Wulfram, apôtre de la Frise, né à Wastines, mourut en 741. Près de ses dépouilles mortelles, transportées dans l'église de la Vierge à Fontenelle, il s'est opéré un grand nombre de prodiges (2).

---

21 mars. — (*Tumaria bulbosa.*) Saint Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins.

Cette congrégation, qui comptait parmi ses membres une foule de savants, et à laquelle nous devons les travaux les plus précieux pour l'histoire civile et ecclésiastique, ne possède plus en Belgique qu'une seule communauté d'hommes et cinq communautés de femmes. Les Bénédictins dits « d'Afflighem, » à Termonde, exercent le ministère de la prédication et de la confession; les Bénédictines de l'abbaye de sainte Godelieve à Bruges, ainsi que celles de Menin ont le soin des femmes aliénées, tandis que celles de Poperinghe, de Liége et les « Dames bénédictines » de Grammont s'occupent de l'instruction des jeunes filles.

Si, la nuit de l'équinoxe le vent souffle de l'ouest, les jardiniers s'attendent à un printemps très-doux.

(1) H. d. E. d. B., t. III, p. 665.
(2) B. M., p. 55.

Digitized by Google

22 mars. — (*Ficaria verna.*) Sainte Catherine de Suède; sainte Herlinde; sainte Lée.

Sainte Herlinde ou Herdelinde, patronne de deux églises du diocèse de Liége, fonda au huitième siècle un couvent de Marie, à Maeseyck (1).

---

23 mars. — (*Narcissus incomparabilis.*) Saint Victorien.

A Florival on célébrait l'anniversaire de la mort de la bienheureuse Gente, qui mourut en ce jour, l'an 1247. C'était la fondatrice de ce couvent de Cisterciennes, dédié à la Sainte Vierge, où l'on vénérait jadis une statue miraculeuse de la mère du Christ (2).

---

24 mars. — (*Chrysosplenum oppositifolium.*) Saint Agapet; saint enfant Siméon.

Dans toutes les églises on célèbre la veille de l'Annonciation, fête instituée par le pape Grégoire II.

(1) B. M., p. 57.
(2) *Ibid.*, p. 58.

Digitized by Google

A Bruxelles, dans l'église des SS. Jean et Étienne, aux Minimes, la confrérie de Notre-Dame-de-Grâce célèbre avec une pompe extraordinaire l'anniversaire de la translation de la statue de Notre-Dame-de-Scheut.

Cette image miraculeuse, qui se trouve maintenant dans l'église d'Anderlecht, fut invoquée jadis au même plateau où s'était livrée en 1356 la bataille de Scheut, plateau qui portait alors le nom de « hooghecauter » ou haute-culture.

Un vieux berger nommé Pierre d'Assche, qui habitait Moortebeek, planta en 1443, au sommet de ce plateau, un tilleul et deux épines; deux ou trois ans après, il plaça en cet endroit une statue de la Vierge, que les passants se plurent à entourer de fleurs et de cierges Bientôt ce lieu devint célèbre par des miracles. Le jour de la Pentecôte 1449, une grande clarté illumina subitement la statue; ce prodige amena à Scheut une telle affluence de visiteurs qu'en huit jours on en compta plus de dix mille, et que le magistrat dut charger plusieurs personnes du soin de recevoir les nombreuses offrandes. Pour loger les pèlerins étrangers dans la ville et les environs, on bâtit près du tilleul des auberges qui disparurent dans la suite.

A peine l'arbre de Scheut commençait-il à attirer l'attention du public, qu'une femme vint déclarer que la Sainte-Vierge lui avait exprimé, dans une vision, la volonté d'être honorée en cet endroit sous le nom de Notre-Dame-de-Grâce.

Alors commencèrent de nouveaux miracles; des aveugles recouvrèrent la vue, des muets la parole, des malades la santé. Entraîné par l'enthousiasme général, le magistrat proposa d'élever à Scheut une chapelle que l'on construirait et entretiendrait au moyen des offrandes. Plusieurs difficultés de juridiction s'élevèrent à ce sujet, mais elles furent aplanies, et le samedi « pro festo cathedræ, » en février 1450-1451, le comte de Charollais, depuis Charles le Téméraire, posa la première pierre de la célèbre chapelle de Scheutveld, dont on ne voit plus aujourd'hui que quelques ruines.

Digitized by Google

Jusqu'au règne de Joseph II, la chapelle resta un lieu de pèlerinage très-fréquenté. En 1783 elle fut fermée et ses ornements séquestrés. Elle fut rouverte quelque temps après, puis fermée de nouveau par les républicains français.

Un habitant de Bruxelles, nommé Kerckx, cacha la statue miraculeuse dans sa maison et la fit replacer sur l'autel quand il crut le danger passé. Mais peu de temps après la chapelle fut vendue comme bien national et tous les objets du culte furent dispersés. Une pieuse femme, Catherine De Mueseneer, épouse de François De Pauw, prit la statue chez elle et la donna ensuite à l'église paroissiale d'Anderlecht, où on lui a élevé un autel en 1839.

Pour seconder la dévotion à Notre-Dame-de-Grâce, les pères Minimes à Bruxelles firent construire une petite chapelle adossée à leur couvent, et y placèrent une statue de la Vierge sous le même titre de Notre-Dame-de-Grâce. Elle était située en face de la rue qui porte encore aujourd'hui ce nom.

Mais la chapelle fut détruite pendant l'invasion française et la statue fut transférée dans l'église des SS. Jean et Étienne, où on la venère encore sur l'autel qui lui fut dédié le 24 mars 1824.

La confrérie, qui s'est érigée dans cette paroisse en l'honneur de Notre-Dame-de-Grâce a été favorisée d'indulgences fort nombreuses par le pape Pie VII (1).

Le cinquième samedi du carême s'appelle « Vyfer saterdag, » samedi des cinq (2).

(1) H. d. E. d. B., t. I, 36, 37, 54 ; De Reume, p. 42-45.
(2) Coremans, p. 67.

Digitized by Google

25 mars. — (*Calendula officinalis.*) Fête de l'Annonciation, ou O.-L.-V. Boodschap.

Par opposition avec la grande fête de Notre-Dame, l'Assomption, on appelait souvent l'Annonciation de la Vierge « klein Lieve-Vrouw, » petite Notre-Dame, nom qui en Italie (Madonna piccola) désigne la fête de la Nativité de Marie. En France ce jour s'appelle « Chasse-Mars » ou « Notre-Dame de Chasse-Mars, » parce qu'il tombe sur la fin du mois de mars (1).

L'institution de la fête de l'Annonciation remonte aux premiers siècles du christianisme, mais sa célébration n'a pas été toujours ni partout fixée au même jour. Les Arméniens célèbrent cette fête au mois de janvier, les Syriens au mois de décembre et l'église de Milan l'a fixée au dimanche avant Noël.

Dans la plupart des églises de la Belgique on représentait autrefois ce jour-là l'Annonciation; dans plusieurs églises, entre autres dans celle d'Aerschot, on voit encore l'ouverture par laquelle descendait l'enfant de chœur figurant Gabriël.

A Louvain, où cette cérémonie avait également lieu dans l'église de Saint-Pierre, on plaçait au jubé l'image de Marie, derrière laquelle se trouvait un enfant de chœur qui devait prendre la parole pour elle. Du haut de la voûte on faisait descendre, à l'aide d'une corde, un autre enfant de chœur habillé en ange, qui s'approchait de la Sainte-Vierge et lui disait, en faisant un profond salut : *ave, gratia plena, etc.* Un accident, arrivé à la corde qui retenait l'enfant de chœur représentant l'archange Gabriël, fit abandonner cet usage, vers 1750, à la grande douleur des enfants; car les parents avaient coutume de faire assister leurs enfants à cette cérémonie, et

(1) Coremans, p. 19.

Digitized by Google

les mères ayant soin de leur faire tenir les yeux fixés sur l'ange, faisaient tomber dans leurs tabliers des tartes et d'autres friandises que les enfants croyaient devoir à la libéralité de l'ange.

En d'autres endroits, un jeune homme figurait l'ange Gabriël et une jeune fille la Vierge, mais cet usage était aboli déjà en 1686 (1).

A Bruges, où le jeune homme représentant l'ange s'approchait de la jeune fille qui représentait Marie avec des étoupes allumées, tandis qu'on chantait « Magnificat, » tous les deux s'en allaient, après la messe, parcourir les rues de la ville et faire une quête en chantant, l'ange l' « Ave Maria, » et la jeune fille le « Magnificat. »

Aux processions qui avaient lieu jadis ce jour, on traînait à une distance plus ou moins respectable, un prisonnier enchaîné qu'on nommait « Igel, Ikel, Icel, » et qui passait pour être le démon. Ce personnage, qu'on voyait encore à Bruges au temps de l'empire français, représentait probablement l'hiver; mais l'Église lui donna une signification analogue à la haute idée de la fête de l'Annonciation, jour de la conception du Rédempteur (2).

Le nom « d'Ons Lieve-Vrouw Beklyving, » Notre-Dame de la prospérité, qui désigne la fête de la conception de Notre-Seigneur ou de l'Annonciation, a donné lieu à la croyance répandue dans presque toute l'Europe germanique ainsi qu'en France, que tout ce qu'on transplante ce jour, prend facilement racine, que ce qu'on sème vient bien, et qu'il vaut mieux enter ou greffer des arbres ce jour-là que tout autre (3).

Aussi croit-on que l'année sera bonne et très-féconde, si le matin, avant le lever du soleil, le ciel est pur et que les étoiles y brillent encore.

(1) Schayes, p. 228-9; E. van Even, p. 9.

(2) Coremans, p. 18.

(3) *Ibid.*, p. 18; Liebrecht O. J., p. 233.

Digitized by Google

Au moyen-âge, on appelait souvent ce jour « de wonderdag » le jour des miracles, parce que le monde, à ce qu'on dit, fut créé ce jour-là (1).

Bien que l'Annonciation ne soit plus chômée autant qu'avant la révolution française, elle donne encore lieu à un grand nombre de cérémonies et surtout de pèlerinages.

A Alost on célèbre la fête de Notre-Dame des Vignes.

La chapelle qui porte ce nom (kapelle van Onse Lieve Vrouw ter Druyven) est, selon la tradition, le plus ancien bâtiment de la ville; il reçut son nom de ce qu'au septième siècle, un débordement de la Dendre ayant en partie submergé la cité, tandis que les habitants désolés invoquaient Marie, on avait vu arriver une image de la Vierge flottant sur des sarments de vigne; les eaux s'étant retirées subitement dans le lit de la rivière au moment même où l'image fut pêchée, saint Amand bâtit en 681 une chapelle en cet endroit.

D'après une inscription placée au dessus de la porte d'entrée, on rebâtit la chapelle en 1363; elle fut démolie en 1781 et reconstruite l'année suivante telle qu'elle se trouve actuellement.

Les bateliers ont une dévotion particulière pour cette image de la Vierge, et anciennement chacun d'eux payait à sa réception sept florins d'argent pour l'entretien de la chapelle.

Quand un bourgeois revenait d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ou à Rome, les membres de la confrérie de saint Jacques munis de leurs bâtons de parade allaient à sa rencontre jusqu'à la porte de la ville, et le conduisaient en cérémonie à la dite chapelle, où l'on chantait les litanies de la Vierge et d'autres prières analogues suivies du Te Deum (2).

A Attenbeke, hameau dépendant de la paroisse de Moerbeke et

(1) Tuinman Voorteekenen, p. 5.

(2) De Smet, p. 39-41.

Digitized by Google

situé non loin de la montagne sur laquelle Grammont se déploie en amphithéâtre, une image miraculeuse attire ce jour-là un grand concours de pèlerins.

Un pauvre berger, serviteur de la bonne Vierge, y avait attaché la sainte image à un arbre, à côté duquel il s'était construit une hutte afin de mener une vie solitaire auprès de sa divine protectrice. Les bienfaits nombreux qu'on obtint, grâce à l'intercession de Marie, attirèrent bientôt une telle foule de pèlerins qu'on se vit obligé d'y bâtir une chapelle, que le chancelier de Brabant, propriétaire du lieu, donna aux Pères Dominicains. Une chapelle plus vaste fut érigée en 1684, et les Dominicains y établirent un vicariat de leur ordre (1).

A Bonne-Espérance, hameau situé à une demi-lieue de Binche dans le Hainaut, l'Annonciation est la fête principale de l'année.

Bonne-Espérance était l'une des plus anciennes abbayes de l'ordre des Prémontrés.

Un seigneur de la Croix la fonda en reconnaissance de ce que son fils, qui se trouvait à Anvers et avait été séduit par les doctrines de Tanchelin, se laissa convertir par saint Norbert.

Le bienheureux Odon et le nouveau converti, qui voulut embrasser la vie ecclésiastique, furent chargés par saint Norbert de diriger les travaux d'établissement du monastère; ils partirent d'Anvers en emportant avec eux une statue de la Vierge, qu'ils prirent pour protectrice et à laquelle ils donnèrent le nom de Notre-Dame de Bonne Espérance.

Cette statue est en pierre de taille; on la vénère encore aujourd'hui dans l'église de l'ancienne abbaye. Au seizième siècle, quand les iconoclastes brûlèrent l'église de Bonne-Espérance, on la crut détruite; mais après quelque temps elle fut retrouvée intacte au milieu des décombres, et cette particularité merveilleuse détermina l'archiduchesse Isabelle, à relever les murs de l'église et du monastère.

(1) De Smet, M. d. M., p. 126-7.

Digitized by Google

Une petite chapelle, érigée au commencement du dix-huitième siècle, à 500 mètres de l'abbaye, sur le bord du chemin qui conduit à Binche, rappelle le souvenir d'un bienfait signalé, dont Louis XI fut redevable à la Vierge de Bonne-Espérance.

Pendant son séjour en Belgique, lorsqu'il n'était encore que dauphin, Louis XI faisait souvent le pèlerinage de Bonne-Espérance qui n'était qu'à quelques lieues du château de Genappe où il habitait. Un jour qu'il s'était endormi près de l'église, la Vierge lui apparut en songe et le prévint du danger qui le menaçait d'être empoisonné au moyen d'un manteau royal qui lui serait présenté. Le prince reçut le présent, mais au lieu d'y toucher, il fit étendre le manteau sur un chien; son ordre était à peine exécuté, que l'animal expirait.

Pour perpétuer le souvenir de cette protection miraculeuse, on érigea un oratoire à la place même où la Vierge apparut au prince, et on y plaça une inscription relative au prodige (1).

A Courtrai et dans les environs de cette ville, on se rend en pèlerinage à la petite chapelle, dite « Kapelleken ter Knokke, » à Zneveghem.

A Liedekerke, village situé sur les confins du Brabant et de la Flandre orientale, à 4 lieues de Bruxelles, l'oratoire de Notre-Dame-aux-Mules (O. L. V. ter Muylen) attire en ce jour de nombreux fidèles.

Cette chapelle doit son origine aussi bien que son nom à une apparition miraculeuse de la sainte-Vierge. Le comte Raso de Gavre, seigneur de Liedekerke, et ses trois frères, qui accompagnaient le comte Guy de Dampierre à la croisade de Saint Louis, roi de France, se trouvèrent, à la bataille de Massora, en 1249, dans un grand danger; ils eurent recours à la Vierge, et Marie leur apparut dans les airs, assise sur un mulet blanc.

De retour dans leur patrie, les quatre frères, fidèles à leur vœu,

(1) De Reume, p. 295-298.

Digitized by Google

firent construire une chapelle en l'honneur de la Vierge qui les avait sauvés, et fondèrent une confrérie sous le titre « d'Association de Notre-Dame au Mulet, » (Societas de Mula) en mémoire de leur délivrance.

En 1410, le seigneur de Ninove érigea le couvent de Notre-Dame au Mulet de l'ordre des Carmes qui, en 1497, fut transféré à Alost.

En 1532 on réinstalla des religieux du même ordre dans l'ancien couvent; mais les troubles de la guerre les forcèrent en 1578 de quitter de nouveau leur monastère, qui, deux ans après, fut entièrement détruit.

Ce n'est qu'en 1648 que la chapelle fut rebâtie telle qu'elle est aujourd'hui (1).

A Mons on célèbre le même jour la kermesse de Messine.

D'après la tradition, l'image primitive de Notre-Dame de Messine fut apportée de l'île de Sicile par un pèlerin, qui avait fait le voyage de Rome, et avait été à Messine visiter l'église de Notre-Dame. C'était un tableau peint sur bois représentant la Vierge, tenant l'enfant Jésus sur les genoux, et aux pieds de laquelle était agenouillée une religieuse de l'ordre de saint Basile.

Cette peinture, qui servit d'abord de station dans le cimetière de la paroisse de Berlaimont, devint bientôt l'objet d'une vénération particulière. Nombre de guérisons s'opérèrent par son intermédiaire, et le 12 mars 1624, l'archevêque de Cambray, François Van der Burch, érigea dans l'église de Saint Nicolas-en-Berlaimont, où l'image avait été transférée en 1622, une confrérie de Notre-Dame de Messine. Cette pieuse association, à laquelle une bulle de Clément XIV, du 13 janvier 1772, accorda des indulgences, célébra le 9 août 1772, et les sept jours suivants, un jubilé de 150 ans. Un

(1) Kort Begryp van de Historie ende Oorspronck der Capelle ende Kercke van O.-L.-V. ter Muylen. Brussel.

Digitized by Google

demi-siècle plus tard, le pape Pie VII autorisa la célébration d'un second jubilé qui eut lieu du 6 au 10 avril 1823.

Au siècle dernier, le pèlerinage à Notre-Dame de Messine, à Mons, était fort en vogue : tous les samedis, l'académie de musique chantait une messe en l'honneur de la Vierge, et le recours continuel à la sainte image était si populaire, que la paroisse de Saint-Nicolas-en-Berlaimont fut appelée vulgairement à Mons « la paroisse de Messine. »

La fête principale, qui se célébrait le jour de l'Annonciation, donna naissance à une fête d'un caractère tout particulier.

A la sortie de la première messe, qui dès six heures du matin attire la foule dans l'église, une foire est étalée le long de la rue de Berlaimont. Les dévots se retirent peu à peu et font place aux promeneurs et aux curieux. Vers dix heures du matin, la kermesse brille de tout son lustre.

A partir du pont des Récollets, les marchands fleuristes exposent en vente les fleurs que les Montois désignent sous les noms de « quarantaines, damas, auricules, » etc.; les plantes de serre n'y font point défaut, et les semences y sont en abondance. Les premiers bouquets de violettes et de jonquilles sauvages (dites « ahis ») se débitent ce jour-là.

A la suite de ce marché aux végétaux, viennent les boutiques de jouets. Ce ne sont pas des joujous de grand prix, mais tout simplement de petites « poteries ». Les bambins ne manquent pas d'acheter une petite urne garnie d'un sifflet, qu'ils appellent « rossignol ». Le vase se remplit d'eau, et le liquide, mis en vibration par le souffle, modifie le son du sifflet de manière à imiter grossièrement le chant d'un oiseau. Chaque jeu ayant son époque, on ne songe à ces rossignols qu'à la kermesse de Messine. C'est alors aussi que sont en vogue les petits moulins de cartes que le vent fait tourner avec rapidité, au grand contentement de leurs naïfs possesseurs.

Digitized by Google

Mais comme les jouets seuls ne satisfont pas les enfants, les bonbons ne font pas défaut.

Les « flans » de Messine sont attendus avec une extrême impatience ; c'est le comble de la joie de posséder une de ces pâtisseries, entourée d'une croûte légère et friande. Ceux qui n'ont à leur disposition que des ressources minimes, doivent se contenter d'une tarte aux prunes ou aux pommes que des marchands venaient autrefois débiter du haut d'une charette, et qu'on nomme encore aujourd'hui « tartes à l'kerette ». Les autres bonbons dont on fait grand débit, n'offrent rien de spécial ; les oranges, qui sont mûres à cette époque, s'y vendent aussi en grande quantité.

Comme la fin de mars est ordinairement plus belle que le mois d'avril lui-même, un soleil de printemps favorise le plus souvent la journée, et chacun dirige sa promenade vers Berlaimont. Les étrangers s'y rendent moitié par dévotion, moitié par habitude ; les fermiers ont coutume de venir à cette époque clôturer leurs comptes ; les villageois viennent se procurer les étoffes nécessaires pour s'habiller aux Pâques ; les bourgeois y vont pour voir et pour être vus : les plus belles toilettes se produisent au jour, les hommes comme les dames font assaut d'élégance : c'est le véritable « Longchamps » montois.

Vers une heure, la foule devient moins compacte : le dîner retient les promeneurs, qui ont ordinairement à leur table des convives étrangers ; le « flan » sacramentel ne manque pas d'y figurer et de terminer le dessert.

De trois à six heures les promenades recommencent. Pendant toute la journée, les cabarets des environs sont bien fréquentés ; cependant des scènes de désordre ne viennent point troubler cette kermesse. A la chûte du jour, chacun se retire ; les marchands enlèvent leur boutique et, en dépit du proverbe, cette fête n'a point de lendemain (1).

(1) Fêtes populaires à Mons, par F. Hachez. Gand, 1848, p. 16-21 ; De Reume, p. 363-366.

Digitized by Google

Sous le titre de « Hey-Kappel » ou Chapelle de la Bruyère, saint Nicolas possède un sanctuaire de la Vierge, très-fréquenté à la fête de l'Annonciation (1).

Une autre chapelle connue sous le même nom, qui se trouve dans la paroisse de Waesmunster, attire également le jour de l'Annonciation un concours extraordinaire de pèlerins (2).

---

26 mars. — (*Hyoscyamus scopolia.*) — Saint Ludgère, évêque.

Il n'y a que les communes de Neereppen, près de Tongres (diocèse de Liége), et de Zele, près de Termonde (diocèse de Gand), qui honorent saint Ludgère comme patron de leurs églises.

A Liége on célébrait autrefois, ce jour-là, l'anniversaire de la fondation du premier béguinage; à la lecture publique de la relation de cet événement, qu'on faisait chaque année à cette occasion, le nom du vénérable prêtre Lambert le Bègue ou Begues était proclamé au peuple comme celui du fondateur.

L'église qui se trouvait au milieu des petites maisons destinées aux béguines, fut consacrée le 26 mars 1184, en l'honneur de saint Christophe (3).

Le samedi après l'Annonciation de Notre-Dame on célèbre à Lebbeke une messe solennelle pour perpétuer le souvenir du lin miraculeux, et pour obtenir du ciel une abondante récolte de cette plante. C'est à Lebbeke, village situé à une demi-lieue environ de Termonde,

(1) De Smet, M. d. M., p. 273.
(2) De Smet, M. d. M., p. 157-8.
(3) Hallman, p. 5.

Digitized by Google

que la Vierge a fait mûrir du lin semé la veille. Les habitants de Lebbeke, voulaient construire en 1105 une église, qui devait être placée sous l'invocation de Notre-Dame; après de longues délibérations ils choisirent pour emplacement un champ qui appartenait à une veuve. Celle-ci consentit à le céder, à condition qu'on attendît jusqu'à ce qu'elle eût fait la récolte du lin qu'elle avait fait semer la veille. On ne se refusa point à cette demande. Mais pendant la nuit, Marie apparut à la veuve pour lui dire que le lin était mûr. Au point du jour la veuve se rendit à son champ et à sa grande surprise elle vit que le lin semé la veille avait tout à coup mûri.

Plusieurs autres miracles signalèrent la construction de l'église.

Un fil de soie tendu par une main invisible indiqua les dimensions du bâtiment; une carrière de pierres blanches fut découverte dans un champ voisin sans que rien jusque là eût pu la faire deviner; le propriétaire de cette carrière refusant de la laisser exploiter, à moins d'être payé comptant, n'en put plus extraire une seule pierre en état d'être utilisée, jusqu'à ce que, touché de repentir, il promit de fournir gratuitement tous les matériaux dont on avait besoin.

On plaça ensuite dans l'église une statue de la Vierge, qui est portée aux processions solennelles par les principaux habitants de Termonde. Divers miracles opérés par cette image ont rendu l'église de Notre-Dame de Lebbeke très-fréquentée.

Jusqu'aux troubles de l'année 1615 on montrait encore, dans une caisse de verre, une partie du lin mûri en une nuit. On y voyait également, attaché au sceptre de la Vierge, le fil de soie qui avait indiqué les dimensions de l'édifice.

Tous les paysans qui viennent implorer la bénédiction de la mère du Christ lui offrent du lin ou, au lieu de lin, une gravure de l'image miraculeuse, en payant une petite somme aux bedeaux de l'église (1).

(1) De Reume, p. 38-41.

Digitized by Google

27 mars. — (*Narcissus odorus.*) Saint Alexandre; saint Auguste; saint Ernest; saint Rupert.

A Namur a lieu la fête de Géronsart. On érige encore de petites boutiques où se vendent des bonbons et des pâtisseries tout le long du chemin qui conduit à l'ancienne abbaye.

Ce célèbre prieuré, érigé en l'honneur de la Vierge, dès l'an 1134, pour des Augustins, fut cédé en 1221, à la congrégation du Val des Écoliers. C'est la première maison que cette pieuse association ait eue en Belgique. Il en sortit des colonies qui s'établirent à Liége, à Houffalise, à Léau et à Malines, et qui se mirent toutes sous la tutelle de Notre-Dame. Le prieuré de Géronsart fut converti en abbaye en 1617 (1).

L'abbaye de Ninove, fondée pour des Prémontrés par le seigneur du lieu, Gérard, en 1138, et dédiée à la Vierge et aux saints Corneille et Cyprien, célébrait ce jour-là l'anniversaire de sa dédicace. Les possessions de ce couvent, qui furent confirmées par le pape Eugène III, en 1147, étaient dues en grande partie à la munificence de Rase de Gâvre, de Guillaume de Béthune, de Hildegarde de Melne et de Godefroid de Vianden (2).

(1) B. M., p. 49.
(2) B. M., p. 61-2.

Digitized by Google

28 mars. — (*Doronicum plantagineum.*) Sainte Dorothée ; saint Gontran ; saint Sixte.

C'est le jour obituaire du bienheureux Eilbert, seigneur de Thiérache, qui, après avoir élevé déjà dans ses domaines six maisons religieuses, érigea encore, en l'honneur de Notre-Dame, l'abbaye de Wautsor, vers l'an 944. Saint Forannan lui avait conseillé de choisir, à cet effet, la délicieuse vallée de ce nom, Val d'or. Eilbert se consacra lui-même à Dieu dans le monastère qu'il y fonda, et mourut en odeur de sainteté (1).

---

29 mars. — (*Primula elatior.*) Saint Berthold ; saint Eustase ; saint Jonas.

L'abbaye de Cambron, fondée par saint Bernard en 1148, célébrait ce jour sa délivrance inattendue de l'invasion des iconoclastes, grâce dont elle se croyait redevable à la protection de la Vierge.

Une image miraculeuse de Marie y était honorée depuis longtemps. On lui attribuait des prodiges et des guérisons sans nombre, et on érigea en son honneur une chapelle à Mons en 1550 (2).

(1) B. M., p. 62.
(2) B. M., p. 63.

Digitized by Google

30 mars — (*Narcissus minor.*) Sainte Amédée; saint Quirin; saint Véron; B. Dodon.

A Lembeke ou Lembecq près de Hal en Brabant, on célèbre la fête de saint Véron, patron de la commune.

Ce saint, que l'on invoque contre les maux de tête et contre la fièvre, était, dit-on, le fils de Louis, roi d'Allemagne, petit-fils de Louis le Débonnaire. De même que sa sœur, sainte Vérone, il avait dès sa plus tendre enfance le goût de la contemplation et de la vie religieuse.

A l'âge de seize ans, il quitta la maison de son père pour se retirer du monde, et se fixa à Lembeke, où il mourut en 863 après avoir mené la vie la plus sainte. Si l'on en croit la légende, il indiqua sa mort à sa sœur de la manière suivante, d'après une promesse qu'il lui avait faite avant son départ. Par le temps le plus clair, les hauts arbres qui étaient plantés devant la maison paternelle, tombèrent tout-à-coup à terre. Sa sœur voyant ce prodige, se mit à voyager pour chercher le tombeau de son frère bien-aimé. Elle le trouva à Lembecq; puis elle se rendit à l'endroit que Dieu même lui avait indiqué pour son séjour, et elle y mourut dix ans après en grande sainteté.

Le tombeau de saint Véron devint bientôt le but de nombreux pèlerinages à cause des miracles qui s'y opérèrent par l'intercession du saint. La fontaine qu'il a fait jaillir à Lembecq s'appelle encore « sint Verones borre. » La châsse contenant ses reliques est portée à la procession qui se fait en son honneur le deuxième jour de Pâques, jour de la kermesse de Lembecq, puis à celle de saint Marc et à celle de la Fête-Dieu.

Sa fête, ainsi que celle de l'invention de son corps, qui se chôme le 31 janvier, se célèbre à Mons aussi bien qu'à Lembecq (1).

(1) Cort Begryp van het Leven en de Mirakelen van den H. Veronus. Brussel, 1792.

Digitized by Google

Le bienheureux Dodon d'Assche, prémontré, mort dans la Frise, en 1231, honorait singulièrement une image de la Vierge, par l'entremise de laquelle il fit de nombreux miracles (1).

---

31 mars. — (*Cardemeni hirsuta.*) Saint Benjamin ; sainte Cornélie.

Le jeudi avant le jeudi saint s'appelle à Aerschot « de vettendonderdag, » jeudi gras, comme ailleurs le jeudi qui précède le mardi gras ou vastelavond; il y donnait autrefois lieu à une fête d'enfants, comme la saint Grégoire à Louvain.

Les enfants des diverses écoles, précédés d'un porte-étendard, se rendaient le matin à l'église, et y assistaient à la grand'messe. Ils étaient en costume militaire, chacun suivant son goût; le cortége se fermait par un « primus » qui tenait majestueusement une lance à la main.

Après le service divin, les écoliers parcouraient les rues en s'arrêtant devant la demeure des principaux habitants de la ville; plus le porte-étendard (fille ou garçon) faisait flotter son drapeau en signe de salutation devant chacune de ces maisons, plus les habitants étaient flattés de cette marque de respect. Ils ne manquaient jamais d'ouvrir les fenêtres pour remercier et complimenter la petite troupe.

L'après-dîner les enfants se dirigeaient hors de la ville; chaque école portait un coq dans son cortége. Arrivés à un endroit désigné les écoliers formaient un cercle et lâchaient le coq; celui qui pouvait l'attraper était reconduit en triomphe à la ville, où il devait régaler tous ses condisciples.

Ce n'est que depuis 1811 que cette cérémonie a cessé d'être pratiquée (2).

(1) B. M., p. 63.

(2) Coremans, p. 57-58; — Schayes, p. 235.

Digitized by Google

AVRIL.

Le mois d'avril, appelé en flamand « grasmaend » mois de l'herbe ou du gazon, et « paeschmaend » mois de Pâques, était consacré, chez les Anglo-Saxons, à la déesse Ostara.

C'était en l'honneur d'Ostara, la brillante déesse de l'aurore et du printemps, que l'on célébrait la fête de «l'Iostur» ou « Eostur, » fête qui valut au mois d'avril le nom anglo-saxon « d'Eosturmonath, » et à la fête chrétienne de Pâques, la dénomination allemande « d'Ostern, » qui s'est maintenue en Allemagne jusqu'à nos jours.

Dans les documents flamands du moyen-âge, la désignation « d'aprel, aprille » l'a emporté sur les autres. On y trouve même « aberest » au lieu du nom latin.

Charlemagne conserva à ce mois le vieux nom « d'Ostarmanot. »

La dénomination de « Fatermanath » paraît être empruntée aux peuples du Nord : les Suédois appellent le mois d'avril « värant, » de « vär, » printemps; les Danois le nomment « faaremaaned, » mois des brebis.

Le nom « d'eijermaend, » mois des œufs, se rattache à la saison et se retrouve ailleurs appliqué au mois de mai.

Digitized by Google

Digitized by Google

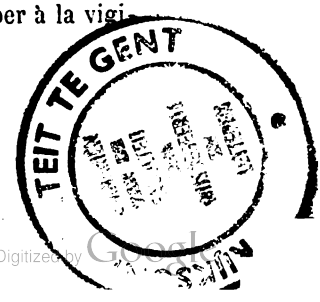
1er avril. (*Mercurialis annua.*) Saint Hugues ; saint Gilbert.

Le premier jour d'avril, que les Flamands appellent « verzendekens-dag, » est consacré en Belgique, comme dans le reste de l'Europe romane et teutonique, à des mystifications que l'on nomme poissons d'avril ou « aprilvisschen. »

On fait accroire à quelqu'un une fausse nouvelle, on l'engage à faire quelque démarche inutile, pour avoir lieu de se moquer de lui. Les enfants et les domestiques surtout sont exposés à ces plaisanteries. On leur donne des commissions impossibles, on les envoie n'importe où pour acheter de l'huile de cailloux, du sable filé, du baume de fer, etc.; on leur attache furtivement sur le dos des écritaux, des queues ou des figures de papier, ou bien on les rend ridicules en leur barbouillant le visage à leur insu de taches blanches ou noires.

Un proverbe flamand dit : « Op den eersten april zendt men de zotten waer men wil, » le premier avril on envoie les sots où l'on veut.

Quelle est l'origine de cette coutume? Il existe à ce sujet une grande diversité d'opinions. Les uns pensent que cet usage bizarre remonte à un prince de Lorraine que Louis XIII faisait garder à vue dans le château de Nancy. Ce prince trouva moyen d'échapper à la vigi-



Digitized by Google

lance de ses gardes, et se sauva, le premier jour d'avril, en traversant la Meurthe à la nage; ce qui fit dire aux Lorrains : « C'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français. »

Gilbert Cousin fait observer que de son temps on appelait en France poisson d'avril celui qui faisait le métier infâme de débaucher les jeunes filles, parce que le poisson dont il porte le nom chez le bas peuple (le maquereau), est excellent à manger dans ce mois-là.

D'autres prétendent que le poisson d'avril est une commémoration des courses dérisoires que les Juifs firent faire à Jésus-Christ, de Pilate à Hérode, et d'Hérode à Pilate.

Fleury de Bellingen, dans l'explication qu'il donne de cette locution, a émis la même opinion en y ajoutant qu'au lieu de poisson on disait primitivement « passion, » parce que la passion du Sauveur a commencé vers cette époque.

D'autres enfin présument, que la fraie des poissons commençant vers les derniers jours du mois de mars, la pêche était autrefois interdite à cette époque, et que par suite tous ceux qu'on envoyait le premier avril au marché aux poissons devaient revenir sans avoir fait leur commission (1).

Dans le pays wallon on mettait autrefois, le premier jour d'avril, du sel aux quatre coins des herbages ou pâturages, afin de préserver les bestiaux des maléfices (2).

Le vendredi qui précède la semaine-sainte, on célèbre la fête de « la Compassion » ou de « Notre-Dame des Douleurs » (festus dolorum seu compassionis B. Mariæ Virginis seu festus Nostræ Dominæ « de Pietate »).

Cette fête, établie en 1423 par le concile de Cologne, était destinée à honorer Marie dans les sept grandes douleurs qu'elle eut à supporter

(1) Een Aprilvisch. Zedeschets, door Willems. De Vlaemsche Stem, t. V, 169-70; Croon, p. 180-2; D. d. O. t. I, 80-81; L'Illustration belge. Almanach national, 1855, Bruxelles, p. 57-58.

(2) Liebrecht, O. J., p. 228-231.

Digitized by Google

pendant sa vie et qu'on représente par sept glaives qui lui transpercent le cœur. Elle s'étendit bientôt sur le monde catholique tout entier, et accrut considérablement la dévotion à Notre-Dame des Douleurs, qui déjà avant cette époque était honorée en divers lieux.

Il existe aujourd'hui, dans presque chaque ville de la Belgique, une église où l'on invoque la mère du Christ sous le nom de Notre-Dame des Douleurs. Plusieurs statues honorées à ce titre sont même célèbres dans le pays. On cite entre autres l'image qui se trouve à Bruxelles dans l'église des Riches-Claires, celle que l'on vénère à Malines dans l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle, celle enfin de Notre-Dame des sept Douleurs à Zele.

Marguerite d'Autriche fonda, en 1518, sous l'invocation de la Vierge des Sept-Douleurs, un couvent de sœurs rouges, non loin de Bruges, et à Saint-Sauveur, à Bruges, on établit pour honorer les douleurs de la Vierge, une messe quotidienne où des enfants de chœur seuls étaient chargés du chant.

La confraternité de Notre-Dame des Sept-Douleurs, que Léon X approuva solennellement le 28 avril 1519, fit des progrès rapides. Presque toutes les villes belges eurent bientôt des confréries sous ce titre.

A Bruges, l'archi-confrérie royale de Notre-Dame des Sept-Douleurs fut instituée à l'église de Saint-Sauveur par Philippe I^er^, roi d'Espagne, en 1482.

A Bruxelles, la confrérie fut érigée, en 1498, dans l'église de Saint-Géry, et renouvelée en 1845, aux Riches-Claires.

A Gand, l'évêque Antoine Triest érigea ou plutôt renouvela, en 1625, la confrérie des Sept-Douleurs dans l'église des Annonciades.

A Malines l'archiduc Philippe, père de Charles V, érigea la confrérie appelée depuis « Royale » en souvenir du grand nombre de têtes couronnées qui figurent sur les registres de la célèbre association.

Digitized by Google

A Anvers, une confrérie de Notre-Dame des Douleurs fut érigée en 1629, dans l'église de Saint-Willebrord.

Il n'y a pas longtemps qu'une pieuse association de dames s'est formée à Liége sous le même titre.

Pie VII rendit l'office de Notre-Dame des Sept-Douleurs commun à toute l'église, et en fixa la fête au troisième dimanche de septembre (1).

A Malines, la fête de la Compassion se célèbre très-solennellement dans l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle. Une procession circule dans l'intérieur de l'église et la statue miraculeuse de la Vierge reste exposée au milieu de l'église durant l'octave de la fête.

En flamand le vendredi avant le dimanche des rameaux s'appelle « Joodenraed-vrydag » (vendredi du conseil des Juifs), parce que l'évangile du jour rapporte que les prêtres et les docteurs résolurent dans un conseil de s'emparer de la personne du Christ et de le mettre à mort.

Au moyen-âge, les Juifs ne pouvaient se hasarder ce jour dans les rues sans s'exposer aux plus graves insultes; plusieurs massacres de Juifs se rapportent à cette date, comme en général à l'époque des Pâques (2).

Durant l'espace de temps compris entre le 1er avril et le 30 septembre, il était interdit autrefois aux poulaillers et à tous ceux qui vendaient en détail du beurre, du lard, des œufs, etc., de faire quelque achat aux marchés du pays de Waes avant huit heures du matin, sous peine de trois livres parisis d'amende et de confiscation des marchandises. Ce n'était qu'à Lokeren qu'ils avaient le droit d'acheter dès 7 heures.

(1) Cornet, p. 217; B. M , p. 55, 84, 166, 183, 197; De Reume, p. 178-181 ; 253-4.

(2) Coremans, p. 63-64.

Digitized by Google

Pendant le même intervalle les marchands de grains, les brasseurs, les boulangers, les marchands d'huile, les distillateurs, les meuniers ou leurs agents et serviteurs ne pouvaient pas faire d'achats aux marchés du pays de Waes avant 9 heures du matin, sous peine de 10 livres parisis et de confiscation des marchandises (1).

---

2 avril. (*Viola alba.*) Saint François de Paule; sainte Geneviève.

L'ordre des Minimes, dont saint François de Paule fut le fondateur, n'existe plus en Belgique; il y comptait jadis un grand nombre de couvents.

La bienheureuse Geneviève ou Genoveva de Brabant est l'héroïne d'une tradition fort populaire en Belgique aussi bien qu'en Allemagne. Les savants auteurs des *Acta Sanctorum* vont pourtant jusqu'à révoquer en doute la légende tout entière de l'infortunée princesse (2).

Le 2 avril est aussi l'anniversaire de la mort du vénérable Arnould de Louvain, que Marie elle-même daigna appeler à faire partie de sa maison chérie de Villers (3).

« Pendant la première semaine d'avril, on sème plus de mauvaise herbe que de bonne, » d'après la croyance populaire.

Le samedi, veille du dimanche des rameaux, il est d'usage dans la plupart des paroisses du pays de Limbourg, de renouveler les

(1) Costumen van den Land van Waes, 17, 140, 1.

(2) B. M., p. 65.

(3) Coremans, p. 79.

Digitized by Google

tertres des cimetières; le dimanche suivant, on y fiche des palmes bénites (palmtakken ou palmbossen) (1).

---

3 avril. (*Anchusa sempervivus.*) Saint Agape; saint Richard, évêque de Chicester; saint Vulpien.

Le dernier dimanche du carême, celui qui précède Pâques, s'appelle « dimanche des Rameaux, » « jour des Rameaux, » « dimanche des Palmes, » en flamand « Palmzondag. » On le nomme ainsi parce que les fidèles y portent des « palmes » ou des « rameaux » bénits en commémoration de l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem. Comme on bénit les rameaux ce jour, et que beaucoup de gens joignent aux branches de buis, de saule, etc., des fleurs et des baies selon ce que la saison peut fournir, on a donné aussi à ce dimanche les noms de « Pâques fleuries » et de « dimanche des Baies. »

A Ath et dans les environs de cette ville, on a coutume de le désigner du nom de « petite Pâque, » parce qu'il commence la semaine sainte, appelée en flamand « goede week » bonne semaine, « hooge week » haute semaine, et « pynweek » semaine de la Passion.

A Huy la dénomination en usage est celle de « dimanche du grand Carême » Ce jour y donnait autrefois lieu à de pieuses fondations.

Les onze hommes devaient acheter chaque année une tonne de harengs et la partager entre les paroisses de la ville. Chaque paroisse distribuait sa part à ses pauvres respectifs, le dimanche du « grand

(1) Écrevisse, p. 390.

Digitized by Google

Carême. » Cette distribution fut fondée en 1483 par Jehan Baillet.

Le même jour on faisait, en vertu d'une fondation de Marcie de Fanchon, en date de l'an 1463, une répartition de pains qui devait être annoncée la veille par toute la ville (1).

Le nom « d'Ezelfeest » que les Flamands ont également donné au dimanche des Rameaux, se rapporte à l'évangile du jour. « Il y a trente ans, dit M. Coremans, les gamins de Bruxelles se tourmentaient en se disant : Vous êtes de Schaerbeek (commune renommée pour ses ânes), votre fête tombe huit jours avant Pâques. On costumait ce jour les ânes de différentes manières et on organisait des « courses d'ânes (2). »

Dans la plupart des villes belges on représentait autrefois dans la procession de ce jour l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.

Les chanoines, prêtres et diacres des églises décoraient pontificalement un âne qu'ils conduisaient en procession par les rues et que les sous-diacres et enfants de chœur allaient recevoir à la porte de l'église en chantant des cantiques sur les vertus de l'âne.

A Anvers, la procession dite « Palmprocessie » sortait à huit heures du matin après la distribution des palmes.

Le magistrat accompagnait cette procession qui partait de la cathédrale et passait par l'église du Burgt. L'âne ou l'ânesse en bois n'était conduit que par des gens qui avaient fait le voyage de Jérusalem : ainsi l'ordonnait expressément un décret de 1487. Mais en 1566, les iconoclastes ayant détruit cette figure, la cérémonie n'eut plus lieu les années suivantes. Ce n'est qu'en 1570 que la procession fut rétablie ; elle fut escortée depuis par les chevaliers de Jérusalem, qui conduisaient le seigneur monté sur son âne et entouré des douze apôtres.

(1) Gorrissen, p. 356.
(2) Coremans, p. 140-141.

Digitized by Google

Dans la suite, l'âne ne figura plus dans le cortége, mais les chevaliers de Jérusalem ainsi que tous les pèlerins qui avaient visité la terre sainte ou le tombeau des apôtres, continuèrent à suivre la procession ; la cérémonie terminée, ils prenaient part à un repas substantiel composé de mets froids (1).

A Bruges les PP. Capucins se rendaient à l'église de Saint-Sauveur pour y prendre la croix miraculeuse dite « la croix rouge, » et pour la reconduire processionnellement à leur couvent. Dans la procession qui sortait annuellement à cette occasion, on représentait la vie et la passion du Sauveur, les sept douleurs de la Mère du Christ, et les trois punitions divines. On y voyait Adam et Ève, le roi David, des anges, des Romains, des soldats couverts d'une armure complète et un grand nombre de pénitents portant des croix, des torches, des têtes de mort, ou traînant de grosses chaînes auxquelles étaient suspendus des boulets du poids de seize livres. Les vingt-deux tableaux ou « mysterien » étaient portés chacun par huit hommes et accompagnés de deux porte-flambeau, de quatre porte-croix, de deux gardes à cheval et d'un pénitent armé de pied en cap. A la suite venait le roi Philippe I d'Espagne, qui avait institué l'archi-confrérie de Notre-Dame des Douleurs dans l'église de Saint-Sauveur. Le roi, avec la reine et sa suite, était précédé d'un ambassadeur qui racontait l'origine de la confrérie, et suivi des PP. Capucins avec l'image miraculeuse de Notre-Dame. Le clergé, escortant le saint Sacrement entouré de porte-flambeau, fermait le cortége qu'accompagnaient tous les ordres religieux de la ville (2).

Cette procession doit son origine au Père Melchior de Menin,

(1) Mertens, t. III, 448-449.

(2) Rym-spraken op het leven, lyden en dood ons Heere Jesu Christ ende de weedommen van d'Allerheyligste Maget en Moeder Gods Maria, met een kort begryp en uytlegginge der Mysterien, de welke jaerlycks op den Palmen-Sondag vertoont worden in de processie der Eerw. PP. Capucinen binnen Brugge. Brugge, 1735.

Digitized by Google

de l'ordre des Capucins. En 1665, comme la peste sévissait depuis plusieurs mois à Bruges, ce religieux s'avisa le jour des Rameaux, de parcourir les rues de la ville, monté sur un âne et tenant en main la croix rouge. Il se rendit ainsi à l'église de Saint-Sauveur pour y implorer la cessation du fléau par l'intercession de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Son vœu fut exaucé en 1666, et en reconnaissance de ce bienfait, Melchior offrit la croix rouge en *ex-voto* à l'image miraculeuse de la Vierge. Mais les Capucins ne voulurent pas se priver pour toujours de leur trésor. Ils résolurent de porter annuellement, le jour de la fête de Notre-Dame des Douleurs, la croix rouge à l'église de Saint-Sauveur, où elle resterait exposée à la vénération publique jusqu'au dimanche des Rameaux. Cet usage subsiste encore de nos jours, mais le cortége qui illustrait autrefois la procession du jour des Rameaux, a été aboli par un décret du 23 mars 1778 (1).

(1) DÉCRET DE SUPPRESSION DE LA PROCESSION A BRUGES.

Chers Et Bien Aimés, étant informée que, depuis l'an 1667 il s'est introduit dans la procession qui s'exécute tous les ans dans votre ville de Bruges, le dimanche des Rameaux, un nombre considérable de soi-disans pénitens qui accompagnent, les uns en traînant après eux des grandes boules de fer, attachées à des chaînes, les autres étant chargés de grandes croix de bois, et d'autres enfin étant vêtus de cilices, ou ayant la tête couverte de sacs de différentes couleurs, que quelques-uns de ces soi-disans pénitens, habillés à la romaine, portent des casques, des grouppes et des grandes figures sur la tête, que plusieurs d'eux, travestis en génie, chantent des psaumes de la pénitence et déclament des vers flamands, que d'autres portent des falots en guise de brasiers, que quelques-uns battent la caisse, que Philippe-le-Bel est représenté en habit espagnol, que cette marche se termine par une nombreuse cavalcade de gens habillés à la romaine qui représentent la garde de Pilate,

Nous vous faisons la présente pour vous dire, que nous avons supprimé, comme nous supprimons cette partie de procession dont il s'agit, que notre intention est que personne ne l'accompagne en habit ou ajustement quelconque déguisé et non ordinaire, que l'on n'y porte ou fasse porter aucune image, instru-

Digitized by Google

A la procession qui sortait le même jour de l'église Saint-Pierre à Louvain, on traînait une grande figure de bois représentant Jésus entrant à Jérusalem sur un âne (1). Le peuple qui croyait qu'il y avait des indulgences à gagner en s'attelant à cette machine, s'empressait d'en saisir les cordes par une extrémité; ce qui occasionnait souvent des querelles suivies de voies de fait. Il n'y avait point d'année qu'il n'y eût quelque accident à déplorer (2).

A Tirlemont la procession du dimanche des Rameaux commençait par les douze apôtres vêtus en scaramouches, la tête affublée d'une énorme perruque noire, le visage barbouillé de suie et le menton couvert d'une barbe de bouc. Le traître Judas seul portait une perruque rousse. Puis venait une statue du Christ, montée sur un âne et tenant en main une branche de palmier chargée de figues, de raisins et d'oublies que les enfants s'efforçaient d'arracher pen-

ment ou représentation sous quelque dénomination qu'elle puisse tomber, à la réserve de l'image de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et qu'en un mot les choses soient réduites à leur institution primitive, et sur le pied où elles étaient en 1667. En conséquence nos roiales intentions sont, qu'à la réception de cette, vous émaniés et publiés en due forme une ordonnance, qui fasse connaître au public la suppression que nous venons de faire, et enjoigne à tous et un chacun de s'y conformer, sans pouvoir s'en écarter en manière quelconque, ni sous quelque prétexte que ce puisse être, le tout sous des peines convenables à commines.

A tant, chers et bien Aimés, Dieu vous ait en sa sainte garde.

De Bruxelles, le 23 mars 1778 (*).

(1) Schayes, p. 158-9; E. Van Even, monographie de l'église de St-Pierre à Louvain. Louvain, 1858, p. 9.

(2) Dans la même ville on avait coutume de promener autour de l'église St-Jacques une énorme statue représentant le Seigneur assis sur un âne. Cette statue, qui s'avançait sur des roulettes, avait été exécutée en 1497, par Jean Van Bullestraten, de Louvain. (E. Van Even, l'Église de St-Jacques, p. 221.)

(*) Clément, II, 265-6.

Digitized by Google

dant le trajet. Le clergé précédait le saint Sacrement, et se rendait dans un jardin qu'on supposait être celui des Oliviers. Là on chantait des hymnes gothiques, et on représentait dramatiquement quelques traits des événements qui précédèrent la passion du Sauveur.

Pendant la procession dite des Rameaux qui se fait de nos jours, on s'arrête à la porte extérieure de l'église. Une partie des chantres entrent dans l'édifice, en ferment la porte et entonnent le célèbre cantique : « Gloria, laus et honor tibi sit, etc. » (Gloire, honneur et louanges vous soient rendus, ô Christ Rédempteur), composé par l'évêque Théodulfe d'Orléans, un des savants de la cour de Charlemagne (1). Le prêtre et les assistants qui sont dehors, répètent à tous les deux premiers versets. Puis le sous-diacre frappe avec le bois de la croix à la porte de l'église, celle-ci s'ouvre et la procession rentre.

En quelques endroits, il est d'usage que les enfants de chœur déposent leur surplis, et se couchent à terre en chantant : « Hic est qui venturus est » (Voilà celui qui doit venir), pour rappeler la circonstance que les Juifs étendirent leurs vêtements sur la route par laquelle devait passer le Sauveur (2).

Avant de commencer le service divin le prêtre bénit les rameaux qui sont déposés aux pieds de l'autel. C'est pourquoi à Lierre on voit, dès le point du jour, les campagnards et les jardiniers, leurs femmes et leurs enfants, cheminer vers l'église, portant sous le bras de

(1) Cet illustre prélat ayant été faussement accusé de conspiration, Louis-le-Débonnaire le fit arrêter et mettre en prison. Durant sa captivité, il composa cet hymne, qui contient soixante-dix-huit vers. Le jour des Rameaux, Louis-le-Débonnaire se trouvant à Angers, passa devant la prison de l'Évêque. Celui-ci se mit à la fenêtre, et à travers les barreaux, chanta son joyeux cantique. Le roi en fut si charmé, qu'il rendit la liberté au prélat et le rétablit sur son siége. C'est de là qu'on prit occasion de chanter ce cantique pendant la procession des Rameaux.

(2) Cornet, p. 54-56.

Digitized by Google

grosses touffes de buis ou « palmtakken, » dans le but de les faire participer à la bénédiction des rameaux. Après la messe on donne ou on vend aux habitants de la ville quelques branches de ce buis bénit et on remporte le reste à la ferme ou à la métairie (1).

A Bruges les enfants de chœur vont, après la messe, de porte en porte pour offrir des rameaux bénits moyennant quelque argent.

A Bruxelles, ce sont les mendiants et les enfants pauvres qui, au sortir de la messe, stationnent aux portes des églises et vendent à ceux qui en sortent le buis bénit.

A Huy, les enfants pauvres vont porter les palmes bénites dans les maisons pour y recevoir quelque aumône.

A Ath, les petites filles des classes inférieures vont de famille en famille offrir les rameaux bénits.

En d'autres villes ce sont les sacristains qui vendent les palmes.

A la campagne une personne au moins de chaque famille apporte du buis à l'église pour le faire bénir; car on y attribue de grandes vertus aux palmes bénites et on en fait beaucoup d'usage. En Flandre les hommes en mettent secrètement une feuille sous le ruban de leur chapeau; quelquefois même ils le font ostensiblement et attachent un petit rameau à ce ruban.

Partout, même dans les villes, on en met de petites branches sous le toit et dans toutes les places de la maison, y compris les étables et les granges, pour les garantir de la foudre. Du temps où les vitres des fenêtres de presque toutes les habitations étaient encore assujetties dans des châssis de fer ou de plomb, on aimait à y entrelacer également quelques petites branches de buis bénit. En outre, on place un petit rameau bénit dans le vase destiné à contenir l'eau bénite et on s'en sert en guise d'aspersoir. Quand un orage approche, un habitant du logis va parcourir les divers appartements pour les asperger d'eau bénite avec cette branche de buis. On s'en sert de

(1) Avontroodt, Mss., p. 21.

Digitized by Google

même quand une personne est décédée. On place alors le vase contenant l'eau bénite près de la bière, et celui qui vient réciter un « paternoster » pour le repos de l'âme du défunt, ne manque pas de jeter sur le cadavre quelques gouttes d'eau bénite (1).

Dans les campagnes du Limbourg, au-dessus de chaque lit est suspendu un petit bénitier de pierre; les enfants y mettent de petites palmes bénites « palmtakjen » et en offrent à chaque personne qui entre dans la chambre, afin qu'elle s'en serve pour s'asperger d'eau bénite (2).

Les campagnards fichent aussi des rameaux bénits aux quatre coins de chaque pièce de terre ensemencée de blé dans le double but de la préserver de la grêle et d'empêcher les sorciers de jeter quelque maléfice sur les fruits. Ils ont la ferme persuasion que les terres produisent alors davantage (3). Ils mettent également du buis bénit sur leurs fourrages pour les préserver des vers qui les gâtent, et ils en trempent cinq feuilles, le jour des Rameaux, dans le breuvage des vaches afin de les purger (4).

Dans le pays wallon, on croit que les rameaux bénits sont un préservatif contre les taches de rousseur appelées en wallon « brens de Judas » (5).

(1) Avontroodt, Mss., p. 21.

(2) Volksleesboek, p. 15.

(3) En fichant les palmes bénites dans la terre, les paysans de la Flandre Occidentale récitent les paroles suivantes :

Ik zegen hier myn koorn
Tegen den bliksem en tegen den oorm,
Tegen de meissens en tegen de knechten,
Opdat ze myn koorn niet ommevechten,
En tegen dat duivelsch zwynges
Dat zoo kwaed om pikken es
(De Toekomst, t. I, 367).

(4) Liebrechts, O. I., p. 227-229-239.

(5) Coremans, p. 78.

Digitized by Google

L'usage de jeter quelques branches de buis bénit dans le feu, quand le tonnerre gronde fortement et qu'il est de longue durée, s'est conservé dans les villes aussi bien que dans les campagnes; pour empêcher que l'on ne marche sur les cendres du buis bénit, on a coutume, à Dinant, de les jeter dans un trou creusé à cette fin dans la terre du jardin ou de la cour.

L'ancienne habitude qui était assez généralement répandue en Belgique, de ne pas manger de viande le jour des Rameaux, n'existe plus, mais on en trouve encore des vestiges dans plusieurs villes. A Eecloo, par exemple, la mère ou la grand'mère fait ce jour-là des gaufres pour toute la famille.

Un usage assez curieux était pratiqué jadis à Bouvignes, près de Dinant :

« Chaque année, au dimanche des Rameaux, tous les prêtres de Bouvignes, cierges allumés, excommunieront ceux qui par paroles ou de fait, auront voulu enfreindre la loi ou violer la liberté de la ville. » Ce fut la comtesse Yolende et son mari Pierre de Courtenay qui établirent cette clause lorsque, le 15 août 1213, ils renouvelèrent les franchises de Bouvignes et jurèrent de les maintenir; ils ordonnèrent que tous leurs successeurs prêteraient le même serment (1).

Si le jour des Rameaux ou « Palmdag » est beau et clair, dit un proverbe flamand, l'année sera bonne et fertile (2).

(1) La Meuse Belge, p. 42.

(2) Tuinman, Voorteekenen, p. 5.

Digitized by Google

4 avril. (*Fritillaria imperialis.*) Saint Isidore de Séville ; saint Hildebert.

Ce qu'on sème pendant les premiers jours de la semaine sainte vient bien (1).

---

5 avril. (*Fritillaria imperialis.*) Saint Ambroise ; sainte Julienne ; saint Vincent-Ferrier.

A Ben-Ahin, dans le doyenné de Huy, on chôme le 5 avril la fête de sainte Julienne, vierge célèbre par le zèle qu'elle déploya pour l'institution de la Fête-Dieu. Née à Rétinne et abbesse du couvent de Mont-Cornillon, près de Liége, elle mérita par sa piété, son humilité, son amour du recueillement et de la pénitence que le Seigneur daignât lui révéler que l'Église devait instituer une fête particulière et solennelle en l'honneur du Sacrement de l'Eucharistie. Elle communiqua la révélation à des hommes savants et pieux, et voyant qu'après mûr examen ils y ajoutaient foi, elle-même les exhorta vivement à solliciter de l'évêque de Liége l'établissement de la Fête-Dieu. Le prélat y consentit et l'institua dans son diocèse.

Les dernières années de sainte Julienne furent marquées par des humiliations et des souffrances. Chassée de son monastère par des factions, elle erra de retraite en retraite jusqu'au jour de sa mort. Arrivée à Fosses, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, elle y tomba malade, et comprenant que sa fin était proche, elle se fit transporter dans

(1) Coremans, p. 79.

Digitized by Google

l'église collégiale et y reçut avec une ferveur admirable le saint viatique.

Elle mourut le 5 avril 1258 (1).

---

6 avril. — (*Hyacinthus racemosus.*) Saint Célestin I, p.; saint Sixte I; sainte Célestine.

Le mercredi de la semaine sainte s'appelle « krommen woensdag » mercredi tortu, ou « schorsselen-woensdag, schortelenwoensdag, schortekloks woensdag » mercredi qui suspend les cloches, c'est-à-dire la sonnerie des cloches (du mot flamand « schorsen, schorten, » suspendre). Ce dernier nom lui vient de ce que les cloches cessent de sonner le mercredi saint « pour aller à Rome, » à ce que l'on dit (als de klokken naer Roome gaen).

La première dénomination s'explique par la circonstance que, d'après l'Évangile, les juges de Jésus prononcèrent ce jour-là leur inique sentence en torturant le bon droit. « Het regt krommen, » recourber, tordre le droit, se dit encore aujourd'hui dans la signification de falsifier le droit (2).

La croyance populaire s'oppose à ce qu'on file, depuis ce jour jusqu'au jour de Pâques, de peur qu'on ne file des cordes pour lier le Seigneur (3).

(1) De Smet, M. d. M., p. 153-155.
(2) Coremans, p. 54, 112.
(3) Liebrecht, O. I., p. 233.

Digitized by Google

7 avril. — (*Anemone nemorosa.*) Saint Aibert; saint Clotaire; bienheureux Herman Joseph.

Saint Aibert, reclus de l'ordre de saint Benoît au diocèse de Tournai, mourut en 1140, après plus de cinquante années passées dans la pénitence et la solitude. La Vierge, dit son biographe, daigna le nourrir de ses propres mains (1).

Le jeudi saint (2), appelé en Allemagne le jeudi vert « gründon-

(1) B. M., p. 69.

(2) Le jeudi saint, qu'on appelait aussi jeudi absolu à cause de l'absolution qu'on donnait alors aux pénitents, nous rappelle, outre l'institution du sacerdoce indiquée par la bénédiction du saint chrême et le lavement des pieds, « l'institution de la sainte Eucharistie. » C'est la célébration de ce mystère qui est l'objet principal de la fête du jeudi saint. Pendant longtemps cette fête dont le pape Léon décréta la solennisation en 692, fut obligatoire, et on adoucissait le jeûne à cause de la grande solennité de ce jour. Anciennement il était même d'usage que tous les fidèles communiassent; ceux qui jeûnaient, recevaient la communion le soir, et ceux qui ne pouvaient jeûner la recevaient le matin. Mais, dans la suite, l'Église jugea à propos de transférer la fête particulière du Saint-Sacrement au jeudi après l'octave de la Pentecôte, et le concile de Trente, assemblé en 1549, réduisit le jeudi saint au rang des douze fêtes livrées à la dévotion des fidèles. L'Église ne laisse pas cependant d'honorer encore aujourd'hui la sainte Eucharistie dans les offices de ce jour.

Dans la messe qui se célèbre avec toute la pompe que permet le deuil de la Passion, on ne donne point la paix, comme dans les autres fêtes, par horreur pour le baiser sacrilége que le traître Judas donna à son maître. Si tous les prêtres, excepté le célébrant, s'abstiennent de dire la messe ce jour-là, ce n'est pas par des motifs de deuil comme le vendredi et le samedi saints: c'est pour imiter de plus près la cène, où le Seigneur, instituant l'Eucharistie, fit pour la première fois les fonctions de sacrificateur et fut le seul célébrant (*).

(*) Cornet, p. 70.

Digitized by Google

nerstag, » est nommé en flamand « witte, hooge, groote donderdag » (jeudi blanc, jeudi haut, jeudi grand).

Pour expliquer les dénominations vulgaires de « blanc » et de « vert, » on a eu recours à la fois au paganisme et au christianisme. On attribue généralement le nom de jeudi blanc, soit à la circonstance qu'en ce jour on distribuait autrefois des pains blancs au peuple, soit à la coutume qui fait tendre les églises de draps mortuaires, pour les cérémonies du vendredi saint.

Cependant le grand nombre de pratiques et d'idées superstitieuses se rattachant au jeudi saint, ont inspiré à quelques savants la présomption, assez fondée du reste, que le jour de Thor avant l'Eostur était une fête spéciale pour les anciens Germains, et que ceux-ci, convertis au christianisme, tout en célébrant la fête chrétienne du jeudi saint, lui ont conservé les dénominations de leur ancienne fête païenne.

A Anvers on appelle le jeudi saint « soppendonderdag, » à Termonde « dopperkensdag, » parce que dans ces villes il est encore d'usage de prendre en famille de l'hydromel ou « mêe, » et d'y tremper (« soppen » ou « doppen ») une espèce de pistolets (« wekken ») ou des gâteaux.

A Termonde, où dans tous les ménages on mange ce jour de petits pains chauds (heet brood), de même que le jeudi qui précède la Mi-Carême, les orphelins de l'établissement de bienfaisance recevaient une collation consistant en hydromel et en gâteaux.

Le même régal se faisait dans les cinq maisons de bienfaisance à Anvers, et la maîtresse de l'hospice dit « Infirmerye, » aujourd'hui hospice de Saint-Blaise (Blasiusgodshuis), y recevait également chaque année deux florins pour acheter « mêe en weggen » (1).

Dans l'abbaye de Grand-Bigard, près de Bruxelles, on cuisait ce jour-là vingt-quatre setiers de froment que l'on mêlait à

(1) Mertens, t. IV, p. 250-251.

Digitized by Google

douze setiers de froment blanc pour les distribuer aux pauvres (1).

Dans celle de Postel, près de Turnhout, on distribuait le jeudi saint autant de pains dits « prove, » que le jeudi gras (2).

Dans la plupart des hospices consacrés à saint Julien, il existait des fondations, en vertu desquelles un nombre plus ou moins grand de pauvres ou de pèlerins étaient gratifiés le jeudi saint d'un bon repas.

A Anvers, dans l'hospice appelé « Sint Julianus gasthuys » douze pauvres qui ont visité Rome ou la terre sainte, sont encore aujourd'hui admis à un grand buffet garni des plats les plus friands, des vins les plus fins, de sucreries et de confitures de toute espèce (3).

A Malines, on offrait autrefois à douze pauvres, en vertu d'une fondation de Simon Van den Steen dit Schoonjans, datée de l'an 1444, un bon dîner avec du vin. Ce repas se faisait dans la maison du charitable fondateur, située sur le « Borgersteyn boven den Pas; » la collation terminée, on leur baisait la main droite (4).

La coutume de distribuer des pains et de l'argent aux deux pauvres qui ont été choisis pour la cérémonie du « Mandat » ou du lavement des pieds, s'est conservé dans toutes les églises où le Mandat existe. A Malines le cardinal-archevêque leur fait distribuer à chacun un pain et une pièce de cinq francs.

A Courtrai, dans la chapelle Sainte-Anne de l'église de Saint-Martin, après le lavement des pieds, le curé faisait un sermon auquel assistait tout le clergé, le magistrat et les notables de la ville. Après le sermon, on distribuait du sucre, un verre de vin de France et un verre de vin d'Espagne aux auditeurs. Le curé avait pour sa part deux pots de vin d'Espagne ou d'un autre vin de liqueur; le

(1) H. d. E. d. B , t. I, 327.

(2) Cf. 12 février.

(3) De Vlaemsche school, t II, 25 sq.

(4) Azevedo.

Digitized by Google

sacristain et les autres assistants recevaient chacun une pinte de vin. Mais cette fondation fut supprimée en 1736 (1).

La coutume pratiquée jadis, de représenter sur des tréteaux en plein air le jardin des Oliviers avec tous ses accessoires, fut également abolie, à cause des désordres qui accompagnaient trop souvent ce spectacle religieux (2).

Mais à Namur on a encore l'habitude d'imiter en quelque sorte la Cène. On rassemble tous les membres de la famille et tous les gens de la maison à une même table, et l'on prend en commun du café, du thé ou du chocolat avec des « lunettes. » On nomme cela « faire la Cène. »

Les magnifiques processions qui représentaient en majeure partie la Passion du Seigneur, ne se font plus.

A Anvers, les Capucins établirent en 1586 une procession de flagellants, qui fut reproduite l'année suivante. Elle commençait et finissait dans l'église des Jésuites, et tenait l'ordre suivant :

D'abord un Jésuite couvert d'un sac et portant une grande croix de bois, puis des chantres également couverts d'un sac et portant une grande croix de bois, ensuite les flagellants au nombre de soixante-cinq, accoutrés d'une manière uniforme et se frappant le dos. Au milieu d'eux marchait un homme traînant une croix attachée à son cou par une corde. Une foule innombrable de dévots fermait la marche (3).

A Bruxelles, on vit en 1549, le soir du jeudi saint, une procession composée d'Espagnols et d'Italiens au nombre de cent-cinquante, qui se flagellaient avec des cordes au bout desquelles étaient fixées des étoiles d'argent (4).

En d'autres villes, particulièrement à Maestricht, des processions

(1) Schayes, p. 204.
(2) *Ibid.*, p. 229-230.
(3) *Ibid.*, p. 164.
(4) *Ibid.*, p. 162-163.

Digitized by Google

semblables eurent lieu jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

A Ostende, les Pères Capucins organisaient une procession qui représentait la Passion de Jésus-Christ. Chaque « station » portée par douze hommes, nu-pieds et couverts d'un vêtement de toile grise à long capuchon, représentait en figures de grandeur naturelle une scène de la passion, par exemple la Cène, le jardin des Oliviers, le Christ devant Anne, Cayphe ou Pilate, etc.

Une foule de gens revêtus d'habits de toile suivaient ces représentations ; quelques-uns portaient une croix de bois, d'autres tenaient à la main des torches allumées, d'autres enfin traînaient une bombe attachée par des chaînes de fer. La garde du corps de Pilate, à cheval et couverte de vieilles armures, était suivie par Jésus-Christ portant sa croix et terminait ce cortége qui se composait habituellement de plus de 300 personnes. C'est le 7 mars 1675 que cette procession sortit pour la première fois (1).

A Gand, avait lieu la grande procession d'Akkerghem, appelée « den grooten ommegank van Eckerghem. »

A côté de l'église de Saint-Martin, presqu'en face de la congrégation des Maroles, se trouvait une croix plantée sur une éminence, que l'on appelait le mont Calvaire. A partir de cet endroit, il y avait le long du rempart jusqu'à la porte de Bruges et dans quelques rues avoisinantes plusieurs stations, devant lesquelles on faisait l'espèce de pèlerinage dit « den grooten ommegank. »

En 1797, on enleva la croix et les stations, mais en 1806 l'ommegank fut rétabli dans l'intérieur de l'église, où sont exposés les tableaux représentant la Passion du Seigneur.

A la communion de Pâques il était d'usage, dans la même église d'Akkerghem, d'offrir aux communiants un verre de vin « om zich daermede te reficierene, » pour se restaurer (2).

(1) Bowens, t. I, 147-8.

(2) Dierickx, II, 630-1 ; Steyaerd, p. 197-8.

Digitized by Google

Les hommes armés de casques et de cuirasses, et portant une lance à la main, qui se tenaient le jeudi saint, dans les églises, immobiles pendant quelques heures à côté du saint Sépulcre, en signe de pénitence, et qui existaient jusqu'au commencement du 18e siècle, ne se voient plus (1). Mais en revanche les habitants des Flandres et de la Campine font souvent ce jour-là leurs prières, les bras étendus en forme de croix; à Anvers, nombre de campagnards parcourent le jeudi et le vendredi saints les rues appelées vulgairement les quatorze stations de Jérusalem, la tête nue et en marmottant des prières.

Car la coutume de faire les stations (« kerken bezoeken ») ou de visiter les reposoirs et le saint Sépulcre dans les différentes églises, est encore fort en vogue en Belgique, et le pape Pie VII a accordé, le 7 mars 1815, une indulgence plénière à toutes les personnes qui l'observeraient.

Autrefois les gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas allaient visiter, le jeudi saint, les principales églises de la capitale, accompagnés de toute la cour et de la noblesse, des archers et des hallebardiers de la garde. Jusqu'au commencement de ce siècle on avait l'habitude d'aller ce jour-là visiter les églises en habit noir (2).

Dans quelques villes on tient à accomplir en entier le cercle du pèlerinage urbain, à ne pas manquer de visiter une paroisse, une succursale, une chapelle, une confrérie.

A Namur on va voir sept églises, en souvenir des sept ermitages situés autour de la ville, lesquels n'existent plus.

Une cérémonie des plus bizarres à laquelle donnait lieu le jeudi saint, se pratiquait jadis à Termonde : c'était la course de l'homme sauvage, ou « wildemans loop. »

Quiconque voulait entrer dans le métier des brasseurs ou « pyn-

(1) Schayes, p. 205.
(2) *Ibid.*, p. 204.

Digitized by Google

ders, » sans appartenir à une des familles de cette corporation, devait s'engager à parcourir toute la ville en homme sauvage. Cette course se faisait chaque fois au jeudi saint.

Le jour venu, une foule immense de curieux affluait de toutes parts pour assister à ce spectacle, qu'annonçaient les cloches de la collégiale et le carillon de l'hôtel de ville.

Précédés d'un charivari musical s'avançaient quelques hommes, portant sur le dos une planche de bois. L'homme sauvage, tout nu, enduit de poix et couvert de plumes, les suivait, armé d'une lourde massue, avec laquelle il frappait continuellement à droite et à gauche sur le dos des hommes qui le précédaient. Arrivé à l'habitation d'un des notables de la ville, il s'arrêtait, et après avoir plongé ses mains dans un pot de goudron qu'on portait à côté de lui, il en laissait l'empreinte sur la porte ou sur la muraille; les habitants avaient grand soin de conserver ces souvenirs de l'homme sauvage.

La course terminée, le doyen le proclamait brasseur en lui offrant avec ses félicitations une pinte de la meilleure bière de Termonde.

Cet usage, qui s'observait à Termonde de temps immémorial, ne fut supprimé que vers le milieu du siècle passé; mais le « wildemansdag, » jour de l'homme sauvage, est resté pour les bourgeois et surtout pour les brasseurs de Termonde un jour de fête qu'ils chôment encore à présent à la mode flamande en vidant maints pots de bière (1).

D'après la croyance populaire, les poules sorties d'œufs pondus le jeudi saint changent chaque année la couleur de leur plumage. Les œufs pondus le jeudi saint sont conservés. Bénits le saint jour de Pâques, ils garantissent contre la foudre, et jetés dans le feu ils éteignent l'incendie.

Il faut manger sept sortes de légumes verts mêlés ensemble ou

(1) Belgisch Museum, t. IV, 382 ss.

Digitized by Google

s'attendre à ne pas échapper à la fièvre. On dit aussi que la coutume de manger des mets verts le jeudi saint, protége contre le feu céleste (1).

A Anderlecht, les maîtres d'église recueillaient deux fois par an, le jeudi saint et le jour de saint Martin, l'argent qui se trouvait dans le tronc de saint Guidon. Par suite d'un usage dont on ignore l'origine et la signification, pendant tout ce temps une femme se tenait seule devant la statue du saint. Elle vendait, paraît-il, de petites bannières et d'autres objets de dévotion (2).

Dans la nuit du jeudi au vendredi saint, une grande foule de pèlerins se rend annuellement à la chapelle de Notre-Dame de Chèvremont, située à une lieue et demie de Liége.

Cette chapelle, ombragée d'une double rangée de tilleuls séculaires, couronne le sommet d'une montagne très-escarpée, presqu'à pic, qui tire son nom, Mont-des-Chèvres, Capræmons, Kevermunt (3) Chèvremont, de la difficulté de son accès.

Elle occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne église de Notre-Dame, laquelle partagea le sort du vieux château détruit par Notger; la petite statue noire de la Vierge que l'on y vénère, est, si l'on en croit la tradition, celle qui fut retirée de l'ancienne église par le prélat liégeois. Car ce fut le fameux Notger qui délivra la ville de sa création du dangereux voisinage du château et de ses habitants dont les déprédations toujours croissantes compromettaient la sécurité et jusqu'à l'existence de la cité naissante.

On ignore quelle époque il faut assigner à la fondation du vieux château de Chèvremont. Vers 680, il était considéré comme une habitation royale dont les rois francs avaient fait une forteresse et

(1) Coremans, p. 78.

(2) H. d. E. d. B., t. I, 23.

(3) Dans deux diplômes de l'empereur Othon Ier qui datent, l'un de 947, et l'autre de 972.

Digitized by Google

dont sainte Begge, à ce que d'autres prétendent, avait fait un palais. Plus tard il devint un repaire de brigands, un véritable fléau pour tout le pays, surtout depuis que, vers 970, le comte Immont, Guidon ou Idriel, en fut devenu possesseur. A l'abri de toute attaque, tant par la position même du château que par les fortifications qu'il y fit ajouter et qui le rendirent presqu'imprenable, le comte Immont faisait de fréquentes sorties, pillait les voyageurs, ravageait les environs et rentrait dans son aire chargé de butin.

Depuis longtemps les Liégeois avaient tenté en vain de s'opposer à ses violences. Le seigneur de Chèvremont ne faisait que rire des efforts impuissants dirigés contre lui et n'en continuait pas moins sa vie de rapine.

Enfin il se présenta une occasion favorable pour obtenir par la ruse ce qui était impossible à la force. Désirant débarrasser à tout prix le pays de son redoutable oppresseur, Notger saisit cette occasion sans s'arrêter à l'illégalité du moyen. En 979 ou 980, le comte Immont eut de sa femme Isabelle un fils qu'il voulut faire baptiser par l'évêque de Liége en personne. Notger promit de venir, et sous prétexte de donner à la cérémonie la plus grande pompe possible, il se rendit, le 20 août, au château, accompagné d'une suite de plus de deux cents personnes vêtues de longues chapes comme clercs en voyage. Mais à peine l'évêque eut-il passé le pont-levis avec tout son monde, qu'à un signal donné, ces prétendus prêtres, qui n'étaient que des soldats travestis et portaient des armes sous leurs aubes, quittèrent chapes et surplis et commencèrent un massacre général qui ne cessa qu'avec la dernière victime. Dans son désespoir, le châtelain s'élança du haut d'une tour dans la Vesdre, qui coule au pied de la montagne; Isabelle non moins résolue, se précipita, son fils dans les bras, dans le puits du château.

Après avoir fait retirer des édifices sacrés de Chèvremont tout ce qu'ils contenaient de précieux, Notger livra le château au pillage et à l'incendie. Puis, il revint triomphant à Liége, où il mourut le

Digitized by Google

10 avril 1007, et où son nom est encore de nos jours fort populaire.

La chapelle qui a remplacé l'ancien château, fut rebâtie en l'année 1697 et réparée en 1717. Bien qu'elle soit d'une grande simplicité, elle n'en jouit pas moins d'une immense célébrité et les innombrables ex-voto, qui recouvrent littéralement ses murs, prouvent assez combien de guérisons on attribue à la statue miraculeuse de Notre-Dame de Chèvremont.

En suivant le chemin escarpé qui est pratiqué le long d'un des côtés du rocher, on rencontre sept petits oratoires en pierre qui servent de stations aux pèlerins qui gravissent la montagne (1).

---

8 avril. — (*Glechoma hederacea.*) Saint Albert; saint Denys; saint Perpète; sainte Perpétue.

Le vendredi saint se nomme en flamand « Goeden Vrydag » bon vendredi, ou « Witten Vrydag, » vendredi blanc. Ce jour est « saint » par excellence, parce que c'est alors que le Sauveur s'est offert en holocauste; il est « bon, » puisque des grâces infinies ont été obtenues sur la croix. La dénomination de « Witten Vrydag » vient des draps mortuaires dont les églises étaient tendues ce jour-là.

Toutes les cérémonies de l'Église, symboliques jusque dans les moindres détails, nous rappellent la mort du Christ et expriment le

(1) Bovy. Promenades historiques dans le pays de Liége, t. II, 18-32; De Reume, p. 53-58; La Meuse belge, p. 167-8.

Digitized by Google

deuil dans lequel l'Église est plongée. Même la messe proprement dite, y est remplacée par la messe vulgairement appelée « messe en désordre, » ou dans le langage de l'Église « messe des Pré-sanctifiés, » c'est-à-dire messe où l'on consomme les dons consacrés la veille (1).

Le « tombeau » ou le « saint Sépulcre » qu'on arrange dans les églises, a donné naissance à l'usage qu'ont les enfants, à Dinant et en d'autres endroits, d'ériger dans les rues une espèce d'autel, et de demander aux passants quelque monnaie pour leur monument.

Les processions de la Passion, qui signalaient autrefois cette journée, ne sortent plus aujourd'hui.

Celle qui avait lieu à Anvers, fut abolie par les Français. Elle était suivie d'une multitude de gens du peuple, traînant de grosses chaînes et des boulets attachés à la jambe. D'autres portaient sur les épaules des marteaux, des blocs de bois et tout ce qu'ils trouvaient de plus pesant (2).

A Bruxelles, la confrérie du Rosaire, à la chapelle des Espagnols dans l'église des Dominicains, avait coutume, jusqu'en 1695, de faire sortir une procession, dont Rombaut a laissé la description dans son livre intitulé : *Bruxelles illustrée* (t. II, 328).

Elle était suivie d'une grande quantité de nobles et attirait un concours infini de peuple, qui affluait des villes voisines.

La chapelle du Rosaire était ornée d'une magnifique décoration funèbre. On y construisait, près du jubé, un autel tendu de drap noir, parsemé d'emblèmes de la Passion, brodés en or et en argent, et garni d'un grand nombre de chandeliers d'argent, hauts de six à sept pieds, en comprenant les cierges qui étaient allumés. On plaçait au milieu un crucifix, à droite « la Vierge des Douleurs » sur un piédestal portatif, et à gauche un cercueil recouvert

(1) Cornet.

(2) Schayes, p. 160-161.

Digitized by Google

d'un drap de soie noire brodé d'or, où l'on plaçait un Christ.

La cérémonie commençait dans l'après-midi, par un sermon en langue espagnole sur les souffrances et la mort de Jésus-Christ, sermon qui était suivi du « Miserere. »

A l'issue du sermon, tous les religieux du couvent entraient nu-pieds, vêtus d'une étole noire également brodée d'or et d'argent. Ils descendaient le Christ de la croix et le mettaient dans le cercueil.

La procession commençait, à cinq heures du soir, par un chevalier portant une croix. Il était suivi de plusieurs trompettes et d'un timbalier vêtus de noir, qui sonnaient des airs lugubres. A leur suite marchaient plusieurs personnes qui portaient les instruments de la Passion. Chaque instrument était précédé d'un gentilhomme avec ses pages ou domestiques. Venait ensuite Notre-Dame des Douleurs, vêtue d'une étoffe noire brodée d'or et d'argent, et portée par seize religieux. Enfin le cercueil suivait, porté par huit religieux et escorté de plusieurs soldats armés.

On dirigeait la marche de cette procession vers la rue de la Madeleine, jusqu'à la place nommée actuellement « Place Royale, » où l'on trouvait un reposoir élevé vis-à-vis de l'ancienne cour, et où l'on posait le cercueil et la Vierge.

Après quelques prières, on continuait la procession qui ne rentrait que fort tard (1).

Dans l'église des Augustins, à Bruxelles, on célébrait le vendredi saint en faisant le simulacre du crucifiment d'un criminel condamné à mort, à qui l'on accordait sa grâce en l'honneur du personnage qu'il représentait.

On construisait au pied de l'autel un vaste échafaud sur lequel était dressée une croix très-élevée. De côté et d'autre étaient construites des espèces de loges pour les dames, les gens de qualité et pour les premiers de la ville, le reste de l'église ne suffisait pas à contenir la

(1) Schayes, p. 159-160.

Digitized by Google

foule de peuple, que se pressait de toutes parts pour assister à la représentation. Une procession circulait par toute la ville, au son lugubre de plusieurs instruments. D'abord marchaient les confrères « de la Miséricorde, » le visage masqué, les pieds nus et dans le costume de la confrérie, puis des prisonniers traînant à leurs pieds de gros boulets de canon, attachés avec des chaînes de fer; enfin des religieux Augustins travestis en bourreaux, armés de clous, de marteaux et des autres instruments de la Passion, conduisaient le criminel à l'échafaud et y montaient avec lui. Aussitôt ils le dépouillaient jusqu'à la chemise, tiraient au sort ses vêtements et l'étendaient sur la croix; puis ils lui attachaient les mains et les pieds avec des courroies qui recouvraient de petites vessies pleines de sang, lesquelles, percées par les clous, faisaient croire aux assistants qu'on avait réellement cloué les mains et les pieds du crucifié. A cette vue le peuple se sentait ému; on laissait couler des larmes, et quelques-uns des plus dévôts se frappaient la poitrine et se meurtrissaient à force de coups.

A Courtrai, la ville payait 25 livres à un pauvre pour représenter la Passion du Sauveur. On le menait en procession dans toutes les rues, vêtu d'une robe violette, la tête couronnée d'épines, et portant une lourde croix sur les épaules : douze religieux, six Capucins d'un côté, six Récollets de l'autre, faisant l'office de bourreaux, le tiraillaient, à droite et à gauche, par autant de grosses cordes attachées autour de son corps. Les tourments qu'on lui infligeait, étaient tels qu'il aurait succombé à la fatigue, si un personnage, représentant Simon le Cyrénéen, n'était venu à temps pour l'aider à porter la croix. Il arrivait enfin à l'église, à demi-mort. Au milieu de toutes ses souffrances, il ne laissait échapper ni plainte ni murmure, et se croyait assuré de son salut, s'il pouvait expirer sous les coups (1).

A Menin, à la procession où l'on représentait la Passion, on

(1) Clément, t. II, 345-6.

Digitized by Google

crucifiait également un Christ; mais comme celui qui remplissait ce rôle en était presque toujours victime, on supprima la procession (1).

A Liége avait lieu chaque année, jusqu'en 1794, une procession en mémoire de la révolution qui délivra la ville du terrorisme de Ghuy de Canne, seigneur de Spawen. A la tête d'un corps d'Allemands, cet homme insolent s'était arrogé, en 1485, une autorité presque dictatoriale et en abusait sans aucune retenue. La jeunesse liégeoise, frémissant d'indignation, prit les armes, s'empara de la citadelle, repoussa les troupes que Ghuy de Canne envoya contre elle, et tua le tyran au moment où il se plaçait sur les degrés de St-Lambert pour haranguer le peuple soulevé. Le lendemain de cet événement, on célébra en actions de grâce une messe solennelle dans la cathédrale, et on fit une procession, en décrétant que cette cérémonie aurait lieu chaque année, le vendredi de la semaine sainte. Pour éterniser en outre le souvenir du meurtre de Ghuy, le vers suivant fut gravé sur une pierre du portique des degrés de la cathédrale :

ANTE GRADUS TEMPLI CECIDIT QUI TOT MALA FECIT (2).

La coutume d'accorder des grâces à plusieurs criminels le jour même du vendredi saint, coutume qui existe encore à Naples, se pratiquait aussi en Belgique.

A Bruxelles, le gouverneur général faisait grâce à un criminel condamné à mort, sur le rapport et la liste présentés par le conseil privé, qui s'assemblait à cet effet.

Le chancelier de Brabant, accompagné du plus jeune des conseillers, du conseiller fiscal, etc., se rendait à la prison et faisait comparaître devant lui tous les prisonniers, pour s'informer du

(1) Clément, t. II, 312.
(2) Bovy, t. I, 36-37.

Digitized by Google

motif de leur emprisonnement ou de leur condamnation. Le public était admis à cette visite (1).

A Ypres, on faisait grâce à tous ceux qui étaient détenus dans la prison pour un délit quelconque, civil ou criminel, commis à l'encontre du prince. Cette grâce était accordée par le grand-bailli, au nom du souverain et à la prière de l'avoué et des échevins. Ceux-ci se rendaient dans tous les réduits auprès des prisonniers. L'avoué leur demandait s'ils souhaitaient obtenir la grâce du prince « pour l'amour de Dieu et en honneur et révérence du vendredi saint assavoir de ceux qui nont aultre partie que le Seigneur. » Après cette formalité ceux qui désiraient jouir du bienfait se rendaient devant le magistrat, en portant parfois un cierge allumé, et se prosternant humblement à genoux, confessaient publiquement leur faute et suppliaient le bailli de leur accorder leur grâce.

Cet usage est très-ancien et a pris naissance pendant le règne de la comtesse Jeanne de Constantinople (1206-1244). Ainsi l'indique le mémoire qui, d'après les ordres du duc de Bourgogne, fut envoyé au commencement du xv^e^ siècle à la Chambre des comptes à Lille par le magistrat d'Ypres qui demandait que cet usage fût maintenu.

La comtesse, passant par la ville d'Ypres un vendredi saint et entendant crier à haute voix « grâce, grâce ! » accorda la grâce à tous les prisonniers et promit au magistrat qu'elle conserverait cet usage à perpétuité, ordonnant à son bailli de faire annuellement élargir tous ceux qui, le vendredi saint, se trouveraient emprisonnés pour délits commis contre le seigneur du pays de Flandre, que ces délits fussent civils ou criminels.

La plus ancienne annotation de la concession de ce privilége date de l'an 1367. Il est resté en vigueur sans interruption (2) jusqu'au

(1) Schayes, p. 207.

(2) Le vendredi saint, 8 avril 1678, est le seul jour, où le privilége n'eut point son exécution à cause du désordre qui régnait dans la ville, laquelle venait de se rendre aux Français.

Digitized by Google

3 avril 1795, où l'on fit grâce pour la dernière fois à deux personnes détenues pour vol.

Ceux qui obtenaient leur grâce du grand-bailli étaient appelés « Enfants du vendredi saint » (Goeden-vrydag-kinders).

Mais pour jouir de cette grâce, qui était accordée toujours à trois heures de relevée, il fallait nécessairement avoir été emprisonné à la requête du grand-bailli de la ville. Les accusés détenus par d'autres officiers publics ou à la demande de l'autorité militaire, ne pouvaient y participer.

Quelquefois le magistrat faisait punir des criminels avec précipitation peu de jours avant le vendredi saint et même la veille, pour ne pas devoir les délivrer.

Le grand-bailli en accordant la grâce aux prisonniers, leur enjoignait d'adresser des prières au ciel pour la prospérité du souverain, et afin de se garder de nouveaux méfaits.

Les indigents condamnés à des amendes pécuniaires, ou à d'autres peines auxquelles ils ne pouvaient pas satisfaire (par exemple à faire un voyage à Rome, à St-Jacques de Compostelle ou ailleurs, à faire construire à leurs dépens quelques verges de muraille à l'enceinte de la ville, etc.), quittaient la ville, y revenaient quelques jours avant le vendredi saint et se constituaient eux-mêmes prisonniers pour obtenir grâce et rémission de leur punition (1).

Le jeûne du vendredi saint n'est pas moins scrupuleusement observé en Belgique que celui du jour des Cendres. On ne mange ni beurre, ni graisse, ni lait, ni œufs, et une tradition populaire de la Flandre Occidentale rapporte même la mort subite d'un paysan qui avait mangé une omelette (2). De petits pains blancs appelés à Anvers « wekken, » à Liége et à Namur « lunettes, » des fèves blanches et des harengs composent la nourriture principale de ce jour.

(1) Messager des Sciences et des Arts de la Belgique, année 1833, p. 276-284.
(2) Wolf, N. S. p. 285-6.

Digitized by Google

Les fèves ou lentilles qu'on mange le vendredi saint, se changent en deniers, d'après une superstition populaire. On dit aussi que celui qui ne boit pas le vendredi saint, peut boire beaucoup pendant toute l'année sans risquer de s'enivrer (1).

Suivant une ancienne coutume namuroise on cuit ce jour-là des pains, et on en conserve un jusqu'à l'année suivante, en prétendant qu'il porte bonheur et qu'il ne se gâte pas. Mais en revanche on se garde bien de laver, le vendredi saint.

Pour expliquer l'origine de cette habitude, la légende raconte que la Vierge en voyageant s'approcha, un jour de vendredi saint, d'un endroit où des femmes du peuple blanchissaient du linge. Elle les pria de lui donner un verre d'eau; mais loin de satisfaire à sa demande, elles l'aspergèrent d'eau sale de sorte que sa robe en fut toute humide. Marie s'éloigna et rencontra à peu de distance des femmes qui mettaient du pain au four. Elle les pria de lui permettre de faire sécher sa robe, ce qui lui fut accordé avec le plus grand empressement. C'est pourquoi la Vierge bénit les femmes qui cuisaient du pain, et maudit celles qui lavaient.

A Dinant, où se pratique la même coutume, on dit proverbialement :

« Maudite la femme qui lave,
Bénite la femme qui cuit. »

A Bouvignes et en quelques autres localités de la province de Namur, aucun boucher ne tue ce jour-là. En beaucoup d'endroits des provinces flamandes, les cultivateurs s'abstiennent de remuer la terre, pour ne pas troubler le repos du Christ (2).

Les paysans brabançons aiment à avoir au vendredi saint le vent d'est, et mieux encore celui du nord-est; mais le vent du sud-ouest

(1) Coremans, p. 78.
(2) *Ibid.*, p. 98.

Digitized by Google

leur porte malheur; pluie de vendredi saint, disent-ils, devrait être grattée goutte à goutte hors de la terre (1).

Une autre croyance populaire attribue à l'œuf du vendredi saint la vertu de garantir contre toute rupture du corps. En Flandre on conserve les œufs pondus durant le service divin, et on prétend qu'un incendie s'éteint, quand on y jette un de ces œufs.

Lorsqu'on a un enfant au maillot, on attend, en Flandre, jusqu'au vendredi saint pour lui mettre le premier habit.

Sur la Meuse, la nuit du vendredi saint est réputée dangereuse.

Vis-à-vis du château de Sanson, sur la rive droite de la Meuse et au sommet d'une hauteur au pied de laquelle s'étend le village de Namèche, se trouve un arbre dit de sainte Anne. C'est là que, suivant la croyance du peuple, les sorcières se rassemblent dans les nuits du vendredi saint, dans celle de Saint Jean et dans les saintes nuits, et qu'elles font leurs rondes infernales autour de l'arbre (2).

---

9 avril. — (*Primula polyantha rubra.*) Sainte Marie; sainte Waudru.

Sainte Waudru, patronne de Mons, à laquelle sont consacrées quatre églises, fonda la célèbre maison de chanoinesses, qui donna naissance à la capitale du Hainaut. Elle appartenait à une famille de saints, et avait pour époux saint Vincent, fondateur de Soignies; pour sœur, sainte Aldegonde, fondatrice de Maubeuge; pour fils, saint Landric et saint Dentlin, et pour filles, sainte Aldetrude et

(1) Coremans, p. 78.
(2) Wolf, N. S., p. 503.

Digitized by Google

sainte Madelberte. On assigne l'an 686 comme la date de sa mort.

La fête de la bienheureuse Bertille, sa mère, se célèbre le même jour (1).

Le « samedi saint » s'appelait anciennement en flamand « Judas zaterdag. » Quand on brûlait ce jour-là ce qui restait de l'huile sainte, le peuple disait : « on brûle Judas (2). »

La première cérémonie du samedi saint, est la bénédiction du feu nouveau.

Dans les premiers temps de l'Église, il était d'usage de tirer, chaque jour ou du moins chaque samedi, du feu de la pierre, et de le bénir avant d'allumer les cierges et les charbons des encensoirs. Ce n'est que depuis le onzième siècle que cet usage fut restreint au samedi saint. Actuellement encore on tire ce jour-là le feu de la pierre, on le bénit et on s'en sert pour allumer tous les cierges. On en use également pour allumer le « cierge de Pâques, » qui, avec ses cinq grains d'encens, nous rappelle le Seigneur, la lumière du monde. Ce feu est le feu de Pâques, le « ignis paschalis, » dont nous parle saint Boniface, et de même que le cierge de Pâques, il est un symbole du Sauveur ressuscité dans son tombeau de pierre.

Autrefois le cierge pascal était une colonne en cire, sur laquelle on inscrivait l'époque des Pâques et des fêtes mobiles. Le patriarche d'Alexandrie envoyait chaque année le catalogue des principales fêtes de l'année au pape, qui en expédiait à son tour de pareils aux autres églises. Bientôt on fit de cette colonne de cire un flambeau qui servit à éclairer la nuit de Pâques, et le pape Zozime approuva cet usage en ordonnant de bénir le cierge pascal le samedi saint, comme on le fait encore aujourd'hui.

La bénédiction du cierge étant terminée, on bénit les fonts baptismaux, et s'il y a quelques personnes à baptiser, on les baptise.

(1) B. M., p. 71 ; Gazet, p. 61-72.
(2) Coremans, p. 68.

Digitized by Google

Pendant la messe, le célébrant entonne le « Gloria in excelsis, » les cloches et l'orgue se font entendre de nouveau, ainsi que les sonnettes qui avaient fait silence dans l'église depuis le jour du mercredi saint.

C'est le moment où les enfants, pleins de joie, courent dans les jardins et cherchent dans les buissons, dans les touffes de plantes ou dans les haies, les œufs de Pâques que les parents y ont cachés, et que les cloches, à ce qu'ils prétendent, ont laissé tomber à leur retour de Rome. « Wanneer de klokken uit Rome terugkomen, brengen zy paescheijeren mede, » les cloches sont allées à Rome quérir des œufs de Pâques, dit-on en Belgique, quand un enfant demande la cause du silence des cloches pendant un espace de trois jours. C'est aussi pourquoi les œufs pascaux s'appellent à Mons « cloches, » et à Tournay « œufs de Marie Pontoise, » du nom de la plus grande cloche de Notre-Dame.

A Namur, les cloches en revenant de Rome rapportent aux enfants non-seulement des œufs, mais encore de petits couteaux.

A Spa, les cloches ne reviennent pas de Rome : elles ressuscitent, comme Jésus-Christ, et c'est le jour de Pâques que les enfants vont chercher les œufs cachés dans les buissons des jardins.

A Mons et à Tournay, les enfants de chœur parcourent les rues, des crécelles ou « ragalettes » en main, pour annoncer moyennant pour-boire le retour des cloches. Mais à Mons les petits enfants des familles bourgeoises doivent avoir été à l'église avant de chercher leurs œufs pascaux.

A Malines les enfants de chœur n'annoncent le retour des cloches que dans l'église, en battant les vêtements de deuil que les prêtres ont quittés avant le « Gloria in excelsis. » Ils appellent cela « vasten uitkloppen, » marteler le carême.

Cet usage de « Vasten uitkloppen » s'observe aussi dans les classes ouvrières et dans les campagnes.

Les dentellières, au moment où les cloches résonnent du haut des

Digitized by Google

tours, frappent sur leurs boîtes à ouvrage et les ferment, pour ne plus travailler le reste de la journée.

A Louvain et dans d'autres villes de la Belgique, les jeunes gens de la classe ouvrière avaient coutume de parcourir les rues le soir du dernier jour de carême, en frappant à grands coups de marteau aux portes et aux étalages extérieurs des boutiques, ce qui occasionnait souvent de grands dommages. Cet usage subsista néanmoins jusqu'à la révolution française (1).

Dans les environs de Contich, les domestiques des paysans ouvrent, à minuit sonnant, la porte et les fenêtres de la maison et frappent avec des balais en s'écriant : « Paeschen er in en vasten er uit! » (Pâques entrez, carême sors!). Celui qui pousse le premier cri, reçoit le lendemain matin deux ou quatre œufs de plus que les autres.

Dans la Campine, les enfants des paysans se rendent la veille de Pâques à Aerschot, pour y chercher chez les bouchers des cornes de bœuf. Puis ils vont de ferme en ferme quêter des œufs de Pâques en faisant un tintamare diabolique (2).

Dans les environs d'Anvers, les enfants vont quêter des œufs pascaux en chantant la chanson suivante :

Vrouw, vrouw, geeft ons een ey,
Die de zwaerte hinnen ley,
Zien ze zwaert of zyn ze rood
Daer om leggen zy niet te nood.
A. B. C. D. geeft ons eenen clerk me,
Bakt ons eenen pannenkoek,
Geeft ons eijeren en geld genoeg;
Vrouw, vrouw, ten lesten
Geeft ons d'eijeren gesessen,

(1) Schayes, p. 229.
(2) Loc. cit.

Digitized by Google

Gesessen of gevyven;
Laet ons nog wat blyven,
Hier is nog een goey vrouw
Die ons nog wat geven zal.
Hoe lang zal zy geven!
Hoe lang zal zy leven!
't Eersten jaer n'en penning,
't Tweeden jaer n'en schelling,
't Derde jaer n'en pond koek;
Geeft ons eijeren en geld genoeg,
Tast wat dieper in de nest,
De zwaerte hinnekens leggen 't best
De roode niet te min,
Tast er nog wat dieper in.
Meester en vrouwken blyft gezond.

Dans les Ardennes, la coutume de quêter des œufs les derniers jours avant Pâques, est très-répandue. Les enfants qui font la quête chantent des chansons wallonnes adaptées à la circonstance, et se vengent de chaque refus par des imprécations fort expressives.

Dans beaucoup de communes rurales de la Belgique, le sacristain, le sonneur ou le clerc de la paroisse, avec les enfants de chœur, le garde-champêtre et quelquefois même avec la servante du curé, vont de ferme en ferme pour quérir des œufs de Pâques (1).

Le curé de l'église de Grimberghe, près de Bruxelles, qui avait le droit de recueillir les œufs à Pâques, en tirait chaque année environ deux florins (2).

Le maire de Beersel près de Bruxelles, qui jouissait de grandes prérogatives, faisait également demander des œufs de Pâques chez tous les paysans, et s'il y en avait qui ne lui en donnaient pas assez, à

(1) Volksleesboek, p. 46; Ecrevisse. De Bokkenryders. Brussel, 1854, p. 39.
(2) H. d. E. d. B., t. II, 248.

Digitized by Google

son gré, il en prenait davantage, à leur barbe (hy nemtse in den neus (1).

Dans les environs de Contich l'école entière va quérir des œufs de Pâques. Un garçon soufflant dans une corne de bœuf, annonce de loin l'arrivée de cette troupe d'enfants armés de bâtons et chargés de grands paniers, et il n'est pas rare de voir se prendre aux cheveux les écoles de deux villages qui se trouvent en concurrence.

Quant à l'origine des œufs de Pâques « Paescheijeren, » ils sont bien aussi anciens que le nom qu'ils portent.

L'œuf a de tout temps été considéré comme le symbole du principe de la fécondité et comme l'image du commencement des choses. C'est pourquoi la coutume de se faire de mutuels présents d'œufs ornés de diverses manières à l'occasion du retour du printemps et du renouvellement de l'année solaire, remonte à la plus haute antiquité. En Perse où la fête du nouvel an est fixée au soir de l'équinoxe du printemps, il est encore d'usage d'envoyer, dès la veille, des œufs peints et dorés en guise d'étrennes.

Lors de la conversion des Germano-Belges au christianisme, quelques missionnaires s'opposèrent au maintien de cette antique coutume; mais d'autres ecclésiastiques, fidèles aux préceptes de Grégoire le Grand, se contentèrent de substituer à l'idée païenne une idée chrétienne, en adoptant l'œuf comme un symbole de la résurrection du Sauveur. Ainsi l'usage reprit bientôt sa popularité et ne tarda pas à se christianiser tellement, que les beaux œufs de Pâques offrirent des peintures d'anges, de petits Jésus et d'agneaux portant un étendard (appelés agneaux de Pâques), et que l'enfance s'habitua à y voir un présent que lui faisaient les cloches à leur retour de Rome (2). Il fut même d'usage pendant plusieurs siècles de bénir

(1) H. d. E. d. B., t. III, 682-3.

(2) Les cloches, auxquelles l'Église a attaché un grand nombre d'idées et d'ordonnances les unes plus poétiques que les autres, se sont transformées dans

Digitized by Google

les œufs dans l'église avant qu'on en fît des cadeaux ; plusieurs diocèses ont encore conservé cette pieuse coutume (1).

Les anciennes pratiques qui se rattachent à la bénédiction de l'eau et du cierge pascal, se sont également maintenues jusqu'à présent en plusieurs localités.

Autrefois on enlevait du cierge pascal des morceaux de cire qu'on distribuait aux fidèles après la messe du dimanche de Quasimodo. Les fidèles les brûlaient dans leurs maisons ou dans leurs champs comme des préservatifs contre le tonnerre, la grêle, les vents, les bêtes nuisibles et les artifices des démons. Au lieu de ces morceaux de cire, on bénit à Rome, le matin du grand samedi, de petits agneaux de cire qu'on nomme « Agnus Dei » (2). Mais en Belgique, et particulièrement en Brabant, on continue de se procurer les cinq grains d'encens qu'on insère en forme de croix dans le cierge pascal, et qui sont renfermés souvent dans des clous de cire. Ces clous qu'on appelle « Paeschnagelen, » clous de Pâques, et auxquels les gens des campagnes attribuent bien des vertus, sont soigneusement conservés. On en jette dans l'eau qui sert à laver les grains de froment avant les semailles, afin de garantir le froment de la rouille, appelée vulgairement « poppen ; » on en met au-dessous du seuil des étables, afin de préserver les bestiaux des morsures des chiens enragés, et on en mêle avec la pâture des vaches pour les garantir des épizooties.

l'imagination populaire en êtres animés et doués du don de prophétie. Elles parlent à de certaines époques de l'année, comme le jour de St-Jean à midi, la veille de Noël à minuit ; elles ont la force de se mouvoir, pour aller à Rome, où selon la croyance des enfants de Cologne, le pape les régale ; enfin elles annonçent la mort de telle ou telle personne en sonnant d'elles-mêmes.

La première cloche bénite ou baptisée reçut le nom de Jean. Le pape Jean XIII la bénit en 968 pour l'église de Saint-Jean de Latran.

(1) Coremans, p. 21-134 ; Cornet, p. 102

(2) Cornet, p. 90.

Digitized by Google

L'eau bénie la veille de Pâques, guérit des fièvres, quand on la boit à jeun, et préserve de tout malheur la maison et l'écurie que l'on en asperge le même jour, à ce que l'on dit à Spa.

Le premier enfant que l'on baptise après la bénédiction des fonts à Pâques, est couronné de fleurs. Les enfants qui ont porté la couronne de baptême, « Vontkroon, » ou couronne de Pâques, « Paeschkroon, » inspirent durant leur vie entière une sorte de vénération; on est persuadé qu'ils sont plus particulièrement protégés du ciel. C'est pourquoi ceux qui apportent à l'enfant la couronne de Pâques, reçoivent d'habitude un joli présent des parents.

Cet usage, qui est encore assez généralement répandu dans les villages des Flandres, s'est perpétué jusqu'à nos jours dans la ville de Tournay, où la couronne se nomme « Capeau de Roses, » quoique, avant l'importation des rosiers du Bengale, on dût nécessairement à Pâques se servir d'autres fleurs (1).

---

10 avril. — (*Viola tonbrigens*) Sainte Azélie; saint Ezéchiël; saint Macaire; sainte Mathilde.

Saint Machaire ou Macaire, patriarche d'Antioche, voyageant en Europe, vint à Gand et s'y arrêta pour quelque temps. Sur le point de retourner en son pays, il mourut d'une peste, qui ravageait alors la ville, mais qui cessa, comme Macaire l'avait prédit, à la mort de ce saint, le 10 avril 1012.

Son corps fut élevé le 9 mai 1067. On célèbre l'anniversaire de

(1) Wodana, p. 404; Clément, t. II, 165.

Digitized by Google

ce jour avec plus de solennité encore que l'anniversaire de celui de sa mort (1).

Deux églises furent érigées en l'honneur de saint Macaire, que l'on invoque comme patron contre la peste.

En 1767, on célébra à Gand avec la plus grande pompe possible le jubilé de sept cents ans de ce saint.

La procession qui sortit deux fois pendant les quinze jours que durèrent les fêtes, était suivie par 74 différents corps laïques et ecclésiastiques; la cavalcade, exécutée les 1er, 9 et 15 juin, dans l'après-midi, se composait de 24 chars de triomphe, de 21 figures de monstres ou de bêtes fabuleuses, et de 786 personnes, sans compter les musiciens et les détachements de troupe. Elle représentait l'histoire de saint Macaire et de la ville de Gand, les quatre éléments, les quatre saisons, et les quatre parties du monde. On avait érigé 17 arcs de triomphe. Le 2 juin, on tira un magnifique feu d'artifice sur la grand'place, dite du Vendredi. Chaque jour de la quinzaine donna lieu à des réjouissances publiques (2).

A Obourg, village situé dans les environs de Mons, et qui depuis l'an 1084 appartenait à l'ancienne abbaye de Saint-Denis en Broqueroie, les religieux de cette abbaye se rendaient chaque année à la chapelle de Saint-Macaire, au jour consacré à ce saint et pendant l'octave, pour y dire la messe.

Le 4 mai 1716 on y célébra le premier jubilé séculaire de la translation du corps de saint Macaire de Gand à Mons; un grand concours de fidèles des communes voisines prit part à la cérémonie. Depuis cette époque la confiance dans la protection du saint est restée fort grande parmi les habitants d'Obourg et des environs; aussi pendant les épidémies qui affligèrent la Belgique en 1832 et en

(1) Gazet, p. 379.

(2) Clément, t. II, 176-224.

Digitized by Google

1849, l'oratoire dédié à saint Macaire fut-il le but de fréquents pèlerinages (1).

La fête de Pâques ou « Paeschfeest, » qui a conservé en Belgique son ancien nom hébreu, qui signifie « passage, » est la règle de toutes les autres fêtes mobiles de l'année. Comme il y eut, au deuxième siècle, de grands différends entre les chrétiens orientaux et occidentaux sur l'époque de la solennisation de cette fête, les premiers la célébrant le même jour que les Juifs, tandis que les seconds la remettaient au dimanche suivant, le concile de Nicée, tenu en 325, décida que désormais toutes les églises la célébreraient uniformément le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars, et nullement le même jour que les Juifs.

Il en résulte que la solennité pascale ne peut tomber plus tôt que le 22 mars, comme on l'a vu en 1761 et 1818, ni plus tard que le 25 avril, comme en 1734 et 1856 (2).

Dans les premiers temps, l'évêque d'Alexandrie, ville renommée par ses astronomes, était chargé du travail annuel du comput, et en écrivait annuellement le résultat au pape de Rome, lequel de son côté en donnait communication à tous les évêques de son église, par les lettres dites « pascales ». C'est de là que naquit la coutume, qui au siècle dernier était encore assez généralement répandue dans les Pays-Bas, d'écrire des lettres de félicitation, qu'on appelait « Paeschbrieven ou Paasbrieven, » lettres de Pâques.

De même qu'à l'époque de la nouvelle année, les enfants écrivaient à leurs parents, parrains et marraines des souhaits pour les Pâques, afin de recevoir quelques présents, et les parrains et marraines les récompensaient ordinairement en leur donnant un grand gâteau, qui s'appelait « Paesbroodje, » pain de Pâques (3).

(1) Annales du Cercle Archéologique de Mons. Mons, 1858, t. I, p. 105-111.

(2) Cornet, p. 102-104; Schayes, p. 117.

(3) Van Alkemade, t. I, 405-412.

Digitized by Google

Aujourd'hui cet usage est tombé en désuétude, mais dans les provinces flamandes de la Belgique on a coutume encore de se souhaiter de bonnes Pâques.

« Ik wensch u 'ne zal'gen hoogdag, » ou comme on dit à Anvers « ne zal'ge zulle, » telle est la formule familière dont on se sert pour saluer une personne qu'on voit pour la première fois depuis le dimanche de Pâques.

Dans la plupart des églises, on représentait autrefois la résurrection du Sauveur. A peine le dernier coup de minuit avait-il sonné que le curé retirait le Christ du sépulcre, le portait autour de l'église et frappait à toutes les portes qui étaient fermées, en s'écriant : « Attollite portas, principes, vestras et elevamini portæ æternales : et introibit Rex gloriæ. » (Enlevez vos portes, ô princes, et ouvrez-vous, portes célestes : le Roi de gloire va entrer.) Le sacristain, qui était dehors, demandait alors : « Quis est iste Rex gloriæ? » (Qui est ce Roi de gloire?) et le prêtre répondait : « Dominus fortis et potens in prœlio : Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ. » (Le Seigneur fort et puissant au combat : le Seigneur de toutes les vertus est en même temps le Roi de gloire.)

Après matines, un ange habillé de blanc s'asseyait sur le sépulcre; deux femmes représentant Marie-Magdeleine et l'autre Marie, s'approchaient de lui, en pleurant amèrement, et l'ange leur disait : « Quem quæritis, mulieres, in hoc tumulo plorantes? Non est hic quem quæritis, sed euntes cito, nunciate discipulis ejus : Venite et videte locum, ubi positus erat Dominus. » (Qui cherchez-vous dans ce tombeau, ô femmes? Il n'est point ici, celui que vous cherchez; mais hâtez-vous d'aller dire à ses disciples : venez voir le lieu où le Seigneur avait été mis.)

Dans la procession qui avait lieu après la messe, le Christ était porté, tenant en main un étendard; la procession rentrée, il était déposé sur un trône au milieu de l'église (1).

(1) Molanus, p. 495.

Digitized by Google

La procession aux fonts baptismaux, qui se fait encore dans quelques localités le dimanche de Pâques, après le « Magnificat, » rappelle que pendant les sept jours de la semaine de Pâques on conduisait autrefois les néophytes revêtus de leurs habits blancs au lieu où ils avaient reçu le baptême. C'est pourquoi l'octave de Pâques s'appelait autrefois « la semaine blanche, » et le dimanche de Quasimodo, jour auquel les néophytes baptisés le samedi saint déposaient leurs vêtements blancs, porte encore le nom de « Dominica in Albis (depositis) » dimanche où l'on quitte les habits blancs (1). Bien que la dénomination flamande de « witte zondag, » dimanche blanc, paraisse être la traduction du nom latin, il est à présumer que le mot « witte, » lié aussi aux dénominations flamandes du jeudi saint et du vendredi saint, se rattache à la fête du printemps des anciens Germains, laquelle, tout en se transformant dans la fête chrétienne de Pâques, a conservé en haut-allemand son antique nom de « Ostern ».

Plusieurs idées et pratiques populaires qui se rattachent encore aux Pâques, semblent du moins remonter à une époque antérieure au christianisme.

Boire de l'eau froide le jour de Pâques garantit la santé.

Eau puisée silencieusement le matin de Pâques avant le lever du soleil, ne se gâte pas.

Déjeûner avec deux œufs pondus le vendredi saint, préserve de la fièvre. Ne pas manger de viande le dimanche de Pâques garantit des maux de dents. Les marins font souvent vœu avant leur départ de ne pas manger de viande ce jour-là pour être préservés des tempêtes.

Les vents d'est et de nord-est sont bien venus le jour de Pâques, si d'autres vents n'ont pas gâté le vendredi saint (2).

(1) Cornet, p. 106-8.

(2) Coremans, p. 43, 44, 79; Wodana, p. 112, 222; Schayes, p. 232-3.

Digitized by Google

Les feux de Pâques ou « Paeschvueren » qui s'allumaient en beaucoup d'endroits des Pays-Bas, ont entièrement disparu en Belgique, et ne se sont conservés qu'en Frise et dans quelques provinces de la Hollande. Mais la coutume de manger des œufs le jour de Pâques, s'est maintenue jusqu'aujourd'hui. Dans les villages flamands, le principal repas du jour consiste en œufs, de même qu'à Namur, le samedi saint, on ne déjeûne qu'avec des œufs cuits; pendant toute l'octave de Pâques les enfants s'amusent à un jeu qui consiste à heurter des œufs les uns contre les autres. Celui qui possède l'œuf le plus dur, gagne l'œuf qui se brise. A Anvers ce jeu s'appelle « tikken, » au pays de Limbourg « tippen. »

A Catthem, village qui constituait autrefois une terre franche et qui fait partie aujourd'hui de la commune de Borgt-Lombeek, il existait jadis une ancienne chapelle, où se réunissait ce jour-là un grand concours de peuple. On y faisait un sermon et on y chantait ensuite les laudes (1).

A Huy, on distribuait dans l'église paroissiale de Saint-George, pendant la grande-messe, une aime de vin aux pauvres de la paroisse, en vertu d'une fondation de Jacquemin de Waureilhe, jadis le Bollengier, en date de l'an 1454 (2).

A Louvain, le clergé de Saint-Pierre se rendait, le jour de la fête de Pâques, à la ci-devant église Saint-Michel, rue de Tirlemont, pour y recevoir le saint chrême et le repartir ensuite entre les cinq paroisses de la ville.

Comme Louvain faisait partie originairement du diocèse de Liége, le prince-évêque en apportant annuellement les saintes huiles à Louvain, avait coutume de les déposer à la susdite église, par le motif que celle-ci était la première église paroissiale qui se trouvât sur sa route; bien que, lors de la création de l'archevêché de Ma-

(1) H. d. E. d. B., t. I, p. 283.
(2) Gorrissen, p. 355.

Digitized by Google

lines, en 1559, la ville de Louvain fût incorporée dans le nouveau diocèse, l'usage de déposer les saintes huiles à l'église Saint-Michel continua de subsister (1).

A Termonde, le doyen de l'église collégiale (deken van de collegiale kercke), auquel l'évêque Odard avait accordé la faculté d'excommunier tous les malfaiteurs de l'Église, était tenu d'inviter à dîner trois fois l'an, c'est-à-dire à Pâques, à la Pentecôte et à la Noël, tout le chapitre et ses ministres, diacres, sous-diacres, chanteurs et receveurs (ontfangers). Mais comme ses revenus étaient trop faibles relativement à ces dépenses, on augmenta ces revenus, en 1365, de dix livres, qui étaient allouées auparavant à la fabrique de l'église (2).

---

11 avril. — (*Taraxacum dens leonis.*) Saint Léon, pape.

Le lundi de Pâques donnait lieu autrefois à une coutume fort singulière : dans plusieurs localités des Pays-Bas, les femmes battaient leurs maris, qui, en revanche, avaient le droit de battre leurs femmes le troisième jour de Pâques.

A Anvers, il est d'usage ce jour, ainsi que le lundi de Pentecôte, de faire une promenade au « buitengang, » en dehors des fortifications de la ville, tandis que le jour de Pâques et le jour de Pentecôte on ne se promène d'habitude que le long des quais de l'Escaut.

A Bruges, les membres de la Société de Saint Sébastien fêtent la

(1) E. van Even, p. 7-8.
(2) Maestertius, p. 98.
(3) Tuinman, t. II, 66.

Digitized by Google

clôture du tir à la cible par une réjouissance appelée « Hammekens-feest, » fête du jambon. La cible est divisée en divers compartiments, dont chacun contient, soit le nom d'un plat, salade, jambon, homard, gâteaux, craquelins, soit l'indication de quelque amende. Celui qui tire, par exemple, au premier de ces compartiments, est obligé de faire de la salade; mais si quelque autre, après lui, tire au même compartiment, le premier tireur lui fait une révérence et lui abandonne ses obligations. Après le tir on arrange un souper au moyen de tous les plats qui ont été tirés; celui qui est gratifié du plus grand nombre d'amendes, est tenu de mettre l'ancien uniforme de la gilde et d'être de garde pendant toute la durée du repas. Le vainqueur est exempt de toute contribution aux frais causés par cette fête, qui marque la reprise du tir à la perche (1).

A Bruxelles, l'amman se rendait autrefois le second jour de Pâques jusqu'au lieu dit « het Coopken, » qui était orné d'une chapelle et était distant d'un millier de pas de l'abbaye de La Cambre; c'était là qu'il rencontrait la châsse de Notre-Dame de Wavre, qu'à partir de cet endroit il prenait sous sa sauvegarde.

D'après d'autres, cette rencontre avait lieu dans l'abbaye de La Cambre, jusqu'à ce que l'abbesse l'eût défendu (2).

Aujourd'hui, le lundi de Pâques donne lieu au Longchamps de la capitale de la Belgique. Les plus belles toilettes se produisent alors pour la première fois, de superbes attelages se suivent sans interruption et une foule compacte circule le long des boulevards, à partir de la porte de Schaerbeek jusqu'à la porte de Namur.

Dans les environs de Bruxelles, on célèbre le même jour la première fête communale de la saison, à Dieghem.

A Haeckendover, village près de Tirlemont, a lieu une procession annuelle qui est renommée dans tout le pays.

(1) Constitution et Réglement de la Société royale de Saint-Sébastien à Bruges. Bruges, 1846.

(2) H. d. E. d. B., t. III, 296.

Digitized by Google

A la sortie de cette procession et à chaque station, les paysans montés à cheval tirent force coups de fusil. Ils font aussi trois courses en parcourant, à bride abattue, un grand cercle autour de l'église, et en galopant à travers la campagne, sans épargner ni fruits ni récoltes.

Les propriétaires ou fermiers, loin de s'opposer à la dévastation de leurs champs, croient que plus ceux-ci portent la trace des pieds des chevaux, plus leur récolte sera abondante, et ils racontent qu'un paysan s'étant refusé à laisser courir les chevaux à travers sa terre, trouva, lors de la récolte, tous les épis de son blé vides (1).

Le lieu dit « la Cluyse » ou « l'Ermitage, » près d'Afflighem, où se trouvait une fontaine dont les eaux guérissaient, dit-on, les fièvres malignes, et où l'on éleva ensuite une chapelle à la Vierge, était généralement fréquenté le lundi de Pâques et pendant les huit jours suivants.

Si l'on en croit la tradition, saint Ursmer y avait jadis prêché et avait donné cet endroit à son abbaye de Lobbes, laquelle le vendit, au onzième siècle, à un nommé Ivain (2).

A Lembecq, près de Hal, une procession accompagnée de la châsse de saint Véron, se rend par Brain-Castel ou Brake à Tubize; les habitants de ce dernier village vont à sa rencontre avec des bannières et des croix. Puis on dit une messe solennelle, avec sermon, on présente les reliques à baiser à tous les assistants et le cortége se remet en route. Les gildes de Tubize, de même que celles de Hal, attendent sur la route de Mons l'arrivée de la procession pour l'accompagner jusqu'à l'église de Lembecq (3).

Dans plusieurs communes rurales du pays de Limbourg, les paysans vont avec leurs femmes visiter leurs champs, et fichent un

(1) Schayes, p. 468-9.

(2) H. d. E. d. B., t. I, 478.

(3) Het Leven van den heyligen Veron, etc. (cf. 30 mars), p. 58-9.

Digitized by Google

rameau bénit ou palmtakje dans chaque terre ensemencée, en prononçant les paroles sacramentales :

Ik plant u hier in den dauw des Hemels;
En in de vettigheid der aerde.
Dat de goede God het zegene en beware (1).

Dans les environs de Maeseyck, on va, l'après-dîner, en pèlerinage à la chapelle de saint Jean. Chaque enfant se munit d'œufs durs teints en différentes couleurs et d'une petite bouteille remplie de jus de réglisse appelé « brouwsel. » Arrivé au lieu de la destination, on fait sa prière, puis les enfants s'amusent à secouer fortement leurs bouteilles pour faire mousser le « brouwsel, » et à « tippen, » c'est-à-dire à choquer leurs œufs les uns contre les autres, jeu qui est en usage pendant toute l'octave de Pâques.

A Tournai, le lundi de Pâques est le jour du pèlerinage le plus fréquenté de l'année. C'est le pèlerinage au Mont de la Trinité ou Mont-Saint-Aubert (2), qui s'élève à une petite lieue au nord de la ville.

(1) Ecrevisse, p. 12.

(2) Cette montagne, jadis boisée et inculte, s'appelait anciennement « Mont-Minerve » et « Buillemont » (montagne mugissante). Elle fut appelée Mont Saint-Aubert vers le milieu du septième siècle, du nom d'un pieux ermite qui y menait une vie solitaire. C'était, disent les légendes, un personnage de noble origine, qui, pour mieux se livrer à l'oraison, s'était retiré sur cette montagne, où il exerçait l'état de boulanger. Son âne portait à la ville, sans être guidé, les pains que le maître avait cuits, les vendait à prix fait et rapportait l'argent dans une bourse attachée à son col. Le produit de la vente était aussitôt après son retour distribué aux pauvres.

On voyait autrefois dans l'église des peintures qui représentaient quelques épisodes de la vie du bienheureux, mais elles ont toutes disparu.

Peu après la mort de saint Aubert, on éleva une église dédiée à la Sainte-

Digitized by Google

Bien qu'on ne s'y porte plus en foule, comme autrefois, c'est encore une fête importante à Tournai. Dès la pointe du jour, les classes inférieures se mettent en marche et prennent par divers chemins la direction de la montagne. Ceux qui ont des enfants portent ordinairement un petit panier en osier qui contient de la viande froide, avec les pains français et les craquelins de rigueur. La marche est d'abord silencieuse : chacun est ému des pertes qu'il a essuyées pendant l'année, et réfléchit à la demande qu'il adressera au Tout-Puissant par l'intercession de saint Aubert. Après avoir entendu la messe, on se répand dans le bois, sur la pelouse ou dans les hôtelleries. Bientôt au recueillement succède la gaieté. La mère procède à la distribution des vivres. Les groupes se confondent et deviennent tumultueux, les libations se multiplient en raison de la fatigue que l'on a éprouvée durant le voyage, les entretiens s'animent et produisent un charivari assourdissant. Enfin, après un déjeuner prolongé jusqu'à midi, l'heure du dîner se fait entendre, et l'on descend dans les villages et les hameaux qui se trouvent sur le versant de la montagne. Vers le soir, les danses s'organisent au son de la clarinette et du tambourin, la belle société arrive peu à peu de la ville et vient compléter la fête en formant des valses et des quadrilles, dans les verdoyantes rotondes et dans les nombreux jardins disposés à cet effet à Kain et dans le hameau de la Tombe (1).

A Thielt, en Flandre, il est d'usage que les tisserands payent, le

Trinité, ce qui fut cause que depuis on appela ce lieu indifféremment « Mont Saint-Aubert » ou « de la Trinité. »

Depuis un temps immémorial, on s'y rend en pèlerinage à la mort d'un parent, dont on déplore la perte. Les jours spécialement consacrés à ce voyage expiatoire sont le lundi et le vendredi de chaque semaine.

(1) Description des monuments de Tournai, par Chotin. Tournai, 1851, p. 151-157.

Digitized by Google

lundi de Pâques, le lin vert qu'ils ont acheté sur pied aux cultivateurs.

---

12 avril. — (*Saxifraga crassifolia.*) Saint Erkembodon ; saint Jules.

En Flandre, dans la semaine après Pâques, les enfants de chœur vont de ferme en ferme quérir des œufs, en annonçant de loin leur arrivée au moyen de « krekels » ou crécelles.

La quête terminée, ils divisent les œufs entre eux après en avoir donné une part au sacristain.

Le troisième jour de Pâques, on faisait autrefois à Turnhout une procession à l'église de Notre-Dame de Vosselaer. Toutes les gildes de la seigneurie accompagnaient le cortége; en 1551, Marie de Bourgogne le suivit en personne avec toute sa suite (1).

---

13 avril. — (*Narcissus viridiflorus.*) Sainte Herménigilde, b. Ide.

La bienheureuse Ide de Boulogne, mère de Godefroid de Bouillon, et bienfaitrice de l'abbaye d'Afflighem, fonda l'église et le couvent de Marie-Capelle, pour le succès des armes de ses fils en Terre-Sainte. Elle mourut en 1113 (2).

(1) Geschied- en zedekundige voorlezingen over de Kempen, gedaen op het Genootschap De Dageraed te Turnhout, 1852, p. 37.

(2) B. M. p. 74.

Digitized by Google

Dans l'ancienne abbaye de Roosendael, près de Waelhem, dont l'origine remonte au commencement du treizième siècle, on célébrait la fête de la vénérable Ide de Louvain. Cette vierge, qui jeta beaucoup d'éclat sur les premières années de l'abbaye, vécut longtemps à Louvain avant de prendre l'habit monastique. Les cinq stigmates de la passion du Christ lui furent, dit-on, miraculeusement appliqués, et elle reçut en outre le don de prophétie. On ne connaît pas précisément l'époque de sa mort (1).

Le mercredi après Pâques s'appelle « Midooster » ou « Midpaschen, » mercredi de la Mi-Pâques, désignation qui, au dix-septième siècle, était déjà mentionnée comme ancienne (2).

A Malines se faisait autrefois la célèbre procession dite de Pâques, laquelle en 1758, fut transférée au troisième dimanche après Pâques; elle cessa d'avoir lieu lors de l'invasion française.

---

14 avril. — (*Borago officinalis.*) Sainte Lidwyne; saint Tiburce; saint Valérien.

Le 14 avril était un jour de sort et donnait lieu autrefois à une cérémonie mystique qui, en d'autres localités, n'avait lieu que le 24 avril et qu'on appelait « Koekoekfeest, » parce que ce jour le coucou prophétisait l'avenir (3).

En Sussex en Angleterre, ce jour s'appelle encore aujourd'hui « first Cuckoo day. »

(1) H. d. E. d. B., t. II, 662

(2) Coremans, p. 54.

(3) *Ibid.*, p. 20.

Digitized by Google

18 avril. — (*Stellaria holostea.*) Sainte Anastasie ; saint Paterne.

A en juger d'après l'analogie qui existe entre les usages des anciens habitants de l'Angleterre et ceux des anciens Germano-Belges, il est à présumer que ce jour, qui en Angleterre a conservé le nom de « Swallowday, » était également consacré en Belgique à des cérémonies ayant pour objet d'honorer l'arrivée des hirondelles.

Les hirondelles étaient des oiseaux sacrés ou « zielvogels » (oiseaux-âmes). Ils sont encore aujourd'hui des augures de bonheur. Leurs nids préservent les habitations de tout malheur ; les dénicher est un méfait qui souille celui qui s'en rend coupable.

« De zwaluwen aenblazen, » annoncer par le son du cor l'arrivée des hirondelles, était en plusieurs villes un devoir des guets communaux (torenwachters) (1).

Le vendredi de l'octave de Pâques s'appelle « Kroning-Christi » ou « vrydag speer en kroon » (couronnement du Christ ou vendredi de la lance et de la couronne) (2).

---

16 avril. — (*Tulipa sylvestris.*) Saint Druon ; saint Fructueux.

Saint Druon, qu'à Bruges les coutiers ou tykwevers honorent comme leur patron, est à Mons le patron des cafetiers.

(1) Loc. cit., p. 19, 164.
(2) Loc cit., p. 64.

Digitized by Google

17 avril. — (*Arum arisarum.*) Saint Anicet ; saint Landric ; saint Robert.

Saint Landry ou Landric, sainte Waudru sa mère (9 avril), et saint Albert (7 avril), sont les trois saints d'avril qui protégent particulièrement le Hainaut; leurs fêtes sont des jours heureux pour ce pays (1).

Le premier dimanche après Pâques ou le dimanche de Quasimodo, s'appelle « Beloken » ou « Blokken Paeschen, » Pâque close. Dans plusieurs localités du pays de Limbourg il porte le nom de « Mulders Paeschen, » parce qu'il est le dernier jour de l'octave de Pâques et du temps désigné pour la communion pascale, temps que l'on nomme ordinairement « temps pascal. » Comme en beaucoup d'endroits les meuniers célèbrent leur fête patronale le dernier jour de l'année (2), on dit, par analogie, qu'ils ne font leurs Pâques qu'au dernier moment possible.

Pendant longtemps, le dimanche de Quasimodo fut aussi nommé le « dimanche de saint Thomas, » à cause de l'Évangile du jour qui parle de l'incrédulité de ce disciple (3).

A Laeken, près de Bruxelles, se célèbre la kermesse, laquelle, grâce à la jolie situation du village et à sa proximité de la capitale, est une des plus animées des environs.

L'église, qui date du treizième siècle, jouit d'une grande réputation dans le pays, à cause d'une image miraculeuse de la Vierge que l'on y vénère. L'une des inscriptions qu'on lisait autrefois sur les murs, faisait remonter l'origine de la chapelle primitive au neu-

(1) Coremans, p. 80.
(2) Cf. 31 décembre.
(3) Cornet, p. 107, sq.

Digitized by Google

vième siècle, et attribuait sa fondation aux sœurs de Hugues, duc de l'Almagne et de Loraine, qui mourut glorieusement dans une bataille contre les Normands, en 895. Les sœurs de Hugues vinrent faire les obsèques de leur frère et lui érigèrent, comme mausolée, une magnifique chapelle sous l'invocation de la Vierge.

Bientôt des miracles illustrèrent la chapelle, et le nombre des pèlerins augmentant de jour en jour, on songea à rebâtir le sanctuaire dans de plus vastes proportions.

La légende raconte que la mère du Christ indiqua elle-même par un fil de soie le plan de l'édifice et que, les constructions achevées, Jésus-Christ descendit du ciel, le jour des Pâques fleuries, pour bénir le nouveau temple.

Le fil, auquel on attribue la faculté de faciliter les accouchements, se conserve encore à Laeken, mais les anciens bas-reliefs qui ornaient le jubé et qui retraçaient la légende, ont été détruits pendant les guerres de religion. Pour les remplacer, l'archiduc Albert fit exécuter le beau vitrail que l'on admire encore aujourd'hui.

C'est sous le gouvernement d'Albert et d'Isabelle que l'église fut restaurée. En 1623, l'infante s'y rendit en pèlerinage, accompagnée des dames de la cour et de plus de quatre cents béguines. Les musiciens de la chapelle chantèrent pendant la grand'messe, et un dîner fut ensuite servi dans les prairies avoisinantes. Trois tables y étaient dressées : une pour la princesse et sa cour, une seconde pour les béguines, une troisième pour les musiciens. Après avoir entendu les vêpres, le cortége revint processionnellement à Bruxelles.

Deux ans après, en 1625, Isabelle, à la demande du Père Récollet André A Soto, fit entourer la source des cinq plaies, qui coule à quelque distance de l'église et dont les eaux ont, dit-on, une vertu efficace contre la fièvre, d'un bassin de pierres de taille, qui a été restauré en 1841.

Les troubles de la guerre forcèrent plus d'une fois les habitants de Laeken à transporter à Bruxelles la statue miraculeuse de Notre

Digitized by Google

Dame, qui était particulièrement honorée sous le titre de « Consolatrice des affligés. » Car c'était surtout dans les calamités publiques que l'on invoquait son intercession. En temps de sécheresse ou de fortes pluies, les habitants de Bruxelles et des environs y entreprenaient des pèlerinages ou y faisaient des processions solennelles pendant trois jours consécutifs.

Aussi la procession annuelle de l'Église était-elle jadis fort renommée. La mise à exécution de l'édit de Joseph II, du 10 mai 1786, qui défendait de porter dans les processions les images des saints, provoqua à Laeken des désordres très-graves (1).

A Malines, d'après un décret du magistrat, daté du 10 février 1493, le serment de la jeune arbalète ou la confrérie de saint George recevait une mesure de vin, chaque dimanche où elle tenait ses tirs, depuis Pâques jusqu'au dernier dimanche de septembre.

Dans la quinzaine de la reprise des exercices, les chefs et les jurés de la confrérie étaient tenus de rendre compte de leur gestion pendant le courant de l'année (2).

---

18 avril. — (*Narcissus moschatus.*) Saint Ursmar ; b. Idesbalde ; sainte Aye.

Sainte Aye, proche parente de sainte Waudru et femme de saint Hydulphe, fit don de ses biens au chapitre de chanoinesses, fondé à Mons par sa pieuse parente et ne retint pour elle-même que le strict nécessaire.

(1) H. d. E. d. B., t. II, 347-358.
(2) Journal de Malines, 24 avril 1842.

Digitized by Google

Plusieurs années après sa mort, quelques-uns de ses héritiers usurpèrent les alleux que la sainte avait donnés au chapitre, en prétendant que celui-ci n'y avait aucun droit. Après un long procès, on convint, de part et d'autre, de s'en rapporter à sainte Aye elle-même; on invoqua son témoignage à haute voix, et du fond de son tombeau elle répondit, de manière à être entendue des deux parties, que le chapitre était propriétaire légitime des biens contestés. C'est à cause de ce miracle que les fidèles qui souffrent ou qui craignent de souffrir des injustices dans les procès, se mettent sous le patronage de sainte Aye.

Les reliques de cette sainte furent vénérées pendant des siècles dans la ville de Mons; mais les villes d'Anvers et de Bruxelles, ainsi que le béguinage de Notre-Dame à Gand, en obtinrent une partie; depuis lors ce béguinage célèbre la fête de sainte Aye avec neuvaine, le dimanche de l'octave de l'Ascension (1).

Le bienheureux Idesbalde, de la famille des Van der Gracht, abbé des Dunes, mourut le même jour, en 1167, et ses reliques, que le ciel a honorées par plusieurs miracles, reposent à Bruges dans l'hospice de Notre-Dame de la Poterie (2).

Saint Ursmar, dont la fête se célèbre également le 18 avril, et auquel onze églises sont consacrées, était né près d'Avesnes en Hainaut. Saint Landelin ayant fondé l'abbaye de Lobbes, sur la Sambre, Ursmar y prit l'habit religieux. Il fut élevé à la dignité abbatiale, lorsque saint Landelin se retira dans la solitude de Crépin. A la prière de Pépin de Héristal, il se rendit à Rome, vers l'an 690, et fut sacré évêque régionnaire par le pape Sergius I. Après avoir évangélisé le Hainaut, la Ménapie et la Flandre, il mourut le 18 avril 713, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie, qu'il avait construite près de l'enceinte de son monastère. Il s'y opéra bientôt

(1) De Smet, M. d. M. p. 190-193.
(2) Loc. cit., p. 290-3.

Digitized by Google

un tel nombre de miracles, qu'il fallut la transformer en collégiale. C'est là qu'au dixième siècle, les moines de Lobbes soutinrent le siége remarquable dont il est parlé dans toutes les histoires de la Belgique (1).

A Mons, le lundi après les Pâques closes, se tenait autrefois une foire qui durait quinze jours.

Jean II d'Avesnes, comte de Hainaut, accorda en 1290 à la ville de Mons deux foires, à la Pentecôte et à la Toussaint; la première de ces foires fut transférée, en 1609, au lundi qui suit les Pâques closes (2).

---

19 avril. — (*Allium ursinum.*) Sainte Emma; saint Gérald; sainte Léonie; saint Léon IX, pape.

Saint Léon, pape, mort en 1054, est patron de la commune de Meulebeke près de Thielt, dans la Flandre Occidentale. Une église paroissiale du diocèse de Liége, lui est également consacrée. Issu de la famille des comtes de Hainaut, il vint visiter sa nièce Richilde, dans l'abbaye de Notre-Dame de Hautmont. Ce fut ce zélé pontife qui, d'après la chronique belge, approuva le premier, au concile de Mayence, la fête de l'Immaculée Conception de Marie (3).

Dans l'ancienne abbaye de Forêt-lez-Bruxelles on célébrait la fête obituaire de Berthilde, qui fut la prieure de ce monastère, et qui mourut en 1139. En partant pour la croisade, en 1096, Gilbert d'Alost,

(1) De Smet, M. d. M. p. 229-231; B. M. p. 78.
(2) De Boussu, p. 247-76.
(3) B. M., p. 70-79.

Digitized by Google

châtelain de Gand, avait fait don à l'abbaye d'Afflighem, d'un de ses plus riches alleux, à charge d'établir en l'honneur de Marie un couvent de femmes, où devaient se retirer son épouse Ode et sa fille Lutgarde. L'abbé Fulgence leur assigna un emplacement près de l'église de Forêt, où reposait le corps de sainte Alène. Le monastère, qui n'était d'abord qu'un prieuré dépendant d'Afflighem, fut converti en abbaye, en 1239; le 9 octobre de cette année, Guy, évêque de Cambrai, consacra Pétronille Siger, première abbesse de Forêt. Berthilde, la première prieure, était, à ce que disent les annales d'Afflighem, une noble demoiselle, qui fut dès sa plus tendre enfance fort dévotieuse envers la Vierge. Lorsque son père partit pour la croisade, elle fut remise aux soins de la pieuse princesse Adèle, qui vivait dans la solitude, près de l'abbaye d'Afflighem (1).

---

23 avril. — (*Hyacinthus non scriptus*) Saint George ou sint Joris.

Saint George, le patron des guerriers parce qu'il fut lui-même un chevalier et un héros, est compté en Belgique parmi les saints les plus vénérés. Bien qu'il n'y ait que trente-neuf églises qui lui soient consacrées (dont trois ont donné aux localités où elles sont situées le nom de Saint-George) (2), il n'est point de ville, il n'est presque aucun village, qui ne possède une chapelle ou un autel dédié à ce saint, en même temps qu'une société qui l'honore comme patron.

(1) B. M., p. 79-205.

(2) Saint-George près de Bruges, Saint-George près de Furnes et Saint-George dans la province de Liége.

Digitized by Google

Dans la plupart des localités, le serment de Saint George ou « Sint Jorisgild » était la plus ancienne et la plus considérée de toutes les compagnies locales, ayant pour but le maniement des armes.

Ainsi, à Alost, la gilde des arbalétriers, sous le patronage de saint George, est la plus ancienne de la ville. Philippe-le-Bon en renouvela les statuts et priviléges le 16 octobre 1431 (1).

Les arbalétriers d'Anvers ne sont mentionnés pour la première fois qu'en 1326.

A Bruges, la société de Saint George apparaît dans les premières années du quatorzième siècle, alors qu'une dame accorda aux arbalétriers sa chapelle de Saint Pierre, pour y faire célébrer l'office divin (2).

A Courtrai, Louis de Nevers donna en 1323 des priviléges au serment des arbalétriers ; gracieuseté que les confrères se hâtèrent de justifier, en remportant le premier prix d'adresse dans plusieurs concours : à Bapaume, en 1326; à Ardenbourg, en 1331; à Ath, en 1332 (3).

A Diest, le serment de Saint George ou le grand serment (Sint Joris of groote gilde), appelé autrefois « Gezelschap van den rooden Valk, » Société du Faucon rouge, passait pour être très-ancien, et comptait plusieurs seigneurs parmi ses membres. En 1387 il fut invité au grand concours que donnèrent les arbalétriers de Mons. Jean de Hiensberg, évêque de Liége, lui accorda le 12 octobre 1450, la chapelle de Toussaint, et au « landjuweel » de Malines en 1458, les arbalétriers de Diest remportèrent le premier prix. En 1796, le serment fut supprimé ; rétabli le jour de saint George 1811, il continua d'être une des sociétés les plus considérables de la ville. Il brasse encore annuellement sa célèbre bière nommée « gilden-

(1) De Smet, p. 43.

(2) Wauters, Not. hist. s. l. anc. serm. de Brux., p. 2.

(3) Wauters, loc. cit.

Digitized by Google

bier, » et accompagne avec sa torche et son « braek » (collier) élégant la procession de la Fête-Dieu (1).

La confrérie de Saint George, à Dixmude, qui s'exerçait à l'arbalète et dont les membres portaient pour uniforme un habit écarlate avec veste, culottes et bas blancs, ouvrit en 1472 un concours pour toutes les sociétés du pays et de l'étranger (2).

A Gand, la « gilde van Sint Joris » ou serment de l'arbalète (schutters met den stalen boog of kruisboog) fut érigée, d'après l'opinion la plus accréditée, au temps de Jacques d'Artevelde, vers 1342, mais il est plus que probable que son origine remonte au XI^e^ siècle.

Les deux serments de Saint George qui existaient autrefois, furent réunis au XVI^e^ siècle (3).

A Hamme, village situé sur la rivière de Durme près de Termonde, le serment de Saint Georges « Schutters gulde Sint Joris » jouissait des mêmes droits que celui de la ville. Il fut confirmé dans ses priviléges, par des chartes de Charles de Bourgogne, de Maximilien et de Charles V (4).

A Lierre, la gilde de l'arbalète ou de Saint George, « gulde van den voetboog » ou « Sint Joris gulde, » la plus ancienne des trois gildes de la ville, recevait chaque année, le jour de son patron, deux paternoster de la commune (5).

Les deux serments de Louvain, le grand serment ou serment de Notre-Dame, et le petit serment ou serment de Saint George, datent de 1313 (6).

« De adele oude kruys-boog gulde » ou le noble et ancien serment de l'arbalète, qui existe encore à Malines, donna en 1404 son pre-

(1) Geschiedenis van Diest, I, 233-5.
(2) Ann. de la Société d'Émul. de Bruges, t. III, 277.
(3) Wegwyzer der stad Gent. Gent 1859, p. 338.
(4) Maestertius, p. 125.
(5) Van Lom, p. 129.
(6) Piot, p. 164.

Digitized by Google

mier grand concours. A cause de son ancienneté, il passait pour le premier serment de la ville. Son local de réunion était situé sur le marché aux grains. Charles de Bourgogne lui donna en 1474 des priviléges, que le roi Philippe II d'Espagne confirma en 1575.

Le serment dit « den jongen Boog » ou la gilde de la jeune arbalète, dont le règlement date du 10 février 1493, tira pendant longtemps son perroquet sur la tour de l'église de Saint-Nicolas. A l'instar de chacun des cinq serments de Malines, il était composé de soixante membres ou « Guldebroeders » qui, depuis la saint George jusqu'à la saint Bavon, s'exerçaient chaque dimanche à tirer de l'arbalète. D'après leur règlement, les sociétaires de ce serment qui ne se présentaient pas la veille et le jour de la fête de saint George pour porter la statue du saint, étaient punis, pour le premier fait d'une amende d'une demi-livre de cire, et pour le second, d'une amende d'une livre. Pour assister à la procession des Pâques, le serment recevait chaque année 24 escalins. La fête patronale se célébrait le dimanche après la saint George par une messe solennelle à l'église de Saint-Rombaut (1).

Le serment de Saint George de Mons date de 1316; celui de Namur fut institué en 1266, ou plutôt en 1276, par le comte Guy (2).

A Termonde, la gilde de Saint George (Sint Jorisgilde) ou de l'arbalète (voetbooge), est le plus ancien et le plus honoré de tous les serments de la ville. Philippe-le-Bon le confirma et lui donna de nouveaux priviléges par une charte de 1451, où il est dit que les arbalétriers ont bien mérité de ses aïeux et de leur propre ville, « dat zy aen zyn voorvaderen dickwils met lof hebben dienstich geweest ende aen dese stadt tot bescherminge. »

En 1455, ces arbalétriers remportèrent le prix au grand concours de Tournai, où il y avait 59 serments et 523 tireurs

(1) Wauters, loc. cit. p. 2.

(2) Maestertius, p. 37, 83.

Digitized by Google

A Vilvorde, la gilde des arbalétriers, dont saint George était le patron, se réunissait annuellement le jour de la fête de ce saint, dans sa chambre (op ter schutters camere) à l'hôtel de ville, et se rendait de là à l'église, pour y entendre la messe.

Cette gilde, dite la grande gilde, n'ayant pas encore de statuts, les magistrats lui en donnèrent le 12 décembre 1416, et le duc Jean IV, en approuvant ces statuts, le 5 décembre 1417, déclara absoudre d'avance le tireur qui, pendant un tir, commettrait un homicide sans qu'il y eût de sa faute.

Le 5 avril 1530, le maire et les échevins remirent en vigueur le règlement de la gilde, et Charles-Quint l'approuva, le 18 janvier suivant.

Les confrères de cette gilde figurèrent dans la plupart des grands concours du pays, et particulièrement à Malines, en 1393 et 1404, à Tournai, en 1394, à Bruxelles en 1465, 1565, etc. Ils donnèrent eux-mêmes des tirs en 1442, 1457, etc.

Depuis le dimanche après la saint George jusqu'au dimanche avant la grande kermesse, la gilde donnait tous les mois un tir, « maenscheut » (1).

Tous ces serments sont organisés de la même manière. A peu d'exceptions près, leurs statuts sont semblables ; ils ont été publiés en partie par M. Alphonse Wauters, archiviste de Bruxelles, dans son excellente monographie des anciens serments de cette ville.

Partout les arbalétriers reconnaissent saint George pour protecteur ; même si, en quelques villes, les serments de l'arbalète vénèrent particulièrement la mère du Christ ou quelqu'autre saint, saint George est toujours associé au culte qu'on leur rend, et sa fête est célébrée aussi solennellement que celle du patron dont le serment porte le nom (2).

(1) H. d. E. d. B., t. II, 467-8.

(2) Wauters, loc. cit., p. 3.

Digitized by Google

A Anvers se faisait chaque année une procession en souvenir de la victoire que les Anversois remportèrent sur les Flamands, le 23 avril 1485.

On y portait solennellement la statue de saint George, puis on se livrait à diverses réjouissances. C'est l'origine de la kermesse, dite St-Joris kermis, qui dans la suite fut transférée au dimanche après la saint Jean, et a cessé d'avoir lieu depuis 1846 (1).

D'après la croyance populaire, il est bon de semer le jour de saint George, si la lune n'est pas défavorable (2).

---

24 avril. — (*Prunus spinosa.*) Saint Fidèle de Sigmaringen ; saint Léger.

Le deuxième dimanche après Pâques s'appelle, dans la Flandre Occidentale, « Oude queinen-zondag » ou « Oude wyvekensdag, » dimanche des vieilles matrones (3).

A Liége, il est d'usage que les enfants qui ont fait leur première communion aillent en pèlerinage à Notre-Dame de Chièvremont.

A Bruges, on célébrait ce jour les tournois très-renommés de l'Ours blanc.

La statue de l'Ours blanc, placée dans une niche au coin de l'Académie des Beaux-Arts, est le dernier souvenir de la société chevaleresque de l'Ours blanc, qui date de l'an 1320. En cette année, Jean Metteneye fut fait forestier de la société du tournoi de l'Ours blanc. C'était là le titre que l'on donnait au chef, dont les fonctions duraient

(1) Mertens, t. III, 292-3.
(2) Coremans, p. 79.
(3) Coremans, p. 44.

Digitized by Google

un an. Il acquérait ce titre en remportant dans la joûte le prix de la lance (spiet). Les autres prix, accordés annuellement tant aux chevaliers étrangers qu'à ceux de Bruges, consistaient en un ours et un cornet de chasse en argent.

Le deuxième dimanche après Pâques le forestier, accompagné des autres chevaliers qui avaient tous une suite brillante, se rendait en grand cortége de l'abbaye d'Eekhoutte, lieu ordinaire de la réunion, à la grand'place. Là il faisait le tour de l'arène, recevait les compliments des étrangers et donnait le signal des joûtes. Un public nombreux encombrait le peu d'espace laissé libre autour de l'arène, et occupait toutes les croisées des maisons de la place.

Les tournois les plus brillants de Bruges furent ceux que donna en 1392, Jean de Bruges, seigneur de Gruthuyse, et qui sont décrits dans deux manuscrits de la bibliothèque de Paris, ceux de 1468 et ceux de 1479, où l'archiduc Maximilien se distingua, costumé en bourgeois de Bruges.

Les membres de l'Épinette de Lille venaient disputer le prix à ceux de Bruges; en revanche, les Brugeois se rendaient tous les ans aux fêtes de l'Épinette, lesquelles, depuis 1470, par ordre de Charles, duc de Bourgogne, avaient lieu le dimanche avant carême.

Arnould Breydel, qui embrassa le parti de Maximilien, et porta les armes contre sa ville natale, fut le dernier forestier. Il paya sa conduite de sa tête, en 1489 (1).

Le même jour a lieu à Gand la kermesse qu'on nomme « Zomerlief » ou « O. L. V. tert-den-teen. »

Une auberge appelée « Staekske » et située hors de la porte de Bruges, à une demi-lieue de la ville, est le rendez-vous d'une foule innombrable de promeneurs qui y affluent pour s'amuser à boire de la bière, à manger du jambon (eene musch hesp) et à danser.

L'usage de se choisir ce jour-là une danseuse pour l'été en lui mar-

(1) Ann. de la Société d'Émul. de Bruges, t. I, 29 sq.

Digitized by Google

chant sur le pied, valut à cette fête le nom populaire de « Zomerlief » ou « O. L. V. tert-den-teen. »

---

28 avril. — (*Tulipa præcox.*) Saint Marc, auquel deux églises sont consacrées.

La « Saint-Marc » est une locution qui revient souvent dans la bouche des campagnards. Comme en général le 25 de chaque mois, le 25 avril était un jour férié, et compte parmi les jours de sort. Un grand nombre d'idées populaires s'y rattachent.

« Zoo lang de vorschen voor sint Markus quaeken, moeten zy na sint Markus zwygen, » les grenouilles se tairont autant de jours après la saint Marc qu'elles auront coassé auparavant, dit un proverbe flamand (1).

Réciter les prières de saint Marc est un antique devoir du cultivateur.

Il ne faut pas manger de viande ce jour, si l'on ne veut pas récolter la grêle ou la mauvaise herbe.

La semaine de saint Marc est bonne pour les semences, quand la lune est favorable.

On dit que celui qui se rend, la nuit de saint Marc, sur le portail d'une église, entre minuit et une heure, voit les esprits de ceux de ses voisins qui mourront pendant l'année. C'est ce qu'on nomme « quaed zien » (2).

Dans les contrées où l'on a un soin spécial de la culture du lin,

(1) Tuinman, Voorteekenen, p. 6.
(2) Coremans, p. 20, 79, 80.

Digitized by Google

que l'on sème vers cette époque, on appelle communément ce jour « Marcus de vlaszaeijer, » saint Marc le semeur de lin; et comme de temps immémorial cette culture est en grande considération en Belgique, il n'est pas étonnant que la procession, en tout semblable à celle des Rogations, qui se fait le jour de saint Marc, passe pour une institution destinée à obtenir du ciel une bonne récolte de lin et de chanvre (1).

A Liége les vitriers chômaient la fête de saint Marc, leur patron.

A Lobbes on célébrait le même jour la fête de saint Ermin, abbé de Lobbes, mort en 737 (2).

---

26 avril. — (*Erysimum barbarea.*) Saint Clet; saint Floribert; saint Gaston; saint Marcellin.

Il n'y a que trois églises dédiées aux saints Clet et Marcellin.

A Malines le métier des « oude schoenmaeckers » ou savetiers célébrait à l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle la fête de saint Anien, son patron.

(1) Avontroodt, Mss., p. 30.

La procession de la saint Marc, appelée généralement la « Grande Litanie, » a été établie, dit-on, par le pape saint Grégoire, en 590. En novembre 589, le Tibre avait débordé d'une manière effrayante, et, en se retirant, il avait laissé dans les campagnes une telle infection, que celui qui éternuait ou qui bâillait, était atteint de la peste. Le pape Pélage II venait d'être emporté par cette maladie. Son successeur, saint Grégoire le Grand, ordonna des supplications et des jeûnes extraordinaires pour obtenir de la grâce de Dieu la cessation du fléau. Ses vœux furent exaucés, et en mémoire de ce bienfait, Grégoire institua la procession annuelle (*).

(2) B. M. p. 82.

(*) Cornet, p. 109-110.

Digitized by Google

29 avril. — (*Geranium Robertianum.*) Saint Antoine; saint Libert; saint Pierre de Milan.

Le samedi avant le 1er mai le serment des archers à Bruxelles tirait l'oiseau, que l'on plaçait au sommet de la grosse tour, au Pré-aux-Laines, sur le rempart situé entre les portes de Namur et de Hal. Tous les confrères devaient y assister, sous peine pour chaque contrevenant d'une amende de dix placques. Le vainqueur donnait caution pour le collier dont on le ceignait, et comme indemnité des dépenses que lui causait son triomphe, on lui remettait un florin d'or ou soixante placques.

Le lendemain se faisait une procession dans laquelle on portait la statue de saint Antoine; ensuite avait lieu un grand repas commun, auquel tous les membres étaient tenus d'assister (1).

---

30 avril. — (*Primula veris.*) Saint Eutrope; sainte Catherine de Sienne.

Saint Eutrope, auquel deux églises sont dédiées en Belgique, est appelé vulgairement saint Itrope et invoqué par le peuple contre les hydropisies.

Dans la célèbre abbaye d'Afflighem en Flandre, on fête la mémoire du bienheureux Radulphe ou Raoul, prêtre et moine de cette abbaye, lequel garda un silence absolu durant sept années, et éteignit un jour un violent incendie, par le seul signe de la croix (2).

(1) Wauters, Not. hist. s. l. anc. serm. de Bruxelles, p. 23.

(2) Gazet, p. 330.

Digitized by Google

A Walencourt, vulgairement appelé Waulsor près de Dinant, la fête de saint Forannan attire chaque année un grand concours de pèlerins, qui y affluent de toutes parts pour honorer les reliques de ce saint, et pour invoquer son intercession contre les maux de dents.

Issu d'une noble famille d'Écosse, saint Forannan occupait un siége archiépiscopal dans sa patrie, quand il eut une révélation qui lui ordonna de se rendre au pays de Namur, à Beauval ou Valencourt (Vallis decora) pour y assister un comte qui voulait ériger un monastère. Il choisit douze compagnons, passa la mer d'une manière miraculeuse, et arriva à l'endroit indiqué où il raconta au comte sa révélation. Puis il alla à Rome pour demander la confirmation du monastère. Benoit VII la lui accorda sous la condition expresse qu'il retînt la dignité épiscopale et qu'il fût le premier abbé. De retour à Waulsor, il y mourut le 30 avril 982, après avoir vécu en grande sainteté. Nombre de miracles opérés à son tombeau illustrèrent l'église où l'on honore ses reliques. On y conserve également l'étole avec laquelle le saint guérissait de la morsure d'un chien enragé, et par laquelle plusieurs personnes ont été délivrées depuis du même mal (1).

A Malines les fripiers ou « oude kleerkoopers » célébraient autrefois la fête de saint Quirin, leur patron, par une messe solennelle dans l'église Saint-Rombaud.

Le dimanche après la saint Marc la gilde de l'arc qui existait à Watermael près de Bruxelles, sous le patronage de la Vierge et de saint Clément, tirait annuellement l'oiseau. Le vainqueur était proclamé roi; s'il remportait le prix trois fois de suite, il prenait le titre d'empereur; après le tir il y avait un banquet suivi de la reddition des comptes et de la réélection des dignitaires.

Les statuts de cette gilde furent approuvés et confirmés par la gilde de l'arc de Bruxelles. Lorsque celle-ci avait résolu d'aller à un

(1) Gazet, p. 298-9.

Digitized by Google

tir, elle se réservait le droit d'y envoyer un ou deux très-adroits tireurs, choisis dans la gilde de Watermael, comme dans les autres petites gildes de son ressort, mais en les indemnisant de leurs dépenses.

D'après les statuts, chaque confrère devait se faire confectionner un nouvel habit tous les deux ans, pour le jour de la fête du Saint-Sacrement ou celui de la kermesse, et devait payer une amende de six placques, s'il n'assistait pas au tir. S'il blasphémait ou commettait quelque autre délit, il devait donner dix-huit mites.

Au grand tir qui eut lieu à Bruxelles le 11 juin 1531, les archers de Watermael gagnèrent une assiette d'argent (1).

Le troisième dimanche après Pâques, on célèbre à Vilvorde la procession solennelle de la confrérie de Notre-Dame de la Consolation. Cette procession sortit pour la première fois en 1575.

C'est aux religieuses Carmélites qu'est due l'extension du culte que l'on rend à Vilvorde à l'image de Notre-Dame de la Consolation. A leur prière l'évêque Robert de Croy érigea la confrérie de ce nom (21 août 1538), que plus tard l'archevêque Vanhove annexa à celle du Scapulaire, et qui compte encore un grand nombre de membres. Jusqu'en 1632 les religieuses accompagnaient la procession, tenant un cierge à la main; alors s'introduisit l'usage de faire porter par de petits enfants, les emblèmes des mystères de la vie de la Vierge ou les tableaux des miracles obtenus par son intercession.

Les temps de calamité forcèrent à plusieurs reprises les Carmélites de s'enfuir et de rebâtir leur chapelle. En 1831, la communauté reprit l'observance rigoureuse des statuts de l'ordre. L'église a été achevée en 1665 et consacrée le 6 septembre 1671 (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, 340.
(2) H. d. E. d. B., t. II, 508 sq.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAI.

Le mois de mai, ou mois de « Maja, » qui, dans presque tous les dialectes germaniques, a perdu son nom primitif pour prendre le nom latin, est connu en Flandre sous la dénomination de « bloeimaend, » mois de la floraison.

Charlemagne donna à ce mois le nom de « winnemanôth » ou « wunimanôth, » de « winnê » ou « wunna » (en gothique « vinja »). Ce dernier mot, qui signifiait en vieux teuton « prairie » ou « pacage, » était aussi employé pour « délices. » Aussi dans les poètes du moyen-âge « Mai » a-t-il toujours le sens de « temps joyeux de l'été » ou « époque des plaisirs du printemps. » C'est pourquoi les Flamands en ont formé le nom de « wonnemaend » ou « woenstmaend, » mois des délices.

Les Anglo-Saxons désignaient le mois de mai du nom de « drimilchi » mois des trois laits, parce que en mai les vaches donnent du lait trois fois par jour.

Tandis qu'anciennement le mois de mai s'appelait aussi « vrouwenmaend, » mois de la dame, nom qui se rattachait probablement à Freija, la Vénus germanique, il reçut au siècle dernier le nom de « mois de Marie, » et fut particulièrement consacré à la Vierge.

Digitized by Google

1er mai. — (*Tulipa Gesneri.*) SS. Philippe et Jacques, apôtres, auxquels deux églises du diocèse de Namur sont dédiées.

De tout temps et dans tous les pays de l'Europe le premier jour de mai a été célébré par des cérémonies particulières, qui se sont maintenues en grande partie jusqu'à nos jours.

Bien que ces usages diffèrent d'après le caractère et la condition de chaque peuple, ils offrent néanmoins entre eux une grande analogie, et se rattachent les uns comme les autres à l'idée du retour de l'été. De toutes les coutumes, celle de planter l'arbre de mai ou le « mai, » est la plus répandue.

En Brabant, dans presque toutes les communes, on plante le mai ou « meiboom » sur la place publique, devant les chapelles et les images de la Vierge, aux carrefours, devant la cure et devant la porte des personnes notables que l'on veut honorer. A Aerschot et dans les autres pays de la Campine, on le plante également devant la porte de chaque école.

Ces mais sont de grands arbres, décorés de petits gonfalons en couleur, de couronnes de fleurs, de rubans et d'oripeaux, auxquels on ajoute souvent des écriteaux ornés de vers relatifs à la circonstance.

Chaque quartier pourvoit à la décoration de son arbre, dont la plantation se fait à minuit sonnant, au milieu des transports de joie de tous les assistants. Des coups de fusil et de la musique accompagnent parfois la cérémonie.

Digitized by Google

A la fin du mois de mai on se rend, musique en tête, à chaque endroit où se trouve un mai, lequel est alors mis en pièces et brûlé. A cette occasion, les personnes notables des environs de Diest, régalent la troupe des jeunes gens qui, le premier du mois, ont planté le mai devant leurs demeures.

Dans plusieurs provinces l'usage s'est maintenu jusqu'aujourd'hui de planter des mais devant la maison des filles non mariées. Dans les environs d'Aerschot, un arbre élevé et très-feuillu distingue la demeure des vierges jeunes et vertueuses, tandis qu'un arbre desséché, et dont il ne reste que le tronc, désigne la maison des vieilles filles. Une musique harmonieuse accompagne la plantation du premier, un charivari horrible, celle du dernier (1).

Dans les villages voisins de Contich, l'amant timide profite de cette occasion pour déclarer sa tendresse, en plantant furtivement un mai devant la fenêtre de la chambre à coucher de celle qu'il aime.

Dans quelques localités de la Campine, les jeunes gens grimpent, pendant la nuit, sur les toits de leurs vertueuses maîtresses, et y attachent des branches de buis ou « meipalmen. » Malheur aux jeunes filles qui ont forfait à l'honneur, ou qui ont été inconstantes en amour. Un mannequin est placé à califourchon sur le toit ou attaché à un arbre élevé vis-à-vis des fenêtres de leur chambre à coucher. Ces mannequins, qui s'appellent « voddeventen, » sont de grandeur naturelle, faits en paille et revêtus de vêtements d'homme. En revanche, les jeunes gens orgueilleux, qui courent partout après une femme riche, sont quelquefois gratifiés, le 1er mai, de « voddewyven, » figures de paille habillées en femmes.

Dans le pays de Limbourg on attache une branche de laurier, de sapin ou de bouleau, décorée de rubans, de papier et d'oripeaux de différentes couleurs, à la porte des jeunes filles, dont la réputation

(1) Schayes, p. 208-9.

Digitized by Google

n'a reçu aucune atteinte, un bouquet de persil à la porte des jeunes filles dont la conduite a été irrégulière.

A Spa, les jeunes gens expriment leurs sentiments par des écriteaux qu'ils attachent aux mais, ainsi que par l'espèce d'arbre dont ils se servent pour faire le mai. Sur ces écriteaux on lit :

Mai de chêne
Je vous arène (aime).

—

Mai de core (noyer)
Je vous adore.

—

Mai de buis
Je vous haïs.

A Ath on attache une branche de verdure à la porte des jeunes filles vertueuses, une poupée en paille, appelée « mahomet » (1), vis-à-vis de la porte ou de la fenêtre des filles qui, dans le courant de l'année, sont devenues mères sans être mariées.

En Flandre existe le même usage. Dans les villes on attache souvent aux sonnettes de la maison des écriteaux ou des lettres contenant l'énumération de toutes les actions légères dont la jeune fille s'est rendue coupable pendant l'année.

A Ypres on plante des mais bien décorés devant la porte de toutes les jeunes femmes mariées depuis le 15 avril ; celles-ci, de leur côté, sont tenues de donner un bal champêtre pendant l'été.

Dans les environs de Bruges, où le 1er mai est un jour de déménagement, on plante le mai devant la maison de ses nouveaux voisins, qui paient leur bienvenue par un régal ou « fooi. »

(1) Au nord de la France, où la même coutume subsiste, cette poupée s'appelle « marmouset. »

Digitized by Google

On y plante aussi des mais devant la porte de ceux qui, sans avoir égard au proverbe populaire : « mai-ee, boos-ee, » célèbrent leur mariage au mois de mai. Mais quand de deux amants l'un est devenu infidèle à l'autre et l'a abandonné pour se marier ailleurs, on parsème d'étoupes le chemin qui conduit de sa maison à celle de sa nouvelle inclination (ce qu'on appelle « de krote dragen »), et on attache un mannequin devant la porte de celui ou de celle qui est infidèle.

Dans les villages entre Wareghem et Iseghem le 3 mai est d'habitude le jour, où l'on plante, devant les crucifix et les vierges des places ou des chemins publics, le mai décoré de fleurs et de papier colorié. Le soir les jeunes filles y chantent des cantiques. Mais le premier jour de mai, les pauvres vont déjà de porte en porte avec une branche de bouleau, couronnée de fleurs, et chantent devant les maisons une chanson de mai. Ces chansons sont en Belgique aussi anciennes que populaires.

Dans la Flandre orientale, vers la frontière hollandaise, des jeunes gens munis chacun d'un mai et d'un petit panier vont, la veille du 1er mai, par troupes, de maison en maison, quêtant des œufs et chantant en chœur la chanson suivante :

De koude winter is nu verdwenen,
den zoeten zomer die komt er al aen :
dan ziet gy al de bottekens (1) en boomen
te bloeyen staen.

Onze Lieve Vrouwe de weerdige bruid,
zy liet haer vallen al op het kruid,
alle de bloemkens die spruiten daer uit,
de dobbele ploene (2)
die staet er alzoo groene.

(1) Boutons.
(2) Pivoine.

Digitized by Google

Ay! wie heeft er de mei van doene? (1)
de vischkens in het watere,
de vogelkens in de wet,
al die zingen te samen de groene mei.

Les derniers quatre vers ne sont chantés que par ceux qui restent devant la maison, tandis que les autres jeunes gens y entrent et offrent à chacun qui leur donne quelque chose, une branche de mai grande à proportion du don (2).

Dans les environs d'Eecloo les enfants bien parés font la quête. Ils portent au bras un petit panier rempli d'étoupe en forme de nid, et à la main un faisceau de petits gonfalons en papier colorié, coupés en triangle, et demandent des œufs en chantant une chanson dont voici la copie, telle que Mme Heremans, de Gand, a eu l'extrême bonté de nous la communiquer :

Ik plantte mynen Mei
en ik brak er myn ei
en de dooijer viel uit myn schale,
vrouwken, wilde my geen ander eiken geven,
ik zal uw dochterken niet halen,
schiet diep in den nest,
De zwart hoenderkens leggen best,
de witte niet te min,
schiet er tot over den kop den ellebogen in.
Vrouwke van den neste
langt er van de beste,
langt er zeventiene,
'k zal ze wel verdienen,
'k zal er mêe naer huis gaen
en in myn' moeders koekebakpanneken slaen.

(1) Besoin.
(2) H v. T. N. V., p 259-60.

Digitized by Google

Dans les Ardennes les jeunes filles vont de maison en maison faire une quête pour le « mois de Marie », car le mois de Marie est célébré partout en Belgique : il n'est pas jusqu'aux hameaux où durant ce mois la Vierge n'ait un trône. Depuis que le R. P. Augustin des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, supérieur des Carmes déchaussés à Bruges, a introduit, en 1833, la pieuse pratique du mois de mai dans l'église de son couvent, l'une province après l'autre a suivi l'exemple de l'ancienne métropole des Flandres, et une sainte émulation s'est emparée de toutes les villes pour donner à cette dévotion le plus grand lustre possible.

A Anvers une commission particulière, nommée chaque année, est chargée de l'arrangement des décorations de la cathédrale, et les nombreuses images de Marie qui se trouvent aux coins des rues sont ornées de couronnes, de petits gonfalons et de rubans ou de papier colorié.

A Ath les enfants érigent de petits autels dans leurs chambres à coucher.

Bruxelles sut donner au mois de Marie un cachet particulier. L'autel et le trône de la Vierge ne sont ornés que de fleurs, et le 1er mai, on voit l'enfant du pauvre comme l'enfant du riche, apporter de ses mains (1) à Notre-Dame de la Chapelle le tribut d'une plante.

Il en est de même à l'église de Notre-Dame de Hanswyck à Malines. Rien de plus ravissant que ce sanctuaire élégant au mois de mai ! Avec leurs petites économies de chaque semaine, les enfants qui fréquentent les écoles, les ouvriers et les servantes contribuent à embellir l'intérieur de cette église pour le temps exclusivement consacré à Marie, et il ne se passe pas un jour durant tout le mois que la Madone ne reçoive en offrande un bouquet de fleurs ou un cierge bien décoré, qu'apporte en procession solennelle l'une ou l'autre des communes des environs.

(1) B. M. p. 286-87.

Digitized by Google

Les statues de la Vierge placées dans les rues, sont également ornées de mais, de couronnes et de petits gonfalons, et dans les couvents de femmes les religieuses offrent, le premier jour de ce mois, à leur supérieure de petits présents attachés à un mai superbe qu'elles placent au réfectoire.

A Mons, chaque soir, à 8 heures, on dit des litanies devant les statues de Marie qui se trouvent dans quelques rues.

Les sérénades, la veille de mai, sont encore d'usage général. Dans chaque village, qui possède une société musicale ou harmonie, on en donne au bourgmestre, aux échevins et aux personnes de distinction (1). En plusieurs villes les jeunes gens en donnent aussi à leurs maîtresses; à Dinant ils chantaient autrefois en chœur dans les rochers qui s'élèvent derrière les maisons de la rue principale, si toutefois la jeune fille en l'honneur de laquelle on chantait, ne demeurait pas trop loin des rochers.

Les danses des femmes tenant des flambeaux allumés à la main, ont depuis longtemps disparu, mais les danses à la ronde autour des mais, se sont maintenues jusqu'à nos jours (2) en bien des localités.

La grande popularité de la chanson :

'k heb 'nen meiboom in myn' hand
aen wien zal ik hem geven?
Aen myn zuster Engeland,
Engeland aen Leeuven.
Danst eens! Springt eens!
Jufvrouw gaet den dans eens rond
en kust eens!

et de quelques autres chansons relatives à l'arbre de mai, nous prouve, que cette coutume était très-répandue autrefois.

(1) Volksleesboek, p. 16-17.
(2) Zeitschrift für deutsche Mythologie, t. I, 175.

Digitized by Google

A Lierre, on tendait dans chaque rue un câble auquel était suspendue une couronne artistement ornée de festons de fleurs, de verdure et de cocardes en papier de différentes couleurs, et sous cette couronne venait chaque soir du mois de mai la jeunesse du voisinage danser à la ronde en chantant (1).

A Venloo, où la décoration du mai est un objet de grande rivalité entre les habitants des différents quartiers, chaque jeune fille apporte la veille de mai, un cierge qu'on attache aux branches de l'arbre. A la nuit tombante on allume les cierges et l'on danse autour du mai étincelant de lumières.

Les rondes appelées « kraminjons » qui, jadis chaque soir du mois de mai avaient lieu dans les rues de Liége, deviennent plus rares d'une année à l'autre.

Aussi les idées populaires qui se rattachent au 1er mai, vont-elles se perdant de jour en jour. On dit encore qu'il est utile de tracer une croix sur la porte de sa maison le 1er mai.

Branches d'aune (elzenstaek) et de dragon-végétal (drakenstaek pendues sur la porte d'une étable, ce jour-là, préservent toute l'année les bestiaux de maléfice.

Une couronne de lierre terrestre (*Glecoma hederacea*) fait aimer par un jeune homme la fille qui s'en pare (2).

A Liége, les jeunes filles, confidentes de leurs mutuelles pensées, se réunissaient autrefois le 1er mai au moment du lever du soleil pour « lier le jonc »; elles cheminaient vers les confins d'une verte prairie, pour s'arrêter de préférence près d'un buisson d'églantier, protecteur du gazon destiné à leur opération mystérieuse. Chacune d'elles choisissait trois brins d'herbe, dont elle coupait les extrémités pour leur donner la même longueur; puis elle attachait à chacun de ces brins un fil de soie de couleur différente. Le noir représen-

(1) Avondroodt Mss., p. 31.
(2) Coremans, p. 80.

Digitized by Google

tait le célibat, le rouge l'amant inconnu, le vert l'objet des vœux secrets. Après dix jours d'attente, l'oracle se prononçait par celui des trois brins qui avait surpassé les deux autres en hauteur (1).

A Anvers, les femmes stériles ou qui désirent avoir des enfants, vont la veille de mai attacher des couronnes de fleurs à la figure qui se trouve au Vieux-Bourg et que l'on croit être l'image de Fro ou de Frigg. Une statue de la sainte Vierge, placée au-dessus de cette figure a donné à cette coutume un motif conforme à la doctrine chrétienne.

Lorsque le trajet de Chênée à Chaudfontaine se faisait encore en bateau, la route d'aujourd'hui n'étant livrée à la circulation des voitures qu'en 1779, c'était le premier jour du mois de mai et au bruit d'une musique qui réveillait tous les échos des rivages, que les barques, au nombre de deux, commençaient chaque année leur service quotidien (2).

A Dixmude, le bourgmestre devait être nommé annuellement par le seigneur ou par son délégué. Il ne pouvait remplir cette charge que pendant trois ans, à moins que ces services éminents ne lui servissent de titre, pour être honoré plus longtemps de son emploi. Il touchait annuellement 150 florins. Les six échevins, dont chacun touchait 100 florins, étaient nommés pour le même temps et de la même manière. Ils composaient avec le « Ruwaerd » le bailli, le bourgmestre, le premier-pensionnaire-greffier, le deuxième-pensionnaire-greffier et le trésorier la régence, dont tous les membres avaient un costume pour les solennités, consistant en une robe et un manteau noirs, qu'on nommait « *Keerel en schroo* » (3).

L'ancienne abbaye de Forêt offrait un repas au maître-forestier, aux marchands jurés, aux sergents et aux autres serviteurs de la

(1) Bovy, I, 74.
(2) Bovy, t. II, 10-11.
(3) A. de l'E., t. II, p. 264-265.

Digitized by Google

foresterie, qui, tous les ans le 1er mai rendaient visite à la communauté (1).

A Hazebrouck, au nord de la France, le 1er mai est ordinairement le jour des concours pour les pinsons. Les pinsonniers de toutes les communes d'alentour et une foule de spectateurs des provinces limitrophes de la Belgique, s'y rendent.

M. Édouard Fétis, de Bruxelles, en a publié une description excellente dans le journal *le Voleur* (n° 35 de la vingt-cinquième année, page 348-9)

A Liége, le 1er mai, était autrefois un jour de réjouissance générale attendu avec impatience par les habitants de la ville et surtout par ceux de la citadelle.

Dès l'aurore, la fête du jour était annoncée par le roulement du tambour et par les fanfares joyeuses des clairons. A quatre heures et demie, la garnison était sous les armes ; les officiers et les soldats apparaissaient en tenue d'été consistant en guêtres de toile blanche, culottes et gilets de coutil blanc, l'habit de toutes saisons en drap bleu, avec bavaroise et parements rouges, chapeau à cornes, bordé de galons blancs.

Les grands exercices commençaient au son de la musique militaire, composée d'excellents exécutants, et le pont-levis de la porte d'entrée étant baissé, une partie de la population de Liége et des environs envahissait la citadelle, pour se répandre dans les promenades et les remparts. Ce qui attirait surtout la foule, c'était le jardin magnifique dit « du commandant, » ouvert au public pendant six semaines (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, 577.

(2) Le jardin « du commandant » passait dans ce temps-là pour être un des plus beaux de l'Europe. Commencé sous Jean-Théodore, c'était à Velbruck qu'il devait sa richesse et ses principaux embellissements. Ce prince, ami des arts et des sciences, n'avait rien négligé pour se procurer les plantes les plus rares des

Digitized by Google

Puis tout le monde se portait au quartier de Sainte-Balbine (1).. Une foule de pèlerins se pressait pour entrer dans la chapelle, d'autres renonçant à y trouver place se mettaient à genoux en dehors.

Après les dévotions, le plus grand nombre prenait ses ébats dans les cabarets ou sous les tentes, qui, dressées à la file les unes des autres, présentaient l'image d'un camp et servaient de cantines où l'on faisait frire des saucisses ou des œufs, et où l'on vendait de la bière.

Depuis l'arceau de Pierreuse jusqu'à la porte de Sainte-Walburge on passait au milieu de rues étroites et non interrompues, formées par des tables chargées d'objets de fantaisie et par des étalages de marchandes de petits pains, criant à tue tête : « *haie! mes bais pissans tortais!* » Avec ces cris se confondaient ceux de : « *haie! Babilone!* (1) »

A côté, dans la prairie, se trouvaient tous les genres d'amusements : les marionnettes, les optiques, les jeux de bagues (2), les chanteurs ambulants, les charlatans, etc., partout on voyait des groupes assis à l'ombre des ormes et mangeant les provisions apportées ou achetées sur la place. Le pot de bière allait à la ronde et faisait éclater sur son passage le rire et les bons mots dont l'idiôme liégeois est si bien pourvu.

En plusieurs endroits étaient établies des danses en plein air, où jeunes et vieux sautaient au son de la clarinette et du violon jusqu'à la nuit close (3).

A Malines, la chapelle de Saint-Rombaut qui n'existe plus et dans

quatre parties du monde et cultivait même le caféyer dans ses serres de Seraing dont il aimait à faire servir le produit lors de ses grands repas de cour.

(1) La chapelle de Sainte-Balbine, à Liége, jouissait déjà vers le milieu du quatorzième siècle d'une grande célébrité. Elle était située entre la fausse-porte de Pierreuse et celle de Sainte-Walburge et entourée de tilleuls et d'ormes qui prêtaient leur ombrage aux nombreux visiteurs, et cette fréquentation donna naissance à un joli quartier qu'on a abattu en 1816.

(2) Jeu de hasard qui consiste en des dés jetés dans une petite tour en spirale.

(3) Bovy, t. I, 71-73.

Digitized by Google

laquelle les reliques du saint se conservèrent, attirait autrefois en ce jour un concours immense de fidèles.

A Russon dans la Hesbaye a lieu une très-célèbre procession en souvenir du martyre de saint Evermaire.

Ce saint, né en Frise, de parents nobles, au temps de Pépin de Herstal, s'en vint dans la Gaule-belgique, pour y visiter les tombeaux des saints morts depuis peu, entre autres celui de saint Servais, à Maestricht. Mais, surpris par la nuit à l'entrée de la grande forêt de Ruth et craignant de s'y égarer, il alla demander l'hospitalité à Herstappe, hameau qui appartenait alors à Hacco, chef féroce d'une bande de brigands. Evermaire, ignorant ces circonstances, demanda gîte pour une nuit, et la femme de Hacco, qui était seule en ce moment, accueillit le saint et ses compagnons de voyage avec la plus affable charité, tout en les avertissant de quitter la maison le lendemain de grand matin, s'ils voulaient échapper aux violences de son mari. Pour se conformer à cet avis, ils entrèrent au soleil levant dans la forêt de Ruth, où, trouvant un lieu convenable, ils se livrèrent au repos.

Mais peu d'instants après leur départ de Herstappe, Hacco était rentré chez lui. Apprenant que des étrangers venaient d'en sortir après y avoir passé la nuit, devint furieux et se mit sur-le-champ à leur poursuite. Il les trouva endormis au bord d'une fontaine et les tua. Ayant dépouillé les cadavres, les assassins les laissèrent sur place sans sépulture.

Quelque temps après, des officiers de la suite de Pépin, qui chassèrent dans la forêt de Ruth, trouvèrent les victimes de Hacco. S'occupant de les enterrer, ils remarquèrent que le corps d'Evermaire brillait d'une beauté lumineuse qui le distinguait des autres. C'est pourquoi ils lui donnèrent une sépulture particulière.

La forêt ayant été coupée plus tard, il s'éleva, à l'endroit du meurtre, un village qui conserva d'abord le nom de Ruth et s'appela ensuite Rothem, et à la fin Russon. Rozelin, son premier pasteur,

Digitized by Google

ayant découvert le tombeau d'Evermaire, en donna avis à l'évêque de Liége, Eracle, et celui-ci ordonna, en 969, d'exhumer le corps et de le transférer dans l'église de Russon, qui dès lors fut érigée en collégiale.

L'an 1073, Wéry, abbé de Borchette, fit construire de ses propres deniers une chapelle, sous l'invocation de la Vierge, pour y recevoir les restes de saint Evermaire, et la translation s'en fit en présence de l'évêque Théoduin.

Cette chapelle, remise à neuf il y a vingt ans, s'élève au milieu d'un prairie clôturée d'une haie, sur l'emplacement présumé du meurtre. Des hêtres noirs et des arbres verts sont plantés à l'entour. Le tableau du maître-autel représente la scène du meurtre des pèlerins, les deux autels latéraux sont ornés, l'un de la statue de la Vierge, l'autre de celle de saint Evermaire; contre le mur, à côté, est une châsse en bois doré renfermant les reliques du saint, à l'ouest de la prairie, dans l'un des angles que forme la haie, se trouve une fontaine dont les eaux sont regardées comme un excellent spécifique contre la fièvre tierce.

C'est vers cette chapelle que, le 1er mai, se dirige, en sortant de l'église de Russon, la procession qui, sous plus d'un point, est une des plus intéressantes du pays. Les deux bedeaux de la paroisse, dans le plus bizarre accoutrement, courent en avant et sur les deux côtés, faisant ranger la foule avec d'énormes massues qu'ils tiennent à la main. Ils sont censés représenter deux sauvages. Leur vêtement, collant au corps, est recouvert, depuis les pieds jusqu'au cou, de feuilles de lierre fixées sur l'étoffe, comme les ardoises le sont sur un toit. Il en est de même de leur bonnet terminé en pointe comme celui des sorciers. Leur allure et leurs gestes provoquent le gros rire des paysans. C'est dans ce bel équipement qu'ils remplissent leurs fonctions, même à l'autel.

Le dais est suivi par sept hommes portant aussi le costume le plus étrange. Ils représentent saint Evermaire et sa suite. Celui qui fait

Digitized by Google

le personnage du saint est vêtu à l'instar de la statue qui est dans la chapelle: il porte une tunique de bure de couleur brune, serrée à la taille par une ceinture de cuir d'où pendent un long chapelet et une gourde ; le haut de son corps est couvert d'un camail en peau, sur lequel sont attachés des coquillages ; sa tête porte un chapeau rond; il tient à la main un bourdon blanc. Les autres n'ont de ce costume que le camail et le bourdon ; ils portent habits et culottes noirs, gilets et bas blancs. Ils sont escortés par cinquante-deux jeunes gens à cheval, ayant à leur tête un homme à figure patibulaire qui représente Hacco.

Le pieux cortége se dirigeant d'abord sur Hamal, arrive à la chapelle, où l'on chante la grand'messe, puis il parcourt l'autre moitié de la commune et rentre dans l'église paroissiale. Mais à peine la dernière bénédiction est-elle donnée, hommes, femmes, vieux et jeunes, se portent en foule dans la prairie. Les pèlerins les précèdent et vont se placer en cercle près de la fontaine. Ils entonnent un cantique dont le chant, bien qu'un peu agreste, n'est pas dépourvu de mélodie. Pendant ce temps, les cavaliers, figurant Hacco et sa bande, galoppent jusqu'à trois fois en dehors de la prairie, puis, franchissant la barrière, en font aussi trois fois le tour à l'intérieur. Alors les pèlerins se rapprochent de la chapelle et chantent une légende commençant par ces mots: « Je suis un pauvre pèlerin qui volontiers fait un pèlerinage. »

Ik ben een arme pelgrim, siet,
ik doe myn pelgrimagie ;
maer druck en lyden en verdriet
vind ik op myn passagie.

Een pelgrimskleed, een hooge schoen
werd my hiertoe gegeven ;
daer meê moet ik myn reize doen
al naer het eeuwich leven.

Digitized by Google

Veel gaen my voor, ik volg hen naer,
Ik sou noch geern wat beiden;
de dood maakt my den weg soo swaer,
verdrietich valt my 't scheiden.

De wech is naeu aen elken cant,
waer ick deur moet passeren;
ach, als ick come in 't ander lant,
waer sal ick gaen logeren?

Geef my op reis toch brood en wyn,
o God, der englen spyzen,
dan zeg ik 't aardryk, zonder pyn,
vaerwel tot myn verryzen (1).

HACCO.

Hoe! wel gy christen hond,
wat komt gy dan hier maken?
ja in myn eygen land,
wat hebt gy hier voor zaken,
dat gy hier dus passeert
zonder tribuyt of tol
te geven nu aen my
van gramschap ben ik vol.

PELGRIM.

Ach! genadig heer, laet my voorby passeeren
na de stad van Maestricht, om sinte Servaes te eeren,
ik doe toch geene schae, ik reys dus door u land,
onder den hemel al rust ik op den zand...

Le chant terminé, Hacco arrive, il brandit son épée; son aspect est terrible : sa voix foudroyante annonce aux étrangers qu'ils doivent mourir. Il s'établit un dialogue entre lui et Evermaire. Celui-ci

(1) Willems, p. 466 ; — Heremans, p. 29.

Digitized by Google

le supplie de le laisser vivre. « Il n'a pas encore accompli, lui dit-il, l'œuvre que lui a suggérée le ciel. »

C'est le moment pathétique de la cérémonie, le langage du saint homme devient si touchant que les assistants se mettent à pleurer ou en font le semblant. Le plus jeune des pèlerins, qui probablement n'ambitionne pas la couronne du martyre, saisit cet instant pour se sauver à toutes jambes. Hacco et sa troupe se mettent à ses trousses, à travers les ronces et les buissons, mais le jeune gars n'est point facile à atteindre. Hacco lui tire un coup de pistolet, il en tire deux, il manque le fugitif. Au troisième coup pourtant celui-ci est renversé. Un des bandits arrive, bande son arc et en décoche une flèche qui achève le pèlerin, dont le corps est relevé de terre pour être placé en travers, comme un sac de blé, sur le devant de la selle de l'un des cavaliers.

Pendant l'action « du jeu, » Evermaire et ses compagnons se sont laissés choir sur le gazon ; on fait mine de les tuer à coups de dagues; mais bientôt ils ressuscitent et suivent Hacco au cabaret, où pèlerins et brigands se gorgent de bière et de genièvre (1).

A Verviers, le 1er mai est le grand jour de déménagement. Une foule de gens changent de logis. Le moindre différend avec les voisins, le plus petit défaut de la maison suffisent pour justifier cette passion de déménager. Dès le matin, toutes les rues de la ville sont remplies de meubles. On pourrait croire que les habitants voulussent faire une vente générale ou quitter la ville de crainte d'être assiégés.

Vers onze heures le mouvement diminue, à midi sonnant le nouveau locataire reçoit de l'ancien les clefs avec les félicitations usuelles, et le soir, tout est rentré dans l'ordre et la tranquillité ordinaires ; car partout le déménagement se fait avec la plus grande hâte possible.

Les ouvriers, même les voisins, qui se séparent en bonne amitié,

(1) Bovy, II, 489-495.

Digitized by Google

s'aident encore à transporter les meubles ou à entraîner le char du mobilier de leurs amis.

Le soir donc, tout est tranquille dans la ville jusqu'au 1er mai de l'année suivante.

---

2 mai. — (*Rhaphanus Raphanistrum.*) Saint Athanase.

Le 2 mai 1345, où 1,500 foulons furent tués à Gand par les tisserands, s'appelle le mauvais lundi ou « Kwaden maendag » (1).

---

3 mai. — (*Narcissus poeticus.*) Fête de l'Invention de la sainte Croix, célébrée en mémoire de ce que l'impératrice sainte Hélène retrouva la vraie croix en 326.

A Assche, à 2 1/2 lieues au N.-O. de Bruxelles, se célèbre la fête commémorative des prodiges auxquels le « Kruisberg » ou montagne de la Croix doit son nom et sa chapelle.

Une femme, à ce que l'on raconte, se voyant accablée de dettes, alla trouver des juifs pour leur engager ses habillements; ils lui promirent une forte somme d'argent, si elle voulait leur remettre une hostie consacrée. Pressée par la nécessité, elle consentit; mais, en revenant de l'église, elle eut honte de son action, et déposa l'hostie dans un vieil aune presque mort, qui se couvrit à l'instant de feuilles.

(1) Coremans, p. 47; Dewez, Histoire générale de la Belgique. Brux., 1827, t. III, 310.

Digitized by Google

Ce prodige attira la foule et bientôt de nombreux miracles s'opérèrent en cet endroit. Le propriétaire du champ voisin, peu satisfait du tort que ce concours de monde lui causait, voulut abattre l'aune. Mais, il s'aperçoit en ce moment, que les morceaux de bois tombant sous sa hache, se placent de manière à figurer des croix et qu'ils paraissent couverts de sang. Le bruit de cet événement s'étant répandu, une foule de personnes accoururent et, dans le nombre, aussi la femme qui avait déposé l'hostie dans le creux de l'arbre, et qui fit alors l'aveu de sa faute. Pour en conserver la mémoire, on fabriqua avec le bois de l'arbre une croix qui fut placée dans l'église d'Assche, où, dit-on, elle devint bientôt célèbre par les guérisons qu'elle opéra.

A quelque temps de là, des pèlerins s'égarèrent en se rendant à Assche. Le paysan à qui ils demandèrent leur chemin, se moqua d'eux, ajoutant qu'il n'avait pas de confiance en cette croix, « pas plus qu'en ce noyer, » dit-il. Tout à coup, en regardant l'arbre dont il voulait parler, il y voit un crucifix. A la nouvelle de ce second événement extraordinaire, le clergé et les échevins d'Assche vinrent processionnellement en ce lieu et placèrent la nouvelle croix à côté de la première. Ces prodiges eurent lieu en 1335, et, en 1337, le pape Benoît XII accorda des indulgences à ceux qui visiteraient l'église d'Assche.

Aussi la sainte-croix d'Assche était-elle un des pèlerinages, auxquels le magistrat de Gand condamnait les personnes coupables de délits; il était rachetable moyennant huit sous.

La chapelle subsiste encore; son nom actuel de « chapelle de Cruysborre, » lui vient d'une source qui jaillit à deux pas de là (1).

Un peu au Nord du château de Grimberghe, au milieu d'une petite colline, appelée « den Capellen berg, » la montagne de la Chapelle, a existé une chapelle de la Sainte-Croix, où les femmes allaient prier

(1) Oorspronckelyck verhael van het H. Kruys der Vryheid van Assche. Brussel, 1726.

Digitized by Google

pour obtenir des couches heureuses. Une portion de la Sainte-Croix y était jadis conservée, mais fut enlevée pendant les troubles (1).

L'église de Borght, hameau de la commune de Grimberghe, est un lieu de pèlerinage très-fréquenté pour les maux de tête, la surdité, les fièvres, elle est dédiée au Saint-Sauveur (2).

A Bruges avait lieu, en ce jour, la célèbre procession du Saint-Sang, qui se fait maintenant au premier lundi de mai.

Thierry d'Alsace avait 38 ans, lorsqu'il perdit sa première femme Marguerite, veuve de Charles le Bon. Pour se distraire, il prit la croix avec 300 chevaliers belges, s'embarqua pour l'Orient, se distingua par sa bravoure et fut nommé par les chefs croisés seigneur de Damas.

Le roi de Jérusalem, ne sachant de quelle manière lui témoigner sa reconnaissance au moment de retourner dans sa patrie, lui donna dans l'église du Saint-Sépulcre, en présence de l'empereur Conrard et de tous les princes croisés, quelques gouttes du sang de Jésus (que Joseph d'Arimathée et Nicodème avaient exprimé de l'éponge avec laquelle ils lavèrent le Christ après la descente), qu'il fit verser par le patriarche de Jérusalem dans un petit cylindre de cristal, recouvert d'un étui de velours lamé d'or et attaché à une chaîne d'or, que le patriarche passa au cou du comte. Celui-ci se croyant indigne de porter un trésor aussi rare, remit la relique à Léonius, abbé de Saint-Bertin qu'il chargea d'en prendre soin durant le voyage et de ne la quitter ni le jour ni la nuit.

En 1150, le comte rentra dans ses États et fut reçu dans toutes les villes qu'il traversa avec les plus grands honneurs.

Lorsque, le 7 avril, il s'approcha de Bruges, toutes les cloches sonnèrent, et les bourgeois précédés par le clergé, la noblesse et les magistrats sortirent de la ville pour aller à la rencontre de

(1) H. d. E. d. B., t. I, p. 470-1.
(2) H. d. E. d. B. t. II, 231-232-236.

Digitized by Google

leur souverain. Les rues étaient pavoisées, ornées de verdure, et tellement remplies de monde qu'à peine le cortège pouvait-il avancer.

Monté sur un cheval blanc, que conduisaient par la bride deux religieux marchant pieds-nus, le comte était précédé par l'abbé de Saint-Bertin qui portait toujours la relique suspendue à son cou. Lorsque le cortège fut arrivé au palais du comte, Léonius remit le Saint-Sang à Thierry, qui ordonna de le déposer dans la chapelle de Saint-Basile-sur-le-Bourg, que lui-même avait fait élever à ses frais.

Quatre chapelains et un clerc furent nommés pour prendre soin de cette relique, et plus tard les priviléges accordés à cette chapelle furent très-étendus. La chapelle n'étant plus qu'une ruine en 1533, fut restaurée, comme elle avait été et la relique restait toujours dans la plus grande vénération.

Lorsque, en 1297, le roi de France, Philippe le Bel, eut conquis une grande partie de la Belgique, les Brugeois, voyant qu'ils subiraient le sort des autres villes, songèrent à prévenir ce malheur par leur soumission. La première grâce qu'ils demandèrent en récompense de cet acte, fut de conserver le précieux don de Thierry. Le roi leur accorda des lettres patentes pour leur en assurer la possession (données à Ingelmunster, où se trouvait alors le roi et où se rendit la députation des Brugeois, avec les clefs de la ville), ces lettres reposent aux archives de la ville de Bruges.

Le 3 mai 1311, une procession fut instituée pour perpétuer la mémoire de l'arrivée du Saint-Sang, par la bulle du pape Clément V et la dévotion pour la relique fut telle, que de toutes parts des dons furent faits à la chapelle.

Le 29 avril 1388, la relique fut placée dans un nouveau récipient de cristal, par Guillaume, évêque d'Ancône, et entourée d'une enveloppe en argent ouvragée, portant pour inscription à l'une des extrémités : « *Translatus fuit sanguis Domini Pontificante Urbano*

Digitized by Google

Papa VI, et à l'autre : *Anno Domini MCCCLXXXVIII, tertia Maji,* » qui existe encore.

La châsse magnifique, qui renferme la relique aujourd'hui, est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie pesant 769 onces, exécuté en 1617, par Jean Crabbe, échevin de la ville de Bruges (1).

L'histoire rapporte que tous les vendredis le Saint-Sang se liquéfiait, mais le 18 avril 1310, ce miracle cessa et ne se renouvela qu'en 1388; dans cet intervalle, on l'avait transvasé dans une espèce de tube en or, pesant 36 onces et enrichi de pierres précieuses.

Le 20 mars 1578, les hérétiques ayant été introduits dans la ville par Jacques Mostaert et ses complices, plusieurs églises furent livrées au pillage, et Jean Perez de Malvenda, noble espagnol, alors chef des marguilliers de Saint-Basile, supposant avec raison, que la chapelle du Saint-Sang n'échapperait point à la fureur des ennemis, enferma la relique dans un coffre de plomb et le cacha soigneusement chez lui, jusqu'à ce que le parti catholique eût de nouveau le dessus. On dit que dans la cave de cette maison (sur le pont Saint-Jean-Nepomucène, d'une forme très-pittoresque, avec un jardin entouré de murailles, s'étendant vis-à-vis du quai du Rosenhoed), on voit encore le lieu où fut gardé ce trésor.

Au mois de novembre de la même année, le prévôt de la confrérie du Saint-Sang fut mandé devant le collége des échevins et reçut l'ordre de faire ôter tous les ornements de la chapelle de Saint-Basile et de transporter tous les objets de valeur dans la halle : les principales pièces d'orfèvrerie furent fondues et les lingots vendus, ce qui restait encore en argenterie et en pierreries fut

(1) Le prévôt et les membres de la Confrérie du Saint-Sang en supportèrent les frais, en acquittant de suite la somme qu'ils s'étaient engagés en entrant dans la confrérie à ne payer qu'à leur mort (hunne doodschuld). Leurs armoiries émaillées, au nombre de 32, se trouvent placées sur le pied de la châsse.

Digitized by Google

réclamé plus tard au profit des états-généraux. Bientôt l'église de Saint-Basile fut fermée et l'on en fit un magasin militaire.

Aussitôt que Bruges, en conséquence de l'accord conclu avec Alexandre Farnèse, le 22 mai 1584, eut été remis au pouvoir du roi Philippe II, Malvenda, aux soins duquel la confrérie avait laissé le Saint-Sang, alla prier Remi Driutius, deuxième évêque de Bruges, de faire réinstaller la relique dans la chapelle de Saint-Basile qui avait été bénite de nouveau le 27 novembre. Cette cérémonie eut lieu le 30 du même mois, et en 1611, Isabelle et Albert déployèrent une si grande munificence en faveur de cette chapelle qu'en 1659 la richesse qu'on y admirait, différait peu de sa splendeur passée. Don Juan d'Autriche, ci-devant gouverneur des Pays-Bas, lui fit présent d'une lampe en argent massif du poids de 24 1/2 livres, que l'on suspendit à la voûte de l'église (le 18 mai) et donna en même temps une somme de 200 livres de gros pour couvrir les frais de l'huile destinée à y entretenir la lumière jour et nuit.

En 1793, alors que les agents du gouvernement français firent l'inventaire de toutes les richesses que renfermaient les églises, il fallut de nouveau cacher la relique du Saint-Sang. Charles de Gheldere, un des chapelains de Saint-Basile, la porta en cachette chez Richard Godefroy, célibataire de 61 ans, qui demeurait dans la maison Saint-Nicolas de la rue Haute, Godefroy étant décédé en 1794 la relique fut cachée dans l'*École latine* avec les plus grandes précautions. Sur la fin de 1795 ou 96 elle disparut tout-à-fait et deux ou trois personnes seulement avaient connaissance du lieu où elle se conservait. Ce ne fut qu'en 1820 qu'elle fut rendue à la dévotion des fidèles et par arrêté royal du 12 octobre de la même année, provoqué par les réclamations de plusieurs des notables habitants de la ville, la chapelle de Saint-Basile fut de nouveau consacrée au culte catholique. Le Saint-Sang qui jusqu'à 1795 avait été régulièrement exposé comme de coutume, attira de nouveau une foule d'étrangers, et la procession qui en 1775 (les Français avaient repris pos-

Digitized by Google

session de Bruges dans le mois de juillet 1794) eut lieu pour la dernière fois (quoique cette fois sans la grande châsse : on se servit de la petite qui est plus portative et plus ancienne, mais beaucoup moins riche), prit son cours accoutumé.

Mais ce ne fut plus avec son ancien éclat; les mœurs et les institutions étant bien changées. A l'époque de sa plus grande splendeur, déjà la veille tous les musiciens des divers corps de métiers se réunissaient devant la chapelle de Saint-Basile et chacun, à son tour, allait chanter une hymne tout au haut de l'escalier, ensuite tous les maîtres de musique de Bruges entonnaient les vêpres dans le chœur de l'église. A minuit on exposait le Saint-Sang aux regards du public. A une heure les béguines ayant leur curé en tête et suivies par une foule de peuple, commençaient une procession autour des remparts de la ville en chantant des chants sacrés, et revenaient vers cinq heures du matin à l'église de Saint-Basile, où toutes à la file allaient fléchir le genou devant la relique et y imprimer leurs lèvres; puis elles recevaient la bénédiction.

A sept heures la grosse cloche de la Halle faisait retentir, une heure durant, sa voix, afin de prévenir chacun de se rendre à son poste, au lieu désigné. A dix heures elle recommence et aussitôt on voit sortir processionnellement de leur gilde et défiler par le bourg les confréries d'archers, leurs étendards déployés. Les confrères se rendent sur la Grand'Place et vont s'asseoir devant la Halle sur des bancs préparés exprès pour eux, afin de former la haie, lorsque le cortège passera et d'empêcher la foule d'interrompre la marche. Alors s'avancent les corps de métiers et d'ouvriers de toute espèce, au nombre de plus de cent, ayant en tête les insignes de la corporation, la croix et plusieurs musiciens avec des trompettes en argent massif.

Vers l'heure de midi tout le clergé de la cathédrale de Saint-Donat et tous les magistrats de la ville, se dirigent vers la chapelle de Saint-Basile. Sur le maître-autel est exposé le Saint-Sang, que l'on

Digitized by Google

enferme dans un riche coffret dont la clef est confiée au bourgmestre de la commune. La relique est ensuite placée sur les épaules de deux chanoines de Saint-Basile, qui, entourés par les membres de la confrérie du Saint-Sang, la portent jusqu'au maître-autel de la cathédrale, où ils la déposent jusqu'à ce que les ordres religieux et quelques autres associations aient eu le temps de défiler et de prendre leur rang dans la procession. Pendant tout ce temps, une foule de musiciens réunis sur le Bourg ne cessent de jouer différents morceaux.

A l'intérieur de l'église plusieurs évêques et abbés, vêtus d'habillements où se mêlent la soie, l'or et l'argent, entrent solennellement dans le chœur, le chef couvert de mitres magnifiques et vont fléchir le genou devant la relique et s'asseoir en demi-cercle autour de l'autel, en attendant que le signal de partir soit donné.

Alors se mettent en marche six sergents de police, six garçons de ville, deux huissiers et d'autres serviteurs, quatre pensionnaires, le bourgmestre de la commune, douze conseillers et les porte-croix de tous les corps de métiers, au nombre de près de deux cents.

Le greffier criminel avertit les évêques qu'il est temps de partir : deux d'entre eux se chargent du coffret renfermant la relique. Cinq musiciens les précèdent; quarante flambeaux allumés, portés par des personnes vêtues aux couleurs de la ville, les entourent et quatre chanoines de Saint-Basile les suivent.

Après cela s'avancent plusieurs sergents de police et huissiers, six pensionnaires, le bourgmestre des échevins portant sur son bras les clefs de la ville, douze échevins et les autres magistrats, le grand bailli de la ville, l'amman (1), l'écoutète (2), les huissiers, etc.

(1) Amman (ambtman), nommé par le comte ou souverain du pays, et chargé de le représenter dans toutes les circonstances et dans toutes les affaires où celui-ci devait figurer, et d'observer et de contrôler l'administration de la ville et de la justice, etc., selon un des privilèges de la ville celui-ci devait être Brugeois.

(2) Écoutète, nom du même employé à une autre époque, — Schoutheet — Schuldheiss.

Digitized by Google

Puis la confrérie de Saint-Michel ou de l'Escrime, celle des Arquebusiers, de la Petite Arbalète, de Saint-George ou de la grande Arbalète et les archers de Saint-Sébastien ou de l'Arc-à-la-Main.

Plusieurs représentations symboliques formaient une espèce de seconde partie de cette immense procession. Le géant Goliath, le cheval de Troyes, Adam et Ève tentés par le serpent dans le Paradis terrestre, la Sainte-Cène et les douze apôtres, différentes scènes de de la Passion du Christ et une espèce de spectacle de l'Enfer, composé de vingt-quatre démons assis autour d'une chaudière remplie de damnés. Les sept pêchés capitaux étaient représentés par Lucifer, Mammon, Asmodée, Belzébuth, Bélial, Léviathan et Béhémoth.

Plus tard, afin d'attirer plus de monde à cette cérémonie publique, les magistrats dans l'intérêt de la ville, y ajoutèrent encore Pharaon poursuivant avec ses soldats les Israëlites, le temple de Jérusalem dont Jésus chasse les marchands et autres spectacles semblables.

La procession se dirigeait de l'église de Saint-Donat, par la Grand'-Place et la rue des Pierres, vers l'hospice de Saint-Julien, où les magistrats s'arrêtaient pour prendre un succulent dîner préparé pour eux, tandis que la relique était portée alternativement par les chanoines de Saint-Basile et par ceux de Saint-Donat, ce qu'on nomme « *den Omgang* » entre les deux remparts, accompagnée de flots de peuple et d'une compagnie d'hommes à cheval.

La procession revenait par l'autre rempart à la chapelle de Saint-Julien et la châsse du Saint-Sang ayant été déposée quelques instants sur l'autel à l'adoration des fidèles, était reportée avec le même cérémonial à la chapelle de Saint-Basile. Là, pendant que plus de cent musiciens faisaient retentir sur le Bourg l'air de leurs fanfares, l'évêque ou le prévôt recevait du bourgmestre de la commune la clef du coffret dans lequel avait été placé le Saint-Sang, et on le remettait dans la superbe châsse qui restait exposée aux regards jusqu'au lendemain à midi.

Pendant toute la nuit un concours innombrable de personnes de tout sexe et de tout âge ne cessait d'encombrer l'église et chacun était

Digitized by Google

admis à déposer un baiser respectueux sur le cristal qui renfermait la sainte relique (1).

A l'occasion du jubilé de 600 ans, le 3 mai 1749, il y avait six chars de triomphe, sur lesquels la jeunesse de Bruges représenta l'histoire du Saint-Sang, avec cavalcade formée par les élèves du Collège de Jésus, qui représenta tous les comtes de Flandre et les principaux souverains des Pays-Bas avec Marie-Thérèse sur un char de triomphe et vingt-neuf figures contribuées par les divers corps de métiers, tout cela avec des couplets et des dialogues en vers (2).

A l'époque de la fête, se tient une grande foire à Bruges, où les galeries qui entourent la Halle sont surtout très-animées.

A Diest se célébrait le même jour la fête de la Chambre de rhétorique des OEillets ou OEillets Dieu, Christusoogen ou Kersoogen (*Lychnis coronaria*), dont la devise était : « Hoersien't al ».

D'après Grammaye cette Chambre a été instituée en 1302; voilà pourquoi l'opinion s'est répandue que c'est la Chambre de rhétorique la plus ancienne de la Belgique, plus ancienne même que « la très-gaie Compagnie des sept Troubadours » ou des Jeux Floraux à Toulouse, dont l'origine ne date que de l'an 1323. Mais la charte (het charter) ou lettre de l'érection, donnée par le magistrat de la ville, est en date du 22 septembre 1502.

La Chambre fut instituée dans la paroisse de N.-D. en l'honneur de la Sainte-Croix. Les fêtes de l'Invention et de l'Exaltation (Kruisvinding en Kruisverheffing) étaient célébrées par elle au moyen d'une messe solennelle à l'autel de la Sainte-Croix, dans l'église de N.-D. Les jours de cérémonie, les confrères portaient de petits œillets brodés sur les manches de leurs habits.

Tous les deux ans, le 3 mai, les membres effectifs (gemeene gesellen) choisissaient un nouveau prince, tandis que le dimanche après la

(1) Clément, t. II, 255-273.
(2) L. C., p. 279-294.

Digitized by Google

kermesse de N.-D. (Onser Vrouwkermis van Munster) avait lieu l'élection du « Hoofdman », des deux « Dekens », de deux « Valuatiemeesters » et des deux « Rentmeesters ».

Le livre des statuts (Resolutieboek der Kamer de Christusoogen binnen Diest) commence le 1er septembre 1630.

La maison, qui porte encore le nom de la Chambre, lui fut donnée le 17 janvier 1518 et lui a appartenue jusqu'en 1795.

Les membres des OEillets remportèrent le 1er prix au concours, que la « Pivoine » donna à Malines en 1535 ; ils assistèrent en 1561 au grand « Landjuweel » d'Anvers, en 1562 à celui de Bruxelles, en 1620 à celui de Malines (Blazoenfeest).

En 1630 la Chambre compta 54 membres. Supprimée en 1796, elle fut rétablie le 3 mai 1804. Le 3 mai 1830 le règlement fut renouvelé. La direction se compose maintenant d'un chef-homme, d'un prince, d'un doyen, d'un trésorier, d'un secrétaire et d'un chef-homme des femmes. Les membres brassent encore aujourd'hui chaque année leur « Gildenbier » bière de gilde, et accompagnent les processions (1).

A Furnes avait jadis lieu la célèbre procession de la Sainte-Croix (2).

Le comte de Flandres, Robert de Jérusalem, revenant en 1100 après quatre ans d'absence de la Terre-Sainte, fut arrêté avec ses frères d'armes, à l'approche de la terre natale, par une horrible tempête. Les malheureux navigateurs s'épuisaient en vains efforts pour échapper au naufrage, mais privés de tout espoir dans le secours des hommes, ils tournèrent les yeux vers le ciel, et Robert fit solennellement vœu de faire don du morceau de la Sainte-Croix, qui se trouvait parmi les précieuses reliques qu'il rapportait de Jérusalem, à la première église qui se présenterait à sa vue. Aussitôt

(1) Diest, I, 255-267.

(2) Geschiedenis der Veurnsche Processie, door H. Vandevelde. Veurne, 1855. v. 31 juillet.

Digitized by Google

la mer se calme, un rayon de soleil traverse les nuages et fait découvrir le toit de plomb de l'église de Sainte-Walburge à Furnes. Le navire aborda sans peine à la côte près du « Broersbank » et Robert fit appeler près de lui Héribert, prévôt de Sainte-Walburge, pour transporter solennellement le morceau de la Sainte-Croix à l'église de Sainte-Walburge, où le comte le déposa lui-même sur l'autel.

Quelque temps après, les chanoines de Sainte-Walburge érigèrent une confrérie de la Sainte-Croix, et instituèrent une procession annuelle et générale de dévotion, dans laquelle on portait la sainte relique autour de la ville, pendant l'octave du 3 mai, jour de l'Invention de la croix.

La sainte relique est déposée depuis un temps immémorial jusqu'à ce jour, dans une châsse antique, morceau précieux d'orfèvrerie en forme de croix gothique, ornée de pierreries.

La procession sortait habituellement d'une porte de la ville pour rentrer par une autre, et partout où les chemins ne se prêtaient pas au circuit que la procession avait à faire, elle quittait la route pour aller à travers champs et prés, et spécialement sur les terres cultivées de l'abbaye. Voilà pourquoi jusqu'au XVIIe siècle, où cette habitude cessa, la procession était tous les ans précédée d'une inspection des lieux et des travaux pour rendre le chemin praticable, et si des fossés barraient le passage, on construisait promptement des pontons et des batardeaux.

Le chroniqueur de Furnes raconte que les habitants de la ville qui contribuaient à l'envi à rendre leur procession de plus en plus belle, y avaient anciennement mis en scène et représenté le voyage de Robert à Jérusalem, ainsi que son retour avec le morceau de la vraie croix. Mais d'après les comptes communaux, à partir de 1403, cette histoire n'a plus figuré parmi les embellissements de la procession de la Sainte-Croix. On avait même, à cette époque, complètement cessé, peut-être pas encore commencé l'exhibition de

Digitized by Google

moralités ou de mystères pour honorer la procession qui était alors d'une pieuse simplicité. L'abbé de Saint-Nicolas, qui portait la relique, n'était précédé que par quatre sodalistes, chacun chargé d'une torche de cire, pesant 104 livres de ce temps, et parée d'étoffes de différentes couleurs et de petits drapeaux peints qu'on y fixait. Deux sonneurs de trompe faisaient l'orchestre de la procession, et quelquefois on fut même forcé de se passer de musique. Le prévôt d'Eversam, celui de Loo, la sodalité de la Sainte-Croix, le magistrat de la ville, les vieux arbalétriers de la Société de Saint-Georges de Furnes, les arbalétriers de Wulpen, ceux d'Adinkerke, ceux de Coxide et les jeunes arbalétriers de Saint-Georges formaient le cortège.

Ce n'est qu'en 1417 qu'on vit le martyre de Saint-Etienne faire son entrée dans la procession, et en 1422 on donna la première fois le mystère de la passion de Notre-Seigneur.

Aussi sur le chemin de la procession ne jetait-on pas de la verdure ou des fleurs, mais on éparpillait de la paille partout où la procession devait marcher. La ville a employé à cet usage, en 1438, trois cents bottes de paille.

Le vin d'honneur, « de presentwyn », coulait abondant à toutes ces fêtes ; le 3 mai 1403 il y en eut plus de trente canettes (1).

Une fois la mode adoptée d'exposer dans la procession des scènes dramatiques, ou des tableaux vivants, les embellissements de ce genre se multiplièrent peu à peu tellement, qu'au commencement du XVII^e^ siècle la procession de Furnes prit déjà place parmi les processions les plus renommées de la Flandre.

Les évêques d'Ypres venaient souvent y assister, les prélats de Saint-Nicolas, d'Eversam, des Dunes, de Loo et d'autres étaient, chaque année, invités officiellement ; le nombre des confréries et

(1) Les canettes de Furnes équivalaient à quatre litres et une fraction de notre mesure décimale.

Digitized by Google

gildes s'était considérablement augmenté; tous ceux qui venaient honorer la procession étaient splendidement régalés de vin, et au moment de la rentrée, un repas copieux aux frais de la commune, était préparé à l'hôtel de ville, pour les magistrats. Au théâtre qu'on avait élevé dans la salle du repas, à l'aide de tréteaux, planches et décors empruntés à la Société de Rhétorique, des artistes amateurs récitaient des vers et jouaient une moralité, à laquelle il ne manquait pas même l'orchestre qu'on avait soin de former avec le concours de musiciens recrutés dans les villes les plus voisines.

Le cortège de la procession qui sortait le matin, était ordinairement accueilli, sur son passage, par des salves de mousqueterie et par des coups de canon. Le roi de la procession c'était incontestablement le géant « Goliath », immense figure habillée, dont la tête était artistement formée et peinte; le corps n'était qu'un panier d'osier, parce qu'on cherchait à diminuer la charge des hommes qui se trouvaient cachés sous ses jupes pour le faire marcher. Il avait la tête coiffée d'un turban, une fraise autour du cou et un énorme glaive pour combattre les Juifs. Un jeune homme déguisé en David se promenait tantôt derrière, tantôt devant le colosse. Un sergent à hallebarde conduisait ce cortège et transmettait ses ordres à ceux qui tenaient lieu de jambes à Goliath précédé par un joueur de cornemuse.

Pour faire place devant le géant, il y avait une tête d'animal au bout d'un bâton entouré d'une jupe. Un homme s'y cachait et faisait mouvoir à volonté, à l'aide d'une corde, les mâchoires de la bête qui s'abaissait et menaçait de mordre : c'était le « Cnaptant ».

Le plus grand luxe était pourtant réservé au groupe des douze Sibylles, qui s'introduisit dans la procession après le « Reuse ». Une douzaine de jolies filles se faisaient annuellement habiller chez les sœurs de Béthanie, où elles prenaient leur déjeûner, à cause du temps qu'on mettait à faire leur toilette. Leurs belles robes étaient faites de brillantes étoffes en rouge, en bleu et en vert. Elles étaient

Digitized by Google

ornées de dentelles, de rubans de soie, de clinquant, de verroteries, de chaînes en or, de couronnes d'or et leurs noms étaient inscrits en lettres d'or sur un fond d'armoisin noir. La ville supportait les frais du déjeuner et des habillements, et leur offrait à toutes les douze ensemble, une douzaine de paires de gants. C'est une faveur qu'elles partageaient avec Saül, qui était également ganté aux frais de la commune.

Les représentations des mystères étaient exécutées par les trois sodalités (1) et les sociétés dramatiques. C'étaient les confrères de ces sodalités, qui composaient les monologues, les dialogues, les scènes et mystères de la procession et qui s'appliquaient ensemble à les bien dire et débiter, pour les mettre en action.

Quelquefois ils allaient même concourir à l'embellissement des fêtes des villes voisines.

Dans la suite la procession de la Sainte-Croix cessa d'avoir lieu et fut remplacée par celle du mois de juillet qui subsiste encore.

Dans la chapelle Sainte-Croix, dite op de Woustyne, près de Goyck, il y avait autrefois grand concours de monde, pour assister à l'office que le chapelain de N.-D. à Goyck y célébrait lors de la fête de l'Invention de la Croix, ainsi qu'aux deux jours de Pâques.

Cette chapelle devait son origine, selon la tradition, à la croix qu'un berger trouva un jour enfouie en terre, en paissant ses troupeaux au milieu des bruyères, des bois et des terrains nouvellement défrichés, qui séparaient autrefois le village de Goyck de celui de Meerbeek. Pendant la domination française elle fut vendue, mais non démolie (2).

A Lebbeke, près de Termonde, se célèbre l'élévation des nom-

(1) La sodalité de la Sainte-Croix, dont l'origine est la plus ancienne, érigée dans l'église de Sainte-Walburge, la sodalité de Sainte-Godelieve, en l'église de Saint-Denis, qui paraît en 1497, et celle du Seigneur crucifié, laquelle a organisé la procession de juillet.

(2) H. d. E. d. B., t. I, 265.

Digitized by Google

breuses reliques qui se conservent dans l'église de ce village (1).

La croix miraculeuse qui se vénère dans une chapelle latérale de l'église de Wenduine, près de Blankenberg, attire en ce jour, un grand concours de monde.

Cette croix fut pêchée un jour sur la côte par des pêcheurs de Blankenberg qui la transportèrent respectueusement dans leur église. Mais le lendemain elle avait disparue et fut retrouvée par les mêmes pêcheurs au même endroit, où, selon la croyance populaire, un village nommé « Oud-Wenduine » a été enseveli par la mer. Croyant que cette croix venait de l'église de ce village, les pêcheurs la transportèrent, la seconde fois, à l'église de Nieuw-Wenduine, où elle se vénère encore.

En mémoire de cet événement, les pêcheurs de Blankenberg vont chaque année deux fois, le 3 mai et le 14 septembre, en pèlerinage à Wenduine, y font célébrer une messe solennelle et portent ensuite la croix trois fois processionnellement autour de l'église, persuadés qu'ils auront ainsi une pêche plus abondante (2).

Depuis la fête de l'Invention de la Croix, en mai, jusqu'à la fête de l'Exaltation de la Croix, en septembre, les indigents allant chercher du bois dans la forêt de Soigne recevaient à l'hospice d'Ixelles du pain, du fromage et de la bière. Ce n'est qu'en 1526 (23 février 1525) que Jean, seigneur de Berghes ou Berg-op-Zoom, chevalier de la Toison d'or, compléta cette distribution pour le restant de l'année.

Le dit hospice, appelé aussi hospice de Notre-Dame, hospice de Notre-Dame et de Saint-Jean-Baptiste, hospice de la Sainte-Croix ou la maison-Dieu dite Zuarenberge (Zwaerenberg, la montagne roide) s'éleva déjà vers l'an 1300, où, le jour de l'Invention de la Croix, le duc Jean II, le prit sous sa protection.

(1) O. L. V. van Lebbeke, by Dendermonde, t' Antwerpen.
(2) K. e. L., 1843, p. 95-6.

Digitized by Google

La chapelle de la Sainte-Croix, annexée à l'hospice, remonte à l'année 1314. Dans la suite on y déposa deux parcelles de la Sainte Croix, dont une fut volée en 1824. A la consécration de la chapelle, qui eut lieu en 1459, l'autel ayant été dédié à la Vierge et à la sainte croix, l'évêque de Cambrai le dota de quarante jours d'indulgences, le 10 mai de la même année.

Voilà pourquoi la fête de l'Invention de la Croix y était jadis célébrée avec une grande solennité. Il y avait alors foule dans le village, et des documents disent, qu'à cette occasion plus de 40,000 personnes allaient honorer les reliques d'Ixelles. De la porte de Namur à la chapelle se dressaient, de chaque côté de la route, des échoppes où le peuple se régalait de riz au lait.

L'ancienne chapelle fut détruite pendant les troubles du seizième siècle, puis reconstruite en 1596. L'édifice actuel date de 1820, mais il est question de le reconstruire plus grand (1).

---

4 mai. — (*Mathiola imana.*) Sainte Monique.

A Lede, près d'Alost, se fête l'anniversaire du placement de la célèbre statue de « Notre-Dame de la douce passion de Dieu » ou « O.-L.-V. ter zoete Nood Gods, » qui eut lieu en ce jour, l'an 1414. Cette statue qui représente la sainte Vierge, tenant sur ses genoux son fils, descendu de la croix, fut envoyée par Mathieu Van Neste, opulent joaillier de Cologne, natif de Lede, lequel, malgré les richesses qu'il avait amassées à l'étranger, n'oubliait pas sa patrie qu'il avait quittée, étant jeune et pauvre.

(1) H. d. E. d. B., III, 298-304.

Digitized by Google

Les habitants de Lede s'empressèrent de se porter au devant de la sainte image avec leurs chevaux et leurs chariots, mais ils rencontrèrent au-delà de Bruxelles une troupe de cavalerie; il en résulta un instant de confusion, et le domestique du commandant fut blessé par les chevaux du char qui portait la statue de la Vierge. Furieux et non content d'accabler d'injures les paisibles paroissiens de Lede, l'officier voulut détruire l'image même de Marie, mais comme il levait la main pour la mettre en pièces, son bras demeura subitement immobile et sans force. Changé tout à coup, il parla avec douceur aux pieux campagnards, demanda à genoux pardon à Dieu et accompagna le cortège avec sa troupe jusqu'à Lede. Là, ses prières et celles des assistants lui obtinrent la guérison de son bras. Cet événement et beaucoup d'autres faits miraculeux qui eurent lieu depuis lors au sanctuaire de Lede, rendirent bientôt la statue on ne peut plus renommée.

Pendant la guerre des iconoclastes, Jacques Bette, premier seigneur de Lede de cette famille, mit l'image en sûreté à Gand, et sous le gouvernement du prince de Parme, elle fut rapportée en triomphe à Lede, au milieu d'un concours immense de fidèles.

Pendant les guerres de Louis XIV, la sainte statue fut deux fois transportée à Termonde, et pendant la persécution des républicains français, elle demeura cachée à Lede même et ne fut replacée dans l'église qu'en 1800 (1).

A Nivelles l'abbesse distribuait autrefois, ce jour-là, d'après un usage très-ancien que l'hôpital a conservé, des « tartes » et des « canestiaux » aux membres du chapitre.

Tous les capitulants jouissaient de cet avantage, et désirant s'assurer à l'avenir cette réjouissance sans contestation, ils forcèrent l'abbesse Hélubide II, qui mourut en 1224 après un règne de six années, à régler, d'une manière décisive et irrévocable, la matière,

(1) De Smet, M. d. M., p. 207-210.

Digitized by Google

la qualité, la grandeur des tartes et des canestiaux auxquels ils avaient droit (1).

Sur la montagne de la Sarthe (2) près de Huy, se tient chaque année, le premier mercredi de mars, une foire d'autant plus fréquentée que la chapelle, qui se trouve à la Sarthe reçoit le plus de pèlerinages dans la contrée. C'est dans cette chapelle, qui s'élève à l'ombre de tilleuls séculaires, que l'on vénère la statue miraculeuse de Notre-Dame de la Sarthe, honorée également sous le nom de Notre-Dame des Sept Douleurs. Elle est noire et sculptée en bois de chêne. La tradition lui attribue l'origine suivante.

A une époque très-reculée existait sur cet emplacement, une petite chapelle ornée d'une statue de la Vierge, qu'une coupable indifférence avait laissé tomber en ruine, à tel point, que parfois les enfants enlevaient la statue de son piédestal et s'en servaient comme d'un jouet. Un jour de l'an 1621, une femme de Huy, nommée Anne Hardy, portant une charge de bois; passa près de là et vit la sainte image étendue à terre, indignée de cet abandon, elle la releva et l'introduisit dans son fagot pour l'emporter chez elle. Mais, à sa grande surprise, il lui fut impossible de soulever sa charge, lorsqu'elle voulut la replacer sur ses épaules, tant elle était devenue lourde. Alors elle appela deux passants à son aide et tous trois réunirent leurs efforts inutilement pour soulever le fardeau, et il fallut laisser la statue à l'endroit où elle avait été trouvée (3).

Informées de ce fait, quelques personnes pieuses de Huy se concertèrent pour rebâtir la chapelle telle qu'elle est aujourd'hui. Elle fut aussitôt le but de pèlerinages nombreux et les ex-voto, qui couvrent les murs, attestent les miracles que l'on attribue à Notre-Dame

(1) Lemaire, p. 75.

(2) Le nom qui a la même signification que Sart, s'applique au village situé un quart de lieu plus loin.

(3) De Reume, p. 276-8 G. d. V. e. A., II, 404-7. Wolf, N. S. p.

Digitized by Google

de la Sarthe, et dont les Pères capucins de Huy publièrent, en 1666, tout un recueil.

Les étendards turcs suspendus aux deux côtés de l'autel, qui attirent l'attention de tout étranger sont également une offrande à la Vierge de la Sarthe. Ils proviennent d'un baron de Vierset qui attribuait à son intervention une victoire remportée sur les Infidèles qui avaient envahi la Hongrie. Mais la tradition populaire dit que ce sont les trophées que les Hutois, compagnons d'armes de Pierre l'ermite, ont rapportés de la terre sainte, après la prise de Jésuralem. Avant de partir pour la Palestine ils s'étaient rendus tous à la chapelle de la Sarthe, et avaient fait vœu d'y suspendre en offrande tous les étendards que, par la grâce de la Vierge, ils prendraient sur l'ennemi. Leurs prières furent exaucées. Ils remportèrent une grande victoire sur les infidèles et, revenus dans leur patrie, ils suspendirent, dans la chapelle de la Sarthe, les trophées que l'on y voit encore.

---

8 mai. — (*Pyrus malus.*) Saint Pie V, pape.

Les associations des anciens soldats de l'empire, qui se sont formées dans presque toutes les villes de la Belgique, célèbrent l'anniversaire de la mort de Napoléon I^er^ par une messe solennelle.

---

6 mai. — (*Trollius europœus*). Saint Jean Porte Latine ou « Petit Saint Jean. »

Les tableaux représentant le saint évangéliste dans une cuve d'huile bouillante et que l'on rencontre dans plusieurs églises de la Bel-

Digitized by Google

gique, ont donné naissance au nom populaire « Sint Jans in d'olie », « saint-Jean dans l'huile », sous lequel ce jour se trouve encore aujourd'hui indiqué dans les calendriers flamands. C'est pour les paysans un jour critique. « Klein Jan voor de waelsche poorte » (petit Jean devant la porte latine) ou « sint Jans in d'olie » frappe à la porte du beau temps. Il peut accorder six beaux jours et, accompagné de la nouvelle lune, il dit aux paysannes : semez sur sol sec céleri, radis, choux-fleurs, fèves et melons. Mais le vent doit souffler de l'est ce jour (1).

A Bruxelles, où il y avait aux Augustins une chapelle avec un tableau de St-Jean dans l'huile, on l'appelait : « Sint Jan den kryter, » St-Jean le pleureur, parce que le peintre de ce tableau, tout à l'opposite de la légende qui dit que le saint évangéliste condamné à Rome à être plongé dans une cuve d'huile bouillante en sortit sans avoir éprouvé de douleurs, avait représenté le Saint en proie à de cruelles souffrances. C'est pourquoi les mères, dont les enfants pleuraient beaucoup, venaient y faire réciter par un Augustin (2) l'évangile de St-Jean sur la tête de leurs marmots.

Au château dit de César à Louvain existait une chapelle dédiée à Saint-Jean, où se faisait la même chose, surtout le jour de Saint-Grégoire.

A Liége, les imprimeurs, relieurs, emballeurs, miroitiers et bimbelotiers, célébraient autrefois en ce jour, leur fête patronale.

A Malines c'était la chambre de rhétorique « De Pioene », la Pivoine, ou « Sint Jans Gilde », qui honorait saint Jean comme son patron. Cette chambre qui comptait parmi les chambres de rhétorique les plus célèbres de tout le pays, fut supprimée lors de l'invasion française, mais rétablie le 18 février 1858.

A Termonde ce jour donnait lieu à la visite des lépreux. Le ma-

(1) Coremans, p. 80-1 : 1.
(2) Schayes, p. 206.

Digitized by Google

gistrat se rendait avec les médecins et les chirurgiens jurés à la léproserie hors de la ville. La même chose se faisait à Anvers.

---

7 mai. — (*Trollius asiaticus.*) Saint Domitien; saint Stanislas.

Saint Domitien, patron de Huy, en l'honneur duquel l'église de Werin dans le doyenné de Bilsen (diocèse de Liége) est consacrée, naquit en France; il avait été promu au siège de Tongres, lorsque, celui de Maestricht étant devenu vacant, sa grande réputation le fit élire par le peuple et le clergé réunis pour gouverner ce diocèse. Le saint accepta malgré lui, mais il n'en fut que plus zélé dans les exercices de tous ses devoirs.

Les habitants de Huy souffrant beaucoup du voisinage d'un énorme serpent qui infectait de son venin l'eau d'une fontaine, eurent recours au saint évêque, qui les délivra de ce fléau par ses prières.

Domitien passa quelque temps au milieu des Hutois, qui dûrent à sa présence un grand nombre de conversions. Mais ayant connu, par une révélation, l'époque de sa mort, il alla visiter les tombeaux des saints, particulièrement celui de saint Servais, et mourut à Maestricht le 7 mai 538. Son corps fut transporté à Huy où ses reliques se conservent encore dans une magnifique châsse, vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie, en l'église de Notre-Dame (1).

La fête de saint Domitien se célèbre dans tout le diocèse de Liége et surtout à Huy, où il est honoré comme patron titulaire de la ville. La procession, qui s'y faisait ce jour-là, était des plus remarquables et attirait une foule de pèlerins. Ceux qui attribuaient à l'interces-

(1) De Reume. p 281-2.

Digitized by Google

sion de saint Domitien la guérison des fièvres, dont ils avaient été atteints, la suivaient en chemise, pieds nus et un cierge allumé à la main en signe de leur reconnaissance (1).

A présent le clergé de l'église de saint Remi se rend encore tous les ans, le 7 mai, avec la châsse du saint, processionnellement à la fontaine, près de laquelle, selon la tradition, saint Domitien tua le serpent, pour y bénir les eaux.

Cette source, à laquelle on attribuait autrefois une vertu fébrifuge, ainsi que le quartier où elle se trouve, ont retenu et portent encore aujourd'hui le nom du saint évêque. Située sous une petite chapelle érigée dans le dernier siècle en l'honneur de Saint-Domitien, cette fontaine se distingue par son eau d'une pureté, d'une légèreté et d'une limpidité excessives. Quoique au-dessous du niveau du Hoyoux dont elle n'est éloignée que de deux ou trois pas, elle ne semble nullement recevoir de ses eaux et conserve même sa limpidité, lorsque le Hoyoux, troublé par une crue subite, roule des eaux chargées de limon (2).

Le premier dimanche de mai donne lieu à beaucoup de pèlerinages et de fêtes.

A Assche, à 2 1/2 lieues de Bruxelles, la gilde des archers avait, d'après des statuts en date du 25 avril 1617, son tir, suivi d'un banquet. On abattait l'oiseau de la tour de l'église, c'est pourquoi, en 1643, les deux gildes payèrent 42 sous, en indemnité des dégâts occasionnés par leurs tirs (3).

La chapelle de Sainte-Brie ou Brigitte, près de Fosses, au diocèse de Namur, attire, ce jour-là, une foule extraordinaire de villageoises qui y viennent avec une baguette cueillie en chemin, le long des bois ou des haies. Lorsque l'église est remplie, le curé fait, du haut de la

(1) Schayes, p. 131-2
(2) Gorissen, p 34-6
(3) H. d. E. d. B., t. I, 360.

Digitized by Google

chaire, la bénédiction de ces baguettes, et au moment où il les asperge de l'eau bénite, les femmes qui les tiennent élevées, les frappent, en les agitant, les unes contre les autres, ce qui fait une espèce de cliquetis assez curieux. Cette bénédiction se réitère autant de fois que la foule se renouvelle dans l'église.

On rapporte ces baguettes pour en toucher les vaches malades.

A Louvain, se fait annuellement, en ce jour, le pèlerinage de Scherpenheuvel ou Montaigu.

L'origine de ce pèlerinage date du XVII^e^ siècle, où la confrérie de N.-D. des sept Douleurs ou de N.-D. de Scherpenheuvel, qui fait la procession, fut érigée dans l'église de Sainte-Gertrude.

Le nom de Scherpenheuvel, généralement traduit par Montaigu, dérive du mot flamand « scerpe » ou « scherpe, » qui, dans la Campine, désigne encore aujourd'hui une espèce de potence, ou « schragers, » qui, à Buykelare, en Flandre occidentale, s'appellent « strikeisters. »

Le chantre et chapelain de Notre-Dame de Zichem, Lodewyk Van Velthem, qui composa, vers l'an 1300, un livre en vers, intitulé : « Spiegel historiael, » Miroir historique, nous raconte qu'entre Diest et Zichem, il y eut un chêne, formant une espèce de croix, qui était en grande vénération chez les habitants des environs. On s'y rendait fréquemment en pèlerinage pour se guérir, et quantité d'hommes estropiés, qui y regagnèrent l'usage de leurs membres, pendirent aux branches du chêne, en signe de leur rétablissement leurs potences et leurs béquilles (hunne scerpe en staffen).

C'est pourquoi la petite colline sur laquelle s'élève à présent le célèbre sanctuaire de la Vierge, reçut le nom de Scherpenheuvel, colline des potences. Mais pour donner un but chrétien à ces pèlerinages, que le clergé essaya en vain d'abolir, on attacha au chêne une petite statuette de la Vierge. Du moins, vers 1400, on y vénérait déjà une image miraculeuse de la Vierge, attachée à un chêne, et on y priait surtout contre la fièvre. Environ cent ans plus tard, comme

Digitized by Google

le raconte J. Lipse, un événement extraordinaire vint augmenter cette dévotion.

Un berger qui faisait paître ses brebis sur la montagne, ayant trouvé par terre l'image de la Vierge qui s'était détachée de l'arbre, voulut se l'approprier ; mais à peine eût-il porté la main sur la statue qu'il se sentit comme cloué à la terre. Vainement il s'efforce de s'éloigner, tout mouvement lui est impossible.

Vers la nuit, le maître du pâtre, inquiet de son absence, va le chercher sur la montagne, entend ce qui est arrivé, et s'empresse de replacer la statue au lieu qu'elle occupait auparavant. Au même instant le pâtre est comme délivré de liens et peut reconduire le troupeau à la maison de son maître.

Naturellement cet événement fit grand bruit et rendit le pèlerinage encore plus fréquenté qu'auparavant.

En 1580, la statue disparut, sans que l'on put découvrir les auteurs de ce vol, mais cette circonstance ne diminua pas le nombre des visiteurs qui s'y rendaient pour être délivrés de la fièvre, et en 1587, un échevin de Zichem se procura près d'une femme pieuse de Diest, une statue de la Vierge qu'il plaça dans la niche du chêne, restée vide depuis sept ans, et qui, d'après l'opinion générale, était la même statue qui avait disparu.

Le nombre des pèlerins augmentant de jour en jour, le curé de l'église de Saint-Eustache à Diest fit construire, en 1602, à côté du chêne, une petite chapelle en bois, où il plaça l'image sur un autel.

L'image y étant mise donna occasion au zèle des pèlerins de couper des parcelles du bois du chêne et comme le 8 septembre 1603, on compta plus de vingt mille pèlerins qui vinrent visiter la chapelle, l'autorité jugea nécessaire d'abattre l'arbre pour éviter des accidents. Une partie de ce chêne fut donnée à l'archiduc Albert d'Autriche, le reste servit à faire des images de Notre-Dame, lesquelles se vénèrent encore aujourd'hui en plusieurs endroits de la Belgique. La vente de ces images appartenait, en vertu d'une ordon-

Digitized by Google

nance du 9 décembre 1617, exclusivement à l'église de Scherpenheuvel.

Le 19 juillet 1603, on construisit une chapelle plus grande en pierres. Elle fut consacrée le 13 juin 1604 et dédiée à la Vierge par l'archevêque de Malines, Mathias Hovius, mais elle fut détruite en 1627, lorsque fut achevée la belle église dont Albert et Isabelle eurent posé la première pierre le 2 juillet 1609.

Parmi les processions qui, déjà au XVII^e^ siècle, se rendaient annuellement à Scherpenheuvel, on voyait celles de Cologne, d'Aix-la-Chapelle, de Bonn, de Karpen, de Fauquemont, de Dalheim, de Liége, de Ruremonde, de Venloo, de Maesseyk, de Saint-Trond, de Hasselt, de Tongres, de Namur, de Weert, de Bré, de Herk, de Stockheim, de Beringen, de Bilsen, de Tirlemont, de Louvain et de beaucoup d'autres endroits.

Dans notre temps, il n'y a presque pas de jour sans procession, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de septembre, de sorte que le nombre des pèlerins qui vont voir Scherpenheuvel s'élève chaque année à 100,000 hommes (1).

Dans les communes du pays de Waes on publiait tous les ans le premier dimanche du mois de mai, les ordonnances, les statuts et les défenses du Hoog-Bailliu, s'Graven-Mannenende Hooft-Schepenen van den Lande van Waes (2).

A la petite chapelle qui se trouve près du chemin de Zillick à Merchten (en Brabant) et qui est dédiée à saint-Quirin, que l'on y invoque contre le mal d'oreilles, on célébrait autrefois solennellement la fête du saint (3).

Le dimanche après le 3 mai a lieu à Edelaer, village de la Flandre orientale, la fête patronale de la chapelle de Notre-Dame au cerisier.

(1) Diest, II, 21-80.

(2) Costumen van den Lande van Waes. Gent, 1773, p. 134.

(3) H. d E. d B., t. I, 378.

Digitized by Google

Une statue de la Vierge, qui avait appartenu à un vertueux curé de Volkeghem, fut placée par les héritiers de ce prêtre contre un cerisier à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'autel de la Madone. Peu de temps après, l'image fut enlevée, mais on la retrouva au bout de quelques mois et on la rétablit à son ancienne place, après l'avoir déposée dans une espèce de tabernacle, afin de la garantir des intempéries de l'air. En 1454 de pieux fidèles commencèrent à construire auprès du cerisier une petite chapelle où, le jour de la Visitation de l'année suivante, un frère mineur d'Audenaerde dit la première messe.

De nombreuses guérisons dues à l'intercession de Notre-Dame au Cerisier, comme on la nommait de l'arbre auquel l'image était attachée, attirèrent une telle affluence de visiteurs, qu'un jour, où la foule se pressait avec plus de zèle que de précaution pour allumer les cierges placés devant l'autel, un incendie éclata et détruisit toute la chapelle ; heureusement la statue fut sauvée des flammes et placée dans la nouvelle chapelle consacrée le 3 mai 1460.

Cet oratoire, construit avec les dons du baron Odoard de Pamèle qui comptait Edelaer parmi ses fiefs, fut dans la suite, grâce à la piété de l'un des descendants du baron Jacques de Soigny, remplacée par la chapelle actuelle qui, malgré son exiguité et sa simplicité, reçut bien souvent d'illustres visiteurs, qui venaient offrir à Notre-Dame du Cerisier leurs prières et leurs dons. Marie duchesse de Bourgogne, accompagnée de Marguerite d'York, sa belle-mère, et d'autres personnes princières, les empereurs Maximilien et Charles-Quint, ainsi que le roi Philippe II, l'infante Isabelle, suivie du nonce du pape et du fameux capitaine Ambroise Spinola, tous vinrent honorer la sainte Vierge dans le sanctuaire célèbre et se mettre sous la protection de Notre-Dame du Cerisier.

Le 24 décembre 1788 la chapelle fut vendue par les Français, mais, en 1801, elle fut rachetée par M. Martroye, maître d'hôtel à Audenaerde, qui le rendit au culte en la louant ; il la céda ensuite le

Digitized by Google

20 juillet 1891 définitivement à l'église de Pamèle, dont les prêtres célèbrent encore à présent les saints offices dans la chapelle de Notre-Dame du Cerisier complètement restaurée (1).

Le pape Urbain VIII accorda en 1633 une indulgence plénière à ceux qui visiteraient la chapelle le dimanche de l'Invention de la Sainte-Croix, et plusieurs papes jusqu'à Pie VII, ont maintenu cette faveur.

Le quatrième dimanche après Pâques, se célèbre la fête de saint Dismas ou Dimas que l'on appelle vulgairement « le bon larron », parce que crucifié à la droite de Notre-Sauveur, il mourut après avoir reçu la bénédiction de Jésus-Christ lui-même.

Au moyen âge d'après une croyance aussi généralement répandue ces vers :

Imparibus gestis, pendent tria corpora ramis :
Dismas et Gestas : medio sedet ima potestas :
Gestas damnatur : Dismas ad astra levatur.

étaient regardés comme remède puissant contre les douleurs de la torture. On les écrivait sur un morceau de parchemin, ratissait l'écriture et jetait les raclures dans un verre de vin ou d'eau-de-vie, que l'on donnait à boire à celui qui était condamné à être torturé. On était formellement persuadé que le condamné alors insensible à toute douleur, se tairait.

Aussi la commémoration de Dimas était-elle fêtée indistinctement par tous les chrétiens des deux églises, ceux de l'église orientale l'instituèrent au 23 mars; ceux de l'église catholique la fixèrent d'abord au 25 mars, jour qui, pendant des siècles, fut considéré comme anniversaire du crucifiement et de la mort de Jésus-Christ.

A Malines se fait ce jour-là, en l'honneur de St-Dimas un double

(1) De Reume, p 231-234.

Digitized by Google

office institué par Dismas de Briamont, docteur en théologie, chanoine de St-Rombaut et pénitencier, qui fit bâtir aussi l'an 1653, en l'honneur de son saint patron, une chapelle particulière où il a été inhumé (1).

A Diest le même jour donnait autrefois lieu à une coutume particulière.

Par suite d'un arrangement entre Arnold Ier, seigneur de Diest et Flocard abbé de Saint-Trond, qui, en 1142, finit les troubles soulevés par l'abbé sur l'impôt d'une obole par feu (2), le curé de l'église de Diest avec ses paroissiens se rendait chaque année, le quatrième dimanche après Pâques, à l'abbaye de Saint-Trond pour y faire l'offrande de dix sous (decem solidos) (3).

---

8 mai. — (*Convallaria majalis*) Apparition de saint Michel; saint Viron.

Saint Viron, irlandais de naissance, construisit sur l'Odilienberg, près de Ruremonde, un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et y fut inhumé après sa mort. Un couvent ne tarda point à s'y

(1) Molanus, p. 448-450

(2) Flocard, abbé de St-Trond, prétendait que selon privilége papal, accordé à l'abbaye, tous les habitants de Diest devaient se rendre une fois par an à l'église de l'abbaye et y payer une obole d'argent par feu. Les habitants de Diest n'étant pas venus pendant plusieurs années, malgré la sommation réitérée de l'abbé, celui-ci s'adressa à l'évêque de Liége qui, irrité par l'obstination des Diestois, fit fermer les églises de Diest. Mais en vain. Les Diestois ne cédèrent guère, jusqu'à ce qu'enfin, pour terminer ce déplorable état de choses, le seigneur Arnold accommoda le différend entre son peuple et l'abbé par l'arrangement susdit.

(3) Diest, t. I, p. 97-98.

Digitized by Google

établir, sous les auspices de Marie, qui, en 1341, fut transféré à Ruremonde (1).

Le lendemain de la saint Domitien, se faisait à Huy, en vertu d'une fondation de Jehan Remy de l'an 1449, une distribution de 9 muids, à deux heures après nônes, à la porte de l'église des Croisiers. Elle devait être publiée la veille, et les quatre plus proches parents du testateur, spécialement convoqués, devaient se rendre aux Croisiers, pour convenir du poids et de la grandeur des miches (2).

Une autre distribution de pains se faisait dans la même ville, la nuit ou la veille de la saint Domitien, aux Frères Mineurs (3).

Le lundi après le 3 mai se tient la foire qui, depuis un temps immémorial, a lieu à Assche; par un arrêté du 29 brumaire an X, elle fût transférée du mercredi après Pâques au 21 floréal, et ensuite au lundi après le 3 mai, en vertu d'un décret impérial du 12 août 1807 (4).

---

9 mai. — (*Convallaria multiflora.*) Saint Grégoire de Naziance.

A Gand se célébrait autrefois une fête très-solennelle avec octave, en mémoire de l'élévation des reliques de Saint-Macaire, laquelle eut lieu en ce jour l'an 1067, et durant huit jours la châsse du saint restait exposée au milieu de l'église de Saint-Bavon à la vénération des fidèles qui y affluaient de tous côtés. Le dimanche de l'octave se

(1) B. M., p. 91-92.
(2) Gorrissen, p. 355.
(3) Ibid. 357.
(4) H. d. E. d. B., t. I, 459.

Digitized by Google

faisait une procession très-suivie et les pèlerins ne manquaient jamais de boire de l'eau du puits nommé « puits de Saint-Machaire » qui se trouve encore devant la chapelle du saint et qui jouit d'une haute renommée de sainteté (1).

Le même jour se tient encore maintenant à Gand un célèbre marché aux chevaux et bestiaux, dit « de Negenmeimarkt », marché du neuf mai. Il avait lieu autrefois sur un terrain en partie entouré d'un mur, vis-à-vis du cimetière de l'église de Saint-Sauveur et relevant de la cour féodale de Saint-Bavon. Ce jour qui était aussi celui de la dédicace de Saint-Bavon (de kermesse van Sinte-Baefs) lui valut la dénomination de « Negenmeimarkt ». Cependant après que Charles-Quint eut fait construire la citadelle, on transféra ce marché non loin de la montagne de Saint-Amand, où il attire encore à présent une foule innombrable (2).

---

10 mai. — (*Pæonia tenuifolia.*) Saint Job; saint Antonin; saint Gordien.

Saint Job, auquel la commune de Saint-Job-in't Goor près d'Anvers doit son nom, est très-vénéré en Belgique. Huit églises sont consacrées en son honneur et son jour de fête est, dans plusieurs villes, une véritable fête populaire.

A Anvers les servantes font des économies durant toute l'année pour mieux fêter la kermesse de Saint Job ou « Sint-Jobs begankenis », procession de Saint-Job. D'habitude elles forment des

(1) Kort begryp van het wonderbare Leven en de Miraekelen van den heyligen Macharius. Gend, p. 17, 18, 20; Van Lokeren, p. 82.

(2) Dierickx, t. II, 415; Steyaert, p. 304–5.

Digitized by Google

associations, dont les membres donnent tout ce qu'ils gagnent par la vente des rognures de légumes, à une femme du quartier, choisie pour garder la caisse commune. La fête venue, les filles de la même association louent une grande voiture pour se rendre toutes ensemble à Dambrugge, petit hameau situé à un quart de lieue de la ville, où la kermesse se tient, et là elles dépensent joyeusement en quelques heures ce qu'elles ont épargné ainsi pendant l'année.

Dès que, le matin, la porte de la forteresse s'ouvre, les Anversois commencent à encombrer la route qui conduit vers le « Dam »; le long du chemin sont érigées les baraques et les boutiques de la foire. L'endroit même, qui consiste en grande partie d'auberges et de cabarets, est surtout le soir rempli d'une foule compacte, à laquelle le quartier de Saint-André et celui du marché aux poissons à Anvers ne fournissent pas les moindres contingents. « Sint-Job is « onze » kermis », Saint Job est « notre » kermesse, disent les femmes du peuple et ne pas y aller est considéré par elles comme le plus grand malheur. Aussi les voit-on arriver par troupe, chantant et riant, et pendant les dix jours que dure la kermesse, on danse presque continuellement du premier jusqu'au dernier matin. Inutile de dire que la consommation de bière, et surtout de plies séchées (schollen), plat de rigueur à cette fête, est incroyable.

On ne sait pas au juste, depuis quand « Sint-Job's begankenis » jouit de cette popularité, mais à coup sûr elle existait déjà il y a deux siècles, comme le prouve une ordonnance du roi Charles II, en date du 6 juin 1687, laquelle se trouve dans les « Plakkaetboeken van Brabant » (VI, bl. 252) (1).

A Bruxelles, le jour de Saint-Job ou le dimanche suivant, un grand nombre d'habitants de la ville et des campagnards des alentours se rendent à Carloo, village situé à une lieue de Bruxelles, pour y célébrer la fête du patron de la chapelle, Saint-Job, qui y est

(1) K. e. L. 1842, p 39-40.

Digitized by Google

invoqué contre la mélancolie, les blessures, et généralement contre toutes les maladies des hommes et des bestiaux, mais surtout contre les ulcères. Cette chapelle, qui a été érigée en paroisse, en 1837, et rebâtie, ne contient rien de remarquable, si ce n'est un tableau de Crayer, « la tentation de Job » qui remplace un autre représentant Saint-Job sur le fumier, à côté duquel se tenait sa femme avec un habit troué. Il paraît que les escrimeurs de Bruxelles ont longtemps considéré la chapelle comme leur propriété. Ils possédaient en outre une maison, avec jardin, située près de la chapelle, où ils donnaient un assaut tous les ans, le dix mai ou pendant les fêtes de la Pentecôte, ce qui attirait un grand nombre de spectateurs.

Le 22 mai 1632, les magistrats de Bruxelles étant allés voir le jeu, après avoir assisté à la messe dans la chapelle, et ayant été régalés d'une collation par les escrimeurs, leur accordèrent, par reconnaissance, une demi-aime de vin. Aussi leur donnèrent-ils un subside assez considérable quand, en 1662, le toit et les murs de la maison, que le serment avait bâtie, furent presque entièrement détruits par un ouragan. Mais dans la suite les invasions continuelles des Français contrariant le jeu des escrimeurs, la fête de Carloo tomba en désuétude et depuis 1670 on n'en trouve plus de trace.

Cependant le pèlerinage à Saint-Job s'est maintenu jusqu'à nos jours et il s'est formé, en l'honneur de ce saint, une confrérie, que le pape Grégoire XVI a dotée d'indulgences, par rescrits en date du 4 décembre 1838 et du 3 avril 1840 (1).

Le retour des pèlerins était autrefois attendu avec impatience par les gamins de Bruxelles. Ils s'amusaient à jeter de petits morceaux d'étoffe rouge enduits de poix sur les jupes des femmes, et criaient, lorsque le morceau y restait attaché, « Van Sint-Job! van Sint-Job! » (de la part de Saint-Job) (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, 655-6.

(2) Schayes. p 206.

Digitized by Google

A Courtrai tout le monde va le jour de Saint-Job au village de Heule situé à une demi lieue de la ville, pour y « servir » le saint. C'est une véritable fête pour les enfants, à cause des « paptaerten », flans faits de farine de riz, que l'on y mange pendant les trois jours que dure cette kermesse (1).

---

11 mai.—(*Asphodelus luteus.*) Saint François de Hieronymo ; saint Mamert ; saint Gengould ou Gangulphe.

Saint Gangulphe dont on honore les reliques dans l'église collégiale de Florennes près de Namur, est patron de neuf églises.

Sa fête se chômait autrefois avec beaucoup de pompe dans l'ancienne abbaye de l'Ordre des Prémontrés à Florennes, qui fut fondée en 1121 par Godefroid, comte de Namur, mais maintenant la procession, à laquelle est portée la châsse de saint Gengou, se fait à la fête de saint Pierre (2).

Un proverbe bien connu dit de ce jour :

S'il pleut le jour de Saint-Gengoul,
Les porcs auront de glands leur soûl.

A Liége les pompiers célébraient la fête de saint Mamert, leur patron.

A Mons se fêtait le jour obituaire de saint Walbert et de sainte Bertilie, parents de sainte Waudru et de sainte Aldegonde. Ils bâti-

(1) K. e. L., 1842, p. 40
(2) Gazet, p. 308, 314.

Digitized by Google

rent sur leurs terres, à Courtsolre, en l'honneur de la Vierge, une église où ils furent inhumés après leur mort (1).

---

12 mai. — (*Iris Germanica.*) Saints Nérée et Achillée; saint Pancrace; sainte Rectrude.

Il n'y a que deux églises dédiées à sainte Rectrude, fondatrice et première abbesse de Marchiennes, qui mourut en 688, tandis que saint Pancrace, dont on conservait les reliques dans le monastère de Saint-Bavon à Gand (2), est patron de dix églises.

Son jour de fête est considéré comme jour critique pour les bestiaux. On attache des couronnes d'herbes bienfaisantes au-dessus des portes des étables et on conduit le bétail à des sources bénies (3).

Les chanoines réguliers de l'abbaye de Corsendonck, érigée en l'honneur de la Vierge, par Marie de Brabant, fille du duc Jean III, célébraient l'anniversaire de la dédicace de l'oratoire Notre-Dame qu'ils desservaient et qui fut consacré en ce jour, l'an 1432 (4).

Dans l'abbaye de Saint-Bavon à Gand, on chantait une messe solennelle pour célébrer la fête de la Translation des reliques qu'on y gardait (5).

(1) B M, p. 93.
(2) Gazet, p. 380.
(3) Coremans, p. 80.
(4) B. M., p. 94.
(5) De Smet. Vie de saint Liévin. Gand, 1857. p. 95-96.

Digitized by Google

13 mai. — (*Symphetum officinale.*) Saint Servais, évêque de Tongres.

Saint Servais, auquel le village de Lens-Saint-Servais, dans le doyenné de Hannut au diocèse de Liége, doit son nom, est très-honoré en Belgique. Trente églises lui sont consacrées et la neuvaine de sa fête attire encore aujourd'hui un grand concours de fidèles à Maestricht, où se trouve le tombeau du saint patron de cette ville, qui, de tout temps a été le but de nombreux pèlerinages.

Dans plusieurs villages du Brabant qui honorent ce saint comme patron, les paysans brouettent, le jour de sa fête, des veaux comme offrandes à l'église.

Les veaux se vendent ensuite publiquement devant le portail, et le produit de cette vente devient d'autant plus considérable, que le même veau est parfois, à plusieurs reprises, offert à l'église par les acheteurs.

Les jeunes paysans et les valets de ferme suivent la procession montés sur des chevaux ornés de rubans et de fleurs, après avoir fait trois fois le tour de l'église.

D'après un dicton populaire saint-Pancrace (12 mai) dit à saint-Servais qu'après sa fête, il n'y aura plus la nuit de gelée considérable, et le jardinier profite de cet avis (1).

(1) Coremans, p. 84.

Digitized by Google

14 mai. — (*Pœonia officinalis.*) Sainte Aglaé; saint Boniface; saint Pacôme; sainte Rolende.

Sainte Rolende, native de France, abandonna son pays pour ne pas être mariée à un fils du roi d'Écosse, mais en chemin elle mourut à Gerpines près de Fosse, où son corps repose encore et attire de nombreux pèlerins qui y viennent invoquer l'intercession de la sainte contre la gravelle, le mal de reins et la colliquassion (1).

La procession à grand tour qui se fait tous les ans le lundi de la Pentecôte en l'honneur de sainte Rolende et dans laquelle sa châsse est portée, est on ne peut plus suivie.

Le second dimanche avant la Pentecôte commençait, à Anvers, le « Sinxenmarkt, » foire de Pentecôte, l'une des deux foires accordées à la ville avec franchise pour les personnes et les marchandises.

Elle durait quatre semaines, et se prolongeait encore quinze jours après. Cette prolongation fût abolie en 1762, mais les deux foires de quatre semaines se sont maintenues jusqu'à présent et commencent encore le même jour, où autrefois elles étaient « ingeblazen » ou ouvertes par la proclamation de la franchise du marché (« marktvrede »). C'était d'abord un garçon de ville, qui faisait la publication en donnant du cor, plus tard, c'était le plus ancien des « Korte Roeden » ou porteurs de verges courtes (2).

La foire de Pentecôte se tient maintenant sur la place de sainte-Walburge (sinte-Walburgisplein).

(1) Gazet, p. 303-4.
(2) Mertens, t. II, 80, 81.

Digitized by Google

15 mai. — (*Papaver cambricum.*) Sainte Dymphne; saint Isidore; sainte Sophie.

Saint Isidore est le patron de huit églises.

Sainte Dymphne ou Dympne, en l'honneur de laquelle la belle église de Gheel est consacrée, fut la fille d'un roi d'Hybernie, qui pour échapper aux poursuites passionnées de son père, s'embarqua secrètement accompagnée d'un vénérable prêtre, saint Gereberne, et arriva à Anvers, d'où elle se rendit dans une forêt près de Gheel pour y mener une vie de solitaire. Mais le roi, informé de la retraite de sa fille, la surprit, et la trouvant aussi résolue qu'auparavant de ne pas consentir à ses désirs impurs, il lui coupa la tête de ses propres mains, après avoir fait massacrer par ses compagnons le vieux Gereberne. Les corps furent abandonnés aux bêtes sauvages, mais quelques pieux habitants des lieux voisins les ensevelirent.

Après de longues et grandes recherches pour retrouver ces corps, on les découvrit en deux cercueils faits de pierre très-blanche que la légende disait être l'œuvre des anges mêmes, puisque dans cette contrée il n'y avait que des pierres noires (1).

Les restes mortels de saint Gereberne furent, dit-on, transportés à Xantes, ceux de sainte Dymphne à Gheel; ils reposent encore aujourd'hui dans un sépulcre magnifiquement sculpté et l'intercession de la sainte est invoquée contre les maladies mentales (2).

(1) Gazet, p. 424-3; Een Lelie onder de Doornen, de edele, doorluchtige ende heylige Maghet Dympna. Brussel, br.

(2) Rien de plus naïf que la légende de sainte Dymphne qu'on lisait sur un vieux tableau de la sainte dans l'église de l'ancienne abbaye de Tongerloo, près

Digitized by Google

La fête de sainte Dymphne donne lieu à une neuvaine très-célèbre en faveur des insensés, ceux-ci y assistent dans une maison attenante à la tour, et durant la neuvaine ils passent chaque jour neuf

de Gheel, et dont M. L. Van Ruckelingen, d'Anvers, a eu l'extrême bonté de nous envoyer la copie qui suit ici :

De Koningh beloofde der Koninginne in haere doot,
Dat hy haers gelyck souw' trouwen kleyn of groot;
En anders geen, raeden hem de heeren mede:
S. Dinghen haer van Gerebinus deopen dede,
S. Dinghen gheleeck de Moeder figuerlyck.
Daerom begheerde hy te trouwen puerlyck,
Syne dochter, met fortsen krachtich,
S. Dinghen moest hem beloven waerachtich,
Dat sy haeren Vader soude trouwen.
En stont haer gans niet aen, maer sy wou trouwen
Christus, ende vloodt met haer vierder uyt den lande.
Den vader volghde haer met schepen mengherhande
Des Koninghs boden besochten alle d' Landt
Te Westerloo hy al etende bevandt.
By den weerdt die sprack, door u gelts manieren
Die ghy naer vraeght, die sal ick u bestieren.
Voor Antwerpen ontvingh den Koningh tydinghe,
Van synder dochter, 't was hem verblydinghe
En reedt naer Zammele, 't peerdt stekende met sporen;
S. Dinghen dit hoorende sy liepen haest voren.
Te Gheel onthoofde de koningh van Ierlandt
Als valsch tyrann syn eygen dochter playsant;
En de knechten die staecken Gerebinus doot,
De ghebueren begroeven se in twee kisten bloot:
Naer veel tyds sagh men 's nachts blyschap blycken,
Dit siende, ginghen de armen en rycken.
Daer graven, en de vonden twee tomben soo ick merke
Al wit, die sy droeghen in S. Mertens kerke.
Die van Santen op den Rhyn quamen stelen'
Dese twee reliquien en de woudent helen;
Maer die van Gheele hebbense weder ghenomen,
Ende sya met S. Dinghen ter kerckwaert ghekomen.

Digitized by Google

fois en rampant au dessous du sépulcre de la sainte. La même pratique doit être observée par toutes les personnes qui font la neuvaine à la place ou pour la guérison de l'un ou l'autre insensé. Le grand nombre de chaînes, de liens ou de camisoles de force que l'on voit attachés aux murs de la dite maison, attestent, combien d'aliénés attribuent leur guérison à l'intercession de la sainte patronne de Gheel (1).

Les jeunes filles aiment à se parer de fleurs bénites en l'honnenr de sainte Dymphne et de sainte Sophie, patronnes de la sagesse (2).

Le clergé de Tongerloo se rendait tous les ans, le jour de sainte Dymphne à Gheel pour y offrir au nom de sa commune deux cierges à la sainte qui avait sanctifié le terrain de Tongerloo par son passage, et pour la prier de préserver cette commune de toutes les diableries (3).

Les échevins de Wambeck parcourent vers la mi-mai les lieux de leur ressort pour visiter les ruisseaux, les haies, les réparations faites aux champs (4).

Les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension, s'appellent les « Rogations » ou « kruisdagen ». Ce sont des jours de jeûne et de pénitence où se font les processions qui portaient le nom de « petites litanies » et qui valurent à la semaine, où elles ont lieu, la dénomination de « semaine des croix » ou de « Bedevaert-week », semaine des pèlerinages (5).

Chaque jour une procession, sortant de l'église sur deux rangs et chaque rang précédé d'un fanon rouge dépourvu de tout luxe et

(1) Amanda. Door R. Snieders. Antwerpen, 1856, t. I, 9-11-14.

(2) Coremans.

(3) Een Lelie onder de Doornen, de edele, doorluchtige ende heylige Maghet Dympna. Brussel, br.

(4) H. d. E. d. B., t. I, 409.

(5) Coremans, p. 72.

Digitized by Google

même de pennons, surmonté seulement d'une croix en bois de couleur jaunâtre, va parcourir, chaque jour dans une direction différente, une grande étendue de champs cultivés. Elle n'est accompagnée ni du Saint-Sacrement, ni de l'image de la Vierge, mais les cultivateurs la suivent en masse, demandant avec ferveur, que Dieu daigne donner, conserver et mûrir les fruits de la terre.

L'origine de ces processions, qui ont beaucoup de ressemblance avec les « Ambarvalia » des Romains, remonte à une haute antiquité. Elles furent instituées, vers l'an 468, par saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, pour demander à Dieu la cessation des tremblements de terre, de l'éruption des volcans, des tempêtes continuelles et des ravages causés par les bêtes féroces. En 511, le concile d'Orléans, convoqué par Clovis, ordonna que ces prières publiques eussent lieu chaque année dans toute la France pour la conservation des biens de la terre, et le concile, tenu en 813, dans la ville de Mayence, décréta que tous les chrétiens sans distinction accompagneraient la procession pendant ces trois jours, sans autre exception que les malades, et ce pieds-nus et revêtus des habits de pénitence (1).

Le clergé d'Anderlecht se rendait autrefois tous les ans pendant les rogations en procession à la chapelle de saint Martin, à Aa, près de la Senne, au Sud des moulins, cette chapelle fut détruite, au siècle dernier, par un comte de Tirimont (2).

A Bruges la messe se dit le premier jour dans l'église de sainte-Anne, le deuxième jour dans celle de saint-Gillis et le troisième jour dans l'église de saint-Jacques. A la procession du deuxième jour, la bénédiction se donne devant la maison, où, en 1666, la peste cessa, grâce à l'intercession de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

A Gammerage près de Grammont la procession du premier jour

(1) Avontroodt, Mss, p. 22-26; Cornet, p. 110-111; Coremans, p. 72; D. d. O. t. II, 413; Schayes, p. 132.

(2) H. d. E. d. B., t. I, p. 71.

Digitized by Google

allait à la fontaine dite Houwerek pour y plonger dans l'eau une croix d'argent que pendant longtemps on avait crue perdue, et que l'on y retrouva miraculeusement après bien des recherches infructueuses.

La tradition nous en rapporte l'origine suivante :

Philippe le bon, duc de Bourgogne, donnant un jour un grand festin à Lille, fit vœu d'aller combattre les Turcs, et partit peu de temps après, accompagné d'un grand nombre de chevaliers et de seigneurs, parmi lesquels se trouvait aussi le comte de Gammerage.

Cependant l'empereur ne voulant point l'aider, et Philippe ne pouvant pas aller seul en Palestine, l'expédition en resta là et le duc retourna dans son pays, sans avoir rien effectué. Mais en récompense de son zèle, le patriarche de Constantinople lui envoya un grand morceau de la vraie croix, et Philippe en fit présent au comte de Gammerage, qui fit enchâsser cette relique dans une belle croix d'argent.

Plus de cent ans après, une guerre ayant éclaté, un prêtre cacha la précieuse croix dans un lieu qui n'était connu qu'à lui, et mourut sans avoir confié son secret à personne. Ce n'est que par un miracle qu'on retrouva plus tard la croix. Deux frères ayant commis un meurtre et s'étant réfugiés à l'étranger où ils passèrent plusieurs années à errer sans repos d'un endroit à l'autre, rencontrèrent un jour en Prusse un ermite qui demeurait au sommet d'une montagne. Celui-ci leur inspira une telle confiance qu'ils lui confessèrent leur crime en lui demandant son conseil. Il leur dit, que Dieu leur avait pardonné et qu'ils devaient retourner à Gammerage où, dans un marais, dont il leur donna la description la plus détaillée, ils trouveraient la sainte relique de la vraie croix, que l'on croyait perdue. « Et afin que vous croyiez à la vérité de mes paroles, » ajouta-t-il, « vous rencontrerez sur la frontière du pays de Brabant un messager portant vos lettres de grâces. »

Tout se passa comme l'ermite l'avait prédit. La croix fut retrouvée

Digitized by Google

mais une nouvelle guerre ayant éclaté, elle disparut de nouveau. La paix rétablie, plusieurs personnes apercevaient de nuit un éclat extraordinaire sortant de l'église et se répandant jusqu'à la fontaine dite Houwerek. On fit de nouvelles recherches et on retrouva une seconde fois la croix dans l'eau.

La joie fut générale, et en souvenir de cet heureux événement on institua la pratique de plonger tous les ans, le premier jour des Rogations, la croix dans l'eau.

Aussi la société des tireurs de Gammerage, l'une des plus anciennes gildes du pays, porte-t-elle encore la figure de cette croix miraculeuse dans son drapeau (1).

A Gand, le teneur d'un fief relevant (2) de la cour féodale de l'abbaye de saint-Pierre était obligé d'assister aux processions des Rogations et de l'Ascension, une verge blanche à la main (3).

A Lierre les bourgmestre, échevins et secrétaire de la ville accompagnaient autrefois les processions des Rogations (4).

A Nivelles le clergé porte, chaque année, aux jours des Rogations les saintes reliques de Pépin de Landen, qui après leur translation de Landen à Nivelles y ont été placées dans une châsse près du cercueil de sainte Gertrude.

La commune de Russon était autrefois, lors des Rogations, assujettie à un singulier droit envers celle d'Othée : elle devait fournir aux habitants d'Othée, qui venaient processionnellement à la chapelle de saint-Evermaire, autant de pains et de « jonchée » qu'ils en désiraient. Mais en revanche, il était permis aux jeunes garçons de

(1) Wolf, N. S., p. 249-251.

(2) Il était en outre tenu de garder les eaux du monastère, d'aider à nettoyer le cloître aux huit principales fêtes de l'année, où il avait en revanche le tiers de ce qui venait de la table des moines ces jours-là et d'assister aux obits d'Arnould le Lewe, comte de Flandre, et d'y porter à l'offrande un denier parisis.

(3) Le Polygraphe belge, 1835, p. 115.

(4) Avontroodt, Mss., p. 24.

Digitized by Google

Russon, de se moquer de leurs hôtes en criant : « chirippe », comme on fait aux moineaux, lorsqu'on veut les provoquer à prendre la becquée (1).

A Verviers les enfants portaient, aux processions des Rogations, des rameaux sans feuilles chargés par étages de bonbons, de « couques » ou gâteaux et de fruits qu'ils mangeaient ensuite, très-souvent même durant la procession. On mettait une grande importance à bien décorer ces rameaux, dits « bâtons des Rogations » ou « jolis pikrai » de rubans et de bonbons que l'on quêtait ou recevait dans les familles, et surtout à enlever l'écorce de ces rameaux de manière à former de jolies arabesques.

---

16 mai.—(*Ornithogalum umbellatum.*) Saint Honoré ; saint Jean Népomucène ; saint Ubalde.

A Liége, les boulangers célébraient la fête de saint Honoré, leur patron.

A Saint-Nicolas, la châsse de saint Jean Népomucène, qui s'y conserve est exposée à la vénération publique des fidèles et y attire un grand concours de monde.

Les habitants d'Anderlecht et de Dilbeek, près de Bruxelles, se rendaient autrefois le second jour des Rogations de chaque année en procession à la chapelle de saint Bruno, près de la source du « Pypensip » ou « Pypenzype. » Cette source jaillit au sommet de

(1) Bovy, II, 263.

Digitized by Google

la colline située au nord du hameau de Broeck. La chapelle fut détruite, peu de temps après la seconde invasion française, par les paysans des environs, qui s'en approprièrent les matériaux (1).

---

17 mai. — (*Papaver Argemone.*) Saint Boniface; saint Célestin; saint Pascal-Baylon.

A Malines les tailleurs célèbrent la fête de saint Boniface, leur patron.

A Dudelange, village près du Mont Saint-Jean, dans le grand duché de Luxembourg, une messe des morts rappelle chaque année l'anniversaire du jour terrible, qui, en 1794, porta le deuil à peu près dans toutes les familles de la commune.

Les habitants ayant pris les armes pour la défense de leur territoire en faveur de l'Autriche, tuèrent par mépris un parlementaire français qui précédait un petit détachement venant de Kayl. Le général Lefebvre Desnoettes, qui commandait l'avant-garde de l'armée française, prit à l'instant les dispositions nécessaires pour expier le meurtre du parlementaire. Les paysans s'aperçurent trop tard qu'ils n'avaient pas à faire à des déprédateurs et cherchèrent dans la forêt un refuge assuré. Ce fut en vain. Les paysans poursuivis et malgré la résistance la plus vigoureuse, payèrent presque tous de leur vie leur dévouement patriotique (2).

Le mercredi des Rogations, le clergé de l'église Sainte-Gudule, à

(1) H. d. E. d. B., t. I, 69-70.

(2) G. d. V. e. A., t. II, 288-295.

Digitized by Google

Bruxelles, après avoir rendu visite à la chapelle d'Ixelles, se rendait à l'*Elterken*, où un religieux de l'ordre des Carmes prononçait un sermon, en plein air; seulement en temps de guerre, cette cérémonie religieuse avait lieu dans un endroit moins écarté, car l'Elterken ou Arbre bénit, qui a laissé son nom à une rue du faubourg d'Ixelles, se trouvait autrefois dans une situation isolée, au bout de la Hollestrate ou Hoelstrate (aujourd'hui rues du Viaduc et de la Croix) et à proximité de la forêt de Soignes. C'était un tilleul pour lequel le peuple avait jadis une vénération toute particulière. Après la pluie,on déposait sous son ombrage les enfants malades de la fièvre, parce que les gouttes qui tombaient de ses feuilles avaient, dit-on, la propriété de les guérir.

C'était aussi près de cet arbre que l'on dansait le jour de la kermesse, pendant l'après-midi, et si l'on en croit la tradition, le clergé et les laïques, qui accompagnaient la susdite procession, faisaient ensuite, sous le même arbre, un repas, de sorte qu'ils ne rentraient à Sainte-Gudule qu'à trois heures de relevée, six heures après en être sortis.

Tout donne à croire que la vénération pour le tilleul d'Elterken remonte au paganisme, soit que cet arbre ait été consacré au culte primitif, soit qu'il fût ce qu'on nommait ailleurs « vryheidsboom, » arbre de liberté. C'était ordinairement un arbre bénit, sous lequel le malfaiteur fuyait et où il trouvait un asile inviolable, parce qu'il y était placé sous la protection divine. Presque tous les nombreux arbres bénits ou sacrés en Belgique étaient de puissants tilleuls (1).

(1) H d. E d. B., t. III, 283, 284; Coremans, p. 102.

Digitized by Google

18 mai. — (*Hieracium Pilosella*). Saint Eric; saint Venance.

La fête de l'Ascension ou « O. H. Hemelvaert » ne fut pas solennisée, au moins généralement, avant le quatrième siècle.

Autrefois c'était la coutume de suspendre au milieu de l'église une image du Christ, que l'on faisait monter ensuite jusqu'à la voûte, pour représenter par là le mystère du jour. De petits anges ailés, cierges allumés en main, voletaient autour de l'image en montant et en descendant, tandis que le célébrant chantait : « Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum, » et le chœur répondait : « Deum meum et Deum vestrum. »

Après la disparition de l'image, on jetait du haut de la même voûte des fleurs, des hosties de toutes les couleurs, même de l'eau bénite sur l'assemblée, pour symboliser les paroles du prophète : « En s'élevant vers les cieux, il a enrichi les hommes de ses dons (1). »

Aussi était-il anciennement d'usage en Belgique de ne manger ce jour-là que de la volaille pour rappeler l'Ascension (2).

A présent, toutes ces coutumes étant tombées en désuétude, le jour de l'Ascension n'offre qu'une seule particularité : c'est qu'à la messe, aux paroles de l'Évangile : « Assumptus est in cœlum, » on éteint le cierge pascal, qui brûlait à chaque office solennel depuis le Samedi-saint.

A Wevelghem, près de Courtrai, a lieu ce jour un pèlerinage très-fréquenté dont les enfants reviennent le soir portant en main de longs bâtons, auxquels ils ont attaché de grandes hosties, ou « ouwels » de différentes couleurs.

(1) Cornet, p. 428-9 ; Molanus, p. 495.

(2) Croon, p. 202.

Digitized by Google

A Vilvorde, les confrères de la gilde de l'arbalète tiraient l'oiseau et élisaient ensuite un chef-homme (hoofdman) et deux jurés. Ces trois personnes administraient la corporation et jugeaient les querelles qui s'élevaient entre les membres, quand le sang n'avait pas coulé. Le roi ou vainqueur du tir, recevait un denier d'or ; mais lorsqu'un même tireur sortait victorieux du concours à trois reprises successives, on le proclamait empereur, et on le gratifiait de deux livres de gros (1).

D'après la croyance populaire, l'ouvrage fait le jour de l'Ascension est toujours menacé de la foudre ; qui coud ce jour s'attire de grands malheurs (2).

---

19 mai. — (*Aconitum napellus.*) Saint Célestin V, p. ; saint Yves ou Yvo.

Les avocats et jurisconsultes célébraient autrefois la fête de saint Yves, leur patron. C'est pourquoi ce jour est encore aujourd'hui appelé « Advocatenfeest, » fête des avocats (3).

Les Célestins, institués par le pape Célestin V, en 1244, n'eurent qu'un seul couvent en Belgique, fondé en 1525, à Héverlé-lez-Louvain, par Marie de Hamale, veuve de Guillaume de Croy, marquis d'Aerschot (4).

A Bruxelles, l'une des deux foires franches, qui devaient durer

(1) H. d. E. d. B., t. III, 467.
(2) Coremans, p. 81.
(3) Coremans, p. 110.
(4) B. M , p. 201

Digitized by Google

huit à dix jours, et que Maximilien accorda à la ville par un acte du 7 août 1486, devait commencer le jour après l'Ascension (1).

---

20 mai. — (*Aeschylus hyppocastanum.*) Saint Bernardin de Sienne.

Le dimanche après l'Ascension se fait à Chièvres, petite ville du Hainaut, la procession dite « du Pèlerin, » qui doit son origine aussi bien que son nom à une guérison miraculeuse attribuée à l'intercession de « Notre-Dame de la Fontaine. »

C'est sous ce titre que dans l'église de Chièvres se vénère une petite statue en bois de la Vierge, qui, au commencement du XII^e^ siècle, était attachée au tronc d'un sureau croissant au bord d'une fontaine.

Pour la garantir des injures de l'air, Ida, dame de Chièvres, dont l'époux fut le célèbre chevalier Gilles de Chin, fit construire, en 1130, une chapelle adossée à l'arbre. On y plaça l'image vénérée qui dès lors ne fut plus désignée que par le nom de Notre-Dame de la Fontaine et qui devint bientôt le but de nombreux pèlerinages. Le bruit des prodiges de tous genres qui s'opérèrent par son intercession fut cause qu'en 1315, un Normand, logé à Paris et qui souffrait d'une goutte universelle, se fit transporter à Chièvres. Il y obtint sa guérison, et pour perpétuer le souvenir de ce bienfait, il fit reconstruire la chapelle et donna les fonds nécessaires pour en bâtir une semblable en Normandie.

Un autre Normand, nommé Antoine Deprés, venu, en 1568, en

(1) H. d. E. d. B., t. I, 300.

Digitized by Google

Belgique, atteint aux jambes d'un mal externe, qui nécessita un traitement de six mois à l'hôpital d'Alost, se fit également conduire à la chapelle célèbre et y guérit comme son compatriote en 1315. Sa guérison fut jugée miraculeuse et après une enquête très-consciencieuse elle fut solennellement proclamée telle, le 1er novembre 1569, par l'archevêque de Cambrai, Maximilien de Berghes.

A cette occasion on fit une procession en actions de grâces, et on ordonna de la renouveler chaque année, le dimanche après l'Ascension, avec une octave qui se terminait à la Pentecôte. C'est la procession du Pèlerin.

Dix ans plus tard, une autre guérison d'un enfant, né à Lens, donna naissance à l'habitude qu'ont les habitants de Lens, de se rendre en foule à la procession du Pèlerin et d'offrir chaque année un cierge à Notre-Dame de la Fontaine.

Aussi existe-t-il à Lens une confrérie de Notre-Dame de la Fontaine, dont les membres, le jour de la procession, arrivent à Chièvres de bon matin, y font chanter une messe et accompagnent la procession avec leur bannière.

A Mons, Notre-Dame de la Fontaine était également invoquée à une époque très-reculée, et pendant les guerres on transportait l'image vénérée dans cette ville.

La chapelle, où la statuette de Notre-Dame de la Fontaine était honorée, fut reconstruite plusieurs fois. L'autel de celle qui fut bâtie en 1326, fut élevé à l'endroit où croissait jadis le sureau. Au centre de celle qui fut reconstruite en 1632, se trouvait un puits dont l'orifice était garni d'un marbre poli; des tiges de fer soutenaient une poulie à laquelle deux sceaux étaient suspendus. Il était alimenté par la source de la fontaine de Notre-Dame qui jaillissait en face.

Mais lors de l'invasion française ce vieux sanctuaire de Marie fut supprimé, ses biens confisqués et, en 1798, l'édifice lui-même démoli. Il n'en resta plus que la statuette qui, retrouvée parmi les ruines, fut transportée aussitôt dans l'église de Chièvres.

Digitized by Google

La fontaine qui coule à quelques pas de la place communale de Chièvres, entre l'antique château des comtes d'Egmont et la maison des Oratoriens, a seule conservé le nom de « Fontaine de Notre-Dame (1). »

Le même jour, se fait à Nassogne, en Ardenne, une procession très-suivie en l'honneur de saint Monon.

Le dimanche avant la Pentecôte donnait lieu à Bruxelles à l' « Ommegang » ou à la petite kermesse dont l'origine remonte à l'année 1348.

Selon les légendaires, une pauvre femme d'Anvers, Béatrix Soetkens, vit en songe la Vierge qui lui ordonna d'enlever une petite statue, vénérée depuis longtemps sous le nom de Notre-Dame-à-la-Branche (Onze-Lieve-Vrouw-op-Stocxken). Le sacristain de l'église d'Anvers, qui voulut s'opposer à l'exécution des ordres du ciel, fut frappé d'immobilité et Béatrix, montée sur un léger esquif, parvint rapidement à Bruxelles. Elle y fut reçue par le duc, son fils Henri, le magistrat, les métiers et arbalétriers, qui transportèrent avec pompe la statue dans la chapelle du Sablon. (Le souvenir de cet événement a été conservé par des traditions, des tapisseries, des sculptures et de vieux tableaux et dans l'église du Sablon on voit encore représentée au-dessus du portail de l'est, la nacelle qui portait Béatrix et la statue miraculeuse).

L'anniversaire de cet événement fut célébré tous les ans le dimanche avant la Pentecôte par une procession solennelle; ce jour fut également choisi pour fête communale.

La « gilde » des arbalétriers (de gulde van der schutterien van den Voetbogen ofte de groote gulde) et les autres quatre serments institués plus tard escortaient la procession dans laquelle figuraient en corps les magistrats (en robe rouge), les membres de toutes les corporations, lignages, gilde de la draperie et métiers ainsi que le clergé et les ordres mendiants. Les métiers s'y faisaient précéder

(1) De Reume, p. 159-164.

Digitized by Google

par leurs bannières, « keerse, » espèce de lance, dont l'extrémité était ornée des emblèmes du corps; on y ajoutait des chars, des géants, des animaux et d'autres symboles religieux ou grotesques, qui au XVI^me^ siècle étaient déjà si nombreux que la ville dut acheter une maison dans la rue d'Or pour les y placer. L'église supportait les frais de la cavalcade, mais la ville lui accordait un subside et quelquefois les souverains donnaient des gratifications à quelques-uns des personnages figurant dans la fête; ainsi en 1579 la duchesse Jeanne paya les costumes des enfants qui y assistaient déguisés en diables.

La cavalcade était dirigée par les chefs des serments, partant de l'église elle se rendait à la Grand'Place, où elle s'arrêtait et où un banquet était servi. Elle revenait par la Chaussée (rue de la Madelaine). Un règlement de 1448 supprima le repas et y substitua une distribution de deux stoep de vin à chaque lance. Des souverains ou des étrangers de distinction étaient invités par le magistrat à venir à la maison échevinale voir passer le cortège.

Après la rentrée de l'Ommegang (*gaen,* aller, *omme,* par, autour) les arbalétriers tiraient l'oiseau, qui était placé sur le clocher de l'église, puis ils choisissaient de nouveaux doyens et jurés. La plupart des métiers donnaient des festins, mais cette coutume fut abolie au XV^me^ siècle, à cause des frais qu'elle entraînait, et à 2 heures après midi on exécutait, selon le règlement du 19 février 1447, sur le Marché un jeu ou mystère, dont le sujet était une des douleurs de la Vierge, de sorte que tous les sept ans on recommençait.

Mais l'Ommegang ne sortait pas tous les ans. En 1585 il n'était pas sorti depuis huit ans. Les plus brillants furent ceux de 1549 (1),

(1) Celui de 1549 a été décrit par A. Wauters dans son excellente Histoire de la ville de Bruxelles : La marche était ouverte par les serments : les escrimeurs, armés de piques et de hallebardes, étaient vêtus de blanc et de bleu; les arquebusiers de blanc; les archers de blanc, noir et rouge; les arbalétriers de Saint-

Digitized by Google

1553, 1576, 1577, et 1688; celui de 1688 en même temps le dernier, fut célébré avec solennité. Il a été décrit dans le livre : *Brus-*

Georges de blanc et rouge, et le grand Serment de vert. Ils précédaient une troupe de jeunes gens, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, représentant les ducs de Brabant jusques et y compris Charles V et appartenant aux premières familles de la bourgeoisie; ils étaient brillamment costumés et tenaient le sceptre et la couronne; chacun d'eux avait son porte-bannière, ses hommes d'armes, et ses pages. Venaient ensuite les métiers; chaque corporation avait en tête sa *keerse* portée par le plus jeune maître, et comme dans toutes les grandes cérémonies les jurés, en robes de drap rouge, marchaient les derniers. Puis on voyait des chars de triomphe, sur lesquels étaient représentés les principaux épisodes de la vie de Jésus-Christ et de la Vierge; un enfant déguisé en loup et monté sur un courtaud, conduisant un diable, sous la forme d'un monstrueux taureau qui jetait du feu par les cornes, entre lesquelles un autre diable était assis; l'archange saint Michel, couvert d'armes brillantes, et tenant d'une main l'épée et de l'autre la balance, dans laquelle, selon de vieilles traditions, il pèse les âmes. Suivait un char, portant la musique la plus extravagante : c'était un ours assis qui touchait un orgue, composé d'une vingtaine de chats, de différents âges, enfermés séparément dans des caisses où ils ne pouvaient se remuer; leurs queues qui sortaient des cages, étaient attachées au clavier par des cordes; l'ours, en appuyant sur les touches de l'instrument, faisait lever les cordes et tirait les queues des pauvres animaux, dont les cris, variés par l'âge, formaient une harmonie tellement bizarre, qu'elle mit en défaut l'austère gravité de Philippe, qui s'était rendu à l'hôtel de ville pour voir cet ommegang. Au son de cette musique dansaient, sur un autre char, des enfants travestis en ours, en loups, en singes, en cerfs, etc. Plus loin, c'étaient Circé et les compagnons d'Ulysse métamorphosés en bêtes, des géants, le cheval Pégase, les quatre fils Aymon, montés sur Rose (cheval) Bayard, et chantant en flamand; un char occupé par un arbre, dont chaque rameau portait un enfant, représentant un des rois juifs, ancêtres de la Vierge; un énorme griffon, des chevaux, des chameaux et des autruches montées par des anges, un serpent vomissant du feu, et enfin seize chars de triomphe figurant les mystères de la vie de la Vierge. Les patriciens, les serviteurs de la ville et les membres du magistrat précédaient le cortége religieux, composé des trois ordres mendiants, du clergé des paroisses avec la châsse de Sainte-Gudule, de plusieurs abbés, et du curé, du diacre et du sous-diacre du Sablon, qui accompagnaient l'image de Notre-Dame, honorée dans cette église. Sortie à huit heures

Digitized by Google

selschen ommegangh of desselfs vreughdenfeest van den jacre 1688 *zedegelyck ende boertigh afgemaekt*, in-4°, Brussel, 1688.

---

21 mai. — (*Lychnis flos cuculi.*) Sainte Itisberge ; sainte Laurence ; saint Félix. Prières de filles pour leurs mères, sous l'invocation de sainte Itisberge ou Isbergue. La bonne fille aura le bonheur de la bénédiction de sa mère, lorsque celle-ci aura atteint l'âge de sept fois neuf ans (1).

Le jour après la petite kermesse de Bruxelles, le grand Serment se rendait, vers les deux heures de relevée, tambour battant et portant avec lui de grandes cruches de vin au couvent de Sainte-Élisabeth. Car ce couvent était bâti sur un terrain appartenant anciennement au grand Serment et celui-ci n'a cédé cet emplacement qu'à la condition que les religieuses feraient célébrer annuellement un obit pour les membres défunts du Serment, et donneraient aux membres vivants un déjeuner le lendemain de la petite kermesse, toutefois le serment devait fournir le vin.

Les religieuses auxquelles cette obbligation était devenue à charge, ayant vainement prié le serment de leur accorder la faculté de se racheter de cette corvée, s'avisèrent vers le milieu du siècle passé de fermer la porte aux confrères au moment de leur arrivée. Le

du matin, cette magnifique cavalcade ne rentrait qu'à midi. On exécuta ensuite à l'hôtel-de-ville un mystère en flamand, dont le sujet était tiré de la procession elle-même (1).

(1) Coremans, p. 81.

(1) Wauters, t. I, 109-111, 370 ; L'ancien Ommeganck de Bruxelles, p. A. Wauters, Brux. 1846.

Digitized by Google

Serment protesta et en appela devant le conseil de Brabant. Le tribunal lui donna gain de cause, et force fut aux religieuses de Sainte-Élisabeth de se conformer à l'ancien usage, jusqu'à ce qu'en 1783 l'empereur Joseph II en supprimant le couvent, débouta les membres du grand Serment de leurs prétentions (1).

---

22 mai. — (*Syringa vulgaris.*) Saint Émile; sainte Julie.

Saint Émile est honoré à St-George au diocèse de Liége, où un oratoire lui est dédié.

---

23 mai. — (*Tragopogon pratensis.*) Saint Désiré; sainte Émilie; saint Guidbert; saint Hidulphe.

Saint Guidbert ou Guibert, en l'honneur duquel quatre églises sont consacrées, est le fondateur de la célèbre abbaye de Gembloux, dont l'abbé ayant le titre de comte, était premier pair de Brabant. Guibert dota ce monastère de bénédictins de toutes les dépendances de son château de Gembloux, et après avoir pris part à l'expulsion des Hongrois qui, vers cette époque, poussèrent leurs incursions jusque dans les Pays-Bas, il se retira dans un monastère près de Metz, où il mourut en 962. Son corps fut rapporté à Gembloux et élevé, suivant la coutume de l'église Gauloise, en 1110.

(1) Le Polygraphe belge, 1835, p. 117-118.

Digitized by Google

Son jour de fête attire chaque année un grand concours de monde à Gembloux à cause des guérisons nombreuses qui se sont opérées par l'intercession de ce saint.

---

24 mai. — (*Papaver orientale.*) Saint Donat.

Fête de Notre-Dame Auxiliatrice ou secours des chrétiens. Ce fut à l'occasion de la célèbre victoire de Lépante, dont le saint père reporta tout l'honneur à la madone, que Pie V inséra dans les litanies de la sainte-Vierge ces mots : « *Auxilium christianorum, ora pro nobis.* » (Secours des chrétiens, priez pour nous) et depuis ce temps la Mère de Dieu est honorée sous le titre de « Secours des chrétiens » ou « Notre-Dame auxiliatrice. »

Lorsque le pape Pie VII, fut banni de ses États et retenu prisonnier pendant plus de cinq ans, il eut recours à la vierge auxiliatrice, lui attribua sa délivrance et fixa, pour en témoigner sa gratitude, au 24 mai la fête de la sainte Vierge : « Secours des chrétiens » (1).

A Eessen, l'une des plus anciennes paroisses de la Flandre occidentale, déjà fort connue au x^e^ siècle, se célèbre la fête de Notre-Dame « Secours des chrétiens. »

C'est sous ce titre qu'on y honore une statue de la Vierge taillée en pierre, que, pendant les désordres des guerres de religion, quelques habitants du village trouvèrent à mi-chemin de leur paroisse à Dixmude; ils l'exposèrent à la vénération des fidèles à l'endroit même où l'image avait été découverte. Plusieurs guérisons

(1) De Reume, p. 272; Cornet, p. 251.

Digitized by Google

miraculeuses y attirèrent bientôt un grand nombre de pèlerins et motivèrent la construction d'une chapelle sur le terrain où était exposée la statue. Mais par suite des guerres avec les Français, les travaux commencés en 1643 ne purent être terminés qu'en 1661. Vers la même époque se constitua une confrérie sous le nom de la statue, qui, en 1719, a été gratifiée de nombreuses indulgences.

---

25 mai. — (*Geum urbanum.*) Saint Urbain, Sainte Marie-Madeleine de Pazzi.

Le saint pape Urbain I^er^, auquel en Belgique cinq églises sont dédiées, est considéré comme patron des vignerons, qui lui attribuent tout ce qui convient au saint évêque du même nom, dont on honorait les reliques dans le monastère de Noyon.

C'était celui-ci qui eut le mérite de la culture des vignes, tandis que le choix du pape Urbain I^er^, pour patron des vignerons ne s'explique que par la circonstance que, d'après la légende, le saint pape se sauva dans un vignoble pour échapper à la fureur de ses persécuteurs (1).

Le jour de sa fête qui tombe justement à l'époque de la fleuraison de la vigne est pour les vignerons au nombre des jours critiques. A Liége et à Louvain on le considère comme décisif pour la vigne. S'il pleut, il n'y aura qu'une faible vendange et les baies seront d'inégales grandeurs (2).

En France on dit également : « Tel Saint Urbain, telles vendanges (3).

(1) Molanus, p. 289 ; Wolf, II, 110.

(2) Coremans, p. 81.

(3) Liebrecht, O.-J., p 234

Digitized by Google

26 mai. — (*Azalea pontica.*) Saint Philippe de Néri.

La vigile ou la veille de la Pentecôte on bénit les fonts baptismaux, comme la veille de Pâques, et en Flandre, surtout à la campagne, on considère l'eau, bénite la veille de la Pentecôte, ou « Sinxenwater » comme plus efficace que celle, bénite le Samedi saint ou « Paeschwater. »

A Ath des filles pauvres vont de maison en maison offrir aux familles de l'eau bénite, moyennant quelques cents.

A Huy la confrérie de Saint-Hubert, érigée dans l'église de Saint Pierre, va tous les deux ans en pèlerinage à Saint-Hubert, d'où elle revient le lundi ou mardi de la Pentecôte.

---

27 mai. — (*Ranunculus acris.*) Saint Jean Ier, pape; saint Jules.

La Pentecôte ou « Sinxen » (« Pinkster » en hollandais), le cinquantième jour après Pâques, s'appelait souvent dans les documents du moyen âge « Pâques de fleurs » ou « Pâques de roses, » « bloeifeest, » « bloemenoosteren » (1).

Dans plusieurs églises il était d'usage de faire descendre ce jour-là de la voûte de l'église, par trois ficelles, un pigeon blanc attaché sous une planche ornée de feuillage, de fleurs, de lumières et de grandes hosties de différentes couleurs. Ces hosties, qui étaient cen-

(1) Coremans, p. 22.

Digitized by Google

sées figurer les langues de feu, sous la forme desquelles le Saint-Esprit descendit sur les apôtres le jour de la Pentecôte, étaient, en tombant, ramassées par les enfants. Une couronne de fleurs descendait aussi du haut de l'église sur la tête de l'officiant.

En d'autres endroits, lorsqu'on chantait l'hymne *Veni creator*, et que le pigeon blanc descendait du haut des voûtes, on lâchait des oiseaux qui voltigeaient ça et là dans l'église et on y joignait des étoupes enflammées. C'est encore la mode en Flandre, de faire descendre une colombe dans l'église, le jour de la Pentecôte; on dit que les Tirlemontois, voulant introduire cette coutume dans leur ville, s'avisèrent de dresser une oie au lieu d'un pigeon pour descendre à la Pentecôte. Mais ayant été lâché dans l'église, au moment convenu, cet oiseau jeta des cris si perçants que tout l'office en fut troublé. C'est de là qu'est resté aux habitants de Tirlemont le sobriquet de « kwekers » (1).

L'usage que les paysans avaient encore au moyen âge de planter, à la Pentecôte, autant d'arbres devant leurs étables qu'elles renfermaient de têtes de bétail, fut combattu de très-bonne heure par les autorités ecclésiastiques et civiles, mais il n'en subsiste pas moins encore dans plusieurs communes de la province de Luxembourg. On dit que les sapins plantés à la Pentecôte devant les étables exercent une heureuse influence sur les bestiaux. Il est bon aussi de purifier les étables par des feux dans lesquels on jette des baies de genièvre, et d'allumer des feux sur les hauteurs le jour de la Pentecôte, car de tels feux chassent la peste, les épidémies et les esprits malfaisants, d'après la croyance populaire (2).

Les œufs pondus le jour de la Pentecôte, sont conservés à l'égal de ceux pondus le Jeudi saint. On en jette un dans les flammes, quand il y a un incendie pour que le feu n'ait plus de force (3).

(1) Schayes, p. 213-4.
(2) Coremans, p. 23, 81, 82.
(3) Wodana, p. 112.

Digitized by Google

Au château de Beveren dans le pays de Waes se présentaient, d'après un ancien privilége de cette seigneurie, chaque année le dimanche de la Pentecôte les pêcheurs d'Anvers et de Rumpst en habits de fête pour offrir au seigneur une verge blanche, une paire de gants et une petite bourse blanche à bordure rouge contenant douze livres tournaisis. Quoique leur bail fût assez considérable, ils étaient encore tenus de faire ces présents en signe de reconnaissance de ce qu'ils avaient jeté l'ancre dans les endroits de l'Escaut qui appartenaient au seigneur de Beveren (1).

Dans la chartreuse de Scheut, près de Bruxelles, on célébrait une messe solennelle en mémoire de sa fondation. C'était une des quatre messes que les religieux de cette célèbre chartreuse s'étaient engagés, en 1456, à célébrer tous les ans.

La dévotion à Notre-Dame de Scheut, après s'être ralentie considérablement, s'était ravivée en 1453; on conçut le projet de bâtir un monastère, près de la chapelle. On ne sut d'abord à quel ordre donner la préférence. Après bien des discussions, on se décida en faveur de l'ordre de Saint-Bruno, et le prieur de la chartreuse d'Enghien accueillit avec reconnaissance l'offre que lui fit la ville de Bruxelles. Les travaux de construction commencèrent et, en 1456, les chartreux s'installèrent définitivement dans leur nouvel établissement qui, grâce aux dons de beaucoup de princes et de particuliers, était le plus beau cloître du Brabant.

Quelques années après leur installation définitive, les chartreux se décidèrent à élever une église conventuelle. Adolphe de Clèves, seigneur de Ravestein, en posa la première pierre, vers les Pâques de l'année 1469; mais, par suite des troubles et du manque d'argent, les travaux furent à plusieurs reprises abandonnés, et ce ne fut que le 18 juillet 1531 que l'église put être consacrée.

Les chartreux méritèrent, par leur ardeur pour l'étude, l'intérêt

(1) Van den Bogaert, III, 9.

Digitized by Google

que leur témoignèrent, comme à l'envi, les souverains, la noblesse, le peuple.

Mais, en 1579, les calvinistes détruisirent entièrement la belle chartreuse qui, dix ans après, fut transférée à Bruxelles (1).

---

28 mai. — (*Iris lurida*). Saint Germain, en l'honneur duquel douze églises sont consacrées.

C'est surtout à Tirlemont (Thienen), où il est patron de l'église principale de la ville, que sa fête se célèbre avec beaucoup de pompe. Cette église, située sur une petite hauteur au centre de la ville, fut bâtie en 1221 sur les ordres de Henri I^er^, duc de Brabant, qui y établit un chapitre de douze chanoines. Elle est célèbre par un fragment de la vraie croix dont Godefroid de Bouillon a fait don à la ville, et qui y est vénéré encore, notamment le 4 mai de chaque année.

Jadis on y voyait aussi une statue miraculeuse de la Vierge, sur laquelle, d'après l'historien J. Gramaye, s'étaient vainement acharnés les iconoclastes, et que l'on invoquait particulièrement contre la peste, parce qu'en 1597 les habitants obtinrent, par son intercession, d'être délivrés de cette maladie qui ravageait alors cruellement la ville.

La confrérie du saint Rosaire, qui est érigée dans l'église de Saint-Germain, est fort ancienne, et on prétend même qu'elle y a été érigée par saint Thomas d'Aquin.

(1) H. d. E. B., t. I, 37-44.

Digitized by Google

En l'honneur de la fête du saint patron, une procession parcourt l'intérieur de l'église (1).

Le lundi de la Pentecôte est en général le grand jour des fêtes et excursions champêtres; c'est en même temps le jour où un grand nombre de kermesses et de pèlerinages ont lieu.

A Amay, bourg situé entre Huy et Liége, les fidèles vont en pèlerinage, de même que le 1er mai, à la petite chapelle, sur la cime d'un rocher, où repose la dépouille de saint Pompée, chapelain de Sainte-Ode, pour invoquer ce saint contre les maladies du bétail (2).

A Anderlecht, près de Bruxelles, a lieu la grande kermesse.

Les paysans belges qui rendent encore aujourd'hui un culte fervent à saint Guidon, dont ils implorent l'intercession contre la dyssenterie, les maladies contagieuses et les maladies du bétail et des chevaux, partent en foule pour Anderlecht, les uns à pied, les autres montés sur des chevaux ornés de rubans et de bouquets. Arrivés au cimetière, ils font le tour de l'église; puis, après avoir entendu la messe, ils circulent autour du maître-autel et de la statue du saint dont ils touchent le manteau. Les jeunes gens de la paroisse accompagnaient autrefois la procession à cheval, déchargeant des pistolets à chaque instant. Ces détonations occasionnaient très-souvent une panique subite et, au milieu du bruit, les chanoines devaient cesser leurs chants. Pour abolir cette coutume, qui devenait de plus en plus intolérable, le magistrat de Bruxelles, à la prière du chapitre, défendit de tirer ce jour-là des coups de feu, sous peine d'une amende de 25 florins (ordonnance en date du 11 septembre 1781).

Le même jour, à midi, suivant un usage qui occasionna fréquemment des malheurs et qui cessa, il y a environ cent ans, tous les paysans à cheval couraient, bride abattue, autour de l'église. Au

(1) Reume, p. 260, 1.
(2) La Meuse belge, p 124.

Digitized by Google

troisième tour, celui qui arrivait le premier devant le portail y était introduit, sur sa monture, le chapeau sur la tête, par tout le chapitre. Placé au milieu de l'église, il recevait un chapeau de roses; puis on le reconduisait en cérémonie jusqu'à la porte. Avant la course, les paysans attachaient à la tête de leurs chevaux une petite bannière à l'effigie de saint Guidon (1).

A Bruxelles se fait le lundi de Pentecôte, depuis 1615, la procession des Pucelles du Sablon. Isabelle abattit, le 15 mai 1615, l'oiseau du Grand-Serment, placé sur l'église du Sablon. Menée en triomphe au maître-autel, elle fut décorée par le chapelain du baudrier, emblème de sa dignité, et conduite ensuite à la Maison du Roi, aux applaudissements de la multitude. Il y eut fête pendant trois jours. L'infante donna aux cent tireurs gagés du Serment des pourpoints de satin blanc et des haut-de-chausses d'écarlate; de leur côté, les confrères résolurent de suspendre leur tir annuel aussi longtemps qu'elle vivrait, et les trois membres de la commune lui votèrent, le 27 mai, un don de 25,000 florins, dont la princesse fit un noble usage. Elle décida que le revenu de cette somme serait employé à doter, de 200 florins chacune, six jeunes filles nées de parents pauvres et honnêtes et choisies, par moitié, parmi les enfants des serviteurs de la cour ou des confrères des Serments, et parmi les filles de ces derniers, orphelines et pauvres, ou dans la bourgeoisie. Elle voulut que ces jeunes filles, habillées de robes de drap blanc et de jupes de drap bleu, portant des couronnes de liseron, assistassent deux ans de suite à une procession qui, le lundi de Pentecôte, ferait le tour du Sablon; celles qui n'étaient que choisies accompagnaient la procession les cheveux pendants. Les vicaires de l'archevêque, le doyen, le chantre et le trésorier de Sainte-Gudule et les magistrats devaient avoir la direction de cette fondation (2).

(1) H. d. E. d. B., t. I, 22-23.
(2) Wauters, t. II, 22, 3.

Digitized by Google

A Foy, village du diocèse de Namur, distant d'une lieue de la ville de Dinant, se fait une procession très-célèbre en l'honneur de Notre-Dame de Foy.

Sa statue, découverte en 1609, dans l'intérieur d'un chêne, devint bientôt l'objet d'un culte tout particulier. La chapelle qu'on lui éleva en 1618 devait être remplacée, six ans plus tard, par une église d'une étendue proportionnée au grand nombre de pèlerins qui venaient prier en cet endroit, et, le 8 septembre 1624, l'église que nous voyons aujourd'hui fut placée sous l'invocation de Marie, au milieu d'une affluence immense de fidèles (1).

Tous les sept ans se célèbre une grande fête, à laquelle les habitants de Rochefort, suivant un vœu fait au temps d'une épidémie, se mettent sous les armes.

A Gerpines, près de Walcourt (diocèse de Tournai), lieu de pèlerinage très-fréquenté, se fait une grande procession ce jour-là. On y porte le reliquaire de sainte Rolende (2), et il y a un empressement extraordinaire de la part des pèlerins à se substituer à ceux qui portent la châsse sur leurs épaules, pour la porter à leur tour, au moins pour un moment, car ils sont vite poussés par d'autres amateurs; et dans la marche les femmes ne montrent pas moins d'ardeur pour passer sous la fierte, élevée sur les épaules des hommes, en avant et en arrière.

A Goyck, village à quatre lieues de Bruxelles, les membres du Serment des archers tiraient autrefois ce jour-là à la perche pour le titre de roi (3).

A Hal, le sanctuaire de Marie est également très-fréquenté en ce jour; à Gand, il était d'usage d'aller, le soir, à la rencontre des pèlerins revenant de Hal. Bien que depuis longtemps il n'y ait presque

(1) De Reume, p. 347-350.
(2) V. 14 mai.
(3) H. d. E. d. B., t. I, 263.

Digitized by Google

plus de « Hallegasten » à Gand, on y continue encore de s'y promener ce jour, comme de coutume, hors de la porte de l'Empereur ou Keizerpoort et de manger des « schurren » ou « schollen ».

A Laerne, village près de Gand, l'église est dédiée à saint Machaire. Ce saint, voulant retourner dans sa patrie, s'y arrêta malade et se fit transporter de là à Gand pour y mourir. Il se fait chaque année une procession très-suivie avec les reliques du saint patron, que Charles Masius, évêque de Gand, a données à l'église du village.

La confrérie érigée en l'honneur de Machaire, que le pape Grégoire XV a favorisée de beaucoup d'indulgences, accompagne la procession (1).

A Lustin, sur la Meuse, au delà de Namur, se fait un pèlerinage très-fréquenté aux reliques de saint Lupicin.

A Namur, la confrérie du Rosaire ou de Notre-Dame de Walcourt, érigée aux Dominicains, se mettait ce jour en route pour Walcourt, après avoir assisté à la messe, et allait en procession déposer l'image de la sainte Vierge à l'église des Récollets.

Des enfants bien habillés, musique en tête, portaient comme gonfalon la « jupe » de la Vierge. Le jeudi suivant, on revenait de Walcourt à l'église des Récollets, où se formait de nouveau le cortége qui reportait la Vierge ainsi que la jupe aux Dominicains.

Depuis la suppression des couvents, la confrérie a son siége à l'église de Saint-Loup, et c'est de là qu'elle va encore tous les ans en procession à l'église de Notre-Dame avant de partir pour Walcourt.

La procession appelée « Peperbollekens-ommegang », qui se fait à Courtrai, sur la place de Saint-Michel, connue sous le nom de « Area », a également lieu le deuxième jour de la Pentecôte. Elle

(1) Kort begryp van het wonderbare Leven ende Mirakelen van den heyligen Macharius. Gand, p. 26-7.

Digitized by Google

se célèbre en l'honneur de Notre-Dame de Groeningen à l'église de Saint-Michel (1).

A Nivelles, la confrérie de Sainte-Gertrude fait tous les ans, le lendemain de la Pentecôte, une procession solennelle en l'honneur de cette sainte patronne de la ville. On voit d'abord paraître un homme à cheval ; derrière lui est assise, en croupe, une fille choisie entre les plus belles de la ville, pour représenter sainte Gertrude; elle est habillée en dévote et convenable au personnage qu'elle joue. Devant elle, un jeune homme alerte, qui représente le diable, fait mille sauts et mille cabrioles et tâche, par ses gestes bouffons, de faire rire la prétendue sainte qui, de son côté, s'efforce de conserver la gravité qui convient à son caractère et à la cérémonie. Des jeunes filles viennent ensuite, portant l'image de la sainte Vierge.

Le reste de la procession n'a rien de remarquable (2).

A Malines, le lundi de la Pentecôte était autrefois un grand jour de fête pour les orphelins de l'hospice de « Sainte-Heilwich ».

Dès le matin, la porte principale de cette maison était décorée de tableaux représentant le fondateur et la fondatrice, ainsi que deux enfants de cet institut dans leur costume jaune et rouge. Les portraits étaient ornés de couronnes de roses, et les noms des fondateurs y brillaient en lettres d'or. Du pain blanc le matin, et à midi du rôti, un légume extraordinaire et du riz au lait ne contribuaient pas peu à augmenter encore le plaisir des enfants qui, ce jour, avaient la permission de sortir.

Cet hospice, appelé « de Puttery, » des pots qui jadis se faisaient en cette rue, fut fondé, en 1562, par la dame Heilwich Van den Nieuwenhuysen, fille de Henri Michel et Catherine Van Crampfort, et son second mari, le chevalier Remi de Hallut, burggrave de Saint-Winox-Bergen. Dans le principe destiné à la réception des

(1) V 14 juillet.

(2) Clément, t. II, 343.

Digitized by Google

pauvres en général, l'hospice fut ouvert plus tard aux orphelins seuls, et afin de pouvoir en recevoir un nombre plus grand, on acheta en 1569 le palais confisqué du comte Lamoral d'Egmont (décapité le 5 juin 1568 à Bruxelles), et on l'inaugura à sa nouvelle destination le 4 juin 1570.

A Tervueren avait lieu tous les ans une fête, dont on attribue l'institution à Jean IV. Les arbalétriers de Bruxelles et de Louvain venaient s'y disputer le prix de l'adresse, qui ne consistait qu'en deux mesures de vin. Le duc, dit-on, voulut réconcilier les deux villes, dont l'amitié s'était relâchée par suite de quelques dissentiments.

Cette fête commença par un tir qui eut lieu à Louvain, sur le marché, le 12 mars 1422. Elle fut ensuite transférée à Tervueren, où depuis longtemps les arbalétriers de Bruxelles se rendaient tous les ans, pour y assister à la procession de l'église paroissiale. Ceux de Louvain y allaient aussi et aidaient à porter dans la procession la statue de Saint-Jean ; celui des soixante arbalétriers à gages de cette ville qui manquait à l'appel devait se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Bois-le-Duc, ou faire le service de la gilde pendant quatorze jours.

En 1493, un riche marchand, nommé Hans Heur, à qui la ville de Louvain devait de grandes sommes d'argent, fit arrêter les arbalétriers de cette cité qui revenaient de la fête de Tervueren.

Au tir de l'an 1513, Charles-Quint, qui n'était alors qu'archiduc d'Autriche, prit part au concours, mais il blessa un homme de métier de Bruxelles, « ivrogne et mal conditionné » ce qui lui causa un vif déplaisir, dit Marguerite d'Autriche dans une de ses lettres.

Le magistrat de Bruxelles accordait quelquefois à la grande gilde un subside pour les frais que lui occasionnait le « jeu » de Tervueren et le 30 juillet 1545, il conclut un accord avec celui de Louvain au sujet de ce tir. Mais en 1558, le tir fut suivi d'une rixe violente entre les bourgeois des deux villes, déjà ils s'adressaient les plus sanglantes injures, et vingt-cinq à trente d'entre-eux avaient tiré leurs

Digitized by Google

couteaux, lorsque quelques personnes s'interposèrent. La querelle cessa, cependant les insolences que l'on avait dites aux Bruxellois, leur causèrent un tel ressentiment que, pendant près de vingt années, ils ne retournèrent plus à Tervueren. Toutefois, ce n'étaient pas les arbalétriers de Louvain qui les avaient insultés, mais d'autres habitants de cette ville, et surtout des étudiants de l'université.

En 1577, sur les instances de don Juan d'Autriche, le tir eut lieu de nouveau, mais pour la dernière fois; les troubles de la guerre en empêchèrent la continuation. La fête patronale, qui se célèbre encore ce jour-là, n'a pas cessé d'être très-animée, surtout à l'époque du séjour du prince d'Orange. Ce prince ouvrait son domaine aux habitants et leur donnait d'ordinaire, des prix pour le tir à l'arc, la course dans les sacs, le tir à l'anguille, le jet d'eau, le mât de cocagne.

Depuis quelques années, la foire aux chevaux qui se tient le jeudi après la Pentecôte, est accompagnée de courses, qui ont lieu par les soins de la Société belge pour l'élève du cheval croisé et qui attirent beaucoup de monde (1).

---

29 mai. — (*Centauria Montana*). Sainte Clémentine; sainte Maximin. Il n'y a que trois églises du diocèse de Namur, dédiées à saint Maximin.

Les cochers de Bruxelles se rendent, le mardi de la Pentecôte, en cavalcade à Anderlecht, bannière et musique en tête. Cet usage date du temps, où l'archevêque Boonen, à la demande des « carrossiers

(1) H. d. E. d. B., t. III, 416-9.

Digitized by Google

de la Sérénissime Infante et des seigneurs et dames de sa cour, » leur accorda, le 26 août 1631, l'autorisation de former un corps à part « sous l'étendard qu'ils avaient depuis peu dédié et consacré à saint Guidon, et de pouvoir marcher avec icelui dévotement et modestement en procession l'un des jours de l'octave de la Pentecôte et au jour de la fête du saint. » Ils durent se faire inscrire dans la confrérie, et leurs proviseurs ou chefs prêtaient entre les mains des directeurs de celle-ci le serment d'observer ses statuts (1).

Le même jour se fait à Echternach la fameuse procession dansante.

Les pèlerins exécutent, sur un rhythme particulier (2), ce qu'on appelle la danse des Saints Sautants « Springende Heiligen. » Elle consiste à avancer trois pas et à en reculer deux. Le cortége se met en marche au pont de la Sure et fait un trajet d'un kilomètre au moins. Les pèlerins suivent le clergé, séparés par trois groupes d'enfants, d'adultes, de vieillards. Au bout d'une heure environ, on arrive au pied de l'église ; il faut encore une heure au moins pour gravir, en sautillant ainsi, les soixante marches qui conduisent au parvis. Le cortége, toujours en branle, fait ensuite le tour de l'autel et se sépare près de la croix du cimetière.

L'affluence des pèlerins ne diminue guère, et l'année passée encore on en a compté au moins huit mille. Ils viennent de plusieurs lieues aux environs, et M. Borgnet, dans son *Guide du Voyageur en Ardenne*, raconte qu'un vieillard octogénaire, se croyant redevable à saint Willebrord, n'a pas, depuis quarante ans, manqué une seule

(1) H. d. E. d. B., t. I, 23.

(2) Cet air qu'exécute une musique bruyante formée d'une infinité de hautbois, de musettes, de violons et d'autres instruments est celui d'une chanson allemande « Adam hatte sieben Söhne. »

Les musiciens sont entremêlés parmi les sauteurs, de sorte que d'abord viennent trois rangs de sauteurs, trois à trois, puis des musiciens, ensuite encore trois rangs de sauteurs, puis des musiciens et ainsi toujours de même.

Digitized by Google

fois à la procession dansante, quoiqu'il demeure à trente lieues d'Echternach (1).

La procession immobile qui s'y faisait autrefois au même jour, et à la même heure, était en tout l'opposé de la procession dansante.

Les habitants de sept paroisses du pays de Trèves et du Luxembourg s'assemblaient sur une place. Là, après s'être tenus immobiles pendant sept à huit minutes, ils faisaient une trentaine de pas en avant; puis ils s'arrêtaient de nouveau et ce manége durait jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'église où ils parvenaient ordinairement en même temps que les sauteurs (2).

A Hal, petite ville sur la Senne en Brabant, on voit accourir, le mardi de la Pentecôte de chaque année, de toutes les parties de la Belgique, une foule de pèlerins qui vont se mettre sous la protection de Notre-Dame de Hal et lui recommander leur famille et leurs biens.

Sa statue (3), l'une des plus célèbres parmi toutes les statues de la sainte vierge, auxquelles on attribue une vertu miraculeuse et que les chrétiens honorent d'un culte particulier, fut transportée à Hal vers l'an 1262 par la comtesse Mathilde ou Mechthilde, fille de Henri I^er^, duc de Brabant et épouse du comte Florent IV, de Hollande.

C'est l'une des quatre statues données par sainte Élisabeth de Hongrie à la princesse Sophie, sa fille aînée, qui avait épousé Henri II, duc de Brabant, et qui fit don de cette statue à sa belle-sœur.

Mechthilde, dont la fille Adélaïde avait épousé Jean d'Avesnes,

(1) G. d. V. e A., t. II, 90-91.

(2) Schayes, p. 146.

(3) La statue est en bois, de couleur noire, haute de trois pieds environ. Elle représente la Vierge assise et allaitant son divin enfant.

Digitized by Google

comte du Hainaut et seigneur de Hal, fit présent de la statue au magistrat de Hal qui lui fit ériger, en 1450, une chapelle particulière à l'extrémité de l'aile gauche de la belle église. L'autel sur lequel est placée l'image miraculeuse est richement décoré, les murs de la chapelle ont littéralement disparu sous les tableaux représentant des faits miraculeux, et toute l'église, monument gothique, commencé en 1341 et terminé en 1409, atteste par le luxe de ses ornements, combien grandes ont été les libéralités des pèlerins.

Aussi compte-t-on parmi les princes qui vinrent visiter Notre-Dame de Hal, Philippe le Bon, duc de Bourgogne; Charles le Hardi; Louis XI, roi de France; l'empereur Maximilien; Charles-Quint; Marguerite d'Autriche; Henri VIII, roi d'Angleterre; Jean-Casimir, roi de Pologne, et autres, aussi les familles les plus illustres du pays ont-elles rivalisé entre elles de donations pieuses faites à la statue miraculeuse.

Des villes entières se sont consacrées à Notre-Dame de Hal, entre autres Bruxelles, Gand, Tournai, Namur, Audenarde, Ath, Mons, Quiévrain, Courtrai, Nivelles, Lokeren, Saint-Nicolas, Lille, Valenciennes, Condé, Crespin, Guisignies, et dans la plupart de ces endroits il est des confréries qui se rendent chaque année processionnellement à Hal ou y envoient des députations pour honorer leur sainte protectrice. Le nombre des pèlerins qui visitent annuellement Notre-Dame de Hal dépasse 60,000.

Les députations des confréries de Notre-Dame de Hal de Liége, de Wacken, près de Courtrai, de Denterghem et de Hoog-Leden, en Flandre, arrivent tous les ans la veille de la Pentecôte; celles de Dinant, de Gand, d'Audenarde, de Lille, de Sotteghem et de Lokeren, le premier jour de la Pentecôte; celle de Mons, le second jour de cette fête. Le magistrat de la ville de Hal va à la réception de toutes ces députations qui viennent offrir des dons plus ou moins précieux à la Vierge.

Parmi les ex-voto innombrables que l'on aperçoit de tous côtés,

Digitized by Google

se trouve aussi une plume d'argent due à Juste-Lipse. Ayant été miraculeusement guéri d'une maladie très-grave, en 1602, par l'intercession de Notre-Dame qu'il était venu invoquer à Hal, ce célèbre savant suspendit, en souvenir de reconnaissance, cette plume devant l'autel de la statue et en écrivit l'histoire (1).

A Liége avait autrefois lieu, en ce jour, la coutume singulière connue sous le nom de Croix de Verviers.

Une procession, la croix en tête, sortait de Verviers de grand matin, au son d'un tambour et parfois d'un violon. Elle n'était composée que d'un petit nombre de personnes censées représenter les députés de chaque ménage, du magistrat et du clergé. Arrivés dans la banlieue de Liége, les membres de cette procession devaient danser jusqu'à la porte d'Amercœur qui était fermée et qu'on n'ouvrait que sur la sommation d'un huissier et par ordre du grand mayeur de Liége (2). Puis les Verviétois escortés par le mayeur ou un chef subalterne de la police et par les sergents de ville, recommençaient à danser jusqu'à la cathédrale. Mais dès la fin du XVII^e^ siècle les danses ne commençaient que lorsque les députés de Verviers étaient arrivés sous la grande couronne de ferblanc qui pendait au milieu de la nef de l'église de Saint-Lambert. Celui qui portait la croix s'avançait alors vers le grand autel, accompagné des chefs de la députation; ils y offraient au doyen trois pièces de monnaie, une d'or, une d'argent et une de cuivre, placées dans une bourse suspendue à la croix et qu'on rendait pleine d'encens au député représentant le clergé. Le doyen leur faisait ensuite prêter serment sur les saints évangiles d'exécuter la même cérémonie l'année suivante, et ce serment prononcé, le tambour battait de nouveau, les Verviétois se rangeaient sous la couronne et en faisaient plusieurs fois le tour en exécutant des danses, des entrechats et des sauts

(1) Historie van O. L. V. van Halle, gemaekt door J. Lipsius.

(2) De Reume. p. 133-135.

Digitized by Google

extravagants, tenant tous le pouce de la main droite levé. Si la fatigue les contraignait de laisser retomber la main, à l'instant les nombreux spectateurs qu'attirait cette bizarre cérémonie, criaient : l' pôse à haut! (pouce en haut). On prétend que si, parmi ces danseurs, il s'en était trouvé un assez habile pour toucher la couronne du bout des doigts, elle lui aurait appartenu de droit, et que la ville de Verviers aurait été pour toujours exempte de sa corvée annuelle. Mais un de ces sauteurs ayant failli un jour atteindre la couronne, on l'élevait depuis lors, dit-on, d'un demi-pied. La danse sous la couronne finie, les Verviétois sortaient de la cathédrale dans le même appareil qu'ils y étaient entrés. Puis on se dirigeait vers la halle au blé, où le chef de la députation prenait un setier en bois et s'avançait sur le Pont-des-Arches, jusqu'au-dessus de la seconde arcade. Là, à gauche, il brisait « *li sti* » ou la mesure avec le bâton de la croix et en jetait les morceaux dans la Meuse. C'est ce qui terminait la cérémonie, qui n'a cessé qu'à la révolution française.

La vraie origine de cette coutume est inconnue.

Jacques de Hemricourt, écrivain liégeois du XIV^e^ siècle, dans son ouvrage intitulé : « *Patron del temporaliteit,* » raconte que vers la fin du règne d'Albert de Cuyck, évêque de Liége (1195-1200), plusieurs impôts, entre autres celui du *tourni* (1) établi par les échevins, donnèrent lieu à des troubles assez graves, voilà pourquoi l'on permit à plusieurs villes et à plusieurs communes de s'en libérer moyennant certaines charges. C'est par suite de cet arrangement que les négociants de Francfort et de Nimègue en étaient quittes en donnant chaque année une paire de gants de fauconnier et une livre de poivre; ceux de Nuremberg moyennant une longue épée à deux mains et une large courroie de blanc cuir de cerf. Les habitants du ban de Seraing-sur-Meuse et de Tilleur en étaient exempts à condi-

(1) Cet impôt était exigible sur toute marchandise vendue ou achetée à Liége.

Digitized by Google

tion qu'en temps de guerre ils gardassent les « fortbos » (1) hors de la porte d'Avroy sans entrer dans la cité, et que tous les bourgeois de Liége seraient quittes du droit de pontenage, quand ils passeraient le pont de Seraing. Ceux de Verviers, enfin, devaient, pour s'en libérer, se rendre à Liége chaque année, le dernier jour de la Pentecôte, avec croix et bannières, et présenter à la cathédrale le denier de bon-aloi « pour leur chevaige. » Plus tard, cette obligation se réduisit à ce qu'une personne de chaque ménage accompagnât la croix; ensuite on envoya les douze plus jeunes mariés et plus tard encore la ville obtint de se faire représenter uniquement par une vingtaine d'hommes payés à cet effet.

C'est, d'après l'opinion la plus accréditée, la véritable origine de la cérémonie, du moins de la première partie. Quant à la dernière formalité, M. Detrooz, dans son *Histoire du marquisat de Franchimont,* nous donne la version suivante :

L'an 1301, au temps de l'avénement du prince Adolphe de Waldeck au siège épiscopal, le peuple de Liége imputait aux échevins le crime de protéger les usuriers accapareurs de grains, qui, non contents des bénéfices immenses que leur procurait cette spéculation, vendaient le blé avec une mesure trop petite. Les habitants de Verviers se soulevant les premiers, réclamèrent vivement auprès de l'évêque, et celui-ci pour faire droit à leur demande, se rendit en plein jour à la tête de ses gens, aux maisons des accapareurs et les abandonna à la populace, qui les enfonça et les pilla. C'est ce que plusieurs manuscrits contemporains désignent sous le nom de « *justice de l'évêque.* » Mais non content de cette punition, l'évêque proscrivit ces marchands de grain et ordonna que chaque année, on donnerait aux Verviétois, qui les premiers avaient adressé leurs plaintes à l'évêque, le setier dont on se serait servi au

(1) Faubourgs. Borc, bor, borg, bors, ville, ville entourée de murs, urbs. Depuis ce mot a signifié bourg Forbourg, fores urbis, fauxbourg.

Digitized by Google

bureau de la ville, pour le briser publiquement et jeter les débris dans la Meuse ; et afin qu'ils n'y manquassent jamais, il confirma les exemptions dont ils jouissaient auparavant et leur accorda celle de toutes les pailles du pays en y ajoutant en outre une bourse pleine d'encens à l'usage de leur église paroissiale.

Cette opinion, que, du reste, le témoignage d'aucune pièce historique ne confirme, est tout à fait différente de celle que les traditions orales ont transmises jusqu'à nous. Car il paraît que ce fut au contraire, par suite d'une friponnerie commise par les Verviétois dans la mesure des blés, qu'ils furent astreints à faire l'espèce d'amende honorable que nous venons de décrire, et la signification des mots qu'ils étaient obligés de répéter, ne fait que confirmer cette opinion, mettre le pouce en haut chez les Wallons étant équivalent à demander merci.

D'autres encore disent que le peuple de Verviers s'étant refusé à payer une redevance au chapitre de Saint-Lambert, il fut condamné à cet acte de soumission.

D'après un vieux manuscrit dont M. Bovy nous a communiqué quelques extraits, les habitants de Jupille, du pont d'Amercœur et de Saint-Pholien étaient également obligés de venir à la cathédrale « où ils ont à danser dessous la couronne et en vieux hour et non en grand hour (chœur) » et d'aller au marché comme ceux de Verviers ; « parmi ainsi ils sont quistes et exempts de toustes tailles et exactions du pays (1). »

A Malines se faisait une procession solennelle en l'honneur de Notre-Dame d'Hanswyck, qui maintenant a lieu le lundi de la Pentecôte.

(1) Polain. Mélanges historiques et littéraires. Liége, 1839, p. 259-266. Le Polygraphe belge, n° 6, p. 123-4. (Fiefs et Droits bizarres existant jadis en Belgique. par Schayes). — Bovy. Promenades historiques dans le pays de Liége, t. II, p. 41-46. Liége, 1839.

Digitized by Google

La statue qui se vénère sous ce nom, fut apportée à Hanswyck (1), si l'on en croit la tradition, l'an 988. Le grand nombre de miracles qui s'y opérèrent par son intercession, firent bientôt affluer les pèlerins de tous côtés.

Les frères de l'Ordre ou Dalscholieren obtinrent l'autorisation, en 1288, d'élever un cloître près de la chapelle d'Hanswyck et lorsque, en 1578, le cloître, l'église et la tour furent complètement détruits par les Hollandais, les religieux se réfugièrent à Malines où ils construisèrent l'église actuelle qui fut consacrée en 1678.

C'est en mémoire de la fête célébrée le jour où la nouvelle église se trouva entièrement appropriée aux besoins du culte, que se fait un pèlerinage on ne peut plus fréquenté le second jour de la Pentecôte de chaque année.

Depuis trois heures du matin les fidèles affluent de tous côtés pour faire trois fois le tour intérieur de l'église et suivre ensuite la grande procession qui parcourt la ville. Les cultivateurs, les jardiniers et les charretiers viennent, suivant une ancienne coutume, montés à cheval et font trois fois le tour des remparts (2).

A Temsche on célèbre le mardi de la Pentecôte la translation des reliques de Sainte-Amelberge par une procession magnifique.

C'était en 870, que Charles le Chauve fit la donation de la seigneurie et de l'église de Tamise à l'abbaye de Saint-Pierre de Gand et que Baudouin au bras de fer, comte de Flandre, fit exhumer le corps de la sainte et le transporter par un cortège composé des gentilshommes les plus nobles de Flandre, à la tête duquel marchait Rainelme, évêque de Tournai, à l'abbaye de Saint-Pierre à Gand (3).

(1) Anciennement la commune d'Hanswyck, soumise, pour le droit ecclésiastique, à celle de Muysen, était située hors la porte de Louvain. Le nom lui vint à ce qu'il paraît de « haen » prairie, passage.

(2) De Reume, p. 365-272. P. Sire Hanswyck ende het wonderdadigh Beeldt Dendermonde, 1738.

(3) Vanden Bogaerd, t. III, 294.

Digitized by Google

A Wasmes, commune située à deux lieues au sud-ouest de Mons, à peu près au centre du bassin houiller du couchant du Hainaut, vulgairement nommé « le Borinage, » a lieu le même jour une procession très-remarquable.

Cette procession, où l'on ne promène que l'image de la Vierge seule sans le Saint-Sacrement, se fait de grand matin et passe par Hornu, Wasmes, Warquignies et Quaregnon. Elle se faisait autrement, dit « l'histoire de Notre-Dame de Wasmes, » le jour de la Trinité et l'on y portait devant l'image de la vierge un drapeau, sur lequel était représenté le combat pendant lequel la Vierge apparaissait au chevalier. Ces deux vers y étaient écrits, en gros caractères :

Attaques Gilles de Chin ce dragon furieux,
Et tu seras de luy par mor victorieux.

M. Lejeusne dans ses notes manuscrites, nous apprend qu'on y promenait aussi le simulacre d'un dragon, et une jeune fille de 5 à 6 ans, vêtue entièrement de blanc et que l'on nommait « la pucelette (1). » J'ignore si on la promène encore; le dragon d'osier est à à présent relégué dans un coin obscur de la tour du clocher (2).

(1) Recherches historiques sur Gilles, seigneur de Chin et le Dragon. Mons, 1825, p. 18. Wolf, N.S., p. 121.

(2) La tradition de l'endroit dit que lors de la défaite du Dragon (par Gilles) on trouva dans sa caverne une fille qu'il avait emmenée dans son repaire pour la dévorer, circonstance que rappelle la pucelette.

Digitized by Google

30 mai. — (*Ranunculus flammula*). Saint Ferdinand ; saint Félix, p. : saint Émile.

A Saint-Ghislain se chôme la fête de saint Lambert et de saint Bellerin, disciples de saint Ghislain.

Leurs reliques étaient dans le monastère de Saint Ghislain, mais celui-ci en fit don, en 1587, à la paroisse, à charge de les représenter tous les ans à l'église de Saint-Ghislain le lendemain de la kermesse, qui se célèbre le quatrième dimanche après Pâques (1).

Pendant les premières années de l'existence de la célèbre abbaye de Grand-Bigard, tous les ans le mercredi après la Pentecôte, les habitants de Bruxelles, accompagnés du clergé de cette ville et de la châsse de Sainte-Gudule, s'y rendaient en procession, pour y porter des pierres qui servaient à la construction des bâtiments claustraux. Cette coutume donna lieu à la création d'une confrérie, qui fut approuvée par l'évêque de Cambrai, Nicolas (2).

A Louvain, le quatrième jour de la Pentecôte de chaque année une procession, dans laquelle on chantait des litanies, se rendait au monastère de Ter Bank.

Cette cérémonie est mentionnée dans les actes du chapitre de 1332 (3).

(1) H. d. l. V. d. Saint-Ghislain, p. 140.

(2) H. d. E. d. B., t. I, 368-9.

(3) E. Van Even, p. 8.

Digitized by Google

31 mai. — (*Lilium pomponicum flavum*). Sainte Pétronille.

Le jeudi après la Pentecôte était autrefois à Moerzeke, dans le pays de Termonde, un jour de grande jubilation.

De tous les villages environnants on se rendait au Castel, appelé vulgairement « Hoog-Castelle, » pour assister à la messe qui s'y célébrait ce jour dans la vieille chapelle dédiée à Notre-Dame. Après la cérémonie religieuse, avait lieu une fête d'un genre tout particulier : on conférait d'abord des charges ridicules, comme l'emploi de receveur à celui qui avait dissipé sa fortune ou qui, au service de la commune, avait mal fait ses comptes de dépense ; celui de veneur à celui qui, en poursuivant du gibier, était tombé dans un fossé ; celui de conseiller à celui qui avait donné quelque conseil ridicule dans une affaire sérieuse ; celui de cocher ou de charretier à celui qui avait versé en conduisant une voiture ou charrette, etc., etc.

Puis une femme grotesquement habillée en grande dame ou « Mevrouw, » assise sur un chariot chargé de fumier et traîné par quatre haridelles et accompagnée d'une foule de jeunes gens, à pied et à cheval, qui entouraient ou suivaient ce char de triomphe, faisait le tour de la place et descendait de son char aux huées de tous les assistants.

Pour terminer la festivité, on exposait à ferme la chasse aux sauterelles, la pêche sur une montagne sans eau, etc.

Tout paysan de la contrée qui manquait de se rendre à cette fête, y était conduit garotté avec des liens de paille aux pieds et aux mains.

Mais l'invasion française mit fin à la chapelle aussi bien qu'à la fête populaire.

Sur les ruines de la chapelle s'élève maintenant un petit sanc-

Digitized by Google

tuaire où s'honore encore l'ancienne image de la sainte vierge qui s'est conservée, mais la fête qui, de temps immémorial, avait lieu dans le voisinage de cette chapelle ne s'est plus rétablie.

On voit encore, le troisième jour de la kermesse de Moerzeke, une cinquantaine de jeunes gens déguisés et montés à cheval, arriver sur le sommet de la colline pour y passer la journée, mais ni le cortège, ni la vente publique, ni le repas commun, n'existent plus. Une chanson se rattache encore au souvenir de l'ancienne coutume. La voici :

Soon wie op den Castel-dagh
Spyze brenght tot het gelagh,
En vergeet te eyschen gelt,
Van selfs wordt hun niet getelt :
Ist dat hy vermaningh doet,
Soo vervalt hy in de boet,
Van te drincken wyn oft bier,
Eenen beker dry of vier,
Of soo veel als hy vermach:
Waer by comt de roep en lach
Van een yder, die hem spot,
Als te zyn soo groote sot,
Die een wet, geacht soo goet,
Heeft vertreden met den voet (1)?

(1) K. e. L. 1841, p. 71; Schayes, p. 203-4; Maestertius, p. 143.

Digitized by Google

Digitized by Google

JUIN.

Les plus anciennes dénominations anglo-saxonnes du mois de juin sont « Lida, aerra Lida, Searmônad et Midsumormônad. » Beda, traduit « lida » par « blandus, » doux, ou « navigabilis, » navigable (de « lide, » en anglais « lithe, » en vieux-teuton « lîdan, » calmer, ou de « lîda, » calme).

Charlemagne donna à ce mois le nom de « Brâchmônâth, » mois de jachère, qui s'est conservé en flamand, bien qu'il soit moins usité en Belgique que celui de « zomermaend » mois d'été et celui de « weimaend » ou « wedemaend, » (de « wieden, » sarcler).

L'explication des autres termes dont les Flamands se sont jadis également servis pour désigner le mois de juin, tels que « langdagmaend, » mois du long jour et « roozenmaend » mois des roses, n'offre aucune difficulté.

La dénomination de « sommertras » ou « somairtras » qui se trouve dans des documents romans répond à celle de « braekmaend. » « Somair, sommert » en wallon, c'est la terre qui, après avoir porté du blé ou de l'avoine, se repose, terre labourable ou laissée en jachère. Voilà pourquoi le nom de somairtras est encore employé pour désigner le mois de mars.

Digitized by Google

1er juin. — (*Rosa entea.*) Saint Octave; saint Pamphile; saint Nicodème.

L'ancienne fête du chant des épis (aerensangh-feest) se célébrait dans les premiers jours de ce mois, plus tôt dans l'une, plus tard dans l'autre localité. On parcourait les champs avec les emblèmes des divinités païennes, on implorait leur bénédiction pour les moissons en chantant des hymnes. Le christianisme lutta longtemps contre cet usage qui ressemblait à celui des « Ambarvalia » des Romains, et bien que le vingt-huitième article du concile de Leptines défendit expressément cette cérémonie, elle subsistait encore plusieurs siècles après (1).

---

2 juin. — (*Anagalis arvensis*). **SS. Marcellin, Pierre, Érasme, mart.**; saint Érasme, vulgairement appelé « saint Agrappo » à cause de son martyre, est très-honoré dans l'église de Saint-Georges, à Leffe, près de Dinant, où viennent presque tous les jours de nombreux pèlerins invoquer son intercession contre les coliques.

Le samedi, après la Pentecôte clôture le « temps pascal; » car bien qu'on désigne d'ordinaire de ce nom le temps destiné à l'accom-

(1) Coremans, p. 24. — Schayes, L. P. B., t. II, 84.

Digitized by Google

plissement du devoir pascal, on appelle, ainsi à proprement parler, les cinquante jours depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, auxquels il faut encore ajouter l'octave de cette dernière fête (1).

---

3 juin. — (*Rosa provincialis*). Saint Adelbert; sainte Clotilde, épouse de Clovis, morte en 540.

Le dimanche après la Pentecôte se célèbre la fête de la Trinité. Ce n'est qu'en 1260 que le concile d'Arles ordonna la célébration de cette fête. Car chaque dimanche de l'année étant destiné à l'adoration de la sainte Trinité, il n'y avait dans les premiers temps aucun jour de fête particulier institué en son honneur. Mais comme, vers le IX^e^ siècle, il se manifesta une dévotion toute particulière envers la Trinité, on lui consacra, d'abord dans quelques endroits, un jour spécial, usage qui se propagea tellement dans le monde catholique, que l'Église jugea à propos de le sanctionner en le rendant général (2). Quoiqu'elle n'en fît pas un jour de grande solennité, cette fête est néanmoins observée en Belgique par beaucoup d'établissements religieux et laïcs.

La procession qui avait autrefois lieu ce jour-là dans la célèbre abbaye d'Afflighem, se faisait avec beaucoup de pompe. Les processions des villages d'Hekelghem et de Meldert venaient se joindre à celle des religieux, et depuis 1680 les gildes des villages susdits accompagnaient les processions de leurs églises respectives (3).

A Anvers, avait lieu jadis ce jour-là la célèbre procession dite de

(1) Cornet, p 138-9.
(2) Cornet, p. 141-2.
(3) H. d. E d. B, t. I, 517.

Digitized by Google

la Circoncision ou « Snydenisomgang, » qui, pendant des siècles, fut la principale fête de la ville.

Ce n'est que vers le commencement du XIVe siècle que cette procession paraît avoir été instituée. Car parmi les comptes de la ville, de l'an 1324 nous trouvons l'indication du vin d'honneur offert aux abbés de Perk, de Grimbergen, d'Averbode, de Tongerloo, de Saint-Bernard et de Saint-Michel, qui suivirent cette procession. L'abbé de Saint-Michel y porta le « Sanctuarium » et chanta la messe, et les trompettes de la ville accompagnèrent le « heiligdom. »

Déjà plusieurs semaines avant la solennité, on envoyait des messagers pour inviter les prélats des abbayes principales du Brabant et de la Flandre à assister à la fête, de sorte que souvent huit à dix abbés, accompagnaient la procession. Les garçons, portant leurs « staven », les précédaient et quatre torches énormes, dont les porteurs recevaient chaque fois de nouveaux « gordelriemen » et « bocranen hoeden » pour être garantis de la cire qui tombait, marchaient devant la relique, enfermée dans une caisse d'argent et portée sous un dais précieux.

Tout le clergé et toutes les autorités de la ville accompagnaient le cortège. Le « schoute, ambtman, rentmeester et schepenen » ainsi que tous les clercs et valets de la ville recevaient à cette occasion de nouveaux gants et des chapeaux dits « steenen hoeden », que portaient aussi les porteurs du dais. Les valets de la ville (stadsdienaers) tenaient à la main des verges blanches, usage qui s'est conservé dans maint village de la Campine et du pays de Limbourg.

Les personnes représentant des prophètes, des apôtres, des rois, des chevaliers et d'autres personnages saints ou historiques, étaient habillés aux frais de la ville et suivaient le cortège en char ou à cheval. Le nombre des pots de « vin de la ville » ou « stadswyn » qui était présenté aux prélats, aux magistrats et employés de la ville, et aux nombreux ménestriaux et musiciens qui accompagnaient la procession, montait quelquefois à trois cents.

Digitized by Google

Les personnes représentant les apôtres, etc., étaient en outre régalées d'un repas que la ville leur donnait, le jour du saint Sacrement au couvent des Beggards (1).

A Bruges, l'archiconfrérie de la sainte Trinité, érigée dans l'église de Saint-Gillis et renommée par les indulgences que lui ont accordées plusieurs papes, célébrait sa fête patronale (2).

Dans la même ville la confrérie de « l'Arbre sec, » une des plus illustres et des plus anciennes du pays, instituée en 1421 et supprimée par la révolution, chantait en ce jour l'une des deux messes solennelles, qu'elle faisait célébrer chaque année à l'église de l'abbaye d'Eeckhoute. L'autre se célébrait à la Nativité de la Vierge. On faisait pendant ces messes d'amples distributions de pain aux pauvres (3).

A Bruxelles, se faisait le jour de la Trinité une procession à Notre-Dame de la Chapelle, à laquelle assistaient les esclaves rachetés en Barbarie par les religieux de la Rédemption. Chaque esclave libéré, revêtu de ses anciens habits d'esclavage, était conduit par un enfant habillé en ange (4).

A Gerpinnes, village très-ancien, situé entre Fosses et Walcourt (patrie de sainte Rolande), a lieu tous les ans en ce jour une procession très-suivie qui parcourt sept villages et qui dure un jour entier.

A Gand la Société royale de Rhétorique célèbre sa fête.

Cette Société qui portait autrefois le nom de rhétorique ou des amis de la Fontaine d'Hippocrène « Rederyke kunst- en Toneel-Maetschappy der Fonteyn, » est l'une des plus anciennes de la

(1) Mertens, t. II, 157-158; t. III, 28-31.

(2) Beweeg-Redenen tot de devotie van het Artsbroederschap der alderheyligste Dryvuldigheyt ingestelt in de parochiale kerke van Sint Gillis binnen Brugge. Brugge, 1770.

(3) A. d. l. S. d. E. d. B., 2e série, t. I, 379.

(4) Schayes, p. 155.

Digitized by Google

Flandre, et après celle de la Fleur de Baume « Balsembloem, » la plus célèbre des six chambres de Rhétorique qui florissaient à Gand au moyen âge.

Le règlement qu'elle reçut des magistrats en 1448, n'était qu'un renouvellement de ses anciens statuts ; car l'année 1435, lors d'un concours de poésie et de représentation théâtrale à Dixmude, elle avait déjà remporté un second prix.

Les membres se réunissaient d'abord à l'auberge du Cerf (maintenant Hôtel des Pays-Bas), au Marché aux Grains, qu'ils quittèrent à la fin du xv^e^ siècle pour aller s'établir à l'auberge de la Grande-Fontaine, place du Lion d'or. Ces deux lieux de réunion se trouvaient situés dans la paroisse de Saint-Nicolas ; voilà pourquoi la chambre des Fontainistes se mit en 1410 sous l'invocation de la sainte Trinité, fêtée en cette paroisse, et ses membres furent souvent appelés Trinitaires « Trinitaristen » (1).

A Mons, se fait, le jour de la Trinité, la célèbre procession dite du « Doudou » ou le Lumeçon.

La fête communale, ou kermesse de Mons, dont le Lumeçon est la principale illustration, doit son origine à une procession faite en 1349, à la suite de laquelle une épidémie qui sévissait dans la ville depuis plusieurs mois, disparut entièrement.

Après avoir épuisé toutes les ressources de l'art pour se rendre maître de cette terrible maladie, on résolut d'implorer la miséricorde divine par des prières publiques, et le clergé annonça une procession solennelle.

Ce fût le 7 du mois d'octobre 1349, que le clergé et les habitants sortirent processionnellement de Mons, avec les reliques de Sainte-Waudru, leur glorieuse patronne. Ceux de Soignies vinrent à leur rencontre, avec le corps de saint Vincent. Les deux cortèges se réunirent aux bruyères de Casteau, où l'on avait arboré une croix fort

(1) Voisin, p. 222-3.

Digitized by Google

élevée; au pied de laquelle on dressa un autel pour y célébrer le service divin. Les châsses furent placées sous un pavillon et l'on alluma un grand nombre de cierges. Les annalistes du Hainaut disent que plus de cent mille personnes assistèrent à la messe solennelle, que le doyen du chapitre de Soignies, Etienne Malion chanta en l'honneur de la sainte-Trinité.

Pendant huit jours les corps saints restèrent en ces lieux exposés à la vénération publique. Les pestiférés ne cessèrent de s'y rendre de toutes parts, et le ciel entendit les lamentations du peuple : le fléau disparut rapidement de toute la province.

En reconnaissance d'un si grand bienfait, le clergé et le magistrat de Mons établirent une procession solennelle à célébrer tous les ans, en l'honneur de la sainte Trinité et de sainte Waudru.

Cette procession se fit d'abord le 7 octobre; mais, en 1352, elle fut fixée au jour même de la Trinité. Elle éclipsa bientôt celle de l'Ascension, qui avait pour origine la délivrance d'un incendie, et devint la procession principale de la ville.

Le magistrat, le clergé des paroisses, les couvents d'hommes, les confréries, les corps de métiers et les serments y assistaient et tous y paraissaient dans le plus grand apparât.

Le tour de la procession fut marqué en 1354 par cinq croix de pierre, et le chemin qui mène à la place Saint-Lazare a conservé le nom de « Chemin d'el'pourcession. » C'était sur cette place que la procession faisait une halte, et qu'une collation était offerte au magistrat et au clergé; les membres des corps de métiers, des confréries et des serments faisaient de franches lippées. Les frais de ces repas en plein air et de ces libations, étaient couverts, moitié par la ville, moitié par les chanoinesses. En revanche, celles-ci avaient droit à une redevance de vin, de la part du comte de Hainaut, leur abbé séculier, lorsque ce souverain assistait à la procession, ce qui, surtout au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, arrivait très-souvent.

Les dépenses que la procession occasionnait chaque année à la

Digitized by Google

ville pour l'acquisition de vivres tels que pains, jambons, etc., de vin, de « cervoise » (bière), et de robes, chaperons et ceinturons neufs, enfin de poudre pour les serments, qui faisaient de nombreuses décharges de mousqueterie pendant le parcours, étaient assez considérables.

A la procession même c'est surtout le char d'or ou « car d'or » qui a constamment attiré les regards de la foule. Il sert à voiturer les reliques de sainte Waudru, au seul jour de la kermesse, et ne peut être traîné sans danger, dit-on, que par des chevaux de brasseurs. Son origine est probablement aussi vieille que la procession même. On le trouve mentionné en 1422, comme étant d'un ancien usage. Seulement le char moderne bien qu'il ait été construit sur un plan dressé d'après celui qu'il remplaça en 1700, n'est plus garni de sonnettes et les séraphins qui le surmontent, au lieu de soutenir des instruments de musique, élèvent les mains vers le ciel, ou supportent des médaillons sur lesquels sont peintes des inscriptions en l'honneur de Sainte-Waudru.

Les reliques de cette sainte sont renfermées dans deux châsses, dont l'une, ayant la forme d'un temple gothique, renferme son corps, tandis que l'autre contient son chef. Ces châsses, aujourd'hui en bois doré, étaient avant la révolution française en argent doré, et la dernière rayonnait de bijoux et de pierres précieuses.

Relégué dans une remise, proche de l'église de Sainte-Waudru, d'où il ne sortait que pour la procession, le car d'or ne fut guère entretenu et resta exposé à l'humidité pendant toute l'année.

Lorsque les fêtes de la République française furent implantées en Belgique, les municipaux jetèrent les yeux sur le « car d'or », et ils en firent un char de triomphe, sur lequel siégèrent, aux fêtes décadaires, les déesses de la liberté.

Rendu à son ancienne destination, lors du rétablissement de la procession, le char fut livré de nouveau aux dégradations lentes de l'indifférence, jusqu'à ce qu'enfin la fabrique de Sainte-Waudru, tou-

Digitized by Google

chée de l'état déplorable dans lequel il se trouvait, le fit restaurer en 1845. Depuis il est redevenu l'objet de l'admiration du grand nombre de « chabourlettes » ou étrangers qui à l'époque de la kermesse viennent de tous côtés visiter la capitale du Hainaut, pour voir la procession et surtout le « lumeçon » (1). C'est ainsi qu'on nomme la représentation du combat de saint Georges avec le dragon qui se fait chaque année après la procession devant le bourgmestre de Mons et des échevins, sur la Grand'Place de la ville.

Il existe une grande diversité d'opinions sur la signification de ce combat simulé. Les uns ont fait de saint Georges le célèbre chevalier Gilles de Chin, qui, selon la tradition, tua à Wasmes, vers 1133, un monstre épouvantable ou à ce que d'autres disent, dessécha les marais des environs de Wasmes, et délivra le pays de leurs exhalaisons pestilentielles. D'autres supposent que la fête a été instituée en l'honneur d'une victoire remportée par les communes affranchies sur la féodalité.

M. Léopold Devillers dans son excellent travail sur la procession de Mons a prouvé jusqu'à l'évidence que la cavalcade de saint Georges et le lumeçon ne sont autre chose qu'une représentation faite par les confrères de Saint-Georges.

Vers 1390 Guillaume de Bavière, comte d'Ostrevant, fils d'Albert, comte de Hainaut, établit, à Mons, une confrérie sous l'invocation de saint Georges, patron de la chevalerie. Cette confrérie devint très-célèbre. Guillaume en était le chef, et on n'y recevait que l'élite de la noblesse. Les chevaliers du Hainaut assistèrent à plusieurs expéditions, sous la bannière de leur illustre fondateur, laquelle portait la figure de saint Georges. Leur chapelle construite en 1390 près de la « Maison de Paix » (Hôtel de Ville) était surmontée d'une statue de saint Georges, en cuivre doré, qui fut transportée depuis au-des-

(1) « Lumeçon » s'appelait jadis chaque parade ou évolution militaire qu'une troupe exécutait devant un souverain, un seigneur ou une autorité, pour leur rendre hommage.

Digitized by Google

sus de la porte du corps-de-garde de l'Hôtel de Ville, d'où elle a disparu dans ces derniers temps.

Conformément à une ordonnance de Guillaume de Bavière, de l'an 1405, les confrères de saint Georges devaient se rendre à la procession de Mons, vêtus d'une robe sans camail, ayant une ceinture blanche, une écharpe verte, un chapeau de même couleur, et portant une verge blanche; ils firent davantage : ils y assistèrent avec tout un cortège, représentant le triomphe du saint sur le dragon.

Après Guillaume de Bavière, la confrérie de Saint-Georges, de même que la chevalerie de Barbefosse, périclita, et la chapelle ne fut plus fréquentée que par le magistrat et par les bourgeois.

Les pères minimes qui la desservaient avec le concours du « chapelain du magistrat, » lui donnèrent en 1618 le corps de saint Georges, et depuis lors on ne cessa de porter à la procession, en tête de la magistrature communale, cette châsse qui appartient aujourd'hui à la paroisse de Sainte-Élisabeth. C'est en face de cette chapelle, située à front de la Grand'Place, que chaque année à l'issue de la procession, saint Georges, le dragon et leur suite, viennent faire le lumeçon.

Saint Georges, à cheval, portait le costume d'un chevalier. Il avait sur l'arçon de sa selle une statuette de la Vierge, que le peuple appela sa « poupée. » Le dragon fut figuré par un monstre fantastique, au corps couvert d'écailles, à la queue longue et hérissée. On lui adjoignit des « diables » noirs armés de bâtons au bout desquels sont attachées des vessies gonflées de vent, et des « hommes sauvages » entièrement vêtus de feuilles de lierre, qui sont autant de figures emblématiques de l'hérésie, tandis que saint Georges eut pour aides les courageux « chins-chins, » hommes d'armes, grotesquement vêtus, bariolés de toutes couleurs et enfermés dans des chevaux en osier, attachés à leur ceinture, complètement harnachés et couverts d'une housse qui cache les jambes de ces cavaliers. Ils

Digitized by Google

courent en faisant faire diverses évolutions à leurs chevaux et doivent probablement leur nom au bruit des nombreuses sonnettes qui entourent le col de leurs boules-dogues ou chevaux.

Cette cavalcade devint bientôt l'objet et l'admiration du peuple, et le chant du « doudou » (1) qui l'accompagne est l'air chéri de toute la ville. La Belgique en a fait un air national, qu'elle a marié à la « Brabançonne, » aux fêtes de septembre de l'année 1848.

Pour démontrer le charme incroyable qu'exerce cette joyeuse chanson populaire sur chaque enfant de Mons, il suffit de remémorer le fait raconté par M^me^ Clément dans son bel ouvrage sur les fêtes civiles et religieuses.

« Dans un des régiments français qui faisait partie de l'armée d'Italie en 1799, un bataillon presque entièrement recruté à Mons, formant une première avant-garde, se voyant entouré et poursuivi par l'ennemi, se préparait à mettre bas les armes, lorsqu'un jeune fifre s'avisa de jouer le « Doudou ». Les sons aigus de cet instrument, pénétrant à l'instant les oreilles montoises, électrisèrent tellement

(1) Le voici tel que M. L. Devillers l'a publié :

Nos irons vir l' car d'or
A l' pourcession de Mon ;
Ce s'ra l' poupée saint Georg',
Qui no' suivra de long ;
C'est l' doudou, c'est l' mama,
C'est l' poupée, poupée, poupée,
C'est l' doudou, c'est l' mama,
C'est l' poupée saint Georg' qui va

Ce n'est que plus tard que l'on termina ce chant par le refrain suivant :

Les gins du rempart
Riront comm' des riards
Dé vir tant dé carottes,
Les gins du culot
Riront comm' dés sots.
Dé vir tant dés carott' à leu' pots

Digitized by Google

leur imagination par l'espoir d'entendre encore cet air national sur le carillon de Mons, que chaque homme devint un héros.

« Sans attendre le commandement du chef, ils firent volte-face, et la baïonnette en avant, ils culbutèrent avec tant de furie l'ennemi vainqueur, que celui-ci craignant d'être tombé dans une embuscade, se sauva à son tour abandonnant ses armes pour fuir au plus vite.

» Après cette victoire presque incroyable, les Montois, maîtres du champ de bataille, se prirent par la main et dansèrent en chantant le « Doudou », sans penser à la fatigue d'une si laborieuse journée. »

Quant à la procession même qui sort encore chaque année le premier jour de la kermesse de Mons, elle a conservé en partie son caractère primitif.

Vers neuf heures, l'administration communale, précédée d'un corps de musique et de la cavalcade de Saint-Georges et escortée de la garde municipale (sapeurs-pompiers) se rend de l'hôtel de ville à l'église de Sainte-Waudru.

A leur arrivée, on met la châsse de Sainte-Waudru sur le « car d'or »; ensuite, on chante la grand'messe, pendant laquelle le clergé des autres paroisses arrive et se range dans le chœur.

Vers dix heures et demi, la procession se met en marche, au son des cloches et du carillon, qui éparpille dans l'air les notes étincelantes du « Doudou ».

Elle parcourt un assez long itinéraire et s'arrête à divers endroits, où le prêtre placé dans la conque du char, fait lecture des miracles opérés par l'intercession de sainte Waudru.

Les enfants de l'hospice des orphelins marchent en tête. Puis s'avancent successivement les paroisses, avec les images et les reliques des saints qu'elles honorent. De jeunes hérauts à cheval portent les bannières ou gonfalons des confréries. La musique précède le « car d'or ». Le char est traîné par six des plus beaux che-

Digitized by Google

vaux des brasseurs de la ville, montés par des cochers en costume du XVII^e siècle.

Le clergé vient ensuite. Le doyen de Sainte-Waudru tient à la main l'antique croix abbatiale du noble chapitre de Mons. Le Saint-Sacrement n'est point porté à la procession du dimanche de la Trinité, ce qui prouve l'ancienneté de cette procession.

L'administration communale suit le clergé et le cortège est fermé par le corps des sapeurs-pompiers. L'illustre Saint-Georges à cheval, revêtu d'un justaucorps de buffle, couvert d'un casque et armé d'une lance, d'un glaive et d'une paire de pistolets, termine la procession; tandis que les chins-chins, le dragon et ses satellites, pour prix des inconvenances qu'ils y commirent vers 1821, doivent attendre à la porte de la cathédrale la rentrée de la procession.

Vers midi la procession rentre à Sainte-Waudru. L'administration, entourée du cortège qui l'accompagnait à son arrivée, retourne à l'hôtel de ville, et le carillon annonce que le lumeçon va commencer.

Comme dans les siècles passés, l'autorité communale préside au combat, du haut de l'escalier de la chapelle de Saint-Georges, une musique bruyante et le carillon, avec la grosse cloche de la tour du château, ne cessent de jouer le « Doudou » et la garde municipale marche triomphalement, en faisant des feux de pelotons.

Le dragon, guidé par deux vigoureux gaillards, promène sa formidable queue de droite à gauche et renverse tout ce qui se trouve sur son passage. Le chevalier et son coursier reçoivent force horions, pendant que les chins-chins traînent les diables par les pieds tout autour de la place, au grand divertissement de la foule. Enfin Saint-Georges, fatigué d'avoir recours à la lance, prend les pistolets et les tire à bout portant dans la gueule du monstre qui expire au milieu des cris de joie.

Après sa victoire, saint Georges est reçu sous le portail de l'ancienne chapelle, où le bourgmestre le complimente et lui donne le louis d'or traditionnel comme gratification.

Digitized by Google

Puis les chins-chins vont par la ville demander, de porte en porte, le prix de leur dévouement (1).

A Renaix ou Ronsse se fait ce jour une procession solennelle à laquelle est portée la châsse de saint Hermès, patron de la ville.

Autrefois, quand le cortège arrivait au pont de pierre, il s'y trouvait une longue file de paysans à cheval, quatre artisans se chargeaient de la sainte châsse qu'un prêtre monté à cheval devait accompagner et la troupe se mettait en mouvement pour parcourir avec les reliques vénérées les champs et les prairies des environs, tandis que la procession continuant tranquillement son chemin retournait à l'église.

Vers le soir, après un parcours de sept heures, le cortège revenait, annoncé par le tintement des clochettes qu'un jeune homme, à la tête de la troupe, portait dans ses mains et faisait continuellement sonner, et par le cri monotone : « De Titel komt! De Titel komt! » cri, auquel les habitants de Renaix sont redevables de leur surnom de « Titel ».

La population presque entière assistait à l'entrée des paysans. Le clergé allait processionnellement au devant des cavaliers, reprenait la châsse et la reportait à l'église de Saint-Hermès. En même temps une troupe nombreuse de petites filles bien décorées de rubans et de nœuds, leur pasteur en tête, allait à la rencontre du cortège et accompagnait les saintes reliques jusqu'à la Grand'Place, au milieu de laquelle se trouvait alors une petite mare. Arrivées-là, les filles, quittant tout-à-coup la procession, se jetaient sur leur pasteur et le poursuivaient en courant plusieurs fois autour de la mare, jusqu'à ce qu'il terminât ce jeu en se jetant au milieu de l'eau (2).

A Tronchiennes il était autrefois d'usage de porter la châsse de saint Gérulphe processionnellement à Mérendré, lieu de naissance

(1) Notice historique sur la procession de Mons, par L. Devillers. Mons, 1855.

(2) K. e L., 1813, p. 83.

Digitized by Google

de ce saint, en mémoire de ce que le corps de ce saint y avait été inhumé avant d'avoir été transporté à l'église de Tronchiennes.

A présent on y fait seulement une procession solennelle (1).

Grand pèlerinage à Walcourt, à Givet et à Marche. La célèbre procession de Walcourt (2) se fait au milieu d'un concours de monde, dont on peut évaluer le chiffre à 25,000 personnes. La France en fournit un bon contingent. On représente à cette occasion l'apparition de la statue de la Vierge telle qu'elle fut sur un arbre de l'abbaye du Jardinet.

A Yernawe, hameau de la commune de Saint-Georges, dans la province de Liége, les habitants vont prier sous le tilleul, qui couronne le sommet de la montagne, comme dans un oratoire (3).

(1) Het leven, enz., van den H. Gerulphus. Gent, 1813, p. 44-58.

(2) Saint Materne y bâtit une église qu'il consacra à la sainte Vierge; en 1304 cette église fut brûlée et l'image de la vierge transportée miraculeusement dans un jardin, où en 1327, Thierry de Walcourt fit bâtir un monastère qu'on appela le « Jardinet. »

Depuis ce temps les comtes de Rochefort, qui étaient de la maison de Walcourt (1), assistaient à la procession le jour de la Trinité à Walcourt, et l'usage s'en est conservé ; car encore aujourd'hui un personnage à cheval et armé en chevalier représente le comte de Rochefort.

(3) Bovy, t. II, 241.

(1) Vers 1206 Berthe, comtesse de Looz et de Duras, épousa Wéry de Walcourt, et lui apporta les terres de Rochefort, de Montaigu, d'Herbeumont, d'Orjo (*).

(*) Vasse, p. 41.

Digitized by Google

4 juin. — (*Dianthus Chinensis.*) Saint François Caraccioli; saint Gautier, saint Quirin; saint Martial; saint Optat.

Pendant l'octave de la Trinité, le pèlerinage « Notre-Dame des Sept Douleurs à Lede, village près d'Alost, était jadis presque aussi fréquenté que celui de Hal. Sous le régime autrichien les magistrats d'Alost y faisaient célébrer chaque année, le mardi de l'octave, un service solennel pour l'acquit d'un vœu, et s'y rendaient en cortége, accompagnés des professeurs du collège et de leurs élèves ainsi que d'un grand concours de fidèles (1).

---

5 juin. — (*Rosa Sinica.*) Saint Boniface, archevêque de Mayence.

C'est le jour du grand apôtre d'Allemagne, que se faisait autrefois, à Bruxelles, l'ommegang annuel en commémoration de la célèbre bataille de Woeringen qui, en 1288, valut à Jean I^er^, duc de Brabant, la conquête du Limbourg (2).

A Gand, le mardi après le jour de la Pentecôte, les tisserands célèbrent leur fête connue sous le nom de « wevers mestdag » ou « gezworene dingsdag. »

(1) De Smet, p. 103.

(2) F. Payottenland. Bruxelles, p. 42.

Digitized by Google

6 Juin. — (*Dianthus deltoïdes.*) Saint Claude; saint Norbert.

Saint Norbert, fondateur de l'ordre des prémontrés, a bien mérité de l'église d'Anvers en extirpant l'hérésie de Tanchelin; il mourut en 1134.

Selon la tradition universelle de son ordre, la sainte Vierge accompagnée d'une troupe innombrable de bienheureux, apparut au saint instituteur, et l'engagea à fonder un ordre de religieux, dont elle promit de se montrer, en toute rencontre, la patronne et l'avocate. Elle chargea en même temps les anges de lui remettre une robe blanche, pour attester, par la couleur même le respect et le culte de ses enfants, envers l'Immaculée Conception. Voilà pourquoi saint Norbert plaça sous la tutelle de Marie non-seulement la première maison de son ordre, au lieu dit Prémontré, mais encore tous les établissements de ses religieux en Belgique. Aussi voulut-il, non content d'offrir dans le vêtement même de son ordre, un témoignage de son amour pour la Vierge Immaculée, stimuler par un exercice solennel la piété de ses enfants à l'égard du mystérieux privilège de leur patronne; il écrivit à cet effet, de sa propre main, un office spécial, dont il ordonna la récitation dans le chœur, usage qui a lieu encore chez les Prémontrés le samedi de chaque semaine. Dès 1302, un chapitre général décréta la célébration de la fête de la Conception immaculée, le 8 décembre, dans toutes les maisons de l'ordre (1).

De quatorze communautés que les Norbertins ou Prémontrés eurent dans les provinces belges il n'existe plus aujourd'hui que les couvents de Grimbergen, de Héverlé, de Testelt et de Tongerloo.

C'est aussi l'anniversaire de l'institution des religieuses de la Visi

(1) B. M., p. 120.

Digitized by Google

tation de Notre-Dame commencée à Annecy en Savoie, en 1610, par le B. François de Sales, évêque de Genève, et Jeanne Françoise Fremiat, dame de Chantal, qui en fut la première religieuse (1).

A Gand les repasseuses qui célèbrent le jour du Saint-Sacrement, leur fête patronale, chôment la veille de cette fête, vulgairement appelée « strykerkens avond », veille des repasseuses.

---

7 juin. — (*Chironia centaureum*). Saint Landolphe ; sainte Pauline ; saint Robert.

La « Fête-Dieu » ou « H. Sacraments-dag, » qui se célèbre le jeudi après la fête de la Sainte-Trinité, est consacrée au mystère de la présence réelle dans l'Eucharistie. Cette fête, dont nous devons l'institution à la révélation de sainte Julienne, fut célébrée pour la première fois à Liége dans l'église de Saint-Martin (en 1246), d'où cet usage se répandit dans toutes les villes des Pays-Bas. Le pape Urbain IV, à cette époque archidiacre de Liége, l'étendit plus tard à l'Église universelle, et le concile de Vienne, en France, tenu en 1311, sous le pontificat de Clément V, décréta que cette solennité serait célébrée par tout le monde catholique. Les papes qui suivirent, favorisèrent la célébration de cette fête en accordant différentes indulgences et en encourageant les fidèles à la fêter d'une manière solennelle.

En Belgique, comme en France, la grande procession du Saint-Sacrement, la partie la plus éclatante de la fête, se trouve reportée au dimanche suivant, et bien qu'elle ne se fasse plus avec autant

(1) Henri de Maupas du Tour, 2e part., p. 1.

Digitized by Google

de pompe qu'autrefois, c'est encore la procession la plus solennelle de toute l'année. Les belles prières de saint Thomas d'Aquin, les reposoirs, les fleurs dont on sème la route de la procession, tout contribue à donner à la Fête-Dieu un caractère de magnificence et de splendeur (1).

A Eecloo la première foire de l'année a toujours lieu le jour de la Fête-Dieu.

A Gand les membres de la confrérie du Saint-Sang, de même que les Augustins, dans l'église desquels cette confrérie avait été érigée, visitaient chaque année, le jour du Saint-Sacrement, en grande cérémonie la chapelle du Saint-Sang, et recevaient pour cela tous les ans de la trésorerie de la ville la somme de 400 florins, en vertu de l'édit de l'an 1672.

Si l'on en croit la tradition, trois individus sacrilèges enlevèrent vers l'an 1350, de l'église des Augustins, un ciboire contenant des hosties, qu'ils cachèrent dans une prairie voisine, où on les trouva miraculeusement ensanglantées. On bâtit en mémoire de ce miracle, une chapelle dite « het H. Bloed capelleken, » laquelle ayant été ruinée par les calvinistes, fut reconstruite sous le règne d'Albert et d'Isabelle. En même temps on érigea la confrérie dite du Saint-Sang ou « de confrerie van het H. Bloed (2). »

A Huy la procession était autrefois accompagnée de tous les serments qui, après la procession, marchaient, comme dit Melart, « en bel équipage et arroy vers le marché, où ils se rangeoient en ordre de bataille, deslaschans force coups de harquebuses, desquelles ils faisoyent aussi une salve à une troupe de cavalliers, conduits par un saint George et très-bien armez, de là ils se retiroient, le reste se passant en mutuels banquets et festes qui duraient entre lesdits arbalestriers principalement plusieurs jours (3) ».

(1) Cornet, p. 152-166; De Smet, M. d. M., p. 153-155.
(2) Dierickx, D., t. II, 632-4.
(3) Schayes, p. 152.

Digitized by Google

« Celui qui ne se rend pas à la procession de la Fête-Dieu, entre le cimetière de saint Rombaut et le pont du Chien, sera puni de l'amende d'une demi-livre de cire, à moins qu'il ne soit muni d'une permission du chef, » disent les statuts des serments de Malines (1).

A Merchten se fait ce jour le tir à l'oiseau de la gilde des archers de Notre-Dame.

Ces archers de Notre-Dame remportèrent à deux reprises à Bruxelles, le prix de la plus belle entrée. En 1532 ils y allèrent au jeu des haies (haeghspel), tir ouvert surtout aux campagnards, les uns à pied, les autres à cheval et accompagnés de chars.

A Molenbeek, où leur cortège s'arrangea, un grand nombre de paysans des localités voisines, se joignirent à eux pour leur faire honneur. Tous portaient une chemise au-dessus de leurs pourpoints, des bas noirs et un bonnet de même couleur, orné d'un plumet de papier découpé.

En 1565 à un autre jeu des haies, plusieurs archers de Merchten étaient à cheval ; tous les autres portaient un arc bandé, un carquois, et à la ceinture, une corde de rechange. Un justaucorps bleu, frisé et à bordures de parchemin blanc, des boutons de verre blanc, des manchettes, des pourpoints blancs, des ceinturons de même couleur, des chapeaux ou bonnets bleus à plumes blanches et bleues, et des bas noirs composaient leur costume. Beaucoup d'entre eux avaient un chapeau de soie orné d'une chaîne d'or. Ils étaient au-delà de 200, et logèrent tous à la même auberge, à la Porte d'Or (de Gulde poorte) (2).

Les habitants de Russon venaient autrefois en procession à la « sainte Chapelle » (heilich huys) formant les limites des villages de Herstappe et de Russon, et ceux de Herstappe étaient tenus de leur y apporter un tonneau de bière et des tartes pour déjeûner.

(1) Journal de Malines, 24 avril 1842.
(2) H. d. E. d. B., t. II, p. 80-81.

Digitized by Google

Cette sainte chapelle domine la vaste plaine où le 22 septembre 1408 se donna la terrible bataille d'Othée et où dorment tant de milliers de victimes, la terre s'y distingue encore aujourd'hui par sa fertilité. C'est pourquoi les Flamands la nomment « grooten-aard, » grande culture (1).

A Spa, on s'empresse, le jour du Saint-Sacrement, de ramasser les fleurs et les feuilles sur lesquelles la procession a marché. On en donne à manger aux bestiaux, particulièrement aux chevaux, pour les préserver de toute maladie; on garde le reste pour en brûler quelques-unes avec le buis bénit, lorsque l'orage gronde fortement.

A Ypres, où la confection des dentelles dites de Valenciennes, est une des industries principales de la population, la Fête-Dieu est le jour particulièrement célébré par les dentellières.

Les vacances que prennent à cette époque ces laborieuses ouvrières durant quatre ou cinq jours, se passent en excursions aux localités voisines et en banquets auxquels ne sont admises que des personnes du sexe.

Ces excursions surtout sont intéressantes. Les dentellières les font en « réunions » ou compagnies de trente ou quarante, toutes rangées et assises, souvent de la manière la plus gracieuse, sur des chariots à quatre roues artistement décorés de guirlandes de fleurs, de rubans, et d'étoffes de riantes couleurs.

Au premier rang est placée la reine (de koningin). C'est celle qui a su gagner le plus de prix aux jeux de boule commencés aux premiers jours de la fête. Quelques-unes sont travesties en bergères, en jardinières, en paysannes, la plupart sont couronnées de fleurs et toutes chantent en s'accompagnant du tambourin. Chaque année une ou deux chansons ont la vogue à ces joyeusetés. C'est un chansonnier ambulant ou « liedekenzanger » qui, quelques semaines

(1) Bovy, II, 487.

Digitized by Google

avant la Fête-Dieu, importe ces chansons et en vend alors une grande quantité.

Les écoles des dentellières sont également ornées de guirlandes, de festons et de banderolles portant des inscriptions et des adages. L'octave de la Fête-Dieu, appelé « le petit jour de sacrement » (de kleine sacramentsdag) est le dernier jour de cette époque de réjouissances.

---

8 juin. — (*Lysimachia numularia*). Saint Médard.

Ce saint, en l'honneur duquel, en Belgique, dix-sept églises sont consacrées et qui a donné son nom aux villages de Saint-Mard et de Saint-Médard, situés tous les deux dans la province de Luxembourg, l'un près de Virton et l'autre près de Neufchâteau, est connu dans l'Europe romane aussi bien que dans l'Europe teutonique et slave pour sa grande influence sur le temps.

« S'il pleut le jour de Saint-Médart, » dit le proverbe, « il pleut quarante jours plus tard » (1). Un autre dicton prédit quatre semaines de froid, quand il fait froid ce jour-là (2), et les Flamands des environs de Gand ont l'habitude de dire :

Sinte Medard.
Ses weeken voor
Of ses weeken naer.

A la Saint-Médard il pleut six semaines avant ou six semaines après.

(1) Coremans, p. 82; Liebrecht, O. J., p. 233.
(2) Tuinman, II, 6.

Digitized by Google

C'est aussi saint Médard qui, vers l'an 530, institua à Salency, en France, un prix pour la fille la plus modeste, la plus soumise à ses parents et la plus sage, le prix était une couronne de roses.

On a imité depuis lors en beaucoup d'endroits cette pieuse fondation des « rosières » (1).

Le vendredi, dans l'octave du Saint-Sacrement, se célèbre la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Comme l'humble hospitalière de Liége, sainte Julienne devint la cause de l'institution de la Fête-Dieu, une pauvre religieuse de la Visitation, nommée Marguerite-Marie Alacoque, donna lieu, par une révélation qu'elle eut, à celle de la fête du Sacré-Cœur. Les évêques de France, réunis en 1765, adoptèrent les premiers cette fête, qui se répandit de plus en plus jusqu'à ce que, il y a trois ans, Pie IX ordonna sa célébration dans toute l'église catholique (2).

Nombre de communautés religieuses et d'hommes et de femmes, se sont vouées au culte particulier du Sacré-Cœur; et en ont emprunté leurs noms, par exemple les Dames du Sacré-Cœur à Jette, les Filles de la charité du Sacré-Cœur de Jésus à Mons et à Binche, les Dames des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie à Virginal, les Frères des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, à Enghien et à Louvain, les Sœurs d'union au Sacré-Cœur de Jésus de Hougaerde, qui possèdent trois couvents, les Sœurs de la Sainte-Union à Ans et les Dames de la Sainte-Union de Douai, qui comptent onze monastères en Belgique.

(1) Clément. II, 165.

(2) Cornet, p. 180-183.

Digitized by Google

9 juin. — (*Berberis vulgaris*). Saint Félicien ; saint Maxime ; sainte Pélagie ; saint Prime.

S'il pleut le 9, le 11 et le 15 juin, la pluie ne cessera qu'au 18 juillet, d'après la croyance populaire.

---

10 juin. — (*Iris pseudocorus.*) Saint Landri ; sainte Marguerite, reine.

Dans l'octave de la Fête-Dieu il y avait à Courtrai une procession où l'on voyait les membres des quatre chambres de rhétorique, marchant pieds-nus, habillés en blanc, une couronne de verdure sur la tête et un cierge en main.

Jésus-Christ au jardin des Olives était représenté sur un char traîné par quatre chevaux. Le sacristain de l'église de Saint-Martin et quelques prêtres accompagnaient cette procession qui cessa d'avoir lieu en 1707 (1).

La chambre de rhétorique « sint Kruysbroeders » qui représentait le mystère, subsistait déjà en 1451 ayant pour devise les mots : Minnelyk van herten door het kruys ons Heeren (2).

(1) Schayes, p. 153.
(2) Belgisch Museum, t. III, 11.

Digitized by Google

11 Juin. — (*Chrysanthemum Leucanthemum.*) Saint Barnabé.

Ce jour qui, donnant autrefois lieu à la fête des « conards » à Évreux et à celle « des sots » à Lille, était à Tournai, fixé pour la dime dite « des roses » en vertu d'un « accord entre le chapitre et le magistrat de Tournai pour la dime des roses sur le pouvoir de Tournai. Cet acte, qui existe encore aux archives de la ville, est rapporté dans l'histoire de Tournai par Poutrain.

Voici le texte tel qu'il se trouve dans l'histoire des Fêtes civiles et religieuses par Mme Clément :

Accord entre le chapitre et le magistrat de Tournai pour la Dime des Roses sur le pouvoir de Tournai :

« Nous. presvots, jurez, eschevins et eswardeurs de la citét de Tournai, au nom, et pour nos bourgeois, manans et habitans pour bien de paix et de concorde, et pour oster tout matière de plaît et discussion avons accordé, consenty et octroyé, accordons, consentons et octroyons qu'au nom et pour le Disme de Roses naissans et croissans au povir de Tournay, les doyen et caplens, aront chacun an a tousiours sept capeaux (1) de bons boutons vermaux de roses, bien sois à livrer, par un ou deux personnes honneste, qui les capaux seront au jour de saint Barnabé, ou au jour de la Nativité saint Jehan-Baptiste, à heure du commencement de grant messe en l'église de Tournay au grant autel, se à l'un des deux jours devant dicts estaient roses pour faire capeaux; et parmy tant, tous les

(1) Ce chapeau était un cerceau garni de roses ou autres fleurs formant couronne. D'après M. Schayes il se trouve consigné dans le cartulaire de Sainte-Gudule à Bruxelles une redevance pareille d'un « chaperon de roses (1).

(1) Clément, II, 160-161 ; Coremans. p. 82.

Digitized by Google

bourgeois, manans et habitans sont quictes et deslivrés à tousiours de payer Dismes de Roses au povir de Tournay. Et nous doyen et caplens dessus dicts, pour nous et pour notre dicte église, parmy les choses dessus dictes, nous tenons et tenrons pour contens et souffis perpétuellement des dictes dismes. Et nous parties dessus dictes les promettons sans jamais aller à l'encontre.

Fait double, le 20 julet de l'an 1363 sous le sceau respectif du chapitre et du magistrat.

---

12 juin. — (*Rosa arvensis*). Sainte Basilide ; saint Jean de Sahagun ; saint Odulphe, patron de Looz.

Né à Aerschot dans la Campine, où s'élevait depuis, sur la propriété de ses parents, une église en son honneur, saint Odulphe parvint de degré en degré à la dignité de chanoine de l'église de Saint-Sauveur, à Utrecht. L'évêque saint Frédéric voyant ses qualités extraordinaires et ses rares vertus, l'envoya quelque temps après en Frise, pour y combattre les erreurs dans lesquelles persistaient encore les habitants de cette contrée.

Saint Odulphe y resta plusieurs années et ne retourna à Utrecht qu'après y avoir, on ne peut mieux, rempli sa mission; mais peu de temps après son retour il mourut et fut inhumé dans l'église de Saint-Sauveur, où il était fort honoré, à cause des nombreux miracles qui s'y opéraient par son intercession.

On conserva pendant des siècles une coupe à boire faite de bois, dont le saint s'était servi durant sa vie et qui était connue sous le nom de « sint Odolfs nap ». Elle était enfermée dans une autre coupe d'argent et munie d'une petite chaîne d'or à laquelle pendait un petit

Digitized by Google

crucifix également d'or, que saint Odulphe avait porté sur sa poitrine.

Le jour de la fête du saint, cette « coupe de saint Odulphe » était exposée à l'adoration des pèlerins qui affluaient de tous côtés pour honorer les reliques du saint et pour boire de sa coupe après y avoir trempé le petit crucifix. D'autres disent que cette coupe avait été faite du crâne du saint (1).

A Bruxelles on célèbre le même jour la fête de la bienheureuse Aleyde de Schaerbeek.

A l'âge de sept ans, cette recluse célèbre entra comme religieuse dans l'abbaye de La Cambre, où elle étonna bientôt ses compagnes par son assiduité à la prière, par sa bonté, par sa dévotion exemplaire. Son corps s'étant couvert de lèpre, on la sépara de ses compagnes, de crainte qu'elle ne leur communiquât la maladie, quatre ans après, on lui bâtit une cellule, d'où elle pouvait sortir, mais sans se mêler aux autres religieuses. Après avoir été éprouvée par les plus cruelles souffrances, après avoir complètement perdu la vue, mais toujours résignée à son sort et consolée, dit-on, par de nombreuses visions, elle mourut en 1250 le 12 juin.

Au XVIII^e^ siècle, on montrait encore au village de Schaerbeek sa cellule et la fenêtre par laquelle elle recevait des aliments (2).

(1) Gazet, p. 463; Van Alkemade, II, 490-2.
(2) H. d. E. d. B., III, 54.

Digitized by Google

13 juin. — (*Ranunculus asiaticus.*) Saint Antoine de Padoue.

A Bruxelles se célèbre tous les ans avec grande pompe la fête de saint Antoine de Padoue en l'église de Saint-Nicolas.

A Sichem, près de Diest, a lieu la fête de la dédicace de l'église de Notre-Dame, qui en 1604 fut consacrée par Mathias Hovius, archevêque de Malines, en présence des archiducs et d'une foule innombrable accourue des lieux les plus éloignés (1).

L'ancienne coutume populaire de s'adresser ce jour à saint Antoine de Padoue pour les choses égarées, qu'on nomme « épaves », a presqu'entièrement disparu en Belgique. Il va sans dire que cet usage devait son origine à la conformité de nom, parce qu'on appelait jadis « Pava » la ville de Padoue, où repose le corps très-révéré de saint Antoine, dit de Padoue, quoique né à Lisbonne en Portugal.

---

14 juin. — (*Ocimum basilicum.*) Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée.

Ce saint fondateur de la vie cénobitique, qui défendit l'orthodoxie avec un zèle infatigable contre les Ariens et qui conçut et exécuta le premier l'idée de ce que nous appelons « établissements de charité », était autrefois considéré par les bergers comme patron contre les loups. Ils écrivaient sur un billet le nom de saint Basile ou achetaient

(1) J. Lipsius, D. Virg. Aspricol., c. 4. B. M., p. 123.

Digitized by Google

le portrait de ce saint, et suspendaient le portrait ou le billet au haut de leurs houlettes, pour empêcher les loups de faire aucun mal aux brebis et aux porcs (1).

---

15 juin.— (*Mimosa sensitiva*). Saints Guy, Modeste et sainte Crescence, mart.; saint Landelin.

Saint Landelin, disciple de saint Aubert, est très-honoré en Hainaut. C'est lui qui fonda vers le milieu du VII^e^ siècle la célèbre abbaye de Bénédictins à Lobbes, où l'école créée par Charlemagne brilla longtemps par les savants qu'elle produisit, c'est encore lui qui jeta les fondements de l'abbaye d'Alne et du monastère de Wallers (2).

Le jour de saint Vite ou Guy, qui dans presque tous les pays germaniques et slaves donne lieu à beaucoup de cérémonies et de pratiques, qui remontent à la plus haute antiquité, est en Belgique dépourvu de toute particularité, et n'a qu'une signification analogue à celle de la saint Médard (3).

Dans le grand duché de Luxembourg, sur la frontière prussienne, il est un bourg (Saint-Vith) qui porte le nom de ce martyr dont les restes transportés de Rome à Paris, sous le règne de Pépin le Bref, furent plus tard cédés par Louis le Débonnaire à l'abbaye de Corvey en Saxe (4).

(1) Liebrecht, O. J., p. 249; Salgues, t. II, 118.
(2) Gazet, p. 67. — A. d. L. A. de Mons, t. I, 10.
(3) Coremans, p. 25.
(4) G. d. V. e. A., t. II, p. 9.

Digitized by Google

16 juin. (*Rosa muscosa.*) Saint Adolphe ; saint Jean-François Régis ; sainte Juliette ; sainte Lutgarde.

Cette dernière sainte, abbesse du monastère d'Aiwières, de l'Ordre de Cîteaux, mourut en 1246. Elle était douée du don de prophétie et opéra tant de miracles, que le célèbre dominicain Thomas de Cantimpré à Louvain en a écrit trois livres.

A Liége les teinturiers célébraient autrefois la fête de sainte Juliette, leur patronne.

A Ruremonde le couvent de Sainte-Marie, de l'Ordre de Cîteaux, dédié à la Mère de Miséricorde, célébrait ce jour l'anniversaire de sa fondation. Gérard, comte de Gueldre, le fonda et le dota en ce jour, vers l'an 1218 (1).

---

17 juin. — (*Mimulus luteus.*) Saint Adolphe; saint Avit; sainte Alène.

La fête de sainte Alène se célèbre le dimanche avant la Saint-Jean; son jour, dont la date varie d'après les localités entre le 17, 18 et le 19 juin, est considéré en Brabant, comme favorable aux ensemencements de la laitue, des endives, du persil, etc., pourvu que la lune soit bonne (2).

Le dimanche après l'octave du Saint-Sacrement, se célèbre à Meerbeek, en vertu d'une autorisation de l'archevêque, datée du 23 mai 1760, la dédicace de l'église de Saint-Pierre, laquelle avait

(1) B M., p. 125.

(2) Coremans, p. 82.

Digitized by Google

lieu d'abord le 22 juillet, et en même temps la fête de l'exaltation des reliques de sainte Berlande.

L'église d'une haute antiquité, fut reconstruite presqu'en entier en 1750.

Il y a peu d'édifices religieux dont l'origine remonte aussi haut et qui aient subi tant de vicissitudes (1).

Le dimanche avant la Saint-Jean-Baptiste se faisait autrefois à Forêt, commune près de Bruxelles, en l'honneur de sainte Alène une procession instituée par l'abbé d'Afflighem, qui éleva le 17 mai 1193, les reliques de cette sainte. Cette vierge, fille du seigneur de Dilbeek, fut convertie par un prêtre chrétien, qui vivait à Forêt, près de la Senne, où il avait élevé une petite chapelle et une habitation construite en pierre, la même que plus tard, lorsque le christianisme eut triomphé, saint Amand consacra au culte du Seigneur, sous l'invocation de saint Denis. Bravant les ordres de son père et les dangers que présentait un pays couvert de bois et peuplé d'animaux sauvages, la jeune Alène allait souvent de nuit à Forêt, pour y assister aux matines. Mais le père informé des courses secrètes de sa fille, jura qu'il la punirait sévèrement, et un jour qu'elle revenait à Dilbeek, il ordonna à ses serviteurs de l'enchaîner. Comme elle se débattait, avec violence, on lui cassa un bras et elle tomba privée de la vie. Un ange, ajoute la légende, recueillit ce bras ensanglanté et alla le déposer à Forêt, sur l'autel de la chapelle. Le prêtre de Forêt, croyant qu'Alène avait été attaquée et dévorée par des bêtes féroces, prit en hâte le chemin qu'elle suivait d'ordinaire, et trouva ses restes, qu'il ensevelit dans un lieu, où existe encore une chapelle construite en son honneur. De nombreux prodiges s'opérèrent en cet endroit et le puits qui lui est adossé était autrefois fréquenté par une foule de pèlerins qui venaient y chercher un remède contre plusieurs maladies, et particulièrement contre les maux d'yeux.

(1) H. d. E. d. B., t. I, 316-7.

Digitized by Google

Au commencement du XII^e^ siècle on ignorait complètement ce qu'étaient devenues les reliques de sainte Alène. Elles furent révélées, dit la légende, à une des personnes chargées du soin de l'église de Saint-Denis à Forêt, et déposées dans la crypte de cette église jusqu'à ce que l'abbé Godscalque les éleva.

Depuis elles furent à plusieurs reprises visitées par ordre des autorités ecclésiastiques et le 18 juin, jour de fête de sainte Alène, on expose encore à la vénération publique les reliquaires ornés de pierres fines, qui renferment, entre autres, les dents de la sainte. On y montre aussi un arbre dans un enclos emmuraillé attenant à l'église, dont la tradition attribue l'origine à sainte Alène.

Un jour que cette sainte venait à Forêt et qu'elle dut attendre, à la porte de la chapelle, parce que le prêtre qui la desservait était malade, elle planta en terre son bâton, et, lorsqu'elle revint, le jour suivant, ce bâton s'était transformé en un avelinier, dont tout le tronc se couvrit de feuilles, de la racine jusqu'au sommet (1).

---

18 Juin. — (*Chelidonium glaucum.*) Saints Marc et Marcellin; saint Fortuné.

Jour de fête de sainte Marie la Misérable ou la Douloureuse. Au commencement du quatorzième siècle, sous le règne du duc Jean II, vivait à Woluwe-Saint-Pierre, village aux environs de Bruxelles, une belle jeune fille, nommée Marie, qui avait résolu de renoncer au monde. Elle alla habiter près d'une église voisine, dédiée à Notre-Dame, probablement la chapelle de Stockel, y passait la journée en

(1) H. d. E. d. B., t. I, 108-182; III, 564-5. — Gazet, p. 329-30.

Digitized by Google

prière et en méditations, et demandait à l'aumône sa frugale nourriture. Mais sa vie solitaire ne la mit pas à l'abri des tentatives de séduction. Un chevalier la rencontra dans le bois de Linthout et la pressa, quoique en vain, de satisfaire ses désirs. La résistance de la jeune Marie ne fit qu'irriter son persécuteur et pendant qu'elle priait, il se glissa dans sa cellule et y cacha une coupe de prix. Puis, il alla trouver la récluse et la persécuta de nouveau de son amour, en lui promettant qu'il garderait le secret de son vol. Elle persista à repousser ses offres avec indignation. Lui, alors, prit la coupe du sac de la jeune fille, courut chez le maire et lui déclara avoir trouvé chez Marie ce qu'on lui avait dérobé; en même temps il l'accusa d'être une sorcière, une vagabonde, une enchanteresse (maga et eriola et dementatrix), qui, disait-il, l'avait tellement fasciné par des cérémonies magiques, qu'il ne pouvait plus ni manger, ni dormir. Le maire n'ajouta pas d'abord une grande foi à cette déposition, mais il ne pouvait la dédaigner, la découverte de l'objet volé paraissant établir le crime d'une manière évidente.

Marie courut chez ses parents pour se plaindre de l'injure qu'on lui faisait; mais trop impuissants sans doute à la défendre, ils se bornèrent à lui conseiller de prendre courage.

Bientôt elle fut arrêtée et conduite devant les juges du lieu, qui lui demandèrent, si la coupe avait été trouvée chez elle. Sa réponse affirmative suffit, pour prononcer contre elle une sentence de mort. Toutes ses explications et toutes les protestations de son innocence furent vaines.

En marchant au supplice, elle passa devant sa cellule, s'y agenouilla devant la vierge et pria pour elle et pour ses assassins. Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de l'exécution, on lui lia les pieds et les mains, on la jeta dans une fosse, que l'on recouvrit de terre, puis on enfonça dans son corps, à grands coups de marteau, un pieu de forme carrée.

Au milieu de la tristesse générale, le chevalier, que sa passion

Digitized by Google

avait aveuglé jusqu'à le rendre scélérat, assista seul, les yeux secs, au supplice de la malheureuse fille. Mais il ne tarda pas à être cruellement puni. Le remords s'empara de son âme et bientôt il devint possédé du démon. Vainement on le conduisit aux oratoires les plus renommés. Ce ne fut que plusieurs années après qu'il recouvra la santé près de la tombe de sa victime, sainte Marie la Lamentable ou la Misérable, comme la surnomma la voix publique.

Des miracles s'étant opérés à l'endroit de son martyre, on avait exhumé ses restes afin de les ensevelir sous l'autel de l'église de Woluwe-Saint-Lambert. Lors de sa mort, dit la légende, on vit dans le ciel treize vierges éclatantes de beauté, qui, le cierge en main, semblaient assister à ses funérailles. On raconte aussi qu'à son intercession, les Bruxellois et les Malinois furent miraculeusement réconciliés.

Plus tard on éleva en son honneur, au lieu dit « Linneke mare, » une chapelle, qui existe encore sous le nom de « Kapel der Ellendige Marie. » Le 28 janvier 1363 douze prélats, réunis à Avignon, accordèrent des indulgences à ceux qui visiteraient ce petit oratoire. L'habitation contiguë servait de demeure à un chapelain, dont la prébende se nommait *le bénéfice des treize setiers de seigle*.

La confrérie de la Vierge, qui existait autrefois dans la chapelle, passait pour fort ancienne (1).

---

19 juin. — (*Hesperis tristis.*) Saints Gervais et Protais, en l'honneur desquels cinq églises sont consacrées.

---

(1) H. d. E. d. B., t. III, 249-252.

Digitized by Google

20 juin. — (*Papaver dubium.*) Sainte Florence; saint Sylvère; sainte Ide; sainte Aldégonde.

Sainte Aldégonde, fille de saint Basin, est très-honorée en Belgique. Vingt-quatre églises lui sont dédiées; c'est à Tronchiennes surtout que le jour de sa fête se célèbre avec grande solennité, et attire une foule de fidèles qui y affluent de tous côtés, pour invoquer la sainte contre le mal des yeux. Née aveugle, sainte Aldégonde recouvra sa vue à Tronchiennes, où elle mourut et où elle fut inhumée après y avoir vécu très-saintement (1).

---

21 juin. — (*Echium vulgare.*) Saint Louis de Gonzague, patron des écoliers et en particulier des nombreux collèges, portant le nom de « Saint-Louis. »

Pour exciter parmi la jeunesse la dévotion envers ce Saint, Clément XII a accordé par deux décrets, l'un du 11 décembre 1739 et l'autre du 7 janvier 1740, indulgence plénière perpétuelle, pour chacun des six dimanches qui précèdent la fête de saint Louis de Gonzague, ou en tout autre temps de l'année, pourvu que les six dimanches se suivent sans interruption, que l'on se confesse, que l'on communie, que l'on prie pour les besoins de l'Église, à chacun des six dimanches, et qu'on s'exerce à de pieuses méditations, ou à des

(1) Het Leven en de Miraekelen van de Heylige en glorieuse Martelaeren Basinus en de Gerulphus en de heylige Maget Aldegundis, patroonen van de wyd vermaerde Prochie van Dronghen. Gend, 1813.

Digitized by Google

prières vocales, ou à quelqu'autre œuvre de piété en l'honneur de ce Saint.

A Namur se célèbre ce jour la fête de saint Aubain. Il se fait une procession dans l'intérieur de la cathédrale, et les reliques du Saint y restent exposées pendant l'octave de la fête.

---

22 juin. — (*Campanula medium.*) Saint Paulin ; sainte Ide.

Saint Paulin, ce poëte pieux et illustre du cinquième siècle, et ami particulier de saint Augustin, est patron de l'église de Heinsch au diocèse de Namur.

Jour de mort du bienheureux Achaz de Thourout, en 1220 (1).

---

23 juin. — (*Cypripedium cabeolus.*) Sainte Ediltrude ; B. Marie d'Oignies saint Walhère.

Saint Walhère, Bouvignois d'origine, devenu archidiacre d'Onhaye, jouissait d'une grande réputation de vertu et de science, il fut victime de son zèle : Un jour qu'il traversait la Meuse, accompagné du curé d'Hastière, qui lui était soumis, celui-ci irrité des remontrances que saint Walhère lui faisait sur sa déplorable conduite, saisit l'une des rames et en assomma le saint. Le corps de la vic-

(1) B. M., p. 429.

Digitized by Google

time tomba dans la Meuse et s'en alla à la dérive jusqu'à Bouvignes où ses concitoyens le reconnurent et cherchèrent à l'attirer sur le rivage pour l'ensevelir honorablement, mais en vain. Croyant voir dans cette résistance passive un avertissement du ciel, les Bouvignois transportèrent alors la dépouille mortelle à Onhaye. L'église où elle repose ne tarda pas à être visitée par une foule de pèlerins qui venaient y implorer le saint de préserver leurs bestiaux des épidémies, et encore aujourd'hui, à la fête de saint Walhère, une foule innombrable de gens de la campagne y arrive de tout le voisinage, pour prier devant le tombeau et les reliques du saint Bouvignois ou de « saint Vohi, » comme on le nomme vulgairement (1).

La bienheureuse Marie d'Oignies se dédia à Dieu et se retira du monde, vivant comme une recluse d'abord à Willebroek près de Nivelles, puis à Oignies, où elle mourut en 1203 le 23 juin. A cause de sa sainte vie elle est encore très-honorée et surtout invoquée des femmes avant leur accouchement.

La pieuse croyance du peuple attribuait à la chemise de laine, que la sainte fille avait portée et qu'on conservait dans l'église d'Oignies, la vertu de faire accoucher heureusement les femmes qui la tenaient dans les mains durant le travail.

Ceux qui ont les fièvres vont également à Oignies implorer l'intercession de Sainte-Marie et prier devant une petite parcelle de ses reliques enchassée en argent qu'on leur donne à baiser (2).

Les nombreux usages populaires, auxquels le soir de ce jour donne lieu, se rattachent à la veille de la Saint-Jean.

A Huy se faisait une distribution de pains la nuit qui précède la Saint-Jean, en vertu d'une fondation de Jehan de Kanoy de l'an 1483 (3).

A Louvain, tous les ans, la veille de la Saint-Jean, à 9 heures du

(1) Siderius, p. 19.

(2) Gazet, p. 304-5.

(3) Gorrissen, p. 356.

Digitized by Google

matin, le chapitre de Saint-Pierre faisait solennellement le tour extérieur du temple en signe de propriétaire de l'édifice et des terrains qui en dépendent. Les chanoines marchaient deux à deux et étaient précédés d'un porte-verge ainsi que de l'un des sergents du mayeur, le représentant du souverain, avoué de l'église. On désignait cette marche sous le nom de « Processio impignorationis (1). »

A Aerschot il y avait autrefois tous les ans, le samedi avant la saint Jean, grand concours du peuple à la fête de Notre-Dame au Chêne-sacré « O.-L.-V. ten heiligen eik. »

A huit heures du matin, le curé de l'église de Saint-Pierre, revêtu des ornements pontificaux et accompagné de son acolyte, sortait de son église, et assis sur un char que certain fermier était tenu de fournir chaque année, à cet effet, il se rendit, à la tête d'une longue procession de fidèles en voiture ou à pied, jusqu'à l'arbre où l'image de Notre-Dame était attachée. Là, en plein air, une messe solennelle était célébrée, et des cantiques chantés en l'honneur de la Vierge (2).

---

24 juin. — (*Hypericum pulchrum.*) Nativité de saint Jean-Baptiste.

Saint Jean-Baptiste, dont la nativité se célébrait déjà du temps de saint Augustin, est un des saints les plus vénérés des Belges. Ce n'est pas exagérer que de dire que son nom qui en hébreu, a la belle signification de « grâce de Dieu, » est donné à la moitié des hommes nés en Belgique. Une paroisse du doyenné d'Eecloo, se nomme d'après lui « Saint-Jean-in Eremo, » une autre située près de Gram-

(1) E. van Even, p. 8.

(2) Wichmann, Brabantia mariana, p. 422; Wolf, I, 198-9.

Digitized by Google

mont, dans le diocèse de Malines, « Sinte-Jans-Hemelveerdegem »; plus de cent églises sont consacrées en son honneur; un grand nombre d'associations et la plupart des hôpitaux le réclament pour protecteur. Comme patron contre les convulsions et l'épilepsie, à cause de cela appelées « le mal saint Jean, » il est surtout invoqué dans les sanctuaires qui possèdent de ses reliques et dont plusieurs, entre autres l'église de Cachtem, près de Thielt, en Flandre, et celle de Sinte-Jans-Hemelveerdegem, près de Grammont, comptent parmi les pèlerinages les plus fréquentés du pays. Dans leurs prières, les anciens Brabançons l'associaient d'ordinaire à la vierge de Nivelles: « Honorer l'un, » disaient-ils, « c'est aimer l'autre, » bien que tout nous porte à présumer que, sainte Gertrude ayant professé une vénération toute particulière pour saint Jean l'Évangéliste, ce dicton populaire se rattache plutôt à celui-ci qu'à saint Jean-Baptiste. Il paraît en être de même de la coutume de boire en forme de bénédiction au souvenir de saint Jean (sint Jans minne) qui, en plusieurs endroits se pratiquait à « la Saint-Jean qu'on fauche, » comme on désigne souvent le 24 juin, aussi bien qu'à « la Saint-Jean qu'on chauffe » ou le 27 décembre, jour de saint Jean l'Évangéliste.

Mais ce qui a contribué le plus à populariser le culte du saint Précurseur de notre Sauveur, c'est que sa fête tombe à l'époque du solstice d'été qui, de temps immémorial, chez presque toutes les nations du monde amenait de grandes solennités.

Le « midzomervuer, » feu de mi-été, des anciens Germano-Belges, qui se retrouve dans toute l'Europe, tant germanique et kelte, que slave et romane, s'allumait à la veille sainte, maintenant de saint Jean, veille, où, sous mille aspects différents, l'avenir se révélait aux hommes, où certaines plantes acquéraient des propriétés particulières et où les dragons et mauvais esprits s'acharnaient à faire du mal (1).

(1) Coremans, p. 25; Liebrecht, O. J., p. 167-191.

Digitized by Google

Selon toute probabilité, ces feux du solstice d'été, ou « sunwents-feuer, » nom que les habitants de la Haute-Bavière donnent encore aujourd'hui aux feux de saint Jean, ne brûlaient pas en l'honneur d'une divinité quelconque, comme les feux de Pâques, mais en signe de reconnaissance des bienfaits nombreux que les hommes devaient au feu sous son double aspect d'astre et d'élément terrestre; et puisque c'est du soleil que la terre tient sa plus belle parure, les fleurs, celles-ci étaient pour beaucoup dans la célébration de cette fête.

A l'opposé des feux de Pâques, qui s'allumaient presque toujours sur des hauteurs, les feux de mi-été furent allumés de préférence dans les plaines, au centre des lieux habités, soit devant les hôtels de ville, soit dans les rues. On jetait toutes sortes d'herbes et de fleurs, des ossements et même des animaux vivants, entre autres des coqs et des chats, en offrandes dans les flammes, autour desquelles on dansait en ronde, et vieux et jeunes sautaient à travers le feu pour se purifier et pour se préserver de maladies (1).

En beaucoup d'endroits on éteignait ce soir tous les feux dans les maisons pour les allumer de nouveau au moyen du feu pur du « nodvuer » (2).

Ce « noodvuer, » « notfiur » ou « nodfyr, » feu de calamité, ou feu forcé, s'allumait toutes les fois qu'il se manifestait dans une localité quelque maladie parmi les bestiaux. Pour l'obtenir, on frottait fortement l'un contre l'autre deux morceaux de bois, jusqu'à en tirer du feu, ou bien on plaçait un tronc de chêne en terre, dans lequel on pratiquait un trou pour y mettre un guindal entouré de matières inflammables, et qu'on tournait jusqu'à ce que s'allumât le feu, dont on se servait pour incendier un bûcher auquel tous les habitants contribuaient pour quelque chose. Puis, on faisait passer le bétail à travers les flammes, et, le feu éteint, chacun des intéres-

(1) Wolf, II, 392-5.

(2) Le mot « nodvuer » est dérivé par les uns de « nôt, » calamité, nécessité, par d'autres du verbe gothique « huiudan, » secouer, frotter.

Digitized by Google

sés en prenait des charbons, qu'il portait chez soi pour les mêler à l'eau des bestiaux.

Mais comme le feu, qui brûlait jour et nuit sur le foyer, passait pour impur, ayant servi trop longtemps, il fallait le renouveler tous les ans ; dans cette idée on allumait, comme nous venons de le dire, chaque année, soit à la veille du solstice d'été, soit en automne, un « noodvuer » dont chaque famille de l'endroit prenait un tison ardent qui lui servait à rallumer le feu sur l'âtre.

L'Église lutta longtemps contre ces pratiques. Saint Éloi, dans son allocution pastorale, défend aux Belges qu'il venait de convertir, de célébrer la fête de saint Jean, à l'égal de celle du solstice par des rondes et d'autres réjouissances païennes, et le quinzième canon du concile de Leptines condamne expressément ce feu obtenu par friction ou le nodfyr (1).

Mais ce n'est que cette dernière coutume que le clergé est parvenu à faire disparaître entièrement, tous les autres usages se sont plus ou moins fidèlement maintenus jusqu'à nos jours. Toutefois leur signification primitive s'est peu à peu tellement identifiée avec celle de la fête chrétienne qui remplace l'ancienne fête célébrée en l'honneur de la lumière et du feu, que maintenant il serait on ne peut plus difficile de décider lesquelles des cérémonies subsistant encore à la fête de saint Jean, se rattachent au paganisme ou au christianisme.

Les feux de saint Jean « sint Jans vieren » s'allumaient et continuent de s'allumer partout, en l'honneur du saint précurseur de la vraie lumière, dont Jésus-Christ lui-même a dit : « *Ille erat lucerna ardens et lucens.* » (Il était une lanterne allumée et éclairant). On jetait des os dans les flammes pour perpétuer le souvenir des ossements du saint brûlés à Sebaste. Mais on y attachait tout à la fois la croyance que, plus il s'élevait ce soir de fumée épaisse dans l'air,

(1) Schayes, II, 70-77; Coremans, 133-134; Grimm, D. M., 311 sq. XXX-XXXII.

Digitized by Google

plus on se préservait des dragons venimeux qui, éveillés par la chaleur du jour d'été, volaient par l'air et empoisonnaient l'eau des puits et des fontaines en y laissant tomber leurs spermes (1).

On parcourait les champs en portant des flambeaux ardents pour rappeler à la mémoire des chrétiens que saint Jean-Baptiste était « l'éclaireur des égarés » et que dans les premiers temps de l'Église les baptisés furent nommés « éclairés. »

On dansait autour des feux en souvenir de ces paroles de sainte Élisabeth : « Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie. » Mais on saute encore aujourd'hui au travers du feu de saint Jean pour n'avoir pas à craindre la fièvre, et dans la Flandre orientale les femmes font la même chose pour accoucher plus facilement.

Il y a longtemps qu'en Belgique les coqs et les chats ne sont plus offerts en holocaustes, comme il se faisait en France jusqu'à la révolution, mais en plusieurs endroits on décapite encore, à la Saint-Jean, un coq rouge et on conserve sa tête comme préservatif contre la foudre. A Bruxelles, où ce vilain jeu populaire subsistait encore sous le régime français, le coq était ordinairement décapité sur le Petit-Sablon (2).

Dans les grandes villes, les feux de saint Jean ont disparu. A Gand, une ordonnance du magistrat de 1570, répétée l'année suivante, défend déjà de les allumer.

A Bruxelles, ils brûlaient encore dans les dernières années de l'occupation française, à Mons jusqu'à la fortification de cette ville. A Bruges, où ces feux s'allumaient encore il y a quarante ans, les enfants frappent des charbons ardents contre des pierres pour produire une détonation.

A la campagne et dans les petites villes l'usage antique des feux se maintient encore. Dans une foule de localités du Brabant, de la

(1) Croon, p. 212-215; Hone, I, 845-7.

(2) Coremans, p. 25-82.

Digitized by Google

Flandre et du Limbourg, et à Termonde les jeunes gens vont à cet effet demander du bois chez les habitants de la ville en chantant de porte en porte :

Hout, hout, timmerenhout,
Wy komen al om sint Jans hout;
Geeft e wat,
En houdt e wat ;
Op sinte Pieter nog e wat.

(Du bois, du bois de charpente, nous venons pour avoir du bois de saint Jean; donnez-nous un peu, et gardez-nous un peu pour en avoir encore à la Saint-Pierre).

Les charbons du bûcher de saint-Jean, pilés soigneusement, sont considérés par les paysans comme un excellent rémède contre la phthisie, lorsqu'en les mouillant on en prend chaque jour une ou deux cuillerées.

L'usage de jeter des fleurs ou des herbes dans les flammes, afin que tout malheur s'évanouisse comme elles dans le feu et la fumée, s'est perdu, bien qu'on aime encore à brûler, ce jour, de la verveine ou « yzerkruid », dans la cendre de laquelle se trouve, à ce que l'on dit ironiquement, le « gekkensteen », la pierre des fous (1).

Mais en revanche les couronnes de fleurs continuent de jouer un grand rôle à la célébration de la Saint-Jean.

Des couronnes et des guirlandes faites de fleurs, de coques d'œufs, de morceaux de verre, etc., dont le travail est parfois très-curieux sont suspendues au milieu des rues et au-dessous de ces couronnes se dansent le soir les rondes dites du « Roozenhoed, » danses du chapeau de roses ou du « Croonspel » jeu des couronnes.

Ordinairement ces danses qui se pratiquent vers le coucher du soleil, sont accompagnées de jeux et même de pantomimes qui leur donnent un aspect et un caractère particuliers.

(1) Coremans, p. 26, 84, 143; Van de Velde Mss.

Digitized by Google

Les chansons intitulées : le Ruban ; le Char ; le petit Moine ; le petit Paysan ; Rose ; l'Anesse ; le Choix ; le petit Coffret et d'autres, que rapporte M. De Coussemaker dans ses « Chansons flamandes » sont des rondes de ce genre.

La chanson de danse la plus populaire est : « 't Paterken » le petit Moine, que Willems fait remonter au xv^e^ siècle. D'autres ne la croient pas antérieure à la réforme et attribuent son origine aux principes protestants. Mais; suivant M. de Coussemaker, cette ronde n'a pas une pareille portée. D'après lui c'est tout uniment une ronde aussi innocente que toutes les autres du même genre.

Au premier couplet, un petit garçon, souvent une petite fille, jouant ce rôle, est au milieu de la ronde; après avoir fait le tour, il choisit une petite fille et la mène par la main au centre. Pendant qu'on chante le deuxième couplet, il se met à genoux devant la petite fille; au troisième il l'embrasse, et au quatrième, il reprend place dans la ronde, tandis que la jeune fille reste. On recommence ensuite la chanson, dont voici le texte tel qu'il se chante à Bailleul (1) :

Daer wandeld' ä patertje langst de kant ;
Hy greep ä nonnetje by der hand.
Het was in den midderen dey,
Het was in den mey.

Sa, patertje, gy moet knielen gaen ;
En nonnetje, gy moet blyven staen.
Het was, enz.

Sa, patertje, geef uw nonnetje een zoen.
Dat meugt gy nog wel driemael doen.
Het was, enz.

Sa, patertje, gy moet scheyden gaen ;
En nonnetje, gy moet blyven staen.
Het was, enz.

(1) De Coussemaker, p. XIII, 328-9.

Digitized by Google

A Dunkerque la chanson a pour refrain :

Hey, bazinne de mey, zoo zey.
Hey, bazinne de mey.

que l'on chante aussi à Courtrai.

A Anvers la ville paya en 1404 trois gros pour une couronne suspendue, la veille de Saint-Jean, devant l'image de Notre-Dame au pignon de la maison des échevins.

A Bruxelles ces jeux des couronnes ou « croonspel » furent interdits par le magistrat dans une ordonnance du 7 août 1435, parce qu'ils s'étaient tellement multipliés qu'il y en avait dans toutes les rues. Mais la coutume n'en resta pas moins en vogue jusque vers le commencement du règne du roi Guillaume, et c'était surtout dans les rues du quartier de Saint-Jean qu'on voyait chaque année de magnifiques couronnes, autour desquelles dansait la jeunesse, même les enfants des personnes distinguées. Quelquefois cette fête se prolongeait pendant trois ou quatre semaines, mais à présent, elle est totalement tombée en désuétude (1).

A Malines, une ordonnance du 15 juin 1472 défendit de danser dans les rues pour célébrer la Saint-Jean ou le Mai (dansspelen of meisspelen te houden) (2).

A Louvain et à Tirlemont, les enfants ont encore de nos jours la coutume de faire à la Saint-Jean des berceaux de verdure devant les maisons et de suspendre des couronnes au milieu des rues. Les statuts de la ville de Tirlemont, où l'on trouve déjà l'an 1303 les mots suivants : « des goendachs vore sente Jans gheborte Baptiste, dat men cronen hangt » (3), nous attestent combien y est vieux

(1) H. d. l. V. d. B , t. II, 650-4 ; Coremans, p. 25-26.

(2) Azevedo.

(3) « Le mercredi avant la Nativité de saint Jean-Baptiste, où l'on suspend des couronnes. »

Digitized by Google

l'usage de ces couronnes, qui ne se font plus maintenant à Anvers et dans plusieurs villes du Brabant, qu'à l'époque de la kermesse (1). L'usage de ces couronnes existe en Saxe et en Silésie comme en Belgique.

Dans le pays wallon se maintient une autre coutume dont l'origine remonte également à une très-haute antiquité. C'est celle de se laver ou de se baigner le jour de saint Jean.

Pétrarque, dans une lettre adressée au cardinal Colonna, nous a déjà donné en 1330 une description de l'habitude qu'avaient à cette époque les femmes de Cologne, de se laver, à la veille de la Saint-Jean, au coucher du soleil, les bras et les pieds dans les eaux du Rhin, fermement persuadées que, par cette ablution, elles se purifieraient d'avance de toutes les misères de l'année à venir (2).

Le nom de « sinte Jan de wasscher » saint Jean-laveur, par lequel les flamands désignaient autrefois la Saint-Jean, nous porte à présumer que cet usage n'était pas inconnu dans le pays flamand. Mais il n'y subsiste plus que je sache, il ne s'est conservé en Belgique que sur les bords de la Meuse.

C'est surtout à Huy et dans les environs de cette ville que cette coutume est encore aujourd'hui, scrupuleusement observée. Elle se pratique chaque année le jour de saint Jean, juste à midi. Rien de plus curieux que de voir alors sur les quais et sur les bords de la rivière les longues files d'enfants déshabillés qui n'attendent que le premier coup de la cloche sonnant midi, pour être plongés dans l'eau. Cela se fait, dit-on, pour leur fortifier les jambes.

Les grandes personnes ayant les jambes faibles les mettent également dans l'eau. D'autres s'y lavent à cette heure le visage et la poitrine; et celles qui ne veulent pas se laver en public, font chercher de l'eau à midi et se lavent, à la même heure, dans leurs

(1) N. L., 1834, N. 3, p. 278.
(2) Grimm, D. M., p. 330-332.

Digitized by Google

chambres, soit la figure et la poitrine, soit le corps tout entier. Aussi a-t-on soin de garder de cette eau et d'en remplir des bouteilles, parce que, suivant une croyance générale, elle ne se gâte jamais et est bénite comme celle de l'église. On s'en sert, pendant toute l'année, pour se laver, et pour y plonger les palmes bénites (buis bénit), avant de les brûler à l'approche d'un orage.

Dans quelques villages, près d'Ougrée, existait l'usage il y a vingt ans, de bénir l'eau de la Meuse, en y plongeant au premier coup de midi, une statue de Saint-Jean-Baptiste.

Dans quelques endroits près de Verviers on sonne encore à midi toutes les cloches « pour bénir l'eau » à ce que l'on dit, et là comme dans la contrée d'Ougrée, près de Liége, il est dans l'habitude des familles de plonger à midi les enfants dans l'eau dont on se fait apporter quelques vases chez soi, pour les grandes personnes, qui, à l'heure sacrée, aiment aussi à se laver le visage et la poitrine.

Bien que toutes ces pratiques se rattachent on ne peut mieux à l'idée chrétienne du jour de saint Jean-Baptiste, qui rappelle le souvenir du baptême de Notre-Seigneur dans les eaux du Jourdain, on a pourtant tout lieu de croire qu'elles existaient déjà avant l'introduction du christianisme.

Saint Augustin s'élève déjà fortement contre la coutume qu'avaient les habitants de la Libye, de se baigner, le jour de saint Jean, à certaines heures, coutume qu'il désigne expressément comme païenne (1), et ce qui vient nous donner la presque certitude que l'Église n'ayant pas pu réussir à abolir ces anciens usages existant à la fête du solstice, les a laissés subsister en leur donnant une

(1) « Natali Johannis de solemnitate superstitiosa pagana Christiani ad mare veniebant et se baptizabant » (Opp. Par., 1683, t. V, 903), et « ne ullus in festivitate S. Johannis in fontibus aut paludibus aut in fluminibus, nocturnis aut matutinis horis se lavare præsumat, quia hæc infelix consuetudo adhuc de Paganorum observatione remansit » (Opp., t. V, append., 162). Gr. D. M., p. 332.

Digitized by Google

signification chrétienne, c'est la foule d'idées superstitieuses se rattachant encore aujourd'hui à la Saint-Jean.

Après la Noël, la Saint-Jean est certainement le jour de sort le plus grand de l'année.

On cueille à midi différentes herbes, parmi lesquelles toutefois « Sint-Jans kruid », herbe de saint Jean, « vyfvinger kruid », quinquefeuille, « duivelkruid », Hécate, et « waterheks », trèfle d'eau, ne doivent jamais manquer (1).

L'herbe de saint Jean ou l'Annoise, cueillie à midi, garantit contre les éclairs. Les paysans des environs de Contich en font des bouquets qu'ils suspendent aux greniers de leurs maisons. Ils prétendent que cette herbe cueillie à la Saint-Jean ne se flétrit jamais, mais que cueillie tout autre jour de l'année, elle sèche (2).

Aussi en coupe-t-on de petites branches et chacun en place une dans un vase rempli d'eau. Celui dont la branche se fane la première, doit mourir le premier, croit-on (3).

A Spa, où les marguerites portent le nom de « fleurs de Saint-Jean, » on en fait des couronnes, qu'on jette, la veille de la Saint-Jean, sur les toits, afin de garantir les maisons de l'incendie.

L'armoise, « byvoet, » (artemisia vulgaris) cueillie à la Saint-Jean et pendue aux portes des étables, des chambres, etc., porte bonheur et protège contre les maléfices. Mise dans les souliers elle préserve le piéton de lassitude, croyance, dont le nom flamand a tiré son origine (4).

La verveine ou « yzerkruid » (verbena officinalis) est aussi cueillie le jour de Saint-Jean, et on en porte sur soi pour se garantir de ruptures.

(1) Coremans, p. 25-82.

(2) Verhulst, Mss.

(3) Coremans, p. 82-84; 139-143.

(4) Montanus, p. 140-143.

Digitized by Google

Les jeunes filles font des couronnes de neuf sortes de fleurs et les lancent sur des arbres. Autant de fois que la couronne retombera avant de s'attacher aux branches, autant d'années la fille restera-t-elle avant de se marier.

D'autres cueillent à la veille de la Saint-Jean deux espèces de fleurs dont l'une doit être rouge et l'autre blanche. Puis elles se bandent les yeux et choisissent une fleur. Est-elle blanche, la jeune fille est assurée de revoir le lendemain son ami, et la croyance populaire dit, que l'amant absent doit revenir, ne fût-il même plus parmi les vivants (1).

Trèfle à quatre feuilles trouvé ce jour, par une jeune fille, lui assure un mari.

Les jeunes filles tournent aussi la veille de la Saint-Jean l'aiguille du tourniquet, celle devant laquelle cette aiguille s'arrête se mariera la première.

La petite bête de la vierge qui porte toujours quelque bonheur à qui la trouve, préserve, prise à la Saint-Jean, pendant une année entière contre divers maux de tête et de dents.

Aussi tâche-t-on de trouver ce jour des vers de Saint-Jean ou vers luisants, qui portent bonheur à ceux qui les tiennent.

Dans plusieurs contrées, où le lin est cultivé, les jeunes filles dansent autour du champ de lin, puis elles se déshabillent et folâtrent dans le champ ; on dit « que cela plaît au lin (2). »

Dans les environs de Lierre on croit que la nuit, qui précède la Saint-Jean, tous les sorciers et sorcières doivent se rendre au sabbat dans certain champ qui leur est indiqué d'avance, pour y être passés en revue par un magicien infernal et en recevoir de nouveaux pouvoirs. Voilà pourquoi les vieilles femmes, avant de se coucher ce soir, ont un soin tout particulier de boucher toutes les issues de la

(1) De vlaemsche Rederyker, Antwerpen 1818 8 deel, 6 aflev., p. 238-9.
(2) Coremans.

Digitized by Google

maison, afin de ne pas laisser aux sorciers ou sorcières du voisinage, à leur retour du sabbat, le moyen de s'introduire secrètement dans la maison pour y faire leur coup d'essai (1).

La coutume des habitants du pays de Limbourg de décorer, la veille de la Saint-Jean, les tombes de fleurs et de papier de couleurs, ce qu'ils appellent « sieren, » a probablement pris naissance dans quelques cimetières consacrés sous le nom de Saint-Jean, et sera ensuite devenue générale. On retrouve du moins un usage tout analogue aux cimetières dits de Saint-Jean, à Leipzig et à Nuremberg.

Les agriculteurs attribuent à la Saint-Jean une grande influence sur la température.

Saint-Jean, en nouvelle lune et premier quartier, est le patron des semeurs.

Si le soleil n'est pas visible à la Saint-Jean, on n'aura pas de fruits.

S'il pleut, ce jour-là, les pommes seront infestées par les vers, les noix ne seront pas bonnes et le « huren » (colchiques) se multiplieront dans les prairies (2). On aime donc que le temps soit serein, surtout pendant le chant de la Saint-Jean, entonné devant le bûcher (3).

D'après une règle généralement suivie, on cesse à la Saint-Jean de couper les asperges, et un ancien dicton populaire conseille de ne tourber qu'avant ce jour :

« T' berouwde nooit man, dat hy turfde voor Sint-Jan. » Jamais personne ne s'est repenti d'avoir tourbé avant la Saint-Jean (4).

(1) Avontroodt, p. 31.

(2) En France on dit :

Du jour Saint-Jean la pluie
Fait la noisette pourrie

et « eau à la Saint-Jean ôte le vin et ne donne point de pain. »

(3) Coremans, p. 83-84.

(4) Tuinman, t. II, 25.

Digitized by Google

Dans plusieurs villes de la Belgique la fête de saint Jean-Baptiste coïncidait autrefois avec l'élection ou l'installation des nouveaux magistrats.

A Aerschot une ordonnance de Marie de Brabant, en date du 29 juin 1321, abolit les échevins à vie et fixa leur élection annuelle à la saint Jean. Dès lors les sept échevins choisissaient chaque année quatorze citoyens de la ville ; le duc en nommait sept pour l'année à venir (1).

A Ath le renouvellement du magistrat se faisait également à la saint Jean (2).

A Bruxelles, où la fête de saint Jean-Baptiste coïncidait aussi avec l'installation des nouveaux magistrats, se faisait une des trois grandes processions, auxquelles tous les corps constitués et tous les corps de métiers étaient dans l'usage d'assister. Elle sortait de l'église de Sainte-Catherine. Quelquefois on faisait suivre cette cérémonie religieuse de la représentation d'un mystère ou d'une comédie allégorique, qui rappelait les principaux épisodes de la vie du saint.

Ce mystère n'avait plus été joué depuis longtemps, lorsqu'on le donna de nouveau, en 1548.

Pour le repas donné à la saint Jean à l'Hôtel de Ville, le règlement de 1639 alloua pour frais 800 florins (3).

Dans le faubourg de Molenbeek à Bruxelles, se célébrait le même jour avec beaucoup d'éclat la fête patronale de l'église paroissiale.

Cette église qui, d'après la tradition, doit sa fondation à sainte Gertrude était jadis entourée d'une telle vénération que parfois, lors de sa fête, plus de 60,000 fidèles en faisaient le tour en priant.

Presque tous les jours des parents y allaient pour y faire lire sur leurs enfants l'Évangile de Saint-Jean, parce qu'on croyait ferme-

(1) Leyssens, p. 32.

(2) Chartes, Statuts et Ordonnances de Politie de la ville d'Ath. Mons, 1760, p. 102.

(3) H. d. l. V. d. B., t. II, 572 ; H. d. E. d. B., t. I, 326.

Digitized by Google

ment que les enfants que l'on n'y portait pas, pleureraient continuellement. On disait aussi dans ces occasions quelques prières adressées à sainte Gertrude, dont l'église de Molenbeek possédait des reliques et à laquelle le puits miraculeux près de l'église était consacré.

La terre du cimetière passait également pour miraculeuse et beaucoup de personnes en conservaient pieusement chez elles (1).

Dans l'ancienne Chartreuse de Scheut près de Bruxelles, on célébrait jadis tous les ans, le jour de saint Jean-Baptiste, une messe solennelle pour la prospérité de la ville de Bruxelles (2).

A Lierre, où l'église collégiale s'intitule : « Ecclesia sancti Joannis-Baptistæ, translata ad sanctum Gummarum », le changement des magistrats a eu régulièrement lieu à la saint Jean de chaque année depuis le règne du duc Jean II mort en 1312 jusqu'à la domination française (3).

A Louvain, c'était depuis 1267 que les échevins, jusque là nommés à vie, changeaient tous les ans ce jour-là (4).

A Mons le renouvellement annuel des échevins avait lieu la veille de la saint Jean d'après un décret de 1315 (5).

A Termonde les habitants des quartiers se réunissaient ce jour à un banquet avec les « deken en dekinne », qui étaient élus chaque année. Ces decans ou doyens, qui présidaient aux différents voisinages (wijken ofte gebuerten), avaient l'obligation d'accommoder tous les différends entre les locataires ou les voisins. Mais les habitants de Termonde à cause de leur bon caractère n'ayant pas de querelle, toute la tâche des doyens se bornait à quêter de maison en maison l'argent nécessaire à une ou plusieurs journées d'amusement commun (6).

(1) H. d. E. d. B., t. I, 323.
(2) Ibid., p. 39.
(3) Avontroodt, p. 31 ; Lom., p. 121.
(4) Piot, p. 150.
(5) De Boussu, p. 90.
(6) Maestertius, p. 9.

Digitized by Google

A Vilvorde les échevins choisissaient autrefois tous les ans deux valets et deux doyens de la gilde « guldekens » ; puis ils envoyaient les deux nouveaux valets chercher les deux nouveaux doyens, auxquels ils faisaient prêter serment, et nommaient les huit jurés ou, comme on les appelait, *les huit*, dont ils transmettaient les noms aux doyens, qui leur faisaient prêter serment.

Cette gilde de la draperie ou *lakengulde*, qui existait déjà à Vilvorde en 1357, avait sous sa surveillance tout ce qui se rapportait à la fabrication et à la vente des étoffes de laine (1).

Dans la même ville les habitants des villages de Dieghem et de Machelen-sainte-Gertrude avaient après la saint Jean le droit de jouir des grandes prairies, qui appartenaient à cette ville. Mais il n'était permis d'y amener des brebis que depuis le 8 septembre jusqu'à la mi-mars, sous peine d'une amende d'un sous par brebis ; parce que pendant l'autre partie de l'année les prairies étaient réservées aux brebis des habitants de Vilvorde (2).

A Bruges les libraires, « boekverkoopers of librairiers » célébraient le jour de saint Jean, la fête de leur patron. Érigés en métier par une charte de Philippe le Bon, de l'an 1454, ils imprimèrent en 1475 le premier livre ayant pour titre : « Le Jardin de dévotion » (3).

A Bruxelles l'une des neuf nations qui formaient les métiers, était sous l'invocation de saint Jean.

A Liége, les oiseliers, paussiers, fourbisseurs et couteliers célébraient le 24 juin leur fête patronale.

A Tronchiennes se célèbre tous les ans la commémoration de l'élévation des reliques de saint Gérulphe qui eut lieu, en 1257, le jour de la nativité de saint Jean-Baptiste.

A Gand, le quatrième dimanche après la Pentecôte, donne lieu à

(1) H. d. E. d. B., t. II, 450-1.
(2) Ibid., p. 530.
(3) Gaillard, p. 165-172.

Digitized by Google

une fête des plus populaires, connue sous le nom de « sinte Nys. »

L'origine en remonte à l'an 1686, où dans la nuit du 16 au 17 décembre, un grand sacrilège fut commis à Courtrai. Trois malfaiteurs nommés Gros Pierre, François et Grand Jean ayant volé de l'église plusieurs vases précieux contenant les saintes hosties et s'enfuyant vers Gand, rencontrèrent un troupeau de brebis qui, à l'approche des voleurs portant les hosties sacrées accoururent et se mirent à genoux. Effrayés à cet aspect, les voleurs jetèrent les hosties dans un marais ou « waterpoel » près de Maelte-Brugge, village situé à trois-quarts de lieue de Gand sur la route de Courtrai.

Arrêtés par la police le second jour de Noël, les trois malfaiteurs confessèrent leur crime et furent exécutés à Gand, le 17 janvier 1687, après avoir indiqué l'endroit où se trouvaient les hosties.

Un concours immense de peuple se rendit le troisième jour de Noël à Maelte-Brugge pour accompagner le clergé qui alla chercher dans l'eau les saintes hosties et les transporta processionnellement à Gand. En souvenir de cet événement, Maur Verschuren, abbé de Saint-Pierre à Gand, et patron de la paroisse de Saint-Denis, où se trouvait l'étang, fit construire près de l'eau une chapelle en l'honneur du Saint-Sacrement et y plaça trois des hosties trouvées qu'il avait reçues en présent.

La dévotion pour ces hosties augmentant de jour en jour, on institua une neuvaine annuelle, durant laquelle encore aujourd'hui la chapelle, où sont exposées les hosties, est on ne peut plus fréquentée. Tout le monde y va boire de l'eau de l'étang (1).

La même fête se célèbre aussi à Courtrai, dans l'église de Saint-Martin, sous le nom de « Putje, » mais la procession qui se fait à cette occasion à cinq heures du matin n'est suivie que de religieuses et de béguines.

(1) Kort begryp van de kapelle opgerecht ter eere van het Alderheyligste Sacrament te Maelte-Brugge by Gend. Gend.

Digitized by Google

25 juin. — (*Dianthus barbatus.*) Saint Adelbert; sainte Berthe; saint Guillaume, abbé; saint Prosper; Translation de saint Éloi.

A Binche, on célèbre ce jour la fête de saint Théodulphe, évêque et abbé de Lobbes.

---

26 juin. — (*Sonchus coeruleus.*) Saints Jean et Paul.

---

27 juin. — (*Hypericum perforatum.*) Saint Ladislas, roi de Hongrie.

Nieuport, cette ville qui a le rare avantage de pouvoir compulser l'acte authentique de sa naissance (1), comme dit H. Van de Velde, en souvenir de la délivrance de la ville par l'intercession de la Vierge, qui eut lieu le 27 juin 1489 (2).

Déjà le vendredi avant la kermesse, le marché aux légumes, aux fruits et aux fleurs est mieux fourni et plus fréquenté qu'à l'ordinaire. Aussi des chanteurs, par troupe de trois à quatre personnes,

(1) Nieuport a été bâti par Philippe d'Alsace en 1160 sur l'amas de sable dit Sandhoofd, qui accumulé par la mer dans la bouche de l'Isère, devint une masse solide en 1442 et gagna beaucoup par la tempête qui ruina en 1445 Lombartsyde et par l'ensablement rapide du chenal de l'ancienne colonie des Lombards.

(2) A. d. l S. d'Emulation, 2e série, III, 223.

Digitized by Google

commencent-ils à parcourir les rues en récitant des chansons qui, suivant l'ordre du bailli, doivent être présentées auparavant au curé et en avoir reçu la sanction.

Le samedi tout est nettoyé et mis en ordre pour la fête. A midi le citoyen le plus âgé de la ville est conduit à la Grand'Place, au son du carillon et de toutes les cloches.

Le dimanche, de grand matin, une foule extraordinaire afflue des environs de la ville. Les pères récollets célèbrent plusieurs services de matin, et à la porte de leur église des tables garnies de différentes sortes de foie cuit, de saucisses de Furnes, de pains aux corinthes (korente-koekestuisen) et de pains blancs (kraeke) sont étalées.

La grande messe, en vertu d'un vieux privilège est célébrée ce jour par le prélat de l'abbaye de Saint-Nicolas à Furnes « *in pontificalibus* » et avec le concours de ses religieux, dans l'église paroissiale de Nieuport. Par la belle musique que l'on y entend, cette messe exerce encore plus d'attraits. L'ommegang solennel se fait à la suite du service divin.

Le reuze, superbement habillé et armé, ouvre la marche, précédé par des violons qui exécutent l'air populaire de la chanson : « De reuze komt. »

Puis viennent les membres de la « visschersgild » (métier des pêcheurs (en costume très-pittoresque et portant des bâtons de triomphe (toorsen) avec de petits navires, des filets, etc., décorés de fleurs et de rubans.

Les quatre gildes uniformées, les « rethorikabroeders » en gilets et haut-de-chausses de soie jaune et casaques vertes doublées en jaune; les confrères de Saint-Georges en rouge, avec des gilets et haut-de-chausses blancs; ceux de Saint-Sébastien en brun et bleu avec des rabats blancs, et ceux de Saint-André ou les arquebusiers en bleu, doublure et rabats rouges; chaque gilde a sa bannière et son tambour battant, celle de Saint-Georges avec un guidon ou gids à

Digitized by Google

cheval. Les fils des confrères qui accompagnent leurs pères, portent les armoiries des gildes « gildenberten. »

Les confréries suivent avec leurs gonfalons, chaque confrère portant un flambeau allumé. L'image du saint patron ou de la sainte patronne est portée au milieu de chaque confrérie par des garçons ou des jeunes filles, la célèbre statue miraculeuse de la Vierge dite « van den nood Gods » par six filles de pêcheurs habillées d'une longue jaquette de mousseline blanche, d'une courte jupe rouge, d'un tablier de soie noire et d'une écharpe de la même étoffe avec une grande boucle d'argent.

Puis vient le clergé, à sa tête les pères récollets avec leur grande croix de bois, les chanteurs d'église, des enfants habillés en anges, et le célébrant portant le Saint-Sacrement dans l'ostensoir d'argent richement doré et orné de diamants, qui attire les regards de tous les étrangers. Il est entouré par les porteurs de lanternes d'argent, de la confrérie du Saint-Sacrement.

Les membres du magistrat en grand costume, portant des flambeaux à l'exception d'un seul qui porte la « verge de justice, » bâton très-long, ferment le cortège, qui au son du carillon et de toutes les cloches parcourt les rues de la ville, ne s'arrêtant que dans la Kaeyestraet, où l'on chante à l'autel érigé en reposoir, un motet avant de donner la bénédiction.

Quatre ou six ouvriers habillés en diables faisaient autrefois la police. Tous leurs vêtements, de pied en cap, étaient peints de serpents, vampyres, chauve-souris, flammes; ils avaient en outre des oreilles et queues de diable, une longue langue rouge pendant de la bouche, des cornes et des pieds de bouc, et étaient munis chacun d'un bâton au bout duquel pendaient des sachets de sable, dont ils se servaient pour frapper ceux qui s'approchaient trop du cortège. Les costumes des diables se conservaient encore en 1795 à l'hôtel de ville.

Le soir tout le monde dansait, même les membres des confréries,

Digitized by Google

qui d'abord allaient à « Lombardie » assister à la messe et prendre du café avec des pains aux corinthes durant la neuvaine, en l'honneur de Notre-Dame (1).

---

28 Juin. — (*Centaurea Cyanus*). Saint Irénée, év. ; saint Léon II, pape.

Dans la Campine on fête chaque année la veille de la Saint-Pierre et Saint-Paul d'une manière bruyante. Les domestiques de l'un et l'autre sexe, changent d'ordinaire de maîtres à la Saint-Pierre et y prennent le plus de part.

Les garçons de chaque voisinage se réunissent pour aller quérir avec la meilleure charrette de la métairie, splendidement ornée de fleurs, de verdure et de cocardes en papier coloré ou en clinquant, et attelée de quatre ou six chevaux, les nouveaux garçons et servantes des villages et métairies des environs. Durant le trajet, qui se fait au plus grand trot possible, toute la compagnie assise sur les caisses et les coffres des domestiques nouvellement engagés, chante à tue-tête une ancienne chanson dite « Uitwykelingslied » chanson d'émigration, qui commence en ces termes : « Naer Oostland willen wy ryden. Nous partons pour l'Orient. »

Mais il est de règle qu'à chaque cabaret, le long du parcours vers la nouvelle habitation, on s'arrête pour boire copieusement, pour régaler les garçons conduisant la charrette; après chaque station on recommence la même chanson ; il y a très-peu de personnes qui sachent en chanter plus de trois ou quatre strophes. On ne sait pas non plus au juste quel est le pays de l'Est ou Oostland, mot,

(1) Nieuport kermisse in 1788. Mss.

Digitized by Google

que les campagnards des environs de Lierre ont remplacé par celui de « Roosland ou Roozenland, » contrée des roses (1).

Feu M. Willems est d'avis que l'origine de cette chanson remonte au XII^e^ ou XIII^e^ siècle, époque où pour la première fois des milliers de Flamands et surtout de Brabançons émigrèrent au nord de l'Allemagne pour y fonder des colonies agricoles, qui jusqu'à nos jours y ont plus ou moins fidèlement conservé leur langue et leurs anciens droits flamands.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans la Campine du Brabant, la chanson d'émigration se chante de temps immémorial. C'est pourquoi nous ne croyons pas hors de propos d'en communiquer ici le texte, tel qu'il est rapporté par M. Hoffmann von Fallersleben dans ses chansons populaires néerlandaises.

Naer Oostland willen wy ryden,
naer Oostland willen wy meê,
al over die groene heiden,
frisch over die heiden,
daer isser een betere steê.

Als wy binnen Oostland komen
al onder dat hooge huis,
daer worden wy binnen gelaten
frisch over die heiden,
Zy heeten ons willekom zyn.

Ja, willekom moeten wy wezen,
zeer willekom moeten wy zyn,
daer zullen wy avond en morgen,
frisch over die heiden,
nog drinken den koelen wyn.

(1) Avontroodt, p. 31-32; Willems, p. 37 sq.: H. v. F. N. V., p. 209-214.

Digitized by Google

Wy drinken den wyn eruit schalen
en 't bier ook zoo veel ons belieft;
daer is het zoo vrolyk te leven,
frisch over die heiden,
daer woont er myn zoete lief.

Arrivées à l'endroit de leur destination les filles sont pour la dernière fois régalées par les garçons, mais en revanche, elles doivent le dimanche pendant l'octave de Saint-Pierre, où l'on fête dans les cabarets la bienvenue par d'amples libations de bière sucrée, fournir le sucre nécessaire, dont chacune d'elles a soin d'apporter en personne sa quote-part. C'est pourquoi ce jour est nommé « suikerenzondag, » dimanche sucré.

En quelques localités de la Campine s'observe la coutume de « Kelderen » ou enfermer dans la cave, usage qui ne s'y est introduit que récemment. Elle consiste, comme le nom l'indique, à enfermer dans la cave les nouveaux domestiques qui viennent d'arriver à la métairie et à ne leur donner la liberté que quand ils ont promis une certaine quantité de bière ou de genièvre pour la fête de la bienvenue.

En beaucoup d'endroits du Brabant la cérémonie d'aller quérir les nouveaux domestiques dite « Overhalen » en flamand, se fait à la veille de la Saint-Jean.

A l'époque où les reliques de Saint-Liévin avaient été transférées à l'abbaye de Saint-Bavon, en 1007, on avait créé des confréries en l'honneur de ce saint : tous les ans, à sa fête, celles-ci se rendaient processionnellement à Houthem avec les reliques. Celle instituée dans ce village, était nommée « van buuten » du dehors; l'autre à Saint-Bavon, était connue sous le nom de « van binnen, » de l'intérieur. Une troisième s'érigea à Gand sous le titre de « confrérie des aumônes de Saint-Liévin : » celle de Saint-Bavon ayant voulu se mêler de la distribution de ces aumônes, les échevins de la ville de Gand prirent, en 1454, la résolution de les réunir. On n'était admis

Digitized by Google

dans ces confréries qu'en s'obligeant à faire une donation à cause de mort à l'abbaye, qui en donnait le produit éventuel en location. La direction « proviseerscepe » de ces confréries appartenait à la corporation des tisserands.

On tenait à grand honneur l'avantage de porter les reliques de Saint-Liévin, ce que l'on n'obtenait souvent qu'au prix de grands sacrifices. Ces pèlerinages toujours signalés par les désordres les plus révoltants, devenaient d'année en année de plus en plus intolérables. On avait pensé pouvoir y mettre un frein, en en confiant la direction à deux échevins de la ville de Gand ; mais la présence de ces magistrats était impuissante pour contenir les scandaleux débordements de la populace, se ruant à la suite de la « fierte » du saint. Souvent l'intervention du bailli d'Alost avec ses hommes d'armes était requise pour protéger les habitants et maintenir un semblant d'ordre dans ces processions qui donnaient toujours lieu aux violences les plus déplorables (1).

Ces mesures de police n'ayant obtenu aucun résultat, on fit courir le bruit que tous ceux qui s'y rendraient encourraient la peine de l'excommunication. Mais rien ne put y faire ; bien souvent la ville de Gand devint victime des débordements populaires, qui en étaient la suite. Ainsi, en 1466, au retour de Houthem, le 29 juin, les confrères excités par plusieurs jours de débauche, et soutenus par la populace, se rendirent avec la châsse de Saint-Liévin au Marché du Vendredi et y détruisirent le bureau où les droits de ville étaient perçus. Voilà pourquoi on défendit, en 1469, de porter la châsse de Saint-Liévin à bras et de pousser des vociférations, qui jetaient la terreur dans les campagnes. Quoiqu'il paraisse, d'après un arrangement de 1505 fait par les échevins de la ville de Gand, sur le rang que devaient y tenir les fonctionnaires de l'abbaye et les doyens de ces confréries, qu'on était parvenu à y introduire une

(1) Van Lokeren, p. 115-6.

Digitized by Google

apparence d'ordre, Charles-Quint les supprima par sa sentence du 30 avril 1540.

---

29 juin. — (*Rhinanthus Galli.*) Saints Pierre et Paul.

La fête des saints Pierre et Paul était dans le principe la seule qu'on célébrât en l'honneur des apôtres, tout en y rattachant la mémoire des autres disciples du Seigneur. Ce ne fut qu'assez tard qu'on donna une fête à chaque apôtre en particulier, ou à deux à la fois (par exemple saint Philippe et saint Jacques, saint Simon et saint Jude).

Mais quoique dans la suite, pour honorer saint Pierre, on ajoutât encore, trois fêtes à celle des saints Pierre et Paul, celle-ci n'en perdit pas de sa solennité primitive.

Saint Pierre, le prince des apôtres, est on ne peut plus vénéré. En Belgique seul le nombre des églises qui lui sont dédiées monte à deux cent quarante, dont cinq ont donné aux paroisses, où elles se trouvent, le nom du saint (1). Trente-huit autres sont consacrées sous l'invocation des saints Pierre et Paul.

C'est surtout à l'abbaye d'Afflighem, de Bastogne, de Beeringen, à l'abbaye de Gembloux, de Grammont, Haelen, Lessines, Lobbes, Loo, Louvain, Merchtem, Nivelles, Renaix, Thielt, Tronchiennes, Turnhout, Waremme, que saint Pierre est ou était honoré, comme patron, tandis que l'abbaye d'Alne, Anvers, Bouillon, Châtelet,

(1) Saint-Pierre-sur-la-Digue, près de Bruges, Saint-Pierre-Cappelle dans la Flandre occidentale et Saint-Pierre-Cappelle près d'Enghien au diocèse de Tournai; Saint-Pierre près de Neufchâteau dans le diocèse de Namur et Louette-Saint-Pierre dans le même diocèse.

Digitized by Google

Chimay, Leuze, Middelbourg, Ostende, Saint-Gérard-de-Brogne, Waesmunster, Warneton vénèrent ou vénéraient ensemble saints Pierre et Paul comme patrons (1), et presque partout le jour de ces saints est très-solennel.

A Namur, où la collégiale de saint Pierre possédait de très-précieuses reliques, le chapitre de cette église faisait, avant l'érection de l'évêché de Namur en 1560, chaque année à la Saint-Pierre, une grande procession en l'honneur du saint patron, mais cette procession cessa d'avoir lieu à la suppression du chapitre qui fut uni à celui de la cathédrale.

A Florennes, où Saint-Pierre est invoqué contre les fièvres intermittentes, la fête du saint donne lieu à une procession très-remarquable qui se fait chaque année le dimanche après le 29 juin, la châsse de Saint-Gengou, patron du lieu, y est portée. Suivant l'usage, la jeunesse de l'endroit se met ce jour-là sous les armes et forme un corps d'infanterie et un de cavalerie. Plusieurs villages voisins font de même et viennent parader à Florennes pour donner plus d'éclat à cette procession on ne peut plus suivie.

A Jette, près de Bruxelles, l'église dédiée à saint Pierre attirait ce jour tant de monde que jadis, comme dit Sanderus, la porte de Flandre à Bruxelles restait constamment ouverte, la nuit avant la fête patronale, afin de permettre à la foule d'y aller prier saint Pierre (2).

Ostende joignit en 1768, à la fête de son patron celle du jubilé de cinq cents ans de son existence comme ville, faveur qu'elle doit à Marguerite de Constantinople, qui lui accorda les privilèges de ville. Ces fêtes duraient huit jours et attiraient une foule innombrable d'étrangers de tout le pays (3).

A Rumpst, commune située à deux lieues de Lierre, la fête des

(1) Piot, T. A., p. 44.
(2) H. d. E. d. B., t. II, 8.
(3) Bowens, II, 140 sq.

Digitized by Google

saints Pierre et Paul, fête patronale de ce village, donnait autrefois lieu à une cérémonie assez singulière.

Une procession avec la statue de Saint-Pierre allait sur le Ruppel, accompagnée des nacelles splendidement ornées de tous les pêcheurs, qui, avec les bateliers, forment les deux tiers de la population de Rumpst. Après avoir vogué quelque temps, on avait chaque fois soin de laisser tomber, comme par accident, la statue du saint patron dans l'eau, mais aussitôt tous les pêcheurs jetaient leurs rets et leurs filets dans la rivière, et celui d'entre eux, qui eut l'avantage de pêcher et de retirer de l'eau la statue du saint patron, fut proclamé pour l'année suivante doyen ou chef de la confraternité de saint Pierre. En même temps tous les filets, qu'on retirait du Ruppel, étaient pleins des plus beaux poissons, qu'on avait eu soin de se procurer d'avance pour cette pêche simulée, et que l'on offrait, après avoir rapporté solennellement la statue de Saint-Pierre à l'église, au curé et à toutes les notabilités du village, pour recevoir d'eux en retour quelques pourboire destinés à fournir aux dépenses de la soirée, qu'on passait à boire, à chanter et à danser dans les cabarets du lieu.

L'édit de l'empereur Joseph II, en date du 8 avril 1786, supprimant toutes les confréries et confraternités religieuses mit fin à la confraternité de Saint-Pierre à Rumpst, mais la pêche simulée s'y faisait encore, il y a quinze ans, à chaque fête des saints Pierre et Paul, en commémoration du saint qui fut lui-même pêcheur avant de devenir apôtre, et que les pêcheurs de Rumpst considèrent comme protecteur de leur pêche; car Rumpst excelle par l'abondance de poissons, surtout de « spieringen » ou éperlans. La Nèthe inférieure et la Dyle qui se réunissent près et en aval du village de Rumpst, pour constituer le Ruppel, ont charié de tout temps une masse de sable fin et mouvant, provenant de la surface des bruyères de la Campine, ainsi que du gravier des fortes marées. Ces sables font naître de grands bas-fonds, dont le gisement varie parfois par

Digitized by Google

l'impulsion des vents dominants, du flux et du reflux,et c'est sur ces ensablements que l'éperlan, petit mais délicieux poisson de mer, vient déposer vers le printemps son frai, de sorte que les pêcheurs de Rumpst en pêchent une telle quantité, qu'ils en approvisionnent les marchés aux poissons des villes d'Anvers, de Lierre, de Louvain et de Malines (1).

Une procession analogue se fait encore à présent chaque année le jour des saints Pierre et Paul dans tous les villages et villes maritimes de la Flandre occidentale. Une longue file de nacelles bien décorées accompagnent la barque dans laquelle le curé de l'endroit va sur la mer, pour la bénir en l'aspergeant d'eau bénite et en récitant les prières usuelles.

A la campagne et dans beaucoup de villes du Brabant, de la Flandre et du Hainaut la veille de la Saint-Pierre n'offre qu'une répétition de celle de la Saint-Jean. Les mêmes feux, les mêmes couronnes, les mêmes rondes, les mêmes pratiques. En plusieurs localités, où les feux de saint Jean sont tombés en désuétude, ce sont ceux de saint Pierre qui se sont conservés.

Dans plusieurs villages de la Flandre orientale la famille se range autour du feu qu'on allume à quelque distance des habitations. On fait de copieuses libations de genièvre, et les jeunes gens se noircissent les uns les autres avec des bâtons à moitié brûlés, en criant de temps en temps : « Vive le feu de saint Pierre ! »

A Bruges les enfants ont l'habitude de faire dans les rues de petits parterres de morceaux de pierres ou de terre de différentes couleurs et de demander aux passants quelques liards.

A Ypres les garçons travestissent l'un d'entr'eux en apôtre, lui mettent une mître de papier sur la tête et une chape de papier sur le dos, le placent sur des bâtons, qu'ils portent sur les épaules, et vont de maison en maison faire une quête en chantant une chanson analogue à la circonstance.

(1) Avontroodt, p. 32-33.

TEIT TE GENT

Digitized by Google

La coutume des feux n'existe plus dans ces deux villes.

En Brabant, le feu de saint Pierre était en beaucoup d'endroits plus colossal que celui de saint Jean. Ce feu éteint, l'antique jeu de la boule, « bollenspeel » ou « bollenwerpen » commençait; les deux sexes y prenaient part. Le vainqueur roi de l'été ou de la boule, devait régaler et choisissait la plus belle pour reine; quelquefois c'était une femme qui gagnait la partie, en ce cas c'était à elle à choisir son royal époux (1).

Cette coutume très-connue surtout à Louvain et dans les environs, subsiste encore à Grammont et à Mespelaer.

A Mespelaer, village près de Termonde, on apporte, la veille de saint Pierre, au Dampbrug, situé dans les prairies marécageuses au-delà du Parcxbrug, une énorme quantité d'églantiers, de roseaux et de paille pour en faire un grand feu, et à neuf heures du soir on allume ce bûcher en criant « djou, djou, djou! »

Le lendemain, après les vêpres, les jeunes gens, qui ont allumé le feu, se rassemblent à l'auberge « Het goed leven » pour jouer à la boule. Le prix est un chapeau ou une couronne de roses, que l'on met sur la tête du vainqueur en chantant en chœur :

Van waer komt gy getreden, magochelke?
Ik kom van onder d'aerde magochelke.
Wat hebt gy daer gedregen?
E' kaneke met asschen.
Aen wie zult gy dat geven?
Aen myne naeste vrienden.
Wie zyn die naeste vrienden?
Ik zal het u gaen zeggen?
} magochelke.

et en dansant à la ronde, main en main. Le magochel, qui est au milieu de la ronde, choisit un de ceux qui dansent autour de lui (2).

(1) Coremans, p. 26.
(2) Mss. de M. Sleeckx à Anvers.

Digitized by Google

A Grammont on allume, la veille de Saint-Pierre, un grand bûcher, autour duquel on danse en chantant : « Vivat sinte Pieter! vivat sinte Peternelle, djou, djou, djou, djou, djou! » (vive Saint-Pierre, vive Sainte-Pétronille, djou, djou, djou, djou, djou!)

Le dimanche suivant a lieu la fête de la « couronne de roses. » On s'accorde en secret sur les personnes qui doivent être roi et reine des roses; puis on danse au-dessous des couronnes suspendues au milieu de la rue et pendant la ronde, les couronnes tombent sur les têtes des élus, qui, de leur côté, doivent donner un festin (1).

A Hekelghem, village à quatre lieues de Bruxelles s'est conservée une fête toute analogue du chapeau de roses.

Tous les ans, le dimanche après la fête des saints Pierre et Paul, les jeunes filles tirent à la paille pour choisir une reine. Celle à qui échoit la plus longue paille est proclamée en cette qualité et reçoit le « chapeau de roses. » Celle qui après elle tire la plus longue paille est deuxième reine et la couronne de roses lui appartient. Toutes deux ont le droit de choisir un époux momentané, qui partage la royauté ou vice-royauté (2).

A Bruxelles, comme à Gand, il ne reste plus que quelques faibles traces de ces anciennes coutumes populaires. Les enfants dansent autour d'une chandelle qui remplace le feu d'autrefois.

A Mons des chandelles placées sur des tables autour desquelles on danse en rond, représentent maintenant les feux qui s'allumaient, avant les fortifications de cette ville, la veille de Saint-Pierre et qui donnaient lieu à un concours de chant d'un genre tout particulier. Celui qui chantait le plus grand nombre de chansons recevait en prix un coq ou un lapin, mais la même chanson ne devait jamais être chantée deux fois.

Ces feux de Saint-Pierre, qui d'après quelques-uns brûlaient

(1) Coremans, p. 26-27.

(2) H. d E d B., t. I, 548; Coremans p 27.

Digitized by Google

pour chasser les dragons, d'après d'autres pour imiter la célèbre girandole allumée à Rome en l'honneur du saint, n'ont d'autre origine que ceux de Saint-Jean. Car la Saint-Pierre rentrait jadis dans le cercle de la fête du « midzomervuer, » qui ne se terminait que dans la nuit du 2 juillet (1). Voilà pourquoi nous trouvons encore beaucoup d'idées populaires se rattachant à la fête des saints Pierre et Paul. Le jour de ces saints, il est bon de mettre des œufs sous la poule, mais il faut le regarder comme critique pour la température; s'il fait beau et que le vent est doux, l'année se passera aussi agréablement que ce jour. S'il y a grand vent, l'équinoxe amènera des vents destructeurs. Lorsque le coq chante ce jour, il amène le mauvais temps (2), et « saint Pierre et saint Paul pluvieux, pour trente jours dangereux « dit un proverbe. »

---

30 Juin. (*Cistus Helianthemum.*) Comm., saint Paul; sainte Adèle.

Ce jour, mourut l'an 1228, le B. Arnould de Cornibout, religieux de Villers, qui avait une dévotion spéciale pour les sept joies de Marie. D'après la légende, la sainte Vierge daigna lui en révéler sept autres, dont elle jouit dans les cieux et qui ont trait à sa conception sans tache (3).

A Anvers se faisait autrefois, le dimanche après la Saint-Jean, la procession dite « Loykensomgang » en l'honneur de Saint-Éloi, premier apôtre de la ville d'Anvers.

(1) Coremans, p. 26.
(2) Ibid., p. 84.
(3) B. M., p. 133-4.

Digitized by Google

La veille de ce jour le bourgmestre (schoutet) le bailli (amptman) et le magistrat (wet) s'assemblaient, après dîner, à l'hôtel de ville, où les marguilliers de l'église du château (kerkmeesters van de Borchtkerke) se rendaient à leur rencontre, pour les conduire, musique en tête, à l'église.

Les six gildes et tous les métiers avec leurs chapelains devaient accompagner le magistrat.

Le dimanche à neuf heures du matin, le magistrat s'assemblait dans la grande salle de l'hôtel de ville et y attendait les « kerkmeesters » pour suivre la procession. Arrivés à l'église, les membres du magistrat portaient la statue de Saint-Éloi jusque hors de l'église, suivis du clergé, mais précédés des six gildes, qui marchaient derrière les métiers.

Après midi la cérémonie de la veille se répétait exactement (1).

Le jour de l'octave de la fête de Saint-Jean-Baptiste se célèbre à « Sint-Jans-Hemelveerdegem » une messe solennelle pour les défunts de la confrérie de Saint-Jean.

Cette pieuse association érigée en l'honneur du saint patron et protecteur de l'endroit, est renommée par les indulgences, que le pape Clément X lui a accordées le 12 mars 1676. Le nombre de ses membres est d'autant plus grand, que le village de « Sint-Jans-Hemelveerdegem » attire un nombre infini de pèlerins qui de tous côtés y affluent pour invoquer le saint contre les spasmes (stuipen) (seskens) et l'épilepsie. On compte plus de vingt mille personnes qui, le jour et durant l'octave de la fête de Saint-Jean-Baptiste, y viennent honorer les reliques de ce saint, qui s'y conservent et que l'on expose alors à l'église paroissiale de cette commune (2).

(1) Mertens, t. I, 66-67.

(2) Korte uytlegging van het leven van den heyligen Johannes-Baptista, patroon der parochie van Sint-Jans-Hemelveerdegem. Geeraerdsbergen. 1765.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

CALENDRIER BELGE.

Digitized by Google

Tous droits réservés.

TYPOGRAPHIE MÉCANIQUE DE CH. VANDERAUWERA.
RUE DE LA SABLONNIÈRE, 8.

Digitized by Google

CALENDRIER BELGE.

FÊTES RELIGIEUSES ET CIVILES

USAGES

CROYANCES ET PRATIQUES POPULAIRES

DES

BELGES ANCIENS ET MODERNES,

PAR

Le Baron de Reinsberg-Düringsfeld.

TOME SECOND.

BRUXELLES,
FERDINAND CLAASSEN,
LIBRAIRE-ÉDITEUR.

ZUTPHEN,
P.-B. PLANTENGA,
ÉDITEUR.

1862

Digitized by Google

Digitized by Google

JUILLET.

Bien que Suétone, qui vivait à Rome au deuxième siècle de J.-C., ait dit expressément que Jules César ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, Marc-Antoine, en sa qualité de consul, ordonna que, pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, le mois « quintilis » ne s'appellerait plus désormais que « Julius », du nom du réformateur. On a lieu de croire que ce nom, aussi bien que celui d' « Augustus » (août) remonte à une plus haute antiquité et se rattache probablement au solstice d'été.

Les Anglo-Saxons désignaient ce mois des noms de « Lida, āftera Lida » (Lida II), et « Wedemônad » (mois de pacage); Charlemagne lui donna le nom de « Heumanoth » (mois des foins).

Les Flamands ont conservé à ce mois les dénominations de « hooimaend » (mois des foins) et « weidemaend » ou « wedemaend » (mois de pacage).

Dans les documents romans se trouvent les noms : « fœnal » ou « fœneræ » (mois de la fenaison), et « seval » ou « sefall », d'origine inconnue (1).

(1) Peut-être ce nom dérive-t-il du vieux mot « scif » sécheresse et signifie-t-il mois de sécheresse.

Digitized by Google

1er Juillet. — (*Agrimonia eupatoria.*) Saint Rombaut ; saint Thibaut.

Saint Rombaut, patron de Malines, en l'honneur duquel sept églises sont consacrées, fut fils d'un roi d'Hibernie. Après être parvenu à l'archevêché de Dublin, il résolut d'abandonner tout et de se rendre à Rome pour y visiter les saints tombeaux. Il reçut la bénédiction du saint Père et reprit son chemin vers les Gaules. Après une apparition céleste, il s'arrêta en Belgique, à Malines, où le comte Adon lui fit l'accueil le plus honorable et lui donna le terrain nécessaire pour construire un couvent. Saint Rombaut en chargea le jeune Libert, fils du comte Adon, dont il avait prédit la naissance et qu'il avait baptisé et élevé.

Après y avoir longtemps vécu en grande sainteté, il fut assailli, s'étant un jour retiré à l'écart pour réciter quelques psaumes plus dévotement, par deux assassins qui lui donnèrent un coup mortel sur la tête et jetèrent son corps dans la rivière. Or, la nuit, quelques pêcheurs ayant aperçu une grande clarté sur l'eau, s'en allèrent vers le comte Adon pour l'avertir de ce prodige. Le comte s'étant transporté avec eux au lieu désigné, vit la même clarté, fit jeter des rets et reconnut à ses grands regrets le corps de saint Rombaut. La mort du saint advint le jour de Saint-Jean, en 775; d'après d'autres en 875; mais, à cause de la fête de Saint-Jean-Baptiste, le pape Alexandre II ordonna qu'on transférât la fête de Saint-Rombaut au premier jour de juillet (1), et le synode provincial de 1609 décréta que dans les églises du diocèse, hors de la ville de Malines, la fête

(1) Gazet, 320-1.

Digitized by Google

du saint patron fût célébrée par un office double le troisième jour de juillet.

La procession qui se fait chaque année, le premier dimanche de juillet, en l'honneur de saint Rombaut, n'est pas moins ancienne ni moins solennelle que celle dite de Pâques.

La châsse du saint (1) était portée d'abord par les membres des gildes, puis par les députés des habitants de Bois-le-Duc et de Maestricht, lesquels venaient tous les ans à Malines pour assister à la procession; dans la suite, la châsse fut portée par des artisans. Au seizième siècle, les diverses chambres de rhétorique de la ville illustrèrent souvent la procession par des cavalcades et des représentations dramatiques, et un grand nombre de prélats et d'évêques, se rendant à l'invitation du magistrat, suivirent d'habitude le Saint-Sacrement qui, jusqu'en 1636, fut porté à cette procession, usage qui, en 1674, fut rétabli par un décret de l'archevêque.

L'ordre de la marche des métiers, des gildes et des communautés religieuses a subi de fréquentes modifications; mais les cinq gildes

(1) Après la mort de saint Rombaut le comte Adon fit enterrer le corps dans la chapelle fondée par ce saint. Longtemps après, il fut déterré et déposé dans une châsse de cyprès.

Vers 1356 on commença à travailler à une châsse en argent, laquelle fut achevée en 1366, et en 1369 les reliques du saint martyr y furent déposées solennellement. Mais en 1578, pendant la guerre, la châsse fut brisée et fondue, et l'argent, vendu pour 19,296 livres shellings artois, employé à payer les dettes et à réparer les fortifications. Les reliques, déposées dans un coffre de bois garni de drap d'or, furent dispersées à la prise de la ville, l'an 1580, mais cachées par des citoyens et rassemblées en 1585.

Une nouvelle châsse en argent, qui coûta 24,500 florins, et qui ne fut entièrement achevée qu'en 1631, bien qu'on y déposait déjà en 1624 les reliques du saint, fut employée en 1794 pour payer la contribution exorbitante que les troupes françaises exigèrent de la ville et depuis cette époque jusqu'en 1825 les reliques furent conservées et portées dans un coffre de bois. Ce n'était qu'en 1825, à l'occasion du jubilé, que fut terminée la châsse actuelle, grâce aux libéralités des habitants de Malines.

Digitized by Google

ou serments y observaient toujours strictement le règlement donné le 20 juin 1620 par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle.

Les membres du magistrat, munis chacun d'un bâton peint en rouge et en jaune, portaient, à l'exception des échevins, sur la manche gauche de leur robe noire un morceau de drap rouge, ils recevaient annuellement ce drap de la part de la commune. Selon toute probabilité, ces morceaux de drap rouge remplacèrent les capuchons rouges qu'on portait anciennement à cette procession en mémoire du martyre de saint Rombaut. Les comptes de la ville en font mention dès 1567, tandis que les bâtons étaient déjà en usage en 1549.

Les dix-huit frères mineurs qui portaient la châsse pendant quelque temps, se distinguaient des autres par de petits écus blancs à la croix noire attachés à leurs habits.

La procession terminée, la châsse était déposée au milieu de la nef de l'église et y restait exposée à la vénération publique des fidèles jusqu'au mercredi, où elle était reportée solennellement au maître-autel.

Tous les prélats, ecclésiastiques, chanteurs, musiciens, échevins et officiers de la ville, qui assistaient à la procession, étaient régalés par la commune, soit de vin du Rhin, soit d'autres choses.

Les jubilés du martyre de saint Rombaut, qui se célébrèrent en 1680, en 1775 et en 1825, comptent parmi les fêtes les plus brillantes de la Belgique. On en possède, des deux dernières au moins, la description détaillée, publiée avec des gravures représentant les magnifiques cavalcades (1).

La chapelle de Saint-Thibaut, construite sur la montagne qui domine Marcourt, était jadis le but d'un pèlerinage très-fréquenté.

Ce saint, né en 1017, descendait des comtes de Champagne. Il quitta jeune la maison paternelle pour se faire anachorète, et vint

(1) Munck, p. 199-212; 254 sq.; Remmerus Valerius Clément, t. II, 225-250.

Digitized by Google

résider sur la montagne de Chiny à l'endroit où se trouve une source, qu'il fit, dit-on, jaillir de la terre. Plus tard il se construisit un ermitage à Pettange, près de Mersch, mais voulant échapper à son père, qui avait découvert sa retraite, il passa en Italie et y mourut en 1066, près de Vicence, des suites de la vie austère qu'il s'était imposée.

Une chapelle construite près du pont qui à Chiny traverse la Semois, une autre construite à Suxy, village près de Chiny, portent également le nom de Saint-Thibaut.

Celle qui lui est dédiée à Huy est célèbre par l'image du saint qui y fut transportée miraculeusement l'année même de son trépas.

Les métiers des maçons, des verriers, des ardoisiers, des menuisiers et autres de la ville de Luxembourg ont choisi saint Thibaut pour leur patron et lui ont érigé une confrérie, qui célèbre la fête du saint avec beaucoup de pompe (1).

---

2 Juillet. — (*Lilium candidum*). Fête de la Visitation de la Sainte-Vierge.

Cette fête, qui nous rappelle la visite que Marie rendit à sainte Élisabeth, sa cousine, après avoir entendu de l'archange l'heureux message d'après lequel Dieu l'avait élue pour devenir la mère du Messie, fut instituée, selon Baronius, par le pape Urbain VI en 1385 et confirmée ou publiée par Boniface IX, en 1389. Pie IX l'a élevée au rang des fêtes de seconde classe, en mémoire de sa rentrée à

(1) Le Montaigu de saint Thibaut, ermite, par Jamotte. Marche, 1843; G. d. V. e. A., t. I, 186; 348-9.

Digitized by Google

Rome après son retour de l'exil qu'il avait passé à Gaëte (1).

La croyance populaire considère ce jour, qui est en même temps celui de la Sanctification de saint Jean, comme jour fatal pour la température.

Quand il pleut, ce jour-là, on ne sait comment s'y prendre pour rentrer la récolte, dit le proverbe (2).

Dans plusieurs sanctuaires de Marie le jour de la Visitation est la fête principale de l'année. La chapelle de « Notre-Dame aux Hirondelles » à Gand était de ce nombre.

Comme le nom l'indique, les hirondelles voletant à l'entour d'un vieux chêne, et ne le quittant ni jour ni nuit, furent cause qu'on découvrit aux environs de Gand une image miraculeuse de la sainte Vierge. On la transporta dans l'ancien oratoire des Templiers, qui en reçut le nom de chapelle de Notre-Dame aux Hirondelles, et après la démolition de cette chapelle, l'image fut placée sur l'autel de l'église de l'hospice Saint-Jacques, dédiée déjà elle-même à Marie, au quatorzième siècle. Une octave solennelle y commence annuellement le 2 juillet (3).

La fête de Notre-Dame de Lombartzyde a également lieu en ce jour.

La tradition dit qu'en 1596 des marins trouvèrent sur les bords de la mer une statue de la Vierge, en bois, qu'ils placèrent dans une chapelle et qu'ils invoquèrent particulièrement contre les dangers de la navigation.

Un très-grand nombre de faits miraculeux dont les ex-voto nombreux appendus aux murs de la chapelle, rappellent le souvenir, rendirent cette image extrêmement célèbre et bien que Lombartzyde ait maintenant beaucoup perdu de son ancienne importance, on voit, à l'occasion de la Visitation de la sainte Vierge, les popula-

(1) Cornet, p. 200.

(2) Coremans, p. 84.

(3) De Smet, M. d. M., p. 29-30.

Digitized by Google

tions accourir des localités voisines, voire même des villes de la Flandre française (1).

A Lubbeek en Brabant, le sanctuaire de Notre-Dame attire ce jour de nombreux pèlerins. On leur y distribue une image d'ancienne apparence, en forme de drapeau, sur laquelle se lit ce distique.

Maria's derde huys, van auts
Vermaert in Brabant,
Wort nogh van wyts besoght
Tot Lubbeeck by het Haghlant.

On croit qu'au seizième siècle le pèlerinage de Lubbeek venait après ceux de Hal et de Montaigu.

L'ancienne chapelle, où se vénérait cette célèbre statue à laquelle on attribue tant de miracles, fut érigée en 1341 et subsista jusqu'en 1816.

Après la destruction de l'édifice sacré, la statue fut transportée processionnellement à l'église paroissiale, où elle est placée sur un autel particulier (2).

A Mooregem, sur la route d'Audenarde à Courtrai, commence, à la fête de la Visitation, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, nommée « Notre-Dame de l'Aubépine » ou « O.-L.-V. ten Doorn », une neuvaine solennelle à laquelle le pape Pie VII a accordé à perpétuité une indulgence plénière qui attire une telle affluence de pèlerins qu'on a été souvent obligé de prêcher en plein air.

L'ancienne chapelle, qui y existait de temps immémorial, étant devenue trop petite de beaucoup, fut remplacée, en 1663, par une église à trois autels, construite aux frais d'Adrien Van Spiere, seigneur de la commune à cette époque. Joseph II fit saisir ses

(1) De Reume, p. 52.

(2) De Reume, p. 191-195; Kort verhael der miraculeuse stigtinge van de weerdige capelle van O. L. V. tot Lubbeeck. Loven, p. 14.

Digitized by Google

revenus, mais elle n'en continua pas moins d'exister par les offrandes des fidèles, jusqu'à l'invasion française, en 1794, où l'image miraculeuse de Marie fut brisée, la chapelle pillée et presque démolie.

Pour obtenir la guérison d'un de ses enfants, malade à mourir, presque délaissé par les médecins, le seigneur d'alors, Eugène Van Hoobrouck, fit vœu à Marie de rebâtir ce sanctuaire. Sa prière fut exaucée et, l'an 1806, il accomplit sa promesse en rétablissant la chapelle telle qu'elle existe aujourd'hui. La chapelle primitive sert encore de demeure au clerc (1).

Une autre chapelle connue sous le même nom de « Notre-Dame de l'Aubépine » ou O.-L.-V. ten Doorn » se trouvait autrefois à Eecloo (2).

La légende raconte qu'au commencement du quinzième siècle de pieuses veuves se trouvant à une petite distance d'Eecloo, entendirent tout-à-coup un chant si harmonieux qu'elles ne purent l'attribuer qu'aux anges. Après avoir fait des recherches aux environs, pour découvrir la cause de ces hymnes célestes, on trouva près d'une aubépine en fleurs une image de la Mère de Dieu. Le clergé s'empressa de transporter avec solennité cette image, mais elle fut presqu'aussitôt replacée près de l'aubépine par la main des anges, et chaque tentative nouvelle de translation fut suivie du même résultat.

Ému par ces merveilles, le magistrat de la ville résolut de faire rebâtir une ancienne chapelle presque en ruines, appelée « le vallon de l'Ange » « Engeldale », et située à proximité de l'aubépine. Il y fit déposer la statue miraculeuse, et lorsque peu après arrivèrent de Saint-Omer à Eecloo, quelques religieuses faisant profession du tiers-ordre de saint François, et désirant être admises à demeurer dans la ville, il leur fit don de ce sanctuaire et d'une pièce de terre

(1) De Smet, M. d. M., p. 181-3.
(2) L'an 1449.

Digitized by Google

voisine, où l'on construisit une chapelle plus grande sous le nom de Notre-Dame de l'Aubépine. Chassées de ce lieu, en 1570, ces sœurs qu'on appelait « Pénitentes » ou « religieuses de Notre-Dame des Épines » se retirèrent à Gand avec la statue miraculeuse de la Sainte-Vierge et s'établirent, en 1627, dans la rue Basse des Champs. Mais à l'époque de leur suppression, sous Joseph II, quelques-unes de ces pieuses tertiaires revinrent à Eecloo et la sainte image fut transportée en triomphe à l'église des Récollets, qui occupaient la maison construite primitivement pour ces religieuses. A l'invasion française on cacha la statue jusqu'à ce qu'on la replaçât solennellement le 18 août 1823, dans l'ancienne sacristie des Récollets, transformée en chapelle latérale de l'église, qui sert aujourd'hui au pensionnat des Sœurs de Charité (1).

A Stockel, hameau près de Bruxelles, se célèbre la fête de la chapelle de Notre-Dame ou de la Visitation; on y va invoquer la Mère de Dieu contre les hernies.

Ce petit édifice qui existait déjà en 1326, a été restauré ou plutôt reconstruit en vertu d'une autorisation de l'archevêque, en date du 30 janvier 1778 (2).

A Vilvorde la fête patronale de «Notre-Dame de Bonne-Espérance» a lieu le 2 juillet; c'est aussi à la même date, en 1713, que fut célébré le jubilé de 300 ans, depuis l'établissement de la confrérie de Notre-Dame de la Visitation ou de Bonne-Espérance.

L'image miraculeuse connue sous ce titre est spécialement invoquée par les femmes mariées qui n'ont pas encore d'enfants. Son origine est restée inconnue, mais, dès l'année 1413, il existait une confrérie sous le même titre, dont les membres ont été gratifiés dans la suite de nombreuses indulgences par plusieurs papes, entre-autres par Paul V et Clément XI (3).

(1) De Smet, M. d. M., p. 178-181.
(2) H. d. E. d. B., t. III, 260.
(3) De Reume, p. 436-438.

Digitized by Google

A Ypres on porte tous les ans, la veille de la Visitation, l'image vénérée de Notre-Dame des Remparts à l'église de Saint-Nicolas, où elle reste exposée pendant l'octave.

Cette image, représentant la Sainte Vierge portant son enfant dans ses bras, fut attachée vers l'an 1625, à la muraille extérieure du collège des Jésuites, en face des remparts de la ville, et devint bientôt un lieu de dévotion très-fréquenté. Afin de défendre des injures de l'air le luminaire qu'on brûlait devant la Madone, et de protéger les pieux pèlerins, on bâtit une petite chapelle. Les difficultés qui s'opposèrent à ce travail ne firent que s'accroître; la dévotion envers l'image et l'affluence du peuple ne s'affaiblirent pas, même pendant l'invasion française. En 1805, comme il fut construit de nouveaux ouvrages aux remparts d'Ypres, la statue miraculeuse fut transportée processionnellement à une chapelle, préparée à cet effet, près de l'église de Saint-Nicolas, mais la reconstruction de cette chapelle devenant bientôt nécessaire, la sainte image fut honorée, pendant l'année 1846, dans l'église paroissiale jusqu'à la fête de la Nativité de l'année suivante, où elle fut transférée avec pompe à la chapelle restaurée.

En souvenir de cette translation on institua la solennité susdite, qui fut célébrée la première fois l'an 1848 (1).

Le même jour encore une foule de pèlerins se rendent à Notre-Dame d'Alsemberg, à Notre-Dame de Bon-Secours, à Peruwelz; à Notre-Dame du Rempart, à Charleroi, et à Vosselaer près de Turnhout, ce dernier pèlerinage a donné naissance au dicton populaire fort en usage dans les environs de Turnhout : « As de paterkens nat worden, regent 't zes weeken. »

A Namur la Visitation fut, depuis la fin du quatorzième siècle, la principale fête de l'église de Notre-Dame ainsi que la kermesse ou ducasse de la ville. C'est en ce jour que sortit la grande proces-

(1) De Smet, M. d. M., p. 467-469.

Digitized by Google

sion avec son cortège habituel de personnages religieux et profanes, historiques et fabuleux, dont le savant J. Borgnet nous a donné la description détaillée dans son Mémoire sur les anciennes fêtes namuroises.

L'ommegang, dont le compte communal de 1449 fait la première mention, cessa d'avoir lieu en 1730. Parmi les personnages qui composaient le cortège, figuraient Goliath avec sa famille, les quatre fils Aymon sur leur cheval Bayart, l'enchanteur Maugis à cheval, Saint-Georges et son dragon, Charlemagne à cheval, l'enfer et des diables, Saint-Michel et des anges, les apôtres, l'empereur et des rois, Saint-Christophe, la Gésine Notre-Dame, les Mages, Jésus-Christ sur un âne et nombre d'animaux et de monstres.

La célèbre danse macabéenne ou macabre était l'accompagnement obligé de la fête patronale, et des mystères se jouaient assez régulièrement ce jour-là (1).

---

3 Juillet. — (*Malva sylvestris.*) Saint Anatole; saint Euloge; saint Hyacinthe; saint Héliodore; saint Guthagon.

Saint Guthagon, issu du sang royal d'Écosse, quitta les délices mondaines pour voyager en pèlerin inconnu; mais arrivé dans la Flandre occidentale, il mourut à Knocke et fut inhumé au cimetière d'Oostkerke, où on érigea une chapelle sur son tombeau, après qu'on eut aperçu les prodiges qui s'y opérèrent.

L'évêque Gérard de Tournai éleva ses reliques en 1159 et les

(1) Recherches sur les anciennes fêtes namuroises, par J. Borgnet, p. 4-39.

Digitized by Google

plaça solennellement dans une châsse, qui se conserve encore. Sa fête attire tous les ans un grand concours de monde.

Le premier dimanche de juillet donne lieu à plusieurs kermesses, dont celles d'Alost et de Malines sont les principales (1).

Dans la procession du premier jour de la kermesse à Alost, marchaient les bourgeois qui avaient été en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ou à Rome, entre une haie de membres de la confrérie de Saint-Jacques, portant leurs bourdons, leurs calebasses et leurs collets ornés de grosses écailles (2).

A Bruxelles se célèbre avec grande pompe la fête annuelle en l'honneur de la confrérie de Notre-Dame de Bon-Secours, qui solennisa déjà en 1825 le jubilé bisséculaire de son installation ; d'illustres personnages en firent partie anciennement.

A l'issue de la grand'messe, une procession, qui est toujours d'une grande richesse, parcourt l'itinéraire de la paroisse (3).

A Huy se faisait chaque année, le premier dimanche de juillet, l'élection magistrale.

Les onze métiers se réunissaient aux Frères Mineurs et élisaient les onze membres du conseil, conformément à l'ordonnance de l'évêque de Liége de l'an 1677.

L'évêque Maximilien changea pourtant, le 15 juin 1686, cette forme électorale en instituant six chambres, dont chacune se composerait de dix personnes (4).

En Hainaut une foule de pèlerins se rend ce jour à Baugnies pour assister à la procession solennelle, qui s'y fait le premier dimanche de la neuvaine célébrée chaque année en l'honneur de « Notre-Dame, consolatrice des Affligés. »

Les nombreux ex-voto qu'on voit dans la chapelle, construite

(1) Gazet, p. 394.
(2) De Smet, p. 41.
(3) De Reume, p. 211-214.
(4) Gorrissen, p. 403-9.

Digitized by Google

en 1717, témoignent des nombreuses guérisons qu'on attribue à l'intercession de la Vierge, invoquée sous ce titre (1).

Le dimanche après le 2 juillet se célèbre à Liége, la fête de Notre-Dame de Saint-Sévérin.

La statue miraculeuse de la Vierge, que l'on vénère sous ce nom, parce qu'elle fut primitivement placée dans l'église de Saint-Sévérin, maintenant démolie, se trouve aujourd'hui dans l'église de Saint-Martin. La légende donne sur l'origine de cette madone et de sa fête les détails que voici :

Un juif avait épousé une catholique pieuse qui, faisant à l'autel de la Vierge de très-fréquentes visites, fut tout-à-coup empêchée de continuer ; une violente attaque de paralysie lui ayant ôté l'usage de ses membres. La femme moins sensible aux douleurs physiques qu'à l'impossibilité où elle se trouvait, de satisfaire à sa dévotion, s'en plaignait en des termes tellement touchants, que son mari, qui était sculpteur, se mit à l'œuvre et offrit bientôt à sa femme une petite statue de la Vierge, devant laquelle elle put prier, comme elle le faisait précédemment à l'église.

La femme en était on ne peut plus heureuse et avant de succomber aux suites de son infirmité, elle prit soin par son testament de léguer à l'église la statue qui lui avait été si chère. Mais ce legs ayant été jugé de peu d'importance, on relégua la statue dans une chambre du clocher qui était affectée au dépôt des objets hors d'usage.

On ne songeait même plus à cette madone, lorsque, le samedi suivant, qui était la fête de la visitation de Notre-Dame, on entendit tout à coup les cloches. A cette sonnerie inusitée, on courut en foule au clocher et à leur grand étonnement les visiteurs virent non-seulement les cloches mises en branle sans aucun secours humain, mais aussi la statue de la Vierge, qui était placée au milieu de la chambre, entourée de cierges allumés et de branches fraîches.

(1) De Reume, p. 425-6.

Digitized by Google

Cet événement eut lieu le 2 juillet 1631 et une fête destinée à perpétuer le souvenir de ce prodige, fut fixée au dimanche qui suit cette date (1).

Le même jour a lieu une procession très-suivie à Oendeghen, près d'Ath, en l'honneur de « Notre-Dame du Buisson. » Bien des paroisses environnantes s'y rendent chaque année processionnellement, et la confrérie du Haut-Bois, établie à Mons, offre tous les ans un cierge magnifique, qu'une jeune fille du hameau du Buisson porte à la procession de ce jour (2).

A Poperinghe se fait, le même jour, la procession annuelle instituée en action de grâces pour rappeler aux fidèles le grand miracle arrivé le 11 mars 1479.

Un enfant mort-né et enterré depuis trois jours fut retiré de la tombe, placé sur l'autel de Marie dans l'église de Saint-Jean et ressuscité par l'intercession de la Vierge. On le baptisa en présence d'un grand nombre de personnes et il vécut encore une heure après. Depuis cette époque, le concours des fidèles ne fit que s'accroître et n'affaiblit pas jusqu'à présent (3).

Un autre sanctuaire très-fréquenté en ce jour est celui de Notre-Dame dite Mère de Miséricorde, à Braine-le-Château (4).

(1) De Reume, p. 46-47.
(2) De Reume, p. 107-110.
(3) De Smet, M. d. M., p. 331-3.
(4) De Reume, p. 325-328.

Digitized by Google

4 juillet. — (*Hemerocallis fulva.*) Sainte Berthe; saint Flavien; saint Ulric. Fête de la translation de saint Martin, appelée « saint Martin d'été » ou « warme Merten, » chaud Martin (1).

A Hyon, joli village à une demi-lieue de Mons, dont l'église est dédiée à Saint-Martin, la fête patronale se célèbre le 4 juillet, si ce jour est un dimanche, sinon, le dimanche suivant, c'était autrefois une des ducasses les plus jolies et les plus fréquentées des environs de Mons. Le dimanche et les deux jours suivants, des quadrilles se formaient sur la place; le premier se composait de nobles, le second de bourgeois de Mons, le troisième de fermiers et le quatrième de simples villageois. Le bailli ouvrait la danse, ce n'est que depuis quelques années que cet usage est tombé en désuétude (2).

---

8 juillet. — (*Rosa sulphurea.*) Saint Pierre de Luxembourg; sainte Philomène; sainte Zoë.

Le bienheureux Pierre de Luxembourg, mort en 1337, est connu pour sa dévotion envers Marie. Tous les samedis il jeûnait en son honneur. Souvent, durant les froides nuits de l'hiver, il se levait pour réciter l'office de la Vierge, et jamais, il ne se couchait, avant d'avoir dit plus de deux cents fois, à genoux, « l'Ave Maria » (3).

(1) Coremans, p. 112.
(2) Annales du Cercle archéologique de Mons, t. I. Mons, 1857, p. 47.
(3) B. M., p. 138-9.

Digitized by Google

A Beveren, dans le pays de Waes, d'après le décret de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, en date du 19 avril 1614, se tenait le mardi de la kermesse, qui a toujours lieu le premier dimanche de juillet, une foire assez considérable accordée aux habitants pour les dédommager du terrible incendie qui, le 25 octobre 1576, détruisit presque toutes les habitations (1).

---

6 Juillet. — (*Crepis barbata.*) Saint Goar; sainte Godelieve; sainte Philomène.

A Bruxelles on célèbre la fête de la Translation des reliques de Sainte-Gudule. A Ghistelles, petite ville entre Bruges et Ostende, qui dût ses privilèges à Guy de Dampierre, et qui fut successivement environnée de remparts, de fossés et de murs, en 1324, 1434, et 1540, la fête de sainte Godelieve attire une pieuse affluence de fidèles.

Cette sainte, fille unique de deux nobles époux : Humfried et Ogeva, vivant vers la dernière moitié du onzième siècle à Lonfort (aujourd'hui paroisse de Wierre-Effroy) près de Boulogne, avait attiré par la renommée de ses charmes le farouche baron Bertulfe, seigneur de Ghistelles, et par une sorte de fatalité elle devint son épouse. Mais à peine arrivé dans le castel de Bertulfe, celui-ci, instigué par sa mère, qui détestait sa belle-fille, la traita d'une manière si indigne qu'elle résolut d'en avertir ses parents. Parvenue à s'échapper de nuit, elle gagna à pied la demeure de sa jeunesse, et Bertulfe se vit forcé à venir redemander humblement son épouse, en donnant la promesse de changer ses manières envers elle.

(1) Van den Bogaerd, t. III, 79.

Digitized by Google

Cependant rentré dans ses foyers, il oublia bientôt ses promesses, enferma Godelieve dans un donjon pendant plusieurs mois, et la fit assassiner à la fin par deux serviteurs qui l'étranglèrent, et qui, pour s'assurer qu'il ne lui restât souffle de vie, lui plongèrent la tête dans l'eau d'une source voisine. Ils répandirent ensuite le bruit que Godelieve s'était étranglée elle-même.

Mais l'eau de cette source guérissait depuis lors plusieurs maux considérés comme incurables, notamment l'esquinancie; et au bout de quelque temps un des meurtriers avoua, au moment de mourir, le crime commis.

Le peuple persuadé que l'enterrement, qu'avait déjà signalé plusieurs prodiges était celui d'une sainte, l'évêque Ralbodon fit quatorze ans après, exhumer le corps de Godelieve, qu'on trouva aussi intact qu'au premier jour et le plaça dans l'église, où les fidèles viennent encore en foule invoquer l'intercession de la sainte contre les maux de gorge. Autour de la source on éleva une petite muraille et cet endroit appelé « pitken, » petit puits, qu'on montre encore aujourd'hui aux voyageurs, continue à être le but de fréquents pèlerinages, surtout pendant la neuvaine de la fête de la sainte.

Bertulfe, bourrelé de remords, se repentit sincèrement de son crime, donna tous ses biens à l'église et se retira, après avoir fait un pèlerinage à Jérusalem et y avoir combattu pendant trois ans contre les Turcs, dans un monastère. Sa fille d'un second mariage, née aveugle, recouvra la vue par la grâce de Dieu et fit élever dans la suite, en l'honneur de sa belle-mère, une abbaye de religieuses au lieu même où elle avait tant souffert, mais pendant les guerres civiles, les pieuses filles se virent forcées de se retirer dans la ville de Bruges, où le couvent des Bénédictines de sainte Godelieve existe encore (1).

(1) Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne histoire des Flandres, par O. Delepierre. Lille, 1834, p. 189-203.

Digitized by Google

Dès 1493 le nom de sainte Godelieve figurait déjà dans les litanies et les calendriers, on chantait : « Sancta Godeleva, ora pro nobis, » et à l'église, durant la neuvaine, le prêtre récitait l'antienne suivante :

Læti corde et animo
Jubilemus altissimo,
Qui te, martyr, miraculis
Glorificat in sæculis.
Ergo, sub fasce criminum
Gementes ora Dominum,
Ut de valle miseriæ
Nos cœli reddat patriæ.
Vir, socrus cum familiâ,
Te lacerant invidiâ,
Gaudes et contubernio,
Dei florens martyrio
Applaudamus in organo,
In cymbalis, in tympano
Pro tanti festi gloria,
Sit laus Deo per omnia. Amen (1).

A Bruges la fête de sainte Godelieve est la fête patronale des toiliers (lynwadiers) et des portefaix appelés « kranekinders. »

A Gand la fête de sainte Godelieve ou « begangenis van sinte Godelieve » attire un grand concours de monde au Petit-Béguinage, où se vénère une relique de la sainte et où se conserve de l'eau de son puits.

Pendant les neuf jours que dure cette solennité, les pèlerins y affluent de tous côtés pour baiser la relique et pour boire de l'eau, afin de se préserver des maux de gorge et d'yeux.

Aussi ne manquent-ils jamais d'y acheter de petits anneaux qui ont touché la relique de la sainte.

(1) A. d. l. S. d'A. de Bruges, 2e série, t. VI, p. 282 sq.

Digitized by Google

Une foire aux joujoux qui se tient à l'occasion de cette fête, contribue encore à rendre la cour du Béguinage plus fréquentée.

A Pitthem, près de Courtrai, se fait également ce jour-là un pèlerinage très-suivi.

A Munsterbilsen, au pays de Limbourg, se célèbre en ce jour, la fête de sainte Landrade. Cette sainte née à Bilsen, était fille unique de Wandegisèle ou Wandrille, comte palatin sous Dagobert, roi de France, et de Pharaïlde, fille de Hermanfroi, maire du palais. Elle était nièce de Pepin de Landen, et fut élevée avec tous les soins que commandait son rang. Cependant dès son jeune âge elle semblait déjà faire peu de cas des honneurs et des distinctions dont elle était l'objet et manifesta des sentiments d'humilité et de dévotion, qui la faisaient regarder de bonne heure comme un modèle de perfection chrétienne.

Arrivée à l'âge nubile, on lui proposa les partis les plus avantageux avec les grands seigneurs du pays; mais elle les déclina tous, ayant choisi son époux, disait-elle, non sur cette terre mais dans le ciel. Par suite de cette résolution, elle se tint constamment éloignée de tous les plaisirs mondains et restait des jours entiers en prière. Bientôt elle chercha, par de plus grands sacrifices à se rapprocher de plus en plus de son divin sauveur et prit la détermination de quitter la demeure de sa famille, et d'aller se retirer au fond d'une forêt voisine qui s'étendait alors sur le territoire même où se trouve aujourd'hui Munsterbilsen.

Landrade y marcha pieds-nus, construisit de ses mains une petite cabane et en fit sa demeure. Couverte d'une robe grossière, elle reposait sur la terre, et ne se nourrissait que de pain et d'eau; encore avait-elle soin de ménager tellement sa nourriture que sa vie semblait un jeûne perpétuel, et la plupart du temps son visage était baigné de larmes par la méditation incessante à laquelle elle se livrait au sujet de la passion de Notre-Seigneur. Ce n'est que de temps en temps qu'elle recevait les conseils de saint-Lambert, alors évêque de

Digitized by Google

Liége, et c'est à son instigation que, dans la forêt même où elle s'était retirée, elle entreprit de bâtir une chapelle en l'honneur de la Sainte-Vierge, tirant avec ses propres mains les pierres des carrières pour édifier le temple. Saint Lambert consacra lui-même cette chapelle en l'année 689, la pourvut de reliques, associa à Landrade quelques vertueuses filles, et posa ainsi les premiers fondements du monastère de Munsterbilsen.

Landrade, après avoir passé le reste de sa vie à consolider le nouveau couvent, dont elle fut la première supérieure, quitta, vers 700, ce monde, pour aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus.

Suivant les légendes; son âme apparut alors à saint Lambert pendant son sommeil, et lui fit connaître, qu'elle désirait que son corps fut inhumé au lieu désigné par une croix ardente venant du ciel.

Saint Lambert, à son réveil, comprit à l'instant que la place désignée par Landrade était située à Wintershoven. Il se rendit immédiatement à Munsterbilsen où il trouva tout le monde, et particulièrement les saintes filles que Landrade avait dirigées, dans la plus profonde affliction. Il y vit aussi la sépulture préparée pour l'inhumation du corps de Landrade. A cette vue, il fit remarquer qu'un autre lieu avait été destiné pour recevoir les restes mortels de la sainte, et engagea tout le monde à ne pas s'opposer à cette disposition, parce qu'elle venait de Dieu. Mais tout était en vain. Le saint homme recommanda à la fin la chose à Dieu et laissa le corps de Landrade à la disposition de ses disciples de Munsterbilsen, qui l'inhumèrent ensuite dans la sépulture qu'elles avaient fait préparer.

Mais le troisième jour, lorsque l'évêque, par une instruction divine, fit rouvrir le caveau, on n'y trouva plus ni corps, ni cercueil. L'évêque seul comprenant ce qui s'était passé, se rendit à Wintershoven et y fit commencer des fouilles à l'endroit qui lui avait été

Digitized by Google

désigné pendant son sommeil. A l'instant apparut à la vue un cercueil de marbre renfermant le corps de Landrade, que l'on supposa généralement y avoir été transporté et inhumé par les anges mêmes.

La fête de sainte Landrade fut, depuis ce temps, célébrée avec beaucoup de solennité dans le couvent. Son corps fut transporté, en 980, de Wintershoven dans l'église de Saint-Bavon à Gand, où se fait encore à présent tous les ans un office en l'honneur de la sainte, mais en 1624, l'église de Wintershoven obtint la restitution de quelques fragments du corps de sainte Landrade, dont une autre pièce est honorée dans l'église de Munterbilsen.

Le couvent de Munsterbilsen fut détruit par les Normands, en 880; rebâti, il fut sécularisé et ne reçut plus que des dames chanoinesses qui devaient faire preuve de huit quartiers de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel.

De nombreuses donations rendirent bientôt l'abbaye tellement riche, que les dames du plus haut rang vinrent y chercher une retraite, et que déjà l'année 1203, Imaine, veuve du duc de Brabant, s'y retira.

Saccagé à plusieurs reprises de fond en comble, le monastère reçut de nouveau des droits, privilèges et donations. Les abbesses prirent le titre de princesse et le portaient malgré les protestations de la part des évêques de Liége. Mais en 1793, l'abbaye qui comptait alors vingt-et-une chanoinesses fut supprimée (1).

(1) Notice historique sur l'ancien chapitre de chanoinesses nobles de Munsterbilsen. Gand, 1849.

Digitized by Google

7 Juillet. — (*Tropœulum majus.*) Sainte Aubierge; sainte Edilberge; saint Illide; sainte Pulchérie; saint Willebaud.

Ce dernier, frère de sainte Walburge et neveu de saint Boniface, était un des douze missionnaires qui furent envoyés avec saint Willebrord à Utrecht. Après y avoir séjourné et prêché quelque temps, il retourna en Allemagne où il devint évêque d'Eichstaedt. Une grande partie de ses reliques fut apportée, en 870, par le comte Baudouin, dit Bras de Fer, à Furnes, où on les honore encore.

A Liége, les compagnons treilleurs, dont saint Willebaud est le patron, célèbrent leur fête patronale (1).

---

8 Juillet. — (*Œnothera biennis.*) Sainte Elisabeth, reine de Portugal; saint Eugène; Sainte Landrade.

A Bouvignes, petite ville sur la Meuse presqu'en face du faubourg de Leffe, qui prolonge Dinant en aval, se célébrait autrefois l'anniversaire des trois dames de Crèvecœur.

La tradition locale dit que c'étaient trois dames jeunes et belles qui, à l'époque de la désastreuse invasion du roi Henri II dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, avaient suivi dans Bouvigne leurs maris venus de Namur pour disputer le terrain aux Français.

On connaît la défense opiniâtre des Bouvignois. Après la prise de la ville, les quelques défenseurs qui étaient encore en vie, se

(1) Gazet, p. 466-7.

Digitized by Google

retirèrent dans le château fort de Crèvecœur, situé sur la montagne au-dessus de Bouvigne. Les trois femmes combattirent comme des amazones à côté de leurs maris. Mais lorsque, le 8 juillet 1554, ceux-ci aussi eurent été tués au dernier assaut, elles montèrent sur la tour du château et, se donnant la main, se précipitèrent ensemble dans l'abîme, préférant ainsi la mort à la captivité.

Plusieurs artistes belges (1) ont représenté sur la toile cet acte héroïque, célébré, en outre, par une complainte populaire, dont M. Alfred Nicolas, dans ses « Voyages et Aventures au royaume de Belgique » nous a laissé la copie suivante :

Approchez, chrétiens fidèles,
Pour entendre réciter
Comme en ce château croulé
Trois dames jeunes et belles
Du haut des tours ont sauté :
« Requiescant in pace. »

C'était au temps de la guerre :
L'ennemi plein do fureur
Vint assiéger Crèvecœur;
Et depuis semaine entière
Battait brèche avec ardeur,
Et tuait les défenseurs.

Or, voilà que des trois dames
Les pieux et nobles époux
Sont tombés sous de bons coups;
La garnison rendait l'âme :
Il n'y avait plus sur pied
Que dix archers, voilà tout.

Pour ne point tomber vivantes
Aux mains des durs assiégeants,

(1) Mme G Geefs (Mlle Fanny Coër) à Bruxelles, et M. Willcamp à Anvers.

Digitized by Google

Les trois dames bravement
S'en vont sur la tour branlante,
Monter en blancs vêtements
Et par la main se tenant.

Elles font une prière
En levant au ciel les yeux,
Et puis d'un saut merveilleux
Quittant la tour meurtrière,
Tombent dans l'air du bon Dieu
Sur les piques et les pieux.

Depuis ce trépas si digne
Qui nous crève à tous le cœur,
On appela Crèvecœur
Le vieux château de Bouvigne :
Qu'il plaise au divin Seigneur
Prendre leur âme en douceur! (1).

On ignore à quelle époque et par qui a été faite la fondation de la messe en souvenir des dames de Crèvecœur. Une rente est affectée à cet usage, mais son titre se compose uniquement d'une mention sommaire qui se trouve dans l'un des registres de la fabrique (2). De

(1) Voyages et aventures au royaume de Belgique, t. II, 18.

(2) Sur l'une des pierres tumulaires, conservées dans le pavement de la vieille église élevée sur une petite éminence, on lit cette inscription, qui rappelle la prise du château.

« Cy-gist Pierre de Harroy, escuier, capitaine du chasteau et maieur de la ville de Bovigne, qui, après la ruine dudit chasteau par les Français, pour avoir, lui avecq ses fidels bourgeois, valeureusement résisté, et chere vendu leur sang et leur prise, y fut continué sa vie durant, dernier capitaine, trepassat le 1er de novembre 1574. Et Jaque de Harroy, qui fut tué du canon des Français l'an 1554, en défendant la bresche. Prié Dieu pour leurs âmes (1). »

C'est peut-être ce Pierre de Harroy qui a fait la pieuse fondation.

(1) V. d. V. et A., II, 134. Volkslessboek, p. 93. La Meuse belge.

Digitized by Google

mémoire d'homme on a chanté chaque année l'anniversaire des dames de Crèvecœur; cependant pour donner plus d'éclat à cette fête, on l'a transférée au mardi après Saint-Lambert, patron de l'église de Bouvigne; les habitants, à cause de leur ducasse, sont plus disposés alors à assister à la messe.

Le même jour les Hutois célébraient autrefois la fête du bienheureux Pierre l'Ermite, chef de la première croisade, qui, l'an 1099, procura aux chrétiens la possession de Jérusalem. Peu de temps après la prise de la ville il s'embarqua pour l'Europe avec plusieurs barons et chevaliers du pays de Liége. Assaillis en mer par une tempête qui faillit leur coûter la vie, ils firent vœu d'élever une église dans leur pays, si le ciel daignait favoriser leur retour, et ils fondèrent en effet l'abbaye de Neufmoustier, nouveau monastère, près de la ville de Huy. Pierre l'Ermite, s'étant associé à quelques personnes pieuses, y établit la règle de saint Augustin, en fut le premier prieur et y mourut le 8 juillet 1115.

Son corps ayant été inhumé, ainsi qu'il l'avait demandé, dans le cimetière de son monastère, on le retira de la terre, en 1242, pour le transporter dans une petite crypte construite sous la tour de l'église, où il resta exposé à la vue des fidèles, à travers un grillage en fer qui donnait sur la rue, jusqu'à ce qu'on déposât, à la réparation de l'église en 1633, les restes de cet homme célèbre dans la sacristie en une caisse de bois. Mais dans les temps malheureux du terrorisme, des démagogues impies pillèrent la sacristie de Neufmoustier, brisèrent la caisse et dispersèrent les os y contenus.

Le possesseur actuel de l'abbaye de Neufmoustier ayant trouvé à la démolition de l'église, la pierre antique sous laquelle le saint fondateur de cette maison avait été enterré, la conserve, et avec raison, comme un monument précieux. Il a fait élever une statue représentant cet apôtre guerrier au-dessus de l'ancienne crypte (1).

(1 Bovy, I, 187-7: La Meuse belge, p. 115-117.

Digitized by Google

9 Juillet. — (*Sonchus palustris.*) Saints Martyrs de Gorcum.

Dans l'ancienne abbaye de Reckheim, de l'ordre des Prémontrés, érigée, en 1140, par Gisbert de Bronckhorst et sa sœur Ermengard de Reckheim, se célébrait, ce jour, l'anniversaire de la fondatrice (1).

---

10 Juillet. — (*Antirrhinum triphyllum.*) Sainte Amalberge; sainte Félicité; sainte Rufine; les sept frères martyrs.

Sainte Amalberge, issue de la famille des Pépins d'Herstal, naquit à Ardenne et fut élevée par Sainte Landrade, abbesse de Munsterbilsen. Dès l'enfance elle se distinguait par ses vertus, sa vie pieuse, sa grande beauté, et sa réputation ne fit que s'accroître de jour en jour et pénétra jusqu'à la cour du roi Pépin, qui, accompagné d'une suite considérable, vint au couvent voir la jeune fille et demander sa main pour son fils Charles. Mais décidée à rester fidèle au Seigneur, auquel elle avait voué sa vie, Amalberge refusa l'offre et résista bravement à tous les essais de Charles, de lui faire agréer son amour. La légende raconte, que Charles irrité de la voir résolue à prendre le voile, lui cassa un jour le bras et qu'Amalberge pour se soustraire aux poursuites de son adorateur, se coupa sa belle chevelure. Charles après s'en être aperçu, abandonna à la fin son projet

(1) Notice historique sur l'ancien comté impérial de Reckheim. Gand, 1848, p. 15.

Digitized by Google

de mariage et Amalberge, guérie par la grâce de Dieu, voulut se rendre à Temsche, village sur l'Escaut, qui lui appartenait. Mais arrivée aux bords de la rivière, elle n'y trouva pas de navire. En revanche un grand esturgeon lui présenta son dos, elle s'y mit et le poisson la porta en nageant jusqu'à l'endroit de sa destination. En mémoire de ce fait miraculeux, les pêcheurs offrent encore chaque année le jour de la fête de sainte Amalberge à la chapelle qui lui est dédiée, un esturgeon, le seul, dit-on, que l'on pêche dans les environs de Temsche, pendant toute l'année.

Amalberge fit construire à Tamise une église en l'honneur de la Vierge, dans laquelle après une vie sainte de 31 ans elle fut enterrée l'an 772.

Quoique ses reliques aient été transférées en 870, à l'abbaye de saint Pierre à Gand, l'église de Tamise est restée le but de nombreux pèlerins, qui y invoquent l'intercession de sainte Amalberge pour voir mieux fleurir et mûrir le blé, le froment, le lin et le chanvre. Non loin de l'ancienne petite chapelle, qui est dédiée à la sainte, se trouve une fontaine miraculeuse, dont les eaux, à ce qu'on dit, ont déjà guéri beaucoup de malades abandonnés des médecins. La tradition raconte, que c'était la seule fontaine dans toute la contrée et que partant tous les habitants des environs venaient y chercher de l'eau. Mais comme elle jaillissait sur un champ, dont le propriétaire était extrêmement avare, celui-ci en défendit l'accès à tout le monde.

Les doyens de la commune adressèrent leurs plaintes à sainte Amalberge, dame de Tamise, qui, ayant pris un tamis, se rendit avec eux à la fontaine, y remplit son tamis d'eau et le porta jusqu'au champ voisin, où elle le renversa (1). Et voilà qu'une nouvelle fon-

(1) D'après la croyance des Hindous aussi bien que d'après celle des Romains, une vierge pure avait le don de porter de l'eau dans un tamis et d'en former une boule.

Digitized by Google

taine y jaillit de la terre, donnant encore plus d'eau que l'ancienne qui tarit au même instant (1).

Tous les ans le troisième jour de la Pentecôte se fait une procession très-suivie en l'honneur de la sainte patronne de Tamise.

Le 15 juillet 1753 et les jours suivants on célébra à Tamise avec beaucoup de pompe le millième anniversaire de l'arrivée de sainte Amalberge.

La cavalcade magnifique, qui illustra cette fête, représentait en trois parties la famille des Pépins, les vertus de sainte Amalberge et la maison de Lorraine (2).

A Gand il y avait une confrérie érigée en l'honneur de cette sainte dans l'oratoire du monastère de saint Pierre, très-renommée à cause des privilèges, que le pape Lucius III lui avait accordés.

Le jour de la fête de sainte Amalberge on transporta jadis tous les ans ses reliques au village de Tamise, et tous ceux qui assistaient à ce transport jouissaient d'une indulgence de quarante jours, d'après un décret de Guillaume, évêque de Tournai, daté du 9 octobre 1331; mais comme cette fête était trop bruyante et qu'il s'y commettait souvent des désordres, on la supprima en 1530 (3).

Le même jour, on honore la mémoire d'une autre sainte Amalberge, mère des saintes Gudule et Reinelle, qui mourut au septième siècle, et fut inhumée dans l'église Notre-Dame à Lobbes (4).

A Halle on célébrait, en ce jour, une fête en souvenir de la délivrance de la ville par l'intervention de la Vierge.

(1) Wolf, N. S., p. 466-8, 679, 659, 707. — Beitræge, I, 483-4, II, 90.

(2) Den nieuwen ommegang den welken sal geschieden binnen de burgt en heerelyckhede van Temsche met cavalcade en triumfwaegens op den 15 july 1753.

Te coop by Judocus Geyrst in de Kasteel-strate ontreet het Prochie-huys tot Temsche.

(3) Dierickx, t. II, 340-1.

(4) B. M., p. 442.

Digitized by Google

Olivier van den Tempel, gouverneur de Bruxelles pour les insurgés, tenta, le 10 juillet 1589, de surprendre la ville de Halle, où il n'y avait alors qu'une garnison de quarante hommes, mais il fut repoussé, et en mémoire de cet heureux événement, qu'on attribuait à un miracle, se faisait tous les ans une procession qu'on appelait « l'escalade de Bruxelles. »

Elle sortait à l'issue d'une messe solennelle, et faisait le tour des remparts.

Le soir les habitants construisaient devant leurs maisons de petites cabanes en verdure, qui étaient illuminées et surmontées de la figure d'Olivier de Temple ou « Van den Timpele, » comme le peuple le nommait vulgairement (1).

---

11 juillet. — (*Lupinus flavus.*) Sainte Éléonore; saint Hidulphe, év. de Trèves; saint Marcien; saint Pie I, pape.

Bien que saint Hidulphe soit issu d'une noble famille du Tournaisis, aucune église ne s'élève en son honneur.

On célèbre sa mémoire, le jour de sa mort, dans le diocèse de Tournai, où, le même jour, se fête l'élévation de saint Eleuthère.

A Bruxelles se célèbre dans l'église le triomphe de saint Norbert, tandis que, dans plusieurs villes des Flandres on fête l'anniversaire de la célèbre bataille de Groeninghe près de Courtrai, laquelle eut lieu le 11 juillet 1302. Comme en France ce jour a conservé le nom de « journée des éperons d'or, » les Flamands l'appellent « de slag der gulden sporen, » et à Courtrai la société de Leeuw van Vlaen-

(1) Schayes, p. 154; Historie van O. L. V. van Halle, p. 14-16.

Digitized by Google

deren « le Lion de Flandre » en fête encore tous les ans la mémoire par l'illumination de son local, par des transparents et par une réunion de tous les membres.

A Bruges les bouchers célébraient pendant des siècles le jour de la fête de saint Bénoit, en mémoire de la victoire remportée dans cette bataille (1).

La croyance populaire attribue cette victoire, que Nicaise De Keyser a illustrée par son immortel pinceau, à l'intercession de la sainte Vierge. Car avant de s'engager dans la lutte, les Flamands allèrent implorer le secours de Marie, devant l'image miraculeuse qui se conservait à l'abbaye de Groeninghe, et, durant la mêlée, les religieuses de ce couvent restèrent constamment prosternées au pied de la même statue. En signe de reconnaissance on suspendit, à l'autel de la Vierge, les éperons d'or conquis sur la chevalerie française.

L'image miraculeuse de Notre-Dame de Groeninghe, qui est maintenant exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Michel, à Courtrai, avait été déposée par les anges, selon une pieuse tradition, dans une forêt d'Italie.

Béatrix, fille du duc de Brabant et douairière du comte Guillaume de Dampierre, ayant entrepris, en 1280, le pèlerinage de Rome reçut du pape quelques reliques, et cette image miraculeuse, qui fut placée plus tard, par les ordres de la princesse, dans l'église de l'abbaye qu'elle avait fait construire à Groeninghe (2) presque sous sous les murs de Courtrai (3).

(1) A. d. l. S. d'E. de Bruges, 1843, 2e série, I, 133.

(2) Béatrice y transféra les reliques de l'ordre de Citeaux du monastère fondé, en 1238, au village de Marcke, sous le nom de « Miroir de la sainte Vierge, » par deux sœurs avec l'autorisation spéciale de la comtesse Jeanne de Constantinople.

(3) De Smet, M. d. M., p. 36-38; De Reume, p 67-69.

Digitized by Google

12 Juillet. — (*Antirrhinum purpureum.*) Saint Jean Gualbert.

A Louvain se célèbre, le second dimanche de juillet de chaque année, la fête de « Notre-Dame du siége de Louvain » ou « O.-L.-V. Belegering te Loven » en souvenir de la délivrance miraculeuse de la ville du siége de 1635.

Les Français s'étant ligués avec les Hollandais en 1635 contre les Espagnols, envoyèrent leurs armées dans les Pays-Bas pour en entreprendre la conquête. Après avoir emporté Aerschot, Diest et Tirlemont, l'armée ennemie s'avançait également sur Louvain, que le cardinal-infant, Ferdinand d'Autriche, depuis un an gouverneur général des Pays-Bas, fit fortifier à la hâte. Quelques compagnies wallonnes, irlandaises et allemandes commandées par les capitaines Jean d'Aubremont, Lancelot de Grobbendonck, O'Preston et Adolphe van Einhout en formaient la garnison. Le prince-cardinal, en quittant la ville, y avait nommé commandant en chef, le vieux baron Antoine de Grobbendonck. Il lui donna l'ordre d'amuser l'ennemi autant que possible jusqu'à ce qu'un corps de troupes, qui devait arriver de l'Allemagne, fût venu à son secours. Les bourgeois et les étudiants, qui avaient également pris les armes, furent divisés en huit compagnies. Malgré cela le nombre des défenseurs montait à peine à sept ou huit mille hommes, tandis que l'armée française seule sous les ordres des maréchaux Châtillon et Brézé comptait plus de trente mille hommes.

Le 24 juin l'ennemi se montra devant les remparts de la ville et commença les ouvrages de siége. Dans la nuit du 27 au 28 juin il fit une attaque générale, mais il fut repoussé deux fois avec grande perte, et les sorties continuelles des assiégés eurent un tel succès qu'à la nouvelle de l'approche du corps auxiliaire, l'ennemi leva

Digitized by Google

tout à coup le siége et se retira, après onze jours de campement.

En mémoire de cette délivrance inopinée qu'on attribuait à l'intervention de Notre-Dame, dont on honorait à Louvain une statue miraculeuse connue sous le nom de « Notre-Dame sous la Tour, » on institua une procession annuelle à laquelle assistaient tous les ordres religieux, les chambres de rhétorique, les gildes ou serments, la confrérie du « Sacré-Cœur de Jésus, » l'université, le magistrat, le clergé et une foule innombrable de fidèles de la ville et des environs de Louvain. Presque tous les assistants, même les confrères des gildes, avaient des torches allumées en main, la statue de Notre-Dame du siége, richement habillée, était portée sous un dais, dont les colonnes en argent étaient surmontées de lis blancs. Quatre corps de musique accompagnaient la procession qui, après avoir parcouru les rues principales de la ville, rentrait à l'église de Saint-Pierre, où l'image était remise sur son autel, et les fidèles recevaient à genoux la bénédiction avant de s'en aller.

Cette procession fut remplacée, sous l'empire, par la procession du 15 août; fête de Napoléon. Le peuple donna à cette dernière cérémonie le sobriquet de « klap-processie, » procession parlante, par le motif que ceux qui y assistaient avaient l'habitude de causer ensemble. On n'y portait que l'image de la Sainte-Vierge. Tous les fonctionnaires publics étaient tenus d'y assister. Elle fut remplacée, à son tour, par l'ancienne procession du siége de 1635 (1).

A Namur commence, le deuxième dimanche de juillet, l'octave privilégiée de l'Immaculée à l'église de Saint-Jean l'Évangéliste.

Il existait dans cette église, autrefois contigue à Saint-Aubain, une chapelle de Notre-Dame où s'établit une confrérie de la Sainte-Vierge approuvée en 1327 par le pape Jean XXII.

Après la victoire de Lépante, dont le vainqueur Don Juan d'Au-

(1) Omstandig verhael der belegering van Loven alsmede van de verdediging en wonderbare behoudenis dezer stad in 1635. Loven, Piot, p. 307-310; Van Even, p. 8.

Digitized by Google

stria vint mourir à Namur, cette confrérie s'affilia à celle du Rosaire et fut nommée confrérie du Rosaire jusqu'à ce que les Dominicains établis à Namur eurent chez eux (vers l'an 1650) la confrérie du Rosaire.

Alors les confréries de Notre-Dame à l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, reçurent un nouveau titre, par l'érection, dans leur chapelle de la confrérie de l'Immaculée conception, que l'évêque de Wachtendonck approuva en 1661, le 24 novembre. Elle eut un tel succès que le 1er mai 1663, la sainte Vierge, sous le titre d'Immaculée, fut choisie pour patronne spéciale de la ville, et de la province : on porta processionnellement son image de la susdite chapelle à l'endroit le plus élevé des remparts de la ville et on y bâtit une chapelle en son honneur. Dès ce moment on prit à cœur d'honorer annuellement l'Immaculée par une solennité particulière : on institua une octave et le dimanche suivant on fit la procession avec le Saint-Sacrement depuis Saint-Jean l'Évangéliste jusqu'à la chapelle de l'Immaculée, et de là par les principales rues de la ville; et quand on eut bâti la cathédrale actuelle, dans laquelle le titre paroissial de Saint-Jean l'Évangéliste est incorporé, la procession sortit de la cathédrale pour se rendre aux remparts et parcourir la ville. C'est ce qui se pratique encore chaque année avec un concours prodigieux de fidèles de la ville et de la banlieue.

A Gand commence ce jour la grande kermesse de la ville qui, depuis 1844, remplace les différentes kermesses des paroisses.

---

13 Juillet. (*Lupinus cæruleus.*) Saint Anaclet ; saint Eugène.

Digitized by Google

14 Juillet. — (*Lupinus perennis.*) Saint Bonaventure; saint Libert; saint Léon; sainte Reynofle; saint Vincent; saint Basin.

Saint Libert naquit à Malines de parents déjà vieux et hors d'espoir d'avoir enfants, nommés Adon et Eliza, ensuite des prières de saint Rombaut qui baptisa et éleva l'enfant. Un jour jouant avec d'autres enfants près de la Dyle, il tomba dans la rivière et disparut sous l'eau. Les parents accoururent tout effarés, n'ayant d'autre recours que celle de la prière. Saint Rombaut, qui était absent, se rendit aussitôt qu'il fut averti de l'accident, à l'endroit et se mit en prières aussi, invoquant dévotement à plusieurs reprises le nom de Jésus. Tout à coup l'enfant reparut et fut rendu sain et sauf à ses parents. Étant devenu plus grand, Libert entra au couvent qu'avait bâti saint Rombaut, il en devint l'abbé, parce que saint Rombaut voulait se défaire de cette charge pour vaquer plus librement au service de Dieu. Mais dans ce temps les Normands ravageant le pays, et Libert s'étant retiré en Hesbaye pour échapper à leur rage, il fut pris et tué en 855 devant l'autel de Saint-Trond, où s'honore encore la châsse qui contient ses reliques. Sa fête est également chômée à Malines (1).

Saint Vincent, comte du Hainaut et mari de sainte Waudru, mort en 677, fonda l'abbaye de Hautmont, et éleva à Soignies, dont il est le patron, une église et un couvent au nom et en l'honneur de Marie.

Son fils, saint Denain, est honoré avec son père à Recs, dans l'église de la sainte Vierge (2).

A Liége les portefaix célébraient la fête de saint Bonaventure leur patron.

(1) Gazet, p 321-2.

(2) Gazet, p. 72; B. M., p. 145-146.

Digitized by Google

A Tronchienne se célèbre la fête de saint Basin, père de sainte Aldegonde et un des patrons de la paroisse.

Issu d'une famille, sinon royale du moins princière de la France, il construisit sur la place où, étant à la poursuite d'un cerf, il avait été converti d'une manière miraculeuse, trois églises d'après l'ordre que Dieu même lui avait donné. Saint-Amand consacra lui-même ces églises et les dédia l'une à Notre-Dame, l'autre à saint Jean-Baptiste et la troisième à saint Pierre. En signe de ce que l'œuvre de Basin était agréée de Dieu, l'huile nécessaire à la consécration des autels tomba du ciel. Basin y installa un chapître. C'est l'origine de la célèbre abbaye de Tronchiennes où, l'an 661, après une vie très-sainte, Basin quitta ce monde. Il fut enterré à côté de sa fille dans l'église de Saint-Pierre. Mais les troubles de la guerre obligèrent les religieux de Tronchiennes à se réfugier à Gand et à y transporter les reliques de leur église. Ce n'est qu'une partie des reliques de saint Basin qui se trouve encore à Tronchiennes, et là comme à Gand on s'en sert pour bénir une eau à laquelle on attribue de grandes vertus contre les brûlures, « quaeden brand des lichaems, loopende gaeten, zeeren » et d'autres maladies (1).

Sa fête se célèbre dans l'église paroissiale de Tronchiennes le dimanche après le 14 juillet.

---

18 Juillet. — (*Calendula pluvialis.*) Saint Henri ; saint Pléchelme.

Saint Pléchelme est inhumé au mont Odile, dans le sanctuaire qu'il avait élevé en l'honneur de la Vierge, de concert avec saint

(1) Het leven ende miraekelen van de heylige en glorieuse martelaeren Basinus ende Gerulphus, en de H Maget Aldegundis, patroonen van de wyd-vermaerde prochie van Dronghen Gent, 1813.

Digitized by Google

Wiron. C'étaient deux missionnaires que Pépin de Herstal avait accueillis généreusement.

A Liége la fête de saint Henri, patron de la citadelle, était presque tout aussi impatiemment attendue que le 1er mai.

Une procession magnifique circulait à travers les allées de verdure escortée par un régiment de vieux soldats, drapeaux déployés; suivait la grande messe « en musique, » ensuite un repas qui pouvait passer pour splendide, comparativement à la frugalité de la vie ordinaire, et finalement on courait à la danse. Car c'était le jour, où le « cramion », cette danse favorite des Liégeois qui ne manque à aucune fête, jouissait de la plus grande vogue. Tous les rangs et tous les grades s'y confondaient, le général aussi bien que le soldat répétait en dansant avec les autres le joyeux refrain de : « Vive ly fiesse, ly joleie fiesse, vive ly fiesse dy sint-Hinry! » (Vive la fête, la jolie fête de saint Henri!) (1).

En souvenir de la prise de Jérusalem par Godefroid de Bouillon, le 15 juillet 1099, on célébrait autrefois en Belgique tous les ans une fête avec office double et octave (2).

---

16 juillet. — (*Convolvulus purpureus.*) Sainte Reynilde; saint Gondulphe; Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Sainte Reynilde ou Renelle, sœur de sainte Gudule, dont on invoque l'intercession contre les fièvres, est patronne de Saintes près de Hal, où après son martyre, son corps fut élevé et mis dans une châsse d'argent par Jean XIX, évêque de Cambrai, l'an 866.

(1) B. M., p. 146.
(2) Bovy, I, 75.

Digitized by Google

Saint Gondulphe, qui souffrit le martyre avec sainte Reynilde, est honoré à Saintes et à Lobbes (1).

La fête de saint Monulphe et de saint Gondulphe, évêques de Tongres, auxquels quatre églises sont dédiées, se chôme également ce jour, qui est consacré par l'Église à Notre-Dame du Carmel ou du Scapulaire.

La Belgique vit la première, surgir dans son sein les établissements du Carmel. La maison de Valenciennes, la première de l'Europe, fut à peine fondée en 1235, que celles de Bruxelles, de Liége et de Malines, commencèrent (vers 1260); celle de Bruges (en 1264), celle de Gand (en 1272), et d'autres établissements de Carmes, à Enghien, Louvain, Grammont et Anvers naquirent jusqu'en 1493.

Aussi les premières Carmélites s'établirent-elles en Belgique, l'an 1452. Elles eurent des maisons à Liége, à Huy, à Vilvorde et à Bruges (2).

A Turnhout la chapelle de Saint-Théobald est très-fréquentée ce jour-là. On y va en pèlerinage pour être délivré de la coqueluche.

---

17 Juillet. — (*Lathyrus odoratus.*) — Saint Alexis; saint Frédégond; sainte Marcelline; sainte Odile.

Les Alexiens, dont ce jour est la fête patronale (ils en portent le nom) étaient déjà connus en Brabant depuis 1343.

On les appelait alors « Lollards » ou « Mattemans. » C'étaient d'abord des laïcs, et leur office consistait à soigner les malades et les insensés, et à enterrer les morts. Après avoir professé la règle du

(1) Gazet, p. 65-70.
(2) B. M., p. 147.

Digitized by Google

tiers ordre de saint François, ils embrassèrent celle de saint Augustin, que suivent encore maintenant les sept couvents qui existent en Belgique (1).

A Liége et dans le pays de Limbourg a lieu, en ce jour, la fête de Sainte-Odile, que l'on invoque contre le mal d'yeux.

Une insigne relique de cette sainte, enchâssée sous la forme d'un œil, se vénère à l'église de Saint-Jacques à Liége, et y attire durant la neuvaine établie en son honneur, un concours immense de pèlerins qui y affluent, pour faire toucher leurs yeux de la sainte relique. La même chose a lieu à Maeseyck, où se conservent aussi des reliques de sainte Odile.

A Bruxelles se célèbre le dimanche après le 13 juillet la fête du Saint-Sacrement des Miracles.

En reconnaissance de la disparition de la *suette anglaise* qui, en 1529, vint fondre sur la Belgique et enleva d'innombrables victimes, la princesse Marguerite d'Autriche décida en 1530, que tous les ans, le dimanche après la Sainte-Marguerite (célébrée alors le 13 juillet), il y eût une procession solennelle à laquelle un évêque serait prié d'assister. Telle est l'origine de la grande kermesse qui bientôt finit par éclipser la fête de l'ommegang. Il fut enjoint à chaque corporation de s'y faire précéder par deux lances de douze pieds de haut, ornées de peintures et surmontées d'une torche (2).

A West-Roosebeke, village situé entre Roulers et Ypres, dans la Flandre-Occidentale, on célèbre chaque année une messe solennelle suivie d'une procession, en actions de grâces de la victoire remportée par Louis de Mâle et ses alliés sur les Gantois, le 27 novembre 1382.

La veille de la bataille, les habitants des paroisses dans le voisinage desquelles campaient les deux armées, se rendirent devant une

(1) Piot, pp. 253.

(2) H. d. l. V. d. B., t. I, 340-1.

Digitized by Google

image de la sainte Vierge, vénérée depuis longtemps dans une petite chapelle, au milieu d'un bois que l'on désignait d'ordinaire, pour cette raison, par le nom de « Bois de la Chapelle. »

Ils sollicitèrent le secours de Dieu par l'intercession de Notre-Dame et leur confiance fut récompensée.

Vers minuit, on entendit tout-à-coup un bruit extraordinaire; on eût dit le cliquetis des armes de troupes se livrant un combat. Philippe d'Artevelde, fils du fameux Jacques et capitaine-général des Gantois, s'éveilla en sursaut et vola à ses armes, se croyant attaqué par l'ennemi, mais aucun mouvement n'avait eu lieu.

Le lendemain la bataille s'engagea avec un acharnement incroyable; les Français furent forcés de plier, mais les Brugeois réparèrent bien vite leur échec et mirent les Gantois en pleine déroute. Philippe d'Artevelde lui-même trouva la mort dans la mêlée.

On raconte qu'après le combat on découvrit un fil de soie rouge, ayant sept nœuds à égale distance et une croix à ses deux extrémités réunies, qui entourait l'espace qu'avaient occupé les Brugeois. C'est pourquoi ces derniers crurent devoir attribuer leur victoire à la protection particulière de la sainte Vierge et pour lui en rendre grâce, le comte Philippe de Valois, époux de Marguerite II, héritière de Louis de Mâle institua, en 1384, la solennité annuelle, qui se fait encore de nos jours le troisième dimanche du mois de juillet. Il ordonna en même temps que les habitants de Bourgbourg, qui se furent les premiers ralliés autour de leur souverain et distingués sur le champ de bataille de Roosebeke par la plus grande bravoure, auraient le droit de marcher chaque année à la tête de la procession et de se présenter les premiers à l'offrande de la grand'messe.

Le fil de soie fut religieusement recueilli et distribué par morceaux aux fidèles. Lorsqu'il n'en resta plus, parce que, d'après la tradition, on cessa d'en distribuer gratuitement, on en bénit d'autre pour en perpétuer le souvenir.

Sur l'espace qu'avait entouré ce cordon miraculeux, on éleva, un

Digitized by Google

an après la bataille, en l'honneur des Sept Douleurs de Marie, sept chapelles, chacune à la place, où l'on avait trouvé un nœud du fil. Un huitième oratoire, plus vaste que les autres et dédié à la Sainte-Croix, fut élevé sur le lieu même où avaient été vues les deux croix qui marquaient le point de réunion des deux bouts du cordon.

Ces stations devinrent bientôt l'objet d'un pèlerinage très-fréquenté, que faisaient surtout tous ceux qui y venaient invoquer l'intercession de Notre-Dame de Roosebeke contre l'érysipèle, maladie que les Flamands appellent « de Roose. »

La fontaine dite Roosebeek ou « O. L. V. Fontein, » située à très-peu de distance de l'ancienne petite chapelle qui lui devait son nom, existe encore et est fréquemment visitée par des pèlerins qui font usage de ses eaux dans les maladies des yeux.

Les Brugeois avaient autrefois l'habitude d'offrir, chaque année, une robe à Notre-Dame de Roosebeke, à l'occasion de la grande fête, à laquelle ils ne manquaient jamais de se rendre.

Les habitants de Menin étaient également dans l'usage d'assister à la procession annuelle pour honorer Notre-Dame de Roosebeke à l'intercession de laquelle ils attribuent la délivrance miraculeuse de la peste qui au commencement du dix-septième siècle faisait de grands ravages dans leur ville (1).

---

18 Juillet. — (*Chrysanthemum coronarium.*) Saint Frédéric ; saint Camille de Lellis ; sainte Symphorose ; saint Arnould.

Saint Frédéric est le patron de Vlierzele, près d'Alost.

Le jour de saint Arnould, que les brasseurs honorent comme leur

(1) De Reume, pp. 440-442 ; Mss. de W. Van Melckebeke, à Malines.

Digitized by Google

patron, est très-chômé en Belgique, puisque le métier des brasseurs y compte parmi les plus anciens et les plus considérables du pays.

Lors d'une inspection des caves des brasseurs, faite en 1673 à Bruges, il ne s'y trouva pas moins de 1088 tonnes de bières (1).

En plusieurs endroits, les brasseurs placent, ce jour-là, le portrait de leur patron sur une table décorée de verdure et de fleurs, sur laquelle brûlent plusieurs cierges. Devant l'image de saint Arnould se trouve un grand pot de bière et un tronc pour recevoir l'argent que les passants y mettent et qui sert à régaler les garçons brasseurs (2).

---

19 juillet. — (*Hieracium aurantiacum.*) Saint Vincent de Paul.

La fête de saint Vincent de Paul, fondateur des sœurs de charité, se célèbre en Belgique dans tous les établissements de bienfaisance, dont l'énumération serait impossible, tant le nombre en est considérable.

(1) Gaillard, p. 156-158.
(2) Schayes, p. 236.

Digitized by Google

20 Juillet. — (*Dracocephalum Virginianum.*) — Sainte Marguerite.

Sainte Marguerite, à laquelle une paroisse près d'Eecloo doit ce nom de « Sainte-Marguerite, » est patronne de vingt-cinq églises.

A Louvain, la Chambre de rhétorique de la Marguerite ou Kersouwe (Carsouwe, Kersouwe-Kamer, de Karsool ou Mesuyte) célébrait chaque année une messe solennelle en l'honneur de sainte Marguerite, sa patronne.

Ce n'est qu'en 1515 que l'on trouve mentionnée pour la première fois cette seconde chambre de la ville de Louvain, mais d'après d'autres, elle prit déjà part au concours qui eut lieu à Anvers en 1496.

Ses chartes et privilèges ayant été perdus ou étant devenus inintelligibles, la ville lui ordonna de prendre les mêmes règlements que la Rose. Selon la résolution magistrale de 1545, le nombre des confrères était de 24, et en 1660, le magistrat leur accorda la faculté de porter ce nombre jusqu'à 40. Soumise à toutes les vicissitudes de la Rose, la Marguerite subsista jusqu'à la révolution française (1).

---

21 Juillet. — (*Lilium philadelphicum.*) — Saint Daniel; saint Praxède; sainte Renelde; saint Victor.

Saint-Victor, en l'honneur duquel dix églises sont consacrées, est en plusieurs villes, entre autres à Bruges et à Malines, le patron des meuniers.

(1) Piot, p. 243.

Digitized by Google

Les Victorines ou chanoinesses régulières de l'ordre de saint Victor, qui, l'an 1280, vinrent s'établir dans la ville d'Anvers, au couvent dit « Ter-Nonnen, » avaient en Belgique divers établissements, à Gand celui de Groenen-briel, à Bruges celui de Saint-Trond, à Ypres celui de Roesbruge et d'autres maisons à Dinant, à Hasselt et à Waesmunster (1).

L'anniversaire de l'inauguration de S. M. Léopold Ier, roi des Belges.

---

22 juillet. — (*Agapanthus umbellatus.*) — Sainte Marie-Madelaine, patronne de Malines.

Dix-huit églises sont consacrées en l'honneur de la sainte patronne des anciennes « Pénitentes, » dont il n'existe plus de couvent en Belgique, car la communauté de ce nom à Poperinghe, où les sœurs tiennent école primaire, gratuite et manufacturière pour les filles, est de date récente. Les « Hospitalières dites de la Madeleine » à Ath doivent leur nom à l'hôpital civil de cette ville dédié à sainte Madeleine.

Dans les temps des Carlovingiens, les corporations des filles amoureuses ou folles de leur corps faisaient tous les ans le jour de la Madeleine une procession solennelle (2).

A Liége les habitants allaient anciennement dans la forêt de Glain, où se trouvait une chapelle dédiée à sainte Magdelaine, fondée par deux frères, Gérard et Antoine, sires de Bolsée, et consacrée par l'évêque Henri II le 22 juillet 1151. Si la dévotion y attirait de nombreux pèlerins, la fraîcheur de l'ombrage fourni par les arbres

(1) B. M., p. 16.

(2) Les Filles publiques de Paris, par Béraud. Par. 1839, t. I.

Digitized by Google

séculaires qui l'environnaient, invitait aussi les citadins à choisir cette promenade de préférence à toute autre (1). A présent ce ne sont que les parfumeurs et les gantiers qui célèbrent ce jour comme fête patronale.

A Malines les tanneurs (huyvetters ou huidevetters) qui ont choisi sainte Madeleine pour patronne, parce que d'après l'Évangile elle a séché la peau des pieds de Notre-Sauveur, font dire, chaque année, le jour de leur patronne, une messe dans leur chapelle.

Les apprentis de ce métier parcouraient autrefois la veille du jour les rues de la ville pour quêter un pourboire.

Le proverbe français :

« A la Madeleine,
» La nose (noix) est pleine. »

est également en usage en Belgique ; mais la croyance superstitieuse que le jour de la Madeleine soit périlleux pour les baigneurs n'y est pas connue (2).

Parmi les foires qui ont lieu ce jour-là, celle de Courtrai est sans doute une des plus curieuses. Elle est connue sous le nom de « potje Madeleine » pots de Madeleine, et se tient au cimetière, dont la chapelle est dédiée à sainte Madeleine. Tout le monde y va, pour couronner de fleurs les tombeaux, pour allumer des cierges dans la chapelle et pour y assister à la messe et au sermon qui se font ce jour en souvenir des morts. A l'occasion de cette coutume on érige sur le cimetière une longue file de boutiques où ne se vendent que des pots et des joujoux en argile (3).

A Gand il y avait, tous les ans, au jour de la Madeleine, une foire où l'on ne vendait que de la poterie : foire que l'on nomma en flamand « de potjens merkt » et qui se tenait sur la Montagne plate.

(1) Bovy II, 214-5.
(2) Liebrecht, O. J., p. 227.
(3) Cette foire se tient à présent le dimanche après la sainte Madeleine.

Digitized by Google

Les potiers de Gand avaient réclamé contre cette foire en 1530; mais les difficultés furent aplanies en faveur du monastère de saint Pierre.

A présent un marché aux chevaux a remplacé l'ancienne foire aux pots (1).

---

23 juillet. — (*Scabiosa atropurpurea.*) — Saint Apollinaire; saint Liboire.

Saint Apollinaire est honoré à Liége comme patron des épingliers. L'église de Bolland, paroisse du doyenné de Visé, dans l'évêché de Liége, lui est dédiée.

La célèbre abbaye de Cambron, située à trois lieues de Mons, fêtait ce jour-là l'anniversaire de sa fondation par saint Bernard, en 1148. L'image de la Mère de Dieu, que l'on honorait autrefois dans l'église de ce monastère, jouissait d'une grande vénération à cause des nombreuses guérisons miraculeuses qu'on lui attribuait.

---

24 juillet. — (*Lupinus arboreus.*) — Sainte Christine.

A Liége, la veille de Saint-Jacques, était depuis 1424 le jour de l'élection des magistrats, qui, auparavant, avait eu lieu le jour de la fête même. Mais la « lettre de saint Jacques » ainsi nommée parce qu'on y désgna le jour de Saint-Jacques pour le renouvellement du

(1) Steyaert, pp. 326; Diericx, t. II, 371-2.

Digitized by Google

conseil de la cité, fit place, en 1424, à la fameuse ordonnance de Jean de Heinsberg, connue sous le nom de cet évêque. Le « réglement de Heinsberg » statuait entre autres choses que vingt-deux commissaires, six à la nomination de l'évêque, seize à celle des paroisses, devraient se réunir la veille de Saint-Jacques, et élire trente-deux bourgeois, un dans chaque métier, et que ces trente-deux bourgeois, non éligibles, devraient nommer les magistrats à la pluralité des voix.

Cette forme électorale continua, avec une interruption de dix ans, d'être observée jusqu'en 1603, époque à laquelle Ernest de Bavière publia son édit (1).

Le quatrième dimanche de juillet, une messe qui à Hamerenne, village sur la route de Luxembourg, près de Rochefort, se célèbre en l'honneur de sainte Odile, attire une affluence considérable de fidèles.

Ce n'est qu'en 1714 ou 1715 qu'on transporta le corps de sainte Odile, qui, née aveugle, recouvra la vue en recevant le baptême, et qui est honorée pour la guérison des maux d'yeux, dans l'église d'Hamerenne, bâtie, comme la chronique le dit, du temps de Saint-Materne.

Jean-Ernest, prince de Leweinstein, évêque de Tournai, prince de Stavelot et comte de Rochefort, étant devenu aveugle, fit faire des neuvaines à Hamerenne, en l'honneur de sainte Odile, et le baron de Soumagne et de Nandrin, qui mourut en 1734, fit réparer la chapelle et lui donna une statue de saint Remy et une autre de sainte Odille.

Saint Druon, patron des bergers, est également honoré dans cette chapelle (2).

(1) Polain, pp. 252-3.
(2) Vasse, pp. 61-62.

Digitized by Google

28 Juillet. — (*Actæa spicata.*) Saint Jacques majeur, ap. ; saint Christophe.

Saint Jacques le juste, frère de saint Jean et fils de Zébédée est très-honoré en Belgique. Il y existe plus de trente églises, qui lui sont dédiées; une commune près de Dixmude porte son nom(1) et son autel à Compostelle fut de tout temps le but de nombreux pèlerinages. Après les croisades, lorsque les voyages en Terre-Sainte devinrent tellement difficiles que l'on dut y renoncer, la route de la Galice fut suivie par tous ceux qui antérieurement auraient été à Jérusalem.

Diverses circonstances favorisèrent cette tendance ; pour les nobles, saint Jacques était un des patrons de la chevalerie, on jurait souvent par la lance de ce saint, et l'ordre de Saint-Jacques de l'épée était tout à la fois des plus distingués et des plus recherchés; pour le peuple des croyances s'attachaient au « chemin de saint Jacques » et aux « écailles de saint Jacques. » Les écailles furent le symbole de la puissance de ce saint, c'était pour l'honorer que les pèlerins en portaient. Une légende raconte qu'au moment où le navire, qui transportait de la Palestine en Espagne les reliques de cet apôtre, s'approcha des plages de la Galice, un cheval qui était monté par un jeune marié, s'élança dans la mer et s'approcha du vaisseau pour l'escorter. Aussitôt le cavalier et sa monture furent couverts d'écailles. Le marié reconnût la puissance de Dieu et les mérites de saint Jacques et se fit baptiser. Pendant la cérémonie on entendit une voix du ciel qui déclara qu'à l'avenir les écailles seraient un signe authentique qui rappellerait les vertus du saint. C'est de là que vint la coutume pour les « pèlerins d'Asturie » d'orner leurs vêtements d'écailles (2) et qu'en même temps prit naissance l'idée superstitieuse de

(1) Saint-Jacques-Capelle.
(2) A. d. l. A. d. Mons, I, p. 29-30.

Digitized by Google

croire qu'il est dangereux de se baigner le jour de saint Jacques (1).

Le chemin qui menait à Compostelle devint aux yeux du chrétien celui que les bienheureux suivaient pour arriver au royaume des cieux. C'est pourquoi la voie lactée fut appelée au treizième siècle déjà « chemin de saint Jacques » ou « sint Jakobsweg (2). »

Ajoutons que le « pèlerinage d'Asturie » ou « du baron saint Jacques » fut parmi les peines, que les lois et coutumes de presque toutes les villes belges infligeaient le plus fréquemment aux criminels.

Les pèlerins qui avaient fait le pieux voyage de Compostelle formèrent, à leur retour chez eux, des confréries sous l'invocation de saint Jacques, et voulant joindre la charité à la dévotion, les confrères érigèrent des hôpitaux pour y loger gratuitement les pauvres passants et surtout les pèlerins faisant le voyage de la Galice. C'est l'origine des hôpitaux nombreux qui portent le nom de saint Jacques, dont quelques-uns subsistent encore à Namur, à Tongres et à Tournai bien qu'ils aient reçu une autre destination. Car les véritables pèlerinages de Compostelle cessèrent à la fin du dix-septième siècle. On constata qu'à cette époque, à Mons par exemple où un hôpital de saint Jacques avait été également érigé, il ne passait en moyenne que quatre ou cinq pèlerins par an, et les autorités des villes, dans

(1) F. Liebrecht, O. J., p. 227.

(2) Il est on ne peut plus intéressant de comparer entre eux les noms que donnent les différents peuples à la voie lactée.

Les Turcs l'appellent « hadjiler iolu », chemin des pèlerins; les Slavoniens « zesta v' Rim », chemin de Rome; les Espagnols « camino de Santiago »; les Français « chemin de saint Jacques »; les Allemands du moyen-âge « Jacobsstrasse » les Magyars « hadakuttya » chemin de guerre, en souvenir de la route qu'ils suivirent en revenant de l'Asie; les Finnois « linnunrata » chemin des oiseaux, comme en Lithuanie « paukszcziû kielês » parce que les âmes s'en vont sous la forme d'oiseaux; les anciens peuples du nord « vetrarbrant » chemin de l'hiver; presque tous les peuples de l'Orient chemin de paille ou du voleur de paille; los Ragusains « kumova Zlama », paille du compère.

Digitized by Google

lesquelles existaient des refuges hospitaliers pour les pèlerins de Galice, jugèrent alors à propos d'employer ces établissements et leurs revenus d'une manière plus utile, en les appliquant à l'entretien des malades ou des vieillards (1).

Les confréries de Saint-Jacques se sont maintenues en beaucoup d'endroits jusqu'à nos jours et célèbrent encore, chaque année, la fête de leur patron ; mais les processions de ce jour, où apparaissaient en costume de pèlerin tous ceux qui avaient fait le voyage de Compostelle, ont cessé d'avoir lieu. A Courtrai cette procession fut supprimée en 1707 (2).

A Bruges, les « wollewevers, » tisserands en laine, qui honorent saint Jacques comme patron, avaient autrefois l'habitude de dépenser, le jour de sa fête, dix schellings en donnant à manger aux pauvres (3).

A Liége, où la fête de la paroisse de Saint-Jacques est la dernière kermesse de l'année, ce sont les meuniers et les chapeliers qui ont choisi saint Jacques pour patron. Durant le temps que la « lettre de saint Jacques, » donnée en 1343, fut en vigueur dans cette ville, le jour de Saint-Jacques était destiné au renouvellement annuel des magistrats (4).

A Saint-Ghislain se tient de temps immémorial une foire, de l'établissement de laquelle on croit être redevable aux fils de Godefroid, qui ont fortifié la ville en 1004 (5).

A Louvain, à partir de 1484, les membres de la chambre de Rhétorique « la Pensée » donnèrent annuellement, le jour de la fête de saint Jacques, une représentation dans l'église de ce saint. Cette représentation eut lieu jusqu'au milieu du seizième siècle (1).

(1) A. d. l. A d. Mons, t. I, p. 30-32.
(2) Schayes, p. 154.
(3) Gaillard, p. 48.
(4) Polain, p. 250.
(5) De Boussu, Ghislain, p. 54.
(6) E. van Even. L'église de Saint-Jacques, p. 224.

Digitized by Google

A Vilvorde, la gilde de l'arquebuse, dont saint Jacques était le patron, faisait célébrer une messe. Les confrères de cette gilde dont seize étaient aux gages de la ville, ouvrirent à Vilvorde, en 1547, un tir à la couleuvrine ou à l'arquebuse (1).

En beaucoup d'endroits ce jour ou le 21 juillet se célébrait autrefois chez les domestiques, qui jouaient les rôles de maîtres, tandis que ceux-ci consentaient à accepter celui de valets.

Au surplus, on distribuait des signes d'honneur à des domestiques qui se distinguaient par leur fidélité et par de longs services rendus à la même famille; on punissait les méchants, en les enfermant ce jour ou en les conduisant hors de la commune.

Cet usage, qui se retrouvait aussi en quelques localités d'Allemagne, de Suède et de Hollande, remonte à la plus haute antiquité.

Chez les anciens Perses, les esclaves avaient le droit de porter, chaque année, durant cinq jours les vêtements de leurs maîtres (2). En Grèce les fêtes dites Mercuriales, en Crète, celles de la ville de Troezène au Péloponèse et celles de Phaloria en Thessalie donnaient lieu à des pratiques analogues. Les Romains permettaient à leurs esclaves, à l'occasion des fêtes de Saturne, dites Saturnales, qui se célébraient au mois de décembre, de jouer les rôles des maîtres durant l'espace de trois à sept jours, et pendant tout ce laps de temps, les maîtres devaient servir et régaler leurs esclaves, qui avaient en outre le privilége de pouvoir dire impunément et librement ce qu'ils voulaient. Des Romains cette habitude paraît être venue dans les Pays-Bas, où nous croyons en reconnaître les traces dans les anciens repas dits « Jokmalen, » repas divertissants (du latin « jocus, » plaisanterie, « joke » en anglais, qui avaient lieu de temps immémorial au château de Warmond (3). Les usages s'en

(1) H. d. E. d. B., t. II, 469.

(2) Coremans, p. 28.

(3) Van Alkemade, I, 294-6.

Digitized by Google

sont maintenus en grande partie jusqu'à présent le jour des Innocents et le jour de Saint-Jacques.

C'est encore en souvenir de cette ancienne fête des domestiques, que ceux-ci considèrent le jour de saint Jacques comme jour fatal. Si en sortant ils rencontrent une vieille femme, ils quitteront bientôt le service qui ne leur profitera plus. Ils préfèrent rencontrer des moutons, mais les porcs gâtent tout leur avenir (1).

Le jour de Saint-Jacques donnait du reste encore lieu à d'autres cérémonies burlesques. Nous lisons, par exemple, dans l'histoire de la ville de Valenciennes, que « l'abbé des « Pan-pourveus » d'Ath, accompagné de vingt-cinq belistres, vêtus à la monachale de blanc et de noir, allait, le jour de Saint-Jacques et Saint-Christophe, bénir un puits, y employant mille traits dignes du fagot et faisant les mêmes profanations dans les rues de la ville (2). »

A Tihange, village au bord de la Meuse, près de Huy, se célèbre, le même jour, l'anniversaire du bienheureux Jean de Hermalle, dit Jean l'Agneau, à cause de son extrême douceur et de sa grande modestie.

La légende raconte qu'il était riche propriétaire à Tihange, ayant femme et enfants et qu'il vivait appliqué seulement à la culture de ses terres, quand Dieu lui-même le choisit pour en faire le successeur de saint Ébrégise, évêque de Tongres, qui venait de mourir, l'an 631. Un jour que Jean, penché sur sa charrue, labourait comme de coutume son champ, il vit venir à lui un pèlerin qui, l'ayant salué, lui annonça sa vocation. Jean resta tout ébahi, et n'ayant pas croyance en ce que lui dit le pèlerin, il répondit en fichant en terre le bâton sur lequel il s'appuyait: « Ce bois sec portera fruits plus tôt que ne s'accompliront tes paroles. » A peine avait-il dit ces mots que le bâton se mit à donner des feuilles, puis des fleurs qui se conver-

(1) Coremans, p 85.

(2) H. d'Oultremon, Hist. de Valenciennes. Douai, 1639, p. 395.

Digitized by Google

tirent aussitôt en fruits délicieux ; ce sont les pommes bien connues encore dans le pays sous le nom de « pommes de Saint-Jean » (1).

Jean l'Agneau ne pouvant plus se refuser à l'évidence se rendit aussitôt au lieu de sa destination, où il fut reçu aux acclamations de la foule et devint ainsi évêque de Tongres. Mais après un règne trop court il mourut le 25 juillet 637, généralement regretté, et quoiqu'il n'ait pas été canonisé par l'Église, le peuple le vénère encore aujourd'hui comme un saint.

---

26 Juillet. — (*Matricaria chamomilla*) Sainte Anne, mère de Notre-Dame.

Il n'est pas étonnant qu'en Belgique, où le culte de Marie est on ne peut plus populaire, la Sainte-Mère de la Sainte-Vierge jouisse d'une très-grande vénération. On a consacré trente-sept églises en son honneur, érigé bien des confréries sous son invocation, et on l'a choisie pour patronne de beaucoup de métiers aussi bien que de chambres de rhétorique. Une paroisse du doyenné de Belœil, dans le diocèse de Tournai, porte le nom d'Ellignies-Sainte-Anne, et le jour de la sainte, bien qu'il ne compte plus parmi les fêtes de commandement, donne encore lieu à de grandes festivités. C'est surtout pour les couturières, les dentellières et les lingères, qui honorent sainte Anne comme leur patronne, une fête qu'on solennise avec toutes les démonstrations de la joie. Dès la veille du jour de Sainte-Anne, on pare, à Bruges, à Bruxelles et en d'autres endroits, les écoles et les ouvroirs de fleurs et de guirlandes. Le matin, de bonne heure, toutes les jeunes filles qui fréquentent les ateliers de dentelles ou les ouvroirs d'une couturière, viennent souhaiter la fête

(1) Bovy, I, 185-6. — Wolf, N. S , p 225-6. — G. d V. o. A., t. II. p. 211-3. — La Meuse belge, p. 123.

Digitized by Google

à leur maîtresse et lui offrir un grand bouquet de fleurs. Puis elles se rendent à l'église, et après y avoir entendu la messe en l'honneur de leur sainte patronne, retournent à l'école ou à l'ouvroir, où le déjeuner aux gâteaux est servi. Le repas terminé, on s'apprête à faire une promenade en chariot ou en voiture vers une ville ou un village des environs pour s'y amuser. Celles de Bruges vont ordinairement à Blankenberghe ou à Ostende.

Cette promenade est le divertissement principal du jour. Le chariot est couvert et orné de fleurs, et des paniers pleins de provisions et de gâteaux sont emportés; mais les élèves et les ouvrières qui veulent être de la partie, doivent, pendant toute l'année, remplir leur tâche ou « hun mestag doen »; celles qui ne l'ont pas faite, doivent rester à la maison. Pour être à même de payer les frais de cette excursion, il est d'habitude de s'imposer chaque semaine une légère cotisation. Aussi destine-t-on au même but les petites amendes qu'inflige le règlement de chaque atelier ou ouvroir contre des actes d'oubli, d'indiscrétion ou de négligence.

Quand le temps n'est pas favorable, on passe la journée à l'école ou à l'ouvroir au milieu des danses et des chants, et il y a toute une série de chansons populaires qui sont exclusivement en usage chez les couturières et les dentellières lors de la célébration de la fête de leur patronne. Mais, en dehors d'un beau cantique qui en est pour ainsi dire la pièce fondamentale et que nous ne laisserons pas de publier ici, les chansons de sainte Anne ou « Sinte-Anna-Liedjes », que rapportent dans leurs recueils MM. Willems, Snellart et E. de Coussemaker, ne contiennent que la description des particularités de la fête ou l'expression des plaisirs et des regrets qu'éprouvent les jeunes dentellières ou couturières durant et après la fête de Sainte-Anne (1).

Laet ons met lofzangen pryzen
Onze moeder Anna zoet,

(1) De Coussemaker. p XII, XIII, 309-319; Willems, p. 530-1.

Digitized by Google

En haer lof en eer bewyzen,
Want zy is ons naerste goed.
Heylige Anna,
Moeder Anna,
Die ons droefheyd hebt gezien;
Heylige Anna,
Moeder Anna.
Na zuchten geeft verblyd.

Als wy nu gaen openbaren
Hare groote heyligheyd,
Wy moeten dan ook verklaren
Hare groote weerdigheyd.
Heylige Anna, enz.

Gy zyt van God verkoren
Om zyns zoons grootmoeder te zyn,
En de gebeden te hooren
Van elk die in droefheyd zyn.
Heylige Anna, enz.

Gy hebt aen God opgedragen,
In hare teere jongheyd,
Uw dochter van drie jaren,
Uwen waren troost en vreugd.
Heylige Anna, enz (1).

Une chanson des plus populaires qui se chante le jour de Sainte-Anne est celle-ci :

't Is van dage sint' Annadag, sint' Annadag;
Wy kyken al naer den klaren dag,
En wy kleên ons metter spoê
Om te gaen ter kerke toe.

(1) E. de Coussemaker, p. 309-310.

Digitized by Google

Als de misse wierd gedaen,
Wy zyn al blyde van deure te gaen.
Josephus is gekomen alhier
Met zynen wagen en zyn bastier.
De provianden,
Koeken in manden,
De provianden
Dragen wy meê.
Die willen al met ons meê gaen,
Moeten 't heel jaer hun mestag doen ;
En die 't niet en hebben gedaen,
Moeten t'huis blyven en niet meê gaen (1)

C'est peut-être le patronage des couturières qui a donné naissance à l'habitude de dire : « Elle entre dans la garde-robe de sainte Anne » pour désigner une fille qui devient vieille, dicton qui s'emploie aussi bien dans le pays wallon que dans les provinces flamandes, où « Sinte-Anne-schapraei » a la même signification.

A Anvers, tout le monde va, le jour de Sainte-Anne, à la kermesse du Vlaemsch-Hoofd, qui doit à cette circonstance son nom populaire de « Sinte-Anne » ou « Sinte-Anneken. »

A Bruges, les métiers des cordiers et des faiseurs de balais célèbrent ce jour leur fête patronale (2), de même que les ébénistes et les menuisiers de Liége.

A Lierre, la chambre de rhétorique « de Ongeleerde » (l'Ignorante ou « Jennette-bloem » (la Narcisse) dont sainte Anne était la patronne, recevait chaque année, le jour de Sainte-Anne, du magistrat deux *pater-noster* et quelquefois six chopines de vin (3). Dans la même ville, le jour de Sainte-Anne est encore aujourd'hui un jour de jubilation

(1) De Coussemaker, p. 312-3 ; De Baecker, p. 112 ; Willems, p. 529-30.
(2) Gaillard, p. 186-7.
(3) Loom, p. 129-256.

Digitized by Google

pour les enfants. Ils parcourent alors les rues, en demandant aux passants un cents, « pour fêter sainte Anne; » du produit de ces dons ils achètent des chandelles qu'ils allument le soir en les plaçant sur le pavé de la rue et autour desquelles ils s'amusent en dansant et en chantant (1).

A Louvain, les enfants ont la coutume de construire ce jour-là de petits reposoirs ou autels dans toutes les rues et de demander de l'argent à tous les passants (2).

A Vilvorde, la chambre de rhétorique « De Goud-bloem » (la Fleur d'Or), dont les patronnes étaient sainte Anne et sainte Élisabeth, faisait dire une messe en l'honneur de sainte Anne.

On ne sait à quelle époque cette gilde s'est formée; elle avait pour devise les mots : « Niets zonder God, in liefde groeyende (Rien sans Dieu, croissant dans l'amitié), » mais le 22 juin 1558 les échevins et les receveurs lui cédèrent une petite cour pour y tenir ses réunions et peu de temps après la chambre ouvrit un concours, où vinrent, le 2 juin 1560, les chambres de rhétorique suivantes : *la Rose*, de Louvain ; *le Livre* et *la Fleur de blé*, de Bruxelles ; *la Pivoine*, de Malines ; *la Grappe de Raisins* (de Wyngaerdrancken), de Berchem ; *la Petite Fleur de Fève* ('t Boonbloemken), de Neckerspoel, et *l'Arbre croissant* (de Groeyende Boom), de Lierre. De longtemps, disent les chroniqueurs, il n'y avait eu une réunion aussi nombreuse de rhétoriciens, et jamais il n'y en avait eu de semblable à Vilvorde.

Les rhétoriciens de Vilvorde concoururent de leur part à Anvers en 1561, et à Malines en 1620. Supprimée lors de l'invasion française, leur association se reforma quelques années après et eut une courte époque de splendeur. Aujourd'hui elle subsiste encore et elle a conservé son Théâtre, bien qu'elle ne donne plus de représentations (3).

A Auderghem, à l'ancienne chapelle Sainte-Anne qui s'élève sur

(1) Avondroot, Mss., p 33.

(2) Schayes, p. 236.

(3) H. d. E d. B ; t. II, 469-470.

Digitized by Google

une hauteur à l'est du couvent de Val-Duchesse (s'Hertoginne-dael), mais qui est aujourd'hui converti en habitation, allaient jadis de nombreux pèlerins invoquer la patronne de cet oratoire. Les femmes lui demandaient le bonheur d'être mères; les malheureux atteints d'affections aux mains, aux bras et aux pieds y sollicitaient leur guérison (1).

Un autre pèlerinage très-suivi se faisait jadis à la chapelle de Sainte-Anne, entre Brusseghem et Wolverthem, près de Bruxelles. Cette chapelle, qui existe encore, fut fondée en mémoire de ce que suivant la tradition la peste, sévissant dans ces contrées, fut arrêtée en cet endroit par l'intercession de la Vierge. Au commencement du dix-septième siècle, ce petit sanctuaire était encore construit de bois, bien que, de temps immémorial, il fut fréquenté par des pèlerins qui y venaient implorer sainte Anne, pour être préservés de la fièvre. En vertu d'une autorisation accordée par l'archevêque, le 17 juillet 1640, il fut construit en pierres. La chapelle actuelle date de l'année 1700; elle est en briques rouges (2), les contours de la façade seuls sont peints en blanc.

---

27 Juillet. — (*Lythrum salicaria.*) Sainte Chrétienne; saint Christophe; saint Désiré; saint Pantaléon.

Il n'y a qu'une seule église consacrée en l'honneur de saint Pantaléon, c'est celle de Kerniel, paroisse du doyenné de Looz, dans l'évêché de Liége.

(1) H. d. E. d. B., t. III, 350.
(2) Ibid., t. II, p. 52-53.

Digitized by Google

Saint Christophe, par contre, est célébré dans beaucoup de localités, le plus souvent déjà le 25; il est le patron de quinze églises, qui appartiennent en grande partie aux diocèses de Liége et de Tournai.

Bien que, d'après Molanus, la légende de ce saint manque de tout fondement historique, et que le nom seul signifiant « porteur de Christ » paraisse avoir donné l'idée de son image (1), saint Christophe jouait, au moyen âge, un rôle important en Belgique aussi bien qu'en France et par toute l'Europe germanique. On voyait sa statue colossale érigée sur la place publique ou dans les cathédrales de beaucoup de villes, entre autres à Notre-Dame d'Anvers jusqu'à l'incendie de cette église en 1533; on rencontrait son portrait au naturel peint sur les murs extérieurs de mainte et mainte églises de village et on faisait figurer dans les processions de plusieurs villes un personnage gigantesque qui représentait saint Christophe portant sur son dos l'enfant Jésus. C'est surtout à Louvain qu'un représentant de saint Christophe jouissait d'une grande popularité. C'était une figure colossale dont la tête, les jambes et les bras étaient de bois. L'enfant Jésus qu'il portait sur les épaules était en pierre. Dans l'intérieur de la figure était un homme qui dirigeait cette lourde machine, ce qui n'était pas chose facile, vu la grandeur et le poids de cette image. Le jour de la kermesse on conduisait en pompe ce saint Christophe, accompagné de saint Pierre et des quatre serments ou gildes. De temps en temps le cortége s'arrêtait devant les cabarets pour se rafraîchir, et le saint n'était pas oublié. On le plaçait près de la porte sur un fauteuil établi au haut d'un tonneau et on lui offrait très-révérencieusement quelques verres de bière que son porteur ne laissait pas de boire en sa place. Mais depuis l'entrée des Français le saint Christophe de Louvain a disparu et avec lui sa fête particulière.

(1) Molanus, p 316-321.

Digitized by Google

Le saint Christophe de Bruxelles, qui marchait autrefois à la procession du Sablon, était d'une hauteur d'environ dix pieds. Il était précédé d'un ermite qui portait une lanterne à la main et qui écartait les enfants qui obsédaient trop le saint. Arrivé devant le palais du gouverneur-général, saint Christophe attachait au bâton qui lui servait d'appui, un bouquet de fleurs qu'il présentait au gouverneur, et celui-ci, après avoir détaché le bouquet, attachait en signe de remercîment une bourse remplie d'argent au bâton du saint. Outre son ermite, le saint Christophe de Bruxelles avait pour escorte les cinq fous des serments, habillés de velours de couleurs variées et portant des grelots; ils écartaient la foule à grands coups de batte (1). Les religieux et les corps de métiers assistaient à cette cérémonie.

Un savant allemand croit que l'image de saint Christophe est venue remplacer celle du vieux dieu Donar ou Thor des anciens peuples de race teutonique, dont le culte a laissé plus d'une trace en Belgique. Les mythes du Nord nous représentent ce dieu païen d'une stature si colossale, qu'il porte le géant OErvandit comme un enfant sur ses épaules en guéant les rivières les plus profondes. La chevelure rouge et la mine terrible, que nous voyons ordinairement aux portraits de saint Christophe, nous rappellent encore le souvenir de Thor, et quoique, d'après les légendes du saint, il n'y ait aucun rapport, que je sache, entre saint Christophe et les orages, le peuple l'a pris néanmoins pour patron contre l'orage et la grêle et lui a conféré une grande puissance sur la mort. Les anciens dictons populaires :

Christophori sancti speciem quicunque tuetur,
Ista nempe die non morte male morietur.

(Quiconque voit l'image de saint Christophe, ne mourra pas ce jour d'une mauvaise mort.) Ou :

Christophorum videas : postea tutus eas.

(Après avoir vu saint Christophe, tu peux aller en pleine sûreté.)

(1) Schayes, p. 147-8.

Digitized by Google

Ces mots qu'on lit encore aujourd'hui en grosses lettres dans beaucoup de localités de l'Allemagne au-dessous de l'image de saint Christophe, et que le peuple n'expliquait que trop littéralement, nous attestent cette croyance. Aussi y avait-il une prière dite de Christophe contre l'orage et de petits livrets dits « Kreschtoffelsbõjelchen, » livrets de Christophe, qui à l'égal de ceux de Gertrude contenaient toutes sortes de conjurations (1).

Quelques auteurs français, par contre, prétendent que dans l'origine, les statues colossales, connues sous le nom de saint Christophe, étaient celles de l'hercule gaulois, qui s'appelait « Ogmius » et pour lequel les anciens Gaulois avaient une très-grande vénération. C'était une divinité qui représentait le principe de la fécondité sur la terre et dans les eaux, et à laquelle les Gaulois consacraient les forêts, les îles et les fontaines. Pour attirer dans les églises, lors de l'établissement du culte du vrai Dieu, les habitants des campagnes, qui sont toujours les derniers à adopter les innovations dans les usages civils et religieux, les premiers apôtres des Gaules auraient placé, à ce que dit l'auteur du « Menagiana, » les images du grand Ogmius près de la porte des églises. Dans la suite, le christianisme étant mieux établi, on aurait sanctifié ces simulacres en plaçant sur les épaules du géant la figure du Christ enfant, et en donnant à l'hercule le nom de « Christophoros » ou « Porte-Christ. »

Quoi qu'il en soit, pour montrer aux fidèles qu'ils doivent porter Dieu dans leur cœur, l'Église n'aurait su trouver symbole plus expressif que l'image de saint Christophe, et jamais ce nom n'a été porté à meilleur titre que par ce saint, martyrisé pour la foi sous l'empereur Dèce, l'an 254, le 25 juillet, après avoir converti au christianisme quarante-six mille païens (2).

Sainte Christiane, dont la fête se célèbre ce jour dans tout le

(1) Wolf, I, 98-99; II, 91-439; Molanus, p. 401; 316-324.
(2) D. d. O., II, 444-446.

Digitized by Google

diocèse de Gand, est la patronne de la ville de Termonde; fille d'un prince anglais encore idolâtre, elle embrassa secrètement le christianisme et reçut avec le baptême le nom de Christiane, qu'elle avait elle-même demandé pour se rappeler sans cesse Jésus-Christ. D'après le conseil du missionnaire qui l'avait convertie, elle quitta ses parents et sa patrie pour passer en Flandre, et vint à Dickelvenne, où saint Hilduard, apôtre de la contrée, la plaça à la tête d'un monastère de religieuses. Après avoir vécu très-saintement, elle y mourut, et ses reliques furent transportées plus tard à Termonde, où elles sont encore honorées (1).

---

28 juillet. — (*Senecio montanus.*) Sainte Béatrice; saint Nazaire; saint Victor.

A Ninove, où la kermesse a lieu le dimanche après la Sainte-Madeleine, la chambre de rhétorique qui a pour devise les mots « Groeit, Bloeit, » verdoie, fleurit, faisait tous les ans au deuxième jour de la kermesse une procession solennelle dans laquelle chaque membre de la confrérie portait en main une fleur d'eau, emblème de la société (1).

(1) De Smet, M. d. M., p. 132-134.
(2) Schayes, p. 156.

Digitized by Google

29 Juillet. — (*Chironia centaureum.*) Saint Loup; sainte Marthe; Sainte Séraphine.

A Louvain la chambre de la Pensée (de pense) célébrait par une messe solennelle la fête de sainte Marthe, sa patronne.

Elle prit part aussi au concours d'Anvers de 1496, et y reçut pour prix de sa représentation un Saint-Luc en argent ainsi qu'un chapeau de roses.

La révolution la supprima en même temps que la Rose (1).

---

30 Juillet. — (*Verbascum Lychnitis.*) Saint Abdon et Sennen; saint Rufin; saint Séraphin.

Nombre d'idées et de pratiques superstitieuses se rattachent à ce jour, que les jeunes gens de la campagne redoutent encore maintenant comme étant sous l'influence des sorciers.

On dit aussi que les joncs ne croissent plus dans les étangs ni les chardons dans les champs, lorsqu'on les en arrache ce jour.

Mais, aucune tradition ni aucune légende ne se liant au jour de saint Abdon, il est à présumer que c'est l'analogie de ce nom avec le mot flamand « afdoen, » (« abthun » en haut-allemand) ôter, défaire, qui a donné naissance à toutes ces croyances (2).

A Gand les « Sœurs de charité de Jésus et de Marie » fêtent l'an-

(1) Piot, p. 243.

(2) Coremans, p. 85; Scheffer's Haltaus, p. 119; R. P., II, 48; Wolf, I, 218.

Digitized by Google

niversaire du commencement de la maison Notre-Dame de Terhaeghen, en 1806. C'est la maison mère de l'institut charitable du chanoine Triest, qui a à présent des établissements dans toutes les provinces de la Belgique; dans le diocèse de Bruges seul elle a plus de vingt maisons.

Quant aux « Frères de charité de Jésus et de Marie, » qui ont aujourd'hui douze établissements en Belgique, leurs principales maisons sont à Gand, où ils soignent les orphelins, les fous et les vieillards; à Bruxelles, où ils ont une institution de sourds-muets; et à Louvain, où ils donnent l'instruction à plus de mille enfants (1).

---

31 Juillet. — (*Verbuscum virgatum.*) Saint Ignace de Loyola; saint Loup.

Les Jésuites, qui comptent aujourd'hui quinze établissements en Belgique, célèbrent la fête de leur saint fondateur, en l'honneur duquel ils ont consacré leur église à Marche dans l'évêché de Namur.

Cette association qui s'est toujours fait remarquer par le grand nombre d'hommes distingués qui en ont fait partie, arriva en 1542, en Belgique et y fonda son premier établissement à Louvain (2).

A Tournai on célébra en 1640 très-solennellement le jubilé pour la centième année de la confirmation des Jésuites (3).

Saint Loup est patron d'une église somptueuse à Namur, érigée en 1645 par les Jésuites (4); mais son jour de fête n'y est solennisé que par l'exposition du Saint-Sacrement.

(1) B. M., p. 156.
(2) Piot, p. 261-2.
(3) Hennebert, p. 15.
(4) La Meuse belge, p. 73.

Digitized by Google

C'est selon toute probabilité le nom de ce Saint qui a donné naissance à l'usage de pétrir le gâteau dit « de Saint-Loup » pour empêcher que les loups ne fassent aucun mal aux bestiaux et aux troupeaux laissés seuls dans les champs et les pâturages. Ce gâteau est de forme triangulaire en l'honneur de la très-sainte Trinité, il a cinq trous en mémoire des cinq plaies de Notre-Seigneur et il est donné ensuite, pour l'amour de Saint-Loup, au premier pauvre que l'on rencontre (1).

Cet usage, qui était autrefois très-observé en Brabant, surtout dans les environs de Louvain et de Tirlemont, se pratique encore aujourd'hui, à ce qu'on m'a assuré, dans quelques localités des Ardennes.

Par un motif pareil le peuple accorde à saint Loup le pouvoir de guérir les maux de jambe (2).

C'est le dernier dimanche de juillet qu'a lieu la célèbre procession de Furnes.

L'ancienne procession de la Croix avait beaucoup perdu de son lustre, lorsqu'en 1637 une nouvelle sodalité s'organisa et que, par ses soins, toutes les scènes de la Passion se sont reproduites avec un plus grand éclat dans la procession que cette association fait sortir tous les ans le dernier dimanche de juillet.

C'est la « sodalité du Sauveur crucifié et de sa Sainte-Mère au pied de la croix » que le chanoine Clou, du chapitre de sainte Walburge, fonda le premier dimanche de l'avent dans la paroisse de Saint-Nicolas. La nouvelle confrérie n'avait pas précisément toutes les sympathies pour elle. Ce n'est qu'en 1646 qu'elle fut reconnue par l'évêque d'Ypres et qu'elle fit sortir elle-même une procession, après en avoir fait, deux années auparavant, un premier essai. Le cortége était ouvert par les élèves de l'école latine ; douze d'entre eux, vêtus

(1) Liebrecht, O. J., p. 244.
(2) Salgues, I, 151.

Digitized by Google

en gentilhommes, avaient chacun à son côté gauche un ange qui portait sa croix; après eux il en venait d'autres, habillés de sacs, qui portaient eux-mêmes leurs croix dans la main, et en troisième lieu d'autres encore en cilices, chargés de lourdes croix qu'ils traînaient plutôt qu'ils ne les portaient. Au milieu d'eux venait tristement la mère de Dieu avec saint Jean l'Évangéliste, Maria-Cléopha-Veronica, Marie-Madeleine et les douze apôtres en deuil, marchant sur les pas de la sainte Vierge, laquelle suivait le tombeau de son fils, porté par quatre musiciens, qui chantaient : *Miserere mei Deus.*

Un crucifix d'ébène, avec figures artistement sculptées en bois, qui circule encore tous les ans dans la procession, fut donné à la Société par le fondateur, qui mourut en 1648, avant d'avoir vu l'approbation décisive de son enfant chéri, la sodalité, dont il était directeur. Ce ne fut qu'en 1656 qu'arriva l'approbation définitive.

Dans ce temps-là, c'est-à-dire, en 1647, un sacrilége épouvantable fut commis à Furnes.

La ville était devenue française, par capitulation signée le 5 septembre 1646, et deux soldats de la garnison, pour commettre impunément des vols, résolurent de se procurer des hosties consacrées et de les réduire en cendres avec des dents de personnes mortes et autres objets, ils croyaient qu'ils pourraient alors ouvrir toutes les serrures et tous les verroux, sans l'emploi de la force. Or l'un des deux soldats se mit en devoir d'exécuter les conseils sacriléges de son complice, mais au moment de ramasser des dents et autres objets, dont il avait besoin, au cimetière, il fut saisi d'une telle horreur qu'il faillit abandonner son projet.

L'autre, arrêté pour avoir frappé un de ses chefs et condamné à être fusillé, confessa son crime avant de mourir et les deux criminels payèrent leur sacrilége d'une mort cruelle. Pour supplier Dieu de ne pas venger sur la ville l'injure faite à sa majesté divine, on tint à Furnes un jour solennel de prières, qui se termina par une procession générale.

Digitized by Google

Suivant l'opinion généralement reçue depuis un grand nombre d'années, la procession de Furnes a été instituée, en 1650, pour perpétuer le souvenir de cet événement, mais on n'en fait pas allusion ni dans le formulaire des indulgences que le pape Clément XI a accordées à la sodalité, ni dans les règles et ordonnances concernant les devoirs et exercices pieux, ni dans l'approbation de la confrérie par l'évêque d'Ypres en 1656, ni dans les comptes, ni dans les vers déclamés dans la procession, ni dans les formules de prières de la sodalité des autres villes de la Flandre.

Le martyre de Saint-Estèphe, au moment d'être lapidé, le mystère de la Passion, la résurrection des morts, ont été exécutés dans le principe par les sodalistes et plus tard par la société de rhétorique. « Van zinnen jonc. »

Le « jeu » de Saint-Estèphe a fait partie de la procession pendant plus de deux cents ans.

La Passion de Jésus-Christ était divisée en plusieurs actes qui représentaient l'étable de Bethléem, le jardin des Olives, la trahison de Judas, la Scène de Malchus avec saint Pierre, la flagellation ou « 't spil van de Joden, » le crucifiement, la Vierge et saint Jean, appelé à cause de son invariable habillement rouge « Sint-Jan in troo, » derrière la croix. De petits théâtres, aussi légers que possible, représentant les rues, les jardins ou maisons nécessaires à la scène, étaient portés ou traînés par des confrères, quelquefois par des chevaux. Les costumes étaient de diverses étoffes et de couleur, suivant les personnages, les habillements souvent ornés de peintures, pour mieux imiter le vêtement des anciens.

La résurrection des morts ou « 't spil van de levende ende doode, » qui faisait sa première apparition en 1429, était figurée par des acteurs masqués et déguisés en squelettes, au moyen d'habillements peints à cet effet. Ils se levaient dans leur tombeau, porté par d'autres sodalistes et faisaient voir les têtes de mort qu'ils avaient dans les mains.

Digitized by Google

Plus tard, dans une tombe, ayant sur un fond noir une peinture en blanc imitant des têtes de mort et des ossements et surmontée par des bustes de squelettes, était couché un squelette tout entier, couvert d'un manteau et ceint d'une couronne. A chaque coin de rue, le squelette se dressait subitement à l'aide d'un ressort que faisait jouer un des confrères qui portaient la tombe. Depuis 1822, la machine, étant détraquée, a été remplacée par un cercueil fermé porté par quatre pénitents.

Un spectacle fait pour amuser la foule, était la tentation de Saint-Antoine. Le saint, accompagné de son cochon, avait sa cellule, sa chapelle et sa clochette sur un théâtre traîné dans la procession, et était entouré par une légion de démons, ayant des masques noirs surmontés de cornes dorées, qui lui jouaient toutes sortes de niches. Plusieurs de ces diables étaient armés d'un fléau, dont le battant était fait de toile bourrée de son, ce qui les empêchait, en frappant, de faire du mal au saint ou à son pauvre cochon ou aux curieux qui s'approchaient de trop près. C'était la corporation des brouetteurs qui remplissait les rôles dans cette scène, qu'on voyait dans la procession à commencer de 1595.

La sodalité de Sainte-Godelieve a mis en scène la légende de sa patronne en 1497 et continuait de faire partie de la procession jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

En 1438 le martyre de Saint-Sébastien était représenté par les archers, et en 1448 la Société de Sainte-Barbe a exposé Sainte-Marguerite, accompagnée de son dragon, mais ces groupes n'ont paru que quelques fois.

En 1566 sainte Véronique, vêtue d'une longue tunique, d'un corsage à manches et d'un tablier, parut la première fois, avec le saint Suaire, dans la procession.

Quand la procession était rentrée, et que le géant avait terminé sa course, on lui tranchait la tête, on le désarmait et on pendait sa carcasse au mur de l'église de sainte Walburge, où elle restait jus-

Digitized by Google

qu'à la fête prochaine. Le premier géant a été construit avant 1598, les sibylles sortaient depuis 1609.

Avant le jubilé de 1737 la procession était, à peu de chose près, ce qu'elle est aujourd'hui. C'étaient les mêmes mystères, la même composition, le même ordre de marche, à commencer de l'ange devant l'étendard, jusqu'à l'empereur Constantin.

La dernière procession jubilaire en 1837 attira comme les deux autres un immense concours de monde.

Comme toutes les confréries, la sodalité fut supprimée en 1787, mais réintégrée en 1791. L'invasion française empêcha la procession depuis 1793 jusqu'en 1802. Ce n'est qu'en 1814 qu'on obtint la permission de la faire revivre (1).

(1) Geschiedenis der Veurnsche processie, door H. Vandevelde. Veurne. 1855; Anciennes mœurs et coutumes. Histoire de la procession de Furnes, Bruges, 1855.

Digitized by Google

AOUT.

Presque toutes les dénominations du mois d'août se rattachent à l'idée de la récolte : « Oogstmaend » (dans les documents du moyen âge « oghest, ogst, ôst, ôstmaent, oustmaent, maent van oeghst ou eohst), » « Bouwmaend » (du vieux saxon « boo, lewod » moisson, comme en néerlandais « bouw, bouwt), » et « Arnmaend » (du vieux teuton « aran » moisson, en gothique « asans) » n'ont pas d'autre signification que celle de « mois de la moisson. » Il en est de même du nom de « rispmoänne » (de « rispen, » récolter), qui en Frise désigne ce mois, et tout nous porte à présumer, que le nom latin « d'augustus » que, selon Macrobe, ce mois prit de celui de César Auguste en vertu d'un édit publié par le sénat, l'an 730 de Rome, ait été la dénomination populaire du mois « sextilis. » Car le mot « augustus » dérivé aussi bien que « auctumnus, » du verbe « augere, » angmenter, correspond entièrement au mot flamand « oogst, » qui vient du vieux verbe « oeken, » augmenter (1).

(1) Comme il n'est par rare de voir donner à une chose le nom de l'époque avec laquelle elle coïncide communément, la moisson qui se fait le plus souvent au mois d'août, s'appelle en wallon : « faire l'août, août, » en flamand « oogsten. »

Digitized by Google

Charlemangne conserva à ce mois le nom de « augstmonath » ou « aranmanoth. »

Les dénominations de « Maeymaend, » mois de la fauche et de « kokmaend, » mois de la moisson ou mois où le soleil cuit, comme on dit, les raisins, les prunes, etc., désignent également le mois d'août.

Le nom de « Veodmonath, » mois de la sarclure (de weod, en vieux saxon « wiod, » en flamand « wede, wiede) » que les Anglo-Saxons donnèrent à ce mois, s'est conservé en flamand sous la forme de « wiedemaend. »

Digitized by Google

1er août. — (*Datura stramonium.*) Saint Pierre-ès-Liens.

Le jour de Saint-Pierre-ès-Liens, appelé en flamand « sinte Pieters banden » ou « sinte Pieters vinkeldag » (sinte Peters ad vincula), nous rappelle la captivité et la délivrance miraculeuse de saint Pierre. Beaucoup d'églises dédiées à saint Pierre sont consacrées sous son invocation, et en plusieurs villes les serruriers célèbrent ce jour-là leur fête patronale.

A Merchtem en Brabant c'est le jour de la dédicace de l'Église, lequel date d'une époque très-reculée, probablement du temps d'Emebert. Mais il n'y a pas alors de cérémonie religieuse, la véritable fête locale ayant lieu le 15 août, jour de l'Assomption. Aussi l'Église reconnaît aujourd'hui au lieu de saint Pierre la Vierge pour patronne.

Pourtant la gilde des arbalétriers de Saint-Georges continuait à tirer l'oiseau le jour de Saint-Pierre-ès-Liens; les arbalétriers de Merchtem se distinguaient en 1476 au tir de Malines et en 1500 au grand tir donné par l'archiduc Philippe le Bel à Bruxelles. Les beaux vases d'argent, qu'ils avaient gagnés à Malines, furent donnés par la gilde le 20 juin 1479 pour la reconstruction et l'agrandissement du chœur de l'église. La fabrique les vendit 25 livres 7 escalins, et, en remercîment de ce don, fonda une messe hebdomadaire en l'honneur de saint Georges (1).

(1) H. d. E. d. B., t. II, 80-89.

Digitized by Google

2 août. — (*Lilium tigrinum.*) Saint Alphonse-Maria de Liguori; saint Étienne, p.; Portiuncule ou Notre-Dame des Anges.

Il y a six églises consacrées en l'honneur du saint fondateur de la congrégation des Liguoristes, bien qu'il n'y ait pas en Belgique des embres de cette congrégation.

La fête de Notre-Dame des Anges, remarquable par la grande indulgence de la Portiuncule, se célèbre surtout dans les églises des franciscains d'une manière très-solennelle (1).

A Uccle, près de Bruxelles, où se vénère une statue de la Vierge, sous le titre de Notre-Dame des Anges, il y a, ce jour-là, grand concours de fidèles des villages environnants. Mais la célèbre confrérie des « Amateurs zélés pour honorer Notre-Dame, reine des Anges, » à laquelle appartenait cette statue, n'y existe plus. Établie en 1634, par le provincial des frères mineurs, nommé Égide Houtmans, et confirmée par l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, elle obtint du pape Urbain VIII un très-grand nombre d'indulgences ainsi qu'une statue de la Vierge, que le saint-père bénit lui-même, et que le prince-cardinal, Ferdinand d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, fit placer solennellement dans l'église des frères mineurs de Boetendal. Ce même prince inscrivit le premier son nom sur les registres de la confrérie, qui bientôt compta beaucoup de princes, de princesses et de prélats parmi ses membres. Jusqu'à Innocent XIII, les nobles seuls pouvaient faire partie de cette pieuse association, mais à la demande du supérieur du couvent de Boetendal, ce pape permit d'admettre indistinctement tous les fidèles, de sorte que la confrérie compta souvent plusieurs milliers de membres.

L'invasion française supprima et le couvent et la confrérie, et à

(1) De Reume, p. 265.

Digitized by Google

l'époque du rétablissement du culte, la statue de la Vierge fut transférée de Boetendal à l'église d'Uccle, où elle se trouve encore (1).

Les Rédemptoristes, qui honorent saint Liguori, fondateur de leur ordre, possèdent cinq établissements en Belgique, appartenant tous à la province belge de la congrégation, établie en 1842 (2).

A Louvain se fêtait autrefois en ce jour l'anniversaire de la délivrance de la ville du siége de 1543.

Lors des incursions que le fameux général gueldrois, Marten Van Rossum, fit dans le Brabant en 1543, il arriva jusque près de Louvain. Il plaça son quartier à Bethleëm, couvent près d'Herent, d'où il demanda que la ville lui fût livrée au nom du roi de France. Le magistrat qui eut peur, tâcha d'entamer une négociation avec Van Rossum. Celui-ci exigea que, dans les trois jours, la ville lui payât trois mois de solde pour ses soldats, qu'elle lui livrât l'artillerie et toutes les armes qui se trouvaient en ville, et qu'elle lui accordât en outre le libre passage, et la nourriture pour ses troupes. Finalement il fit accord avec le magistrat pour dix-sept mille couronnes d'or, quarante pièces de vin et cent tonneaux de bière. Pendant le transport des tonneaux vers la porte de Bruxelles, l'ennemi s'approcha davantage de la ville. La plupart des bourgeois prirent la fuite; les étudiants, au contraire, aidés de quelques bourgeois, arrêtèrent les charrettes avec le vin, coururent aux remparts et tirèrent quelques coups de mitraille sur l'ennemi. Les femmes apportèrent des munitions, et les étudiants se défendirent si vaillamment que l'ennemi dût reculer.

Pour conserver la mémoire de cet heureux événement, que l'on attribuait à l'intercession de la Vierge, on institua une procession annuelle, précédée d'une messe du Saint-Esprit, qui fut chantée dans l'église de Saint-Pierre et à laquelle assistaient le magistrat et l'Université.

(1) De Reume, p. 70-72.

(2) B. M., p. 265.

Digitized by Google

Mais, dans la suite, la ville ayant été encore délivrée d'un siége d'une manière miraculeuse, cette fête cessa d'avoir lieu en 1635, et la procession annuelle fut remplacée par celle de Notre-Dame du Siége (1).

---

3 août. — (*Althea rosea.*) Invention de saint Étienne; sainte Lydie; saint Nicodème.

A Anvers, les Dominicains célébraient l'anniversaire de leur établissement dans cette ville, qui eut lieu ce jour, l'an 1243 (2)

Les plaids appelés « Oostwaerheyden, vist- ou œegstwaerheyden, » vérités d'août ou de la moisson, puisqu'ils se tenaient au mois d'août ou à l'époque de la moisson, avaient jadis lieu en beaucoup d'endroits.

De temps immémorial « l'oistwaerheyt » se tenait à Tourneppe, au lieu dit « Brynenput » ou Bruynenputte.

Le fermier de l'« hoff der Motten, » en aval du village de Huysinghen, n'était pas tenu de comparaître « ter oegst waryt ».

A Wambeek, près d'Anderlecht, venaient d'ordinaire à ces réunions près de cent personnes, et les serments étaient reçus par le maire du lieu.

A Woluwe-Saint-Lambert, il y avait un banc auquel étaient soumis les habitants de toute la seigneurie, et l'on se réunissait tous les ans en masse pour « l'oist waerheyt » (3).

(1) Piot, p. 258-9; De Middelaer, IIe jaerg. Leuven, 1841-2, p. 5-11.
(2) B. M., p. 160.
(3) H. d. E. d. B., t. I, 409; t. III, 244, 718, 733.

Digitized by Google

4 août. — (*Campanula rotundifolia*). Saint Dominique; saint Tertullien; sainte Walburge.

L'ordre des Frères prêcheurs, qui doit à saint Dominique de Guzman, son fondateur, le nom de dominicains, ne compte plus en Belgique que deux couvents, dont l'un se trouve à Gand et l'autre à Tirlemont (1).

Sainte Walburge, en l'honneur de laquelle neuf églises sont consacrées, est la patronne des villes d'Audenarde et de Furnes. Dans cette dernière ville Gertrude, veuve de Robert le Frison, fit rétablir le 1er mai 1109, à l'église de Sainte-Walburge, les reliques de la sainte, dont l'église porte le nom, ainsi que celles de ses frères, saint Willibald et saint Winnibald; la procession néanmoins de la sainte Croix attira, dès le principe, tant de monde, que la kermesse ne se célébra plus au mois d'août, mais qu'elle fut avancée de trois mois et transférée au commencement de mai (2).

C'est en ce jour que le pape Innocent III, l'an 1200, confirma la fondation du couvent de la Nouvelle-Jérusalem, dit ordinairement « Spermaillie, » de l'endroit, près de Bruges, où fut bâti ce couvent en 1241.

Un couvent de femmes de l'ordre de Citeaux avait été érigé sur un terrain conquis tout récemment sur la mer, et si peu salubre qu'un chanoine de Saint-Donatien, pieux autant que riche, eut compassion

(1) Outre la maison de Bruges, que Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre, y érigea, en l'honneur de la sainte Vierge, l'an 1233, l'ordre de saint Dominique, avait autrefois dans les provinces belges des couvents à Anvers, à Braine-le-Comte, à Gand, à Lierre, à Liége, à Louvain, à Mons, à Namur, à Tongres, à Tournai, à Vilvorde et à Ypres (1).

(2) Vandevelde, p. 10-12.

(1) B. M., p. 7.

Digitized by Google

des religieuses et leur construisit à ses frais un monastère, dans la paroisse de Sysseele, près de Bruges, où il les installa en 1241. Au commencement du dix-septième siècle, cette abbaye fut transférée dans la ville même, au lieu où ses bâtiments existent encore. Mais la statue miraculeuse de la sainte Vierge, que le couvent possédait depuis sa première translation, et pour laquelle le bienfaisant fondateur avait dès lors fait construire une chapelle particulière, se vénère aujourd'hui au béguinage princier de Bruges. Bien que cette statue n'ait rien de remarquable sous le rapport de la matière ou du travail, elle est renommée depuis des siècles par de nombreux prodiges (1).

---

8 août. — (*Nelumbo Nilotica.*) Notre-Dame-aux-Neiges, O.-L.-V. ter Sneeuw.

Cette fête n'est, à proprement parler, que l'anniversaire de la dédicace du temple de ce nom à Rome, appelé aussi « Sainte-Marie Majeure » à cause de son antiquité, et « Sainte-Marie à la Crèche du Sauveur » à cause de la crèche qui y fut transportée sur les ordres du saint pape Théodore. Elle doit son nom ainsi que son origine à la légende suivante :

Un riche Romain, sans héritiers, avait résolu de donner toute sa fortune pour une bonne œuvre qui contribuât à la gloire de la sainte Vierge. Depuis longtemps il avait prié Dieu de lui manifester à quoi il devait employer ses biens pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Un jour, pendant la saison la plus chaude de l'année, il était tombé de la neige sur l'une des places publiques de Rome, et conformément

(1) De Smet, M. d. M., p. 245-247.

Digitized by Google

à un songe qu'il avait eu cette même nuit, ce riche Romain y vit un signe par lequel Dieu voulait lui manifester qu'il devait y construire une église, et il érigea celle de Notre-Dame-aux-Neiges.

Au commencement, cette fête n'était célébrée qu'à Rome, jusqu'à ce que Pie V en étendit la célébration à toute la chrétienté (1).

Depuis lors, nombre d'églises et de chapelles sont dédiées à la sainte Vierge sous cette invocation.

Une des plus célèbres en Belgique est celle de Werbeeck, près de Rethy, dans la province d'Anvers, où une statue miraculeuse de la Vierge est le but de nombreux pèlerinages.

L'origine de cette image remonte aux jours où le savant Wichmans, auteur de la « *Brabantia Mariana,* » était abbé de Tongerloo. La pieuse tradition raconte que, le 16 janvier 1645, un pauvre savetier, nommé Guillaume Verreyt, qui parcourait de temps à autre les campagnes pour chercher de l'ouvrage, aperçut, en se rendant de Baelen à Chaem, au milieu des bruyères qui bordaient la route, une statue de la Vierge, sculptée en bois. Il la ramassa et s'aperçut à son grand étonnement que, quoique placée au milieu de la neige et de la boue, elle n'en était point atteinte. Saisi d'une sainte frayeur, Guillaume mit l'image dans son sac, faisant vœu de l'exposer à la vénération publique, aussitôt après son arrivée. Comme il touchait le territoire de Chaem, deux soldats se précipitèrent sur lui, voulant le dévaliser. Mais enhardi par le souvenir de la statue qu'il avait trouvée, Guillaume se défendit valeureusement : il terrassa avec son bâton l'un des agresseurs et profita du moment que l'autre le mit en joue, pour s'enfuir. L'arme ne fit pas feu, et le voyageur était sauvé. Il déclara dans la suite qu'en ce danger extrême, il avait fait vœu à la Vierge de lui confier sa vie.

Trois semaines après il fixa la statue au tronc d'un arbre situé sur le chemin, et bientôt cette image, à laquelle on donna, à cause de son

(1) Cornet, p. 249.

Digitized by Google

origine, le nom de Notre-Dame-aux-Neiges, devint l'objet d'un culte très-assidu.

Le vénérable abbé de Tongerloo, Augustin Wichmans, à la juridiction spirituelle duquel appartenait à cette époque le village de Werbeeck, fit élever à ses frais, à l'endroit où était la statue, une petite chapelle avec un autel et y plaça lui-même l'image qui, de nos jours encore, est vénérée avec une dévotion particulière. Les ex-voto qui couvrent les murailles prouvent le grand nombre de guérisons miraculeuses que l'on attribue à Notre-Dame de Werbeeck ; et la foire qui se tient autour du petit oratoire attire une foule d'étrangers qui s'y rendent le plus souvent en procession de plusieurs localités environnantes. Aussi voit-on chaque année des villages entiers de la Hollande venir payer leur tribut à cette Vierge miraculeuse (1).

A Bruxelles, où il y avait également une chapelle dédiée à Notre-Dame-aux-Neiges, les ouvrières en dentelles y allaient le 4 août, veille de la fête, prier pour que leur ouvrage pût, par la protection de la Vierge, conserver sa blancheur. Mais sous la domination des Français cette chapelle fut vendue et démolie (2).

A Liége, les écrivains et les instituteurs célébraient ce jour la fête de saint Cassien, leur patron.

Pendant l'octave de la fête de Notre-Dame-aux-Neiges il n'existe ni à Gand, ni dans les environs, de lieu de dévotion plus fréquenté que la chapelle de « Schreyboom. »

Ce sanctuaire de Marie, situé aux bords de la Lys et appelé vulgairement « chapelle de Notre-Dame de l'Arbre aux Pleurs » ou « O. L. V. van Schreyboom, » remonte à une haute antiquité, car déjà en 1313 plusieurs évêques, réunis à Avignon, lui accordèrent des indulgences, et l'hospice d'Hebbrecht, auquel il sert d'oratoire et qui est moins ancien, date de la seconde moitié du treizième siècle. La chapelle actuelle fut construite en 1771 par ordre de Gudwal

(1) De Reume, p. 21-24.

(2) Schayes, p. 209.

Digitized by Google

Seiger, avant-dernier abbé de Saint-Pierre. L'image miraculeuse de la Mère des Douleurs est placée sur l'autel et représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le corps mort du Sauveur, descendu de la croix (1).

---

6 août. — (*Colchicum autumnale.*) Fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, instituée par le Pape Calixte III, en mémoire de la délivrance de Belgrade par Capristan, 1456, lors du mémorable siége fait par Mahomet II (2).

A Malines, les charcutiers (Vettewariers) célébraient ce jour leur fête patronale.

---

7 août. — (*Amaranthus hypochondriacus.*) Saint Albert; saint Donat; saint Gaëtan.

Le premier dimanche d'août se fait à Ypres la célèbre procession de « Notre-Dame-des-Thunes » ou « O.-L.-V. van den Thuyn, » en souvenir de la délivrance de la ville, lors du siége de l'année 1383. Plus de 57,000 Anglais et Gantois, qui bloquaient la ville depuis le 8 juin 1383, se retirèrent le 7 août de la même année, après vingt et un assauts sanglants. Comme la ville d'Ypres, à l'époque de ce siége, n'avait encore d'autres fortifications que des remparts de terre en-

(1) De Smet, M., d. M. p. 343-4.

(2) Hammer-Purgstal, II, 25; Schayes, p. 432.

Digitized by Google

tourés de palissades, ce qu'on appelait « tuin, » cloison, la fête annuelle que le magistrat institua en commémoration de la délivrance de la ville, reçut le nom de « Tuindag. » Cette fête, célébrée d'abord le 8 août et transféré ensuite au premier dimanche de ce mois, y a lieu maintenant encore et amène en même temps la kermesse de la ville.

La procession ou l'ommegang du Tuindag a toujours été des plus brillantes. D'après une chanson faite en 1683, elle se formait dans l'ordre suivant :

D'abord les métiers avec leurs torches et « kéersen, » tout le clergé et les quatre ordres mendiants. Puis la tour de David défendue par des nobles habillés richement, les épées à la main.

La gilde de Saint-Michel, « met karpen en pluymen en met hun sweirden » les suivait, puis celle de Sainte-Barbe qui donnait des salves à plusieurs reprises.

L'ancien géant, qui de temps en temps s'arrêtait et dansait ainsi que le géant neuf, magnifiquement habillé.

Corps de musique et deux chameaux devant lesquels dansaient quatre enfants ; une grande baleine ou « Meerminne, » portant Neptune et aspergeant d'eau le public.

Puis l'enfer avec les diables suivi par la gilde de Saint-Sébastien.

Un navire portant l'image de Notre-Dame.

La garde du géant neuf.

La gilde de Saint-Georges avec un dragon, conduit par une belle fille ; puis un char représentant le trône de Salomon.

On représentait aussi l'Assomption de la Vierge, en faisant sortir d'un tombeau et monter en l'air la Vierge entourée d'anges (1).

L'image miraculeuse, à l'intercession de laquelle on attribuait la retraite inopinée de l'armée ennemie et à laquelle le peuple éleva un autel à l'église des Récollets, est aujourd'hui dans l'ancienne cathédrale de Saint-Martin. Elle représente la Vierge debout, les pieds

(1) Ana, cah. 2, p. 9-14 ; Maria Fierin, door Th. Lansens, Yperen. 1858.

Digitized by Google

entourés de palissades, et est encore maintenant portée autour des remparts à la procession qui se fait en son honneur (1).

Le magistrat la déclara patronne de la ville; mais, à l'opposé de la dévotion que les habitants d'Ypres ont envers leur sainte protectrice, les paysans des environs n'aiment pas à aller à la ville, le « Tuindag, » parce qu'un prophète a prédit qu'un jour de kermesse Ypres périrait (2).

Le dimanche après la fête de Notre-Dame-aux-Neiges la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, sur la Vieille-Montagne à Grammont attire une affluence immense de pèlerins.

Le 42e abbé du célèbre monastère de Saint-Adrien, à Grammont, Martin le Brun, homme aussi pieux qu'instruit et qui rétablit la règle primitive de saint Benoît, fit placer dans cette chapelle une petite statue de la sainte Vierge, faite du bois du même chêne qui avait longtemps abrité l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Péruwelz, et le grand nombre de guérisons miraculeuses qui s'y opéraient depuis cette époque, firent augmenter de jour en jour le concours du peuple à ce sanctuaire de Marie (3).

---

8 août. — (*Amaranthus procumbens.*) Saint Cyriaque, patron de Budingen, près de Tirlemont, au diocèse de Malines.

A Mons, la confrérie du Cœur Immaculé de Marie, à l'église Sainte-Waudru, fête l'anniversaire de son installation, qui eut lieu en ce jour l'an 1845 (4).

(1) De Smet, M. d. M., p. 343-346; De Reume, p. 304-308.
(2) Coremans, p. 112; K. e. L. 1840, p. 56.
(3) De Smet M. d. M., p. 125.

Digitized by Google

9 août. — (*Senecio jacobea.*) Saint Romain.

A Lokeren se tenait ce jour une foire assez considérable, accordée à la ville par décret du 28 janvier 1613 (1).

Le mardi avant l'Assomption de la Vierge on proclamait à l'université de Louvain, le « primus. »

C'est le nom qu'on accordait, comme on le sait, au premier de la première « ligne » dans le concours général et annuel des quatre pédagogies du « château, » du « Porc, » du « Lys » et du « Faucon, » dans lesquelles s'enseignait exclusivement la philosophie.

Il y avait trois lignes, chacune de douze places. Celui qui obtenait la trente-septième, s'appelait *primus academicus*, *primus post-linealis* ou *anti-medialium*, parce qu'après avoir soustrait de tous les concurrents les 36 qui composaient les lignes, la première moitié du reste fermait les « *post-liniales* » ou *anti-mediales.* »

Le catalogue de tous les premiers depuis l'origine de l'université jusqu'à l'année 1797, a été publié, en 1824, par M. Bax, bachelier en théologie.

Il était établi par un usage, dont on ne pouvait pas fixer l'origine, qu'on célébrât le succès du « primus » dans la « pédagogie » ou collége qui avait eu l'honneur de compter le premier au nombre de ses étudiants.

Mais les fêtes que l'on donnait à cette occasion, étaient d'abord très-simples et peu coûteuses; ce n'est qu'insensiblement qu'elles devinrent plus brillantes et occasionnèrent des dépenses considérables.

La proclamation se faisait sans aucune solennité et seulement en

(1) Van den Bogaerd, t. III, 79.

Digitized by Google

vue d'en informer le premier lui-même ainsi que tous ses camarades qui étaient retournés dans leurs familles, d'en donner connaissance à ses parents, aux corps et particuliers de son lieu natal, qu'il était d'usage de prévenir, et de laisser à l'administration du collége le temps de faire les préparatifs nécessaires.

Le samedi suivant, on allait à la rencontre du primus jusqu'à deux ou trois lieues hors de Louvain, et on l'introduisait en cavalcade dans sa « pédagogie, » au son des trompettes et timballes, du carillon de la ville et de la cloche de la maison. Les bourgeois décoraient les rues par où ils passaient, et le collége lui-même était orné d'arcades et de verdure.

Le lendemain, dimanche, dès neuf heures du matin, les élèves en philosophie, tous uniformément habillés de blanc, avec des chapeaux ronds, garnis de rubans rouges (le blanc et le rouge ou l'argent et les gueules sont les couleurs de Louvain), précédés d'un nombreux orchestre, promenaient dans les cours le vainqueur qui s'appuyait majestueusement sur deux « gentilshommes philosophes » et le montraient à la foule attirée par le désir de le voir.

De temps à autre, ils l'introduisaient dans la grande salle pour y recevoir les félicitations des personnes les plus considérables de la ville de l'un et de l'autre sexe, ainsi que des membres de l'université qui s'y succédaient sans interruption de neuf heures à midi et de trois à six heures.

Le « primus » dînait ce jour-là au collége, avec ceux de ses parents et connaissances qui l'avaient ramené à Louvain. Après les vêpres, le régent le conduisait à la chapelle et y entonnait le *Te Deum* en actions de grâce, tandis que le primus restait agenouillé sur le premier degré, en face de l'autel et entre deux de ses professeurs.

Le soir, les philosophes avaient un petit repas et du vin. Au dessert, le premier, accompagné de ses parents et des chefs du collége, entrait au réfectoire, où deux chantres, accompagnés par des instruments de musique, entonnaient quelques chansons latines.

UNIVERSITEIT TE GENT
Digitized by Google

Puis on buvait à la santé du premier, et la salle retentissait d'acclamations.

Après le souper, il y avait bal. Les rafraîchissements ne consistaient qu'en thé, café et limonade.

Le lendemain, le primus allait après dîner en carrosse, et accompagné du bedeau de la Faculté, lequel portait la parole, invitait au repas solennel les personnes dont le régent du collége lui avait remis la liste. Le grand jour, le jour du triomphe était le mardi.

Vers onze heures, la cavalcade conduisait le primus à l'école des des arts, appelée « *Vicus* » ou « *Vicum.* » Les philosophes, le plumet sur l'oreille, l'emblème de leurs pédagogies au chapeau, une baguette blanche à la main et précédés par des musiciens, ouvraient la marche.

Le primus les suivait entre deux de ses professeurs. Après lui marchaient le régent du collége, le recteur magnifique, la plupart des membres de l'université, les parents du vainqueur et les personnes invitées.

Arrivés à l'école des arts, chacun se plaçait selon son rang, c'est-à-dire *ordine birretationis*. Le primus s'asseyait dans un fauteuil et lui seul avait un tapis sous les pieds.

Là, au milieu d'une assemblée nombreuse, le doyen de la Faculté des arts prononçait un discours, qui finissait toujours par l'éloge du premier.

Le chancelier de l'université proposait ensuite au primus quelque question de philosophie, disait quelques mots sur la réponse du candidat, et lui conférait, ainsi qu'à ses condisciples, le titre de licencié et de maître ès-arts.

Ce n'était qu'alors qu'on proclamait le résultat du concours. La liste des « promus, » revue par les régents des quatre pédagogies, signée par le plus ancien professeur de chacune d'elles et scellée par le chancelier, passait sous les yeux des assistants, et après avoir été dûment reconnue, était lue publiquement par l'un des bedeaux.

Digitized by Google

Aussitôt que le nom du primus était prononcé, le bedeau s'arrêtait, et l'orchestre, placé dans un appartement voisin, jouait l'air composé exprès pour le chant en l'honneur du héros de la fête.

Puis le bedeau achevait de lire toute la liste des promus; cela fait, on retournait, dans le même ordre qu'on était venu, au collége où l'on trouvait un festin splendide.

Le primus était placé à la droite du recteur magnifique.

Au dessert, les musiciens entraient dans la salle et y jouaient au moins durant une heure et demie. On distribuait à tous les convives un poëme de circonstance que récitait un des philosophes. Puis les chantres avaient leur tour. Sur le signal du recteur, on portait la santé du primus. La deuxième et dernière santé était celle de son collége.

Le soir, les philosophes étaient traités comme le dimanche précédent. Ils se réunissaient aussi dans un bal, d'où les élèves en droit et en médecine étaient formellement exclus.

Quant au retour du primus dans l'endroit qu'il habitait, le jour dépendait des dispositions prises par le magistrat de ce lieu et par les parents du primus pour sa réception. Mais à Louvain, les cérémonies du départ étaient les mêmes que celles de l'entrée. On sortait également de la ville en cavalcade.

La réception dans l'endroit de son domicile variait suivant la munificence des magistrats, la fortune et l'importance des familles. Les arcs de triomphe, les chronogrammes, la présentation du vin d'honneur, un ou plusieurs repas, en formaient constamment le fonds. Quelquefois on frappait une médaille en mémoire de cet événement (1).

(1) De Reiffenberg. Un Primus de Louvain, p. 22-30. M. d. s et d. a. Gand, 1834.

Digitized by Google

10 août. — (*Impatiens balsama.*) Saint Laurent.

Le saint patron des cuisinières est on ne peut plus populaire en Belgique. La ville de Virton le vénère comme sien, le village de Saint Laurent, près d'Eecloo, a adopté son nom, et soixante églises sont consacrées en son honneur. Mais les fêtes de ce saint sont presque exclusivement des fêtes civiles ou populaires, et là Saint-Laurent passe pour être un jour de sort, surtout pour le lin et le vin. Aussi aime-t-on à ôter en ce jour les feuilles superflues à la vigne, afin de hâter la maturité des raisins (1), et s'il se trouve déjà des raisins mûrs, on s'attend à une belle récolte.

A Bruxelles, l'usage de fêter la Saint-Laurent par la plantation d'un mai, « Meyboom, » à la jonction de la rue des Sables et de la rue du Marais, s'est conservé jusqu'à nos jours dans le quartier qui en a pris le nom de « Meyboom. » La cavalcade, qui se fait à cette occasion, et à laquelle on a essayé, il y a quelques années, de rendre son ancien lustre, est le dernier vestige de l'existence de la gilde de Saint-Laurent.

Cette gilde dont la fondation, d'après la légende, remonte à l'an 1213, et qui existait assurément avant l'année 1298, fut réunie par Jean III au grand serment; son oratoire, regardé comme le plus ancien de toute la ville, et à côté duquel il existait déjà antérieurement à l'an 1300 un hospice où les pèlerins et les étrangers étaient admis gratuitement pendant trois jours, devint la propriété du grand serment. Ses membres étaient tenus d'y venir offrir une torche de cire, le jour de la fête patronale.

La chapelle et l'hospice ont disparu, en l'an VIII, pour faire place

(1) Coremans, p. 29.

Digitized by Google

à une brasserie; mais les habitants du voisinage continuent toujours à planter, le jour de la fête du saint, un mai qu'ils pouvaient faire prendre dans la forêt de Soignies. En cas d'oubli des Bruxellois, les Louvanistes, à ce que l'on assure, seraient en droit de venir diriger l'antique cérémonie.

L'importance que le peuple attache à la plantation de l'arbre de mai semble attester, que cette coutume rappelle le souvenir d'un fait historique (1), peut-être celui du combat de 1213, si fatal aux Gantois.

---

11 août. — (*Aster chinensis.*) Saint Géry.

Saint Géry, patron de Braine-le-Comte, de Genappe et de vingt-trois autres paroisses, a donné son nom à deux villages, dont l'un est situé au doyenné de Perwez, dans le diocèse de Malines, et l'autre appelé Solre-Saint-Géry se trouve dans le doyenné de Beaumont, au diocèse de Tournai. Ce saint, mort vers l'an 622, est regardé comme l'apôtre de Bruxelles, et Wichmans le range parmi les propagateurs les plus zélés du culte de Marie en Belgique (2).

(1) Wauters, N. h. s. l. a. s. d. B., p. 3-5; H. d. l. V. d. B., t. III, 564.
(2) B. M., p. 166.

Digitized by Google

12 août. — (*Sonchus palustris.*) Sainte Claire ; saint Florimond ; sainte Hilaire.

Sainte Claire, qui fonda en 1312 à Assise, sa patrie, l'ordre dit des Clarisses ou de Sainte-Claire, dont on ne trouve plus en Belgique que deux couvents, l'un à Tongres et l'autre à Tournai, est invoquée contre le mal d'yeux.

Dans l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Ghislain se célèbre encore actuellement l'obit du célèbre chevalier Gilles de Chin, mort en 1137, et enterré dans le couvent. Ce chevalier, seigneur de Berlaimont et chambellan de Baudouin IV, comte de Hainaut, tua, d'après la tradition, le terrible dragon qui désolait, au commencement du douzième siècle, le territoire du village de Wasmes. On montre encore de nos jours sur le penchant d'une des deux collines sur lesquelles est bâti le prétendu repaire du monstre épouvantable le village de Wasmes, et la tête qui se trouve conservée à la bibliothèque publique de Mons, est également attribuée à ce dragon. Aussi voyait-on autrefois au portail de l'église de Wasmes deux tableaux, donc l'un représentait le chevalier Gilles de Chin armé, vêtu de sa cotte et combattant un dragon ; l'autre figurait le même chevalier priant à genoux devant Notre-Dame. Mais ces peintures, remontant au commencement du quinzième siècle, ont disparu comme le tombeau du chevalier, et il ne reste pour tout monument du fameux combat qu'un très-mauvais tableau moderne qui le représente.

De même il n'existe aucun titre qui institue l'obit. La seule pièce sur laquelle on se base pour le célébrer est un martyrologe manuscrit appartenant à l'église de Saint-Ghislain, lequel contient sur un feuillet final, entre autres mentions de même espèce, cette note : Le

Digitized by Google

12 août obit de Gilles de Chin (1). Néanmoins, on dit à Mons, à l'anniversaire de la mort de ce chevalier, également une messe pour le repos de son âme (2).

A Liége, les blanchisseuses et repasseuses célèbraient autrefois la fête de Sainte-Claire, leur patronne.

---

13 août. — (*Senecio paludatus.*) Saint Hippolyte.

Le saint évêque, en l'honneur duquel l'église de Thiaumont, près d'Arlon, dans le diocèse de Namur, est consacrée, est au nombre des premiers saints dont l'Église a célébré la fête. Nous trouvons déjà son jour dans la liste des fêtes dites de Rome, laquelle date de l'an 354, et ne contient que vingt-quatre jours de fête (3).

La chapelle de Webbekheim, près de Diest, connue sous le nom de « Onze Lieve Vrouw ten hoogen Wyngaerd » (Nostra Domina ad altam vineam) et érigée en 1323, par une confrérie qui existait déjà à cette époque à Diest en l'honneur de la Vierge, célèbre ce jour la fête de sa dédicace (4).

(1) Recherches historiques sur Gilles, seigneur de Chin et le dragon. Mons, 1825 p. 16 — Wolf, N. S., p. 677-8.

(2) Légendes et traditions de la Belgique de M. de Ploennies, traduit par L. Piré. Cologne, 1848, p. 241.

(3) Piper Vergleichender Kalender für 1855, p. 24.

(4) Diest, t. I, 124.

Digitized by Google

14 août. — (*Zinnia elgans.*) Saint Eusèbe.

Veille de l'Assomption, déjà mentionnée par le pape Nicolas I, en 858. La légende dit que, près de la ville de Soissons, on entendit, ce jour, les anges qui chantaient cette antienne :

« Felix namque es sacra Virgo Maria et omni laude dignissima, quia ex te ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster, » car vous êtes heureuse, sainte Vierge Marie, et on ne peut plus digne de toute louange, puisque c'est de vous qu'est né le soleil de la justice, Christ, Notre-Seigneur (1)!

Le dimanche avant le 15 août se tient à Rupelmonde une foire, autrefois très-célèbre, et déjà mentionnée dans des chartes de 1303, quoique le décret de Louis de Nevers, qui l'accorda, ne date que de l'an 1330. Le privilége fut confirmé en 1387 et 1423. Philippe de Bourgogne, sur la demande de la ville, transféra la foire au dimanche avant l'ancien jour de foire.

Une autre foire qui se tenait le dimanche après l'Assomption, fut accordée par le même décret de 1330 (2).

---

15 août. — (*Clematis vitalba.*) L'Assomption O.-L.-V. Hemelvaert, appelée aussi O.-L.-V. van Half-oegst (mi-août).

Cette fête, instituée par l'Église pour célébrer l'enlèvement miraculeux de la sainte Vierge au ciel, nous vient, selon saint Bernard,

(1) Thom. Concept., I. 2, part. 7.
(2) Van den Bogaert, t. III, 243-4.

Digitized by Google

du temps des apôtres mêmes, et s'est conservée par tradition. Selon quelques chroniqueurs, elle ne fut pas chômée avant 813; selon d'autres encore, elle fut célébrée d'abord le 18 janvier, jusqu'à ce que, cédant aux instances de l'empereur Maurice, le pape transféra cette solennité au 15 du mois d'août.

Dans toute la Belgique cette fête est célébrée avec la plus grande pompe. Le culte de Marie est ici aussi ancien que le christianisme, et ce n'est pas à tort qu'on désigne ce royaume « la terre de Marie, » tant y est grande la dévotion envers la sainte Vierge. Quatre cent vingt-sept églises lui sont dédiées, et il n'y a pas de village où l'on ne trouve une chapelle consacrée en son honneur. Un grand nombre des sanctuaires où se vénèrent des images de la mère de Dieu comptent parmi les pèlerinages les plus fréquentés du pays.

Les villes et bourgs d'Anvers, d'Aerschot, de Binche, de Ciney, de Hal, de Deynze, de Dinant, de Floreffe, de Ghistelles, de Herstal, de Huy, de Maeseyck, de Menin, de Merchtem, de Mons, de Namur, de Nieuport, de Ninove, d'Ostende, de Rochefort, de Rupelmonde, de Spa, de Termonde, de Theux, de Tongres, de Tournai, de Tronchiennes et de Vilvorde, se sont placés sous la protection particulière de Notre-Dame; beaucoup de gildes ou serments, de chambres de rhétorique et de métiers l'honorent comme leur patronne, et beaucoup de lieux et d'édifices lui doivent leurs noms.

En Brabant surtout, où le culte de Marie était de tout temps plus fervent encore qu'en toute autre province des Pays-Bas, on ne trouve pas de ville qui ne possède une rue portant le nom de Notre-Dame, ni un couvent, hospice ou hôpital qui ne lui soit dédié. Les anciens Brabançons donnaient même à leurs maisons le nom de la sainte Vierge, selon le dicton bien connu :

Dit huys sy Godt bequaem,
Onse Lieve Vrouwe is synen naem.

Et partout ils plaçaient de petites statues de leur sainte patronne :

Digitized by Google

aux frontons ou par-dessus les portes des édifices publics et de leurs maisons particulières, aux carrefours, sur les ponts et les digues, à quelques arbres signalés. Les républicains français ont renversé ces images, et après la Restauration, les habitants n'en ont rétabli qu'une petite partie. Mais les nombreuses niches vides et les dénominations : « O.-L.-V. brug; O.-L.-V. dyk; O.-L.-V. van der Linde, aen den Olm, aen den Eik » (le pont de N.-D.; la digue de N.-D.; N.-D. au Tilleul, à l'orme, au chêne), nous rappellent la pieuse coutume des habitants de Brabant.

Rien de plus naturel que de voir rivaliser les provinces de la Belgique en célébrant avec les plus grandes solennités l'Assomption, la plus grande fête de la sainte Vierge, bien que dans plusieurs villes les kermesses aient été transférées au dimanche suivant.

A Bruges, où l'on voyait autrefois tant de monuments extérieurs de la dévotion envers la Vierge, qu'Aeneas Sylvius lui donna le nom de « ville de Marie », les enfants font à l'Assomption, de même qu'à la Saint-Pierre, de petits parterres dans les rues, afin de demander quelques cents aux passants.

A Courtrai, ils élèvent de petits autels dans toutes les rues pour atteindre le même but.

A Gand, on décore ce jour les images de Marie de rubans, de couronnes de fleurs et de verdure et de petits drapeaux; on illumine le soir toutes les rues où se trouvent des statuettes de Notre-Dame.

A Ruremonde, la veille de l'Assomption, des troupes de neuf filles et de sept garçons se rendaient séparément devant toutes les images de la Vierge placées au coin des rues, pour y chanter des cantiques flamands en son honneur (1).

Dans le pays de Limbourg il est d'usage de faire bénir en ce jour de grosses touffes de fleurs champêtres, appelées « kruidwis, » bouquets d'herbes, qui doivent se composer de neuf sortes de fleurs,

(1) Schayes, p. 206.

Digitized by Google

entre autres de « vossenstaert » (vulpin), de « donderkruid » (conise), de « varen » (fougère) et de « notentakjes » (branches de noyer). C'est pourquoi l'Assomption s'y appelle aussi « O.-L.-V. Kruidwyding, » Notre-Dame de la bénédiction des herbes. Ces fleurs se conservent dans chaque ménage et à l'approche d'un orage on en jette quelques-unes dans le feu de l'âtre; la fumée monte dans la cheminée, tandis qu'on récite à genoux le commencement de l'évangile de saint Jean, afin de préserver la maison de tout malheur (1).

Parmi le grand nombre de sanctuaires où se vénèrent des images miraculeuses de la Vierge et dont il n'est pas fait mention ailleurs dans ce calendrier, il faut citer :

N.-D. d'Anvers, dite « op 't staeksken » (sur la branche) ;

N.-D. d'Argenteau, près de Liége; N.-D. d'Arlon ; N.-D. d'Assebrouk ;

N.-D. de Basse-Wawre, N.-D. de Bon-Conseil, de Bon-Succès, du Suffrage, de Bois-le-Duc, de Miséricorde, de Paix, des Victoires, au Chant d'Oiseau, au Rouge, et N.-D. la Noire à Bruxelles ;

N.-D. Consolatrice des Affligés, à Buggenhout et à Baugnies ;

N.-D. du Rempart, à Charleroi ;

N.-D. de Cortenbosch ;

N.-D. de Dadizeele ;

N.-D. de Bonne-Volonté, à Duffel ;

N.-D. d'Eessen ;

N.-D. ter Stoepe, à Ertvelde ;

N.-D. aux Murs, à Erembodegem ;

N.-D. des Esclaves volontaires, à Gand (2) ;

N.-D. de Jesse, à Hasselt ;

N.-D. de Bonne-Odeur, à Hoeylaert;

N.-D. du Pérou, à Leuze, près de Namur ;

(1) De Bokkeryders, door Ecrevisse. Brussel, 1854, p. 209.

(2) De Smet, M. d. M., p. 136, 103, 94, 260.

Digitized by Google

N.-D. de Saint-Rémy, à Liége;

N.-D. de Grâce, à Lierre;

N.-D. des Remèdes, à Malines;

N.-D. de Miséricorde, à Marchienne-au-Pont;

N.-D. de Messine, en Flandre occidentale;

N.-D. de Mont-Sarrat, du Pilier, de Hon, à Mons;

N.-D. Auxiliatrice, à Namur;

N.-D. au Rameau blanc, à Renaix;

N.-D. de Saint-Willebrord, à Anvers;

N.-D. au Bois de Steenberg, en Brabant.

N.-D. d'Afflighem, à Termonde, N.-D. au Tilleul et N.-D. de l'Hermitage, près de Termonde (1).

N.-D. du Lac, à Tirlemont;

N.-D. de la Tombe, près de Tournai;

N.-D. de Stienbecq, à Tubize, en Brabant;

N.-D. des Affligés, à Villers-la-Ville, en Brabant;

N.-D. du Parc, à Wynkel (1).

N.-D. des Sept Douleurs, à Zele.

Les églises de N.-D. des Aveugles et de la Potterie, à Bruges; de N.-D. de Finisterre, à Bruxelles; de N.-D. à Gaverland, de N.-D. à Isenberge (1), de N.-D. d'Ittre, près de Nivelles; de N.-D. du Moulineau, à Ghlin, près de Mons; de N.-D. Consolatrice, à Stalle célèbrent le jour de l'Assomption, la fête principale de l'année.

A Huy, de temps immémorial, a lieu en ce jour, tous les sept ans, une fête très-solennelle, abolie en 1788 et rétablie depuis 1816.

La veille de l'Assomption on va en procession chercher la statue de N.-D. de la Sarthe, on la conduit à l'église de Notre-Dame où, pendant huit jours, elle reste exposée à la vénération des fidèles. Le lendemain se fait une grande procession suivie d'une foule innombrable. Durant cinq jours ont lieu des réjouissances publiques

(1) De Smet, M. d. M., p. 105, 302.

Digitized by Google

et l'octave finit, on reconduit processionnellement l'image de N.-D. de la Sarthe à son sanctuaire.

A Malines, tous les vingt-cinq ans, se célèbre un jubilé en l'honneur de N.-D. d'Hanswyck.

A Diest, la chambre de rhétorique du Lis (de Lelie-kamer) dont N.-D. est la patronne, célèbre ce jour sa fête.

On ne connaît pas au juste la date de son institution, mais en 1441 les membres de cette chambre représentèrent « het Taefelspel van Murmuratie » de même que le « spel van Bolgy Lust » et plusieurs autres pièces; chaque année les confrères accompagnaient la procession de l'Assomption et ils recevaient en récompense « een half pont marken en 11 grypen Diesters » « met 4 aemen bier van 8 gulden laeten te volgen, sonder accyns. »

Chaque membre de la chambre était tenu d'assister tous les jours de fête de Notre-Dame à la messe, que la chambre faisait célébrer en l'honneur de sa patronne dans l'église de Saint-Sulpice.

La chambre avait un chef-homme (hoofdman) élu à vie par la confrérie entière, un prince (prinse) choisi tous les deux ans parmi les membres de la chambre, deux doyens, dont chaque année le plus ancien fut remplacé par un autre que choisissait la confrérie, un prévôt (proost), élu à vie, de même que le secrétaire et le trésorier. Le dernier était astreint à rendre aux chefs le compte annuel dans la première quinzaine après la fête de la chambre.

Sa devise portait : *Reyn Bloeme*.

La Lelie-kamer remporta le 2e prix au « Landjuweel » tenu le 16 juin 1532 à Bruxelles par la chambre dite « Couronne de Marie, » et donna de sa part en 1541, au mois d'août, un landjuweel.

Au grand Landjuweel de la chambre « de Violet » à Anvers, tenu au mois d'août 1561, les confrères du Lis y firent leur entrée au nombre de 25, à cheval, magnifiquement habillés (1). Ils remportèrent le premier prix pour le meilleur esbattement.

(1) 25 mannen te peerde, met taneyte casacken, groene hoeyen, die sluyers

Digitized by Google

La querelle avec la chambre des OEillets sur la représentation de la première pièce à la kermesse de la ville, en 1660, fut terminée par le magistrat qui ne donna de préférence ni à l'une ni à l'autre des deux chambres.

Ce n'est qu'en 1796 que la chambre du Lis fut supprimée ; mais, la paix rétablie, les membres se réunirent de nouveau, sans pourtant renouveler le but de la première fondation de la société. Elle n'est à présent qu'une des sociétés les plus considérables de la ville, sans autre but que celui de se divertir (1).

A Merchtem, près de Bruxelles, se célèbre le même jour la fête locale connue par le prodige que Cantimpré nous en raconte. Au treizième siècle elle était célébrée par des spectacles et des jeux qui attiraient un grand concours de monde. Un joueur de flûte surtout y brillait par son habileté et excitait les jeunes gens à se livrer au plaisir de la danse. Un jour, le ciel se couvrit tout à coup de nuages, et la foule se dispersa; seul, le musicien regagnait son logis, tout en continuant à jouer, lorsque la foudre tomba sur lui et l'étendit mort. Alors deux chiens noirs se jetèrent sur son corps, le déchirèrent et s'enfuirent en emportant un de ses bras. Selon la tradition, cela arriva devant la brasserie appelée autrefois « de Fortuin, » à la fortune, près et au nord de l'église. Les amis du musicien portèrent ses restes au cimetière et les inhumèrent de force, bien que le curé, nommé Guillaume, s'y fût opiniâtrément opposé. Mais le lendemain, en ouvrant la tombe, on la trouva vide : le démon avait emporté le corps du joueur de flûte.

Cet événement ne fit qu'augmenter encore l'affluence du peuple à la fête de Merchtem.

Jadis on ouvrait ce jour-là l'église à trois heures du matin, et

ende wambuysen root, plumagien ende cransen gheel ende wit, coussen zwert met witte leerskens, 8 wagens overdekt met taneyt läken, den sot hadde een catte, segghende : Siet waerse ceyct.

(1) Diest, I, 241-255.

Digitized by Google

pendant neuf jours, un grand nombre de pèlerins parcouraient, à pieds nus, le chemin que suit la procession. Le dixième jour, la fête de la chapelle de Ter-Spelt terminait les réjouissances. Comme celles-ci donnaient très-souvent lieu à des désordres et à des querelles peu compatibles avec le respect que doit inspirer la célébration d'une grande fête religieuse, les habitants demandèrent à l'évêque Robert de Croy la permission de la transférer au dimanche qui suit le jour de Saint-Pierre-ès-Liens; mais, après avoir obtenu cette faveur, ils furent forcés d'en réclamer l'annulation; elle n'avait pas eu le résultat désiré (30 juillet 1534). La procession constituait alors un véritable ommegang ou cavalcade et l'on y jouait des mystères, c'est-à-dire des petits drames religieux (1).

---

16 août. — (*Amaryllis Belladonna.*) Saint Roch; saint Joachim, père de Marie.

Saint Roch, dont on invoque la protection contre la peste, appelée d'après lui « le mal de saint Roch, » est très-vénéré en Belgique. Trente-cinq églises lui sont dédiées, et de nombreuses confréries sont érigées sous son nom.

La Saint-Roch, en lune favorable, est considérée par les cultivateurs comme un très-bon jour pour l'ensemencement (2); ils le fêtent partout.

Dans plusieurs villes se font des processions en l'honneur du saint. Les fabricants de tabac à Bruges, les fripiers à Mons, les

(1) H. d. E. d. B., t. II, 62-87.
(2) Coremans, p. 86.

Digitized by Google

cardeurs, fripiers et paveurs à Liége l'ont choisi pour patron.

A Bruxelles, la kermesse dite de Saint-Roch attire chaque année beaucoup de monde dans le quartier où elle se chôme.

A Liége(1), les enfants des classes pauvres érigent de petits autels dans les rues et demandent aux passants quelques cents « pour acheter des cierges. »

Dans le pays de Limbourg, on fait bénir ce jour de petits pains que l'on donne aux bestiaux pour les préserver de maladies.

Dans les Ardennes, a lieu un pèlerinage très-fréquenté à l'abbaye de Bernard-Fagne, autrement dit Saint-Roch.

L'origine de cette abbaye ne remonte pas à une époque aussi reculée que celle de quelques autres couvents : elle date seulement du douzième siècle, de l'an 1159, ainsi que l'attestent les archives de Stavelot.

A un quart de lieue de l'abbaye s'élève une montagne escarpée dont le sommet, couronné par des tilleuls qui portent le nom d'arbres de saint Roch, est le but des pèlerins et en même temps un des points de vue les plus beaux des Ardennes.

Au nord et à l'est se dessinent les montagnes, les forêts, les bruyères des Ardennes. A l'ouest se développe le Condroz si pittoresque. Au nord se montrent le bel amphithéâtre formé par l'ancien ban de Sprimont et les campagnes qui en descendent vers Remouchamps, pour se réunir aux rochers qui limitent le cours de l'Amblève.

Au pied de cette montagne, on voit partout le jour du pèlerinage,

(1) Dans la ville et le diocèse de Liége, saint Roch est particulièrement vénéré. A côté de la cathédrale il y a un endroit dit le « Trou de Saint-Roch, » qui fut préservé seul de la maladie, suivant la tradition, pendant une épidémie cruelle, à cause d'une statue du saint qui s'y trouvait. C'est pourquoi il s'éleva dans la ville plusieurs confréries sous l'invocation de saint Roch, dont les maîtres, le jour de la fête du saint, vont chaque année en pèlerinage à la chapelle de Saint-Roch en Ardennes.

Digitized by Google

des tables chargées de bouteilles de liqueurs, de petites miches et des pains d'épices, et devant l'abbaye une quantité de tentes, formées de draps de lit tendus sur quatre piquets, et disposées en rues, sous lesquelles des milliers de personnes, assises à des tables, se régalent de « tartes, » de bière, de liqueurs, s'agitant comme des abeilles dans une ruche. Ce sont surtout les galets, sorte de gaufres de farine d'épeautre, faits à Aywalle, qui jouissent d'une grande réputation parmi les nombreux pèlerins de Saint-Roch en Ardennes (1).

La chapelle de Saint-Roch, qui s'élève au fond de la plaine verdoyante de Fumay, est un pèlerinage très-fréquenté. Un des clous qui maintiennent la gâche de la serrure, brille d'un éclat extraordinaire, parce que les jeunes filles, dès que l'âge leur a donné la taille nécessaire pour y atteindre, viennent y appliquer des baisers en croyant ce moyen infaillible pour se procurer un mari (2).

A Termonde se célébrait autrefois la fête patronale de la chambre de rhétorique de Saint-Roch ou « de Distelvinck » chardonneret, dont les membres étaient appelés par le peuple « de Rockenaers. » Leurs chartes datant de l'an 1489, ils ne sont pas beaucoup plus modernes que les « Rosiers. » Ils avaient érigé à leurs frais une chapelle de Sint-Rochus (3), et le jour de leur patron ils faisaient des présents (uitdeelingen) aux chanoines comme seigneurs du territoire, de même qu'à tous les corps de la ville et aux confréries.

Le jour de la consécration de l'église, avant midi, les membres parcouraient la ville en traîneaux, représentant des jeux divertissants, et l'après-midi ils jouaient des comédies sur une scène ou-

(1) Bovy, t. II, 117-119, 85.

(2) G. d. V. e. A., I, 254-5.

(3) La chapelle de Sint-Rochus fut bâtie par Jacques et Jean Van Nyvele, Romain Danckaert et Bartholomée Panneman, qui reçurent de l'évêque de Cambrai la permission d'ériger une confrérie de Sint-Rochus. Les « heeren van 't Rechtsgebiet » confirmèrent les statuts de cette confrérie, qui subsista jusqu'à la révolution française.

Digitized by Google

verte, élevée sur la grande place. Ces représentations dramatiques se répétaient plusieurs jours durant, et la ville en faisait les frais (1).

A Huy se célèbre la fête de Saint-Quirin qu'on invoque surtout contre les plaies aux jambes, appelées : « Mal de Saint-Quirin. »

Dans l'église consacrée en l'honneur de ce saint, on dit plus de 800 messes par an, et il est d'usage que chaque patient du mal de Saint-Quirin qui vient en pèlerinage à Huy pour invoquer l'intercession de ce saint contre sa maladie, mendie l'argent dont il a besoin pour faire dire une messe.

On lave à cet effet les plaies avec de l'eau bénite.

---

17 août. — (*Anterrhinum Linaria.*) Saint Anastase; sainte Judith; sainte Julienne; saint Libérat.

Le 17 août est un jour de triste mémoire pour les habitants de Bruxelles : c'est l'anniversaire de la bataille de Scheut.

Le comte de Flandre, Louis de Mâle, qui réclamait, comme gendre du duc Jean III, une part dans le duché de Brabant, était venu camper en vue de Bruxelles à la tête d'une armée qu'une relation fait monter à cent mille hommes. Son beau-frère, Wenceslas de Luxembourg, se trouvait alors à Maestricht, et il n'y avait à Bruxelles que des troupes bien inférieures en nombre. Cependant, les capitaines brabançons, trompés, à ce que l'on assure, par de faux rapports, résolurent de livrer bataille. Les Bruxellois, en sortant de la ville, prirent chacun, dans la grange à la dîme de Molenbeek, un fêtu de paille, qu'ils placèrent, pour se reconnaître, dans leurs ceinturons. Leur première attaque fut si vigoureuse, que la victoire parut d'abord se déclarer pour eux. Le comte de Berg, avec ses hommes d'armes, enfonça

(1) Martetius, p. 38-39.

Digitized by Google

l'aile gauche des Flamands et fit plusieurs prisonniers; mais, au centre, le nombre l'emporta. Au moment le plus décisif, le sir d'Assche, porte-étendard héréditaire du duché, jeta le drapeau qui lui était confié et prit honteusement la fuite.

Un brave écuyer, Abraham Van Coninxloo, qui habitait à Grimberghe le manoir de Ten-Dale, voulut relever l'étendard; mais le chasseur du sir d'Assche, Borse, de Laeken, s'élança sur lui et le tua. Se croyant trahies, les milices communales de Bruxelles et de Louvain se retirèrent en désordre. Chargées avec fureur par la chevalerie du comte, elles furent mises en déroute, et un grand nombre de bourgeois, qui avaient échappé à l'épée, périrent dans la Senne et dans les étangs voisins.

Voilà pourquoi les habitants de Bruxelles nommèrent la journée du 17 août 1356 « mauvais mercredi » ou « quaden goensdag » (1).

Le même jour, en 1479, eut lieu la célèbre bataille de Guinegate, où Maximilien remporta la victoire. Rendant hommage à la sainte Vierge de ce brillant succès d'armes, il l'alla remercier de sa protection au sanctuaire de Dadizeele (2).

---

18 août. — (*Tagetes erecta.*) Sainte-Hélène; saint Arnould.

Il n'y a que l'église de Custinne, près de Dinant, dans le diocèse de Namur, qui soit consacrée en l'honneur de la sainte Impératrice, à laquelle nous devons l'invention de la Sainte-Croix.

(1) H. d. E. d. B., t. I, 32-33.
(2) B. M., p. 471. — H. d. l. v. d. B., t. I, 115.

Digitized by Google

Saint Arnould, évêque de Soissons, dont la fête se célèbre le 15 août, est patron de l'église de Tieghem, paroisse du doyenné d'Avelghem, dans le diocèse de Bruges. Ce saint, qu'invoquent surtout les femmes enceintes, à l'effet d'obtenir par son intercession une heureuse délivrance, est né à Tieghem et décédé à Oudenburg, dans le diocèse de Bruges, où il avait fondé une abbaye.

A peine adolescent, il avait obtenu une grande réputation, tant par son esprit que par ses vertus. Il prit d'abord le parti des armes, et se distingua autant par sa piété que par sa bravoure, sous les drapeaux des rois de France, Robert et Henri Ier ; mais aussitôt qu'il eut appris la mort de son père, il usa de son indépendance pour s'enfermer dans l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, et y vécut dans une grande austérité. Élu abbé, il se démit bientôt de la prélature pour revenir à son humble cellule; mais peu de temps après il fut appelé par la voix unanime du clergé et du peuple au siége épiscopal de Soissons. Chargé par le pape saint Grégoire VII, d'une mission très-difficile, près du comte Robert-le-Frison, il l'accomplit avec tant de succès, que les nobles du pays le prièrent d'aller dans les cantons de Bruges, d'Oudenbourg, de Tourhout, de Ghistelles et de Furnes, que la discorde et la vengeance ensanglantaient tous les jours, pour y rétablir la paix. A leur demande, il s'en alla humblement vêtu et monté sur un âne, et il réussit à réconcilier les partis. Retourné à Soissons, il entendit une voix du ciel qui le rappelait en Flandre, et là il mourut le 15 août 1087 (1).

(1) Wonderleven van den H. Arnulphus nu gemeynelyk geseyt Arnoldus, bischop van Soissons. Brussel, 1749; De Smet, M. d. M., p. 164-166.

Digitized by Google

19 août.—(*Phleum panniculatum*) Saint Joachim, père de la sainte Vierge ; saint Jules ; saint Louis, évêque ; saint Sébald.

En bonne lune un des meilleurs jours pour semer des raves, car saint Sebald, à ce que disent les paysans, changea, pour le pauvre, des glaçons en bois; il peut donc obtenir de Dieu que chaque semence se change en une forte racine (1).

---

20 août. — (*Apargia autumnalis.*) Saint Bernard, abbé de Clairvaux, en l'honneur duquel neuf églises sont consacrées.

Les religieux qui portent le nom de ce saint réformateur de l'ordre de Cîteaux, ne possèdent plus en Belgique que deux couvents, dont l'un se trouve à Bornhem dans le diocèse de Malines, et l'autre à Charneux, dans le diocèse de Liége. Les membres de ces deux congrégations s'occupent d'études ecclésiastiques, de l'instruction des enfants ou du service des paroisses.

Les Bernardines, qui s'appellent « Dames bernardines hospitalières, » s'adonnent au soin des malades et des vieillards dans les hôpitaux civils ; celles qui se nomment « Sœurs bernardines de l'ordre de Cîteaux ou religieuses bernardines » s'occupent de l'instruction gratuite des filles pauvres. Elles comptent encore quatre communautés, à Audenaerde, à Gand, à Kerniel et à Gilly.

Le jour même de la fête de leur patron, les Bernardins vinrent

(1) Coremans, p. 86.

Digitized by Google

s'établir au lieu dit Mont-Sainte-Marie, qui leur avait été donné par le seigneur de Berlaere, en 1257. Leur couvent, situé sur l'Escaut, et plus connu sous le nom de Saint-Bernard, sert aujourd'hui de maison de force. Après l'incendie de leur abbaye, en 1582, les religieux de Saint-Bernard se réfugièrent au château de Coolhem, situé à Puers, près du hameau de Calfort, à cinq lieues de Bruxelles, où ils restèrent jusqu'en 1616 et bâtirent une chapelle en l'honneur de saint Bernard. Cette chapelle, où l'on conservait quelques reliques de l'éloquent abbé de Cîteaux, attirait autrefois, le jour de Saint-Bernard, un grand concours de monde (1).

L'église de l'ancienne abbaye de Nazareth, près et au nord de la ville de Lierre, était également le but de nombreux pèlerins.

Cette abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par le riche chevalier Barthélemi Van der Aa, en 1220, pour des demoiselles nobles, dont sa fille cadette Béatrix fut la première abbesse, possédait quelques reliques de saint Bernard, qui s'exposaient à l'église durant l'octave de sa fête.

Pour les habitants de Lierre, ce pèlerinage était une espèce de kermesse. Pères, mères, enfants, riches et pauvres, tous se rendaient l'un ou l'autre jour de l'octave à l'église de Nazareth, et après y avoir prié et bu trois gorgées d'eau bénite, contenue à cet effet en de grands vases à côté et hors de la porte de l'église, on passait la rivière pour s'amuser au faubourg de Lisp, qui devait son origine à ce pèlerinage. On y trouvait des gâteaux appelés « Bernardus-vlaeijen, » flans de saint Bernard, de la cavesch, bière double de Lierre, et des parties de danses.

(1) B. M., p. 173; H. d. E. d. B., t. II, 583.

Digitized by Google

21 août.—(*Tagetes patula*) Sainte Jeanne-Françoise de Frémiot de Chantal ; saint Anastase ; saint Philibert.

La fête de Saint-Philibert se célèbre particulièrement à Noville-sur-Mehaigne, paroisse du doyenné de Perwez, au diocèse de Malines, dont l'église est consacrée en son honneur.

Le dimanche qui suit le 15 août donne lieu à beaucoup de kermesses et de fêtes transférées de l'Assomption à ce jour.

A Aerschot, l'une des plus anciennes villes du Brabant que patronne la Vierge, commence la kermesse.

La procession qui a lieu le premier jour, ne se distingue pas moins par la pompe que l'on y déploie que par le concours de fidèles qui se pressent sur tout le parcours du cortége. La belle statue de la Vierge, que l'on vénère dans une chapelle de l'église paroissiale, jouit dans tout le pays d'une très-haute réputation et attirait jadis par les guérisons merveilleuses dues à son intercession presque autant de pèlerins que la célèbre image de Scherpenheuvel.

L'église dédiée à la sainte Vierge est l'ouvrage de l'architecte bien connu, Jacques Pickart. Vers 1500 c'était une des plus belles églises du pays. L'ancienne tour qui surmontait l'édifice, dépassait en hauteur celle de Saint-Rombaut de Malines ; mais en 1572 un ouragan la renversa. En 1575 on construisit le clocher que l'on voit aujourd'hui (1).

A Anvers a lieu la célèbre procession qui ouvre la fête communale.

Anvers est de toutes les villes de la Belgique celle qui a toujours déployé dans ses fêtes publiques le plus de pompe et de richesses :

(1) Ch. Leyssens, Geschiedenis van Aerschot. Aerschot, 1853, p. 98-108 ; De Reume, p. 267-8.

Digitized by Google

tout le monde connaît l'entrée que fit dans cette ville le prince cardinal Ferdinand en 1635, et que Rubens rendit célèbre par l'invention des ornements de ce triomphe. Grapheus a décrit avec un soin minutieux tous les détails des fêtes célébrées à l'occasion de l'entrée de Philippe II en 1549, lorsque ce prince, accompagné de son père et des reines de France et de Hongrie, se rendit dans le Brabant pour s'en faire proclamer duc.

C'est à la célèbre officine de Christophe Plantin que nous devons l'ouvrage remarquable sur l'entrée joyeuse et magnifique de monseigneur François, fils de France et duc d'Anjou, en 1582.

Cette ville excitait alors l'admiration de tous les voyageurs, l'enthousiasme de tous les écrivains qui l'appelaient : fille de Mercure, souveraine de l'Escaut, la Corinthe de la Belgique.

En 1846 on abolit toutes les kermesses des paroisses en les remplaçant par la kermesse générale qui est établie à présent. Ce n'est que la « petite kermesse » ou l'ancienne foire de la Pentecôte qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

La kermesse générale remplace la « grande kermesse » où la fête de Notre-Dame op 't Staeksken.

Bien que, d'après la tradition populaire, l'image célèbre de Notre-Dame op « 't stoxken » ait été transportée à Bruxelles et que celle qui est honorée maintenant à l'église de Notre-Dame à Anvers, n'ait été trouvée dans l'Escaut qu'en 1371, il est cependant prouvé jusqu'à l'évidence, que cette statue miraculeuse, qui de temps immémorial se vénérait à Anvers, est toujours restée à sa place. Sur la fin du quatorzième siècle du moins, elle se trouvait encore dans la cathédrale et y attirait un si grand concours de monde que l'on institua en son honneur, 1379, une procession générale et solennelle au dimanche après l'Assomption. Voilà l'origine de la grande kermesse d'Anvers, qui est aujourd'hui encore le but de visiteurs sans nombre, affluant de tous côtés pour voir « l'Ommegang » (1).

(1) Mertens, II, 24.

Digitized by Google

Autrefois la cavalcade, maintenant appelée « Ommegang, » accompagnait la procession religieuse dont Albert Dürer nous a laissé une description minutieuse dans son journal de voyage. A présent la procession se fait comme de coutume le dimanche après l'Assomption, à onze heures du matin, et la cavalcade sort le mardi suivant à deux heures de relevée.

Cette cavalcade, qui sert de modèle à celles de plusieurs autres villes voisines, a suivant l'ordre de marche :

Un corps de musique.

La baleine montée par Cupidon, qui au lieu de l'arc tient à la main le canon d'une seringue dont il se sert pour jeter de l'eau aux fenêtres des maisons remplies de curieux, et parmi la foule qui encombre les rues.

Quatre dauphins montés par des enfants habillés en anges viennent à la suite.

Le vaisseau à trois mâts, appelé le *navire de commerce*, entouré de quatre petites barques.

Le reuze Antigone précédé d'un corps de musique et suivi de la géante ou reuzin costumée en Minerve (1).

Le char de la littérature flamande.

Le char de Rubens.

L'éléphant, le chameau, la roue de fortune et l'enfer ne suivent plus le cortége ; mais aux époques de grandes festivités le nombre des chars de triomphe augmente considérablement.

Les autres usages populaires qui signalèrent jadis la kermesse d'Anvers tombent aussi de plus en plus en désuétude.

(1) Le célèbre géant Druon Antigoon, qui est trop colossal pour sortir de la ville, fut fait en 1535 par Peter Couckx, architecte et peintre. La géante, qui d'abord représentait la ville d'Anvers, ne date que de l'an 1765 (1).

(1) Het *Handelsblad* van Antwerpen, 23 augustus 1859. (Geschiedkundige inlichtingen over den Antwerpschen omgang, door J. Maes.

Digitized by Google

A peine si les gamins ou « kwaèjongens » demandent encore aux passants une petite contribution en chantant les vers traditionnels :

Een oordjen om te vieren,
Dat gaet met goê manieren.
Schiet eens in uwen zak
Dat gaet met groot gemak.

A peine portent-ils encore le soir des ballons en papier ou des citrouilles creusées et éclairées par une chandelle, en guise de lanterne suspendus à des bâtons.

La coutume de berner un mannequin représentant le célèbre nain de Malines, appelé « Op Signoorken, » en chantant :

Vier mannen met vier mutsen,
Die kwamen aengegaen ;
Zy vraegen om te rusten,
Aen 't Schelleken bleven zy staen,
Sa gelyk,
Sa gelyk,
En laet hem toch niet vallen,
Met zynen neus in 't slyk !
Ai, een,
Ai twee,
Ai dry.

a entièrement disparu et celle de faire des couronnes « de kroon uithangen, » s'est réfugiée au quartier le moins fréquenté de la ville.

Et pourtant dans aucune autre ville les couronnes ne se font avec plus d'art qu'à Anvers.

Bien des semaines avant la kermesse les petits garçons se mettent déjà à la recherche des vieux tuyaux de pipes, qu'ils coupent en morceaux pour les enfiler ensuite alternativement avec de petits ronds en papier colorié. Pour chaque fil on prend du papier d'une autre couleur et au bout de tous les fils on pend des coquilles d'œufs.

Digitized by Google

Ces fils sont attachés à un cercle de tonneau au-dessus duquel deux demi-cerceaux forment une couronne, ornée de petits gonfalons. L'intérieur de la couronne est rempli de verdure, d'où pendent également, attachés à des fils, autant de fragments de verre. Lorsque la couronne est suspendue à une corde au-dessus de la rue ou attachée au bout d'un bâton sortant d'une fenêtre, le cliquetis des morceaux de verres s'entrechoquant au plus léger mouvement de l'air, produit un bruit qui ressemble à un petit carillon.

Autrefois on dressait aussi de petites tentes, où l'on rançonnait les passants afin de se procurer des provisions pour un souper sous la tente. Le souper fini, on mettait comme cela se fait encore de petites chandelles en file, on sautait par-dessus ou bien l'on plaçait les chandelles en cercle et l'on dansait les rondes dites « kroonspel. »

A Courtrai a également lieu la kermesse de la fête de Notre-Dame de la Mi-Août, ou « O.-L.-V. van Half-Oogst.

A Calfort, hameau de la paroisse de Puers, en Brabant, la chapelle de Notre-Dame-aux-Larmes « Onze-Lieve-Vrouw ter Traenen » attire ce jour-là un grand nombre de pèlerins qui y viennent invoquer son intercession contre les fièvres.

Cette chapelle, lieu de pèlerinage très-renommé, a été rebâtie en 1749; elle appartenait jadis à l'hôpital dédié à Notre-Dame, mentionné dès l'année 1300, dont les bâtiments, contigus à la chapelle, sont occupés maintenant par une brigade de gendarmerie.

L'archevêque Boonen y érigea, en 1640, une confrérie de Notre-Dame-la-Douloureuse, à laquelle le pape Alexandre VII accorda des indulgences, le 15 juin 1661 (1).

A Freeren, il y a grande affluence à la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, le 15 août; des processions de Maestricht et de Wyck y viennent solennellement vénérer l'image miraculeuse de la Vierge(2).

(1) H. d. E. d. B., t. II, 589-590.

(2) Cette image était primitivement fixée au mur d'une maison avoisinant un

Digitized by Google

A Gand commence, le dimanche après l'Assomption, la célèbre neuvaine qui se fait chaque année en l'honneur de Notre-Dame-de-la-Rive.

D'après une tradition ancienne, l'image miraculeuse de la sainte Vierge, qu'on vénère sous ce nom, à Gand, aurait été pêchée dans l'Escaut, non loin de l'abbaye de Saint-Pierre.

Mais rien n'appuie ce récit, si ce n'est son ancien nom de Notre-Dame-de-la-Rive. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a été honorée de temps immémorial dans une chapelle de l'église paroissiale de Notre-Dame et que la confrérie qui existe encore de nos jours fut établie et approuvée par le Saint-Siége, en 1321. Dès lors eut lieu la neuvaine solennelle à la fête de l'Assomption, avec une procession aussi brillante que célèbre dans le pays. Mais en 1582, lorsque dominait en Flandre et surtout à Gand, sous le tribun Hembyse, un calvinisme persécuteur, qui détruisait toutes les fondations catholiques, la pieuse confrérie de Notre-Dame fut dissoute et ses biens enlevés. La sainte image échappa pourtant aux mains des iconoclastes, et quand la restauration de l'autorité royale eut amené celle de l'Église, les confrères se réunirent avec une ferveur toute nouvelle, et bientôt les dommages soufferts furent amplement réparés. L'affluence des fidèles, qui avait toujours été considérable au sanctuaire de la Rive, le devint bien davantage par un événement extraordinaire, où le peuple

lieu de débauche; mais un jour, sans que personne ait jamais pu expliquer ce déplacement, on la trouva à l'endroit où la noble famille de Selys-Tanson lui fit élever, en 1669, la chapelle actuelle. Les nombreux ex-voto que l'on y voit disent mieux que de longs récits, les cures merveilleuses attribuées à Notre-Dame-des-Douleurs. Le jour de l'Assomption, ainsi que le dimanche suivant, les processions de Maestricht et de Wyck viennent vénérer l'image de la Madone, et par bulle du 12 novembre 1846, le pape accorda des indulgences à tous ceux qui visiteraient le sanctuaire de Notre-Dame-des-Douleurs à Freeren, aux jours fixés par l'autorité ecclésiastique (1).

(1) De Reume, p. 241-2.

Digitized by Google

crut voir la protection de Marie. Une maladie contagieuse désolait les rues populeuses au delà du Quai-au-Bois; l'une d'entre elles perdit tous ses habitants, à l'exception d'une seule femme, qui avait fait vœu de brûler tous les ans quelques cierges devant l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-la-Rive. Voilà pourquoi les habitants de cette rue, dite « la rue de l'Incendie, » font encore de nos jours une offrande annuelle de cierges à Notre-Dame-de-Saint-Pierre. Car l'église de Notre-Dame-de-la-Rive ayant été détruite, la sainte image a été transportée dans celle de l'abbaye, devenue paroissiale, où la neuvaine a toujours lieu avec la même pompe et avec le même concours de fidèles (1).

A Polleur, près de Theux, se célébrait autrefois la fameuse fête de la « Cour-du-Coucou, » qui attirait un concours prodigieux de monde. M. Bovy nous en donne la description suivante (2) :

Les justiciers s'assemblaient chez leur président ou chef-marguillier, dans le principal cabaret de l'endroit, près du pont qui sépare la commune de Polleur de celle du Sart. C'était sur ce pont que le tribunal tenait ses séances, où devaient « comparoir » les maris trompés, battus par leurs femmes ou trop débonnaires, et tous ceux qui étaient entachés d'un ridicule quelconque.

Les plaidoyers les plus burlesques s'établissaient et les étrangers eux-mêmes, qui y assistaient comme simples auditeurs, étaient interpellés par des demandes ou des apostrophes souvent obscènes qui provoquaient le rire de la multitude. Les prétendus délinquants étaient condamnés à payer une amende dont le cabaret profitait, ou parfois à monter dans une charrette que l'on faisait marcher à reculons jusqu'au bord d'une mare à fumier dans laquelle ils étaient versés. Enfin, pour terminer dignement la fête, on jetait dans le ruisseau le dernier marié du village.

(1) De Smet, M. d. M , p. 361-4.

(2) Promenades historiques dans le pays de Liége, t. II, p. 69-71.

Digitized by Google

A cette cérémonie présidait l'image de la *Bête de Staneux*. C'était un tableau peint sur toile, représentant une sorte de centaure, moitié femme et moitié cheval, avec une queue de lion. La tête était ornée de longs cheveux, et la figure, ayant des bras et des mains, tenait de la gauche un arc et de la droite une flèche. Ce tableau, exposé à la vue des curieux dans un cabaret de l'endroit, n'a cessé de figurer en public qu'en 1789, lorsque la fête de la « Cour-du-Coucou » a été supprimée. De temps immémorial, il était soigneusement conservé dans l'église paroissiale, mais depuis cinquante ans, le curé l'en a fait sortir, de même qu'une statue en bois, grossièrement taillée, qui occupait une place dans le parvis de l'église.

L'origine de cette *Bête de Staneux* est inconnue. Selon l'opinion la plus accréditée, on a voulu représenter sous cette forme la déesse des Ardennes. Les habitants de Polleur prétendent que la cérémonie de la fête de la « Cour-du-Coucou, » à laquelle figurait le tableau du centaure, se pratiquait en commémoration de la victoire que leurs ancêtres avaient remportée sur un monstre qui séjournait jadis dans la forêt de Staneux et qui désolait toute la contrée voisine, et que cette victoire leur avait acquis des droits dans la forêt. Aussi trouve-t-on dans le manuscrit des records et édits du marquisat de Franchimont, de 1691, une note contenant ces mots : « Les habitants de Polleur, village dépendant du ban de Theux, prétendent avoir droit audit Staneux, et effectivement en jouissent pour avoir, à ce que dit la tradition, *tué une bête dite la Beste de Staneux*, » ajoutée à un jugement, en date de 1476, où il est dit qu'il n'y a que Franchimont, Marché et Theux qui aient droits à la forêt de Staneux.

Quoi qu'il en soit, la fête de la Cour du Coocou rappelle non-seulement la cérémonie dite « la Pelle au cu, » qui se célébrait autrefois le Mardi-Gras à Narbonne, en France, et s'est conservée encore aux villages entre Beziers et Narbonne, mais aussi un ancien usage allemand, qui est connu sous le nom de « Tyrjagd » chasse de Tyr.

Digitized by Google

A Termonde, le dimanche après le 15 août, commence également la kermesse. « L'Ommeganck, » qui fait à cette occasion le tour de la ville, est célèbre par l'énorme cheval Bayard. Il est porté par trente-quatre hommes cachés sous la longue couverture qui descend de son dos et de son cou. La queue est composée de plus de trente queues de chevaux ordinaires. Quatre chevaliers, les fils Aymon, sont assis sur une énorme selle, et la tête était autrefois un vrai chef-d'œuvre.

Lorsqu'à l'occasion de la fête on promène le cheval, on se dirige d'abord du côté du grand marché, dans les quatre angles duquel sont placés de petits mortiers que l'on décharge aussitôt que Bayard est au milieu de la place. Le noble coursier se cabre, fait semblant de combattre, se tourne d'un côté et d'autre, jusqu'au dernier coup. Alors il salue le peuple qui le couvre d'applaudissements comme vainqueur. Après avoir parcouru son itinéraire dans la ville de Termonde, il rentre à l'hôtel de ville où il attend dans un grenier le retour de nouvelles fêtes (1).

A Waelhem, village près de Malines, se tient de temps immémorial une foire qui dure huit jours, et dont l'ouverture fut fixée, en l'an VII, par l'administration municipale du canton de Duffel, au premier fructidor de chaque année (2).

---

22 août. — (*Phleum pratense.*) Saint Symphorien ; saint Timothée.

Trois églises sont dédiées à saint Symphorien.

L'église solennise l'octave de l'Assomption de la sainte Vierge,

(1) Ploennies, p. 72-75.

(2) H. d. E. d. B., t. II, 657.

Digitized by Google

instituée par le pape Léon IV, en 847, parce que ce jour-là, si l'on en croit la tradition, un serpent qui avait fait mourir quantité de personnes fut écrasé par le signe de croix que fit ce pape.

A Dixmude se célèbre en ce jour l'anniversaire de la consécration de l'église paroissiale (1144). Cette église est célèbre par le beau jubé que l'on y admire encore, et par une cérémonie peut-être unique. Le diacre chante, aux jours solennels, au jubé de l'église, l'évangile, accompagné d'accolytes portant des cierges et une croix (1).

---

23 août. — (*Tanacetum vulgare.*) Saint Philippe Beniti; saint Sidonien ou Sidoine; saint Zachée.

A Bruges le métier des aubergistes, qui honore saint Zachée comme patron, célébrait ce jour sa fête annuelle. Ce métier, auquel appartiennent les aubergistes (herbergiers), et les cabaretiers (tappers), était un des plus considérables de la ville. A la révision de l'an 1673 on ne constata pas moins de 2,432 tonnes de bière dans leurs caves, et au commencement du siècle passé le métier compta parmi ses membres 207 aubergistes et 154 cabaretiers (2).

A Dixmude, ce jour rappelle la malheureuse bataille de Cassel du 23 août 1328. Philippe de Valois, roi de France, volant à la tête de trente mille hommes au secours du comte de Flandre dont les sujets s'étaient révoltés, attaqua l'armée flamande sous le commandement de Zannekin, marchand de poissons, natif de Lampernisse, près de Dixmude.

(1) A. d. l'E, t. III, p. 268.
(2) Gaillard, p. 158-9.

Digitized by Google

Les Flamands qui, par mépris des Français, avaient attaché à un coq en bois les vers :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquerra,

essuyèrent malgré leur bravoure une entière défaite; ils laissèrent quinze mille morts sur le champ de bataille. Le même jour encore Cassel fut pris et réduit en cendres, et à Paris on célébrait chaque année une messe en souvenir de cette victoire et de la délivrance miraculeuse du roi; car étant entouré de Flamands et désespérant d'échapper au glaive de l'ennemi, Philippe de Valois eut recours à la Sainte-Vierge et fut délivré par son secours de ce danger.

En reconnaissance, faisant son entrée à Paris, il fut droit à Notre-Dame, et pénètrant à cheval dans l'église il s'avança jusque devant le crucifix où il déposa ses armes. La figure du roi à cheval s'est vue longtemps dans cette église, à laquelle Philippe assigna cent livres de rente en vue de célébrer l'anniversaire de la bataille (1).

Le mardi après le dimanche qui vient à l'époque de la kermesse de Courtrai, a lieu en cette ville une fête populaire connue sous le nom de « Pierotjes Venditie. »

Des femmes du peuple s'en vont de maison en maison faire une quête « pour la vente de Pierotje. » On leur donne de vieux pots, des habits ou souliers usés, des pommes de terre, etc., mais rarement des cents. La quête terminée, tous ces effets se vendent publiquement au mieux offrant, et l'argent provenant de cette vente sert à payer les dépenses que font les familles pauvres en se rendant, musique en tête, au Pottelberg, où elles passent le reste de la journée en mangeant, en buvant, en fumant et en chantant.

On croit que cet usage se rattache à la distribution du riche butin que fit Pieter de Coninck, appelé vulgairement « Pieraertje, » après la bataille des éperons d'or (2).

(1) Boterkuipje, 1858. — Triple cours, trait. 4, chap. 7. nomb. 7.

(2) K. c. L. 1840, p. 23; Volksleesboek, p. 250.

Digitized by Google

24 août. — (*Helianthus annuus.*) Saint Barthélemi, apôtre.

Saint Barthélemi est très-honoré en Belgique. Vingt-six églises lui sont dédiées, et nombre d'associations l'ont pris pour patron.

A Bruxelles c'était le métier des bouchers (vry vleeschverkoopers-ambacht) qui faisait célébrer une messe en l'honneur de son patron; à Liége, celui des tanneurs.

D'après la croyance populaire, les servantes ne doivent pas aller ce jour-là dans les champs où sont plantés des choux; car saint Barthélemi qui y jette les grosses têtes n'aime pas cela (1).

De même on prétendait autrefois être guéri du mal caduc en dansant toute la nuit de la Saint-Barthélemi dans une église, croyance qui en Bretagne s'est maintenue jusqu'à nos jours (2).

S'il y a des frimas vers la Saint-Barthélemi, disent les paysans, le blé d'hiver doit être semé tard, sinon le froid gèlera les semences (3).

---

25 août. — (*Helianthus multiflorus.*) Saint Louis IX, roi.

Bien qu'il n'y ait que l'église de Monceau-sur-Sambre, dans le diocèse de Tournai, qui soit dédiée au saint roi, il est beaucoup d'autels consacrés en son honneur.

(1) Coremans, p. 86.
(2) Liebrecht, O. J , p. 245, De Nore, p. 231.
(3) Voorteekenen, 9.

Digitized by Google

La popularité, qui s'est toujours attachée à son nom dans les Flandres, tient peut-être à une circonstance historique, qu'il convient de rappeler. Après le désastre de Mansourath, où saint Louis fut fait prisonnier, les Sarrazins avaient porté le prix de la rançon du monarque français et de ses compagnons à un million de pesants d'or. Un appel fut fait à toute la chrétienté, et ce fut à qui se montrerait le plus libéral. Au milieu de ce pieux concours, la ville d'Ypres surpassa, paraît-il, en générosité les autres villes de Flandre, et la comtesse Marguerite en fut si satisfaite qu'elle appela les habitants d'Ypres ses enfants. De là le nom de « Kinderen van Yper, » qui leur est resté. Rien d'étonnant dès lors que le souvenir de saint Louis se soit perpétué dans quelque chant populaire. M. de Coussemaker donne en l'honneur du saint roi un cantique qui se chante encore à Bailleul (1).

A Liége, les bonnetiers, coiffeurs, distillateurs, limonadiers et passementiers, qui honoraient saint Louis comme leur patron, célébraient ce jour leur fête patronale.

A Nivelles on faisait en ce jour la récollation des fêtes de la sainte Vierge. La même fête se trouve sous la date du 26 août, dans l'office propre des chanoinesses de Maubeuge (2).

---

26 août. — (*Amaryllis vittata.*) Saint Zéphirin, pape.

A Bruxelles, la société « de Wyngaerd, » le vignoble, qui s'établit le 26 août 1657, célèbre ce jour l'anniversaire de sa fondation.

(1) De Coussemaker, I, 72, p.

(2) B. M., p. 176.

Digitized by Google

Lessines rappelait en ce jour, par une procession solennelle, la protection que Marie lui avait accordée en 1583, contre la fureur des hérétiques qui dévastaient tout le pays circonvoisin. En mémoire de ce bienfait, une chapelle fut érigée en l'honneur de la Vierge, près de la porte d'Ogy. On y voyait la statue miraculeuse à laquelle on attribuait la délivrance de la ville, et à ses pieds l'épée du brave Framazure, défenseur de la cité, suspendue devant la patronne de Lessines, comme un gage d'éternelle reconnaissance.

La procession, quelque temps interrompue, vient d'être rétablie. Elle est fixée au mercredi après le quatrième dimanche d'août ; et le soir, dans chaque famille, on clot par un joyeux « festin » la fête de Marie (1).

A Stavelot se célébrait autrefois, le même jour, l'anniversaire du duc Frédéric, avoué de l'église, et de la dame Gerberte, son épouse, qui, en 1067, pour le repos de leurs âmes, donnèrent à l'ancienne abbaye l'église et l'alleu de Sprimont (2).

---

27 août. — (*Hieracium ambellatum.*) Sainte Euthalie ; saint Césaire ; saint Joseph Calasamet.

Le second dimanche après l'Assomption commençait, à Anvers, la seconde foire annuelle, dite « Koudemarkt » ou « Bamismarkt » qui, de même que la première, durait quatre semaines avec quinze jours de prolongation.

Les premières franchises accordées à ces foires remontent au duc Jean II (1096).

(1) B. M. B., 177.
(2) Bovy, II. 105.

Digitized by Google

La foire, qui subsiste encore, s'appelle à présent « de groote Jaermarkt, » la grande foire à l'opposé de la petite « Kleine » ou « Sinxenmarkt » (1).

Le quatrième dimanche d'août se célébrait autrefois, à Gand, une fête avec octave en mémoire de la restitution de la chapelle de Saint-Machaire, le 25 août 1635. Une procession solennelle sortait deux fois, et la chapelle était très-fréquentée durant l'octave. C'était aussi pendant le temps de cette octave que de tous côtés affluaient les fidèles pour boire de l'eau du puits dit de Saint-Machaire. Elle préservait de la fièvre et d'autres maladies (2).

Dans la vallée de Saint-Sauveur, entre Fallais et Vieux-Waleffe et les hameaux de Pitet et de Drée, à un mille de distance de Fumal, avait lieu autrefois, le même jour, la fête de la « Jetée de la Poire. »

Au milieu de la vallée, au sommet d'une roche de diorite dite « la Rochette, » dont la base orientale est baignée par le ruisseau de Toultia, s'élevait la chapelle Saint-Sauveur, dont la vallée reçut le nom, et qui fut incendiée il y a trente ans environ. C'était en cet endroit que se terminaient jadis les juridictions de Fallais et de Warnant, et que les autorités de ces deux communes se réunissaient le jour de la kermesse de Fallais, afin de procéder à la fixation annuelle de leurs limites respectives restées incertaines. Après avoir célébré une grande messe à laquelle assistait un peuple innombrable, les bannières ondoyantes de Fallais et de Warnant se déployaient au son des fanfares et venaient se placer sur le bord du rocher, à côté d'un jeune homme bariolé de rubans bleus et blancs et choisi parmi les plus robustes de l'une des deux juridictions. On lui présentait, sur un plat d'étain, un morceau de poire ou de pomme

(1) Mertens, t. II, 79-84.

(2) Kort Begryp van het wonderbare Leven ende Miraekelen van den heyligen Macharius. Gend, p. 24-25.

Digitized by Google

coupé en rond, qu'il lançait au loin de toute la force de son bras. Le point où tombait ce projectile désignait, pour cette année, la délimitation des deux communes, et cet usage, dont l'origine se perd dans une époque très-reculée, n'a cessé qu'à l'entrée des armées républicaines dans le pays de Liége (1).

Le même jour était solennisé par un pèlerinage très-fréquenté à la Vierge de la chapelle Saint-Sauveur. Il était rare que la puissante intercession de la mère de Dieu ne fît pas exaucer les prières des fervents visiteurs, et celui qui avait une grâce spéciale à obtenir du ciel, la demandait par une neuvaine, acte de dévotion ainsi nommé, non parce qu'il aurait compris un espace de neuf jours consécutifs, comme il est d'usage ailleurs, mais parce que le suppliant s'associait huit personnes qui unissaient leurs prières aux siennes avec identité d'intention (2).

Dans la procession, qui avait lieu après la messe, chantée par le curé de Fallais, figuraient les saints des paroisses de Fallais et de Warnant repeints à neuf (3).

Le dimanche le plus rapproché de la fête de la Décollation de Saint-Jean se fait la procession d'Ath, instituée, en 1392, par André de Luxembourg, soixante-quatrième évêque de Cambrai. Elle sort par la porte de Bruxelles vers dix heures du matin et rentre par la même porte à trois heures après-midi.

Le clergé, le magistrat, tous les ordres religieux, les corporations, les confréries de la Miséricorde, de Saint-Joseph, de Saint-Nicolas, ouvraient la marche, escortés des arbalétriers (4) dans leur uniforme

(1) Bovy, II, 289-290.

(2) G. d. V. e. A., t. II, 422-3.

(3) Cet usage rappelle la réclamation faite en 1331 par le comte de Flandre, que le duc de Brabant n'avait droit sur l'Escaut que jusqu'à l'endroit où le duc pourrait jeter dans le fleuve une coignée de fer, du rivage d'Anvers.

Schayes (Fiefs et droits bizarres existant jadis en Belgique, v. Le Polygraphe belge, N.6, Nov. 1835, p. 118).

(4) Les Arbalétriers, au nombre de 21, furent établis en 1325 par le comte de

Digitized by Google

écarlate, des canonniers sous le titre de sainte Marguerite, en uniforme bleu, parement rouge galonné d'argent, et des trois confréries d'archers (1). Un géant, sa femme et ses enfants suivaient immédiatement le cortége et précédaient le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer qui terminaient la procession. Mais une année les habitants d'Ath, chargés de la cérémonie s'avisèrent de mettre du feu sous la chaudière qui représentait l'Enfer et dans laquelle des en-

Hainaut, sous l'invocation de saint Roch et devaient servir à la défense de la ville. Ils avaient le droit de porter l'épée en tout temps, étaient exempts de droits d'aubaine de morte-main. Tous les ans, ils allaient à la procession de la ville de Hal pour y porter l'image de la sainte Vierge, à la place des magistrats d'Ath, qui s'y étaient engagés au nom du comte de Hainaut. Ils y offraient une robe dont on revêtait la sainte Vierge : c'était entre leurs mains que les échevins de Hal la remettaient pour être portée à la procession ; ils avaient cet honneur, et la préférence sur toutes les autres confréries du pays qui s'y trouvaient pour le même sujet.

Dès qu'ils étaient à portée de la ville de Hal, les bailli, maïeur, échevins venaient les recevoir à cheval jusque hors de la porte, avec beaucoup de distinction, les conduisaient à l'hôtel de ville et leur donnaient fort honorablement à dîner.

(1) Ces trois compagnies portaient le titre : 1° de saint Nicolas, 2° de sainte Christine et 3° de saint Sébastien ; ces derniers portaient un uniforme écarlate, chamarré de broderies en or.

Le 1er mai les trois compagnies allaient ensemble tirer l'oiseau sur le pré de l'Ermitage, à perches séparées ; ils revenaient en corps solennellement recevoir les vins d'honneur, qu'on présentait aux rois à l'hôtel de ville.

Les géants s'appellent : M. et Mme Goliath ou « Goujas, » Ambiorix, vulgairement nommé « tyrant » et Samson. L'énorme aigle qui les suit, est actuellement représenté à deux têtes en l'honneur de S. A. la duchesse de Brabant.

La veille de la grande procession le magistrat accompagné de M. et Mme « Goujas » se rend à l'église de Saint-Julien, pour assister aux vêpres, que le géant et la géante entendent en dehors de la porte de l'église. Voilà pourquoi on nomme cette cérémonie les fiançailles du géant. On dit que le géant danse pour fêter son mariage.

Après la procession, Ambiorix est conduit au pied de la perche, où le bourgmestre tire pour lui.

Digitized by Google

fants jouaient le rôle des damnés; la chaudière s'échauffant, les malheureux enfants faisaient des contorsions horribles et jetaient des cris épouvantables; plus ils se lamentaient, plus les Athois les admiraient en disant : Mon Dieu! qu'ils font bien! — Un étranger s'aperçut enfin de la cause qui faisait crier ces enfants, il en avertit, on y remédia, mais trop tard; plusieurs enfants périrent, tous furent estropiés, et la procession, avec cet appareil, ne se renouvela plus (1).

28 août. — (*Solidago virgaurea.*) Saint Augustin.

Il n'y a que deux temples dédiés au plus célèbre des pères de l'Église, auquel nombre de congrégations doivent leur règle et leur nom.

Bien que les Augustins aient possédé autrefois plus de deux mille cloîtres, leur ordre n'existe presque plus aujourd'hui. Il ne leur est resté en Belgique qu'un seul couvent, qui se trouve à Gand.

Les Augustines n'ont pas eu le même sort. Les « Sœurs hospitalières de saint Augustin » possèdent encore six communautés, les « Hospitalières Augustines » cinq; les « Sœurs Augustines » deux; les « Sœurs noires Augustines » deux; les « Chanoinesses de l'ordre de Saint-Augustin » à Bruxelles, celles de « Sainte-George » à Menin, les « Dames anglaises » à Bruges, les « Dames dites de Rousbrugge » à Ypres, les « Dames Augustines » à Waesmunster, les « Sœurs Hospitalières de Notre-Dame à la rose » à Lessines, les « Sœurs Hospitalières dites de Belle » et celles de Saint-Jean » à Ypres,

(1) Clément, t. II, p. 340-2.

Digitized by Google

celles de « Sainte-Élisabeth » à Moorslede et les « Hospitalières de Saint-Nicolas » à Enghien sont également de l'ordre de Saint-Augustin.

A Renaix, dans la Flandre orientale, se célèbre la fête de saint Hermès, patron de la ville, dont le corps, apporté de Rome vers 860 par l'empereur Louis, fils de Lothaire, attire chaque année une grande affluence de pèlerins, par suite des nombreux miracles qui s'y sont opérés par son intercession. Ce sont surtout les aliénés qui l'invoquent avec beaucoup de succès (1).

---

29 août. — (*Althea flavea.*) Décollation de saint Jean; sint Jan-Baptists onthoofding.

« La Saint-Jean qu'on bat, » comme on dit en France pour désigner ce jour, est à Malines la fête patronale des lanterniers, des tourneurs et des pelletiers.

A la chapelle de la Sainte-Croix, dans la vallée de la Voer, près de Bruxelles se célébrait ce jour la fête de Sainte-Vérone.

Cette vierge, que le peuple appelle vulgairement sainte Véronique, est la sœur de saint Véron dont les dépouilles mortelles reposent à Lembecq. Elle mourut à Mayence au neuvième siècle et son corps fut porté en Brabant, au lieu dit le « Mont de la Sainte-Croix, » et depuis lors « Veronenberch; » il y resta dans sa sépulture primitive, au milieu de la susdite chapelle, qui prit le nom de « Sainte-Vérone. » Le corps fut ensuite furtivement enlevé, à ce que l'on croit.

(1) Gazet, p. 324; K. e. L, 1843, p. 83.

Digitized by Google

Une source voisine, consacrée à sainte Vérone, avait la réputation de guérir les fièvres, et attirait, le jour de la fête de la Sainte, un grand concours de monde.

Quoique sainte Vérone ne fût jamais canonisée par l'Église, sa fête se chômait pourtant dans l'église de son frère à Lembecq (1).

---

30 août. — (*Amaryllis sarniensis.*) Saint Fiacre; sainte Rose de Lima.

Saint Fiacre, en l'honneur duquel huit églises sont consacrées, est, à Liége comme en France, le patron des jardiniers. On aime à planter des oignons le jour de sa fête.

---

31 août. — (*Adonis autumnalis.*) Saint Raymond, auquel cinq églises sont dédiées.

A Vilvorde, la confrérie de Notre-Dame-de-Consolation fêtait l'anniversaire de son érection qui eut lieu ce jour-là, en 1578. Plus tard on l'unit à celle du Scapulaire.

Le même jour, en 1845, fut érigée dans la même ville la confrérie du Cœur-Immaculé de Marie (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, p. 436-7; Gazet, p. 328.
(2) B. M., p. 480.

Digitized by Google

SEPTEMBRE.

Le mois de septembre qui a conservé le nom que lui valut la place qu'il occupait dans le calendrier de Romulus, bien qu'il soit depuis longtemps le neuvième mois de l'année, s'appelle en flamand « herfstmaend » (mois de l'automne), « havermaend » (mois de l'avoine), « gerstmaend » (mois de l'orge) et « pietmaend, speltenmaend » (mois de l'épeautre).

Charlemagne donna à ce mois les noms de « herivistmanoth » (mois de l'automne) et de « widemanoth » (mois de la sarclure). Cette dernière dénomination correspond à celle de « veodmonath, » qui chez les Anglo-Saxons désignait le mois d'août.

Le nom anglo-saxon de « hâlegmonath » mois sacré, se rapporte aux sacrifices qui avaient lieu en ce mois.

Digitized by Google

1er septembre. — (*Sedum telephium.*) Saint Gilles; saint Egide.

Saint-Gilles est très-vénéré en Belgique. Dix-huit églises lui sont consacrées, plusieurs communes portent son nom, et quelques-uns des sanctuaires, qui lui sont dédiés, sont le but de nombreux pèlerinages, les fidèles y affluent de tous côtés pour invoquer l'intercession du saint contre le « cancer » ou « le mal de saint Gilles » (1).

On attribue au jour de sa fête une grande influence sur le temps : on prétend que s'il pleut le 1er septembre il pleuvra durant quarante jours (2).

A Anderlecht on célèbre la dédicace de l'église en souvenir de la première consécration du temple.

A plusieurs reprises on avait embelli et agrandi l'église, qui avait été bâtie au commencement du onzième siècle, mais en 1469 le chapitre résolut de la reconstruire entièrement. On mit immédiatement la main à cette grande entreprise et dès le 7 juillet 1482 l'église fut consacrée en l'honneur de Dieu, des saints Pierre et Paul et de saint Guidon, quoique la construction ne fût entièrement achevée qu'en 1527 (3).

A Bigard, village près de Bruxelles, dont l'église paroissiale est dédiée à saint Gilles, se faisait le jour de ce saint une procession

(1) En France on faisait autrefois passer un enfant malade du « mal de saint Gilles » dans la chemise de son père, et on portait ensuite cette chemise sur un autel du saint (Liebrecht, O. J., p. 240).

(2) Coremans, p. 87.

(3) H. d. E. d. B., t. I, p. 44-48.

Digitized by Google

solennelle (1) à laquelle assistaient ordinairement la gilde de Capelle-Saint-Ulric.

A Bruges commencent, le jour de « Sint-Gilleken, » les veillées qui ailleurs ne prennent leur commencement qu'à la Saint-Michel, au premier lundi d'octobre, à la Saint-Gal ou à la veille de la Saint-Martin. Le luminaire de l'hiver s'allume pour la première fois et pour ouvrir dignement la longue période de l'année pendant laquelle les ouvriers travaillent à la chandelle, les artisans ou artistes donnent un régal, que l'on appelle « Keersbegieting » arrosement de la chandelle. Autrefois la dame maîtresse donnait à cette occasion un repas, où l'oie, entourée de lumières (lichtgans), jouait un rôle obligatoire (2). De nos jours les cabarets regorgent d'ouvriers qui se croient tenus à faire honneur à la dénomination bachique du jour, en lui donnant une acception par trop littérale. Aujourd'hui ce n'est qu'à Ypres, que la « Keersbegieting » donne encore lieu à une cérémonie qui est fort singulière.

On y place, le soir du premier lundi d'octobre, au milieu de la voie publique, une grande chandelle, autour de laquelle circulent en dansant des guirlandes de jeunes garçons et de jeunes filles. Tout en se tenant par la main, les danseurs et les danseuses font des évolutions en tous sens et présentent parfois, à la lumière des chandelles qui éclairent les groupes, les tableaux les plus ravissants.

Le proverbe picard :

A la Saint-Leu,
La lampe au cleu (clou).

nous atteste que dans le nord de la France le commencement des veillées est également fixé au 1er septembre.

A Dinant, le jour de Saint-Gilles fut pendant longtemps le jour du renouvellement des vingt-et-un jurés, qui composaient le magis-

(1) H. d. E. d. B., t. I, p. 365.
(2) Coremans, p. 34.

Digitized by Google

trat; l'élection annuelle se transféra ensuite au 22 janvier et plus tard encore au 8 mars.

A Hamme, près de Termonde, les enfants ont la coutume d'habiller ce jour-là une grande poupée, la munissent d'un petit sac et la promènent solennellement par toutes les rues du village, et s'arrêtent devant chaque maison en demandant l'aumône « pour le pauvre saint Gilles (1). »

A Termonde on célèbre la fête patronale de l'église paroissiale de Saint-Gilles, fondée par « Mâchtildis vrouwe van Dendermonde. »

C'était d'abord un hôpital dédié à saint Gilles, il s'y joignit plus tard un couvent de l'ordre de Citaux, qui dans la suite fut transféré à Zwyvick, village qui prit dès lors le nom de « Saint-Gilles-lez-Termonde » et fut élevé au rang de paroisse (2).

Dans la même ville, la gilde de Saint-Gilles ou de l'arc, qui en 1546 se réunit avec le serment de Saint-Sébastien et en adopta le nom, célébrait en ce jour sa fête patronale.

Charles V lui accorda, l'an 1546, de nouveaux priviléges et abolit les anciens (3).

---

2 septembre. — (*Solidago virgaurea.*) Saint Etienne, roi; saint Lazare; sainte Marguerite de Louvain.

La bienheureuse Marguerite naquit à Louvain vers le commencement du treizième siècle de parents de moyenne condition en fait de fortune, mais riches en vertus, lesquels l'envoyèrent dans sa

(1) Wodana, p. 203.
(2) Maestertius, p. 105.
(3) Maestertius, p. 37-86.

Digitized by Google

jeunesse servir chez un certain Amand, leur cousin qui tenait une auberge dans la ville et se faisait un devoir de religion d'y recevoir particulièrement les pauvres pèlerins. Marguerite ne s'aquittait pas seulement avec la plus scrupuleuse fidélité de tous les devoirs de son service, mais se faisait encore un plaisir de témoigner sa charité envers les pèlerins. Ayant fait vœu de chasteté perpétuelle, elle eut un très-grand soin d'éviter tout ce qui aurait pu nuire à sa vertu, ce qui lui fit donner le nom de « Fière-Marguerite » qui lui est resté jusqu'aujourd'hui.

Amand et sa femme s'étant proposé d'embrasser la vie monastique, vendirent tous leurs biens. Aussitôt Marguerite résolut de prendre l'habit de l'ordre de Saint-Bernard; mais quelques scélérats, sachant qu'il y avait dans l'auberge de l'argent provenant des biens qui avaient été vendus, se travestirent en pèlerins, et vinrent demander l'hospitalité pour une nuit seulement. Amand ne pouvant s'empêcher d'exécuter encore cet acte de charité, quoiqu'il eût résolu de se retirer le lendemain au monastère de Villers, leur accorda ce qu'ils demandaient et envoya Marguerite chercher du vin dans une cruche de bois que l'on conserve encore aujourd'hui à Louvain; à peine fût-elle sortie que les scélérats assassinèrent leurs hôtes. Maguerite de retour au logis, fut d'abord assaillie par les assassins et entraînée hors de la ville avec tout ce qu'ils avaient pu piller dans la maison; après avoir partagé leur butin ils délibérèrent sur le sort de la jeune fille. Un des scélerats moins cruel que les autres voulut l'épouser pour lui conserver la vie, mais Marguerite aima mieux périr que de rompre son vœu. On lui coupa la gorge et on jeta son cadavre dans la Dyle le 2 septembre 1225. Mais le corps de la martyre n'alla pas au fond de l'eau et flotta contre le courant de la rivière jusque dans la ville même, accompagné d'une lumière céleste et de chants mélodieux. Le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans Louvain; le chapitre de Saint-Pierre, accompagné du duc, de la duchesse, de toute la noblesse et du magistrat vint

Digitized by Google

enlever le précieux dépôt qu'ils transportèrent processionnellement dans la collégiale de Saint-Pierre. On le mit d'abord dans un cercueil de bois qu'on plaça dans une petite chapelle sise en dehors de l'église, derrière le chœur. Mais comme la dévotion envers la sainte augmenta considérablement vers la fin du dix-septième siècle, on voulut satisfaire au désir du peuple, en faisant dorer la châsse et en l'exposant aux yeux des fidèles; c'est pourquoi en 1732 on jugea à propos de fermer l'entrée de la petite chapelle, et on la renferma dans l'enceinte de l'église que l'on perça à cet effet.

Les gens du peuple attaqués de maux d'yeux, vont se laver dans la Dyle, persuadés que ses eaux ont été sanctifiées par sainte Marguerite (1).

---

3 septembre. — (*Inula dysenterica.*) Saint Remacle, patron des villes de Marche, Spa, Stavelot et Verviers, auquel vingt-huit églises sont consacrées; saint Ariste; sainte Reine; sainte Séraphie.

Saint Remacle, qui est considéré comme l'apôtre des Ardennes, appartenait à une noble famille du Berri. Entré jeune dans la vie monastique, il fut d'abord chargé d'administrer l'abbaye de Solignac, que saint Eloi venait d'établir dans un de ses domaines, près de Limoges. Au bout de quelques années Sigebert III, roi d'Austrasie, l'appela à sa cour, et en signe de la haute estime qu'il éprouvait pour le pieux moine, qui n'avait pas encore trente ans, il lui confia l'administration d'un monastère récemment établi par lui à

(1) Het leven, doodt ende wonderheden van de salige fiere Margareta van Loven, Loven. — Piot, p. 56-57.

Digitized by Google

Cugnon. L'élu s'y rendit et il en fut le premier abbé. Pendant les quelques années qu'il séjourna à Cugnon, saint Remacle se construisit, dans le creux d'un rocher, un oratoire où il se rendit fréquemment pour prier. C'est encore aujourd'hui un but de pèlerinage pour les habitants des villages environnants, et il est célèbre par les miracles qu'on dit y avoir été opérés.

Après avoir administré pendant trois ou quatre ans, le monastère de Cugnon, Remacle, dont la réputation de sainteté ne cessait de s'accroître, fut appelé à remplacer saint Amand, sur le siège épiscopal de Tongres. Quelques années plus tard, probablement en 648, Sigebert fonda les abbayes de Malmédy et de Stavelot, et Remacle en fut encore le premier abbé, quoiqu'il n'obtint que vers l'année 660 d'abandonner son siège épiscopal et de se retirer dans son abbaye de Stavelot. Il y donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et y mourut dans un âge peu avancé, vers l'an 677.

Ses restes mortels y sont conservés dans une châsse ou fierte, œuvre d'orfèvrerie qui paraît remonter au onzième siècle (1).

Parmi les propogateurs de la foi évangélique, il en est peu dont l'existence ait été mieux remplie que celle de Remacle; partout, où ce saint apôtre des Ardennes a passé, son nom s'attache à des localités. Il y a toute une série de légendes et de traditions qui depuis la Semoy où le Saint commença ses travaux apostoliques jusqu'à Stavelot où il termine sa pénible carrière, perpétuent le souvenir du séjour qu'il fit en Ardenne.

C'est d'abord la grotte dans la montagne du Pay, près du village de Cugnon qui porte le nom du Saint. On raconte qu'il y possédait une vache qui allait au pâturage avec la « herde. » L'usage imposait à tous ceux qui avaient une pièce dans le troupeau commun l'obligation de fournir à tour de rôle la « mareinde » ou la pitance du pâtre; le Saint quand venait son tour, se contentait d'attacher sa

(1) G. d. V. e. A., t. I, 28-29, 324-8.

Digitized by Google

contribution à la corne de sa vache et l'intelligent animal ne manquait jamais de la remettre à destination (1).

Un rocher près de Cugnon porte également le nom du Saint.

L'oratoire que saint Remacle se construisit sur les bords de la Warchenne devint le monastère de Malmédy. Un autre qu'il érigea à un endroit qui lui fut indiqué comme un repaire ou étable (stabulum) de bêtes fauves, donna naissance à la célèbre abbaye de Stavelot, qui après une existence de plus de onze cents ans fut détruite pendant la révolution française. Le Saint, dit l'illustre Notger, un de ses biographes, conserva à cet oratoire son ancien nom, se proposant de le transformer en une étable de fidèles.

Les « murs du diable » près de Pepinster sont également en rapport avec la vie de saint Remacle.

Le fameux cénobite étant parvenu à extirper les restes du paganisme dans la vallée de Pepinster, le diable en conçut tant de dépit que par une nuit il se mit à l'ouvrage et construisit, avec les cailloux de la rivière, un mur qui, en arrêtant le cours des eaux, devait noyer en partie le marquisat de Franchimont. Les habitants alarmés prièrent saint Hermès, l'un des patrons du chef-lieu, de venir à leur aide. Le saint les exauça et d'un seul mot culbuta le mur, mais dans son centre seulement. Le reste, formant une sorte de rempart des deux côtés de la vallée de Pepinster demeura debout et porte encore de nos jours le nom de « murs du diable » (2).

Le « pas saint Remacle », qui est une empreinte de pied, que l'on attribue à saint Remacle, se montre encore aujourd'hui non-seulement à Spa, mais aussi sur un rocher aux bords de l'Amblève près de Targnon. Celui de Spa est très-célèbre. Les femmes qui n'ont pas d'enfants font une neuvaine et se rendent chaque jour à la fontaine de Groesbeeck, où elles boivent un verre d'eau en posant un pied dans la cavité qui se trouve dans la roche et que l'on

(1) G. d V. e. A., II, 251.

(2) Bovy, II, 48-9. Wolf, N. S., p. 286.

Digitized by Google

prétend être l'empreinte du pied de saint Remacle. Car la légende raconte que le fervent apôtre s'endormit un jour aux environs de Spa en récitant ses prières accoutumées. Pour l'en punir Dieu laissa s'enfoncer un pied du saint dans la roche. Celui-ci se sentit tellement contrit de son péché et l'expia par tant de pénitences que le Tout-Puissant accorda à cette empreinte la vertu miraculeuse de rendre fécondes les femmes stériles (1).

---

4 septembre. — (*Saponaria officinalis.*) Sainte Rosalie; sainte Candide; sainte Ide.

Il n'y a que trois églises consacrées à sainte Rosalie.

Le premier dimanche de septembre, les dentellières de la rue de Schaerbeek, à Bruxelles, ainsi que plusieurs associations d'ouvriers se réunissent annuellement pour offrir un manteau et des cierges à Notre-Dame de Hal. Un corps de musique accompagne la procession jusqu'à l'estaminet qui porte le nom de « la Tête de mouton » et donne une aubade à chaque église devant laquelle passe le cortège. Les ouvriers sont souvent déguisés, les dentellières sont en habits de fête.

A Hal on trouve un repas servi dans une grange, on y passe la nuit et on rentre le lendemain à Bruxelles dans le même ordre. A la « Tête de mouton, » où la musique attend le retour de la procession, on allume des torches et l'on va de là jusqu'à la Grand'Place, où le cortège se dissout.

(1) G. d. V. e. A., I, 42-43; — Bovy, II, 80; Wolf, N. S., p 227.

Digitized by Google

Le dimanche après la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste donnait autrefois lieu à la grande et solennelle procession de Notre-Dame-de-la-Fontaine. Cette procession était organisée à Chièvres dans le Hainaut, par la confrérie de Notre-Dame-de-la-Fontaine « de la Chandelle, » érigée dans la chapelle même de la Fontaine. Cette confrérie à laquelle le pape Grégoire XIII accorda, le 20 avril 1581, de nombreuses indulgences, se composait de « sept bandes savoir : de gens d'église, de laboureurs, viniers, bouchers, tanneurs, drapiers et toiliers. » Tous les ans l'une de ces bandes était tenue à tour de rôle de présider à cette procession. Quatre confrères jurés députés choisissaient un roi. Celui-ci orné d'une couronne, d'un sceptre et d'une robe magnifique, ayant à ses côtés six autres confrères vêtus avec le même luxe et suivi de toute sa bande, devait marcher à la tête du cortège (1).

A Hal, on célèbre la kermesse le premier dimanche de septembre.

Les députations, envoyées par les confréries de Notre-Dame de Hal érigées à Bruxelles, à Ath, à Condé, à Namur, à Crépin, à Quiévrain, à Braine-le-Château, à Guissignies et à Santen arrivent dès le samedi soir, celles de la grande gilde de Bruxelles et de la confrérie érigée en 1699 à Saint-Nicolas, au pays de Waes, le dimanche matin, celle de Braine-Lalleud, de Bellingen, Pepingen, Lerbeek et d'autres paroisses, dans l'octave de la Nativité de Notre-Dame.

Le clergé et les membres du magistrat de la ville allaient autrefois au-devant de chacune de ces députations, pour la saluer et l'accompagner à l'église où l'on disait quelques prières et où l'on chantait des vêpres.

Le lendemain chaque députation faisait célébrer une messe, et offrait à l'image de la Vierge une robe ou une somme d'argent équivalente. De son côté la ville lui servait un régal.

La confrérie de Valenciennes, érigée en 1421, offrait annuellement

(1) De Reume, p. 161-2. — Vinchant, Annales du Hainaut, t. III, 136.

Digitized by Google

une robe précieuse et un cierge de cinq ou six livres, orné d'un écusson à l'image de Notre-Dame et aux armes de Valenciennes.

Dans la procession solennelle qui a lieu le jour de la kermesse, la statue miraculeuse fait le tour de toute la ville et des faubourgs; les membres des différentes députations ont le privilège de la porter tour-à-tour (1).

La kermesse de Louvain avait lieu le même jour. On fait remonter l'origine de cette kermesse à la victoire remportée en 895, sur les Normands, victoire à laquelle on attribue également la fondation de la ville. On célébrait par des fêtes pompeuses l'extermination des barbares, et c'est au jour anniversaire de la bataille que la calvacade « ommegang, » si célèbre pendant le moyen âge, faisait le tour de la ville. Ajoutée à la procession en 1490, elle fut accompagnée du vénérable.

Voici les détails de cette procession tels M. Piot les donne dans son excellente Histoire de la ville de Louvain :

1. Un char de triomphe sur lequel se trouvait la Pucelle de Louvain accompagnée de dix jeunes filles représentant les dix métiers primitifs de la ville. Ce char était entouré d'une cavalcade.

2. Les métiers avec leurs enseignes ou « keersen (2); » chaque métier était précédé de son concierge « knaep » tenant une verge rouge en main. Les métiers marchaient dans l'ordre suivant : les maréchaux, les maçons, les charpentiers, les bouchers, les poissonniers, les tanneurs, les cordonniers, les savetiers, les meuniers, les boulangers, les brasseurs, les couvreurs de tuiles, les tonneliers, les

(1) Historie van O. L. V. van Halle, p. 61-62; De Reume, p. 135.

(2) Par « keers » on comprenait une perche artistement travaillée et ornée à laquelle étaient suspendus les instruments et les produits d'un métier; c'est ainsi que les maçons y suspendaient un équerre, une truelle, compas, etc., les cordonniers y pendaient des souliers, les jardiniers avaient une chapelle dans laquelle étaient Adam et Ève avec le serpent tenant une pomme dans la gueule. On y voyait suspendus des asperges, des carottes, des pommes de terre, etc.

Digitized by Google

cordiers, les tailleurs, les chaussetiers « kousmakers, » le grand métier, les tondeurs de draps « droogscheerders, » les fripiers, les merciers, les corroyeurs, les marchands en graisse « vettewariers, » plus tard « vetpotten, » les couvreurs en paille, les jardiniers, les marchands de vin « wyntaverniers, » et en dernier lieu les barbiers.

3. Saint Michel avec le diable. Le diable avait la tête verte surmontée d'une paire de cornes ; aux reins il avait des grelots qu'il agitait continuellement.

4. Un second char de triomphe sur lequel était Adam et Ève chassés du Paradis par un ange.

Suivaient les personnages les plus marquants de la Bible, pour autant qu'ils eussent quelque rapport avec la Vierge. Chaque métier avait ses personnages à costumer : c'est ainsi que les bouchers devaient habiller :

5. Sara, épouse d'Abraham. C'était une vieille femme assise, ayant trois pains blancs dans la main gauche. De l'autre main elle tenait un écrit. Près d'elle marchait Abraham, tenant d'une main une épée et de l'autre un écrit. A sa droite se trouvait Isaac, son fils, portant une botte de bois. Après ces deux personnages arrivaient deux domestiques conduisant un âne équipé. Devant Sara marchait une égyptienne nommée Agar, portant sur ses épaules du pain et de l'eau ; dans la main droite elle tenait un écrit. Du même côté marchait un ange avec un écrit, de l'autre son jeune fils Ismaël (1).

6. Les vanniers « meerslieden » avaient pour leur compte les personnages suivant : Rebecca, épouse d'Isaac, assise sur un chameau et parée comme une jeune fille. D'une main elle tenait une cruche à eau en argent, de l'autre un écrit. Après Rebecca venait sa

(1) Genèse, ch. 15, v. 1-9, ch. 21-22.

Digitized by Google

nourrice, accompagnée de trois ou quatre jeunes filles, portant des vases d'argent et des ustensiles de ménage (1).

7. Les tailleurs devaient costumer Léa, épouse de Jacob. C'était une femme horrible, aux yeux chassieux ; elle portait des melons. Derrière elle marchaient ses six fils Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon, et sa fille unique Dina. Celle-ci était suivie de Zilpha, portant dans ses bras Gad et Azar (2).

8. Les cordonniers avaient pour leur part la belle Rachel, femme de Jacob, tenant en main une idole ; venaient ensuite ses deux fils Joseph et Benjamin, suivis de la servante Bilha, conduisant ses deux enfants Dan et Nephthali (3).

9. Thamar, la bru de Juda armée d'un bâton auquel était suspendue une bague en or. Venait ensuite un berger portant une brebis sur le dos. Il avait sur le front un écrit et en portait un second dans la main. Six campagnards, hommes et femmes, le suivaient portant également chacun un écrit. Ces personnages étaient équipés par les bouchers qui vendaient de la viande de mouton (4).

10. Les chaussettiers costumaient Asenath, épouse de Joseph. Elle était vêtue à l'égyptienne, comme une demoiselle de bon ton ; ses deux enfants Manasses et Ephraïm la suivaient (5).

11. Marie, sœur de Moïse et prophétesse, qui jouait du tambourin. A sa suite venaient un grand nombre de femmes juives battant également du tambour. C'étaient les couvreurs en tuiles qui costumaient ces personnages bruyants (6).

12. Therlies, femme de Moïse. C'était une négresse costumée en reine, ayant en main une bague garnie de pierreries. Elle était suivie

(1) Gen., ch. 24.
(2) Gen., ch. 29-35.
(3) Gen., ch. 30-35.
(4) Gen., ch. 38.
(5) Gen., ch. 41, v. 45.
(6) Gen , ch. 41. v. 50-51.

Digitized by Google

de quelques nègres et négresses, ses domestiques (1). Ce groupe était à la charge des poissonniers (2).

13. Séphora épouse de Moïse, devant elle se trouvait un petit enfant nu, couché sur un coussin; elle le circoncisait au moyen d'une paire de ciseaux. Tout près se trouvait une épée nue, et derrière elle se tenait Moïse portant les deux tables des dix commandements et une verge. A ses côtés marchait un enfant nommé Gerson, suivi de cinq ou six autres enfants (3). Ils étaient habillés par les barbiers.

14. Raäl (Rahal), la cabaretière et femme de Salomon, tenant d'une main un écheveau de fil de soie et de l'autre un paquet d'étoupes; elle était suivie de deux hommes représentant les espions de Jéricho porteurs d'écriteaux; suivaient quatre hommes armés, dont le chef portait un écrit (4). C'étaient les boulangers qui étaient chargés d'équiper ces personnages.

15. Axa (Housa) montée sur un mulet, bien vêtue et ayant en main une fontaine et un écrit; elle était accompagnée de Caleph (Calep), son père et d'un jeune homme armé et portant un écrit. Suivaient deux domestiques (5). C'étaient les épiciers (vetpotten) qui avaient la charge de ces costumes.

16. Le grand métier avait pour son compte: Débora, femme de Lappidoth; habillée en prophètesse, elle portait d'une main un livre et de l'autre un sceptre. De la selle du cheval qu'elle montait, sortait un palmier qui ombrageait sa tête. Des veuves, des orphelins et autres personnes la suivaient en lui adressant des pétitions (6).

17. Les maréchaux habillaient Jahel, épouse d'Aber (Heber);

(1) Exod., c. 15, v. 20.
(2) Nom., 12, v. 1.
(3) Exod , ch. 4, v. 25.
(4) Jos., ch. 2, v. 1.
(5) Jos., 15, v. 16-17.
(6) Jug., ch. 4, v. 4-5.

Digitized by Google

d'une main elle tenait un long clou bien aigu et de l'autre un marteau et un écrit. Près d'elle marchait le capitaine Sisera (Sisara) tout armé; un clou lui perçait la tête. Il était suivi de six hommes armés (1).

18. De la part des meuniers : Thèbes richement costumée, portant en main une pièce de meule, près d'elle s'avançait le roi Abimelech, ayant également sur son casque une pièce de meule ensanglantée. A ses côtés marchait un archer portant une épée ensanglantée qu'il dirigeait vers la gorge du roi ; ils portaient tous deux des écrits. A la suite du roi venaient ses pages avec des hommes d'armes (2).

19. De la part des savetiers : la femme de Manuë (Manoah) richement habillée, à sa droite marchait un ange, à sa gauche son époux. Chacun de ces personnages portait un écrit (3).

20. De la part des tisserands : Noëmi (Nahomi), veuve d'Elimelech (Elimélec), assise dans une attitude de tristesse; plusieurs femmes et domestiques la suivaient avec des écrits (4).

21. De la part des couvreurs en paille : Ruth assise comme une femme qui va partir pour la récolte, un chapeau de paille sur la tête et un écrit en main ; près d'elle Booz avec un écrit, des moissonneurs avec leurs faucilles les suivaient; derrière ces personnages on voyait des servantes allant à la récolte et portant des sangles de paille de seigle (5).

22. De la part des fripiers : Anne, mère de Samuël, décemment costumée, levant les yeux au ciel; elle portait un écrit. Près d'elle marchait une méchante femme Phenenna (Péninna) accompagnée de ses enfants et lui reprochant avec amertume sa stérilité. C'était un

(1) Iug., c. 4, v. 21.
(2) Iug., c. 9, v. 53-54.
(3) Iug., c 13, v. 3.
(4) Ruth., c. 1, v. 3-13-14-20.
(5) Ruth , c. 1, v. 3-4.

Digitized by Google

personnage très-bruyant. Derrière Anne marchait son mari Helcana (Elkana) qui la consolait (1).

23. De la part des charpentiers : Michal (Mical, fille de Saül) (2), couronnée en reine et portant sur ses genoux un mannequin doré, dont la tête était couverte d'une peau de chèvre; elle portait un écrit; venait ensuite son père Saül, puis un homme équipé comme le maïeur et suivi de plusieurs domestiques et gendarmes (3).

24. De la part des tanneurs : Abigaïl, épouse de Nabal, le personnage habillé avec une certaine recherche, montait un âne et portait un écrit; devant elle marchaient quatre ou cinq ânes chargés de pains, de viande, de pois, de fèves et autres légumes. Cinq jeunes servantes portant des comestibles la suivaient (4).

25. De la part des teinturiers ou « verwers » (5) : une femme de Téma (Tékah la Tékohite) assise tristement avec un écrit. Derrière elle venait le grand-capitaine Joah tenant un écrit et suivi de quatre de ses parents (4).

26. De la part des brasseurs : une femme de la ville d'Abel portant une tête tranchée et la présentant à Joah avec un écrit; elle était suivie d'un guerrier accompagné de plusieurs gens armés, tenant des écrits (7).

27. De la part des jardiniers : Bethsabée (Bath-Sébah), épouse de David et mère de Salomon, suivie du gentilhomme Adonius, richement vêtu et portant un écrit (8).

28. De la part des maçons : Abisag, la Sunamite, épouse de

(1) Samuël, l. 1, ch. 1, v. 6-7.

(2) Mical n'était pas fille de Saül, mais femme de David.

(3) Samuël, l. 1, ch. 19, v. 11.

(4) Samuël, l. 1, ch. 25, v. 18.

(5) Sous le nom de « verwer » on comprenait ceux qui teignent les étoffes et ceux que l'on nomme aujourd'hui « peintres en bâtiments. »

(6) Samuël, l. 2, ch. 15, v. 12.

(7) Samuël, l. 2, c. 20, v. 21.

(8) Rois, l. 1, c. 1, v. 10.

Digitized by Google

David, suivie de cinq ou six messagers de ce roi portant des sceptres (1)

29. De la part des charpentiers : la veuve de Sarepta; cette femme pauvrement habillée était assise et tenait en main deux bois en forme de croix avec un écrit; elle était suivie des deux prophètes Jonas, portant en main une baleine, et Élisée Tisbite tenant un écrit (2).

30. De la part des tonneliers : la veuve du prophète Abdias, ayant sur les genoux un tonneau qu'elle remplissait d'huile; derrière elle ses deux fils, tenant chacun un tonneau et suivis de plusieurs femmes, leurs voisines (3).

31. De la part des foulons : la femme de Sunem portant sur les genoux un enfant mort. Elle était suivie de Giëzi (Guhéazi) tenant horizontalemennt dans la main un bâton avec lequel il tâchait de ressusciter l'enfant. Derrière ce personnage venait Élisée portant d'une main un pot à eau et de l'autre un écrit. Il était suivi de cinq garçons, dont le premier tenait une hache, le second un pot avec des herbes rustiques, le troisième de la farine, le quatrième un bouclier sur lequel se trouvaient vingt pains, et le cinquième une salière (4).

32. De la part des marchands de vin : la fille d'Astruges (Astyages) couronnée et vêtue en reine. Une branche de vigne sortant de son corps s'élevait jusqu'au dessus de sa tête. Elle était suivie d'un roi avec son fils Astruges, roi de Perse, entouré de savants. Ces derniers, ainsi que le roi, portaient des écrits (5).

33. De la part des passementiers « borduerwerkers » : Sara, costumée en fiancée et portant deux bourses. Devant elle marchaient

(1) Rois, l. 1, c. 1, v. 2-3.
(2) Rois, l. 1, c. 17, v. 10.
(3) Rois, l. 2, c. 4, v. 1-6.
(4) Rois, l. 2, c. 4, v. 29-34.
(5) Voir l'histoire de Justin, c. 16.

Digitized by Google

deux pèlerins, dont le premier, ayant des ailes comme un ange, portait un poisson; le second conduisait un chien et portait un écrit. Derrière Sara venaient des domestiques et des servantes conduisant des vaches, des cochons, des brebis, des chèvres, etc. (1).

34. De la part des peintres : la belle Suzanne, femme de Joachim, assise et se tordant les mains de désespoir; elle avait un écrit. Deux suivantes la précédaient; la première portait une bouteille d'eau de rose, l'autre une boîte d'épiceries. Elles étaient suivies des deux juges Sedechias et Achas, dont l'un portait un écrit, l'autre une pierre pour lapider Suzanne, entourée de prêtres. Autour de ce groupe couraient des juifs pour lapider la condamnée. Ensuite venait le prophète Daniël, puis Joachim et Helchias avec des femmes, portant tous des écrits (2).

35. De la part des vitriers : Anne, épouse du vieux Tobie, portant sur les genoux un rouet à filer. Derrière elle, le vieil aveugle Tobie, conduit par un jeune homme, et portant un écrit.

36. De la part des tondeurs : Judith, tenant d'une main une épée et de l'autre la tête d'Holopherne; à côté d'elle marchait sa suivante Abra et à sa suite le prêtre Joachim avec d'autres prêtres. Puis s'avançait Ozias, prince du peuple d'Israël, suivi d'Achior. Des hommes et des femmes du peuple fermaient le groupe. Tous ces personnages, à l'exception de Judith et de la suivante, portaient des écrits (3).

37. De la part des corroyeurs « tissche-makers » : la belle Esther, épouse d'Assuérus, habillée en reine, deux demoiselles portaient la queue de sa robe. Venait ensuite le vieux Mardochée, montrant à Esther une lettre. Tous deux portaient un écrit. Derrière lui venaient des femmes en pleurs (4).

(1) Tob., c. 6.
(2) Dan., c. 13.
(3) Judith, c. 33, v. 12.
(4) Esth., c. 4-5.

Digitized by Google

38. De la part des ouvriers en marquetterie « legwerkers » : la mère des sept Machabées, ornée d'une couronne et tenant en main un écrit. Elle était suivie de ses sept fils et de leurs bourreaux (1).

Le reste du cortége n'était plus à la charge des métiers.

39. Un char de triomphe représentant la verge de Jessé ou l'arbre généalogique de la Vierge Marie.

40. Un char de triomphe sur lequel était représentée l'annonciation de la Vierge.

41. Un char de triomphe figurant l'étable de Bethléem avec la naissance du Christ.

42. Les trois Mages, assis chacun sur un chameau.

43. Sept grands chameaux montés par des enfants.

44. Un char de triomphe représentant l'ascension du Christ.

45. Un char de triomphe représentant la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte.

46. Un char de triomphe représentant l'assomption de la Vierge.

47. Un char de triomphe en forme de tour représentant le chœur des anges.

48. L'ordre des Capucins.

49. Les Carmes.

50. Les Augustins.

51. Les frères Mineurs.

52. Les Dominicains.

53. Les moines de l'abbaye de Sainte-Gertrude.

54. Ceux de l'abbaye de Parc.

55. Ceux de l'abbaye de Vlierbeek; chacune de ces abbayes avait des pages portant des coussins en velours sur lesquels s'agenouillaient les abbés pendant le temps qu'on donnait la bénédiction.

56. Les chanoines de Saint-Pierre.

57. Le clergé de Saint-Pierre, précédé des enfants de chœur portant chacun un drapeau.

(1) Mach., l. 2, p. 7.

Digitized by Google

58. Le Vénérable.

59. L'image miraculeuse de la Vierge portée par seize jeunes gens et précédée de quatre flambeaux et de quatre musiciens.

60. L'Université, composée des bedeaux, du recteur magnifique, des docteurs en théologie, en droit et en médecine, des régents des quatre pédagogies, des professeurs, etc.

61. Le cheval Bayard, monté par les quatre fils Aymon (1) « de vier Aymons-kinderen. » Il était orné des armoiries de ses maîtres, consistant en gueules, au chef de même et chargé de trois pals d'azur variés d'argent. Le manuscrit, dont M. Piot a tiré les détails de la procession, appelle le destrier « Voelbayaert, » et nous a transmis cette chanson flamande qui a plutôt trait à la kermesse de Louvain qu'aux fils Aymon :

SANCK OVER DE VIER AYMONS KINDEREN.

Compt al ter kermis wie ghy syt,
'T is nu al vreucht en al jolyt.
Die men in langen niet en sach
Syn hier vergeert op eenen dach.

Syt willecom nu alle ghelyck,
Heer, vrouw en knaep, arm ende ryck.
Wie dat zy zyn 't zy van wat staet
Wy en begeeren niemant quaet.

Maer wacht u wel tot elcken heer
Van die schouvaegers sonder leer,
En die daer lagen dach en nacht
Dat sy niet met en hebben bracht.

Hier mede sluyten wy ons liet,
Maer en vergeet d'accyse niet;

(1) On dit qu'en l'an 500, le duc de Brabant, Charles Nason (héritier d'Austrasius Brabon) avait une fille appelée Veraia, qui épousa Haymon, seigneur des Ardennes, et en eut quatre fils Renaud, Roger, Olivier et Adalard.

Digitized by Google

Weest dan vrolyck in 's Lovens pleyn,
God ter eeren en zyn Moeder reyn.

Un almanach de Louvain de 1754 dit que Bayard, orné des armoiries d'Hellyman, était monté par les quatre enfants Hellyman, suivis du roi Charles (Charlemagne) qui les combattait à cheval.

Devant Rosbeyaert, dansait un « Moeselaer » (jeune homme qui jette des fleurs et des herbes).

62. Charlemagne.

63. Le grand géant Hercule, monté sur un cheval noir, et suivi de ses deux domestiques.

64. La belle Megera, épouse du Géant, montait un cheval blanc et portait sur le poing gauche un faucon, derrière elle un singe faisait des cabrioles.

65. Un fils et une fille des Géants.

66. « Kinnebaba in den rollewagen. » C'était un enfant dans une roulette. Il marchait tantôt en avant tantôt à reculons.

67. La nourrice de l'enfant au berceau.

68. L'enfant au berceau.

69. Le grand éléphant monté par les quatre parties du monde.

70. Le grand serment.

71. Les arquebusiers, précédés d'un homme perché sur deux longues jambes de bois et portant un enfant sur le dos. Il représentait Saint-Christophe avec l'enfant Jésus. Il était accompagné de l'ermite Cucufas portant une lanterne. De petits diablotins traînaient des caissons et des canons qu'ils déchargeaient, lorsque le curé donnait la bénédiction.

72. Le serment de l'arc.

73. Le serment de Saint-Georges.

74. Le comte de Louvain avec toute sa suite à cheval.

75. Un char de triomphe avec la comtesse entourée des sept familles patriciennes et des Peetermans de Louvain.

Digitized by Google

76. Le magistrat composé des huit chef-doyens des drapiers avec leurs secrétaires et leurs concierges « knapen; » les deux concierges de la ville; les greffiers ou clercs du registre; les quatre receveurs; les six secrétaires de la ville; les deux pensionnaires; les dix-neuf jurés du conseil; les sept échevins; le maïeur avec sa « brak » (1) rouge marchait entre les deux bourgmestres; enfin les sergents du maïeur.

77. Le cortége était fermé par un grand dragon avec Sainte-Marguerite et Saint-George.

Cette manière de faire la procession fut en vogue jusqu'en 1681. Depuis il n'y eut plus que les serments avec Saint Christophe, Cucufas et les diables qui en fissent encore partie. L'université et les magistrats l'accompagnaient également.

Mais le 10 mai 1786 Joseph II ayant défendu sévèrement les processions avec des images et de la musique, ni les serments, ni les métiers ne purent plus mettre leurs costumes.

Lors de la révolution brabançonne on abandonna cette défense et la procession eut lieu comme depuis 1681, avec cette différence cependant que les concierges des serments portaient seuls des costumes à l'espagnole.

Pendant la révolution française et depuis 1795 il n'y eut plus aucune espèce de procession, et elle resta oubliée jusqu'en 1831.

Tous les objets, chars de triomphe, statues, etc., ont été vendus le 24 juillet 1779. La tête du géant qui passait pour un chef-d'œuvre fut conservée à l'hôtel de ville jusqu'au jour où les Jacobins la brûlèrent avec une partie des archives et des anciennes armures et bannières des serments. La tête de Megara existe encore (2).

Une procession également célèbre par les géants qui y figurent,

(1) Ornement en drap écarlate que le maïeur portait sur ses épaules, espèce d'écharpe.

(2) Piot, 15-23.

Digitized by Google

est celle qui sort le même jour à Wetteren dans la Flandre orientale.

A Saint-Nicolas, dans le pays de Waes, le premier dimanche de septembre les ouvriers des fabriques commencent une espèce de kermesse à laquelle ils consacrent tout ce qui reste d'argent dans leur grande caisse de prévoyance dont le compte annuel se rend vers la fin d'août.

Cette caisse commune a été fondée pour subvenir aux besoins des ouvriers et de leurs familles en cas de maladies ou de mort. Chaque ouvrier y contribue en proportion de ses gages et y paye, en outre, les amendes imposées pour toute infraction aux règlements qu'ils se sont donnés eux-mêmes.

S'il n'y a eu durant l'année que peu de maladies, l'encaisse suffit souvent pour fournir à toutes les dépenses qu'exigent huit jours d'amusement et des festivités.

---

8 septembre. — (*Agaricus campestris.*) Saint Bertin, abbé; saint Laurent-Justinien.

Saint Bertin, abbé de Sithiu, un des fondateurs de cette maison célèbre, qui porta depuis lors son nom, est patron de deux paroisses situées dans le diocèse de Bruges (1).

(1) B. M., p. 486.

Digitized by Google

6 septembre. — (*Apargia autumnalis.*) Saint Donatien ; Saint Zacharie.

A Namur, le mardi après le premier dimanche de septembre la confrérie de Notre-Dame de Hal se rend à l'église de Saint-Loup pour y prendre l'image de Notre-Dame de Hal et la reconduire processionnellement dans l'église paroissiale de Notre-Dame.

Cette confrérie, érigée dans l'église des Récollets, envoie tous les ans, une députation à Hal le vendredi qui précède le premier dimanche de septembre.

Avant le départ, on porte processionnellement l'image de Notre-Dame de Hal à l'église de Saint-Loup où elle reste jusqu'au retour des pèlerins. Avant la révolution la procession qui accompagnait jadis l'image se dirigeait d'abord vers l'église des Dominicains.

L'image était précédée d'un des plus beaux habits de la dite Vierge, porté en guise de gonfalon par une jeune personne parée avec le plus grand luxe à la mode régnante; à ses côtés étaient deux autres demoiselles tenant chacune un coin de cet habit pour qu'il parût étendu et bien déployé. Deux jeunes cavaliers, montés sur des chevaux de parade et portant chacun un étendard précédaient les jeunes filles; le reste du cortège était magnifique à l'avenant.

On entrait dans l'église des Dominicains pour y déposer l'image de la Vierge; puis les jeunes filles montaient en voiture avec deux Pères Récollets, pour se rendre à Hal.

Le dimanche la procession de Namur étaient reçue en cérémonie par le clergé de Hal qui la conduisait à l'église de Notre-Dame, où l'on faisait offrande de l'habit à la Vierge, en se rédimant tout de suite après par une aumône; l'un des Récollets de Namur faisait ensuite un sermon. Après la cérémonie on retournait à Namur, où le cortège se formait de nouveau depuis les Dominicains jusqu'aux Récollets.

Digitized by Google

7 septembre. — (*Aster solidaginoides*). Saint Cloud; saint Hilduard; saint Madelbert; sainte Reine; veille de la Nativité de Notre-Dame; instituée vers 722 par Grégoire II.

Saint Cloud, que l'on invoque contre les clous, est à Liége et en quelques autres villes le patron des couteliers (1).

Saint Hilduard, exilé par les intrigues d'une faction puissante de son diocèse, situé en France, se réfugia à Rome, et y reçut de saint Pierre dans une révélation l'ordre d'évangéliser les cantons encore idolâtres de la Flandre. Il n'hésita point à accepter cette mission et partit en 733 pour la Flandre avec deux disciples. On lui indiqua non loin des bords de l'Escaut le canton où se trouvait déjà le village de Ticlivinum qu'on nomme aujourd'hui Dickelvenne, comme entièrement payen ; après des peines infinies ce saint apôtre convertit le seigneur et tous les habitants de cette partie du comté d'Alost. Le seigneur, d'après le conseil du saint évêque, fonda un monastère, où il prit l'habit religieux et où il vécut depuis lors dans toutes les austérités de la pénitence. Saint Hilduard gouverna lui-même jusqu'à sa mort ce monastère (2).

Il bâtit dans le voisinage un couvent de femmes, dont il confia la direction à sainte Christine. Bien que sa fête soit marquée au 29 décembre, on la célèbre dans le diocèse de Gand le 7 septembre, jour de la translation de ses reliques à Termonde, où le saint évêque devint patron secondaire du chapitre de Notre-Dame (3).

La chambre de rhétorique « de Leeuwerck, » l'alouette, à Ter-

(1) Salgues, I, 154.

(2) Le couvent fut transféré, dans le douzième siècle, à Grammont, où il prit plus tard le nom d'abbaye de Saint-Adrien.

(3) De Smet, M. d. M., p. 320-2; De Smet, p. 101-2.

Digitized by Google

monde, qui honorait saint Hilduard comme son patron, chômait sa fête très-solennellement. Cette association, dont les chartes ont été perdues à l'époque des troubles, prétendait tirer son origine de l'ancien serment des escrimeurs (Schermers-gilde) qui avait été supprimé (1).

En Brabant et dans le pays de Limbourg on considère saint Hilduard comme le patron des noyers. C'est pourquoi on aime d'abattre les noix pendant la semaine qui précède ou qui suit le jour de sa fête (2).

Saint Madelbert est très-vénéré à Celles, village du doyenné de Waremme dans le diocèse de Liége, dont l'église paroissiale lui est consacrée.

Sainte Reine, dont le nom était autrefois écrit et prononcé « sainte Rogne, » est invoquée contre la rogne (3).

A Louvain, la célèbre Université, dont l'érection fut autorisée par un bref du pape Martin V, en date du 9 décembre 1425, fête l'anniversaire de son installation solennelle qui eut lieu le 7 septembre, l'an 1426. Cette docte académie qui a toujours compté de grands savants au nombre de ses professeurs, s'est illustrée de tout temps par la multitude de sommités littéraires qui y ont puisé leur science. Chaque nouveau docteur, immédiatement après sa promotion, devait aller déposer ses hommages au pied de la Vierge dans la collégiale de saint Pierre ; cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui, ainsi que l'ancien serment conçu en ces termes : « Je promets aussi de défendre de tout mon pouvoir le culte et l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, patronne de cette Université (4). »

(1) Maestertius, p. 38.
(2) Coremans, p. 87.
(3) D. d. O. I., 428.
(4) B. M., p. 188.

Digitized by Google

8 septembre. — (*Aster amellus.*) Fête de la Nativité de la Vierge.

A part la Nativité de saint Jean-Baptiste, l'Église ne célèbre que celle de Jésus-Christ et celle de sa mère, le nom de « Natalices » ou « nativité » (*Natalitio sanctorum*) donné à la fête des saints désigne ordinairement le jour de leur mort.

Ce ne fut que vers la fin du septième siècle que le pape Sergius I, étendit à toute l'église catholique la fête de la Nativité de la Vierge qui se célébrait déjà depuis trois siècles dans l'Anjou.

Parmi le grand nombre de sanctuaires de Marie pour qui ce jour est la fête principale de l'année, il faut citer Notre-Dame dite « Ara lunæ, » inaugurée à Arlon, en 1654, dans l'église des Capucins (1); Notre-Dame de la Potterie à Bruges, où se vénère la plus ancienne image miraculeuse de la ville, le premier miracle s'étant opéré en 1009 (2); Notre-dame de Deynsbeke, près de Sotteghem, dont nous aurons encore l'occasion de parler; Notre-Dame au Cerisier à Edelaer (3); enfin Notre-Dame de Nazareth, à deux lieues et demie de Gand, où le concours des pèlerins, surtout pendant la quinzaine solennelle qui commençait le 8 septembre, était autrefois si grand qu'il pouvait être comparé à celui que l'on remarque à Hal dans les plus grandes solennités (4).

A Bruxelles, la confrérie de la « Vierge de Lorette, » érigée canoniquement en 1648, et dont personne ne pouvait être membre, à moins d'avoir fait le voyage de Lorette, faisait autrefois, le jour de la Nativité de la Vierge, une procession dans laquelle les confrères

(1) De Reume, p. 18-20.

(2) De Smet, M. d. M., p. 144-146.

(3) V. 7 mai.

(4) De Reume, p. 14-17.

Digitized by Google

portaient en main une petite bannière en papier avec l'effigie de la chapelle de Lorette (1).

Une autre confrérie de la même ville, érigée à l'église de Saint-Nicolas sous le titre de Notre-Dame de la Paix, célèbre le même jour sa fête principale.

Dans la chapelle dite « au Bois » ou « la Maison Haute » (de Capelle in den bosch genaemt het Hooghuys), près de Wolverthem en Brabant on célèbre l'installation de l'image miraculeuse de la Vierge. Un chien auquel cette petite statue était jadis attachée, parut vers l'an 1682 entouré de lumière. L'événement fit du bruit, un grand concours de monde afflua vers cet endroit; des miracles s'y opérèrent et bientôt, avec le produit des offrandes des pèlerins, on put y bâtir une chapelle, le 2 juillet 1695, la statuette de la Vierge fut portée processionnellement de l'église de Wolverthem dans la chapelle qui n'était pas encore achevée. Lors des troubles de la guerre elle fut replacée dans l'église paroissiale; on ne l'installa définitivement dans la chapelle, qui était alors couverte, que le jour de la Nativité de Notre-Dame.

Les petites bannières et les jetons distribués aux fidèles devaient porter d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre celle de saint Norbert. (Sentence datée du 12 mars 1700) (2).

A Hollebeke on célèbre avec beaucoup de solennité la neuvaine de la Nativité de Notre-Dame.

L'image miraculeuse de la Vierge fut d'abord, comme beaucoup d'autres, attachée à un arbre de la forêt voisine de la paroisse : elle était connue comme la protectrice de tous ceux qui venaient lui exposer leurs besoins.

Vers le commencement du dix-septième siècle, on y construisit une chapelle et on pratiqua dans le bois un chemin assez large pour

(1) Schayes, p. 205; De Reume, p. 320-1.
(2) H. d. E. d. B., t. II, 322-3.

Digitized by Google

qu'on pût porter la sainte image dans la procession annuelle, qui avait lieu le jour de la Nativité.

Les nombreuses bénédictions qu'on y obtenait par l'intercession de Marie augmentèrent de jour en jour la dévotion des fidèles; en 1630, on bâtit près de la chapelle une église paroissiale sous le nom même de la Nativité de Notre-Dame.

Les chapelles de Hollebeke, de Linzelles et de Dadizeele, paroisses qui sont distantes de trois lieues l'une de l'autre, étaient également fréquentées par les pèlerins; le peuple, qui les visitait alternativement, appelait ce triple pèlerinage la dévotion des trois Maries.

Sous le règne de Joseph II, la chapelle de la Vierge, à Hollebeke, fut annexée à l'église; mais la dévotion des fidèles ne s'affaiblit point. Les parents y implorent particulièrement le secours de Marie pour les enfants qui souffrent par suite d'hernies ou de maladies intestinales (1).

A Lebbeke, près de Termonde, a lieu une procession solennelle où l'on porte la statue de Notre-Dame; les habitants les plus considérables de la ville de Termonde se disputent l'honneur d'être parmi les porteurs. Après le grand jubilé, célébré en 1767, on institua une neuvaine qui commence le 8, et finit le 17 septembre.

C'était à l'occasion de cette procession que la chambre de rhétorique qui existait jadis à Lebbeke, représentait presqu'annuellement différentes pièces ou « spelen » en vers, soit à cheval soit sur des tréteaux (2).

A Lombeek-Notre-Dame, commune située à trois lieues et demie de Bruxelles et qui doit son nom à une statue miraculeuse de la Vierge, honorée dans l'église paroissiale, la fête de la Nativité attire de nombreux pèlerins.

(1) De Smet, M. d. M , p. 322-324.

(2) De Smet, p. 19-30; O.-L.-V. van Lebbeke by Dendermonde, t' Antwerpen; Maestertius, p. 128.

Digitized by Google

Cette statue est aussi célèbre par son antiquité que par ses miracles. La tradition assure que la Vierge traça elle-même le plan de l'église où son image est honorée; et que Jean de Lombeek ayant formé le dessein de faire construire ce sanctuaire, mais ne sachant où prendre les matériaux nécessaires, trouva sur l'indication de Marie une carrière qui se referma aussitôt après l'achèvement de l'édifice,

Pendant les guerres, ajoute la légende, la statue vénérée fut transportée à Hal, et à cette occasion les habitants de cette ville obtinrent, que leur procession précéderait celle de Lombeek, dont l'époque fut fixée au 8 septembre; ils promirent en retour qu'ils donneraient tous les ans une robe à la statue de Notre-Dame de Lombeek (1).

A Gand c'est surtout au sanctuaire de Notre-Dame aux Rayons ou de la Couronne d'Étoiles (O.-L.-V. ter Radien ou van het Sterren Kransken) que l'on trouve pendant l'octave de la Nativité de la Vierge la plus grande affluence de pèlerins.

La confrérie qui possède l'image miraculeuse honorée sous le nom de Notre-Dame aux Rayons, est sans doute la plus ancienne de toutes les associations pieuses qui ont été érigées sous ce nom dans les deux Flandres. Elle existe depuis le commencement du treizième siècle dans la magnifique cathédrale de Gand, qui n'était alors que l'église paroissiale de Saint Jean-Baptiste; plusieurs indulgences tant plénières que partielles, lui ont été accordées (2).

A Malines, la célèbre confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs avait autrefois l'habitude de donner tous les ans le jour de la naissance de Marie un banquet fraternel.

Dix proviseurs devaient seuls servir à table. La salle était décorée d'une statue de la Vierge, devant laquelle, après le repas, on chantait

(1) De Reume, p. 48-51 ; H d. E d. B , t. I, 266-272.

(2) De Smet, M d. M., p. 258-9.

Digitized by Google

en fléchissant le genou le « Salve Regina ». Cet antiphone fini, le président de la confrérie congédiait les confrères en disant : « Ite domi fratres; satis haustum est. Ite sodales! » (Allez-vous-en, mes frères; on a assez bu; allez-vous-en, convives) (1).

A Mons, la confrérie érigée au quinzième siècle dans l'église de Saint Nicolas-en-Havré sous l'invocation de Notre-Dame du Mont-Serrat, célébrait son jour de fête, fixé à la Nativité, par une procession solennelle, suivie d'une octave en l'honneur de la Vierge (2).

A Montenaeken, commune de la province de Liége, la petite chapelle de Steps, aujourd'hui presque ruinée attirait anciennement, le 8 septembre, un immense concours de fidèles. On s'y rendait pour y invoquer l'intercession de « Notre-Dame de Steps » ou « de Montenaeken », dont la statue fut transportée, en 1467, dans l'église cathédrale de Liége. C'était à cette image miraculeuse que les Liégeois attribuaient la victoire éclatante qu'ils remportèrent, en 1213, au milieu de la plaine où s'élève le sanctuaire antique dédié à Notre-Dame de la Nativité » (3).

A Namur, la collégiale de Notre-Dame avait anciennement, en ce jour, une grande fête avec exposition de reliques.

Parmi les sanctuaires du Pays de Waes celui de Nieukerke est le plus fréquenté pendant l'octave de la Nativité.

L'image miraculeuse qu'on y vénère est communément appelée l'image de Notre-Dame au Bois, ou « O. L. V. ten Bossche, » apparemment parce qu'elle a d'abord été attachée à quelque arbre.

La chapelle où elle fut placée postérieurement, paraît avoir été antérieure à la paroisse même, qui ne fut érigée que vers la fin du treizième siècle : elle exista jusqu'à l'invasion française. Depuis, la sainte image repose dans l'église paroissiale, dédiée elle-même à la

(1) Van Alkemade, t. II, 16.
(2) De Reume, p. 386-7.
(3) De Reume, p. 354-5.

Digitized by Google

Mère de Dieu ; rarement il se passe une semaine sans que beaucoup de pèlerins y viennent implorer le secours de Marie.

Un autre sanctuaire très-célèbre de la Vierge que le Pays de Waes possédait au moyen-âge n'existe plus. Il était situé dans les environs de Kieldrecht près d'un lieu, d'abord sauvage et inculte, nommé Hulsterloo, d'où lui vint le nom de Notre-Dame d'Hulsterloo. Si l'on en croit une tradition, l'image miraculeuse qu'on y vénérait, avait d'abord été honorée à Arras ; mais comme les habitants avaient entièrement négligé son culte, elle avait été transportée par les anges à cette extrémité du Pays de Waes. Les comtes de Flandre ayant donné le domaine à l'abbaye de Tronchiennes, celle-ci y fit bâtir un prieuré et le pèlerinage d'Hulsterloo devint de plus en plus fameux. Mais le prieuré et le sanctuaire furent dévastés par les iconoclastes, et ni l'un ni l'autre ne se releva de ses ruines (1).

A Sotteghem se fait, l'un des jours de l'octave de la Nativité de Notre-Dame, une procession solennelle en mémoire de l'épidémie dont la ville eut à souffrir, en 1742, et dont elle fut délivrée par l'intercession de Notre-Dame de Deynsbeke.

Cette statue, faite d'après la tradition d'un fragment de la Vierge d'Afflighem, brisée par les iconoclastes, se vénère depuis 1750 sous le nom de « Consolatrice des affligés » à l'église de Deynsbeke, près de Sotteghem ; elle est particulièrement invoquée contre les fièvres malignes et les maladies épidémiques.

Une confrérie a été érigée en son honneur ; les membres jouissent de grandes indulgences accordées en 1753, par le pape Benoît XIV (2).

A Tongerloo, dans la plus connue des abbayes Norbertines en Belgique, abbaye qui fut érigée en l'honneur de la Vierge, vers 1130, par Gilbert, riche propriétaire de la Taxandrie ; avait lieu le

(1) De Smet, M. d. M., p. 280-282.
(2) De Reume, p. 175-6.

Digitized by Google

même jour une procession magnifique qui attirait jadis toute la population des environs (1).

A Vilvorde se faisait en ce jour la grande procession ou l'ommegang de la ville.

---

9 septembre. — (*Solidago canadensis.*) Saint Omer; saint Adrien; saint Pierre Claver; saint Gorgone.

Le 9 septembre, la population de Marche-lez-Écaussines se rend encore annuellement en procession à Familleureux, où le clergé célèbre une messe d'actions de grâce en mémoire d'une peste dont les habitants furent délivrés par l'intercession de la Vierge; la statue de Marie est portée dans la procession.

Cette statue de Familleureux est vénérée sous le nom de Notre-Dame de Miséricorde, en souvenir sans doute de la légende suivante, dont un tableau sculpté, dans l'église de la commune retrace le souvenir.

La commune de Familleureux, qui fait partie du canton de Seneffe et de l'arrondissement de Charleroi, porta d'abord le nom de Reux, mais depuis qu'en 1244 Nicolas de Familleur était seigneur de Reux, on ne la désigna plus autrement que sous le nom de Familleureux. Or, un des seigneurs de ce village, Wautier de Bousies, dit Fier-à-Bras de Vertaing, avait organisé dans ses domaines des réjouissances et des jeux publics auxquels il avait invité les habitants des localités environnantes. Au milieu de la fête les hommes de Houdeng insultèrent le seigneur, qui les régalait. Dans sa colère Fier-à-Bras résolut de tirer une vengeance éclatante de

(1) B. M., p. 487.

Digitized by Google

cette insulte, et fit tout disposer pour une expédition contre le village de Houdeng, dont il voulait exterminer les habitants.

De leur côté les coupables prévoyant le châtiment qui leur était réservé, se rendirent à Famillеureux pour implorer leur grâce. Lorsque Fier-à-Bras apprit qu'ils étaient devant la porte du château, dont ils sollicitaient humblement l'entrée, il saisit ses armes, et, suivi de son fidèle lévrier il marcha contre les malheureux habitants de Houdeng. Déjà malgré leurs supplications et leurs cris il avait tué ceux qui se trouvaient à sa portée quand tout-à-coup l'image de la Vierge se dressa devant lui et le sépara de ceux qu'il voulait frapper. A cette vue, Fier-à-Bras, dont le casque venait d'être enlevé par une main invisible, sentit sa colère se dissiper et un besoin de pardon succéda à son désir de vengeance.

Le tableau qui perpétue cette scène, était fixé jadis non loin de la tribune du seigneur de la localité; il est maintenant placé à gauche de l'autel de la Vierge. Une inscription en caractères gothiques qui se lit sous le tableau, dit :

C'est il rememorance del offence que ceulx de Houdaing avaient fait a Mons. Fierabras de Vertaing en cette ville et maison du Famillеuroels.

L'ancienne église était bâtie près de la ferme de Courrières, et relevait de l'abbaye de Bonne-Espérance; mais en 1512 on supprima l'antique édifice et on érigea en église la chapelle construite près du château et dédiée à Notre-Dame de Famillеureux, dont le culte s'étendait de jour en jour. C'était surtout dans des maladies contagieuses, que le concours des dévots augmentait au sanctuaire de Famillеureux; les miracles nombreux, qui s'opéraient, dit-on, dans cette chapelle, en firent un lieu de pélèrinage très-fréquenté.

La confrérie de la Vierge établie à Famillеureux, est très-ancienne et très-nombreuse. Dans un registre de 1685 on trouve une longue nomenclature des villages qui y étaient aggrégés et dont les

Digitized by Google

habitants faisaient le pèlerinage de Famillereux les jours de fête de la Vierge.

On montre encore incrustée à l'intérieur de la chapelle de la Vierge dans l'église de Marche-lez-Écaussines une pierre sculptée représentant le pèlerinage à N.-D. de Famillereux (1).

A Meerbeek près de Ninove on célèbre ce jour-là la fête des saintes None et Celse, vierges qui reposent avec sainte Berlinde dans l'église de ce village (2).

« Sint Omaers putteken, » le petit puits de saint Omer est encore aujourd'hui le but de nombreux pèlerinages. Un noble seigneur Adelfried (dont la commune d'Alveringhe, anciennement « Adelfridingahem, » la villa d'Adelfried, emprunta son nom) et les premiers fidèles des environs de Furnes y furent baptisés par saint Omer, évêque de Thérouane et missionnaire à Furnes, en 663. Le jour où selon la tradition cette conversion eut lieu, le clergé d'Alveringhen vient bénir les eaux de la fontaine, et chaque famille emporte de cette eau pour en distribuer à ses malades, à son bétail et pour en arroser sa maison (3).

Dans les environs de Tongres et de Maeseyck, tout le monde va le jour après la Nativité de la Vierge à la rencontre des pèlerins qui reviennent de Kevelaer. Les enfants, à pied ou portés sur les bras de leurs mères, ont chacun à la main un grand cierge allumé et bien décoré, qui est donné en offrande à l'église. A son tour le curé invite tous les enfants à une petite fête qui a toujours lieu le jeudi suivant; on leur sert d'abord du café avec du biscuit anisé ou « krombroodjen, puis du riz au lait ou « rystpap » qu'ils mangent en se servant de cuillers en argent comme les anges au paradis, selon la croyance populaire.

(1) De Reume, p. 123-6.

(2) Gazet, p. 328.

(3) A. d. l. S. d'E. de Bruges, 1850, p. 200; H. Vandevelde, p. 24.

Digitized by Google

10 septembre. —(*Crocus autumnalis.*) Saint-Nicolas de Tolentino.

A Gand on mange pour se préserver de la fièvre des petits pains bénits appelés « sint Niklaes van Tolentino broodjen, » pains de saint Nicolas de Tolentino. On en porte même sur soi pour se préserver des sortilèges et surtout des « maren » (1).

Le troisième samedi avant la saint Michel s'appelle « Gulden zaterdag, » samedi d'or (2).

Le samedi, avant le jour du nom de Marie, une grande partie des habitants de Bruxelles illuminaient autrefois leurs maisons. L'église du Sablon restait ouverte depuis sept jusqu'à onze heures du soir, et attirait une foule de monde. L'archevêque de Malines, eu égard aux abus qui résultaient de cette dernière coutume, la supprima en 1768. Depuis lors les habitants de Bruxelles cessèrent d'illuminer leurs maisons; il n'y eut guère que les bouchers qui continuèrent opiniâtrément à illuminer la boucherie avec des lanternes de papier ornées de figures grotesques (3).

(1) Les « maren » (en anglais « nightmare »; en français « cauchemar »; en allemand « mähre, alp »; en polonais « mora »; en tchèque « můra »), sont très-redoutés des populations flamandes. Elles se jettent sur l'homme endormi et cherchent à l'étouffer. On a soin en Flandre de ne pas placer ses sabots de travers devant le lit avant de se coucher, de crainte d'être monté « bereden » par la « mare. »

(2) Coremans, p. 68.

(3) Schayes, p. 205.

Digitized by Google

11 septembre. — (*Colchicum variegatum*). Saint Emilien; saints Prote et Hyacinthe; sainte Vindicienne.

Le dimanche qui suit la fête de la Nativité de Notre-Dame, l'église célèbre celle du « Saint nom de Marie (1). »

Le second dimanche de septembre, la confrérie de Notre-Dame de Hal ou « des Paradyzes » (du paradis), à Hal dont le pape Eugène IV confirma l'érection en 1432 et que plusieurs autres pontifes ont favorisée de diverses indulgences, célèbre sa fête par une messe solennelle suivie d'une procession, dans laquelle on porte l'image miraculeuse de Notre-Dame; puis les membres se réunissent dans un repas dont les plats sont prescrits par les statuts.

Le dimanche après la Nativité de la Vierge est le jour de fête de Wavre-Sainte-Catherine près de Malines, où l'image miraculeuse de Notre-Dame attire chaque année un grand concours de fidèles.

Ce n'est qu'en 1739 que commença la dévotion à cette statuette qui était fixée à un arbre, dans un endroit dit « de Dry Roeden, » les Trois Verges. On l'invoquait contre les fièvres avec tant de zèle, qu'en l'année 1749, le montant des offrandes dépassait 450 florins. En 1747, le fermier Jean Janssens obtint l'autorisation de bâtir, pour cette image de la Vierge, une chapelle, où les novices du couvent des Jésuites de Malines enseignaient autrefois le catéchisme (2).

Le même jour a lieu une procession solennelle au « Bois-Seigneur-Isaac » en souvenir d'un miracle qui s'y opéra le 5 juin 1405 (3).

(1) Historie van O.-L.-V. van Halle, p. 58-9.

(2) H. d. E. d. B., t. II, 669-670.

(3) Histoire originelle du Saint-Sang de Miracle arrivée au Bois-Seigneur-Isaac, par J. Bernard. Bruxelles, 1789.

Digitized by Google

12 septembre. — (*Passiflora peltata.*) Saint Guy ou Guidon ; saint Quirice.

Saint Quirice, enfant qui souffrit le martyre avec sa mère sainte Julitte, est patron de Seneffe, dans l'évêché de Tournay ; saint Guidon est très-vénéré en Brabant.

Il naquit vers l'an 950 à Berchem-Sainte-Agathe, suivant quelques-uns, à Anderlecht suivant l'opinion la plus répandue. D'après une tradition accréditée parmi les vieillards, il y a deux siècles, il vit le jour dans une maison située près du couvent des Minimes, et appelée : « Sinte-Wyen gelege, » dont la porte avait toujours été décorée de sa statue en pierre.

La pauvreté de sa famille força Guidon à s'engager au service d'un laboureur. Il partageait avec ses parents le produit de son travail, et le temps que d'autres passaient dans le repos, il l'employait à élever son âme vers Dieu. Un jour qu'il avait quitté sa charrue pour se mettre en prières, un ange vint prendre sa place. Le maître du saint, au comble de l'admiration, vit bientôt s'opérer d'autres prodiges. Guidon ramasse de la terre, et sous ses doigts cette terre se change en pain ; son bâton lui échappe des mains, se fixe dans le sol, se couvre à l'instant de feuilles et devient un chêne immense ; le chêne de saint Guidon (Sinte-Wyden-Eik) a été abattu en 1633, parce qu'il mourait de vieillesse, et remplacé par un autre arbre qui existe encore sur le bord du chemin d'Anderlecht à Itterbeek.

Devenu homme, Guidon conçut le projet de fuir le monde. Il erra longtemps avant de trouver un lieu où il pût vivre dans la solitude. Arrivé au hameau de Laeken, il consentit, à la prière du prêtre du lieu, à y rester comme sacristain. Il se dévoua tout entier à ses nouvelles fonctions ; grâce à ses soins, l'autel était toujours paré de fleurs, l'église resplendissante de propreté, bien qu'il ne se relâchât

Digitized by Google

en rien de sa première austérité. Mais ni ses veilles, ni ses jeûnes, ni son inépuisable charité ne le mirent à l'abri des pièges du tentateur.

Un marchand qui habitait «le château voisin, appelé Bruxelles, » sut lui persuader d'employer dans le commerce son petit pécule, en lui représentant que, devenu plus riche, il pourrait donner plus largement aux pauvres. Mais le ciel ne favorisa pas les deux associés. Le bateau qui portait leurs marchandises s'abima dans la Senne, et Guidon, qui, au grand étonnement de tous, avait voulu accompagner l'équipage, revint dépouillé et repentant. Peu de temps après, il partit pour visiter la Terre-Sainte.

A Rome, il rencontra le doyen d'Anderlecht, Wonedulphe, qui le connaissait de réputation, mais à qui sa longue barbe, ses traits altérés par la fatigue et la faim, le rendirent d'abord méconnaissable. Ils se revirent avec joie, et partirent ensemble pour Jérusalem. Pendant le retour le doyen mourut, et de nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau. Déjà, avant son départ, Wonedulphe avait mérité les faveurs du ciel; un jour selon la tradition, ses serviteurs, en allant ensemencer un champ, le virent couvert d'épis et de fleurs. Le lieu, situé dans la plaine de Scheut, près du chemin dit « des mendiants, » conserva le nom de « champ de miracle, » « den akker van mirakel en het mirakuleus bunder. » Au seizième siècle, on le citait pour son extrême fertilité, et les passants se plaisaient à y arracher des épis. Quelques personnes prétendaient que c'était là que des anges avaient aidé Guidon dans son travail. C'est pourquoi on l'appelait aussi « le bonnier de Saint-Guidon, Sinter-Wyden-bunder. ager Sancti Guidonis. »

L'empressement que Guidon mit à regagner le Brabant épuisa ses forces, auxquelles un flux de sang porta une nouvelle atteinte. Il arriva à Anderlecht presque sans vie, après une absence de sept années. Accueilli dans une pauvre chaumière, il raconta les incidents de son voyage, entre autres les derniers moments de Wone-

Digitized by Google

dulphe. A la nouvelle des récits du pèlerin, les clercs ou chanoines accoururent auprès de lui, et le vicaire ou vice-doyen ne douta plus de sa bonne foi, lorsque saint Guidon lui eut montré l'anneau de Wonedulphe. On s'empressa de porter le malade au monastère, mais aucun soin ne put le sauver; il mourut le 12 septembre 1012. Au moment où il quittait la terre, une lumière éclatante entoura tout-à-coup le moribond et une voix venant du ciel prononça ces paroles : « Que notre bien-aimé vienne partager la couronne de la béatitude éternelle, puisqu'il a conservé la foi. » Aussitôt on accourut, mais il était trop tard, Guidon venait de rendre l'âme.

Dans l'ancien monastère, qui servit depuis d'habitation au doyen, on montrait encore au dix-septième siècle la chambre où le saint avait expiré.

L'oubli ne tarda pas à effacer l'éclat que la sainte vie du pauvre paysan avait répandu sur ses derniers moments. Sa tombe cessa d'être respectée; mais un jour, un cheval, qui l'avait heurtée de son sabot, fut frappé de mort à l'instant. Onulphe, le seigneur du village, voyant dans cet événement une marque de la colère divine, fit entourer d'une haie la sépulture du saint. Les deux serfs qu'il avait chargés de ce travail, se prirent à rire et s'écrièrent : « Voilà un bel ouvrage; emprisonner un vieillard mort depuis longtemps. Craint-on qu'il ne veuille s'enfuir? » Une mort subite les punit de cette parole inconsidérée.

Alors la dévotion recommença. En 1054, on éleva sur le tombeau de saint Guidon, et contre les murs de l'église, un oratoire dédié à la Vierge. Mais les murs de l'église menaçant de s'écrouler, les habitants d'Anderlecht, de concert avec le clergé du lieu, résolurent d'en bâtir une plus grande. Pour exécuter ce projet il fallait détruire l'oratoire. Ne sachant où placer les ossements de Guidon, on s'adressa à l'évêque de Cambrai, Gérard, qui ordonna de les déposer « au milieu de l'église, dans un lieu décemment orné » jusqu'à ce que le bâtiment fût entièrement reconstruit. Après un jeûne solennel de

Digitized by Google

trois jours, on exhuma les restes vénérés, et on les lava dans une fontaine qui conserva depuis des propriétés surnaturelles. Elle sortait de terre à l'endroit qu'occupe le centre de l'église actuelle, et où on plaça plus tard le tombeau du saint, avec l'inscription suivante : « Hic confessoris Sancti jacet unda Guidonis — quâ fuit ablatus a praesule canonisatus. » Aujourd'hui la « source de Saint-Guidon » (Sinte-Wydens borre) jaillit à mi-côte du versant septentrional du plateau d'Anderlecht au lieu dit « den Weldenberch. » On y lit sur un pierre bleue : Sanctus Guido. — O(ra). P(ro). N(obis). 1786.

De nombreux dévots, transformés en ouvriers infatigables, aidèrent à la construction du nouveau temple. Parmi eux il y en eut un, nommé Tancrade, qui recouvra la vue par l'intercession du bienheureux. A peine guéri, il se hâta de regagner son lieu natal, au-delà de la Dendre, « sans avoir demandé au saint l'autorisation de partir, ni reçu la bénédiction des clercs. » Il redevint aussitôt aveugle, mais ayant visité une seconde fois le sanctuaire d'Anderlecht, il revit la lumière, et prouva sa reconnaissance en travaillant toute sa vie à l'achèvement de l'église. Cette grande entreprise terminée, l'évêque Odard ou Odon procéda, le 24 juin 1112, à l'élévation des restes de Guidon, que l'église a mis au rang des bienheureux et que les campagnards regardent comme le patron de leurs écuries et de leurs étables.

---

13 septembre. — (*Crocus sativus.*) Saint Amat ; saint Maurille; saint Frédéric ; saint Materne.

Saint Frédéric est le patron de Vlierzele, paroisse du doyenné d'Alost dans l'évêché de Gand, dont il fut le curé.

(1) H. d. E. d. B., t. I, p. 17-21.

Digitized by Google

Saint Materne, que trois paroisses de l'évêché de Namur honorent comme patron, et dont la fête se célèbre communément le 14 de ce mois, est le premier apôtre des Dinantois et le fondateur d'un très-grand nombre de sanctuaires. Ce fut lui qui modela de ses propres mains la fameuse statue de la Vierge à Walcourt et fit bâtir les églises ou oratoires sous l'invocation de Notre-Dame à Ciney, à Dinant, à Huy, à Namur, à Tongres, etc.

Néanmoins, on ne sait pas encore exactement l'époque de son apostolat. Quelques auteurs le font disciple de saint Pierre et fils de la veuve de Naïm, d'autres assurent qu'il vivait au commencement du deuxième siècle, enfin une troisième opinion, accréditée par les Bollandistes reporte les travaux évangéliques de saint Materne au commencement du quatrième siècle et prétend que ce saint évêque de Tongres mourut en 328.

La fête qui se célébrait à la collégiale de Namur en l'honneur du fondateur de cette première église de la ville attirait autrefois, le 14 septembre de chaque année, un grand concours de pèlerins qui y affluaient de tous côtés pour visiter l'église souterraine connue sous le nom de« Grotte de Saint-Materne,»où était conservé l'ancien autel consacré par le saint lui-même.

---

14 septembre. — (*Passiflora coerulea.*) Saint Materne; Fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

Cette fête « H. Kruisverheffing, » fut établie en mémoire d'un événement historique.

La vraie croix avait été enlevée par les Persans dans le temple de Jérusalem, elle leur fut reprise en 628 et replacée l'année sui-

Digitized by Google

vante par l'empereur Héraclius dans l'église de la Résurrection.

Dès l'an 1092, Tournai célèbre en ce jour, par une procession solennelle, la délivrance d'une affreuse maladie appelée feu ardent, qui cessa par l'entremise de la Vierge (1).

Instituée par l'évêque Radbod II, cette procession devint si célèbre que souvent elle était suivie de plus de cent mille étrangers de tout âge et des deux sexes, et qu'on faisait trois processions le même jour : à minuit, à quatre heures du matin pour ceux de Gand, et à sept heures. Philippe de Valois (VI) ordonna en 1330 que « ceux qui y assisteraient pendant neuf jours, ne pourraient être arrêtés, ni molestés en personne, ni en biens. »

La veille de la procession, la Confrérie des Damoiseaux (2), composée de jeunes gens des premières familles bourgeoises, et suivie du corps des doyens, en manteaux noirs et rabats, se mettait en marche vers quatre heures de l'après-midi, pour aller à la cathé-

(1) Cornet, p. 156.

(2) Les damoiseaux de la Confrérie de Notre-Dame relevaient « la fierte » qu'ils portaient à la procession, d'une belle et riche couverture qu'ils renouvelaient chaque année et qu'ils laissaient à MM. du chapitre. Mais ce don annuel devenant trop onéreux, ils entreprirent, du consentement avec le chapitre, en 1510, de faire fabriquer une couverture en images d'argent qui servirait toujours. Chacun donna une image de son patron en argent massif, dont on couvrit la fierte. — Cette riche enveloppe dura jusqu'à la première invasion des Français en Belgique.

Les damoiseaux, dont la compagnie qui était dans l'origine de soixante-dix hommes fut réduite à soixante, et qui ne manquaient jamais d'assister tous à la procession, étaient très-soigneux sur le chapitre de leur toilette qui consistait en robes de drap brodé, blanches, violettes, vertes, écarlates, rayées, semées de fleurs de soie ou d'autres ornements. Tous les dix ans ils renouvelaient leur costume et adoptaient une couleur quelconque avec des broderies différentes, tantôt en soie, tantôt en or ou en argent.

Lorsqu'ils marchaient en corps ils portaient toujours une verge blanche et un chaperon de roses ou d'autres fleurs ; chacun devait avoir une médaille de N.-D., représentant un soleil passant sur la lune, toute d'or, du poids d'une once.

Digitized by Google

drale rendre hommage à la Vierge, dans la chapelle de la Croisée ; ils allaient tous en ordre baiser la sainte vraie croix que MM. du chapitre y déposaient dans un reliquaire d'argent. Ils y faisaient chacun une offrande qu'ils tiraient d'une petite bourse de soie cramoisie suspendue par un ruban à la boutonnière de leur habit.

Des quatre compagnies bourgeoises, celle des canonniers (1) avait seule l'honneur de prendre part à la cérémonie ; chacun d'eux venait en son rang baiser la croix et faire son offrande. Après quoi le cortège se rendait dans le même ordre à l'Hôtel-de-Ville.

Le lendemain, après les trois processions, on faisait le « Deposuit » (2) et on se livrait au plaisir de la table (3).

(1) Lorsque le 24 août 1566, Reubs à la tête de quatre cents gueux entra dans l'église de Notre-Dame pendant qu'on chantait les matines, ce furent les canonniers seuls qui par leur bravoure sauvèrent l'église et chassèrent les gueux hors de la ville. En récompense le chapitre gratifia cette compagnie d'un présent annuel de vin et d'argent et du privilège d'entrer dans l'église la veille de la procession communale et le lendemain avec leur roi, leur connétable, leur capitaine sous les armes, enseigne déployée et tambour battant, à la suite des doyens.

(2) Dans les confréries, outre l'image du patron, placée ordinairement au-dessus de l'autel ou dans quelque niche et qu'il est impossible de transporter, il y en avait une seconde de moindre dimension que chacun des confrères était tenu, à son tour, de conserver chez lui pendant un an ; chaque année, au retour de la fête, cette image était déposée sur la table des trésoriers ou receveurs de la confrérie dans la nef de l'église ou même dans le vestibule ; afin qu'elle ne fut pas portée rustiquement par les rues, on avait un bâton orné et embelli selon le goût du temps, au bout duquel on l'élevait au magnificat des vêpres lorsqu'on récitait le verset « Deposuit potentes de sede ». Celui qui avait rapporté le bâton sortait de charge et à ses paroles « et exaltavit humiles » on mettait en place celui qui devait garder l'image et le bâton durant l'année.

Cet usage du « deposuit » est très-ancien : l'évêque de Paris, Eudes de Sully, n'osant l'abolir tout à fait, se contenta de lui assigner certaines bornes et de prescrire que le verset deposuit serait dit tout au plus cinq fois.

(3) Clément, t. II, 149-158.

Digitized by Google

15 septembre. — (*Colchicum byzanticum*). Saint Nicomède ; saint Nicèle; saint Eleuthère, octave de la Nativité de la sainte Vierge.

Cette octave fut instituée en 1243 par Innocent IV après son élection, en accomplissement d'un vœu. A l'occasion de quelques différends qui survinrent lors de l'élection de ce successeur de Célestin IV, à cause des brigues de l'empereur Frédéric II, les cardinaux eurent recours à Notre-Dame, et s'obligèrent par vœu d'ajouter une octave à la fête de sa Nativité dès qu'elle leur aurait donné un pape (1).

---

16 septembre. (*Aster tripolum*). Saint Corneille, pape ; sainte Euphémie, saint Eleuthère.

Saint Corneille, auquel onze églises sont consacrées, est invoqué par le peuple contre les convulsions. C'est surtout à Aelbeke, village situé dans le doyenné de Menin, que se rend la foule des pèlerins pour obtenir la protection du saint dans l'église qui porte son nom.

A Mons, les tailleurs l'ont pris pour patron, mais ils chôment le jour de sa fête le 14 du mois.

A Tournai, on célèbre la fête de saint Éleuthère, patron de la ville, à l'église de Notre-Dame; on y admire encore à côté du maître-autel la châsse ou « fierte » de ce saint, magnifique ouvrage d'orfèvrerie que l'on attribue à saint Éloi, argentier du roi Dagobert. Trois églises du diocèse de Namur sont dédiées à saint Éleuthère.

(1) Arnoldus Wionius, lib. 5. Ligni vitae, p. 22.

Digitized by Google

17 septembre. — (*Malva augustiflora*). Saint Lambert.

Le patron de Liége, mort vers l'an 709, est un des saints les plus vénérés de la Belgique. Cent trente-quatre églises lui sont consacrées, et sa fête se célébrait autrefois partout avec la plus grande solennité. La procession qui avait lieu ce jour à Liége était une des plus magnifiques de tout le pays. Jusqu'à l'époque où la principauté de Liége fut rayée de la liste des États européens, les seize chambres, chacune composée de trente-six membres, substituées par un règlement qui date de 1684, aux trente-deux métiers et représentant la généralité de la bourgeoisie, s'assemblaient chaque année à la Saint-Lambert, pour l'élection de la magistrature. L'élection de l'un des deux bourgmestres appartenait au peuple, celle de l'autre au prince; l'un était plébéien, l'autre tiré de la noblesse. Les noms des trois citoyens qui réunissaient le plus de voix, étaient jetés dans une urne pour être tirés au sort, et celui dont le nom sortait le premier, était proclamé bourgmestre.

Les noms des trois candidats proposés par le prince, étaient, de la même manière, tirés au sort.

Cette opération terminée, le nom des élus était annoncé au peuple par les trompettes de la ville et le peuple y répondait par des acclamations. On courait chercher les nouveaux magistrats et on les amenait à l'église de Saint-Jacques.

C'est là que l'on gardait les anciennes chartes de la ville et que les bourgmestres prêtaient serment de fidélité aux franchises de la commune. On montre encore dans l'église le double escalier en spirale travaillé d'une manière ingénieuse qui conduisait les deux chefs de la ville à la petite tribune du haut de laquelle ils devaient

Digitized by Google

prononcer leur serment, sans qu'ils dussent se rencontrer, ni céder le pas l'un à l'autre (1).

Dans le duché de Limbourg, on aime à semer le blé en ce jour, qui passe pour être heureux.

Le dimanche après la fête de saint Guidon est le jour de l'ancienne kermesse à Anderlecht; les cérémonies qui y avaient lieu étaient les mêmes que celles du lundi de la Pentecôte, époque actuelle de la grande kermesse (2).

Le dimanche après l'octave de la fête de saint Guidon avait lieu à Anderlecht, la procession solennelle de la confrérie de ce saint, dont, ce jour-là, la châsse était portée dans l'église, accompagnée du clergé et du peuple. Cette confrérie fut instituée par l'archevêque Boonen, le 24 août 1631. L'infante Isabelle, s'en déclara la protectrice et le pape Alexandre VIII lui accorda des indulgences. A la tête de la confrérie étaient deux prévôts, nommés par le curé et les membres; chaque année, l'un d'eux sortait de fonctions (3).

---

18 septembre. — (*Aster pendulus.*) Saint Joseph de Cupertino, sainte Sophie; saint Thomas à Villanova.

A Verviers se célèbre l'anniversaire du prodige que l'on attribue à l'image de Notre-Dame de Miséricorde, honorée dans l'église des Pères Récollets.

Le 18 septembre 1692 les secousses d'un terrible tremblement de terre effrayèrent presque toute l'Europe. Les habitants de Verviers

(1) Bovy, t. I, 192-3; La Meuse belge, p. 220.
(2) Coremans, p. 87.
(3) H. d. E. d. B., t. I, 22-23.

Digitized by Google

reconnaissant l'inutilité de toutes les précautions coururent se prosterner aux pieds d'une statue de la Vierge, placée alors au frontispice de l'église des Récollets. Cette statue tenait un sceptre dans la main gauche et dans la droite l'enfant Jésus ; tous deux avaient la face tournée vers les suppliants. Quand cessa le tremblement de terre, la position de la statue était entièrement changée. L'enfant Jésus s'était retourné vers sa mère et fixait sur elle des regards de tendresse ; ses mains ramenées sur le sein de la Vierge semblaient y être retenues par elle. Plus de six cents personnes vinrent à cette époque témoigner par écrit de la vérité de ce fait, et les chroniques ajoutent que pendant toute la durée du désastre on vit la statue changer plusieurs fois de visage et agiter les lèvres comme une personne qui prie avec ferveur. Depuis cette époque cette image porte le nom de « Mère de Miséricorde. » En son honneur on érigea, dès l'année 1698, dans l'église des Récollets une confrérie sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde, confrérie qui fut gratifiée de nombreuses indulgences par bref apostolique du 28 juin 1698. Un autre bref du pape Clément XII daté du 3 décembre 1739, accorda une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient l'église des Récollets le 18 septembre, jour anniversaire du prodige que nous avons rapporté (1).

---

19 septembre. — (*Scabiosa succisa*). Saint Janvier ; sainte Constance.

Fête de Notre-Dame de la Salette dans toutes les chapelles où l'on honore la Vierge sous cette invocation (2).

(1) De Reume, p. 229-230.
(2) Diest, I, 254.

Digitized by Google

A Diest la chambre de rhétorique du Lis (de Leliebloem) faisait célébrer chaque année, le 19 septembre, une messe à laquelle elle assistait « in corpore. » Une rente annuelle de cinq florins en charge de Norbertus Michiels à Scherpenheuvel était allouée à cette messe.

---

20 septembre. — (*Colchicum autumnale*) Saint Eustache, auquel les églises de Sichem, près de Diest, et de La Gleize (Roannes), dans le doyenné de Stavelot sont consacrées.

A Ostende on fête ce jour un jubilé en commémoration de la capitulation de la ville au prince Albert après le fameux siége qui dura trois ans. Ce fut surtout celui de cent cinquante ans que l'on célébra en 1754 avec la plus grande solennité. On érigea des arcs de triomphe, on décora toutes les maisons et on illumina la ville ce qui attira une immense affluence d'étrangers (1).

A Vliermael, grande paroisse du doyenné de Looz dans le diocèse de Liége on célèbre la fête de saint Agapite, patron de l'église.

---

21 septembre. — (*Passiflora cilcata.*) Saint Mathieu.

Saint Mathieu, que dans plusieurs villes, entre autres à Mons, à Namur, etc., les ébénistes et les menuisiers ont adopté pour patron. Son jour est un grand jour de sort, mais il s'y attache des idées

(1) Bowenst, II, p. 129.

Digitized by Google

pénibles. Car c'est le « winterdag, » jour d'hiver, que se célébrait jadis la fête de l'équinoxe d'automne.

A minuit les jeunes filles se rendent près d'un ruisseau. L'une porte une couronne de pervenche, ou de roses de Notre-Dame entrelacée de lierre. Une autre porte une couronne de paille, une troisième tient en main une poignée de cendres. Ces trois objets doivent être jetés dans un vase rempli de l'eau du ruisseau.

Puis les filles, les yeux bandés, dansent trois fois autour du vase, l'une après l'autre et silencieusement se baissent et saisissent dans l'eau soit la couronne de pervenche, qui est la couronne nuptiale, soit celle de paille, couronne de malheur, soit enfin des cendres symbole de mort. Dans le premier cas la jeune fille continue à interroger l'avenir en jetant dans l'eau des grains d'orge, qui signifient des garçons, et en observant avec la plus grande attention comment ses grains se réunissent ou se séparent.

D'autres jettent à minuit dans l'eau trois feuilles marquées qui désignent le père, la mère et la fille. La feuille qui s'engloutit la première annonce la mort de la personne qu'elle désigne (1).

A Huy on célébrait jadis ce jour-là une fête libre pour « tous allants et tous venants » en commémoration de la dédicace de l'église du Neufmostier (2), qui eut lieu le 21 septembre 1133. Cette fête commençait chaque année, la nuit qui précédait le jour de Saint Mathieu, dans le cloître du couvent et dans le champ attenant à

(1) Coremans, p. 31, 87,88, Wolf, II, 372.

(2) Cette église du Neufmostier, dédiée au Saint-Sépulcre, jouissait jadis d'un privilége assez singulier; tous ceux qui, ayant fait vœu de faire le pèlerinage de Jérusalem, ne pouvaient, faute d'argent, de temps ou par tout autre empêchement physique, s'acquitter de leur promesse, avaient en vertu d'un bref octroyé par le patriarche de Jérusalem et les chanoines du Saint-Sépulcre, la latitude de s'acquitter dans cette église, avec jouissance pleine et entière de toutes les grâces attachées au pèlerinage (1).

(1) Gorrissen, p. 76.

Digitized by Google

l'église; elle durait huit jours et était appelée la « neuf feste, » nouvelle fête, par opposition à celle du vieux monastère. Mais en 1273, cette fête populaire, dont les joyeux ébats troublaient le sommeil des moines, fut rendue par eux avec toutes les franchises et tous les droits y attachés, aux échevins, aux jurés et à toute la communauté de la ville, et transférée à la nuit de Saint-Remi (1).

A Tronchiennes on célèbre le même jour, la fête de Saint-Gérulphe, patron de cette commune. Ce Saint, que le peuple invoque surtout contre les fièvres, naquit à Merendré, village situé à deux lieues de Gand, dont Luitgilde, père de Gérulphe était alors seigneur. Dès sa première enfance, Gérulphe se distingua par sa piété. Un jour il se rendit à Gand avec une joie indicible pour y recevoir le sacrement de confirmation dans l'abbaye de Saint-Pierre; en retournant chez lui il passa près du sanctuaire de Marie, que Saint-Amand avait fondé à Tronchiennes, et demanda à son parrain qui l'accompagnait, la permission de saluer la Vierge. Il l'irrita même tellement par sa prière prolongée qu'en le revoyant, le parrain plongea son épée dans la poitrine de son filleul. Le jeune martyr eut à peine le temps de pardonner à son meurtrier et de demander à son père qui accourut en hâte pour recevoir le dernier soupir de son fils, que son corps fût enseveli près du sanctuaire de Marie et son bien donné à l'abbaye de Tronchiennes. Il mourut le 21 septembre 748.

Ses restes reposèrent toutefois quelque temps à Merendré et, tous les ans encore, on y a le soin pieux de joncher de fleurs le lieu de sa tombe. Les miracles se multiplièrent, quand ses reliques furent transférées à l'abbaye.

La confrérie qui y est érigée en l'honneur de la Vierge et de Saint Gérulphe, comptait en 1561 plus de deux mille membres. Renouvelée en 1629, elle fut favorisée par Urbain VIII de beaucoup

(1) Gorrissen, p. 75-6.

RIJKSUNIVERSITEIT TE GENT
Digitized by Google

d'indulgences, surtout pour la célébration de la fête du saint qui a lieu le 21 septembre (1).

---

22 septembre. — (*Boletus arboreus.*) Saint Maurice, patron des teinturiers, auquel vingt-trois églises sont consacrées.

On ne sème pas de froment le jour de sa fête, car il ne tarde pas à roussir (2).

A Gand, les Bénédictines anglaises célébraient l'anniversaire de la fondation de leur couvent, qui eut lieu en 1623.

Les religieuses étaient venues de Bruxelles, et fournirent, à leur tour, des sujets au couvent d'Ypres, qui existe encore aujourd'hui et qui est connu sous le nom de maison des dames irlandaises. Les religieuses s'y sont vouées avec succès à l'éducation (3).

---

23 septembre. — (*Aster dumotus.*) Saint Lin ; sainte Thècle.

A Bruxelles, commencent ce jour les fêtes dites « de Septembre » qui illustrent chaque année l'anniversaire de la révolution de 1830.

(1) Het Leven en de Miraekelen van den heyligen en glorieusen Martelaer Gerulphus, patroon van de vermaerde prochie van Dronghen. Gent, 1813. — De Smet, M. d. M., p. 17-19.

(2) Coremans, p. 88; R. P., IV, 22.

(3) B. M., p. 198.

Digitized by Google

Un service funèbre, célébré avec la plus grande solennité dans l'église des SS. Michel et Gudule, en mémoire des citoyens morts pour la défense de leurs droits, ouvre les réjouissances qui durent quatre jours et dont le programme varie toutes les années.

---

24 septembre. — (*Agaricus fumetarius.*) Saint Gérard; fête de Notre-Dame de la Merci ou de la Rédemption des captifs.

Cette fête se célèbre en mémoire des bienfaits rendus au christianisme par l'Ordre de la Merci, dont les membres ont donné de nombreux exemples de dévouement héroïque.

Vers l'an 1200, les Sarrasins jetaient la terreur dans toute la chrétienté en réduisant en esclavage tout chrétien qui tombait entre leurs mains. Il se forma, le 10 août 1218, sous l'invocation et la protection de la Vierge, une association d'hommes qui se dévouèrent au rachat des prisonniers faits par les Musulmans. Ce fut l'ordre de la Merci ou de Notre-Dame de la Merci. Ses membres recueillaient des aumônes pour payer les rançons; lorsque l'argent venait à manquer, on vit plus d'une fois des religieux de cet ordre prendre eux-mêmes la place des esclaves, pour les faire jouir de la liberté (1).

Les vierges honorées sous le nom de Notre-Dame de la Merci dans l'église paroissiale d'Eecloo, dans l'église Saint-Jean de Malines, dans l'ancienne collégiale Notre-Dame de Namur et dans l'église Saint-Quentin de Tournai rappellent encore aujourd'hui le souvenir de cette pieuse institution (2).

(1) Cornet, p. 249-250.
(2) B. M., p. 166.

Digitized by Google

25 septembre. — (*Boletus bovinus*). Saint Firmin, évêque, auquel quatre églises sont consacrées.

A Louvain, les Chartreux faisaient depuis 1524 les vigiles de la messe solennelle de requiem pour Philippe le Bel; ils devaient les célébrer, pendant 60 ans, le 26 septembre, conformément à la condition sous laquelle Charles-Quint leur remit en 1524 le restant d'une somme qu'ils lui devaient.

Le couvent des Chartreux fondé en 1474 et richement doté en 1489 par les libéralités de Marguerite, veuve de Charles le Téméraire, de Marie Madeleine de Hamal, veuve de Guillaume de Croy, et de plusieurs autres personnes fut supprimé par Joseph II et servit depuis de magasin. Mais, en 1793, quelques caissons de poudre y sautèrent et endommagèrent les bâtiments à tel point qu'ils ne ressemblent plus qu'à une ruine (1).

---

26 septembre. — (*Solidago gigantea.*) Saint Cyprien; sainte Justine.

A Tournay, se célèbre la fête de Notre-Dame de la Victoire.

En 1340, une guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, la ville de Tournay se vit bloquée par une armée de 120,000 hommes commandée par Édouard, roi d'Angleterre, les comtes de Hainaut et de Juliers, le duc de Gueldre et Jacques Van Artevelde; les habi-

(1) Piot, p. 254-5.

Digitized by Google

tants portèrent les clefs de leur ville dans l'église de Notre-Dame et invoquèrent la Vierge pour qu'elle les délivrât des ennemis qui les assiégeaient depuis quarante jours. Leurs prières furent exaucées.

Bien que les Tournaisiens fussent tellement à bout de provisions qu'à peine il leur restait des vivres pour trois jours, le siége fut levé subitement.

Le mardi après la fête de saint Mathieu se tient à Ath une foire durant laquelle « nulz manans dudit pays d'Haynaut n'y pourroit estre retenus n'y arrestez pour delites, ne fut que le débiteur se fut obligé durant la dicte foire. » Ce privilége avait été octroyé par le duc Albert de Bavière, comte de Hainaut, l'an 1368 et confirmé l'an 1450 par le duc Philippe de Bourgogne. Un aigle dressé sur le marché indiquait la durée de ce franc marché.

---

27 septembre.— (*Aster multiflorus.*) Saints Côme et Damien, patrons des coiffeurs, barbiers et chirurgiens.

A Vilvorde, le métier des barbiers ou chirurgiens ne fut organisé que par une ordonnance du magistrat en date du 5 mai 1688 (1). Celui de Bruges est beaucoup plus ancien, puisqu'il fut obligé, dès l'an 1334 de se pourvoir d'une fosse à sang plus large. D'après les statuts de leur métier, il était défendu aux barbiers de raser ou de tondre le jour ou la veille d'une fête. Aux repas communs que les barbiers de Bruges donnaient le jour du Saint-Sang et le jour de leur fête patronale, chaque assistant devait payer, suivant une ordonnance de l'an 1517, six gros; celui qui n'y prenait pas part, trois gros ou « grooten » (2).

(1) H. d. E. d. B, t. II, p. 464.
(2) Gaillard, p. 173-178.

Digitized by Google

Outre les chapelles que dans les différentes villes, les métiers des barbiers ont dédiées à leurs patrons, il y a cinq églises consacrées aux saints Côme et Damien.

---

28 septembre. — (*Solidago sempervirens.*) Saint Wenceslas ; Fête de dédicace de Notre-Dame de Cambron dans le Hainaut.

A Nivelles, la veille de saint Michel, on bénissait, après l'office, dans l'église de Sainte-Gertrude, des bâtons peints en couleur que la plus jeune des chanoinesses distribuait ensuite aux autres chanoinesses, aux chanoines, au magistrat et à quelques personnes assistant à l'office. Quand la distributrice était dans la première année de ses vœux, les bâtons étaient ornés de rubans et de cocardes (1).

---

29 septembre. — (*Aster tradescanti.*) Saint Michel.

L'archange saint Michel, « præpositus paradisi » le préposé du paradis, comme on le nommait déjà dans les premiers siècles de l'Église, est très-vénéré en Belgique. Les villes d'Anvers, de Brée, de Bruxelles, de Namur, de Neufchâteau, de Roulers, de Thourout et de Waulsort l'honorent comme leur patron (2) ; quarante-huit

(1) Schayes, p. 155.
(2) Piot, T. A., p. 10.

Digitized by Google

églises lui sont dédiées, et plusieurs associations l'ont pris pour patron. Dans l'origine, l'Église célébrait deux fêtes en son honneur : le 15 mars et le 8 mai. Le concile de Mayence, en 813, en institua encore une troisième fixée au 29 septembre. La première fête perdit bientôt de son importance, la seconde ne se maintint que dans les calendriers et les livres d'office, et la troisième devint la fête principale, d'autant plus que sa célébration tombait dans le temps jadis sacré où les anciens Saxons faisaient leurs grands sacrifices (1). C'est ce qui explique aussi le grand nombre d'idées et de pratiques populaires qui s'attachent encore à la Saint-Michel.

Les filles mêlent des noix évidées, mais soigneusement refermées avec des noix pleines; puis, fermant les yeux, elles en prennent une au hasard. Celle qui en tire une pleine aura bientôt un mari, car c'est saint Michel qui donne les bons maris (2).

Les paysans ouvrent ce jour les noix de galle ou le gui, pour présager l'année à venir. Quand elles sont pleines et saines, l'année sera abondante en tout ce qui est nécessaire pour la vie, lorsqu'elles sont vides et humides, l'été sera humide et froid; quand elles sont maigres et sèches, le contraire aura lieu. S'il s'y trouve une araignée, une mouche ou des vers, l'année sera malheureuse, médiocre ou bonne. Quand on n'y trouve rien, il faut s'attendre à ce que l'année sera féconde en désastres.

D'autres prétendent que l'araignée ou « spinnekop » annonce des épidémies, la mouche la guerre, les vers la cherté. Lorsque les noix de galle sont en grande quantité, il faut s'attendre à beaucoup de neige et à un hiver prématuré.

Les vignerons observent avec une grande attention les frimas qui se déclarent avant la Saint-Michel, parce qu'ils les supposent en relation avec les gelées de mai. S'il gèle trois ou quatre semaines

(1) Wolf, I, p. 32-38.
(2) Coremans, p. 88.

Digitized by Google

avant la Saint-Michel, il gèlera trois ou quatre jours avant la Saint-Philippe; si le froid se prononce trois ou quatre jours avant la Saint-Michel, il est incontestable que les gelées de mai nuiront aux vignobles (1).

L'usage de manger ce jour-là une oie, usage qui subsiste encore en Angleterre, a tout-à-fait disparu en Belgique. C'est chose naturelle du reste, puisque les oies, que les anciens Belges, après les conquêtes de César, conduisaient par troupeaux jusque sur les marchés de Rome sont devenues, au moins en Brabant, extrêmement rares. La coutume des gâteaux, qui se mangeaient à la Saint-Michel, s'est conservée en quelques localités de la Flandre; les enfants y trouvent, le matin, de petits pains blancs, appelés « vollert » sous leurs oreillers (2).

En plusieurs endroits le jour de saint Michel était la fête de la récolte, fête qui était exclusivement religieuse. Mais l'idée d'une fête générale de la récolte s'étant perdue dans l'église belge, il n'existe plus que quelques réjouissances à la fin de chaque récolte, soit de blés, soit de pommes de terre, qui dépendent entièrement du bon vouloir des propriétaires ou des fermiers (3).

En Brabant, par exemple, on célèbre communément une fête des pommes de terre, appelée « pataten feest. » Au moment où la dernière tige est arrachée, on entend tout-à-coup un bruit étourdissant que font les laboureurs en choquant leurs sabots les uns contre les autres jusqu'à ce que l'on ait tiré quelques coups de fusil.

La soirée est consacrée à un souper splendide qui se compose de stockfisch avec des pommes de terre, de lait doux avec du pain de froment et de riz au lait; le repas fini, on s'amuse à divers jeux populaires.

(1) Tuinmann, O. V., p. 9; Coremans, p. 89.
(2) Schayes, L. P. B., t. I, 449; Coremans, p. 34.
(3) Wolf, I, p. 32-38.

Digitized by Google

La moisson de blé terminée, le dernier chariot est d'habitude décoré d'un grand mai, et suivi de tous les faucheurs et de toutes les faucheuses, qui l'accompagnent en chantant jusqu'à la métairie, où les attend un repas, que dans le pays de Limbourg, on appelle « haaseete, » repas du lièvre.

Dans les villes, le jour de saint Michel donnait et donne encore aujourd'hui lieu à plus d'une solennité.

A Bruges, la Société royale de Saint-Sébastien, célèbre par un grand banquet sa fête de « Septembre » à l'occasion de la clôture du tir aux oiseaux à la perche et de la reprise du tir au but.

A Bruxelles, sortait la quatrième procession solennelle, à laquelle devaient assister tous les métiers. Lors du grand festin qui, après la procession, se donnait à la maison communale, le chef-doyen des escrimeurs couvrait la table, car saint Michel, que les Écritures nous représentent comme un fort lutteur qui combat pour la gloire de Dieu contre le dragon infernal et les anges rebelles, était le patron du serment des escrimeurs à Bruxelles, comme presque partout ailleurs. Ce privilège valait tous les ans à la Compagnie, la somme de soixante florins (1).

A Liége ce sont les pâtissiers, les tapissiers, les tailleurs et les balanciers qui célèbrent à la saint Michel leur fête patronale.

A Louvain se faisait encore, au siècle dernier, une procession des plus singulières en l'honneur de l'archange. On y portait son image depuis la paroisse qui lui est dédiée jusqu'aux remparts de la ville ; à chaque station on la tournait de tous les côtés, et les assistants presque tous paysans des environs, criaient à tue-tête : « Saint Michel daignez jeter un regard favorable sur mes navets. » Un curé de saint Michel manqua un jour d'être précipité des remparts par ces fanatiques pour avoir blâmé leur zèle bruyant. Après la procession les confrères de saint Michel se rendaient au cabaret et ra-

(1) Wauters, L. a S., p. 36.

Digitized by Google

rement la journée finissait sans querelles et sans contusions (1).

A Nivelles avait lieu, une procession, dans laquelle les assistants portaient des bâtons bénits et distribués la veille; elle sortait à cinq heures du matin, et se rendait hors de la ville à une ferme appelée « le chapitre, » où on servait un excellent déjeûner froid, auquel pouvaient participer les étrangers et toutes les personnes liées avec les chanoinesses. La république française supprima l'abbaye et la procession (2).

Aux trois Fontaines, hameau voisin de Vilvorde, on célébrait autrefois une kermesse très-fréquentée. On y donnait des bals, où les habitants de Bruxelles se rendaient en grand nombre, les uns en voiture, les autres en barque; les auberges et guinguettes du lieu offraient l'aspect le plus animé.

La belle fontaine, qui donna son nom à l'endroit et qui a été démolie, il y a quelques années, fut placée, en 1565, aux frais de la ville de Bruxelles; elle se composait d'une colonne, surmontée d'une statue de saint Michel. Quatre jets d'eau jaillissaient de la colonne et s'élançaient dans autant de bassins autour desquels régnait une balustrade de fer (3).

A Goyck, commune du canton de Lennick, à quatre lieues de Bruxelles, se payait autrefois la redevance due pour la coursuerie, (curieservitus), cens analogue à la hofhongerye de Lennick, et qui plus tard porta le même nom.

Le laïque qui sous la dénomination singulière de *coursiers* ou cour-serf de l'église de Nivelles (curieservus ecclesiæ Nivellensis), possédait à titre héréditaire, ce cens, dont le nom ne se trouve nulle part ailleurs, avait la charge de percevoir toutes les redevances que le chapitre de Nivelles prélevait à Goyck, et, en retour, il lui livrait annuellement 91 muids de blé et 97 muids d'avoine. S'il était en

(1) Schayes, p. 469.
(2) Schayes, p. 455.
(3) H. d. E. d. B., t. II, p. 528.

Digitized by Google

retard pour les payements, le chapitre pouvait envoyer des délégués à Goyck, et faire lui-même percevoir le blé et l'avoine dus par ses métayers; si, à la saint André, ceux-ci ne s'étaient pas exécutés, le « coursiers » devait « tant faire » que le payement eût lieu; il ne pouvait prélever, pour son compte, aucun cens ni aucune rente, aussi longtemps que le chapitre n'était pas satisfait.

Au quatorzième siècle, la « hofhongerye » de Goyck fut acquise par les seigneurs de la paroisse, qui la tenaient en fief du prévôt de Nivelles (1).

A Zele, près de Termonde, se tenait autrefois une foire célèbre dans tout le pays pour les beaux chevaux, et la quantité de lin qui s'y vendaient (2).

---

30 septembre. — (*Amaryllis aurea.*) Saint Jérôme.

Dans plusieurs villes, entre autres à Mons, les vanniers (« Manderliers » en wallon) chôment ce jour leur fête patronale (3).

A Saint-Hubert on célébrait autrefois la Translation des reliques de saint Hubert, fête qui ne s'est maintenue que dans le bréviaire.

A Saint-Nicolas les Hiéronymites ou Jéronimites chôment la fête de saint Jérôme, dont ils portent le nom. Leur ordre, qui fut fondé en Espagne vers la fin du quatorzième siècle, ne possède en Belgique que cette seule communauté, dont les membres s'occupent de l'instruction des pauvres et du soin des orphelins.

(1) H. d. E. d. B., t. I, 253-4.
(2) Maestertius, p. 124.
(3) Hachez, F. P., à Mons, p. 25.

Digitized by Google

Le vendredi avant le premier octobre s'appelle « koude vrydag, » vendredi froid, probablement par rapport aux anciennes fêtes du « winterdag (1). »

(1) Coremans, p. 64.

Digitized by Google

OCTOBRE.

Le dixième mois de l'année, qui était le huitième dans l'ancien calendrier, comme son nom l'indique, a conservé en flamand le nom de « wijnmaend, » mois des vendanges, que Charlemagne lui donna, quoique depuis longtemps la vigne ait disparu du pays flamand. Les autres dénominations, telles que « aerzelmaend, » mois de déclin (du verbe « aerzelen, » hésiter, reculer), « herselmaend, » « rozelmaend » mois de la graisse (de « russel ou roetsel, rosel, » graisse) et « eiker ou eikelmaend, » mois des glands, sont plus ou moins tombées en désuétude.

Les Anglo-Saxons désignaient ce mois du nom de « vintirfyllith. » commencement de l'hiver.

Digitized by Google

1er octobre. — (*Amaryllis humilis.*) Saint Bavon; saint Piat; saint Remy.

Saint-Remy, surnommé l'apôtre des Francs, des mains duquel Clovis reçut le baptême, dans la cathédrale de Notre-Dame de Rheims, est très-vénéré en Belgique, où plus de quatre-vingts églises sont consacrées en son honneur.

Saint-Piat, dont nous aurons encore l'occasion de parler, fut martyrisé vers l'an 287.

Saint-Bavon, auquel vingt-trois églises sont dédiées, est le patron du diocèse de Gand.

Alloïn, qu'on surnomma Bavon à cause de son amabilité, était un seigneur riche et puissant de la Hesbaie, allié de près à l'illustre famille des Pépins.

Quelques auteurs prétendent qu'il se nommait « Adhileth » et qu'il devait le surnom de « Allowyn, » qui vainc tout, et l'épithète de brigand redoutable, que ses biographes lui ont donné, à la féroce énergie de son caractère et à ses exploits militaires.

Il est très-probable, que les chants de Halewyn, des plus populaires de la Flandre et du Brabant, et en même temps des plus anciens, qui nous soient parvenus, rappellent les aventures de ce terrible jar.

Mais le farouche guerrier ne put résister à l'éloquente parole de saint Amand, et après le décès de sa femme, il renonça entièrement

Digitized by Google

au monde, distribua de grands biens aux pauvres et aux églises et fonda à Gand, en l'honneur de saint Pierre, une abbaye qui prit son nom dans la suite. Devenu membre du clergé, il n'en devint que plus désireux de cacher sa vie : un chêne creux de la forêt de Mendonck devint sa demeure, un peu de pain et d'eau lui suffirent pour sa nourriture.

Revenu au monastère, il se fit enfermer dans une cellule, où il pouvait à peine se tenir debout et y continua sa vie de recueillement et de contemplation, sans refuser cependant des conseils à ceux qui recouraient à son expérience.

Il mourut en 654 le 1er octobre, jour où l'on célèbre sa fête principale, et son corps fut élevé par saint-Éloi (1).

A Gand, où depuis 1336, en vertu d'une ordonnance de l'évêque de Tournai, André Ghine, la fête de saint Bavon se célèbre avec la plus grande solennité, le curé de Saint-Jacques allait jadis, tous les ans, à l'offrande, dans l'oratoire de Saint-Bavon, pour présenter à l'abbé un cierge du poids d'une livre avec une monnaie d'argent (2).

A Bouchout, en Brabant, où le chapitre de Saint-Bavon de Gand possédait de grands biens et prélevait les dîmes, l'église de Saint-Bavon attire ce jour un grand concours de pèlerins. On y invoque saint Bavon pour la coqueluche et lorsque dans les environs, un enfant est attaqué de cette maladie, la mère s'empresse de le transporter à l'église de Bouchout, où le curé ou son vicaire dit quelque prière et laisse boire à l'enfant quelques gouttes d'eau bénite contenue dans une corne, appelée « la corne de saint Bavon. »

D'ancienne date on avait dans la Campine la coutume de laisser commencer ou renouveler les baux des fermes, métairies et terres en culture le 1er octobre ou « Bamis » et ce bail avait pour

(1) De Smet, M. d. M., p. 123-125 ; De Coussemaker, p. 148 ; Gazet, p. 36-78. Lokeren, p. 10.

(2) Dierickx, t. II, p. 136-390.

Digitized by Google

nom « Baefmishuer, » parce qu'il y avait des baux qui dataient de Noël (« Kersmishuer ») et d'autres datant de la mi-mars appelés, « Halfmaerthuer. » Par ces dénominations flamandes les campagnards connaissaient d'avance la diversité des stipulations selon les coutumes de Lierre (1).

A Bruxelles, suivant une ancienne fondation à l'église de Saint-Nicolas, le 1er octobre, après la célébration d'une messe solennelle, un homme montait sur la tour de l'église, et jetait de là dans la rue plusieurs sacs de noix.

Cette fondation, dont on ne connaît pas l'origine, fut remplacée en 1760, par une distribution d'argent aux pauvres (2).

Les habitants de Bergues et autres lieux avaient l'habitude de payer tous les ans aux comtes de Flandres, le jour de saint Bavon, un tribut de douze deniers parisis. Mais Marguerite de Constantinople, qui mourut en 1279 très-regrettée à cause de sa charité, les en déchargea (3).

A Diest avait lieu l'élection annuelle des échevins.

Le magistrat de cette ville se composait, depuis 1289, d'un drossart (drossaert), d'un bailli ou écoutète (schout, scutterus), de deux bourgmestres (burgmeesters), de sept échevins (schepenen), de dix membres du conseil (raedslieden), d'un pensionnaire (pensionaris) et d'un secrétaire. A l'exception des membres du conseil, que le peuple divisé en 22 métiers ou « ambachten » choisissait lui-même, le seigneur de la ville nommait tous les membres du magistrat. Le drossart et l'écoutète étaient nommés à vie, les bourgmestres et les échevins changeaient chaque année. Les réunions et résolutions des bourgmestres, des échevins et des membres du conseil, s'appelaient comme ailleurs « weth en de raedt. » Le « weth en de raedt, » administraient la ville, et nommaient les autres officiers de la com-

(1) Avontrood, Mss., p. 35-36.
(2) Schayes, p. 204.
(3) De Smet, p. 13.

Digitized by Google

mune, comme les deux trésoriers (rentmeesters), les quatre marguilliers (kerkmeesters), les quatre « H. geestmeesters, » les 2 architectes, etc. (1).

A Malines se tient l'une des deux foires que le duc Jean de Bourgogne accorda à la ville, le 15 avril 1409. Elle s'appelle « Baefmisse, » foire de saint Bavon. Dans le principe elle ne devait durer que huit jours, mais à présent elle se prolonge jusqu'à quinze jours.

A Neder-Zellick, hameau près de Bruxelles, sur la chaussée qui conduit de cette ville à Gand, la lie du peuple de Bruxelles va tous les ans se disputer le prix de la gourmandise; une dent d'or est donnée en prix au malheureux qui dévore le plus d'aliments. Cette fête qui s'est quelquefois célébrée à Dilbeek, s'appelle « smochterkermis, » et se rattache sans doute aux festins qui avaient jadis lieu le jour de saint Bavon, jour où se tenait dans les villages un des trois grands plaids seigneuriaux (2).

De même que pour les Flamands la saint Bavon ou « Bamis, » la saint Remy sert aux Wallons de terme de payement pour les ventes.

A Mons les comptes du chapitre des chanoinesses de Sainte-Waudru étaient rendus, chaque année, à la saint Remy, et à Namur, au siècle dernier l'échéance des rentes était encore fixée au même jour.

Aussi dans la plupart des villes la saint Remy, à l'égard de la Bamis, mit-elle fin aux tirs et aux exercices d'été des différents serments.

A Courtrai, le seigneur de Spiere ou son député devait autrefois, le jour de saint Remy, entre le lever du soleil et midi, comparaître devant la maison des échevins, monté à cheval, revêtu d'une cotte d'armes rouge, nu-tête et une épée nue en main, et déclarer venir

(1) Diest, t. I, p. 228-230.
(2) H. d. E. d. B., t. I, 379-380.

Digitized by Google

pour faire amende de l'offense commise par Allard, sire de Spiere au comte de Flandre, et à la ville de Courtrai, en 1351.

Ce fut dans cette année que, dans un bois tout près de Spiere, village à trois lieues de Courtrai, un citoyen de cette ville, Karel Dinghe, tisserand de son métier, qui y alla le jour de la Chandeleur voir un parent malade, fut arrêté par les gardes-forêt du seigneur de Spiere, accusé faussement de braconnage et mis en prison, bien que suivant les privilèges de Courtrai, aucun bourgeois de cette ville ne pût être jugé et puni que par les échevins de Courtrai.

En apprenant cette nouvelle, le magistrat de Courtrai expédia un messager avec une lettre munie du grand scel de la ville au seigneur de Spiere, afin de réclamer ses droits. Mais Allard, sire de Spiere, qui s'était déjà rendu odieux dans toute la contrée par sa violence, renvoya le messager après l'avoir forcé de manger toute la lettre avec le scel.

Le magistrat, encore plus irrité de cette nouvelle offense, s'en plaignit à Louis de Mâle, comte de Flandre, et celui-ci, après s'être informé du fait, donna, le 4 mars 1351, à Deynze un décret, qui se trouve encore aux archives de la ville de Courtrai et qui mérite bien d'être communiqué en entier. Le voici :

« Nous, Loys, comte de Flandres, de Rethel et de Nevers, faisons savoir à tous que comme pour cause que ia piecha Messires Allard, sires Despire, en grand grief et vitupere de nos bonnes gens, prevosts, échevins et communautté de nostre ville de Courtray...

» Avons par bon et meur advys de conseil sur ce eu, en forme de rigeur, mais en la plus gratieuse manière que nous pouvons, bonnement ordonné, sententié et jugé, ordonnons, sententions et jugeons, que le susdict sire d'Espiere et ses hoirs et successeurs seigneurs d'Espiere, sont et seront tenus à tousiours mais perpétuellement de venir en nostre ville de Courtray devant la maison des échevins le jour de saint Remy entre soleil levant et none en

Digitized by Google

leurs personnes ou envoyeront un souffisant homme monté sur un cheval souffisant vestu d'un vermeisse cote teste decouverte et un espé nue en sa main disans qu'en amendise don faict que jadis les sires d'Espiere fist en contre nous et à nostre ville de Courtray de ce qu'il fist manger le messagier de nostre dicte ville, la lettre et scel qu'il y envoyoit il vient à ceste estat; item avons nous jugé et ordonné que le susdict sire d'Espiere payera audict messagier dedans le jour de grand Pâques prochain venant soixante livres parisis pour les griefs qui luy fut fais comme dict est, lesquelles choses nous promectons faire ratifier et promectre le dict seigneur d'Espiere amchois qu'il soit delivré de la prison où il est à présent... En tesmoing des choses dessus dictes et pour ce qu'elles soient fermés estables et bien tenues nous avons a ces lettres fait mettre nostre dict scel.

» Donné à Donze, la veille de saint Adrien, l'an MCCCLI (1). »

A Merchten, tous les ans à la saint Remy, les doyens et les jurés de la gilde de la draperie devaient rendre compte au magistrat de la ville.

Ce métier « gulde van de drapperyen ende lakenen, » a été établi et doté de privilèges et de droits par Antoine, duc de Brabant, Lorraine et Limbourg en 1409. Il avait un doyen « deken, » trois jurés « gesworenen » et un valet « knaep, » qui l'administraient et dont l'élection dépendait du magistrat. Chaque pièce de drap devant payer un gros, pour être scellée, le duc recevait la troisième partie de ce revenu, la ville et le métier, les deux troisièmes. La même chose avait lieu au partage des amendes (2).

L'ancienne abbaye de Saint-Remy, près de Rochefort, une des plus belles et des plus riches du pays, fut fondée en 1206 par Gilles de Looz, comte de Duras, Clermont, Rochefort, etc. Des religieuses

(1) De bode van Kortryk en de landheer van Spiere in 1351, door Mussely-Boudewyn. De vlaemsche stem, t. II, p. 248-255.

(2) H. d. E. d B , t. II, p. 68-69.

Digitized by Google

de l'ordre de Cîteaux du monastère de Félix-Pré, près Givet, y furent établies, mais retournèrent en 1464 à l'instance de Louis de Lamarck, comte de Rochefort, à Félix-Pré remplacer les religieux du même ordre qui s'y trouvaient et qui se rendirent à Saint-Remy.

L'abbaye, enrichie par de nombreuses donations, fut pillée par les Lorrains en 1650, mais eut peu à souffrir sous la république, et les religieux au nombre de neuf, rentrés de l'émigration, furent remis en possession de leurs biens en 1796.

Dans l'église, dont on ne voit plus qu'une partie du portail, étaient les tombes des comtes de Rochefort (1).

---

2 octobre. — (*Saponaria officinalis.*) SS. Anges gardiens.

Dans l'origine on célébrait cette fête simultanément avec celle de saint Michel, archange, le 29 septembre, mais depuis environ deux cents ans elle a été transférée au 2 du mois d'octobre.

Ce jour-là, il y avait annuellement à Bruxelles, une procession sortant de l'église des Dominicains, et à laquelle on portait la statue de Jésus-Christ. Après quelques tours de rue, la procession repassait devant la même église d'où sortait alors la statue de la Vierge, et au moment où cette image approchait de celle de notre Seigneur, on lui levait le voile et on lui faisait faire une révérence. Puis, les deux statues accompagnaient la procession qui continuait sa marche. Au commencement du dix-huitième siècle où il fut mis fin à tant de processions, on fit également cesser celle-ci (2).

(1) Vasse, pp. 55-58.

(2) Cornet, p. 265 ; Schayes, p. 154.

Digitized by Google

Dans les douze communes, dont les églises paroissiales sont consacrées en l'honneur de saint Léger, on célèbre la fête de ce saint évêque d'Autun, qui a donné son nom à deux villages, dont l'un est situé dans le diocèse de Namur, et l'autre dans celui de Tournai.

A Enghien, dans le Hainaut, commence ce jour-là une foire qui est assez considérable et dure dix jours.

Suivant une croyance populaire, qui est facile à expliquer, les laboureurs n'aiment pas à semer le jour de saint Léger, de peur que les épis ne soient trop légers (1).

A Namur commençait autrefois la foire franche, dite « fête de Herbattes » qui durait jusqu'au 27 octobre.

Cette foire, que l'on trouve mentionnée dans un manuscrit de 1265, paraît d'origine fort ancienne, bien qu'on ne connaisse pas la charte qui l'institue. Au seizième siècle elle s'ouvrait la veille de la saint Denis, mais vers le milieu du dix-septième siècle, elle fut remplacée par la foire actuelle qui se tient depuis le 2 juillet jusqu'au 16 du même mois (2).

---

3 octobre. — (*Helenium pubescens.*) Saint Cyprien ; saint Denis ; saint Gérard ; saint Piat.

Saint Gérard, issu de la famille des ducs d'Austrasie, fonda la célèbre abbaye des Bénédictins à Brognes, où il mourut en 958 comme premier abbé et où il fut depuis honoré comme patron.

(1) Salgues, t. I, p. 151.

(2) Recherches sur les anciennes fêtes namuroises, par J. Borgnet, pp. 51-64.

Digitized by Google

Saint Piat, l'un des saints patrons de Tournai, naquit à Bénévent en Italie, se distingua dès son enfance par ses vertus et sa sainte vie et vint avec saint Quentin en France pour y propager la foi. Saint Quentin l'ayant envoyé en 284 à Tournai, afin d'y dissiper les ténèbres du paganisme, saint Piat y convertit en moins de six semaines plus de trente mille personnes, y jeta les premiers fondements de l'église de Notre-Dame dans le lieu même, où se trouve aujourd'hui la cathédrale, et devint le premier évêque de Tournai. Mais pendant la cruelle persécution des chrétiens sous l'empire de Dioclétien, saint Piat fut pris par les soldats romains et souffrit le martyre. La légende raconte, qu'après d'horribles supplices, on lui trancha le sommet de la tête et l'abandonna, croyant qu'il était mort, sur la place où se voit maintenant l'église qui lui est dédiée, mais que, les meurtriers s'étant éloignés, le saint se leva, recueillit le sommet de sa tête et se retira, au grand étonnement des habitants de la ville, jusqu'à un endroit bocageux du pays Mélantois, qui s'appelait Sacellin, où il rendit son âme à Dieu près d'une fontaine, qui guérit encore aujourd'hui beaucoup de maladies.

Quoique saint Piat fût le premier apôtre du Tournaisis, il n'y a que trois églises dans tout le diocèse qui portent son nom et la célébration de sa fête est transférée au premier dimanche d'octobre (1).

Parmi les foires qui se tiennent ce jour-là, celle de Nieuport, accordée à cette ville en 1364, est l'une des plus considérables.

---

4 octobre. — (*Artemisia aproxanum.*) Saint François d'Assises.

Bien qu'il n'y ait en Belgique que peu d'églises consacrées en

(1) Gazet, p. 297; 345, Chotin, Monuments de Tournai, p. 4.

Digitized by Google

l'honneur du saint fondateur des Frères mineurs, il y existe encore un grand nombre de communautés pieuses d'hommes et de femmes qui célèbrent en ce jour la fête de leur patron.

Les Récollets, autre espèce de Cordeliers qui formaient pour ainsi dire une fraction dans les règles de saint François, disaient à Gand certaines messes appelées en flamand « Keer-messen » par la vertu desquelles on retrouvait les effets perdus ou égarés; ils récitaïent aussi certaines prières très-efficaces pour les femmes qui concevaient difficilement, c'est pourquoi on les nommait vulgairement les frères de l'amour « de minnebroeders » (1).

Les paysans des Flandres attribuent encore aujourd'hui aux Récollets le pouvoir de faire changer le vent en cas d'incendie et de faire cesser des épizooties (2).

Le même jour se célèbre la fête de saint-Amour, patron de Munsterbilsen, au pays de Limbourg, et de Cortenaeken, près de Diest. Ce saint, originaire d'Aquitaine, fut diacre et accomplit de grands travaux apostoliques dans la Hesbaye, qu'il arracha en partie à l'impiété. Il se livra ensuite, pendant plusieurs années, près du sépulcre de saint Servais, à la contemplation des choses divines et se transporta de là à Bilsen, où il mena une vie aussi austère que pieuse, fit différents miracles et mourut en odeur de sainteté. Après sa mort il fut vénéré comme le patron titulaire du couvent et son corps y était conservé avec de grands honneurs. Le comte Odulphe ou Alodulphe, que l'on croit avoir été un des premiers comtes de Looz, fit bâtir, vers l'an 850, une nouvelle église à côté de celle de

(1) Dierickx, t. II, pp. 258-9.

(2) Ce dernier pouvoir est également attribué à certains maréchaux vétérinaires, dans lesquels on a la plus grande confiance. Ils se rendent seuls dans les étables, en ferment les portes, y prononcent quelques paroles mystérieuses et font des aspersions avec de l'eau bénite.

Ils sont aussi fort recherchés pour faire disparaître les chenilles des champs et consultés pour les maladies de langueur des enfants que l'on croit ensorcelés.

Digitized by Google

Sainte-Landrade et la dédia à saint Amour. Il y fit aussi transporter les reliques de ce saint, qui jusques-là avaient été conservées à Maestricht et c'est cette même église qui plus tard devint l'église collégiale des dames chanoinesses.

Depuis ce temps la fête de saint Amour était célébrée avec grande solennité et une dame, du nom de Regenera, appartenant sans doute aux rangs élevés de la société, choisit ce jour pour une fondation toute particulière.

Dans le diplôme concernant cette donation, et daté de l'an 1040 elle déclara, pour le salut de son âme et la protection de sa postérité, se constituer en servante ou esclave de saint-Amour, à charge de lui payer une rente annuelle le jour de sa fête et imposa la même obligation à tous ses descendants, pourvu que celui qui s'acquitterait de ce devoir fût marié un an et un jour (1).

---

8 octobre. — (*Bottonzia asteroides.*) Sainte Flavie; saint Placide.

Le premier dimanche d'octobre se célèbre la fête du saint-Rosaire ou « O. L. V. Roosekrans. » Cette fête, qui d'abord se chômait le 7 octobre, date du temps de saint Dominique. Le Rosaire établi par lui et propagé par les religieux de son ordre fut reçu avec enthousiasme par les populations catholiques. Il se forma des confréries sous ce titre dans toutes les maisons des frères prêcheurs et un jour fut consacré spécialement au saint-Rosaire. Lorsque plus tard la fête de Notre-Dame de la Victoire fut réunie à celle du

(1) Notice historique sur l'ancien chapitre de chanoinesses nobles de Munsterbilsen. Gand, 1849, pp. 41-43-44.

Digitized by Google

Rosaire, la fête fut transportée, en 1573, au premier dimanche d'octobre et étendue à tout l'univers catholique par le pape Clément XI, en 1671 (1).

Dans la plupart des villes belges, une procession va en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire dans l'intérieur des églises. En quelques endroits, entre autres à Namur, où la fête du Rosaire se chôme dans l'église de Saint-Loup, cette procession parcourt la paroisse.

A Fosses (diocèse de Namur) se fait ce jour-là une grande procession en l'honneur de saint Feuillen, patron de l'église, dont la châsse, qui contient son corps depuis le septième siècle, est portée dans les campagnes voisines. La jeunesse de l'endroit se met sous les armes et quelques villages des environs font de même et viennent augmenter la splendeur de la procession, qui est d'autant plus solennelle qu'elle n'a lieu que tous les sept ans.

A Nivelles se fait chaque année, le premier dimanche d'octobre, la grande procession qui attire encore de nos jours une foule d'étrangers. Elle se fait à peu près avec les mêmes cérémonies qu'autrefois.

A Stockheim, à deux lieues de Maeseyck, le premier dimanche d'octobre s'appelle généralement « Sintermys » parce qu'on y célèbre ce jour-là la fête de saint-Remy ou sint-Remigius qui donne en même temps lieu au commencement de la grande kermesse (2).

---

6 octobre. — (*Pyrethrum scrotinum.*) Saint Brunon.

Saint-Brunon, mort en 1101, est le fondateur des Chartreux dont

(1) Cornet, pp. 250-1.

(2) « Arm Trienken » door J. Brouwers. Thienen, 1853, p, 108.

Digitized by Google

nous avons déjà énuméré les maisons en Belgique sous la date du 9 janvier.

La cérémonie dite « Keersbegieting » qui a encore lieu à Ypres le soir du premier lundi d'octobre de chaque année, a été décrite sous le premier septembre.

---

7 octobre. — (*Chrysanthemum indicum.*) Saint Marc, pape; saint Auguste; saint Serge.

Ce fut en mémoire de la célèbre victoire de Lépante, remportée sur les Turcs par Juan d'Autriche, le 7 octobre 1571, précisément au jour du saint-Rosaire, que Pie V institua la fête de « Notre-Dame de la Victoire, » qui fut ensuite transportée au premier dimanche d'octobre par Grégoire XIII son successeur, sous le titre de « fête du saint-Rosaire » (1).

L'anniversaire de ce beau fait d'armes des chrétiens se célébrait à Anvers par une procession solennelle dite « Keèrkens processie » qui se faisait ce soir dans l'ancienne église des Dominicains, maintenant église paroissiale de Saint-Paul, où se voient encore quelques tableaux représentant la bataille de Lépante.

---

8 octobre. — (*Actillea ageratum.*) Sainte Brigitte; sainte Pélagie; sainte Reinfrède.

Sainte Reinfrède, qui érigea en l'honneur de la Vierge l'abbaye

(1) Cornet, pp. 250-1.

Digitized by Google

de Denain, est patronne de quelques églises situées dans le diocèse de Namur.

Sainte Brigitte, en l'honneur de laquelle deux églises sont consacrées, fonda l'ordre qui portait son nom et qui comptait en Belgique les maisons du Trône de Marie à Termonde, érigée par Isabelle de Portugal, en 1465; de Sainte-Marie-de-Foi, près de Poperinghe; de Sainte-Marie-aux-Fonts, à Peruwelz, les couvents de Bruxelles, d'Anvers et de plusieurs autres villes (1).

Suivant la croyance populaire répandue en Flandre et en Brabant, l'eau qu'on donne ce jour aux pauvres, se change pour celui qui la donne en vin (2).

---

9 octobre. — (*Agaricus lactiflorus.*) Saint Denis, évêque et ses compagnons; saint Ghislain.

Saint Denis, en l'honneur duquel trente-sept églises sont consacrées, a donné son nom à trois communes (3) et est honoré comme patron dans la ville de Diest.

Saint Ghislain, auquel sept églises sont dédiées, vint d'Athènes à Rome et de là au pays de Hainaut qu'il illustra par la sainteté de sa vie et le nombre des miracles qui s'y opérèrent par son intercession. Il y bâtit un magnifique monastère de l'ordre de saint Benoît, qui donna l'origine à la ville qui porte à présent le nom de Saint-Ghislain, son patron.

(1) B. M., pp. 210-214.

(2) Coremans, p. 89.

(3) Saint-Denis, lez-Gembloux (province de Namur); Saint-Denis, lez-Mons, en Hainaut et Saint-Denis-Westrem, en Flandre-orientale.

Digitized by Google

Les membres de la célèbre confrérie de saint Ghislain, qui se répandit par tous les Pays-Bas, payaient chaque année un tribut à son monastère, en marque de leur servitude. Car ils se regardaient en quelque sorte comme ses esclaves et renonçaient à leur liberté. Aussi les plus illustres familles du pays se rendirent-elles vassalles de saint Ghislain et vinrent au pied de ses autels se livrer entre les mains de l'abbé comme féodales de l'Église, et lier leurs serviteurs, en les affranchissant en faveur du même saint (1).

La foire qui se tient à Saint-Ghislain, le jour de la fête du saint patron, est très-fréquentée.

A Mons on conduisait, le jour de saint Ghislain, les enfants à l'église, où le prêtre leur apposait son étole sur la tête, en leur faisant lecture d'un passage de l'Évangile, cette pratique religieuse avait pour but de les préserver des maladies convulsives. A la porte de l'église, des boutiques offraient des joujous et des bonbons, dont les parents achetaient pour en gratifier leurs enfants; c'était une foire d'une matinée (2).

---

10 octobre. — (*Velthemia viridifolia*) Saint François de Borgia; saint Géréon; saint Paulin.

Une seule chapelle à Deux-Acren, paroisse du diocèse de Tournai, est dédiée à saint Géréon. A Louvain les meuniers célébrèrent longtemps, en ce jour, la fête de saint Victor, leur patron, dans l'église de Saint-Quintin, jusqu'à ce qu'ils s'aperçurent que leur pa-

(1) Gazet, p. 65; H. d. l. V. d. Saint-Ghislain, pp. 210-212.

(2) Fêtes populaires à Mons, par F. Hachez. Gand, 1848, pp. 21-22.

Digitized by Google

tron n'était pas saint Victor, martyrisé à Xanten, mais l'autre saint de ce nom, dont la fête a lieu le 21 juillet.

A Liége les « Bouteux-fou » ou déchargeurs des bateaux de la Meuse font dire une messe dans l'église de Saint-Denis, le jour après la fête de ce saint qu'ils honorent comme leur patron. C'est le seul métier de Liége qui célèbre encore sa fête patronale.

---

11 octobre. — (*Ilex aquifolium.*) Saint Gomer ou Gommaire, patron de la ville de Lierre.

Ce saint, qu'à Malines les boursiers ou les gantiers ont choisi pour patron, naquit en 717 à Emblehem, village situé à une lieue de Lierre, où se trouvait un château de sa famille (1).

Ayant été dès son jeune âge instruit dans la doctrine chrétienne, il devint un valeureux capitaine sous le roi Pepin. Après avoir quitté la carrière des armes il voulait se rendre à Rome, lorsqu'il fut averti d'une manière miraculeuse qu'il devait se retirer dans un forêt voisine et y bâtir une chapelle, dans laquelle il vivrait et mourrait. Il se rendit donc dans cette forêt appelée alors Nives-donck, depuis Ledon, où il construisit une église en l'honneur de saint Pierre. Ce saint homme y vaquait jour et nuit à la contemplation divine. Pour complaire au roi Pepin, Gommaire avait épousé une femme nommée Grimuaire qui ne lui convenait pas du tout, car autant il était libéral envers les pauvres et débonnaire envers ses sujets, autant elle était avare et méchante. Il tâcha de la gagner par la patience et la prudence. Un jour durant la moisson, ses sujets étant fort affligés d'une soif ardente et n'ayant pas d'eau dans le voisinage, Gommaire

(1) Gazet. p. 354-5; Lom, pp. 4-16.

Digitized by Google

les consola par une fontaine qu'il fit jaillir en frappant la terre de son bâton, et qui se voit encore aujourd'hui à Emblehem, où le saint mourut le 11 octobre 774 et fut inhumé après sa mort. Mais depuis son corps, selon une révélation qu'eut sainte Vrachilde, fut transporté dans l'église que le saint avait fait construire dans la forêt et qui est maintenant la collégiale de Lierre.

La fête de saint Gommaire attire chaque année un concours immense de fidèles à Lierre qui y affluent pour invoquer le saint contre les hernies ou « breuken. »

La légende raconte que saint Gommaire rétablit un arbre, que ses gens avaient abattu, dans son état primitif, en ramassant les débris et en les entourant de son ceinturon. Ce ceinturon se conserve encore dans la collégiale de Lierre et les prêtres s'en servent pour donner l'accolade aux personnes qui, pendant l'octave de la fête de saint Gommaire, s'y présentent pour baiser l'extérieur d'un petit reliquaire contenant un osselet du saint.

Aussi tout le monde se rend-il l'un ou l'autre des jours de la huitaine de la saint Gommaire à la chapelle appelée « la fontaine de saint Gummar » qui depuis 1477 se trouve dans une espèce de ravin à une distance de trois kilomètres au nord de Lierre sur le sol d'Emblehem. Là on descend dans le souterrain pour y puiser, au moyen d'un vase en fer, de l'eau dans la fontaine qui doit, d'après la légende, son origine à saint Gommaire et à laquelle le peuple attribue des vertus extraordinaires.

Pour les habitants de la ville de Lierre, ce pèlerinage est une espèce de fête. Ils vont à Emblehem, où la saint Gommaire donne lieu à la kermesse de la commune, prient quelques instants dans la chapelle de Saint-Gommaire, y boivent quelques gouttes de l'eau de la fontaine et puis, en retournant chez eux, ils s'amusent au faubonrg Lisp, à boire et à danser, comme entre le 20 et le 28 août cela s'y faisait à l'occasion de la fête de saint Bernard (1).

(1) Avontroodt, Mss, pp. 37-38.

Digitized by Google

Suivant une ancienne coutume, les habitants de la ville d'Enkhuizen en Nord-Hollande, où la grande église était, avant de devenir temple calviniste en 1575, dédiée à saint Gommaire et s'appelle encore aujourd'hui « de Gommerskerk, » envoyaient chaque année à la saint Gommaire une députation à Lierre qui assistait à la grande procession qui s'y faisait en l'honneur du saint patron et jouissait du privilège d'y porter quelque temps la châsse du saint.

Le même droit était accordé aux députés qui venaient ce jour de la part des fendeurs de bois d'Anvers et de Gand, qui honoraient saint Gommaire comme patron. Mais depuis que les troubles de la guerre des iconoclastes mirent fin à ces députations, le magistrat de la ville seul portait les reliques de saint Gommaire.

Après la procession on faisait représenter, depuis 1428, des mystères sur la Grand'place. Les acteurs ou « gezellen » qui les représentaient venaient d'abord d'Anvers ou de Malines et recevaient du magistrat, en récompense de leur peine, du vin et de l'argent, mais, en 1478, il se forma à Lierre une chambre de rhétorique sous le titre « De groeijende boom » l'arbre croissant, qui se plaça sous la protection du saint patron de la ville et représenta en 1479, à l'occasion de sa fête, pour la première fois le jeu de Saint-Gommaire ou « het spel van Sint Gommar. » Le magistrat la rembourse de ses frais en lui payant une somme de deux livres de gros et lui assigna un présent annuel consistant en trois « paternoster, » dont elle aurait à recevoir deux le jour de Saint-Gommaire, et le troisième à l'occasion de la fête patronale de l'autre chambre de rhétorique de la ville qui bientôt après s'établit sous le titre « de Jenette bloem » (la jonquille) ou « de Ongeleerden » (les ignorants).

Outre cela, le magistrat de Lierre avait encore plusieurs présents à faire le jour de la procession.

Nous trouvons dans les comptes de la ville, qu'il distribua en 1426. trois douzaines de chapeaux et sept douzaines de gants et en 1491. neuf douzaines de gants et trente-huit chapeaux.

Digitized by Google

Les serments ou gildes, qui en 1401 accompagnèrent pour la première fois la procession de saint Gommaire, réclamèrent également les libéralités du magistrat (1).

Les paysans brabançons considèrent le jour de saint Gommaire comme heureux pour l'ensemencement du blé, si la lune est favorable (2).

A Laeken se fait chaque année le service solennel pour la première reine des Belges, enlevée à l'amour de sa famille et de son peuple, à Ostende, le 11 octobre 1850.

Le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte s'appelle « Keizerzondag, » dimanche de l'empereur, d'après l'évangile de ce jour (3).

---

12 octobre. — (*Inula undulata.*) Sainte Aurélie; saint Maximilien; saint Wilfrid.

Jusqu'au commencement du siècle dernier les habitants du bourg d'Ensival continuaient à payer au mois d'octobre un droit nommé la côte d'avoine, établi pour subvenir aux frais d'entretien d'une compagnie de gendarmes, destinée à purger le pays des brigands qui l'infestaient. La même commune, dans laquelle l'évêque Ferdinand de Bavière érigea, en 1657, une cure particulière, nous offre par l'élection de ses curés un usage tout à fait curieux dans des temps encore si près de nous.

(1) Leven, deugden ende mirakelen van den edelen Ridder ende glorieuzen beleyder den heyligen Gummarus t' Antwerpen; Lom, pp. 129-329-330; 225-233; Munke, p. 205.

(2) Coremans, p. 89.

(3) Coremans, p. 44.

Digitized by Google

Les principaux du bourg, dit l'auteur des Délices du pays de Liége, après avoir assemblé le peuple dans une place que partage un petit ruisseau, lui présentaient successivement les ecclésiastiques aspirants. A chaque présentation, ceux à qui le sujet était agréable sautaient de l'autre côté du ruisseau, et par ce moyen donnaient leurs voix, de façon que le prétendant qui avait eu pour lui le plus grand nombre de sauteurs, était élu curé d'Ensival (1).

---

13 octobre. — (*Helenium autumnale.*) Saint Édouard; saint Théophile.

A Liége se célébrait autrefois, dans la cathédrale, un office particulier sous le rite duplex en mémoire de la victoire signalée, que les Liégeois remportèrent à pareil jour, l'an 1213, sur les Brabançons dans la plaine de Steppes, et les bouchers, ayant contribué pour beaucoup au gain de cette bataille sanglante avaient, en récompense de leur bravoure, le droit de sonner ce jour-là les cloches de la cathédrale (2).

Le même jour se célébrait autrefois l'anniversaire de la consécration de la vieille chapelle voisine de Crayenhoven, près de Bruxelles, et on y voyait autrefois, ce jour-là, un grand concours de monde ; des boutiques de boissons et de pain d'épice s'élevaient aux alentours et des scènes de débauche souillaient d'ordinaire la fête commencée avec les dehors de la piété; c'est ce qui détermina l'autorité diocésaine à défendre de célébrer le service divin à Crayenhoven, en 1830.

Cependant un grand nombre de pèlerins y viennent encore, presque

(1) Délices du pays de Liége, t. III, p. 262.

(2) Bovy, t. I, pp. 216-217; Moke, t. II, p. 66.

Digitized by Google

toujours de grand matin, y invoquer l'intercession du saint Landre, qui est le patron de la chapelle et y recueillir l'eau d'un puits qui, dit-on, guérit de la fièvre. Aussi n'est-il pas rare de voir des jarretières attachées à la porte d'entrée, parce que de cette manière, à ce que l'on dit, on parvient à lier la fièvre. Car si l'on en croit la tradition, le saint Landri ou Lendrik, que l'on dit avoir été évêque de Meaux, fils de saint Vincent, fondateur du chapitre de Soignies, et de Sainte-Waudru, fondatrice du chapitre de Mons, aurait habité le château de Crayenhoven, d'autres racontent que, s'étant égaré dans ces lieux, le chant du coq lui aurait appris qu'il était peu éloigné d'une habitation. Il se serait reposé à l'endroit même où depuis on lui éleva une chapelle, qui en 1667 fut rebâtie, et c'est pourquoi, jadis, on voyait sur l'autel un coq chantant à côté de la statue du saint qui a été volée il y a quelques années.

Aussi, suivant quelques vieux paysans, reconnaissait-on jadis, à la vigueur des céréales les endroits où ce saint vénéré avait passé.

L'abbé de Dilighem consacra l'édifice le 13 octobre 1669.

Un ruisseau dans les environs porte, dans quelques actes, le nom de « Lenterixbeke, ruisseau de Landri (1).

---

14 octobre. — (*Inula indica.*) Saint Calixte, pape; saint Donat ou Donatien.

Saint Donat, en l'honneur duquel huit églises sont consacrées, est patron de la ville de Bruges.

En Flandre, où l'on croit encore ça et là que le tonnerre n'est autre chose que le bruit que font des anges déchus en planant dans

(1) H. d. E. d. B., t. II, pp. 399-400.

Digitized by Google

les airs, on récite, quand il tonne, les litanies de saint Donat afin de se préserver de tout malheur.

La même chose se faisait autrefois en Brabant (1).

A Mons on se rendait autrefois à la chapelle de Saint-Calixte, au château, où l'on célébrait l'anniversaire de la délivrance du château de la ville. Au neuvième siècle, lors des invasions des Normands, Régnier au long col, comte de Hainaut, fortifia sa résidence de manière à pouvoir résister à ces barbares. En 881, lorsque ceux-ci se répandirent dans le pays, les religieuses du monastère de Sainte-Waudru, leurs serfs et quelques habitants des environs cherchèrent un refuge sous le donjon seigneurial. Régnier, voulant conserver les reliques des saints et les châsses qui les contenaient, les fit apporter à Mons, et déposer dans la cave du château; le comte en fit murer l'entrée, afin de soustraire ces trésors aux Normands, s'ils s'étaient emparés de sa forteresse.

Le château de Mons échappa aux ravages de ces pillards, et cette délivrance fut attribuée aux saints dont les reliques s'y trouvaient cachées.

Le souvenir de cet événement fut conservé au château, ainsi qu'au monastère de Sainte-Waudru : l'anniversaire en était régulièrement célébré. La comtesse Richilde fit construire, en 1051, à la châtellenie, une chapelle dédiée à Saint-Calixte, pape et martyr, et y plaça une relique de ce saint que lui avait donnée sa tante Egberge, abbesse de Neus, sœur du pape Léon IX. Depuis le peuple visita la chapelle du château le jour de Saint-Calixte. L'entrée de la cave, qui avait servi d'asile aux reliques des saints du pays, était surtout l'objet de l'admiration du peuple : un escalier dont on ne voyait que le commencement, semblait donner accès à d'immenses souterrains : l'imagination du vulgaire toujours trop active en fit une voie pratiquée sous terre de Mons à Saint-Ghislain, et qui aurait été creusée

(1) Muzenalbum, 1843, pp. 71-76.

Digitized by Google

du temps de Sainte-Waudru, pour faciliter les conférences mystiques de cette sainte avec saint Ghislain, son directeur spirituel. Ce pèlerinage, auquel s'attachait un souvenir si merveilleux, attirait des dévôts et des curieux, une foire se tenait à l'entrée du château et formait l'appendice de la fête religieuse. Un autre motif engageait encore les habitants à se rendre au château : c'était la charité. Dans cette enceinte était située la prison et chacun regardait comme un devoir de faire l'aumône aux pauvres détenus, qui paraissaient derrière de lourds barreaux de fer.

Aujourd'hui ce qui subsiste de la châtellenie est converti en une maison d'aliénés, les prisonniers n'y sont plus et la chapelle de Saint-Calixte n'offre plus qu'un monceau de ruines. Le pèlerinage fut anéanti lors de l'invasion française (1).

A Lierre se fait en ce jour une procession solennelle appelée vulgairement « processie van de Furie. »

Le 14 octobre 1595, à l'aube du jour, la ville de Lierre fut prise par Charles Herangière, gouverneur de Breda, qui ayant réuni un corps d'expédition, fort d'environ neuf cents hommes, mais sans canons, par une marche forcée et nocturne surprit le corps de garde de la porte de Malines et se rendit maître de la plus grande partie de la ville. Le gouverneur espagnol, Don Alonzo de Luna, rassembla en hâte les deux compagnies d'infanterie qui composaient la garnison de Lierre, ainsi que les bourgeois qui accouraient de tous côtés, et se retira pas à pas en combattant vaillamment dans la porte de Bois-le-Duc, alors une sorte de forteresse, assez vaste pour contenir une petite garnison, après avoir préalablement mis le feu aux maisons et habitations de la rue qui conduit à cette porte, et dépêché des courriers à Anvers et à Malines pour prier les commandants militaires et les magistrats de ces deux villes, de venir incontinent à son secours et délivrer Lierre des ennemis du roi et de la

(1) Fêtes populaires à Mons, par F. Hachez, Gand, 1848, pp. 22-23.

Digitized by Google

religion. Sa demande fut sur-le-champ exaucée et vers une heure de relevée les troupes auxiliaires arrivèrent au secours du gouverneur espagnol qui était encore maître de la porte après avoir vigoureusement repoussé toutes les attaques de l'ennemi. Une fois entrées en ville, elles tombèrent sur les soldats hollandais qui s'étaient éparpillés dans les maisons en vue de les piller et qui, fatigués par suite de la longue marche nocturne et du combat continuel ou ivres du vin qu'ils avaient trouvé dans les caves des riches habitants, prirent la fuite sans faire usage de leurs armes et périrent en grande partie. Leur commandant après avoir, à la tête de quelques braves, résisté pendant quelque temps aux assaillants, sortit de la ville et poursuivant sa route à travers la Campine sans être inquiété, revint à Breda.

L'anniversaire de cette journée, connue sous le nom de « Furie van Lier, » est devenue une fête religieuse : chaque année une procession solennelle, suivie d'une foule de gens pieux, sort, après la messe, de la collégiale, et arrivée à l'endroit où jadis se trouvait la porte de Bois-le-Duc, y dépose la châsse en argent, contenant les reliques de saint Gommaire, et place le Saint-Sacrement sur un autel érigé dans ce but. Puis on chante le « Te Deum » suivi d'un hymne religieux en latin (1), pendant que, dans le voisinage, des décharges d'armes à feu se font entendre.

Les trois quarts de la population de Lierre ignorent l'origine de

(1) Bellator fortis Gummare,
Nostrorum timor hostium,
Tuum semper defende populum
Contra impetum inimicorum,
Da gratiam, da gloriam,
Et inter arma bellorum
Cives tuos protege
Laeta clientes tuos exhilarans victoria.
v. Benedicamus Patrem et Filium cum S. Spiritu.
R. Laudemus et superexaltemus eum in sæcula.
Oremus, etc.

Digitized by Google

cette fête religieuse, la plupart d'entre eux croient que la procession se fait en actions de grâces, de ce que la ville a été pour lors sauvée miraculeusement, par saint Gommaire, de la destruction dont la menaçait une horde de barbares, qu'on nommait « Noordmannen (1). »

---

18 octobre. — (*Centaurea moschi.*) Sainte Thérèse.

Sainte Thérèse la réformatrice des Carmélites, est à Aywalle (diocèse de Liége) honorée comme patronne.

Les Apostolines, qui lui doivent leur fondation, ont encore aujourd'hui douze maisons en Belgique, les Carmélites déchaussées en ont quatre.

La fête de sainte Thérèse se célèbre dans tous ces couvents avec grande solennité. A Malines elle se chôme avec octave dans l'église du Béguinage.

---

16 octobre. — (*Achillæ multifolium.*) Saint Gal, abbé; saint Florentin; saint Séraphin; saint Mummolin.

Le jour de saint Gal on aime à transplanter les rosiers et d'au-

(1) Avontroodt Mss., pp. 38-39; De Furie van Lier. Lier, 1840; De stad Lier door de rebellen verrast ende door de borgers van Mechelen ende van Antwerpen ontset. Mechelen, 1784, pp. 13-20, 30-31, 129.

Digitized by Google

tres arbustes à fleurs. De même on enduit les crevasses des arbres, etc. (1).

A Courtrai c'est le jour après la sainte Thérèse que les artisans commencent à travailler à la chandelle, et célèbrent la festivité appelée « Keerspypbesnyden, » qui ailleurs se nomme « Keersbegieten, » et dont nous avons déjà parlé sous la date du 1er septembre.

---

17 octobre.— (*Helianthus decapetalus.*) Sainte Hedwige ; saint Florentin.

A Lierre, tous les ans le samedi après la kermesse, suivant une ancienne coutume, les marguilliers de la cathédrale de Notre-Dame d'Anvers avec une châsse contenant le saint prépuce, les têtes des saints Cosme et Damien et quelques autres reliques et accompagnés de plusieurs ecclésiastiques se rendaient à la maison dite « het Meuleken, » sur la Grand'Place où ils trouvaient du logement et un repas préparés pour eux. A la porte d'Anvers le chapitre de Saint-Gommaire les attendait pour les accompagner jusqu'à la maison susdite.

Le lendemain le chapitre de Saint-Gommaire venait prendre la châsse, la portait processionnellement à la collégiale, où se célébrait une messe solennelle et la reportait ensuite de la même manière à la maison, où à midi se donnait un banquet somptueux, auquel assistait aussi le magistrat.

Le lundi les marguilliers retournaient avec la châsse à Anvers. Mais depuis 1570 cette cérémonie a cessé d'avoir lieu (2).

(1) Coremans, p. 89.
(2) B. M., p. 218.

Digitized by Google

18 octobre. — (*Agaricus floccosus.*) Saint Luc; saint Monon.

Saint Monon, martyr vers le milieu du septième siècle, vivait dans la solitude à Nassogne, entre Marche et Saint-Hubert, près d'un sanctuaire qu'il avait élevé en l'honneur de la Mère de Dieu. Sept églises lui sont dédiées et la procession qui se fait en son honneur le dimanche après l'Ascension, attire un grand concours de fidèles.

Saint Luc est le patron des peintres, des sculpteurs en bois et des artistes en général.

A Anvers la gilde de Saint-Luc fait célébrer tous les ans une messe solennelle dans l'église de Saint-André, où l'on honore les reliques du saint qui, grâce au père Jean Delvigne de la société de Jésus, appartiennent depuis 1754 à la gilde.

Cette célèbre gilde de saint Luc, composée de métiers ou « stielen, » qui reconnaissent saint Luc pour patron, remonte à une très-haute antiquité. Une ordonnance du magistrat d'Anvers, donnée pour accommoder quelques différends qui s'étaient élevés entre les peintres et les autres artistes, date de l'an 1382 et cite comme membres de la gilde de saint Luc : les orfèvres, les peintres, les vitriers et peintres sur verre, les brodeurs, les sculpteurs en bois et les passementiers en argent.

A ces métiers se joignirent peu à peu tous ceux qui avaient quelque rapport avec les beaux-arts, et les ordonnances de 1606 et 1689, ainsi que les statuts de la gilde « de Liggere der gilde, » prouvent que dans le dix-huitième siècle la gilde de saint Luc ne réunissait dans son sein rien moins que trente-cinq différents métiers.

Le nombre toujours croissant des membres fit bientôt songer à donner à la gilde une constitution définitive. Déjà elle avait obtenu du magistrat d'Anvers plusieurs priviléges, et elle voulut, au moyen de l'érection du décanat, que ceux-ci pussent mieux avoir leur effet.

Digitized by Google

C'est pourquoi on décréta, en 1454, la nomination de deux doyens ou « dekens, » et d'un prince ou « hoofdman, » chef-homme. Jan Severmoke et le peintre Jan Snellaert furent élus doyens, et le jubilé de leur installation est célébré tous les cent ans, avec la plus grande solennité. Car c'est à eux que la ville doit la célèbre école flamande dont les grands maîtres Metsys, Breughel, de Vos, Van Noort, Floris, Jordaens, Van Dyck, Teniers, Quellyn, Schut, Seegers et d'autres, mais principalement Rubens, qui les surpassa tous, ont perpétué la gloire.

A l'égal des autres gildes et métiers, la gilde de saint Luc porte ses armoiries à elle : trois écus d'argent en champ azur.

Lorsqu'en 1481, la chambre de rhétorique « de Violiere, » se joignit à la gilde de saint Luc, celle-ci adopta la devise de la « Giroflée : » « tot jonsten versaemt, » réunie par amour, et aujourd'hui encore on lit ces paroles au-dessous du blason de la gilde de saint Luc.

Deux autres chambres de rhétorique : « de Goudbloem, » (souci) et « de Olyftak, » (rameau d'olivier) se trouvaient également sous l'excellente administration des doyens de la gilde de saint Luc et se distinguaient à presque tous les brillants jeux de haies « haeghspelen » ou « landjuweelen, » du quinzième et du seizième siècles. Leurs compositions dramatiques se sont conservées jusqu'à nos jours dans l'ouvrage précieux : « Spelen van sinne, » publié en 1562 à Anvers.

Pour mieux enseigner l'art et pour en propager la connaissance, on érigea une école de dessin, c'était le fameux peintre David Teniers le jeune, qui en sollicita la permission auprès du roi d'Espagne, Philippe IV. Grâce à l'intermédiaire du marquis Louis de Caracena, dont on voit encore au musée d'Anvers le buste fait par Artus Quellin le vieux, en signe de reconnaissance de la gilde, on obtint en 1664 des lettres patentes, qui accordèrent la requête.

L'école, qui donna naissance à l'académie célèbre de nos jours,

Digitized by Google

était on ne peut plus florissante sous la direction de la gilde de saint Luc dont les membres artistes lui servaient de professeurs; mais en 1741 l'administration ayant passé aux mains du Conseil communal, l'école déclina de plus en plus et la gilde elle-même perdit de jour en jour de son ancienne splendeur.

En 1754, anniversaire de la nomination des premiers doyens (1454), on inaugura avec pompe le nouvel autel que la gilde avait construit dans la cathédrale en l'honneur de saint Luc; mais, en 1773, des difficultés s'élevèrent entre la direction de la gilde et le peintre Lens, qui, après avoir longtemps séjourné à l'étranger, voulut affranchir les artistes du devoir d'entrer dans une corporation dont le seul but était la culture des arts. Il obtint que par un arrêt du gouvernement, en date du 20 mars 1773, l'académie fût séparée de la confrérie. La gilde faillit se dissoudre, mais le magistrat, reconnaissant la grande importance de cette antique association, invita, le 15 mai de la même année, les doyens à reprendre leurs fonctions et à réorganiser la gilde.

Malgré tous les efforts de ces hommes patriotiques, la confrérie affaiblie par l'influence toujours croissante des idées françaises de cette époque, ne reprit pas son éclat antérieur et en 1795, lors de l'invasion française, elle cessa d'exister. Mais dès que les troubles de la révolution furent apaisés, les anciens membres de la gilde se réunirent de nouveau et rétablirent avec solennité la gilde de Saint-Luc le 30 mai 1808.

Elle recommença à prospérer et son règlement, de l'an 1851, énumère trente-cinq différents métiers faisant partie de la gilde.

L'année 1854 vint lui donner une nouvelle vie. Elle voulut fêter dignement le quatrième jubilé de l'installation de ses doyens. Un « landjuweel » fut célébré avec une pompe qui surpassa toutes les fêtes littéraires données jusqu'à ce jour à Anvers. Plus de trois mille artistes, littérateurs et amateurs des beaux-arts assistèrent au concours qui eut lieu, le 21 août, au Théâtre-Royal.

Digitized by Google

Un « Te Deum » solennel fut chanté dans la cathédrale et le nouvel autel de Saint-Luc fut inauguré en présence des autorités civiles et ecclésiastiques.

En souvenir de ce jubilé, la division littéraire de la Société publia un album magnifique (1).

A Bruges, la gilde de Saint-Luc, dont l'institution remonte probablement au commencement du quatorzième siècle, avait coutume, d'exposer chaque année, le jour de sa fête patronale, deux tableaux de Van Eyck et de Lancelot Blondeel. La chapelle de la gilde, dont la première pierre fut posée en 1450, a été vendue le 27 avril 1798 (2).

L'église d'Anderlecht payait anciennement tous les ans le jour de saint Luc un cens de 2 sous 6 deniers à la cathédrale de Cambrai, en vertu d'une donation de l'évêque Burchard, en date de l'an 1123, qui exempta la dite église de toute redevance et de toute exaction sauf ce cens (3).

A Malines se célébrait autrefois la fête de la Translation de saint Rombaud. A cause d'une guerre on avait transporté en 1148 les reliques du saint de Malines au village de Steenockerzeel. Dans les comptes de la ville de 1321 on trouve déjà : « sint Rombouds dach » entre la Saint-Denis et le jour de saints Siméon et Jude (4).

(1) De Sint-Lucas gilde en het jubeljaer, door P. Génard. Antwerpen, 1855. Almanak der Sint-Lukas gilde voor 1854. Antwerpen, pp. 13-15, 26-27. Sint-Lukas gilde binnen Antwerpen. Catalogue des œuvres d'art exposées pour l'achèvement de l'autel de Saint-Luc. Anvers, 1855, pp. 9-12.

(2) Gaillard, pp. 160-4.

(3) H. d. E. d. B., t. I, p. 24.

(4) Munk, pp. 142-4.

Digitized by Google

19 octobre. — (*Coreopsis procosa.*) Saint Pierre d'Alcantara; saint Aimable; saint Savinien.

A Bruxelles la seconde des deux foires franches, que Maximilien accorda à la ville (1), devait commencer le jour après la Saint-Luc.

Ces foires qui avaient lieu sur la Grand'Place, furent transférées en 1833 au Grand Sablon et abolies en 1840 toutes les deux.

Sous le directoire (an VII) une foire du 18 octobre jusqu'au 1er novembre devait remplacer celles existant antérieurement (2).

---

20 octobre. — (*Centaurea suaveolens.*) Saint Jean Cantius; saint Caprais; saint Félicien.

Le mardi après la Saint-Luc, devait commencer à Termonde la foire franche de trois jours que Philippe le Hardi, gendre de Louis de Mâle, accorda à cette ville en 1397. Mais à cause des foires qui, à Bruxelles et à Beveren, avaient lieu vers la même époque, Charles V transféra cette foire, en 1550, au vendredi après le premier samedi d'octobre, pour durer jusqu'au mardi suivant.

L'un et l'autre de ces princes accordèrent à la ville le privilège que, durant la foire et les huit jours avant et après, chacun serait libre d'entrer en ville et d'en sortir, à l'exception toutefois des traîtres, des bannis, des déserteurs et des débiteurs des princes (3).

(1) Voyez 19 mai.
(2) H. d. l. V. d. B., t. I, p. 300.
(3) Maestertius, pp. 11, 81.

Digitized by Google

21 octobre. — (*Silphium asteriscus.*) Saint Hilarion; sainte Ursule.

Sainte Ursule, en l'honneur de laquelle quatre églises sont consacrées, est la patronne des religieuses qui portent son nom et qui se vouent à l'éducation de la jeunesse. Autrefois les Ursulines avaient des pensionnats dans la plupart des grandes villes belges. Aujourd'hui, selon le savant auteur du « Calendrier belge de la sainte Vierge, » il n'existe plus de l'ancienne congrégation que la maison de Mons. Mais une nouvelle association d'Ursulines s'est formée depuis peu d'années en Belgique, dont la maison-mère est à Thieldonck et qui compte déjà quinze établissements (1).

A Malines, se célèbre, le même jour, l'anniversaire de l'érection de la confrérie de Sainte-Barbe dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

---

22 octobre. — (*Silphium trifoliatum.*) Sainte Cordule; sainte Alodie; saint Sevère; saint Mellon; saint Albert.

Sainte Cordule est la patronne de Schooten, village du diocèse de Malines.

A Anvers les tisserands célèbrent la fête de saint Sevère, leur patron, dont les reliques s'honorent en partie dans l'église de Saint-Jacques à Anvers (2).

Saint-Albert, patron des paysans, de même que saint Gommaire et saint Gal, bénit, à ce qu'on dit, en bonne et mauvaise lune (3).

(1) B. M., p. 220.

(2) Het leven van den H. Severus, bisschop van Ravenna, patroon der lynen wollewevers. Antwerpen, 1767.

(3) Coremans, p. 89.

Digitized by Google

23 octobre. — (*Aster flexuosus.*) Saint Hilarion; saint Séverin; sainte Ode.

Sainte Ode, tante de saint Hubert, morte en 711, dota richement la collégiale de Notre-Dame, que celui-ci érigea sur la tombe de son prédécesseur saint Lambert. On lui attribue aussi la fondation de Notre-Dame de Namur. La fête de son saint directeur, Pompée, se célèbre aussi en ce jour (1).

A Gand, où l'abbaye de Saint-Bavon possédait anciennement dans la paroisse de Rysbergen (mairie de Bréda) une petite seigneurie appelée Zombeecke, qui fut achetée en 1523 par Henri, comte de Nassau, seigneur de Bréda, les hommes du fief de cette seigneurie étaient tenus de donner annuellement à leur seigneur, le soir de la fête de Saint-Séverin, un beau repas composé de tous les mets de la saison. Douze hommes dont six à cheval devaient assister à ce festin, et les tenanciers fournissaient de la paille, de l'avoine et du foin pour les chevaux. Les six hommes à pied pouvaient amener avec eux des chiens et des oiseaux de chasse, auxquels devait également être fournie la nourriture. Les six cavaliers avaient à leur repas six quarts de vin et trois à leur coucher. On préparait un semblable repas le lendemain vers le soir, lorsque les douze invités partaient pour le village de Zundert, frontière de la mairie de Bréda (2).

---

24 octobre. — (*Aster junicus.*) Saint Evergiste; saint Raphaël, archevêque.

A Malines les tisserands, les fileurs et les sergiers, célébraient la

(1) B. M., p. 222.
(2) Le Polygraphe belge, 1835, p. 117.

Digitized by Google

fête de Saint-Séverin, leur patron, par une messe solennelle dans l'église de Saint-Rombaud.

---

28 octobre. — (*Aster miser.*) Saints Crépin et Crépinien.

Jour heureux pour les cordonniers, les selliers, les tanneurs, etc.(1).

Les cordonniers qui honorent saint Crépin et saint Crépinien comme patron, célèbrent ce jour très-solennellement.

A Bruges, où le métier des cordonniers réunissait dans son sein plusieurs autres petits métiers, entre autres les gantiers ou « Meulenmeerschers, » on dépensait deux livres pour célébrer dignement la fête patronale et huit livres pour la réunion qui avait lieu le jour du renouvellement des doyens (2).

A Diest le jour de fête des cordonniers, un apprenti habillé en évêque est placé le soir au vitrage du magasin brillamment éclairé; il se pose comme s'il allait se mettre à couper du cuir et doit rester ainsi toute une heure sans se mouvoir.

A Malines les apprentis des cordonniers avaient autrefois la coutume, de travestir l'un d'entre eux en évêque et de parcourir les rues pour quêter quelque chose en chantant devant les maisons des pratiques de leurs maîtres.

(1) Coremans, p. 89.
(2) Gaillard, pp. 129-135.

Digitized by Google

26 octobre. — (*Solidago petiolaris.*) Saint Evariste; saint Rustique.

Le dernier dimanche d'octobre se fait à Courtrai une espèce de kermesse appelée vulgairement « Schenkelkenskermis » ou « Schynkelfeest. »

Cette fête, qui se célèbre dans le quartier dit « Over de Leye » (au delà du Lys), fut instituée par Denis de Schynkele, seigneur de Stierbeke, échevin et puis (de 1702 à 1724) bourgmestre de la ville de Courtrai (1).

En souvenir du fondateur, on place encore chaque année son buste, bien décoré de fleurs et de feuillage, au milieu de la rue principale du susdit quartier.

---

27 octobre. — (*Aster floribundus.*) Saint Frumence; saint Armand; saint Florent; sainte Sabine.

Saint-Florent est patron de deux églises.

A Malines se célébrait autrefois une fête en mémoire de ce que les reliques de Saint-Rombaud, transportées à Steenockerzeel à cause des troubles de la guerre, furent heureusement ramenées à l'église dédiée à ce saint (2).

(1) Gaillard, Bruges et le Franc, t. I, p. 343.
(2) Munk, pp. 142-145.

Digitized by Google

28 octobre. — (*Aster passiflorus.*) Saints Simon et Jude, apôtres.

C'est un jour de triste mémoire pour la ville d'Iseghem.

En apprenant qu'une petite colonne française marchait de Roulers par Cachtem, Emelghem et Ingelmunster à Courtrai, les habitants d'Iseghem s'armèrent au hasard de tout ce qu'ils trouvaient sous la main, l'un d'un fusil, l'autre d'une épée, d'autres encore de bâtons ou de fourches, et attaquèrent les ennemis. Ils les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'aux portes de Courtrai; mais les Français ayant reçu des renforts, rebroussèrent chemin, prirent Iseghem par surprise et se vengèrent des habitants en passant au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontraient.

Comme c'était précisément un dimanche, on appelle ce jour encore aujourd'hui « Brigands-zondag, » dimanche des brigands (1).

A Mons les poissonniers célébraient, ce jour, leur fête patronale.

---

29 octobre. — (*Narcissus viridiflorus.*) Sainte Ermelinde; saint Narcisse; saint Faron.

Sainte Ermelinde, en l'honneur de laquelle deux églises sont consacrées, naquit de parents nobles et riches près de Tirlemont. Dès son enfance elle s'adonna au service de Dieu et choisit Jésus pour son époux. C'était en vain que ses parents l'engageaient à se marier; ils ne purent la détourner de son idée ni par prières ni par

(1) Geschiedenis van Iseghem. Rousselaere, 1852, p. 86.

Digitized by Google

menaces. Elle se coupa les cheveux, quitta ses parents qui lui avaient donné les rentes d'une propriété pour s'en entretenir et se retira près d'un village dit alors Bevegne où elle vaquait jour et nuit aux œuvres de piété et aux prières. Toutefois sa beauté enflamma deux frères d'une telle passion qu'après avoir vainement essayé tous les moyens de la séduire ils résolurent de l'enlever de nuit quand elle irait à l'église. Mais la veille de la nuit destinée au rapt, un ange l'avertit de ne pas aller à l'église comme d'habitude et la conduisit à Meldert où elle continua sa vie d'abstinences et d'austérités, jusqu'à ce que le 29 octobre de l'an 600, Dieu la rappela de la terre.

Son corps demeura longtemps en terre sans aucun honneur, bien que plusieurs miracles illustrassent cet endroit. Enfin le duc Pépin, père de sainte Gertrude, fit élever les reliques et fonda sur le lieu du tombeau un couvent de religieuses (1).

A Meldert, où sainte Ermelinde est honorée comme patronne, son jour de fête se célèbre très-solennellement et attire un grand concours de pèlerins.

---

30 octobre. — (*Agaricus fimetarius.*) Saint Foillan; saint Lucain; sainte Zénobe.

Saint Foillan ou Feuillein, auquel sept églises sont dédiées, est patron de Fosses.

Ce fut, dit-on, un missionnaire écossais, à qui sainte Gertrude avait donné son domaine de Fosses et qui aurait été massacré en 655 ou 657.

Au temps de l'invasion normande, son corps aurait été enlevé de

(1) Gazet, p. 328-9.

Digitized by Google

Fosses, mais soustrait par la piété de quelques fidèles, au péril d'être profané par les barbares, et déposé pendant un siècle dans une grotte appelée la Grande-Église.

---

31 octobre. — (*Corcopsis ferulefolia.*) Saint Quentin. Vigile. Jeûne

Saint Quentin est très-vénéré en Belgique, vingt-cinq églises sont consacrées sous son nom et les villes de Hasselt et de Péruwelz l'honorent comme patron.

A Mons les orphelins sont sous sa protection particulière.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOVEMBRE.

Ainsi que les deux mois précédents, le mois de novembre porte une dénomination qui n'est plus justifiée par la place qu'il occupe dans le calendrier actuel. Son nom, qui signifie neuvième, cessa de lui convenir dès l'époque où Numa Pompilius ajouta deux mois à l'année des Romains.

Charlemagne a nommé ce mois « windunmanoth, » mois du vent, et les Flamands lui ont conservé ce nom (windmaend) que du reste, en Belgique, il mérite pleinement, quoique la vieille dénomination de « slachtmaend, » mois de tuerie, soit à présent la plus usitée. De même que « smeermaend, » mois de la graisse et « offermaend, » mois des sacrifices qui désignent le même mois, cette dénomination se rattache aux sanglants sacrifices qui anciennement avaient lieu en novembre et qui valurent à ce mois son nom anglo-saxon de « blôt-monath, » mois du sang.

Plusieurs autres dénominations telles que « loefmaend, horemaend ou hoermaend, » dont on ne connaît pas au juste l'origine restent encore à expliquer. Quelques savants, font dériver « horemaend, » de l'ancien mot teuton « horo » (en anglo-saxon horu), boue et lui donnent la signification de « mois des boues. » D'autres

Digitized by Google

l'expliquent par l'ancien mot anglais « hoar, hoary, » en anglo-saxon « hor, » gris, blanc, de sorte que le nom signifierait « mois des frimas, » ce qui serait assez d'accord avec la dénomination irlandaise « frermânadhr, » mois des glaces.

Digitized by Google

1er novembre. — (*Laurastinus sempervirens.*) La Toussaint ou Allerheiligen, fête de tous les saints.

Une fête en l'honneur de tous les saints et particulièrement de tous les martyrs existait déjà au quatrième siècle dans l'église orientale. Elle passa bientôt dans l'église occidentale, mais se célébrait d'abord le dimanche après la Pentecôte comme les Grecs le font encore de nos jours.

Lorsque, en 607, le pape Boniface IV obtint de l'empereur Phocas le Panthéon des Romains, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de la Rotonde, il le dédia à la Vierge et à tous les martyrs et y fit transporter toutes les reliques qu'on avait déterrées aux alentours de Rome. C'est du jour de cette dédicace que Grégoire III fixa la fête de tous les saints au 1er novembre, et Grégoire IV ordonna, en 834, que toute l'Église catholique célébrerait ce jour une fête commune en l'honneur de tous les saints (1).

En Belgique cette fête compte à présent parmi les fêtes principales de l'année. A Anvers, les personnes qui s'abordent dans les rues ce jour-là, s'adressent des félicitations en se répétant la phrase sacramentale : « ne zalige, zulle, » tout comme à Pâques, à la Pentecôte et au Nouvel-an.

A l'égal de la Saint-Bavon ou Bamis la Toussaint sert de terme

(1) Binterim V, 1, p. 487 sq. — Cornet, p. 340. — D. d. O., t. II, p. 580.

Digitized by Google

pour marquer la fin de l'été et le commencement de l'hiver. En plusieurs villes, entre autres à Dinant, les tirs hebdomadaires des différentes sociétés ne cessent d'avoir lieu qu'à la Toussaint.

Aux environs de Bruxelles les domestiques changent de services ce jour-là et en beaucoup d'endroits, nombre de fondations sont faites pour donner plus d'éclat à la solennité de ce jour.

A Bruges les tailleurs ou « kleermakers (scheppers,) » en vertu d'une fondation faite par M. Van Gruuthuize, en 1531, habillaient ce jour treize pauvres, en dépensant au moins vingt schellings pour chaque vêtement. Une messe solennelle dans l'église de Notre-Dame précédait cette cérémonie de bienfaisance. Aussi était-il d'usage dans le même métier que chaque apprenti admis dans le courant de l'année, devait payer à la Toussaint cinq schellings dont un tiers était destiné au profit du métier, l'autre à celui du doyen et des jurés et le troisième à celui des pauvres du métier, conformément à une ordonnance en date du 8 août 1531 (1).

A Huy se faisait une distribution de pains assez considérable, en vertu d'une fondation de Maroie de Fanchon de l'an 1463 (2).

Depuis la Toussaint jusqu'au 1er mars le concierge de l'hospice d'Ixelles, qui était en même temps sacristain de la chapelle, devait conduire, trois fois par semaine, avec le cheval de l'hospice, le bois que les pauvres amenaient sur leurs épaules ou sur des brouettes. Mais au siècle dernier cet usage étant tombé en désuétude, les revenus de la fondation étaient distribués aux pauvres. (V. 3 mai) (3).

Parmi les foires qui commencent à la Toussaint ou le 2 novembre, les plus considérables sont celles de Liége, de Lierre et de Mons.

Celle qui se tient à Mons jouissait de la franchise pour toutes les personnes endettées et pour leurs nippes, tant pendant la foire que

(1) Gaillard, pp. 140-143.

(2) Gorrissen, p. 356.

(3) H. d. E. d. B., t. III, p. 299.

Digitized by Google

huit jours auparavant et après, en vertu d'un décret de Guillaume II, en date de 1338 (1).

La foire de Lierre dure trois semaines et attire surtout les dimanches une grande foule des environs de la ville. C'est pourquoi la raillerie a désigné ces jours de noms particuliers.

Le premier dimanche s'appelle « veersekensmerkt » marché aux génisses, parce qu'on dit proverbialement que les jeunes filles s'y rendent pour acheter des maris.

Le second dimanche se nomme « brullemerkt ; » on y envoie les enfants qui crient beaucoup en leur disant : « gy kunt op de brullemerkt brullen gaen, » vous pouvez aller beugler au marché à beugler.

Aussi prétend-on que ce jour les fiancées avec leurs fiancés vont fréquenter la foire.

Le troisième dimanche s'appelle « pottenmerkt » marché aux pots, et l'on dit que les jeunes mariées s'y rendent accompagnées de leurs maris pour acheter les pots et les meubles nécessaires à leur nouveau ménage.

La foire de Liége dure huit jours.

Les usages particuliers auxquels la Toussaint donne lieu se rattachent la plus grande partie à la veille de la fête des Trépassés.

Une tradition populaire dit qu'un homme assassiné à la Toussaint ne peut trouver aucun repos avant de s'être vengé de son meurtrier (2).

Suivant une autre croyance il faut aller ce jour à la forêt et y couper un morceau d'un hêtre, s'il est humide, l'hiver sera froid, s'il est sec, le contraire aura lieu (3).

A Herstal, près de Liége, il est d'usage que dans la nuit des Trépassés, un homme aille de maison en maison frapper aux fenêtres

(1) De Bossu, p. 104.

(2) Wolf, N. S., p. 402.

(3) Tuinman, Voorteekenen, p. 10.

Digitized by Google

en disant : « Chrétiens, réveillez-vous et priez pour le repos des âmes! »

Les habitants attribuent l'origine de cette singulière coutume au vœu d'un meurtrier, qui, pour expier son crime, aurait imposé à ses descendants l'obligation d'observer à jamais la pratique susdite. Un membre de sa famille ayant manqué à ce devoir, serait mort subitement, ajoute la tradition, et depuis ce temps-là l'usage est scrupuleusement observé jusqu'à nos jours (1).

Dans la Campine, on parle de coqs noirs et mystérieux qui, dans la nuit du jour des âmes, viennent chanter trois fois sur le toit de la maison dont le propriétaire ou le locataire principal doit mourir après un an et un jour (2).

---

2 novembre.—(*Physatis.*) Jour des morts ou des Trépassés, Allerzielendag.

Dans les premiers siècles de l'Église on ne trouve pas de jour destiné particulièrement à la commémoration des morts, bien qu'on ait prié pour les trépassés dès les temps les plus reculés du christianisme. Ce n'est qu'en 998, que saint Odillon, abbé de Cluny, institua une fête annuelle à célébrer le 2 novembre dans tous les couvents des Bénédictins en mémoire des trépassés, et toute la chrétienté se hâta de suivre cet exemple.

La célébration de cette fête, qui commence la veille aux vêpres, se signale en Belgique par diverses anciennes coutumes existant encore.

(1) Wolf, l. c., p. 388.
(2) Coremans, p. 107.

Digitized by Google

Comme en France et en plusieurs parties de l'Allemagne, depuis la veille de la Toussaint, tous les cimetières reçoivent de nombreux visiteurs qui viennent y prier pour les âmes de leurs parents ou de leurs amis. Ils y mettent souvent des cierges bénits allumés sur les tombes ou aspergent les fosses d'eau bénite.

Dans plusieurs endroits des Ardennes se font, le jour des morts, des processions autour des cimetières, chaque assistant porte en main un cierge allumé qu'il place après la cérémonie sur la tombe du dernier mort de sa famille (1).

Dans le pays de Limbourg on va à quatre heures de relevée au cimetière et tous ceux qui, pendant l'année, ont perdu l'un des leurs, ont soin de mettre sur sa fosse une croix de paille. Après avoir fait les prières usuelles on retourne ensuite à la maison, ou ce qui arrive plus souvent, on va au cabaret pour y passer la soirée en buvant, jouant et chantant. Mais au premier coup de minuit on se rend de nouveau au cimetière pour y allumer les croix de paille que l'on a mises sur les tombes.

A Bruges, à Dinant et en plusieurs autres villes, on allume la veille de la fête des cierges bénits dans les maisons et les laisse brûler durant la nuit, car il est prudent de se préserver par des cierges bénits des apparitions et visions que la croyance populaire en Belgique aussi bien qu'en France, en Écosse et en Irlande attribue à cette nuit. En Irlande et en Écosse ce sont les Elfes qui, dans « l'All-hallow-ride » ou l'époque de la Toussaint, font des courses nocturnes; en Languedoc ce sont les morts qui la nuit du jour des Trépassés vont en procession autour des cimetières; en Provence ce sont « leis armetos, » les petites âmes, qui reviennent à cette époque visiter les corps qu'elles ont abandonnés et dans leur voyage nocturne passent et repassent devant les vivants pendant leur sommeil et les épouvantent; en Flandre c'est le « zielwagen » ou le char des âmes qui tra-

(1) Molanus, p. 374.

Digitized by Google

verse les airs (1), et la tradition raconte plusieurs histoires, les unes toujours plus effrayantes que les autres, des processions nocturnes que font les spectres autour des cimetières (2).

C'est aussi pourquoi, en Belgique comme en Provence, les sonneries funèbres annonçant la commémoration des morts se prolongent en quelques endroits jusqu'à minuit, en d'autres jusqu'au lendemain matin. A Ath, où l'on sonne pendant vingt-quatre heures, les sonneurs vont le lendemain de maison en maison faire une quête en récompense de leurs fatigues.

Les offices qui se célèbrent pour les trépassés attirent une affluence immense de fidèles dans toutes les églises du pays, tendues de noir et décorées en harmonie avec la signification du jour.

A Nivelles les chanoinesses devaient réciter tous les ans à haute voix, dans l'église, l'office des morts pour les défunts de l'auguste maison d'Autriche (3).

A Scherpenheuvel ou Montaigu se fait encore tous les ans ce jour-là, une des processions les plus solennelles dite « de Keerskensprocessie » ou procession des chandelles.

Elle fut instituée, d'après l'auteur de l'histoire de la ville de Diest, en souvenir de la peste, qui en 1629 désolait l'endroit, et cessa grâce à la Vierge dont les habitants avaient imploré l'intercession (4).

D'autres écrivains rapportent qu'en 1734, la dyssenterie exerçant de cruels ravages à Scherpenheuvel et aux environs, les habitants consternés se rendirent auprès de leur curé pour l'engager à faire une procession en l'honneur de la Vierge et que, la procession ayant eu lieu et la maladie ayant disparu, on résolut par reconnaissance, de renouveler annuellement cette procession. Elle se faisait autre-

(1) Coremans, p. 79.
(2) Wolf, N. S., p. 379.
(3) Lemaire, p. 278.
(4) Diest, II, p. 86.

Digitized by Google

fois de sept à dix heures du soir, mais pour éviter des inconvénients elle a été remise il y a plus de trente ans à quatre heures de relevée. Les habitants illuminent leurs maisons et portent chacun une chandelle en main, quelquefois même des paquets entiers qu'ils allument tout à la fois. Au milieu de deux rangs de ces porteurs de chandelles marche le curé de Scherpenheuvel portant l'image miraculeuse de la Vierge, et à sa suite viennent les prêtres avec le vénérable (1).

Une coutume assez singulière, qui est très-répandue en Belgique, est de manger le jour ou la veille des Trépassés, des gâteaux qui s'appellent « zieltjenskoeken, » gâteaux d'âmes, ou « zielen brood, » pain d'âmes.

A Dixmude et dans les environs on dit, qu'autant on en mange autant on délivre d'âmes du purgatoire. A Furnes la même croyance se rattache à ses petits pains que l'on nomme « radetjes, » et que l'on fait dans tous les ménages.

A Ypres les enfants placent, la veille des Trépassés au soir des croix ou des statuettes de la Vierge, éclairées d'une petite chandelle dans la rue, près de la porte de leurs maisons, et demandent aux passants quelques sous « om koeken te bakken voor de zieltjes in 't vagevuer » afin de faire des gâteaux pour les petites âmes du purgatoire.

En quelques endroits du Brabant on fait aussi des « zielen broodjens, » petits pains très-blancs empreints d'une croix, qui se mangent chauds et l'on y attache l'idée que, qui mange le premier de ces petits gâteaux doit dire un pater pour les pauvres âmes souffrantes.

A Anvers on fait les « zielenbroodjens, « également de farine très-blanche et très-fine, mais en y mettant beaucoup de safran pour leur donner une couleur jaune en image des flammes du purgatoire.

Dans le pays de Limbourg le « zielenbrood ou kruiskensbrood, » pain à croix, est béni de grand matin et chacun en mange au déjeûner, après avoir fait une prière pour les Trépassés.

(1) Schayes, p. 172.

Digitized by Google

Les « panne koeken » qu'on fait à Bruges le jour des morts dans chaque ménage sans doute ont une signification analogue. Il en est de même des « couquebaques » (du flamand : koekebakken), qu'on mange à Tournai le jour des âmes et à Namur la veille de cette fête.

Bien que les dénominations de ces gâteaux en plus grande partie paraissent se rattacher immédiatement à la signification de la fête chrétienne qui se célèbre ce jour, tout porte à croire que l'origine de cet usage remonte à une plus haute antiquité que l'institution de la fête de l'Église. A en juger par l'analogie des cérémonies existant encore en Écosse, en Irlande et au pays de Galles ainsi qu'en Bretagne, on peut présumer avec beaucoup de raison que les « zieltjenskoeken » de la Belgique, les « seelen » (âmes) de l'Allemagne supérieure et les « soul-cakes, » gâteaux d'âmes, de Wales ne sont que des restes d'un sacrifice païen qui se célébrait à la même époque. N'ayant pas pu réussir à extirper cette fête jusqu'aux dernières traces, l'Église en a christianisé, si j'ose me servir de ce terme, les pratiques principales en leur donnant une nouvelle signification très-poétique et pieuse tout à la fois, qui s'adaptait à merveille au jour des Trépassés.

---

3 novembre. — (*Primula vulgaris.*) Saint Hubert, patron des chasseurs.

Il est naturel que le culte de ce saint soit on ne peut plus populaire en Belgique. Soixante-onze églises sont dédiées à cet apôtre des Ardennes, nombre de confréries sont érigées sous son invocation, plusieurs métiers l'honorent comme leur patron.

D'après la tradition, telle qu'elle a été recueillie au quatorzième

Digitized by Google

siècle par le chroniqueur Jean d'Outremeuse, saint Hubert appartenait à la famille mérovingienne et descendait de Clotaire II par Boggis, duc d'Aquitaine. Envoyé jeune à la cour de Neustrie, il fut fait comte de Paris, position élevée qui lui attira la haine du puissant Ebroïn. Dénoncé par celui-ci au roi Thierry comme un ambitieux qui songeait à le détrôner, saint Hubert fut banni et chercha un refuge auprès de Pépin de Herstal. Il prit part à la lutte de l'Austrasie avec la Neustrie, et Pépin, après la bataille de Festry, lui confia la « prévôté de France, » ou la mairie du palais de Neustrie. Marié ensuite avec la fille d'un comte de Louvain, saint Hubert perdit sa femme, qui mourut en le rendant père d'un fils. Ce malheur l'accabla et lui inspira la résolution de renoncer au monde. A cet effet il se rendit en Aquitaine, pour abandonner à son frère cadet le duché qui venait de lui échoir par la mort de son père Bertrand, et pour lui confier son fils. Ces intérêts réglés, il reprit le chemin de l'Austrasie, se rendit à Maestricht auprès de saint Lambert, lui notifia son intention d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Pierre, et le pria de désigner l'endroit où il aurait à se retirer à son retour de Rome. « Consultez-là dessus le pape même, » dit l'évêque, « et conformez-vous à ses ordres. »

Saint Hubert se mit donc en route, et arriva à Rome la veille même de l'assassinat de saint Lambert. Il alla droit à l'église prier sur le tombeau de saint Pierre, et y passa la nuit en oraison. Les trois jours suivants il y retourna, et le dernier jour un ange vint annoncer au pape la mort de l'évêque de Liége, en lui remettant la crosse et l'anneau du prélat, et en lui ordonnant de désigner pour son successeur le pèlerin qu'il trouverait priant au tombeau de saint Pierre. Le pape se rend à l'instant à l'église et y trouve saint Hubert. Celui-ci s'étonne qu'on veuille « oisteir » de son siége un si « sains hons, » et c'est alors qu'on lui apprend le meurtre de saint Lambert, qui était son maître et son ami.

Saint Hubert commença à pleurer, mais le pape le prenant par la

Digitized by Google

main le conduisit devant l'autel où il le dispensa de l'ordre de chevalerie et lui donna les ordres sacrés l'un après l'autre. Des événements extraordinaires signalèrent ce sacre de saint Hubert. Toutes les étoles ayant disparu d'une manière incompréhensible, un ange apporta du paradis une étole ainsi qu'une clef d'or destinées au successeur de saint Lambert.

Une fois installé sur le siége épiscopal de Tongres, saint Hubert se fit remarquer par sa piété, par sa charité et par son zèle pour le salut des âmes. Conservant toute sa vie une grande vénération pour saint Lambert, il fit bâtir au lieu où ce saint avait été assassiné une église en l'honneur de la Vierge et de saint Lambert, y transféra en 709 avec une pompe extraordinaire le corps du saint et fixa lui-même sa demeure auprès des restes chéris de son maître. C'est ainsi que Liége devint la résidence des évêques de Tongres et que les Liégeois avec raison regardent saint Hubert pour le véritable fondateur de leur ville.

C'était aussi saint Hubert qui par ses courses apostoliques dans les Ardennes parvint enfin à y établir définitivement le christianisme et à accomplir l'œuvre qu'avaient commencée les évêques saint Remacle et saint Lambert. La forêt d'Ardenne, où Hubert, étant jeune, avait tant de fois satisfait son aveugle passion pour la chasse, où, converti par l'apparition merveilleuse d'un cerf portant l'image de Jésus-Christ entre les branches de son bois, il mena pendant plusieurs années dans une solitude complète la vie la plus austère pour expier par des pénitences rigoureuses les fautes de sa jeunesse, cette forêt devint depuis lors le principal siège du culte de saint Hubert.

Trente-six ans s'étaient écoulés depuis que saint Hubert avait renoncé aux plaisirs du monde, lorsque par révélation il lui fut dit que bientôt sa mission terrestre serait finie. Ayant été consacrer une nouvelle église à Héverlé, près de Louvain, il fut pris de la fièvre et ne put arriver qu'à grand'peine à Tura ou Tervueren, près de Bruxelles, où il possédait une métairie provenant du domaine de Floribanne.

Digitized by Google

Ce fut à Tervueren, dit Van Gestel, que s'opéra la conversion du saint, ce fut aussi là que, le 30 mai 727, il rendit le dernier soupir.

Son corps fut transporté à Liége et déposé au lieu que le saint avait désigné, près de l'autel Saint-Aubin, dans l'église collégiale de Saint-Pierre; mais, seize ans après, le clergé de Liége, désirant ensevelir le saint plus honorablement, procéda à l'exaltation de ses reliques en présence d'un concours immense de peuple. Le roi Carloman assista à cette cérémonie avec toute sa cour, retira lui-même de la fosse, avec l'aide des grands de sa suite, le corps sacré qui n'avait souffert aucune altération, pas plus que les habits pontificaux dont il était couvert, et le porta processionnellement dans l'église jusque devant le maître-autel, où l'on plaça les restes du saint.

Cette exaltation eut lieu le 3 novembre de l'année 743 et on fixa à ce jour la fête de saint Hubert dans toute l'Église catholique.

Les miracles que Dieu opérait par les mains de saint Hubert et dont les biographes du saint évêque nous rapportent un grand nombre, ne cessèrent pas à la mort du saint. Si l'on en croit une vieille légende, c'est grâce à l'intervention miraculeuse de saint Hubert que la sécurité la plus parfaite a toujours régné dans les environs de Tervueren. Un meurtre allait s'y commettre, un malheureux voyageur était au moment d'y périr sous les coups d'un assassin, lorsqu'une formidable sonnerie de trompe se fit entendre et le patron des chasseurs apparut, à cheval, accompagné de sa meute. Le brigand terrifié s'enfuit et renonça à la vie coupable qu'il menait, et depuis lors, aucun crime ne souilla plus la forêt qui semblait protégée tout spécialement par saint Hubert.

Bien des miracles s'opérèrent sur la tombe du saint et surtout par l'usage qu'on fait de ses reliques depuis leur translation à Andain ou Saint-Hubert. Car les restes de saint Hubert ne devaient pas rester à Liége. Après y avoir été vénérés pendant quatre-vingt-dix-huit ans, ils furent transportés en 825 dans l'abbaye d'Andain de l'ordre

Digitized by Google

des Bénédictins, qui est depuis connue sous le nom de Saint-Hubert.

Une tradition populaire nous rapporte la fondation de ce monastère de la manière suivante :

Il existait en Ardenne, au lieu appelé Ambra, qui selon toute probabilité n'est autre chose que Amberloux, village situé sur le bras occidental de l'Ourthe, à deux lieues de Saint-Hubert, une villa carlovingienne où Pépin de Herstal aimait à chasser. Un jour qu'il y était allé en compagnie de Plectrude, celle-ci, laissant son mari faire la sieste, se rendit dans la forêt voisine. A peine y était-elle assise sur un monceau de pierres, qu'une lettre, tombée du ciel, apparaît à ses yeux. Quoique tremblante de peur, elle la ramassa et vint au plus tôt la montrer à son mari qui, pour savoir le sens de la missive, manda son chapelain Bérégize. Celui-ci, désirant depuis longtemps abandonner le monde, saisit l'occasion et se déclara disposé à habiter cette solitude, que Dieu même eût choisie pour un lieu d'élection, d'où un grand nombre d'âmes émigreraient vers les cieux. Pépin finit par y consentir malgré la répugnance qu'il éprouvait à se séparer de son chapelain, et un monastère fut fondé. Mais il déchut par la suite, et au neuvième siècle, les moines voulant le relever, demandèrent à l'évêque de Liége, Walland, le corps de saint Hubert. On le leur accorda à condition de lui assigner une résidence convenable. C'est alors que l'établissement de Bérégize fut abandonné et qu'on en construisit un autre dans un endroit qui portait le nom d'Andain ou d'Andage (Andaginum), nom qui fut remplacé par celui du saint dont on venait d'obtenir les restes.

Reconstruite au siècle passé, la célèbre abbaye de Saint-Hubert partagea le sort de presque toutes les maisons religieuses. Ce qui en reste a d'abord servi de local à un tribunal supprimé depuis quelques années ; depuis on en a fait une maison pénitentiaire pour les jeunes délinquants.

L'église allait être démolie aussi, quand des citoyens notables, dont les noms heureusement ont été sauvés de l'oubli, se réunirent

Digitized by Google

et achetèrent au moyen d'une souscription l'édifice magnifique qui échappa ainsi aux modernes vandales. Grâce au roi Léopold Ier on est actuellement occupé à le restaurer.

C'est dans cette église, que se conservent les reliques précieuses de saint Hubert, et que se dessert « l'œuvre de ce saint ».

Bien qu'on ne sache pas au juste ce qu'est devenu le corps de saint Hubert, on a tout lieu de présumer qu'il repose encore intact dans l'un des caveaux nombreux qui règnent sous toute l'église de Saint-Hubert et dont un seul est demeuré ouvert. Une tradition qu'aucun fait ne contredit vient appuyer cette supposition. Mais les moines qui connaissaient la retraite, où la châsse se cachait par mesure de prudence, vu les désordres des temps malheureux, auront emporté le secret avec eux dans le tombeau, de sorte que l'opinion de quelques historiens, que le corps de saint Hubert avait disparu dans l'incendie de 1560, acquit de la consistance.

Quel que soit d'ailleurs le corps du saint, il n'est pour rien dans l'efficacité des pèlerinages qui se font continuellement à son église. Car la relique principale c'est la Sainte-Étole, qui a appartenu à saint Hubert et qui opère tous les jours des effets merveilleux.

Cette étole est un galon de soie blanche dont les extrémités sont ornées d'une riche dentelle terminée en franges formant six globules de soie dorée. Le dessin du tissu est très-varié et de distance en distance il s'y mêle un fil d'or qui orne le tissu dans toute sa largeur.

Une parcelle toute exiguë, soit de soie, soit d'or, enlevée à la Sainte-Étole et introduit dans le front d'une personne mordue à sang par un animal enragé, est regardée comme remède infaillible contre l'hydrophobie, pourvu toutefois que la personne qui subit cette opération qu'on appelle la « taille » observe strictement les prescriptions de la « neuvaine de Saint-Hubert. » Les personnes qui se croient infectées du venin de la rage sans avoir été mordues à sang, reçoivent le « Répit » qui se donne au nom de la Sainte-Trinité, de la Sainte-Vierge et de Saint-Hubert, et accomplis-

Digitized by Google

sent également la neuvaine, pour être assurées de leur guérison.

Cette neuvaine prescrit les dix articles suivants :

1° « La personne qui est « taillée » doit se confesser et communier sous la conduite et le bon avis d'un sage et prudent confesseur qui peut en dispenser.

2° Elle doit coucher seule en draps blancs et nets, ou bien toute vêtue lorsque les draps ne sont pas blancs.

3° Elle doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier, et ne doit point baisser sa tête pour boire aux fontaines ou rivières, sans cependant s'inquiéter, encore qu'elle regarderait ou se verrait dans les rivières ou miroirs ;

4° Elle peut boire du vin rouge, clairet et blanc mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau pure ;

5° Elle peut manger du pain blanc ou autre, de la chair d'un porc mâle d'un an ou plus, des chapons ou poules aussi d'un an ou plus, des poissons portant écailles, comme harengs, saurets, carpes, etc., des œufs cuits durs ; toutes ces choses doivent être mangées froides ; le sel n'est point défendu ;

6° Elle peut laver ses mains et se frotter le visage avec un linge frais, l'usage est de ne pas faire sa barbe pendant les neuf jours.

7° Il ne faut pas peigner ses cheveux pendant quarante jours, la neuvaine y comprise ;

8° Le dixième jour il faut faire délier son bandeau (1) par un prêtre, le faire brûler et en mettre les cendres dans la piscine ;

9° Il faut observer tous les ans la fête de Saint-Hubert, qui est le troisième jour de novembre ;

10° Et si la personne recevait de quelques animaux enragés la blessure ou morsure qui allât jusqu'au sang, elle doit faire la même

(1) L'aumônier fait une petite incision au front du patient, et en soulevant légèrement l'épiderme à l'aide d'un poinçon, il introduit dans l'incision une parcelle de la Sainte-Étole et l'y maintient à l'aide d'un étroit bandeau de toile noire, qui doit être porté pendant neuf jours.

Digitized by Google

abstinence l'espace de trois jours, sans qu'il soit besoin de revenir à Saint-Hubert.

Elle pourra même donner répit ou délai de quarante jours à toutes personnes qui sont blessées ou mordues à sang ou autrement infectées par quelques animaux enragés. »

La pratique de la taille et du répit aussi bien que celle de la neuvaine se trouvent établies de temps immémorial. On les observe depuis qu'on recourt à saint Hubert, et quoique la Sorbonne, par une déclaration du 10 juin 1671, condamnât toutes ces cérémonies comme superstitieuses, les docteurs de l'Université de Louvain et les examinateurs synodaux de l'évêché de Liége ainsi que l'évêque de Liége lui-même les ont approuvées en 1690 et l'expérience en atteste l'efficacité merveilleuse.

Depuis le 12 octobre 1806 jusqu'au 1er janvier 1835, on tailla plus de quatre mille huit cents personnes et des cent trente à cent quarante personnes mordues à sang, que depuis cette époque on taille annuellement, il est à peine une dizaine de personnes qui depuis dix ans soient mortes après avoir été taillées.

C'est pourquoi encore de nos jours chaque année amène, de tous les pays voisins, un grand nombre de fidèles menacés de la maladie de la rage vers la chapelle dite la « Trésorerie » de l'église de Saint-Hubert, qui renferme la Sainte-Étole et les autres objets qu'on dit avoir appartenu au saint évêque (1). Quand une personne mordue à

(1) A l'exception d'une sandale on y montre encore aujourd'hui tous les objets qui accompagnaient le corps de Saint-Hubert lors de sa translation à Andage et que les moines, à l'arrivée de la précieuse dépouille, ôtèrent du cercueil, savoir : une crosse d'ivoire, un énorme cornet et un morceau de peigne à barbe, tous deux aussi d'ivoire. Mais ils n'ont point le même caractère d'authenticité que la Sainte-Étole. Parmi les reliques qui se conservent dans la sacristie de l'église de Tervueren, il est également un cor d'ivoire, revêtu de lames d'argent, dont saint Hubert se servait, dit-on, avant sa conversion.

La clef que saint Hubert lors de sa consécration à Rome reçut de saint Pierre,

Digitized by Google

sang est empêchée de se rendre à Saint-Hubert, elle va demander le répit de quarante jours à une personne taillée. Pendant ce répit la maladie ne fait aucun progrès, mais avant l'expiration de ce terme, il faut venir se faire tailler à Saint-Hubert ou recourir de nouveau au répit de quarante jours. Car les aumôniers desservant la chapelle de Saint-Hubert peuvent seuls donner répit à vie, les personnes taillées ne peuvent le donner que pour quarante jours, mais elles peuvent le répéter de quarantaine en quarantaine. Attribuer ce pouvoir aux chevaliers de Saint-Hubert ou aux membres des confréries du saint, c'est une erreur. Il en est de même des prétendus descendants du saint, dont il y en avait autrefois un grand nombre.

Un d'entre eux, nommé Georges Hubert, qui vivait au dix-septième siècle à Paris et s'intitulait : « chevalier de Saint-Hubert, seul issu de la lignée et génération du glorieux saint Hubert d'Ardenne, fils de Bernard, duc d'Aquitaine, » poussa l'insolence jusqu'à faire ses preuves devant la cour française et obtint, le 30 décembre 1649, des lettres-patentes à l'effet d'exercer librement son art dans toute l'étendue du royaume. Il se vantait de guérir « toutes les personnes mordues de loups ou chiens enragés et autres animaux atteints de la rage, en touchant au chef, sans aucune application de remèdes ni médicaments, » comme il est dit expressément dans son brevet d'invention. Sa sœur se glorifiait du même privilége.

Dans la dernière moitié du siècle passé, on voyait à Bruxelles une enseigne où l'hôte de la maison se prétendait aussi chevalier de Saint-Hubert.

Les vrais chevaliers de Saint-Hubert appartenaient aux deux ordres, qui s'établirent en l'honneur de la Sainte-Trinité, des cinq plaies de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, sous la protection de saint Hubert : le premier, à cause d'une victoire remportée le

à ce que dit une légende, fut conservée dans l'église de Saint-Pierre à Liége, mais le savant P. Roberti croit qu'elle aura disparu pendant les guerres et que, pour en perpétuer la mémoire, on lui aura substitué celle qu'on montre aujourd'hui.

Digitized by Google

jour de la fête, 3 novembre; le second, pour mettre fin aux dissensions entre les seigneurs barrois et lorrains. Le chef de l'ordre qui, vers 1420, portait le titre de « roi, » prit, vers 1422, celui de « grand-veneur, » et deux siècles plus tard, celui de « grand-maître » de l'ordre.

Les enseignes étaient un collier supportant une médaille pendante sur la poitrine du chevalier. Sur cette médaille on voyait saint Hubert adorant le crucifix représenté dans le bois du cerf.

Pour être admis dans l'ordre de Saint-Hubert, il fallait être catholique romain, de bonnes mœurs, et posséder au moins quatre quartiers de noblesse. Les dames y étaient admises. Les chevaliers s'obligeaient à réciter cinq *pater* et cinq *ave* chaque jour, à jeûner la veille de la fête du saint, à respecter les liens du mariage, à défendre la religion et les intérêts du souverain légitime, et à secourir les malheureux.

Les rois Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII, ne dédaignèrent point l'honneur d'être les chefs souverains de cet ordre dont tous les membres et dignitaires sont inscrits dans le livre que le chapitre de l'ordre fit déposer à l'église de Saint-Hubert. Le même volume contient aussi le cérémonial des réceptions religieuses et la formule de l'acte à en dresser.

Le répit à vie ou à terme, qui ne se donne qu'à Saint-Hubert, est accordé aux enfants qui n'ont pas fait leur première communion, quelle que soit leur blessure, et aux personnes qui ne sont pas mordues à sang ou mordues par un animal qui ne donne que des indices douteux d'hydrophobie. On l'accorde aussi aux personnes prises de la peur.

D'autres personnes qui veulent se rassurer contre le danger de la rage portent dévotement sur soi des objets bénits et touchés à l'Étole de Saint-Hubert, comme des croix, des bagues, des chapelets, des médailles, des clefs ou cornets d'argent. Les cornets de fer, nommés ordinairement « clefs de Saint-Hubert, » qui, en mémoire de la clef

Digitized by Google

de ce saint, sont bénits par des prières particulières et ensuite touchés à la Sainte-Étole, servent à préserver les animaux de la rage.

Voici l'instruction sur l'usage de ces clefs telle qu'elle est imprimée et remise à ceux qui les achètent :

« Dès qu'on s'aperçoit qu'un animal a été mordu ou infecté par un autre, il faut faire rougir le cornet ou clef au feu et l'imprimer sur la plaie même, si cela se peut commodément, sinon sur le front jusqu'à la chair vive, et tenir ledit animal enfermé pendant neuf jours, afin que le venin ne puisse se dilater par quelques agitations immodérées.

Les animaux sains seront aussi marqués au front, mais il ne sera pas nécessaire de les tenir enfermés. Cela fait, quelqu'un de la famille, soit pour un ou plusieurs bestiaux, commencera le même jour à réciter, pendant neuf jours consécutifs, cinq « *pater* » et « *ave*, » à l'honneur de Dieu, de sa glorieuse Mère et de Saint-Hubert. Pendant tout ce temps on donnera tous les jours audit animal, avant toute autre nourriture, un morceau de pain ou un peu d'avoine bénits par un prêtre, à l'honneur de Saint-Hubert (1). »

Un autre moyen fort usité pour obtenir la protection de saint Hubert contre l'hydrophobie est de se faire inscrire dans l'une des confréries du saint, dont l'origine remonte à une haute antiquité. Vers la même époque où plusieurs paroisses contractèrent la coutume de venir chaque année en procession à l'église de Saint-Hubert et d'y apporter chacune son offrande, des familles et des provinces entières, telles que les Pays-Bas de Liége, les pays de Cologne, de Trèves, de Lorraine, de Langres, etc., désirant se

(1) Ces clefs de Saint-Hubert n'ont pas partout la même forme : à Liége c'est un anneau, à Utrecht une croix de fer, qu'on appelle ainsi. Dans plusieurs provinces de France on se sert d'un fer rouge qu'on appelle « clefs de Saint-Pierre » et Grégoire de Tours rapporte qu'au tombeau de Saint-Martin de Tours on pratiquait l'usage de marquer d'une clef rougie au feu les animaux mordus par des chiens ou des loups enragés.

Digitized by Google

mettre sous la protection du saint, s'engagèrent à payer une rente annuelle à Saint-Hubert. De là est venue l'expression encore usitée « se faire arrenter, » qui signifie aujourd'hui se faire inscrire dans la confrérie de Saint-Hubert.

Il ne faut pourtant pas confondre avec ces confréries pieuses les associations mondaines portant le même nom, qui se composaient de chasseurs. Il se forma, entre autres, vers 1701, à Louvain une confrérie de Saint-Hubert, dont le duc d'Arenberg se déclara protecteur et dont les réglements sont assez singuliers, pour que nous en donnions un extrait :

« Comme les Empereurs, Rois et autres souverains, est-il dit au commencement du réglement, ont, dès les temps les plus reculés, eu un soin particulier de la noble et illustre chasse, et n'en ont pas seulement fait usage mais en ont aussi laissé l'usage à leurs sujets,

» Nous, comme vrais amateurs de la chasse, avons trouvé bon pour le maintien d'icelle, d'ériger une confrérie sous les articles et règles suivants. »

L'art. 3 porte : Que l'on n'admettra dans cette confrérie que des nobles, des personnes nées de mariage légitime, honnêtes et vertueuses.

L'art. 5 : Que les confrères seront obligées de tenir un bon chien de chasse et d'être pourvus d'une gibecière, de poudre, de plomb et d'un bon fusil de chasse, et de porter dans toutes les assemblées un petit cor de chasse attaché à un ruban vert.

L'art. 6 : Qu'il y aura dans cette confrérie les officiers suivants : le noble seigneur général de la chasse, le chef-homme (hoofdman), le prévôt, le colonel, le major, le capitaine, le lieutenant, l'enseigne, l'avocat fiscal, deux trésoriers, un secrétaire, un inspecteur des armes et un introducteur, qui seront changés tous les ans, à l'exception du général, du colonel, du major, du capitaine, du lieutenant, de l'enseigne, de l'avocat fiscal et du secrétaire qui resteront en emploi leur vie durant.

Digitized by Google

L'art. 7 : Que le prévôt de la confrérie célébrera tous les ans, le jour de Saint-Hubert, une messe solennelle à laquelle tous les confrères assisteront avant que d'aller à la chasse.

L'art. 8 : Que personne ne sera excusé d'aller le dit jour à la chasse, sinon pour bonnes et légitimes raisons, et qu'après avoir obtenu la permission de s'en absenter, il devra payer un écu au profit des confrères qui iront à la chasse.

L'art. 9 : Que tout le gibier qui sera tiré le jour de Saint-Hubert, devra être porté dans la ville de Louvain et remis entre les mains du trésorier de la confrérie qui sera chargé du soin du repas.

L'art. 10 : Que tous les ans, le dimanche après la fête de Saint-Hubert, il sera donné un repas, auquel sera invité le protecteur de la confrérie et duquel aucun confrère ne pourra s'absenter sous quelque prétexte que ce soit, sous peine de payer le double de ce que chaque confrère, qui aura assisté au repas, aura payé, etc., etc.

Bien que cette confrérie n'existe plus, on célèbre annuellement à Louvain dans l'église de Saint-Jacques, le jour de la fête de Saint-Hubert, une messe solennelle, à laquelle assistent tous les chasseurs de la ville, qui la veille ont fait une battue générale. Le produit de cette chasse est destiné à un grand souper auquel prennent part tous les chasseurs.

A Anderlecht on célébrait autrefois la fête de Saint-Hubert en sonnant de la trompe dans l'intérieur même de l'église, mais une sentence portée par l'official le 13 septembre 1701 supprima cette pratique.

A Boitsfort, où se trouvait jusqu'à la domination française la vénerie des princes et des gouverneurs de la Belgique, se célébrait autrefois la fête de Saint-Hubert par une grande chasse à laquelle assistait tout le personnel de la vénérie et quelquefois le souverain lui-même. En sortant de la chapelle, qui était dédiée à Saint-Hubert, on montait à cheval, et, après avoir joyeusement traqué le

Digitized by Google

cerf ou le sanglier, princes, nobles et veneurs terminaient la journée par un banquet splendide. A cette occasion, on offrait un florin de Hollande à Saint-Hubert, au nom du duc de Brabant.

A Saint-Hubert, la belle église du saint patron des chasseurs était autrefois un véritable rendez-vous des chasseurs de tous les pays. Dès trois heures du matin, les trompes sonnaient le réveil et à l'instant chasseurs et piqueurs, gardes et braconniers se mettaient en route avec leurs chiens pour assister à la messe solennelle qui se célébrait aux flambeaux. Les trompes sonnaient lors de la consécration et pendant la bénédiction que le prêtre donnait après la messe, à la porte de l'église, aux seigneurs chatelains en grand costume, aux dames en toilette de Diane chasseresse, aux piqueurs, à toute la haute et petite vénerie jusqu'aux chiens. Puis le plus jeune chasseur faisait la quête, à laquelle ordinairement un nid de grive placé dans le pavillon de sa trompe lui servait de plateau. La quête faite, tous s'empressaient d'entrer en chasse.

Depuis que le roi Léopold I^er^ ne va plus chaque année à son château d'Ardenne pour y célébrer la fête du patron des chasseurs, la bénédiction solennelle de l'ouverture de la chasse a cessé d'avoir lieu à Saint-Hubert. A peine s'il y vient encore plus de foule qu'à l'ordinaire pour suivre la procession qui en l'honneur du saint va ce jour dans l'intérieur de l'église, la neige ne permettant presque jamais de parcourir la ville.

Mais la coutume des chasseurs de marquer leur dévotion à Saint-Hubert en choisissant son jour de fête pour l'employer à la chasse, est encore religieusement observée en Belgique, comme en France. Tout véritable amateur de la chasse se met en campagne ce jour solennel, sans s'informer s'il pleut ou s'il fait beau temps. Le grand seigneur rassemble les chasseurs de près et de loin pour cette solennité et s'il existe dans ses bois un superbe cerf dix cors, un sanglier monstre, on le réserve pour être chassé le jour de Saint-Hubert. Le petit particulier invite quelques amis pour la première chasse en

Digitized by Google

battue. Car c'est le jour de Saint-Hubert que commencent ordinairement les chasses en battue. Les endroits réservés ne le sont plus ce jour-là, qui ne peut pas se passer comme les autres jours, et pour donner encore plus d'éclat à la solennité de cette fête la « Saint-Hubert » ne se sonne pendant toute l'année que le jour de Saint-Hubert.

A Réthy dans la Campine la célébration de la Saint-Hubert a tout à fait le caractère d'une fête populaire. Voulant faire participer la population de cet endroit à la festivité de ce jour, M. Van der Schrieck alloue chaque année des prix précieux pour les meilleurs tireurs et pour les vainqueurs dans les divers divertissements populaires. Deux tonnes de bière offertes gratis dans chaque cabaret augmentent la réjouissance du jour.

Les chasseurs après avoir terminé la battue de rigueur de ce jour se réunissent à un banquet joyeux. Quant à l'origine de cette manière de célébrer, par une chasse, la fête de saint-Hubert on a tout lieu de croire que cet usage remonte jusqu'aux premiers temps du culte de ce saint.

Il est certain que, dès le dixième siècle, on invoquait dans la forêt des Ardennes saint Hubert pour réussir dans l'exercice de la chasse. Les chasseurs qui, de tout temps et dans tous les pays, ont eu un protecteur particulier s'empressèrent après avoir entièrement renoncé à l'idolatrie, de se mettre sous la protection de saint Hubert, qui avait été lui-même chasseur passionné avant de devenir apôtre, et dont la fête tombait dans une saison on ne peut plus favorable à la chasse, ce qui contribua encore à augmenter cette dévotion pour saint Hubert de la part des chasseurs, c'est que le saint comme patron contre la rage protégeait aussi le chien, compagne fidèle du chasseur, de sorte que déjà avant le onzième siècle dans toute l'étendue des Ardennes, c'était une coutume universellement reçue chez tous les seigneurs de ce pays d'offrir à Saint-Hubert les prémices de leurs chasses, et de lui faire présent de la dixième partie de tout le gibier qu'ils prenaient chaque année.

Digitized by Google

Il est donc de toute probabilité que, dans le principe, on aura institué une chasse générale, le jour de fête de Saint-Hubert, pour en destiner le produit à l'église du saint où se disait de grand matin une messe spéciale pour la bénédiction des chasseurs et de leurs équipages (1).

Une autre coutume très-répandue en Belgique est de manger le jour de Saint-Hubert du pain bénit, afin de se préserver de la rage.

Dans les villages des Flandres, du Brabant et de la Campine, chaque famille envoie à l'église un pain ou un morceau de pain pour le faire bénir et chacun reste à jeun jusqu'à ce que la personne, qui est allée à la messe, soit revenue avec le pain bénit. Alors on en mange un petit morceau avant de déjeuner et après un « pater » et un « ave » dits dévotement. Les animaux en reçoivent également une petite portion dans leur nourriture, pour participer aussi à l'influence salutaire de ce pain (2).

Dans le pays de Limbourg on achète, la messe finie, du bedeau de l'église de petits pains noirs bénits, que l'on appelle « Sint-Huberts broodjens » et que l'on donne à manger à tous les animaux domestiques. Quelquefois les personnes de la maison en mangent aussi (3).

Dans le pays wallon chacun apporte un pain de cuisson à l'église; et au moment que se donne la bénédiction tous les bras se lèvent en tenant haut les pains. Puis, même pratique qu'ailleurs.

Dans les villes on achète ce jour à la porte de l'église de petits pains mollets, qui s'appellent aussi « Sint-Huberts broodjens, » et qui se mangent à jeun.

A Malines ces pains portent l'empreinte d'un cor.

(1) Pèlerinage de Saint-Hubert en Ardennes, par l'abbé C.-J. Bertrand. Namur, 1855. — Molanus, p. 375.

(2) G. d. V. e. A., t. II, p. 143-150. — H. d. E. d. B., t. I, 28, 39; t. III, p. 370; t. III, 382-3, 408. — D. d. O., t. I, p. 177-178. — Coremans, p. 89.

(3) Schayes, p. 211-212; p. 218-224; — Wolf, I, p. 145-7; II, p. 142. L'Illustration, 1843, vol. II, n° 37, p. 167-170; *Ibid.*, vol. XXIV, p. 307 8, Paris. 1854.

Digitized by Google

Mais partout on envoie aussi des pains de ménage à l'église, on les fait bénir et on en coupe ensuite pour chaque membre de la famille un morceau que l'on mange à jeun après avoir fait le signe de la croix.

A Namur les bouchers cuisent de petits pains blancs qu'ils font bénir à la messe de leur patron, et qu'ils distribuent à leurs pratiques.

Car à Namur ce sont les bouchers qui honorent saint Hubert comme patron de leur métier, de même qu'à Malines les ébénistes et à Liége les fondeurs.

A Malines le même jour donne lieu depuis 1585 à la fête de la récollection ou « vergadering » des reliques de Saint-Rombaud.

Dans l'ancienne chartreuse de Scheut on célébrait tous les ans le jour de Saint-Hubert une messe solennelle pour les habitants de Bruxelles décédés.

Pendant l'octave de ce saint, on s'occupe beaucoup à détruire dans les jardins toutes les bêtes malfaisantes.

---

4 novembre. — (*Arbutus.*) Saint Charles Borromée; saint Perpète, patron de Dinant.

Il n'y a que deux églises en Belgique qui sont dédiées à saint Charles Borromée, archevêque de Milan, et deux communautés de femmes qui lui doivent leur nom, ce sont le couvent des « filles de saint Charles Borromée » à Wez, qui s'adonnent au soin de femmes infirmes et d'insensées et à l'éducation gratuite des filles pauvres, et le monastère des sœurs hospitalières de saint Charles Borromée « de Nancy » à Tongres qui soignent les malades à l'hôpital.

Saint Perpète fut, sans contredit, l'un des plus grands hommes

Digitized by Google

qui aient occupé le siége de Tongres. Fils d'un comte de Looz et d'une comtesse allemande renommés pour leur piété, il donna, dès son enfance, l'exemple de toutes les vertus. Appelé par sa naissance à occuper une brillante position dans le monde, il préféra l'austérité de l'état ecclésiastique aux plaisirs du siècle et après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie, il fut proclamé vingt-troisième évêque de Tongres en 598. Sa grande modestie lui fit refuser d'abord une charge qu'il considérait comme étant bien au-dessus de ses forces, mais il dut bientôt se rendre aux désirs du peuple et l'on vit alors briller dans tout leur éclat les qualités excellentes de ce saint homme. Sa vie entière ne fut qu'une série de bienfaits, son grand savoir lui mérita l'insigne honneur d'être appelé le docteur des fidèles.

Professant une affection toute particulière pour la ville de Dinant, il en faisait son séjour dès l'an 604, y fonda la même année une église dédiée à saint Vincent, dans laquelle il se retirait souvent, pour y prier dans le silence et le recueillement, et y mourut après dix-huit années d'un glorieux épiscopat, le 4 novembre 617.

Suivant son désir, il fut enterré dans l'église de Saint-Vincent, où la reconnaissance publique éleva un superbe mausolée de marbre à sa mémoire.

Dieu ne tarda pas à manifester d'une manière éclatante, combien la vie de son serviteur lui avait été agréable; du tombeau de Saint-Perpète découlait une huile odorante qui guérissait beaucoup de malades.

La ville de Dinant, ayant éprouvé particulièrement les salutaires effets de la protection de ce saint, le choisit pour son patron et fit chanter, chaque lundi, une messe solennelle à son honneur.

Du produit des offrandes que déposaient sur son tombeau les nombreuses personnes redevables de leur santé à l'intercession du saint, on acheta une riche châsse dans laquelle ses restes furent déposés et portés à la procession qui se faisait autour de la ville, en son

Digitized by Google

honneur, le mardi de Pentecôte de chaque année. La fête de Saint-Perpète ne se célèbre que par l'office et l'exposition des reliques du saint dans l'église de Saint-Vincent (1).

A Liége les brodeurs et doreurs célébraient la fête de Sainte-Claire leur patronne.

Le dimanche de l'octave de la Toussaint se célèbre, à Bruxelles, la fête de « l'Association pieuse sous le patronage de Marie » dans l'église de Notre-Dame des Riches-Claires.

Cette confrérie ne date que du temps où le choléra faisait de si nombreuses victimes. Les habitants de Bruxelles se souvenant des grâces que leurs ancêtres avaient obtenues par l'intercession de Marie, accoururent en foule à l'église des Riches-Claires, afin de se mettre sous la protection de la Vierge et y récitèrent, chaque soir, le saint Rosaire. On continua ces pieux exercices aussi après la cessation du fléau et S. E. le cardinal archevêque de Malines érigea en faveur des fidèles qui assistent aux instructions et invoquent tous les soirs la sainte Vierge dans l'église des Riches-Claires, une confrérie sous le titre d'Association pieuse sous le patronage de Marie (2).

---

5 novembre. — (*Physalis Alkekengi.*) Sainte Berthilde; sainte Odrade; saint Winoc; saint Zacharie.

Sainte Odrade n'est honorée que dans l'église de Moll, près de Gheel.

Le 5 novembre de l'année 1530 est le « kwade zaturdag » ou

(1) Histoire de la ville de Dinant, par E. Siderius. Mss.

(2) De Reume, pp. 254-5.

Digitized by Google

mauvais samedi des Zélandais, parce qu'une inondation terrible menaça ce jour la Zélande d'une entière destruction (1).

---

6 novembre. — (*Taxus baccata.*) Saint Léonard; saint Winoc.

Saint Léonard, auquel une paroisse du doyenné de Hoogstraeten doit son nom et en l'honneur duquel dix églises sont consacrées, est le patron de Léau. Il était autrefois très-vénéré dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Huysinghen, commune du canton de Hal, où encore aujourd'hui nombre de pèlerins viennent l'invoquer contre des infirmités de toute sorte (2).

Comme à Liége les fruitiers, à Bruges les tonneliers ou « kuipers » ont choisi ce saint pour patron. Treize membres de ce métier, montés à cheval allaient autrefois tous les ans à Ruyselede pour y faire dire une messe solennelle, et en rapportaient une quantité de gâteaux appelés « schriflorissen, spellekokers, schuifletten » qu'ils partageaient à leur retour parmi les femmes et les enfants de leur métier.

L'origine de cette coutume dont une charte, en date du 8 mars 1418, fait déjà mention, est inconnue. Il en est de même du pèlerinage, que faisaient, chaque année le premier dimanche d'août, les valets et ouvriers de ce métier, tambours et trompettes en tête, à Dudzeele (3).

Saint Winoc est patron de la ville de Bergues dans la Flandre française, qui lui doit son nom flamand de Winoxbergen (montagne de Saint-Winoc) — Bergues Saint-Winoc (4).

(1) K. e. L. 1844, p. 87; Coremans, p. 68.
(2) H. d. E. d. B., t. III. p. 732.
(3) Gaillard, pp. 121-2.
(4) Gazet, p. 409.

Digitized by Google

7 novembre. — (*Furerœa gigantea.*) Saint Ernest; saint Willebrord; saint Engelbert.

Saint Engelbert est le patron de la commune de Deurne, près de Diest.

Saint Willebrord, principal apôtre d'Utrecht et du pays de Frise, est très-honoré en Belgique, où dix-huit églises lui sont dédiées.

Issu d'une riche famille du Northumberland, il fut confié fort jeune au chef d'une abbaye, qui surveilla son éducation. A vingt ans il se fit moine et fut, en 690, envoyé par son supérieur pour convertir les Frisons. Il jeta les fondements de l'évêché d'Utrecht, puis établit l'abbaye d'Echternach, il y revint mourir dans un âge fort avancé, après avoir accompli une dernière mission en Frise, accompagné de son compatriote Winfried — saint Boniface — le futur apôtre de la Germanie. Son monastère, enrichi par les libéralités des Carlovingiens, devint un des plus célèbres et des plus importants des Pays-Bas; l'abbé siégeait dans l'assemblée des Etats du Luxembourg, et la présidait en l'absence du maréchal de la province.

Dans l'église paroissiale d'Echternach, construite sur un monticule, se trouvent, dans une armoire à droite du chœur, le cilice et la chape du saint vénéré, dont le sarcophage est placé sous le maître-autel (1).

On invoque l'intercession de saint Willebrord contre l'épilepsie et c'est là l'origine de la célèbre procession dansante qui se fait tous les ans le mardi de la Pentecôte à Echternach.

La fête, que le faubourg anversois de Saint-Willebrord chôme en l'honneur du saint dont il porte le nom, a toujours lieu le dimanche

(1) Gazet, pp. 421-432. — G. d. V. e. A., t. II, pp. 87-90.

Digitized by Google

après la Nativité de Notre-Dame. Elle donne lieu à un « ommegang » dont la magnificence grotesque attire chaque année une grande affluence de curieux.

---

8 novembre. — (*Veltheimia glauca.*) Saint Dieudonné; saint Godefroid.

Les quatre martyrs couronnés ou « de vier gekroonden, » patrons des maçons et des tailleurs de pierres.

---

9 novembre. — (*Veltheimia glauca.*) Saint Théodore.

Dédicace de l'église du sauveur à Rome.

---

10 novembre. — (*Pinus silvestris.*) Saint André Avellin; saint Tryphon.

Les usages et coutumes ayant lieu en ce jour se rattachent tous à la veille de saint Martin.

Digitized by Google

11 novembre. — (*Pinus strobus.*) Saint Martin, évêque.

Saint Martin, dont le nom est populaire dans toute la chrétienté, est honoré d'une manière particulière en Belgique. Près de quatre cents églises lui sont dédiées, les villes d'Alost, d'Arlon, de Courtrai, de Duffel, de Franchimont, d'Herck-la-Ville, de Visé et d'Ypres l'honorent comme leur patron (1) et bien des associations se sont placées sous sa protection spéciale.

Dans tout le pays, le jour consacré à ce saint est fêté avec beaucoup d'empressement; mais c'est surtout dans les provinces flamandes qu'il donne lieu à un grand nombre d'usages et de pratiques.

De temps immémorial, dit Croon, dans son vieil almanach, les familles flamandes ont la coutume que les parents, la veille du jour de Saint-Martin, rassemblent tous les petits enfants, les placent dans un coin d'une chambre et leur jettent noix, pommes, nèfles, confitures et pains d'épices à ramasser ou « grielen » « in den grabbel werpen » en leur faisant croire que toutes ces friandises viennent de saint Martin. Les enfants le croient volontiers, car celui qui « connaît » le saint évêque de Tours, déchoit du droit de ramasser. Saint Martin ne veut pas être vu, et après avoir demandé :

Is hier iemandt quaed omtrent,
Oft die sinte Marten kent?

il s'en va en toute hâte; mais si l'on se tourne pour le voir, il sort sans rien donner.

Cet usage, modifié selon les localités, s'est maintenu en beaucoup d'endroits jusqu'à nos jours.

(1) Croon, pp. 279-281.

Digitized by Google

A Anvers, une personne de la famille, déguisée en évêque, la crosse en main, entre, la veille de Saint-Martin au soir, dans la chambre des enfants, s'informe de la conduite de chaque marmot et jette, avant de s'en aller, s'il a été mécontent, des verges, mais s'il a été satisfait, des pommes, noix, fruits secs et bonbons par terre. Les enfants se précipitent sur les friandises pour les ramasser ou « grielen » et chantent la chanson bien connue :

Sinte Marten kruk,
Geeft my een appel, ik geef u een stuk,
Geeft my 'nen heelen,
Ik zal hem deelen,
Geeft my 'nen halven,
Ik zal hem kalven;
Geef mê een kwartier,
'K geef niet een zier ('k gooi het in 't vier) (1).

Dans les familles moins nombreuses on rassemble les enfants au vestibule et leur jette les friandises à « grielen » du haut de l'escalier. Cela se fait aussi à Contich et dans la Campine

A Ypres les enfants appendent, la veille au soir, à la cheminée, chez leurs parents, aïeuls, parrains et marraines leurs bas remplis de foin. Comme ailleurs le « greef van halfvasten », saint Nicolas et à Ypres saint Martin passe pour voyager à cheval, la nuit avant sa

(1) Variante de cette chanson chantée à Malines ;

Sinte Marten op de kruk,
Geeft me 'nen appel,
Ik geeft u een stuk,
Geeft mé een peer,
Ik geeft u een smeer (1),
Sinte Marten den babbeleer (2),

(1) Soufflet.
(2) Babillard.

Digitized by Google

fête, par dessus les villes et les villages, et descendre par la cheminée. Son cheval blanc mange le foin et le saint cavalier le remplace dans le même bas par de riches présents, des bonbons et joujoux, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il a reçue. Le lendemain on ne rencontre en ville, le matin, que des enfants qui vont prendre les présents dont saint Martin les a gratifiés.

Dans la même ville il était aussi d'usage, que les domestiques allaient, la veille de la fête de Saint-Martin, à l'église emprunter quelque chape pour travestir l'un d'entre eux en évêque. Celui-ci parcourait ensuite à la nuit tombante les rues, en sonnant une clochette, et s'offrait partout à distribuer aux enfants les présents de la Saint-Martin, moyennant quelques cents qu'il dépensait après dans une auberge en buvant avec ses compagnons.

A Malines les enfants vont, le jour de Saint-Martin, par troupes plus ou moins nombreuses, de maison en maison faire une quête, en chantant les chansons de Saint-Martin. Communément les garçons se déguisent, en portant des chapeaux en papier, ou des barbes en étoupe, et l'un d'entre eux, représentant Saint-Martin, est assis sur une espèce de brancard que quatre garçons portent sur leurs épaules. Il est habillé en évêque, ayant une longue barbe grise, et tient à la main une énorme cuiller à pot (pollepel) en bois, dans laquelle il reçoit les pommes, poires et cents qu'on donne aux petits chanteurs.

Par une combinaison des plus singulières, il se trouve parmi les chansons qui se chantent ce jour-là à Malines plusieurs satires pleines d'invectives et de saletés.

Faits pour censurer la conduite du fameux général gueldrois, Marten Van Rossum, qui en 1542 laissa en Brabant des traces sanglantes de son passage, ayant mis à feu plus de quatre-vingt villages, ces vers se conservèrent par tradition de père en fils, tandis que le nom et les actes de cruauté de Marten Van Rossum tombèrent en oubli, de sorte qu'à la fin les enfants en substituant au nom dont ils

Digitized by Google

ne connaissaient pas la signification, celui du saint qu'ils vénéraient, au lieu de :

« Marten van Rossem den ouden trawant. »

chantaient et chantent encore :

« Sinte Marten, den ouden trawant. »

Mais malgré nos efforts il ne nous a pas été possible de nous procurer cette chanson curieuse.

Des autres chansons qui se chantent le jour de Saint-Martin à Malines, nous ne communiquerons que celles, qui jusqu'à présent ne sont pas encore imprimées. Les voici :

Wy laten onzen iever blaken
Al op sinten Martinus dag,
'T is nu dat wy ons ronde maken
Dat ook eens 's jaers geschieden mag.
Dat wy by onze heeren gaen,
Wy moeten voor de deur niet staen.
Want wy die worden ingelaten,
Zy hooren ons zoo geeren praten,
Zy nemen dit voor geen affront,
Dat men om sinten Marten komt.

Wy zullen al den lof verklaren
Nu voor Martinus voor altyd,
Zelfs van in zyne jonge jaren.
Was hy vol van weldadigheid.
Want ziet waer dat hy kwam te gaen,
Hy heeft den arme bygestaen.
Bedenkt zyn goedheid en zyn zeden,
Hy heeft zyn mantel door gesneden,
Dat ieder voor zyne oogen zag,
Dat hy het aen den arme gaf.

Digitized by Google

Het is de vreugd der jonge lieden,
Die nu vandaeg overal gaen,
Om Martinus den lof te bieden,
Voor al het goed hy heeft gedaen.
Hy 's eeuwig in zyn zegeprael,
Maer hy verdient het altemael;
Spiegelt u allen die nog leven,
Wilt toch al wat Martinus geven,
Zoo krygt gy hier namaels den loon,
God geeft u dan des hemels kroon.

Vrienden, wy komen om sinten Merten,
Gy weet, het is van daeg den dag,
Die wy van over vele jaren
Hebben al in 't gebruik gebragt.
Als wy om sinte Merten komen,
Staet er een jufvrouw aen haer deur.
Als zy ons liedeken heeft vernomen,
Komt zy met wat appelkens veur;
Als ze die appelkens heeft gegeven,
Doet zy wêer haer deurken toe;
Jufvrouw, ge moet voor ons niet beven,
Wy zullen u niets misdoen;
Vele die komen ons te zeggen :
Foert, foert, foert, jert u van hier!
Zyn dat dan geen slechte menschen,
Die benemen ons plaisir? (*Trois fois.*)

Jufvrouw, opent uwe deur,
En laet ons te samen binnen,
Sinte Merten staet er veur.
Hy zal gratie by u vinden,

Digitized by Google

Hy mag bier en hy mag wyn,
Hy zou geerne by u zyn.
Gy moet weten voor gewis,
Dat het sinte Marten is,
Kruipt al gauw
Al in de schouw,
Laet wat appelen, peeren vliegen,
Gy en zult ons niet bedriegen.
Laet ons grabbelen zeer,
Uit den goude leêren mond,
Uit de goude leêren kist,
Want het sinte Marten is.

Vrienden, het is van daeg de dag
Als dat een ieder eens zingen mag.
Het is de mode van alle jaren,
Nu dat wy samen alhier vergaeren,
Van faldera.

Nu gaen wy rond by de gebueren,
Die niet en heeft en kan niet vieren,
Van faldera.

Peist eens wat dat Martinus heeft gedaen,
Als hy moest naer den stryd toegaen.
Hy kwam daer eenen arme tegen,
Hy heeft hem een stuk van zynen mantel gegeven.

Nu wenschen wy u peis en vrede
Al degenen die ons wat hebben gegeven.

A Tournai, où le même usage a lieu, le garçon représentant saint Martin porte une épée nue à la main, pour y attacher, en les perçant, les pommes et poires qu'on lui donne.

Digitized by Google

Dans quelques districts de la Flandre occidentale, la veille de Saint-Martin, les enfants vont également de maison en maison demander des noix, des pommes et autres choses semblables en chantant des chansons de Saint-Martin.

En d'autres endroits, cette coutume est entièrement tombée en désuétude et même les feux qui jadis, la veille de Saint-Martin s'allumaient partout, n'y sont plus connus, bien qu'on en trouve encore des traces dans les usages ayant lieu au même jour en quelques villes et dans les chansons populaires qui se sont conservées jusqu'à nos jours.

A Furnes, tous les enfants petits et grands, marchant seuls ou portés par les servantes, vont se réunir à la Grand'Place, munis chacun d'une lanterne en papier au bout d'une baguette, d'une lanterne formée d'un gros navet ou d'une betterave artistement creusé et éclairé par une chandelle. Ils font ainsi, à l'arrivée de la brune, le tour de toute la ville en chantant :

Op sinten Marten's avond,
De torre gaet mêe naer Gent.
En als myn moeder koekjens bakt,
Ik zit er zoo geern omtrent.
Ik zit al in een hoekjen
En kryg een beetje koekjen,
Ik zit al onder de tafel
En kryg een beetje wafel;
Ik zit al op de zille
En kryg 'ne plak op de billen.
Ik zit al op den zoldertrap
En kryg 'nen grooten schop onder myn gat.

La troupe est conduite ainsi deux soirs de suite par les agents de la police et se sépare après chaque course à la place qui a servi de point de départ.

A Courtrai, la veille de Saint-Martin, les enfants font des casso-

Digitized by Google

lettes en creusant des citrouilles et parcourent les rues en chantant une variante de la chanson : « Op sinten Martens avond » (1).

Dans les environs de Bruges, les enfants munis chacun d'une lanterne formée d'un navet ou d'une betterave, comme à Furnes, vont de ferme en ferme quêter quelques cents, en chantant des chansons relatives au jour. La même chose se faisait autrefois à Bruges, et plusieurs chansons qui se chantent à Beveren (2), dans le

(1) Sinte Martens avond
De tore gaet mêe naer Gent,
En als myn moeder wafels bakt,
Ik zit er zoo geern omtrent,
Met roerpap, met wittebrood
'T zyn zulke groote brokken,
Ik kan ze byna niet slokken,
Sinte Michiel
Draeit zyn wiel
Met zynen blooten arme.
Wy zullen ze moeten verwarmen
By de wieren
Ter eere van sinte Liere
Ter eere van sinte Lap.
Eet uwen buik vol rystpap.

(2) De jongens van de dorpen
Die waren hier al byeen :
Het geldeken, dat wy 's jarent haên,
Dat is hier al verteerd.
Wy zullen gaen leeren hout rapen,
Turf rapen,
Al op sint Jans manieren.
Vrolyk zullen wy vieren
Gelyk wy 's jarent plagten.
Een stuk van zynen mantel
Al met zyn billekens bloot
En wilde gy dat niet geven,
Dan zyde gy een groote jood.
Een houtjen of een turfken
In sinten Martens kurfken.

Digitized by Google

pays de Waes, ainsi qu'à Malines (1), nous prouvent que jadis les feux de saint Martin s'y allumaient aussi bien qu'ailleurs.

Ce n'est qu'à la campagne que, dans le pays de Waes, en Brabant et dans la province de Limbourg, les feux de saint Martin se sont maintenus jusqu'à présent.

Dans la province de Limbourg, les enfants vont de maison en maison demander des matériaux combustibles « pour chauffer saint Martin » en chantant :

Sint Marten heeft zoo 'n groote koû,
Geeft ons maer zoo groot als een boone
Ons lieve heer zal't in den hemel loonen.

Pour remercier, ils disent : « Goed deel, goed deel ! » bonne part.

A Turnhout, les enfants de chaque quartier allument le soir un grand feu dans la rue, ce qu'ils appellent : « Martensvuer stoken, »

Après avoir reçu quelque chose, les chanteurs s'en vont en chantant :

Hier woont een goei vrouw,
Die lang leven zal,
Honderd jaer en eenen dag,
Tot dat zy geen brood en geenen kaes meer mag.

Mais si on les renvoie sans rien donner, ils chantent :

Hier hangt een baksken met zemelen uit,
En daer vliegt de gierige duivel uit.

(1) Wy komen van straten tot straten, wy hebben nog niets gehad,
En wy komen om sinten Marten, geeft sinten Marten wat,
Wilt ons wat appelkens geven, en daer wat torfken by,
En wy komen om sinten Marten, wy staen al op een ry,
'S avonds omtrent den tienen ontsteken wy ons vier,
Daer komen de gebueren, daerom staen zien,
Met fakkelen en fuzéen tot eeren van ons vier,
Wy vieren dan sinten Marten, al op ons oude manier.
Wy braden dan appels met den hoop
Dan is ons vier in brand,
Het bier dat volgt dat met den stoop
Parbleu ! dat is galant!

Digitized by Google

après avoir quêté le matin, de porte en porte, en chantant la chanson suivante :

Van daeg is 't sinte Marten
En morgen is 't de kruk
Wy komen uit goeder harten
Wy hadden zoo gaerne een stuk
Wy zullen van ze leven van hier niet gaen
Of wy hebben wat opgedaen.
Hout, hout, turf en hout,
Kloeren, kloeren haentje,
Een turfken of een spaentje,
Hoe ver zal dat vliegen?
Over de merkt en over de Ryn
'T zal nog wel een goede sinte Marten zyn.
Kryg ik wat als 't u blieft?

Après une petite pause, les chanteurs continuent :

Daer is nog wel een goede vrouw
Die ons wel wat geven zou.
Hoe lang zal ze leven?
Honderd jaer en eenen dag
Tot dat ze geen kaes en brood meer mag,
Kryg ik wat als 't u blieft?

N'ayant rien reçu, ils s'en vont en criant :

Daer achter in dat hooge huis,
Daer hangt een zak met zemelen uit,
Zoo menige zemel zoo menige luis
Schopt den baes in 't schythuis.

Dans le pays de Liége les feux de Saint-Martin se sont également conservés jusqu'à nos jours, et les enfants vont déjà quelques jours

Digitized by Google

d'avance quêter « de l'ouaille, » (houille) pour les nourrir, en criant à tue-tête : « Al saint Martin, al saint Martin! (1)

Comme la saint Martin donne lieu à beaucoup de kermesses, les Wallons désignent le saint évêque de Tours : de l'épithète de « bon vivant » (2).

Mais les repas qui autrefois en Belgique avaient lieu ce jour, ont presque partout disparu.

A Gand, ainsi que dans les environs de Bruxelles, les « gauffres » ou « gâteaux de Saint-Martin » sont restés d'usage.

A Mons il y a le soir réunion dans les familles, où le plat indispensable consiste en pommes étuvées entourées de petites saucisses (3).

En Brabant le « koekebak » est le plat par excellence de ce jour, et dans les environs de Venloo on donne le soir un repas copieux à tous les domestiques de la maison.

Dans les provinces de Liége et de Luxembourg, l'os de l'oie de Saint-Martin, qui y est toujours resté en quelque honneur, nous rappelle le grand rôle que jouait jadis cet oiseau domestique aux repas de ce jour, en Belgique aussi bien qu'en Allemagne.

Cet os a don de prophétie. S'il est très-rouge, l'hiver sera froid, s'il est blanc, le contraire aura lieu.

En général on considère la Saint-Martin comme un jour de haute importance. On évitait ce jour les carrefours ou « kruiswegen, » où se passaient alors des choses extraordinaires. C'était là qu'on apercevait à la Saint-Martin, de même qu'à la Saint-Jean, les loups-garous ou « weêrwolven, » les chasseurs sauvages, le « kruisvos » ou renard porte-croix, et l'avenir s'y révélait à l'homme.

Aussi ce jour était-il en beaucoup d'endroits le terme de payement pour les baux et les rentes.

(1) Volksleesboek, p. 22.

(2) Le véritable Almanach historique du Hainaut pour 1851, Mons.

(3) Coremans, pp. 33-35, 89-90.

Digitized by Google

A Anvers, l'année financielle commençait le jour de la Saint-Martin et finissait la veille de cette fête, où jadis le magistrat ou « wet » se renouvelait également (1).

Dans la Campine on renouvelle en ce jour les baux des fermes, métairies et terres en culture.

A Anderlecht les maîtres d'église recueillaient, comme le jeudi-saint et sous les mêmes cérémonies, l'argent qui se trouvait dans le tronc de Saint-Guidon, et comme la première fois une femme se tenait, pendant la récolte, seule devant la statue du saint (2).

A Huy se faisait, en vertu d'une fondation de Jehan Langlet, en date de l'an 1396, une distribution de pains la nuit de Saint-Martin, dans l'église des Frères-Mineurs. Puis on y distribuait par pinte une aime de vin.

Aussi commençait-on à la Saint-Martin la distribution d'un feu de houille ou « d'lègne, » qui se faisait jusqu'au dimanche du grand-carême, chaque mercredi et samedi, sur le grand marché, en vertu d'une fondation de Jehan Gaillard (3).

Quant à l'origine de la fête de Saint-Martin telle qu'elle se célèbre en Belgique, tout nous porte à croire qu'elle remonte à une époque antérieure au christianisme. Si vénéré que saint Martin soit en Belgique, il n'a jamais été le patron du pays comme en France, et pourtant aucune des cérémonies rattachées à la Saint-Martin dans les provinces flamandes, ne se retrouve en Touraine. De plus, les biographes du saint ne racontent aucune circonstance de sa vie, qui eût pu donner naissance à la coutume de célébrer sa fête en allumant des feux. C'est pourquoi, quelques auteurs prétendent que les feux de Saint-Martin, à l'égal de ceux du « jour du feu » ou du « grand carnaval, » s'allumaient pour marquer l'entrée du carême; car le

(1) Mertens, t. II, p. 434.
(2) H. d. E d. B., t. I, p 23.
(3) Gorrissen, pp. 353-358.

Digitized by Google

jeûne de l'Avent qui s'appelait aussi « carême de Saint-Martin, » durait autrefois six semaines.

Mais les feux de Saint-Martin se trouvant de préférence dans les pays germaniques, il est à supposer, qu'ils sont les restes d'une ancienne fête païenne qui se célébrait à l'entrée de l'hiver en l'honneur de Wustan. Wustan, qui d'après l'Adda, dirigeait tout ce qui est haut et tout ce qui est bas, ce qui est grand et ce qui est petit, accordait aussi les moissons abondantes, et en action de grâces on lui allumait des feux et lui offrait des ablations à l'époque de sa fête d'automne.

Mais puisqu'il était principalement vénéré comme le dieu de la guerre, et saint Martin, le jeune guerrier, était représenté comme lui, la tête couverte d'un casque d'or, et le corps d'une cuirasse d'un travail précieux, revêtu d'un manteau et monté sur un cheval blanc, le peuple teutonique, qui ne renonça que très-difficilement à ses anciennes coutumes, conserva la fête en la transférant au jour de Saint-Martin, qui se chômait vers la même époque (1).

C'est pourquoi les cultivateurs du pays de Limbourg disent encore aujourd'hui, que les feux de Saint-Martin s'allument pour la clôture des champs.

---

12 novembre. — (*Veltheimia uvaria.*) Saint Liévin ; saint Brixe.

Saint Liévin, qui a donné son nom aux villages de Hautem-Saint-Liévin (près d'Alost) et d'Essche-Saint-Liévin (près de Sottegem), est patron de la ville de Gand et de la commune de Ledeberg, située dans les environs de cette ville.

(1) Martinslieder, Bonn; Wolf, I, pp. 38-54; II, p. 54; Montanus, I, pp. 52-57.

Digitized by Google

Né en Irlande, de race royale, saint Liévin se montra, dès sa première enfance, doué des plus belles qualités. Aussi eût-il à peine l'âge requis par l'Église qu'il fut promu au sacerdoce, et bientôt appelé à l'épiscopat par la voix unanime du souverain et du peuple. Pendant plusieurs années, il remplit les devoirs d'un bon pasteur avec toute la prudence, la bonté et l'activité sainte qu'on pouvait espérer d'un disciple de saint Augustin de Cantorbéry, mais le zèle qui le dévorait pour le salut des âmes, lui fit quitter son diocèse et s'embarquer pour la Belgique, où quelques cantons étaient encore plongés dans l'idolâtrie.

Après avoir parcouru la Morinie et s'être arrêté quelques jours à Gand pour prier au tombeau de Saint-Bavon, il alla dans le pays actuel d'Alost, l'évangélisa et y souffrit le martyre au village d'Essche le 12 novembre 657. Les disciples du saint martyr transportèrent son corps à Hauthem, où ils l'ensevelirent, mais la tradition populaire, qui est fort enracinée dans le pays d'Alost, prétend que le saint marcha lui-même vers son tombeau, sa tête entre les mains, et, tant à Herzele qu'à Essche et Hauthem, on montre encore aujourd'hui des chemins de traverse appelés sentiers ou allées de saint Liévin : « Sinte-Lievens-dreefken, Sinte-Lievens-straetjen, ou Sinte-Lievens-baentjen, » par où l'on croit que le saint a marché après sa mort. Le peuple respecte ces sentiers et la cupidité même n'oserait en détourner une parcelle de terre.

A l'endroit même, où à Essche l'apôtre reçut la couronne du martyr, s'élève une chapelle érigée en son honneur, où autrefois les notables d'Aerdenburg se rendaient annuellement pour remercier Dieu d'avoir, par l'intercession de saint Liévin, délivré leur ville d'une maladie contagieuse.

Une autre chapelle consacrée à Saint-Liévin se voit à un quart de lieue de l'église de Hauthem. Elle est célèbre par le grand nombre de faveurs surnaturelles qu'on y a obtenues et attire surtout au 12 novembre une foule de pèlerins. Près d'elle existe une fontaine

Digitized by Google

d'une eau limpide et salutaire que saint Liévin fit jaillir, en frappant la terre de son bâton pastoral, et les fidèles qui visitent la chapelle manquent rarement de puiser et d'emporter une fiole d'eau de cette source qui, à ce qu'on dit, ne tarit jamais.

L'église de Hauthem, dédiée à saint Michel, renferme encore le tombeau de Saint-Liévin, mais les reliques de ce saint, qui furent élevées très-solennellement le 28 juin 842, ont été transportées le 27 juin 1007 dans la ville de Gand qui depuis lors honore saint Liévin comme son patron. La châsse précieuse qui renfermait ces restes vénérés, a disparu en 1578, mais des parcelles plus ou moins considérables des ossements de Saint-Liévin qu'avaient obtenues les églises d'Essche et de Hauthem ont été conservées. La cathédrale de Gand et plusieurs églises au nord de la France en possèdent également quelques-unes, et dans la chapelle de Saint-Liévin qui se trouve dans la cathédrale actuelle de Gand, on expose pendant l'octave de ce saint, le volume manuscrit richement relié, qu'on appelle le « Livre de Saint-Liévin », puisqu'il contient quelques pages écrites par le pieux apôtre. Autrefois ce livre était tous les lundis exposé sur l'autel.

Saint Brixe ou Brice était l'enfant de la pieuse veuve Craphaïlde, qui avait hébergé saint Liévin, quand il séjournait à Hauthem pour prêcher la foi chrétienne dans les environs de ce village. Sa mère le portait sur les bras lorsque, à la nouvelle du martyre du saint apôtre, elle accourut et reprocha aux meurtriers le crime affreux qu'ils venaient de commettre. Dans leur fureur, ces idolâtres assassinèrent aussi la veuve et son enfant, que le saint martyre venait de baptiser et que couvrait encore le voile blanc des néophytes.

La bienheureuse Craphaïlde fut ensevelie dans un cercueil particulier et le peuple montre encore aujourd'hui l'emplacement de sa demeure. Le corps de l'enfant, saint Brixe, qui pendant plus de quatre siècles a reposé au cercueil de Saint-Liévin, fut transféré, en 1175, dans une petite caisse, où le premier évêque de Gand,

Digitized by Google

Corn-Jansénius le découvrit bien conservé quand il examina les reliquaires de son église. Mais on ne fait plus mention dans l'office ecclésiastique ni de la bienheureuse Craphaïlde, ni de son enfant saint Brixe (1).

---

13 novembre. — (*Laurus poetica.*) Saint Stanislas Kostka; saint Brice, évêque; saint Hommebon.

Saint Brice est patron de quinze églises, saint Hommebon est celui des fripiers de Namur qui en son honneur font dire une messe dans l'église de Saint-Jean, à laquelle tous les membres de ce métier assistent. Après la messe, la statue du saint, placée ce jour-là au milieu du temple, est portée processionnellement dans l'intérieur de l'église.

Dans les prairies, où s'élevait jadis « l'outhoff » (oud hof), près de Lennick-Saint-Martin, se tient le lendemain de la fête de saint Martin, pape, une foire très-animée qui présente un aspect des plus pittoresques (2).

---

14 novembre. — (*Cerasus Lusitanica.*) Saint Bertrand; saint Albéric.

Selon l'article 70 de la Constitution belge le second mardi de

(1) De Smet, M. d. M., pp. 142-144; Vie de Saint-Liévin, patron de Gand et apôtre du pays d'Alost, par J.-J. De Smet. Gand, 1857.

(2) H. d. E. d. B., t. I, pp. 237-8.

Digitized by Google

novembre est destiné à l'ouverture des Chambres, qui se fait chaque année avec la plus grande solennité.

---

15 novembre. — (*Tussilago fragrans.*) Saint Léopold, en l'honneur duquel l'église du fort à Dinant est consacrée.

---

16 novembre. — (*Sansciviera Guineam.*) Saint Edmond ; dédicace de Notre-Dame de Chièvres en Hainaut (1).

---

17 novembre. — (*Datura arborea.*) Saint Aignan; saint Grégoire Thaumaturge, dont ce jour a tiré le nom populaire de « jour du Thaumaturge » ou « dag van den wonderwerker (2). »

---

18 novembre. — (*Passiflora serrata*) Saint Odon ; saint Romain ; dédicace des saints Pierre et Paul à Rome.

Le jour de saint Odon d'hiver est considéré comme un jour de

(1) Triple Cour, nomb. p. 62.
(2) Coremans, p. 140.

Digitized by Google

sort pour les chasseurs. De même que saint Hubert, saint Odon leur porte bonheur (1).

---

19 novembre. — (*Passiflora maliformis*) Sainte Élisabeth de Thuringe.

Sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie André II, et de Gertrude, duchesse de Méranie, de Corinthie et d'Istrie, que l'on représente toujours couronnée de trois couronnes pour la distinguer de la sainte reine de Portugal, de ce nom, qui mourut le 4 juillet 1356 (2), jouit d'une grande vénération en Belgique, où quinze églises sont consacrées en son honneur, et nombre de béguinages, d'hospices et d'hôpitaux lui sont dédiés. Aussi plusieurs pèlerinages des plus fréquentés doivent-ils leur origine aux statues de la Vierge, que sainte Élisabeth eut toujours avec elle durant sa vie et qu'elle légua à sa fille Sophie, duchesse de Brabant, qui les apporta en Belgique.

---

20 novembre. — (*Stapelia rufa.*) Saint Félix de Valois.

(1) Coremans, p. 90.
(2) Molanus, p. 378.

Digitized by Google

21 novembre. — (*Oxalis grandiflora.*) Fête de la Présentation de Notre-Dame.

Cette fête fut instituée, il y a plus de neuf cents ans, dans l'église orientale pour rappeler un trait de la vie de la sainte Vierge dont la légende nous rapporte le récit suivant :

Les parents de la Vierge ayant promis de consacrer leur enfant au service spécial de Dieu dans son temple, la conduisirent, lorsqu'elle eut atteint sa troisième année, à Jérusalem pour la présenter au grand prêtre.

Ce n'est que cinq cents ans après son institution que cette fête fut introduite en France, et en 1585 le pape Sixte V en décréta la célébration par toute la chrétienté (1).

Plusieurs confréries ont été érigées pour honorer Notre-Dame sous ce titre, que les « sœurs de la Présentation » ont choisi pour nom de leur congrégation. Cette pieuse institution qui de nos jours s'est formée à Saint-Nicolas au pays de Waes, compte déjà six établissements en Belgique (2).

---

22 novembre. — (*Oxalis ubiflora.*) Sainte Cécile, à laquelle la commune de Sainte-Cécile près de Florenville doit son nom, est la patronne des musiciens et son jour de fête est célébré par toutes les sociétés musicales de la Belgique.

A Ath il est d'usage que la musique de la ville donne, dans la

(1) Cornet, pp. 205-6 ; K. J. J., 1855, n° 2, p. 22.
(2) B. M., p. 246.

Digitized by Google

nuit de ce jour, des sérénades à toutes les jeunes filles musiciennes.

A Liége la Société de Sainte-Cécile qui donne tous les mois soit un concert soit un bal, abandonne le produit net du concert du mois de janvier aux pauvres ou à un établissement de bienfaisance.

23 novembre. — (*Oxalis convexula.*) Saint Clément Ier, pape; saint Trudon, confesseur

Saint Clément, en l'honneur duquel treize églises sont consacrées, est, à Bruges, le patron des bateliers, dont le nombre montait, en 1638, à trois cents (1).

A Eppeghem, commune près de Vilvorde, dont l'église est dédiée à saint Clément, on vient de tous côtés invoquer les reliques du saint patron, que l'on y conserve, contre la toux et quelques maladies d'enfants. On offrait jadis, dans ces cas au saint une poignée de clous et des mannequins en fer (yzeren mannekens), usage à l'abolition duquel l'autorité diocésaine travailla longtemps, sans succès (2).

Saint Trudon ou Trond auquel douze églises sont dédiées, est l'apôtre de la Hesbaye. Il fonda l'abbaye qui porte son nom et celle d'Echoute-lez-Bruges qu'il dédia à la sainte Vierge (3).

(1) Gaillard, p. 154.
(2) H. d. E. d. B., t. II, p. 538.
(3) B. M., p. 247.

Digitized by Google

24 novembre. — (*Stapelia radiata.*) Saint Jean de la Croix ; saint Séverin. Saint Albert de Louvain.

Saint Jean de la Croix est le réformateur des Carmes déchaussés, qui en Belgique possèdent encore trois couvents. Saint Séverin, auquel une paroisse du doyenné de Nandrin au diocèse de Liége doit le nom de Saint-Séverin, est patron de quatre églises.

A Bruges les « saeiwevers, » tisserands en soie, célébraient autrefois la fête de Saint-Séverin, leur patron, et pour lui faire honneur, ils payaient annuellement 4 livres 8 schellings pour la décoration de l'église, pour la messe, pour le pain et le vin du repas. Mais depuis longtemps ce métier a cessé d'exister et les « saeyen, » étoffes faites de laine très-fine et très-recherchées au moyen âge, sont presque inconnues de nos jours (1).

---

25 novembre. — (*Tussilago fragrans.*) Sainte Catherine.

Cette sainte, l'architype de la pureté, est très-vénérée en Belgique. Trente-quatre églises lui sont dédiées et un grand nombre de métiers et d'associations soit religieuses soit laïques se sont placées sous sa protection spéciale.

A Anvers, le métier de tailleurs, « kleêrmakers, » qui, en 1560, comptait 594 membres, l'honore comme patronne (2) ; à Bruges, les charrons, les arctiers, « pyl- en boogmakers » et les potiers « potte-

(1) Gaillard, p. 63.

(2) Mertens, t. IV, pp. 198-99.

Digitized by Google

bakkers (1), » à Liége, les charrons et les fileuses, à Mons, les fabricants et marchands de tabac l'ont choisie pour patronne.

A Malines, les bateliers sont mis sous son patronnage, et tous les ans, le jour de sa fête, ils font dire en son honneur, une messe solennelle dans l'église de Notre-Dame, au-delà de la Dyle.

Mais ce qui contribue le plus à rendre populaire en Belgique le jour de Sainte-Catherine, c'est qu'il est la fête des jeunes filles, qui honorent cette sainte comme leur patronne. Dans les familles aussi bien que dans les écoles et pensionnats de jeunes filles, on fête ce jour en donnant le soir un bal ou en représentant de petites comédies.

Dans les hautes classes de la société, on accompagne d'habitude les bouquets, qu'on offre le matin de ce jour, aux jeunes filles, de jolis présents consistant en parures ou en ajustements.

Dans les Ardennes, et surtout dans les environs de Dinant, les filles qui fréquentent les écoles, vont le jour de Sainte-Catherine faire une quête, toute pareille à celle que les garçons y font à la Saint-Grégoire. Elles s'habillent toutes en blanc, et l'une d'entre elles, voilée et décorée de fleurs et de rubans, représente Sainte-Catherine La chanson, qu'elles chantent à cette occasion, est une complainte naïve sur la mort de la sainte patronne. La voici telle qu'une jeune fille, native de Freyr, nous l'a dictée à Dinant :

Sainte Catherine était la fille d'un roi,
Son père était payen et sa mère ne l'était pas.
Ave Maria ! sancta Catharina !
Un jour dans ses prières son père la regarda,
Que fais-tu là, ma fille, ma fille que fais-tu là ?
Ave Maria ! sancta Catharina !
Va-t-en chercher mon sabre et mon grand couteau qui est là,
Que je lui tranche la tête à cette maudite-là.

(1) Gaillard, pp. 82-122-184.

Digitized by Google

Ave Maria ! sancta Catharina !
Un ange descend du ciel, lui dit : Catherine, courage !
Courage, Catherine, courage ; couronnée tu seras.
Ave Maria ! sancta Catharina !
Mais pour ton mauvais père, en enfer il ira ;
Mais pour ta bonne mère, en paradis elle ira.
Ave Maria ! sancta Catharina !

Sainte Catherine est aussi patronne des bonnes servantes, elle leur procure de bons services.

De même on lui attribue un grand pouvoir sur le temps. Elle fait souvent cesser, en montrant une face radieuse, les longues pluies d'automne, et une vieille chanson bien connue dans la partie flamande de la Belgique dit :

Sinte Katelyne
Laet het zonneken schynen,
Laet den regen overgaen,
Dat myn kinderkens schole gaen.
Wie zal hun leeren ?
Onze Lieven heere.
Wie zal ze trouwen ?
Onze Lieve Vrouwe.
Wie zal hun te eten geven ?
Sinte Pieter de goede man,
Die alle kinderen geesselen kan.

Mais elle nous amène aussi souvent la neige, comme dit l'ancien dicton populaire :

« Sainte Catherine vient blanc habillée. »

et nous annonce aussi un hiver bien rude.

C'est pourquoi les bateliers belges regardent la Sainte-Catherine comme la clôture de la navigation.

Digitized by Google

A Alost, la chambre de rhétorique de Sainte-Catherine célébrait tous les ans la fête de sa patronne avec grande solennité.

Cette chambre qui prétendait être la plus ancienne des Flandres, puisque sa devise : « AMor VInCIt » contenait l'année 1107, remporta les deux premiers prix à Anvers, l'an 1543, pour la meilleure composition d'une pièce en vers et de chansons flamandes, et en 1545 à Grammont (1).

A Eecloo il existe également une chambre de rhétorique sous l'invocation de Sainte-Catherine.

A Louvain, la chambre de rhétorique du Lis ou de « Leliebloem » célébrait aussi la fête de Sainte-Catherine, sa patronne. Les uns lui assignent l'année 1462, d'autres 1483. Il est certain que cette chambre prit part au concours d'Anvers pour 1496 et y reçut un bassin en argent et un chapeau de roses. Selon toute probabilité, elle eut la même destinée que les autres quatre chambres de rhétorique de la ville de Louvain (2).

Dans la même ville, le serment des arquebusiers, dont l'origine est rapportée généralement à l'an 1506, mais qui existait déjà avant 1504, accompagnait tous les ans la procession qui se faisait à Louvain en l'honneur de Sainte-Catherine.

Les confrères qui, en 1506 furent faits « erfschutters » tiraient tous les ans leur perroquet sur la tour de la chapelle dédiée à cette sainte, conformément à la permission que leur avaient donnée en 1505 les administrateurs de cette chapelle : « de tirer leur perroquet sur la tour de la chapelle, ainsi qu'ils étaient habitués de le faire » (comme il est dit), et pour faire cet exercice, ils devaient payer à la chapelle deux chapons, réparer tous les dommages qu'ils causaient à la tour et accompagner la procession. Ce fut en 1751 (3) qu'ils y tirèrent le dernier oiseau.

(1) De Smet, p. 44 ; N. L., 1834, pp. 116-117.
(2) Piot, p. 243.
(3) *Ibid.*, p. 186.

Digitized by Google

A Huy, où, de même qu'à Dinant, les meuniers honorent Sainte-Catherine comme leur patronne, les ouvriers vont le jour de fête de cette sainte, féliciter leurs maîtres qui leur offrent une goutte. Puis ils assistent à la messe, et à midi, ils dînent tous ensemble. Le soir on danse.

A Nivelles chaque métier présentait autrefois ce jour, suivant le réglement de l'an 1677, aux jurés et aux échevins trois personnes exerçant un autre métier que le leur, parmi lesquelles les jurés et échevins élisaient à la pluralité des voix, un des huit maîtres qui, pendant l'année, devaient exercer la fonction de maître des métiers (1).

A Ostende s'ouvrait depuis un temps immémorial la foire de trois jours qui fut transférée par Charles V, en 1518, au 29 juin, jour après la fête de Saint-Pierre, où elle a lieu encore aujourd'hui. Mais comme ce jour-là elle n'était pas bien fréquentée au commencement, les habitants demandèrent au roi Philippe II la permission de tenir une seconde foire le jour de Sainte-Catherine ce qui leur fut accordé au mois de février de l'an 1562 (2).

---

26 novembre. — (*Oxalis linearis.*) Saint Albert de Louvain ; saint Conrard.

---

27 novembre. — (*Oxalis lupinifolia.*) Saint Acaire ; saint Maxime ; sainte Ode.

Saint Achaire ou Acaire *(Acarius)*, qui succéda à saint Médard

(1) Lemaire, p. 257.
(2) Bowens, t. I, pp. 28-31.

Digitized by Google

au siége épiscopal de Noyon et de Tournai, était autrefois invoqué pour guérir les personnes aigres et acariâtres.

Sainte Ode, fille d'un roi d'Écosse, devint aveugle lorsqu'elle était encore à la cour de son père. Après avoir vainement épuisé tous les moyens que l'art pouvait suggérer, elle conçut le projet de se rendre auprès du tombeau de Saint-Lambert, à Liége, alors très-célèbre dans le monde chrétien par les miracles de toute espèce qui s'y opéraient. C'était, d'après la chronique, vers l'année 709.

Les prières de la jeune fille furent exaucées, et dans sa reconnaissance d'avoir recouvré la vue, Ode fit vœu de chasteté et résolut de se consacrer désormais entièrement au service de Dieu. Mais de retour auprès de son père, elle y fut incessamment sollicitée de choisir un époux parmi les seigneurs de la cour et on la pressa tellement à cet égard qu'elle ne trouva d'autre moyen d'échapper à un éclat violent qu'en s'enfuyant au-delà des mers.

De même que beaucoup de compatriotes de la même époque, elle se rendit en Belgique, après avoir passé d'abord à Rome, à ce qu'on prétend, afin d'honorer les reliques des apôtres et recevoir la bénédiction du Saint-Père.

Elle vint ensuite dans la grande forêt, près de Weert, pour y vivre seule en hermite, et à cet effet elle renvoya même la seule domestique qu'elle avait gardée avec elle.

La légende rapporte plusieurs miracles qui eurent lieu à l'arrivée de sainte Ode dans la forêt de Weert.

Fatiguée d'avoir longtemps marché, la sainte pria un paysan qui, au même moment apparut conduisant un chariot, de vouloir bien la laisser monter pendant quelques instants; mais le conducteur refusa et Ode lui prédit que désormais dans sa ferme aucune jument ne donnerait plus de poulain, ce qui, dit-on, eut effectivement lieu.

Un autre paysan conduisant un chariot attelé de deux bœufs, qu'elle rencontra et auquel elle demanda la faveur de se mettre sur

Digitized by Google

sa voiture, ne lui refusa pas sa demande et chemin faisant, la sainte pria Dieu pour que jamais il n'arrivât de malheur aux bêtes de somme appartenant à son bon conducteur et Dieu lui accorda cette demande.

Troublée dans ses méditations par les cris incessants des pies qui hantaient en grand nombre cette forêt, Ode demanda aussi au Seigneur que dorénavant il voulut empêcher la propagation de ces oiseaux dans la forêt de Weert et depuis ce moment, dit-on, les pies l'ont entièrement abandonné.

Après quelque temps, la sainte visita la ville de Weert, lorsque le hasard voulut qu'elle y perdit une de ses dents. Cette dent, retrouvée après que la réputation de sainteté d'Ode fut généralement répandue, se conserva en grande vénération à Weert.

Sainte Ode quitta plus tard la forêt et alla habiter le bourg de Venray, où elle prédit que la maison qu'elle occupait serait un jour convertie en couvent, ce qui, d'après la légende, se réalisa par la fondation, en l'année 1422, d'un couvent de religieux, qui, plus tard adopta la règle de saint Augustin.

De Venray, sainte Ode se transporta à Rode, où elle termina sa vie en l'année 726; le bourg a conservé son souvenir et se nomme encore « Sainte-Ode-Rode (1). »

---

28 novembre. — (*Stapelia variegata.*) Saint Amédée; saint Mansuet; saint Rufe; saint Sosthène.

Le jeudi avant la Saint-André s'appelle à Lierre « Gods-wraek-dag, » jour de la vengeance de Dieu.

(1) Notice historique sur l'ancien comté de Hornes. Gand, 1850, pp. 133–136.

Digitized by Google

La légende rapporte que les Normands, ayant surpris le bourg de Lierre et voulant mettre le feu à la chapelle de Saint-Pierre, qu'ils avaient pillée de fond en comble, furent tous frappés de divers fléaux par l'intercession de saint Gommaire. En même temps les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et les Normands tout effrayés s'écrièrent sans cesse : « Gods-wraek ! Gods-wraek ! » vengeance de Dieu.

C'est en mémoire de cette tradition qu'on a donné le nom de « Gods-wraek-dag » à l'anniversaire de ce jour et qu'on sonne, ce jour-là, toutes les cloches de la ville, depuis cinq heures de relevée jusqu'à dix heures du soir (1).

29 novembre. — (*Sphenogyne piliflora.*) Saint Alfred ; sainte Ermelinde ; saint Radbod ; saint Saturnin.

Saint Saturnin, vulgairement appelé « saint Atorne » ou « Atourni, » est patron d'une église dans le diocèse de Liége. Tous ceux à qui la tête tourne, s'adressent à lui pour être guéris. Aussi croit-on qu'il ne faut pas filer son jour de fête, de crainte que les moutons, les brebis et les agneaux n'aient le cou tors (2).

30 novembre. — (*Oxalis tricolor.*) Saint André ; sainte Justine ; saint Zozime.

Saint André auquel deux villages (« Saint-André-lez-Bruges » et

(1) Lom, pp. 21-23 ; Wolf, N. S., pp. 431-2.
(2) D. d. O., t. I, p. 428 ; Liebrecht, O. J., p. 229.

Digitized by Google

« Saint-André-lez-Dalhem ») sont redevables de leur nom et en l'honneur duquel trente-trois églises sont consacrées, a de tout temps été en Belgique l'objet d'une profonde vénération.

Même les monnaies en argent telles que les escalins ou « schellingen, » les doubles escalins et les quarts, les pièces de cinq sous et de dix liards, portaient d'un côté la croix de saint André avec des légendes dans le contour. Les seules couronnes et demi-couronnes de Brabant étaient revêtues de l'effigie du souverain (1).

Il était autrefois d'un usage général que, le jour de Saint-André, ou le dimanche qui suit la fête de cet apôtre, les fermiers et locataires des métairies, terres labourables, prairies et pâturages venaient payer le loyer annuel de leur bail, et se rendaient dans ce but à la demeure de leurs propriétaires, où ils étaient plus ou moins régalés ce jour-là.

Dans la croyance populaire, saint André « sanctorum mitissimus » le saint le plus doux, paraît s'être identifié sous plus d'un rapport avec Freyr, le plus doux des dieux des anciens Germains, qui présidait aux mariages. C'est ce qui expliquerait le grand nombre de pratiques superstitieuses, rattachées au jour de Saint-André et ayant pour but d'apprendre à connaître le mari futur.

Les filles du pays de Franchimont font un cercle autour d'une oie ; celle que l'oie touche la première, se mariéra bientôt.

A Liége les jeunes filles avant de se coucher disent :

Saint André mon bon patron,
Faites-moi voir dans mon songeant
Le mari que j'aurai en mon vivant.

Elles espèrent alors voir en rêve le futur mari.

En d'autres endroits les filles posent trois verres, dont l'un est rempli de vin, l'autre de bière et le troisième d'eau, sur une table couverte d'une nappe blanche, fermement persuadées qu'à minuit

(1) Avontroodt, Ms., pp. 40-41.

Digitized by Google

sonnant le futur mari entrera dans la chambre et prendra suivant son habitude du vin, de la bière et de l'eau.

En quelques localités la jeune fille prend une clef en main cette nuit et fait couler dans un vase rempli d'eau par le panneton de cette clef, qui doit avoir forme de croix, du plomb fondu; les instruments du métier de son futur mari se formeront dans l'eau.

On prend aussi un verre d'eau et on le pose sur la table; s'il déborde, l'année suivante sera humide, et sèche s'il ne déborde pas (1).

A Anvers, le jour de Saint-André, se faisait depuis 1539 le renouvellement du magistrat qui auparavant avait eu lieu le 23 avril.

Immédiatement après l'élection du magistrat, on choisissait, parmi les anciens échevins, les deux chefs-hommes de la bourgeoisie (hoofdmannen der poortery), les deux doyens des gildes (gildedekens), les deux échevins de la halle aux draps, les deux maîtres des orphelins (weesmeesters), les quatre « peismakers », les deux juges d'instruction et les deux « keurmeesters ».

Puis on choisissait aussi les maîtres des quartiers (wykmeesters), les doyens des métiers et les deux conseillers (raedslieden) qui, suivant l'ancien usage, devaient assister aux conseils du lundi.

En 1435, les vingt-quatre métiers furent réduits à douze, et chacun de ces douze métiers choisissait parmi ses membres quatre personnes; les commissaires du duc choisissaient parmi ces quarante-huit candidats douze qui formaient le « conseil du lundi » ou « maendagsraed » (2).

A Malines le métier des poissonniers célèbre la fête de Saint-André, son patron, par une messe dite dans sa chapelle, dans l'église de Notre-Dame, au-delà de la Dyle, où l'on admire un des chefs-d'œuvre de Rubens, représentant la pêche miraculeuse que ce grand maître peignit pour ce métier en 1618.

(1) Coremans, pp. 90-91; Wolf, N. S., pp 360-1.

(2) Mertens, t. I, p. 201; t. III, pp. 126-7.

Digitized by Google

A Termonde le serment de Saint-André ou des arquebusiers, qui est installé et privilégié par Charles V en 1524, célèbre sa fête patronale. Ce serment est le moins ancien de la ville, mais, à l'égal des autres, il a ses réglements et ses chefs (hoofdmannen), doyens (dekens) et procureurs (verzorgers), qui tous les ans sont renouvelés et assermentés. C'est pourquoi ils sont nommés jurés (gezworenen) (1).

(1) Maestertius, pp. 37-85.

Digitized by Google

DÉCEMBRE.

Le dernier mois de l'année qui, de même que les trois mois précédents, a conservé son ancienne dénomination, bien qu'il ne soit plus le « dixième mois » dans le calendrier, s'appelle en flamand « wintermaend, » mois d'hiver, ou « kerstmaend, kersmaend, » mois de Noël.

Les Anglo-Saxons désignaient ce mois du nom de « giuli » on forma Geola « mois de Joul ou avant Joul, » d'après le nom de la fête qui amenait chez eux le solstice d'hiver. Dans la suite ils le nommaient « midwinter, » mois de mi-hiver.

La dénomination de « heilogmanoth, » mois sacré que Charlemagne donna à ce mois, ainsi que celle de « windelmaend, » mois des maillots, se rattache à la Nativité de Jésus-Christ.

Il en est de même du nom de « deloir, » ou « mois de l'oir, » qui se trouve souvent dans les documents romans du moyen âge. C'est le mois de l'héritier du Seigneur ou le mois consacré par la naissance de Notre Sauveur.

Les noms de « wolvenmaend, » mois des loups, et de « slachtmaend, » mois de tuerie, sont faciles à expliquer.

Digitized by Google

1er décembre. — (*Stapelia pulla.*) Saint Éloi.

Saint Éloi, en l'honneur duquel vingt-trois églises sont consacrées en Belgique, fut appelé au siége de Noyon et Tournai, après la mort de saint Achaire en 639. Il mit d'abord tout en œuvre pour extirper la simonie et rétablir dans le clergé une exacte discipline. Depuis 646, il parcourut la côte, en prêchant à Bruges, à Anvers, en Zélande et évangélisa les peuples flamands. Agé de plus de soixante-dix ans, il expira paisiblement et en louant Dieu, le 1er décembre 659. Son ami, saint Ouen, nous a laissé l'histoire de sa vie (1).

Son jour de fête est très-chômé en Belgique. Les charrons, chaudronniers, ferblantiers, horlogers, maréchaux, orfèvres, serruriers, en général tous les artisans se servant du marteau et appelés au pays wallon « fèvres, » puis les cochers, domestiques et fermiers, honorent saint Éloi comme leur patron et célèbrent sa fête.

A Anvers, où avant d'avoir construit la chapelle de Saint-Éloi, Marché aux chevaux, le métier des orfèvres et joaillers avait sa chapelle dans la Burgtkerk; il se célébrait le jour du saint, une messe solennelle à laquelle les « oudermans » ou doyens du métier étaient tenus d'assister pour exciter les maîtres, les compagnons et les apprentis, à accompagner les doyens au service, le métier frappa depuis 1568 des pièces de monnaie (« penningen ») d'une valeur

(1) De Smet, M. d. M., pp. 176-8.

Digitized by Google

suffisante pour procurer un plat de riz-au-lait ou « rystpap, » et il les distribuait aux assistants.

Aussi lit-on dans les comptes de ce métier, qui se trouvent encore aux archives de la ville, que les orfèvres, à l'occasion de leur fête patronale, ne dépensaient pas moins de 3 l. 36 sch. 24 gr. pour les monnaies, le riz-au-lait et le cuisinier (1).

A Bruges, où le métier des forgerons compte parmi les gildes les plus anciennes de la ville, les pauvres avaient ce jour-là, en vertu d'une fondation du 1er décembre 1462, une table de trente couverts, à 4 gros, destinés à ceux qui avaient assisté à la messe solennelle que les forgerons faisaient célébrer dans leur chapelle en l'honneur de leur patron (2).

A Gand, où les forgerons célébraient les deux fêtes de Saint-Éloi, la personne établie pour prendre soin de leur chapelle dite « Sint-Éloys capelle » et pour l'entretenir dans un état convenable, profitait des offrandes que l'on y faisait, excepté aux deux jours de fête de Saint-Éloi et au vendredi-saint, où les offrandes appartenaient au métier, en vertu d'un accord fait en 1411 (3).

A Liége, le métier des fèvres était le plus ancien de tous les métiers. Il avait le pas dans toutes les cérémonies, et un îlot voisin du Pont-d'Ile, quartier considérable près de la maison communale, étaient entièrement occupé par les fèvres (4).

A Malines, les apprentis des maréchaux ont conservé la coutume qu'avaient autrefois les apprentis de presque tous les métiers, particulièrement ceux des cordonniers, des charpentiers, des menuisiers, des tailleurs et des tanneurs, d'aller de maître en maître ou de chaland en chaland quêter un pour-boire en chantant une chanson, quelquefois sans rime ni raison, relative à la fête du patron de leur

(1) De Vlaemsche Rederyker, tydschrift, 1853, t. XIX, pp. 27-28.
(2) Gaillard, p. 113.
(3) Dierickx, t. II, pp. 505-6.
(4) L. M. l., p. 178.

Digitized by Google

métier. L'un d'entre eux est toujours habillé en évêque, avec mitre et chape faites de papier de différentes couleurs et porte les enseignes du métier sur le dos. Les autres se sont noircis le visage et les mains ou portent au moins des barbes ou moustaches postiches. Devant chaque maison d'un maître ou d'un chaland ils s'arrêtent et chantent en chœur la chanson suivante :

Sa meester ende gasten,
Degeen die zyn van stiel,
Ik koom het u belasten,
Met reden g'heel, habiel,
Dat gy niet moogt mankeren,
Van morgen voor de fooi (1).
Te samen compareren,
By den heiligen Eloy,
Een mis tot zynder eeren,
Die zal worden gedaen,
Die t'Hansewyck verkeeren,
Die zullen wel verstaen,
Als dat zy al te gader,
Mogen nemen plaisir,
Met sint Eloy hunnen vader,
In wyn en in goed bier.
Meester en gasten!
Ik heb de eer u te salueren.
Sint Eloy is gearriveerd van Lyons tot Parys,
Van Parys tot Brussel, van Brussel tot Mechelen.
Hy is gelogeerd in de Kraen,
Wilt ge my niet gelooven ge kunt er henen gaen,
Hy eet aen Neckerspoelpoort
'K heb liever 'nen stuiver dan een oord,
'K heb liever 'nen pot dan een pint
Als het geld maer klinkt.

(1) Repas.

Digitized by Google

Ten tien uren de mis,
En al die eɾ niet en is,
Eenen schelling de boet;
Wilt ge 't op drinken, 't is ook goed,
Ge ziet het aen mynen knevel,
Dat ik mag bier en genevel,
Ge ziet het aen mynen baerd
Dat ik kom, van... uit de... straet.

A Vilvorde on comprenait parmi les forgerons, les maréchaux ferrants, les menuisiers (witwerkers), les poëliers, les éperonniers, les harnacheurs, les chaudronniers, les armuriers, les potiers d'étain et les couteliers (1).

A la campagne il est généralement d'usage que les paysans et fermiers vont régler, le jour de Saint-Éloi, les comptes qu'ils tiennent pendant toute l'année chez les maréchaux ferrants et les charrons, et ceux-ci régalent leurs chalands d'une petite collation consistant en jambon ou viande salée et en quantité de petits verres.

Dans les environs de Contich les paysans appellent cette collation « fooi, » en Flandre « smids fooye » ou « karweye (2). »

Dans le pays de Liége on invoque saint Éloi contre les épizooties, en Flandre surtout contre les maladies de la race chevaline. C'est pourquoi on avait autrefois l'habitude de faire bénir les chevaux ce jour-là.

A Audenarde les paysans venaient en foule avec leurs chevaux et faisaient toucher à ces bêtes les reliques de Saint-Eloi.

A Bruges c'était le « proost » ou prévôt de la gilde des forgerons qui, avec un marteau d'argent dans lequel se trouvait une relique de Saint-Éloi, frappait à la tête les chevaux qui allaient ensuite au trot

(1) H. d. E. d. B., t. II, p. 464.
(2) Schayes, pp. 204-5.

Digitized by Google

par la « Smedestraet » et « de vesting » à la chapelle du saint. Ce n'est qu'en 1782 que cette cérémonie fut abolie.

L'évêque donnait la même bénédiction à la porte de l'église de Saint-Sauveur, et les cochers, montés à cheval, après avoir fait trois fois le tour de l'église allaient faire un carrousel en l'honneur de leur saint patron (1).

A Ypres l'évêque se rendait en ce jour à l'église de Saint-Pierre, y célébrait une grand'messe et allait ensuite frapper à la tête avec un marteau d'argent une triple ou quadruple rangée de chevaux de labour que les cultivateurs des environs avaient placés à cet effet autour de l'église.

A Louvain, l'université catholique fête ce jour-là l'anniversaire de son installation qui eut lieu le 1er décembre 1835.

---

2 décembre. — (*Geodorum citrinum.*) Sainte Bibienne.

Le dimanche le plus proche de la Saint-André, commence l'Avent ou le temps destiné à nous servir de préparation à la naissance de Jésus-Christ ou à son « avènement » sur la terre.

Dans les premiers siècles de l'Église, on jeûnait pendant l'Avent trois fois par semaine. Ensuite on jeûna tous les jours et ce jeûne commençait à la fête de Saint-Martin; c'est pour cela qu'on l'appelait le « carême de Saint-Martin. »

Aujourd'hui, dans toute l'Église romaine, l'Avent n'a que quatre dimanches, dont le premier est en même temps le premier jour de l'année ecclésiastique (2).

(1) Gaillard, pp. 112-113.

(2) Cornet, pp. 19-20; D. d. O., t. I, 79.

Digitized by Google

Les capitulaires de Charlemagne nous apprennent qu'on faisait un jeûne de quarante jours avant Noël dans le neuvième siècle. Les clercs y ayant été obligés, les personnes pieuses entre les laïques les imitèrent. La coutume s'en introduisit, et l'usage et la pratique en firent une loi.

En 1270, Urbain V, au commencement de son pontificat, en fit une pratique de rigueur pour les clercs de la cour de Rome.

---

3 décembre. — (*Euphorbia Tircualli.*) Saint François-Xavier; saint Éloque.

Les frères Xavériens qui célèbrent ce jour la fête de leur patron, n'ont en Belgique qu'une seule maison qui se trouve à Bruges.

---

4 décembre. — (*Cactus Pereskia.*) Sainte Barbe.

Cette sainte, à laquelle douze églises sont dédiées, est invoquée contre la mort subite. C'est pour cela que les artilleurs, charbonniers, mineurs et pompiers l'ont choisie pour patronne. En quelques villes, entre autres à Dinant et à Huy, elle est aussi patronne des charpentiers, maçons et menuisiers, peut-être parce qu'on la représente toujours portant une tour. A Liége, les chapelains se sont également mis sous son patronage.

La fête de Sainte-Barbe donne lieu à beaucoup de festivités. Les

Digitized by Google

artilleurs et canonniers, soit de l'armée, soit de la garde civique, après avoir assisté à une messe solennelle en l'honneur de leur sainte patronne, se réunissent en chaque ville pour célébrer ce jour par un grand banquet.

A Anvers où la maison des orphelins ou « het knechtjenshuis » est placée sous la protection de Sainte-Barbe. Les aumôniers étaient autrefois tenus de donner en ce jour aux orphelins un repas somptueux.

Cet établissement qui, le 4 décembre 1858 a célébré l'anniversaire de sa fondation, datant de 1558, contient à présent quatre-vingt-dix orphelins, de préférence enfants trouvés, de treize à quinze ans (1).

A Diest le serment des arquebusiers ou de Sainte-Barbe (kolveniers of Sinte-Barbaragilde) célèbre le jour de sa patronne par un repas magnifique.

Ce serment qui, quoique à tort, disputait autrefois au serment de Saint-Georges le rang d'ancienneté, fut aboli en 1796, mais rétabli en 1806. La chapelle dédiée à Sainte-Barbe, fut érigée en 1419 et est maintenant l'église des chevaliers de la croix (kruisheerenkerk).

Comme les autres serments de la ville, la gilde de Sainte-Barbe accompagne la procession du Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu (2).

A Dixmude la chambre de rhétorique qui a pour devise : « Nu, morgen niet » célèbre la fête de Sainte-Barbe, sa patronne.

Cette chambre de rhétorique, de même que l'autre existant encore et ayant pour devise : « Heilig kruis, scherp duer » est mentionnée déjà au quatorzième siècle. Elle gagna, en 1394, le second prix au concours de Tournai et en 1404 le premier prix à Audenarde. Le

(1) « Het Antwerpsche Knechtjenshuis, » door J. Staes. Het Handelsblad van Antwerpen, 3 dec. 1858.

(2) Diest, t. I, pp. 235-237.

Digitized by Google

concours que cette chambre donna, le 15 juin 1823, fut un des plus brillants que l'on ait eus en Flandre (1).

Une autre célèbre chambre de rhétorique, qui avait Sainte-Barbe pour patronne, était à Alost. Elle a été dotée par les papes, les comtes et les évêques de plusieurs autres priviléges et ses statuts furent approuvés, en 1475, par l'évêque de Cambrai (2).

A Leffe, faubourg de Dinant, la confrérie de Sainte-Barbe, érigée en l'église paroissiale de Saint-Georges, en l'an 1658, avec l'autorisation de l'évêque de Liége, Maximilien-Henri de Bavière, et enrichie d'indulgences plénières par le pape Alexandre VII, célèbre chaque année la fête de Sainte-Barbe d'une manière très-solennelle.

Cette confrérie, qui a été établié pour obtenir la grâce d'être préservé de mort subite, est très-nombreuse, et tous les jours, pendant l'octave, mais surtout le jour de la fête, après la messe, suivant l'ancien usage, des personnes pieuses s'y font inscrire.

A Malines, le peuple dit qu'on meurt subitement, quand on tombe malade pendant l'octave de Sainte-Barbe.

---

4 décembre. — (*Hibiscus pedunculatus.*) Sainte Anastasie; saint Sabbas; sainte Crispine.

Les diverses cérémonies qui ont lieu ce jour-là en Belgique, se rattachent toutes à la veille de la Saint-Nicolas.

(1) A. d. l'E., t. III, p. 278; N. L., Gent, 1834, pp. 117-122.
(2) De Smet, p. 44.

Digitized by Google

6 décembre. — (*Erica nidiflora*) Saint Nicolas, évêque de Myre.

Saint Nicolas, auquel la ville de Saint-Nicolas dans le pays de Waes est redevable de son nom, compte en Belgique parmi les saints les plus vénérés. Cent et six églises sont consacrées en son honneur et un grand nombre de métiers, entre autres les bateliers dans les villes situées sur la Meuse, les scieurs de bois, les pourpointiers ou « cuttenstekers, » les teinturiers, tourneurs et merciers à Bruges, les accapareurs ou « voorkoopers » à Termonde, les merciers et négociants à Malines, les emballeurs, les grainetiers et tonneliers à Liége, les écrivains et les employés à Mons, etc., l'ont choisi pour patron.

Mais ce qui contribue le plus à rendre saint Nicolas très-populaire en Belgique, c'est qu'il passe pour être le protecteur et correcteur des petits enfants, et que sa fête, dans tout le pays, est un jour de joie et de réjouissance pour la jeunesse.

A l'instar du « Greef van Halfvasten, » saint Nicolas monté sur un âne ou sur un cheval blanc, et ayant de chaque côté de sa monture un grand panier rempli de friandises et de joujoux, parcourt, la nuit avant sa fête, le sommet des habitations et laisse tomber par les tuyaux des cheminées quelques bonbons et joujoux pour chaque enfant, qui durant le cours de l'année a été sage, obéissant et studieux, mais une verge ou un torchon pour celui d'entre eux qui s'est mal comporté, qui n'a pas voulu se coucher de bonne heure ou qui ne se laisse pas bien laver. C'est à ces fins que les enfants placent le soir de la veille, dans la cheminée de la chambre à coucher de leurs parents, selon les localités, soit un soulier ou sabot qu'ils ont eu soin de décrotter eux-mêmes, soit un bas, soit un petit panier. A Liége et à Spa les souliers ou sabots sont exclusi-

Digitized by Google

vement en usage; dans les Ardennes et le Hainaut les corbeilles sont en général plus usuelles que les sabots; dans les provinces flamandes on se sert indistinctement de sabots et de paniers, le plus souvent de l'un et de l'autre ensemble. A Furnes on se sert aussi des bas; à Mons les enfants font un grand sac de papier à anses; à Namur un soulier en papier bien décoré de rubans. A Malines ils mettent un grand sabot sur le lit; à Dinant et à Huy ils jettent de petites bottes de foin dans un coin d'une chambre ou du grenier, ou ils remplissent un plat d'avoine et le placent devant la cheminée, croyant gagner les bonnes grâces de saint Nicolas, en prenant soin de sa monture.

Par la même raison, les enfants ne manquent jamais de remplir le soulier ou la corbeille de foin, et d'y mettre quelques carottes ou un petit pain pour le cheval du saint évêque. Dans les Ardennes ils mettent des pelures de pommes de terre dans les paniers, dans le pays du Limbourg ils remplissent les souliers ou sabots d'avoine.

Dans la partie flamande de la Belgique, les enfants récitent aussi le soir avant de se coucher la prière touchante :

« Jesuken, zoete minneken,
Maek van my een zoet kindeken;
Jesuken, ik geef u myn herteken,
Jaeg er uit alle kwade pertekens. »

plus fervemment que de coutume, et chantent une petite chanson relative à la fête de Saint-Nicolas, dont on connaît presque en chaque ville une autre variante.

A Anvers on chante :

Sinte Nikolaes,
Nobele baes,
Breng wat in myn schoentjen,
Een appeltjen of een lamoentjen,

Digitized by Google

Een nootjen om te kraken,
Dat zal wat beter smaken (1).

(1) A Bruxelles, on chante :

Sinte Niklaes capoentjen,
Bringde wat in myn schoentjen,
Een appelken of een citroentjen !
Zoo het alles daerin niet kan
Bind het met e' koordeken daerân (1).

Dans la Flandre occidentale :

Sinte Niklaes van Tolentyn,
Breng my meê wat lekkerding,
Lekkerding van Spanje,
Drie appelkens van Oranje,
Drie appelkens van Condé :
Breng myn broerkens ook wat meê (2).

Dans la Flandre orientale :

Sinte Niklaes, o heilige man,
Met uwen gespikkelden talfaerd aen;
Wy ryden meê naer Spanje
Om appelkens van Oranje,
Om appelkens van Condé,
Breng er my een g'heel schootjen meê.

A Lierre :

Sinte Niklaes,
Nobele baes !
Werp iet in myn schoentjen :
Een appeltjen of een limoentjen !

ou :

Sinte Niklaes kapoentjen
Ryd wat in myn schoentjen,
Een appeltjen of een citroentjen,
Een nootjen om te kraken,
Het zal zoo lekker smaken !

A Malines :

Sinte Niklaes
Den appelen baes

(1) Volksleesboek, p 23.
(2) K. e. L., 1842, p. 98.

Digitized by Google

A Bruges :

Kousen en schoenen staen te pronken,
Al in den heerd;
De kindekens slapen, dat ze ronken,
Daer komt een peerd :
'T is een peerd gelyk eenen ezel
O heilige man!
'K zal een deuntje voor u lezen
Breng my wat dan.

A Turnhout :

Sinte Niklaes, myn goeije man,
Wilt ge me wel wat geven
Dan dien ik u al myn leven.

Brengt wat in myn schoentje
Een appel of een akoentje,
Een nootje voor de kraeken
Dat zal my beter smaeken.

A Termonde :

Sinte Niklaes kapoentje,
Breng wat in myn schoentje,
Een appelken of een citroentje.
Sinte Niklaes kabokskeu,
Breng wat in myn bloksken,
Een mandeken of een stoksken (1).

Une autre variante que nous empruntons à la Wodana, est :

Sinte Niklaes van Tolentyn,
Breng my een beetje leckerding,
Leckerding van safferaen,
Ik zal 't al in myn korfke slaen :
Myn korfke staet te verkoopen,
Tien pond en een half.
Een koe is geen kalf,
Een paerd is geen zwyn,
'T zal morgen sinte Nicolaesdag zyn (2).

(1) K. e. L., 1842, p. 98.
(2) Wodana, p. 198.

Digitized by Google

Geeft ge me niet
Dan dien ik u niet
Dan zyt gy myn sinte Niklaesken niet.

Le lendemain les enfants trouvent leurs souliers ou leurs paniers rempli de beaucoup de bonnes choses ; mais, s'ils ont été méchants, le faisceau de verges tient lieu de bonbon ou bien l'avoine est restée intacte dans le sabot.

Croquignolles, oranges, figures en pain d'épice, en massepain ou en sucre, noix, pommes et toutes sortes de joujoux, tout est déposé dans les souliers ou paniers. Un grand portrait de Saint-Nicolas en pain d'épice « speculatieman » y est de rigueur. Ce n'est qu'à Diest que le pain d'épice est exclusivement réservé pour la Mi-Carême, tandis qu'à Bruges la « speculatie » est la pâtisserie principale de la Saint-Nicolas. A Bruxelles et en quelques autres villes de petits navires en massepain, bien décorés de fanons en miniature et remplis de bonbons, se vendent sous le nom de « spéculatie, spéculaux ou spéculations » et sont très-recherchés comme présents de la Saint-Nicolas (1).

Dans la plupart des localités les enfants ne placent pas seulement leurs souliers ou paniers chez les parents, mais ils vont aussi en placer un chez leurs parrains et marraines, chez leurs aïeuls et aïeules. Dans la Campine, ils y vont, le jour de Saint-Nicolas, quérir des gâteaux appelés « Sint-Nikolaes-koeken », gâteaux de Saint-Nicolas.

En Brabant les domestiques avaient jadis un privilège pareil. Ils plaçaient, les valets dans la chambre de « monsieur », les servantes dans celle de « madame » un soulier afin d'obtenir un présent (2).

En quelques villages de la province de Namur les enfants vont, le jour de Saint-Nicolas, faire une quête, comme à la Saint-Grégoire.

(1) K. e. L., 1842, pp. 98-100.
(2) Croon, p. 297.

Digitized by Google

L'un d'entre eux est habillé en évêque et monté quelquefois sur un âne, ayant de chaque côté de sa monture un panier, pour y mettre tout ce qu'on donne aux quêteurs.

A Bruges la personne représentant saint Nicolas qui allait autrefois de famille en famille pour distribuer aux enfants les présents que les parents leur avaient destinés était suivie d'un compagnon déguisé en saint Nicodème qui portait les verges.

Dans quelques communes du pays de Limbourg, l'un ou l'autre paysan, travesti en évêque, à la barbe longue, et assis sur un âne, parcourt, à la nuit tombante, les rues du village et épouvante les enfants en leur donnant à droite et à gauche le fouet (1).

A Gand a lieu un marché dit « aux petits présents » (de presentjesmerkt) sur la place de Sainte-Pharaïlde. C'est à cause du grand nombre de pèlerins qui jadis venaient à Gand, le 4 janvier, chômer la fête de Sainte-Pharaïlde que l'on avait établi une foire, qui, malgré les troubles des Calvinistes, s'est continuée jusqu'à nos jours, mais a été transférée depuis au mois de décembre (2).

A Saint-Nicolas se tient chaque année en ce jour une foire dont l'empereur Maximilien a accordé le privilége à la commune, en 1513.

Cette foire qui était jadis tellement considérable qu'en 1754 il y eut plus de 1,900 chevaux à vendre, se tenait déjà longtemps avant la date du décret au même jour, et les échevins avaient la coutume de donner, à cette occasion, un grand banquet (3).

(1) Volksleesboek, pp. 23-24.

(2) Voisin, p. 220

(3) Van den Bogaerd, t. III, pp. 43-4.

Digitized by Google

7 décembre. — (*Achania pilosa.*) Saint Ambroise ; saint Fare.

Saint Ambroise, auquel trois églises sont dédiées, est à Liége patron des tisserands, marchands de toile et gendarmes. A Turnhout le serment des arquebusiers « de Bie » ou « Colveniersgilde » l'honorait comme patron.

La société pour la culture des abeilles, qui existait jadis à Querbs en Brabant, avait saint Ambroise pour patron et célébrait sa fête très-solennellement (1).

---

8 décembre. — (*Thuja occidentalis.*) Fête de l'Immaculée Conception de la Vierge.

Cette fête, dont saint Jean Damascène qui vivait l'an 721, fait déjà mention, fut instituée en Angleterre en 1100 par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, et ensuite au diocèse de Lyon en 1145, Sixte IV ordonna en 1476 le 1er mars, qu'elle fut célébrée par toute la chrétienté, et Pie IX proclama le 8 décembre 1854 l'Immaculée Conception comme dogme de l'Église.

En Belgique la fête de la Conception fut célébrée depuis bien des siècles et d'après le « Magnum Belgii chronicum » l'initiative de cette fête en Occident appartiendrait même à un pape belge, Léon IX.

Aussi, y a-t-il, à dater de 1514, des confréries érigées en l'honneur de l'Immaculée Conception dans presque chaque ville belge et le

(1) H. d. E. d. B., t. III, p. 199.

Digitized by Google

8 décembre 1659 fut prononcé le célèbre serment des États de Brabant, de défendre le privilége de la Conception sans tache de Marie (1).

A Termonde avaient lieu les élections des directeurs de la confrérie de Notre-Dame, dont la chapelle fut transférée du sanctuaire de Notre-Dame de la porte de Dyk (O. L. V. van de Dyk poort) dans la cathédrale à la chapelle de Notre-Dame, que le Portugais Christophe Barouse avait richement dotée.

A la suite d'un débat entre les chanoines, les échevins et les curateurs au sujet de l'administration de cette confrérie, l'official de Cambrai, comme arbitre, décida que désormais les chanoines choisiraient un membre de la confrérie qui ne fût pas chanoine lui-même, les échevins un membre qui ne fut pas échevin et les curateurs, qui quitteraient leur poste, deux membres dont l'un devrait être ecclésiastique, l'autre laïque, et que tous ces élus prêteraient serment soit au bailli, soit au doyen de la cathédrale de Bruxelles ou à son vicaire, et devraient rendre compte au dit doyen ou à son vicaire à l'église de Termonde.

Plus tard on n'en choisit que trois, dont l'un fut élu par les chanoines et les deux autres par les échevins, qui rendaient compte au chapitre et aux juges du pays « (heeren van 't Rechtsgebied). »

Le curateur de la confrérie possédait le droit, accordé par Philippe le Bon avec consentement du chapitre et des juges du pays, de battre des monnaies de cuivre, appelées « myten » mailles, de la valeur de quatre oboles flamandes et valables dans tout le pays de Dendermonde (Termonde). Maximilien confirma ce privilége en permettant, de battre tous les dix ans dix mille « myten » ou mailles, pour en payer les dépenses de la chapelle.

Ces monnaies des curateurs de la confrérie furent d'abord battues à la Dyk-poort et appelées « Onze L. Vrouwegeld » à cause de l'image de Notre-Dame qu'elles portaient. On en possède plusieurs

(1) B. M., pp. 125, 259-262.

Digitized by Google

espèces. Les unes portent la devise : « Weest gegroet moeder des Salichmaekers Jesu Christi » d'autres « Weest gegroet vol van gratien de Heer is met U, » encore d'autres : Myte van de heylichste (à savoir Marie, dont on voit l'image au milieu) « van Dendermonde. »

Depuis le commencement des troubles des Pays-Bas cette coutume n'est plus en usage (1).

---

9 décembre. — (*Pinus laricis.*) Sainte Léocadie; sainte Gorgonie.

---

10 décembre. — (*Cupressus Lusitanica.*) Sainte Eulalie; saint Melchiade saint Valère; S. Fulgence, premier abbé d'Afflighem.

L'Église célèbre en ce jour la fête de la translation miraculeuse de la petite maison de Nazareth, des côtes de l'Illyrie à Lorette, dans la marche d'Ancône.

En Belgique il existe un grand nombre de monuments construits sur le modèle de la maison de Lorette ou dédiés sous ce titre, entre autres à Anvers, chez les Augustins, à Bruxelles à l'église des Minimes, à Mons au Val des Écoliers, à Horion, près de Liége, à Boldenberg, à Ath, à Groenendael, à Baerle dans le Limbourg et à Rochefort dans les Ardennes. Cette dernière chapelle fut élevée vers 1600 par Josine de Lamarck, qui à cause de sa charité est vé-

(2) Maestertius, pp. 103-104.

Digitized by Google

nérée dans le pays comme une sainte et dont on raconte la même histoire que de sainte Élisabeth.

Il y avait aussi dans la plupart des grandes villes, une confrérie de Notre-Dame-de-Lorette, et les litanies dites de Lorette sont d'un usage presque aussi habituel dans les familles belges que le « Pater » et l' « Ave » (1).

---

11 décembre. — (*Pinus halipensis*). Saint Damase; saint Basilien; saint Daniel; Ide de Nivelles.

Ide de Nivelles, religieuse de la maison de la Vierge dite « la Ramée » en Brabant, est honorée du titre de sainte par les hagiographes belges. On place sa mort en 1231.

Le bienheureux Thierry de Munster, récollet, mort à Louvain, en 1515, se dévoua généreusement au service des malades lors de la peste qui sévit à Bruxelles, en 1489 (2).

---

12 décembre. — (*Erica conferta.*) Saint Aubert; sainte Constance; saint Valery.

Saint Aubert, évêque d'Arras et de Cambrai, qui consacra de ses mains la plupart des églises et des couvents qu'élevèrent saint Vin-

(1) B. M., p. 266; Vasse, p. 34.
(2) B. M., pp. 266-7.

Digitized by Google

cent, saint Landelin, sainte Waudru et sainte Aldegonde, mourut en 668 et fut inhumé dans son église métropolitaine (1).

Sa fête, qui se célèbre en quelques églises le 12, en d'autres le 13 décembre, est dans la plupart des villes belges la fête patronale des boulangers.

A Bruges les boulangers fêtaient le jour de Saint-Aubert, en distribuant, après la messe, qui se célébrait chaque année en l'honneur du saint patron, 180 pains à trois sous aux pauvres (2).

---

13 décembre. — (*Thuja cupressioides.*) Saint Aubert; sainte Lucie; sainte Odile.

Sainte Lucie, en l'honneur de laquelle sept églises sont consacrées, est en grande vénération en Belgique.

On l'invoque comme patronne spéciale contre les diverses sortes d'hémorraghies, les maladies des yeux et les maux de dents. On lui attribue aussi le pouvoir de faciliter les accouchements. Il paraît que la ressemblance du nom de Sainte-Lucie à celui de « Lucina » des Romains a donné naissance à cette croyance, et quelques auteurs prétendent qu'on s'adresse de même à sainte Lucie ou Luce pour le mal d'yeux, parce qu'on expliquait son nom par le mot latin « lux, » lumière (3).

A Heindonck, village du canton de Malines, les reliques de Sainte-Lucie, que l'archiprêtre Toriache donna à l'église, attirent chaque année, le jour de fête de la sainte, un grand concours de fidèles (4).

(1) B. M., pp. 268-9.
(2) Gaillard, pp. 146-9.
(3) Molanus, pp. 394-5; D. d. O., t. I., p. 428.
(4) H. d. E. d. B., t. II, p. 631.

Digitized by Google

A Lierre, où saint Eloi et sainte Lucie avaient autrefois en commun dans l'église collégiale une chapelle et un autel, le jour de Sainte-Lucie, le doyen du métier des forgerons et le directeur de la confrérie de Sainte-Lucie étaient assis derrière une table, sur laquelle se trouvaient, outre la litanie imprimée de cette sainte, nombre de ficelles de soie rouge, vulgairement appelées « Lucias draden. » Les femmes et surtout les mères s'empressaient d'en venir quérir quelques-unes moyennant une légère rétribution pécuniaire destinée à couvrir les dépenses d'entretien de la chapelle et du service divin à son autel. On portait ces ficelles au cou, pour se préserver des torticolis. Cet usage existe encore maintenant (1).

A Marche, dans la province de Luxembourg, se tient une foire dite de Sainte-Lucie, qui est une des plus considérables de la contrée.

A Tournai avait lieu chaque année, en ce jour, l'élection des prévôts, des jurés et d'autres magistrats (2).

---

14 décembre. — (*Pinus palustris.*) Saint Nicaise, évêque de Rheims, et sainte Eutropie, sa sœur, martyrisés par les Barbares, en 407. (3).

Saint Nicaise chasse les souris de la maison, lorsque ce jour on inscrit son nom sur la porte (4).

(1) Avontroodt Mss., pp. 41-42.
(2) Chronique, p. 228.
(3) B. M., p. 269.
(4) Coremans, p. 91.

Digitized by Google

15 décembre. — (*Pinus resinosa.*) Saint Adon; sainte Philotée; saint Valérian.

Octave de la Conception de Notre-Dame, instituée par Sixte IV, avec les mêmes indulgences qu'au jour de la fête.

---

16 décembre. — (*Thuja orientalis.*) Sainte Adelaïde; saint Eusèbe; saint Everard.

Anniversaire de la naissance de S. M. le roi des Belges Léopold Ier, né à Cobourg le 16 décembre 1790.

C'est pourquoi les Flamands appellent ce jour « de Prinskens-dag, » jour du prince.

---

17 décembre. — (*Cupressus thyoides.*) Sainte Begge ou Beggue, patronne d'Andenne, dont on invoque l'intercession pour guérir les bègues.

Cette sainte, la plus jeune des filles de Pépin de Landen, épousa le fils de Saint-Arnould, le comte Ansegise. Son mari avait, par charité, reçu dans sa maison, nourri, élevé un jeune garçon, qui s'arma contre son bienfaiteur et le tua pendant la chasse.

Veuve par ce triste événement, Begge fit le pèlerinage de Rome

Digitized by Google

et se retira au milieu d'une solitude qu'elle peupla de sept églises en mémoire de celles qu'elle avait vues dans la sainte ville. Puis elle fonda un monastère à Andenne, lui donna tout le territoire qu'elle possédait, prit elle-même le voile des mains de saint Amand et devint première abbesse du lieu. Ses compagnes lui avaient été envoyées de Nivelles par sa sœur Gertrude, que saint Amand avait également cloîtrée et qui dans la suite a été canonisée ainsi que Begge et leur mère Ideberge ou Itte.

La châsse de Sainte-Begge, précieux ouvrage d'orfévrerie, se trouvait dans une jolie église qui venait d'être terminée, quand parurent les édits réformateurs de Joseph II. Les dames nobles du chapitre des chanoinesses d'Andenne la firent alors transférer à Namur, avec celle de Moustier sur Sambre (1).

Bien que d'après l'opinion la plus ancienne et qui vient d'être confirmée par les recherches récentes de quelques savants historiens, l'institution des Béguines doive son origine à Lambert le Bègue, vénérable prêtre de Liége, qui employa toute sa vie à répandre dans le peuple l'amour des vertus chrétiennes, les Béguines vénèrent sainte Begge comme la fondatrice de leur ordre. S'appuyant sur un diplôme de Vilvorde de 1065, dont l'authenticité a donné lieu à de longues controverses historiques, elles continuent de considérer le Béguinage de Vilvorde, éteint en 1840, comme l'ancienne maison de leur Institut et comme existant plus de deux siècles avant Lambert le Bègue, qui mourut vers l'an 1185.

Ce qui est certain c'est que les premières Béguines du Brabant se rassemblèrent, vers l'an 1207, à Hemixem, à l'endroit où fut depuis l'abbaye de Saint-Bernard. Leur établissement souffrit beaucoup de difficultés, et les villes semblent leur avoir défendu d'habiter dans l'intérieur de leurs murailles, puisque tous les béguinages se trouvaient jadis dans les faubourgs. Le pape Clément V condamna en

(1) G. d. V. e. A., t. II, pp. 206-7. — La Meuse belge, p 87.

Digitized by Google

1311 l'Institut tout entier, au concile de Vienne (en Dauphiné). Mais Jean XXII, sur les représentations qui lui furent faites, leva plus tard la condamnation pour les Béguines des diocèses de Cambrai et de Tournay, qui composaient alors une partie très-notable de la Belgique actuelle.

Les béguinages qui, sur la fin du treizième siècle, eurent déjà pris une grande extension, recommencèrent donc à fleurir dans les Pays-Bas, malgré quelques persécutions, et leur nombre monta à 76, dont vingt et un existent encore.

En 1631, on comptait 2,487 Béguines; aujourd'hui leur nombre est d'environ 1,600. Mais partout on trouve encore des enclos assez spacieux rappelant par leur nom l'ancien Institut des Béguines qui appartient en propre à la Belgique (1).

---

18 décembre. — (*Cupressus australis.*) Fête de l'Expectation ou de l'Attente de la Sainte Vierge, O. L. V. Verwachting.

Le mercredi du jeûne de l'Avent ou des Quatre-Temps de décembre s'appelle « engel-woensdag, » mercredi de l'ange, parce qu'on lit ce jour à la messe, comment l'ange Gabriel vint annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation.

Il était autrefois d'usage dans les églises de placer sur un échafaud une jeune fille, à qui un enfant, habillé en ange, annonçait qu'elle allait devenir la mère du fils de Dieu. Une colombe, suspendue sur la tête de la jeune fille, représentait le Saint-Esprit (2).

(1) De l'Institut des Béguines en Belgique. Louvain, 1857. — H. d. E. d. B., t. II, pp. 500-5. — Hallman, Die Geschichte des Ursprungs der belgischen Beghinen. Berlin, 1843.

(2) Journal de Malines, 15 janvier 1843.

Digitized by Google

A Louvain, Catherine Van Kuaderebbe, veuve de Simon Pinnock, chevalier, fonda à Saint-Jacques, par son testament du 14 juillet 1474, la représentation annuelle d'un mystère dont le sujet devait être puisé dans l'ancien ou dans le nouveau testament. Cette représentation devait avoir lieu pendant la messe d'or célébrée aux Quatre-Temps avant la Noël (1).

---

19 décembre. — (*Erica bicolor.*) Saint Libérat; saint Némésion; sainte Wivine, dont l'Église chôme ordinairement la fête le 17 décembre.

Cette fille, issue dit-on, de la famille d'Oisy, vivait vers l'année 1120 en Flandre. Elle était aimée par un jeune homme nommé Richward; mais, entraînée par l'enthousiasme religieux, elle lui déclara qu'elle voulait se consacrer à Dieu. Elle et son amie Emteware ou Emware quittèrent leurs parents et vinrent habiter aux environs de Bruxelles, dans un lieu entouré de bois. Elles y bâtirent, avec des branches d'arbres, un petit ermitage, et y vécurent pendant trois ans; complètement ignorées, ne prenant d'autre nourriture que des fruits et des racines et ne buvant que de l'eau d'une fontaine voisine, eau qui depuis cette époque fut regardée comme salutaire pour toutes les maladies.

Richward imita l'exemple de celle qui avait repoussé son amour; il se retira dans la forêt d'Eeckhout près d'Afflighem, où il choisit pour demeure un arbre creux et mourut, quelques années après, en odeur de sainteté.

Cependant, le bruit de la vie austère que menaient les deux

(1) E. van Even, l'Église de St-Jacques, p. 221.

Digitized by Google

cénobites s'étant répandu, d'autres femmes accoururent auprès d'elles et formèrent insensiblement une communauté en adoptant l'ordre de Saint-Benoît. Wivine, qui fut leur première supérieure, mourut le 17 septembre 1170, à l'âge de 67 ans. Sept ans après, le jour de Saint-Michel, l'évêque Alard consacra l'église de ce monastère qui, par la suite, reçut le nom de Grand-Bigard, pour le distinguer du prieuré de Petit-Bigard, sous Leeuw-Saint-Pierre, et, le dimanche suivant, l'abbé d'Afflighem, Arnould, éleva les dépouilles mortelles de Wivine, qui furent conservées jusque dans les derniers temps, dans une très-belle châsse d'argent placée sur le maître-autel de l'église abbatiale, et qui se trouvent aujourd'hui dans l'église du Sablon, à Bruxelles. On gardait aussi à Grand-Bigard, le psautier de la bienheureuse, le seul objet qu'elle eût emporté de la maison paternelle, son crucifix de bois et son voile. Elle est invoquée surtout pour les maux de gorge, la pleurésie, la fièvre chaude, l'apoplexie et la mort subite (1).

Le prieuré dont sainte Wivine était la fondatrice et première abbesse, fut, par le duc Godefroid I^er^, soumis à l'abbaye d'Afflighem, qui confiait le soin de diriger les religieuses à un prieur. L'évêque de Cambrai, en 1245, exempta les religieuses de toute sujétion envers l'abbaye d'Afflighem, mais ce ne fut qu'en 1548, que le prieuré devint une abbaye. Un bref du pape Paul III, en date du 19 janvier 1548 lui accorda tous les priviléges, dont jouissaient la Cambre et Forêt, et le 4 mars suivant, la première abbesse fut solennellement bénite par l'official.

Nombre de princes et seigneurs confirmèrent et augmentèrent les priviléges de la communauté ou lui firent des donations. On n'y admettait que des personnes nobles. Mais les guerres lui causèrent, à différentes époques, des pertes énormes. Surtout en 1578, les

(1) La confrérie de cette sainte, à laquelle le pape Urbain VIII a accordé beaucoup d'indulgences, célébrait autrefois, le dimanche après la Saint-Michel, la fête de l'élévation du corps de Sainte-Wivine avec grande solennité.

Digitized by Google

religieuses eurent mille vexations à subir et se réfugièrent d'abord à Termonde, puis à Bruxelles, d'où elles ne retournèrent dans l'abbaye qu'en 1598. Deux siècles après, en l'année 1796, l'abbaye fut supprimée.

L'église qui avait pour patrons la Vierge et Saint-Pierre et dont la dédicace se célébrait le dimanche après le jour de Saint-Mathieu l'évangéliste, a disparu depuis longtemps (1).

---

20 décembre. — (*Pinus picea.*) Saint Eugène; saint Philogone.

---

21 décembre. — (*Erica passerina.*) Saint Thomas, apôtre.

C'est le jour où les enfants tâchent de fermer la porte à leurs parents, qu'ils ont fait sortir à l'aide de toutes sortes de petits manèges. L'expression de « buitensteken, buitensluiten » mettre à la porte, dont on se sert pour désigner l'acte principal de ce jour, donne à conjecturer que les enfants ne reculent devant rien, afin d'atteindre leur but,

Ordinairement il suffit de demander : « Papa ou maman, est-ce que vous n'allez pas aujourd'hui rendre la visite dont vous avez parlé hier? » ou de dire : « Papa, regardez donc quel vilain grand chien se trouve au jardin » et le père ou la mère, faisant semblant

(1) H. d. E. d. B., I., pp. 366-7, 373; — Het leven en de miraeckelen van de H. Wivina. Brussel, 1756.

Digitized by Google

de se laisser attraper, sort. Une fois hors de la maison, on ne leur permet d'entrer qu'après avoir reçu la promesse d'un régal. « Wat zulde geven? » (Qu'est-ce que vous donnerez?) crient les bambins quand papa ou maman se met à frapper pour qu'on lui ouvre, et l'accès reste interdit jusqu'à ce qu'on en vienne à un accommodement. Du chocolat ou du thé au lait, dit « pappenthee » avec des gâteaux aux corinthes (krenten-koeken) ou des biscuits sucrés sont les conditions ordinaires de chaque arrangement de ce jour.

Cet usage que nous croyons belge par excellence, puisqu'on ne le cite pas ailleurs, se trouve dans le pays wallon aussi bien que parmi la population flamande. De la famille il a passé dans les écoles, les pensionnats et les ateliers.

En Brabant et dans le pays de Limbourg ce sont même les domestiques qui ont le privilége de se procurer un petit régal au moyen d'enfermer leurs maîtres ou de leur fermer la porte. A Anvers la coutume du « buitensluit » s'étend jusqu'aux visites et par la demande : « Wat belooft ge? » Qu'est-ce que vous promettez? on se procure, l'un de l'autre, un pain aux saucisses (« worstenbrood »), une tarte, des gaufres, du punch ou du vin chaud.

A Bruges, où les enfants et les apprentis ont également le droit de fermer la porte à leurs parents ou à leurs maîtres, on donne à cette cérémonie le nom de « thomassen », thomasser, pour nous servir d'un terme formé de la même manière.

Dans le pays d'Alost où parmi les élèves des écoles de village il y a quelquefois de grands gaillards d'une vingtaine d'années, le maître d'école est lié sur sa chaise et porté ainsi à l'auberge, n'ayant aucune perspective d'être délivré de sa position gênante avant d'avoir promis une tonne de bière et des gâteaux appelés « broederkens » ou petits frères. C'est pourquoi il arrive très-souvent que dans cette contrée les maîtres d'école se rendent invisibles le jour de Saint-Thomas.

A Oosterzeele, Haeltert et en plusieurs autres localités la coutume

Digitized by Google

de fermer la porte aux maîtres a lieu le lundi après l'Épiphanie.

Une particularité qui n'est pas sans importance pour la signification de ce jour, se trouve dans les Ardennes et dans les environs de Huy, où les enfants font avec du papier de petits coqs pattus à queues relevées et les allument devant la maison d'école. On ne hasarderait pas trop, ce nous semble, en supposant que ces coqs de papier soient les derniers souvenirs des anciens sacrifices qui avaient lieu ce jour-là, d'autant plus que dans les environs de Contich les maîtres d'école devaient encore, il y a vingt ans, suivant la coutume du jour, donner à leurs élèves un coq et une poule à décapiter.

L'habitude qu'ont les enfants à Saint-Trond de se mettre à la Saint-Thomas, des couronnes de papier sur la tête, ne nous paraît pas non plus être étrangère à l'ancienne solennité de ce jour, auquel se rattachent encore à présent plusieurs idées superstitieuses. Car comme en différentes parties de l'Allemagne, nous trouvons en Belgique, la veille de Saint-Thomas, les mêmes pratiques qu'à la veille de Saint-André, et les jeunes filles priant saint Thomas de leur accorder un mari selon leurs désirs, croient voir ce mari soit la nuit dans leurs rêves soit le lendemain matin, dans la personne du premier jeune homme qu'elles rencontrent.

Le dicton français : « Ne pas sasser le jour de Saint-Thomas » n'est pas connu en Belgique; mais par contre on y dit : « Sint Thomas de wasscher » saint Thomas le laveur, parce que le jour de sa fête les femmes avaient l'habitude de nettoyer et de laver leurs maisons pour la fête prochaine de Noël (1).

(1) Kunst- en Letterblad, 1842, p. 403. — Coremans, pp. 37, 91, 92. — Liebrecht, O. T., p. 233.

Digitized by Google

22 décembre. — (*Erica pellucida.*) Saint Flore ; saint Flavien ; saint Honorat ; saint Hungère, évêque d'Utrecht ; sainte Virginie.

---

23 décembre. — (*Pinus cedrus.*) Sainte Victoire ; saint Florent, évêque.

---

24 décembre. — (*Pinus toeda.*) Adam et Ève ; sainte Adelsende ; saint Delphin.

La veille de Noël ou Kersavond, on avait jadis l'habitude de nommer les garçons nés ce jour-là « Adam, » et les filles « Ève; » cela, disait-on, portait bonheur (1).

Les usages et pratiques qui ont lieu en ce jour se rattachent tous à la fête de Noël.

A Namur on renouvelle les loyers le 24 décembre, de même que le 24 juin.

(1) Coremans, p. 93.

Digitized by Google

25 décembre. — (*Ilex bacciflora.*) Noël ou Kersdag; jour de Noël.

La fête de Noël, la plus joyeuse chez les peuples de race teutonique aussi bien que de race slave, n'est presque plus célébrée en Belgique que par les solennités de l'Église. On n'y voit ni « l'arbre de la sainte nuit, » si cher à toute l'Europe germanique, ni « le grand réveillon, » ce festin somptueux, qui au midi de la France fait encore aujourd'hui désigner Noël par les enfants du nom de « fête où l'on mange tant, » ni les gaies réunions et les banquets hospitaliers qui en Angleterre du temps de Noël font l'époque la plus animée de l'année.

A peine si l'on y trouve encore dispersés ça et là quelques vestiges des vieux usages populaires qui accompagnaient jadis la célébration de la fête du solstice d'hiver ou de la mi-hiver (midwinter). Toutefois le peu qui nous en reste est plus que suffisant pour démontrer que les anciens habitants de la Belgique n'ont pas célébré cette fête avec moins de festivité que les autres peuples de race germanique. Car pour eux le « Kersfeest, » fête du Christ, ou « Noël, » (1) fête de la naissance de Jésus, n'était dans les premiers temps après leur conversion que la continuation de l'antique fête du « Joul » que leurs pères avaient célébrée chaque année vers l'époque où le soleil remonte sur l'horizon.

On ne sait pas encore au juste ce que signifie le mot « Joul, Jul, Joel. » Quelques savants l'expliquent par « hjul, » roue; d'autres le mettent en liaison avec la déesse « Demeter Julo, » des Grecs et en concluant que « Julius, Jiuleis » ou « Geola, » signifiait primitivement le « mois » et la « fête des Moissons, » ils supposent que nos

(1) Noël (en wallon Nouée) est dérivé du latin « natalis », jour de naissance, ou comme Savaron veut, de « nouvel an », parce qu'en France l'année commençait pendant longtemps au jour de la naissance du Seigneur.

Digitized by Google

ancêtres remirent leur fête des Moissons jusqu'au solstice d'hiver. D'autres savants encore dérivent le nom de « Jul, » du finnois « juhla, » fête solennelle, et cette hypothèse expliquerait, comment les peuples du nord passant du paganisme au christianisme et substituant à leur fête du solstice d'hiver la fête de Noël n'ont pas cherché à donner à celle-ci un nom particulier.

Il en est de même du nom haut-allemand « Weihnachten, » qui en signifiant « nuit sainte » (de « wy » saint) s'adopta à merveille à la fête chrétienne qui nous rappelle que Jésus-Christ est né au milieu de cette nuit sainte.

Mais dans le principe la fête de la nuit sainte ou de la nuit mère (moedernacht, madraneth,) à laquelle se joignaient les « douze nuits » ou « twelf nachten, » solennisait le commencement de la nouvelle année. L'idée que le soleil à l'époque du solstice d'hiver rajeunit et s'engendre, pour ainsi dire, de nouveau, fit donner à la nuit du 25 décembre le nom de nuit mère. Car c'est le 25 décembre (le « 8 ante cal januar : ») à minuit, que les calendriers anciens fixaient le commencement de l'hiver et que l'on fêtait la naissance du soleil, de même que le solstice d'été ou « Midzomernacht, » nuit de la mi-été, était fixé anciennement au 24 juin.

Durant treize jours tout travail grossier était suspendu, tout criminel était protégé contre les poursuites de la justice, toute querelle, toute rixe était remise jusqu'à la fin du « Julfred » ou paix de Jul. On se visitait, on se traitait, on se faisait des présents. Pendant la nuit il y avait des banquets, richement éclairés, où l'on ne mangeait que certains mets, rigidement choisis d'après les prescriptions des « lotdagen; » des réunions où l'on consultait le sort des manières les plus différentes, car c'était l'époque des plus grands « lotdagen » l'époque où se décidait l'avenir au moins pour toute une année.

Surtout dans la nuit sainte la moindre circonstance avait une haute signification c'était aussi en cette nuit qu'à minuit on puisait de l'eau dite « sainte » dans les sources sacrées et qu'on chantait

Digitized by Google

des hymnes en l'honneur des dieux qui, en faisant alors le tour de la terre, laissaient partout des traces bienfaisantes de leur passage (1).

Ce n'est qu'au dixième siècle que la fête de Noël détrôna définitivement dans le Nord, la fête du solstice d'hiver. Mais bien que les missionnaires fissent tous leurs efforts pour débarrasser la nouvelle fête chrétienne des traditions païennes, ils n'y réussirent qu'imparfaitement. Nous retrouvons encore à présent les souvenirs christianisés de la grande fête païenne, non-seulement dans plusieurs usages qui ont lieu à Noël, mais aussi et en particulier dans le grand nombre d'idées populaires qui se rattachent à ce jour.

Les « skinées » ou côtes de porc qu'on mange à Namur ce jour-là nous rappellent le rôt fumant de sanglier, plat de rigueur du banquet de Joul, et les « kerskoeken » ou gâteaux de Noël, que les parrains et marraines envoyaient autrefois à Noël à leurs filleuls et filleules, représentaient à l'égal des gâteaux de Noël usuels en Allemagne et appelés « stollen, » la figure d'un sanglier rôti. Les « cougnoux » de Namur en ont conservé la forme à peu de chose près.

En Brabant et en Limbourg on aime à manger ce jour le « gruau bénit » ou « heilig kraentje, » qu'on vendait jadis dans plusieurs couvents de religieuses.

A Liége on fait une espèce de réveillon et passe ensemble la nuit jusqu'à la messe de minuit, qui avait été abolie, mais a du être rétablie à force de troubles sérieux. Dans tous les estaminets il y a des « crêpes » et des gâteaux et on y prend du punch ou vin chaud.

A Bruxelles, du moins chez le bourgeois de la basse-ville, le banquet de Noël s'est maintenu et les châtaignes y remplacent les glands doux des anciens Germano-Belges. Après le banquet, on se plaît encore à interroger l'avenir.

Le plomb fondu, versé dans l'eau, produit toutes sortes de figures, en rapport intime avec l'avenir des personnes qui le versent.

(1) Coremans, p. 37; L. F. d. I., p. 10; Montanus, cah. I, p. 10, 15.

Digitized by Google

Douze petites bougies attachées au milieu d'autant de coquilles de noix et placées à la surface de l'eau contenue dans un baquet indiquent d'après la manière dont elles brûlent, les mois heureux ou malheureux de l'année suivante. Si les lumières pétillent beaucoup, ou si elles s'engloutissent même dans l'eau, c'est un fâcheux présage.

Des amants jettent deux noix dans le feu. Si elles brûlent paisiblement, leur mariage sera heureux, si elles éclatent bruyamment, leur vie future sera agitée.

La jeune fille se rend près du puits avec une chandelle et regarde dans l'eau, persuadée d'y voir le portrait de son futur mari.

A Spa les jeunes filles font, la veille de Noël, différents vœux, dans l'espoir de voir en rêve le futur mari. Si l'on jette une poignée de sel sur la table, et si ce sel se fond, on devra mourir; d'autres ne voient dans cette expérience qu'un moyen de savoir si l'année suivante sera humide ou non; si le sel se fond, on attend une année humide.

Quand la lumière s'éteint à table la veille de Noël, on croit qu'un des convives est voué à la mort.

Les feux de Noël, qui autrefois dans les Pays-Bas s'allumaient partout sont tombés en désuétude. Mais en Flandre un gros morceau de bois, appelé « kersavondblok » et provenant ordinairement des racines d'un sapin ou d'un hêtre, est encore mis dans le feu, toutes les lumières dans la maison sont éteintes et la famille entière se place autour de cette bûche, pour y passer une partie de la nuit en chantant, en racontant des histoires surtout de revenants, de loups-garous, etc., et en prenant du genièvre.

A Grammont et dans les environs de cette ville, où la bûche de Noël s'appelle « Kersmismot, » il est d'usage d'allumer, au moment que la bûche est réduite en cendres, ce qui reste du genièvre.

En d'autres endroits on conserve un tronçon de cette bûche et le met sous le lit afin de préserver la maison contre la foudre.

Digitized by Google

Le charbon du bois qui a brûlé pendant la nuit de Noël, pilé et puis mêlé à de l'eau, guérit les étiques.

Dans le pays de Limbourg la bûche brûle pendant plusieurs nuits et on en conserve les charbons pilés qui, dit-on, garantissent contre les maux de dents.

A Spa, on allume dans chaque maison des cierges bénits qui, pendant la nuit, brûlent autant qu'ils durent.

L'eau puisée à minuit pendant que l'heure sonne est sacrée; elle guérit la fièvre, les maux d'estomac, etc. En plusieurs localités, on croit qu'à minuit toute eau se change en vin.

Qui nomme le « loup » pendant la nuit de Noël, doit s'attendre au déplaisir de le voir apparaître au milieu de son troupeau.

Pendant la sainte nuit on donne un coup de hache aux arbres qui ne portent pas; souvent ils portent alors l'année suivante. Mais il ne faut pas passer auprès d'eux avec un rouet pendant cette nuit, sinon le coup de hache ne saurait produire de l'effet. On dit en général que filer pendant cette nuit ne porte pas bonheur.

A Hoyelaert, en Brabant, les jeunes garçons vont au poulailler et, si dans l'obscurité et les yeux bandés, ils peuvent mettre la main sur un coq ou une poule noire, cette prise leur appartient, ou, du moins, leur est rachetée par quelque présent.

Autant de fois que chante le coq, lorsqu'on éclaire le poulailler dans la nuit de Noël, autant d'escalins le « zister » de seigle coûtera en Brabant l'année suivante.

Si la nuit de Noël est claire, la grange sera sombre (remplie) après la récolte; si cette nuit est sombre, la grange ne sera que trop claire.

Dans la nuit de Noël un agneau doit être au troupeau, quoiqu'il en arrive.

La jérose ou rose de Jéricho ne fleurit que dans cette nuit mystérieuse, où à minuit, les abeilles chantent et toutes les bêtes se lèvent dans les étables et restent un moment à genoux avant de se recoucher.

Digitized by Google

Un enfant né pendant la nuit de Noël, voit les esprits divins.

Une branche de groseiller épineux mis dans un verre d'eau en cette nuit, à ce que l'on croit à Liége, sera « en fruits » le jour de l'an.

Tout ce qui est semé la veille de Noël ne se gâte pas, l'eût-on semé sur la neige.

Le vin en fût fermente cette nuit, de même qu'à la fleur de la vigne; s'il déborde, il y aura beaucoup de vin l'année suivante.

Pendant les douze nuits il ne faut pas battre le blé, il se gâte aussi loin qu'on entend le bruit de ce travail.

Une chemise faite avec du lin filé pendant les douze nuits, est bonne à bien des choses.

Il ne faut pas manger des pois, fèves ou lentilles pendant les douze nuits, on en devient malade.

Les œufs pondus pendant les douze nuits passent en Brabant comme en Flandre pour des œufs de bonheur, et mis sous la poule il en sort des poulets magnifiques.

Si pendant les douze nuits on transvase à plusieurs reprises de l'eau en différents vases, et que le volume d'eau augmente, on peut attendre une heureuse année; dans le cas contraire, l'année sera malheureuse.

Pour fixer les semailles il faut observer le temps durant les douze nuits. Car chacun de ces jours mystérieux indique le temps qu'il fera dans le mois qui y correspond, par exemple la Saint-Étienne représente le mois de février, les Saints-Innocents le mois d'avril. Le 6 janvier décide sur la valeur de ces observations météorologiques. Si ce jour est sans pluie ni neige, l'année sera comme les douze nuits l'ont annoncée; si le contraire a lieu, on ne peut pas se fier aux observations.

Lorsqu'il arrive que le temps reste sans variations notables pendant les douze journées, on s'aide en remplissant d'eau douze petits vases, découpures d'un oignon : selon que l'eau disparaît vite ou

Digitized by Google

lentement, on cherche à apprécier la température du mois qu'ils représentent.

Le jour, auquel tombe Noël, est également d'une grande influence sur le temps de l'année suivante, et si le jour de Noël le soleil ne se montre pas, Jésus-Christ ne protégera pas l'année suivante.

L'idée du char infernal ou char de sang « Hellewagen » « Bloedkaros » qui parcourt les airs pendant les douze nuits, se maintient encore en quelques endroits, surtout dans la Campine, dans la province d'Anvers et dans le pays de Limbourg.

Dans le baillage de Luithagen, près d'Anvers, un chariot enflammé conduit par un paysan et des chevaux ardents parcourt les champs pendant la nuit de Noël. La tradition dit, que c'était un paysan qui ne respectait pas les jours de fêtes et qui, même au saint jour de Noël, allait chercher du bois avec son chariot (1).

La plupart de ces pratiques et croyances que le christianisme a condamnées à bon droit comme superstitieuses, se sont tellement identifiées avec l'esprit de la fête de Noël que l'idée chrétienne s'y montre dans toute la simplicité et la naïveté qu'avait autrefois la foi du peuple belge. Aussi l'Église, loin de forcer la population à rompre avec son passé et à se défaire de vieilles habitudes qui en elles-mêmes sont tout-à-fait innocentes, s'est-elle contentée de diriger et de sanctifier les coutumes populaires tout en supprimant, les uns après les autres les abus qui en résultent.

Les cérémonies religieuses, qui accompagnaient en Belgique la célébration de la fête de Noël, n'offrent que peu de particularités.

Dans quelques villages de la Flandre se célébrait jadis le « Bethléem. » D'abord paraissait un jeune homme habillé en ange avec des ailes au dos : il récitait « l'Ave Maria » à une jeune fille, qui répondait « fiat » (que votre volonté s'accomplisse) et la baisait sur la

(1) Coremans, pp. 38, 92-96; L. F. d. I., pp. 4-11; Wodana, pp. 105,112,113; Ongegronde Voortekenen (Tuinmann, Spreekwoorden, t. II). pp. 10-16.

Digitized by Google

bouche. Ensuite un enfant, enfermé dans un grand coq de carton, criait en imitant le chant du coq : « Puer natus est nobis » (un enfant nous est né), un gros bœuf en mugissant, disait : « ubi » (où) et quatre brébis en bêlant criaient « Bethléem ». Puis un âne criait « hihanus » pour signifier « eamus » (allons), et la procession se mettait en marche, suivie de toutes les bêtes. Un fou avec des grelots et des marottes fermait le cortége (1).

Dans le pays wallon la messe de minuit donnait également lieu à une espèce de spectacle représentant la Naissance de Notre-Sauveur, quoique d'une manière moins grossière qu'en Flandre.

Une crèche, éclairée de nombreux cierges, était érigée au milieu de l'église, qui ne cessait de retentir des cris pieux : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux! » Des saints cantiques appelés « Noëls » célébraient le mystère de la naissance du Dieu fait homme et des coups de fusil, des fusées, et les éclats de la poudre jetée à terre en formant des cercles et d'autres figures annonçaient au peuple « la nouvelle d'une grande joie. »

La messe de minuit a été maintenant supprimée dans beaucoup d'endroits et transférée à cinq heures du matin, mais les crèches dont Saint-François d'Assise a introduit l'usage il y a de cela près de six siècles, se sont maintenues jusqu'à nos jours. On en érige même dans les familles, et à Verviers les « Bethléems » qu'on construisait dans les maisons étaient des crèches entourées de figures de cire représentant la Nativité.

Les « Noëls » se sont répandus de l'église dans les rues, où des pauvres les chantent encore pour quêter quelque chose. Nous en communiquerons quelques-uns des plus populaires, empruntés à l'excellent « Recueil de Noëls » publié à Liége. Les voici :

N° 1.

Souh, Bon Diew, qui fait-i freud! (Bis)
Les dints m' kaket, s'a-j'mâ mes deugts

(1) Clément, t. II, p. 354.

Digitized by Google

Très doux Diew quéll' jalaie!
Cist effant seret moirt di freud
Poirtans lî po n' blamaie.

Por mi j' lî poitrèt dès fagots, (Bis.)
Et des loumrott' tot plein m'sârot
Qui sont ès noste alaie; (1)
C' seret po les r'chûfé turtots
Joseph, Diew et Mareie.

Por mi ji lî poitrèt m'cotrai, (Bis.)
Po fé dès fahe et des lign'rais
Et à l'mér' dès châsettes,
Vo les î keûs'réz bin si v'plait
J'a dè fi ès m'tahette.

Por mi ji lî poitrèt m'ventrin, (Bis.)
Il est si bai, s'est-i si fin,
Qu'on direût de l' prôp' sôïe
C'seret po lî fé des beguins
N'esst-i nin vraie, Marôïe!

Por mi ji lî poitrèt m'sarôt, (Bis.)
I n'est nin fin, s'nest-i nin gros,
Et s'a-j' dès plomm' di cîne
Vos mettrez tot a fait ès m'bot
Po poirter à l'païne.

Grand pér', vos poitréz bin l'fisique, (Bis.)
So voss' néz mettéz des beriques
Et s'loukîz-ès l'potalle,
Tot à coron di noss' botique
Vos trouv'rez des brocalles.

(1) Var. : Qui sont tot astallaie.

Digitized by Google

Cusen' Marôïe, vinéz avou, (Bis.)
Nos pass'rans po mon m'fré Ernou,
Qui nòs mônn' à l'vallaie,
I fait si spet qui j'a paou
Qui nos n'seïanss d'rôbaie.

Jan, corans-y tot dansant, (Bis.)
Veïe li mirâk di cist effant
Qui est né d'in' pucelle,
Dihomb-tu J'henn', dihomb-tu J'han,
Dihomb-tu donc bâcelle.

Cusen' Marôïe, alléz' hoûter, (Bis.)
I m'soul' qui j'ô l'effant crier,
Doux Diew so-j' ewaraie,
Cusen' Marôie, alléz' hoûter
Qui nos sèpans' li vraie.

Oh weye! ciete i sont là leûs treux, (Bis).
L'effant so l'four tot moirt di freud,
Et l'mér' tote èjalaie,
On vî bounhamm' les louk tot reud
V'dîrî qui méditaie.

Moussans d'vin, si nos agennans, (Bis.)
Nos îrans adorer l'effant,
Et lî offri nos coûrs
C'est çou qui voût l'divin effant
Qu' est là coûkî so l'foûr.

Diet-wâd' degn' mére et li k'pagneie, (Bis.)
Les Ang' nos ont dit des merveyes
Nos ont fait si binâhe,
Di cist effant qui nos v'nans veie
Vi plaist-i bin qu'j'el bâhe!

Digitized by Google

Oh ! oui, bergère en l'adorant, (Bis)
Baisez les pieds de cet enfant
Qui est né entre les bêtes,
Il est le fils du Tout-Puissant,
Honorez bien sa fête.

Houtez donc mér' qu'ell' parol' bin ; (Bis.)
Loukî ciss bok, ci bai maintien
Ni dîrî-v' nin in ange
Neni ciet' mér' n'enn' allans nin
Assians nos so ciss planche (1).

N° 2.

DIALOGUE.

Vous-s' vini cusen' Mareie.
Ès Bethléem atot mi,
Nos y veurans des merveye,
Si c'est vraie, çou qu'on m'a dit.

MAREIE. Non frèt ciete i fait trop freud,
Ji n'sâreû eri dè feu.

O vins donc pauv' ejalaie
Ti voûs-s' broulé les mustais,
Qwitt' tes jambe dî li ch'minaie
Et s'mets t'bress enn' on banstai.

MAREIE. Poquoi fé, po ouiss allé,
Qui gn'y a-t-i qu'est arrivé ?

On m'a dit, ji n'sé s' l'est vraie
Qui l'Messeie nos esteut né.
Les Biergîs à grand' kowaie
So leû foi l'ont assuré.

MAREIE. Diem ! qui savèt les biergis,
Qui est-c' qui l'sâreut annonçi ?

(1, Recueil de Noë's ou Cantiques spirituels sur la naissance du Sauveur. Liége. n° 20. p. 67.

L'ang' Gabriel à maie nutte
A champs l's-t a-t-annonci
Et les Ang' ès multitude (1)
Jowint dè l'musique à l'mt

MAREIE. Grand Diew ! ji n'ès saveu rin,
Jan, corans-y tot vit'mint.

Ça n'ès va nin comme in' sotte
Prinds des fahe et des lignerais
On dit qu'en n'a nin n'fribotte
Nin ossi long qu'on baindai.

MAREIE. Diem ! qu'est-i donc pauvriteu !
L'est ossi pauv' qu'on bribeu.

Si j'esteu on pau pus riche
Ji prindreu to plein m'bodet
Des panhai, dès fennè miches,
Dès crenés, des bon saquoi

MAREIE. Eie ! vola m'banstai qu'est plein,
Ji n'pou pus rin mett' divin.

Bon jou binamé gros mâïe !
Et binamé gros godon ;
Seret-c' vos qui frèt noss pâïe
Qui nos obtinret pardon !

MAREIE. Seret-c' vos qu' nos fret intré
Ès paradis qu'est seré ?

Dimandans turtos à s'pére
Li permission de l'bâhî,
Non frèt ciet' dimandans l' à s'mére
Ell' nos l'accoidrèt co mi.

MAREIE. Mér' di Diew, el voléz-v' bin
Qui nos l'bâhanse on moumint.

(1) Var. : Et les ange' atot leûs flûtes.

Digitized by Google

Ji v'sel permèt' tour à tour,
Mais qui c' seuie tot bin douc'mint
Qu'on ne'l bog' nin ju di s'four,
Afin qu'on n'el kiboïe nin.

MAREIE. Arâns-n' mâïe on té bonheur,
Qui d'abressi noss Sâveur.

Ji voreus qui ciss journaie
Durah qwinz' saze heur' li jou,
Nos frin in' bon' régalaie,
Nos fricasserin l'poïe et l'oû.

MAREIE. Dinans vit' çou qui n'z avans,
Il est tard nos ès rîrans.

Main d'vant jowans ine aubâde
So nos flûte et nos hâbois
Vinéz cial cusin Erade
Qui jow si bin dè hufflèt.
Turlutu et turlutu,
Adiet binamé Jésus. (1)

N° 3.

Bon jou voisen', doirméz-v' eco,
Dispiertéz-v' ji voû parlé a vo,
Dispiertéz-v' donc ji v'sès preie,
Drovéz vost ouh ji so raveie,
Di cis musiq' qu'on chante â haut
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

Qwan n'zâran stu a deux treux messes,
Nos vinrans çial magni des coisses
Si magnrânn ine aun' di trippe,
N'esti nin vraie cusenn Magritte
Et s'beurânn deux treux kons côps
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

(1) L. cit., n° 22, pp. 71-73.

Digitized by Google

Ma tânt' Ketlene esteu la dvin
Qui féf on bon batisse â vin,
Voci vni Bietmé so l'fai
Avou des oûs to plein s' chapai,
Et Marôïe qui loukif à trô
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

Compére Ernou dit to passant
Qui fév la tots mès bais effants
Tint on cial on staminait
Quon-z-y chante et qu'on z'y brait,
Les Ang repetin à haut
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

O neni ciett compére Ernou,
C'est in effant qu' est novai vnou,
I est ci bai, i est si plaihant,
J' na maïe veiou pareye effant,
On dit qu'cest l'fils du Très-Haut
Gloriâ in excelsis Deo. (Bis.)

J'an donc corans, tots nos biergi
Es Bethleem veii l'Messie,
C'est in' chôs' di veritâve,
Qui est ouie né divin on stâve;
Corans y donc tots d'on plain saut
Gloria in excelsis Deo. (Bis.) (1)

Dans le pays de Limbourg on réveillait les enfants déjà à trois heures du matin pour les conduire à l'église, où plus de cent cierges changeaient la nuit en un jour éclatant et où, dans la crèche construite au milieu de la nef, se voyait un enfant en maillot (2).

(1) L. cit., n° 24 p. 74-5.
(2) Volksleesboek, p. 25

Digitized by Google

De même que les Noëls dans le pays wallon, les « Kersliederen, » chez les Flamands sont généralement d'usage.

Dès la veille de Noël des enfants, des vieillards, des femmes, par groupe de trois ou quatre, s'en vont de maison en maison chanter les « Kersliederen. » Les chanteurs sont munis, les uns d'un bâton surmonté d'une étoile de carton, les autres d'un instrument composé d'un arc et d'une vessie, qu'on fait résonner au moyen d'un archet, ou d'une espèce de violon (1).

Dans les villes, entre autres à Lierre, à Malines, à Turnhout, la veille de Noël, dans la journée, les enfants du peuple et des basses classes de la bourgeoisie, se présentent à la porte de chaque maison et après la demande banale : « n'est-il permis? » ils chantent tant bien que mal, l'un ou l'autre des vieux cantiques de Noël en vue d'obtenir un morceau de pain d'épice, une poire, une pomme ou quelques noix.

Le soir des chanteuses se présentent, dans quelques maisons des particuliers et dans les estaminets, où elles entonnent des chansons de Noël ou plutôt des romances et parfois une nouvelle satyrique, extraite de la chronique scandaleuse, elles reçoivent en récompense, quelques liards ou cents.

La même chose a de nouveau lieu la veille de la nouvelle année et de la fête des Rois, à l'exception que les chansons sont nommées alors : « Nieuwjaersliederen » et « Koningsliederen, » au lieu de « Kersliederen. »

Les chansons les plus populaires sont les suivantes :

Blyden nacht.

O blyden nacht! Messias is geboren;
O wonderheyd! hier legt den uytverkoren,
Op hooy en strooy,
Schier nackt en bloot
In 't midden van de beesten.

(1) De Cousemaker, pp. 79-84.

RIJKSUNIVERSITEIT TE GENT
SEMINARIEN VAN DE FACULTEIT DER WIJSGEERTE EN LETTEREN

Digitized by Google

O liefde groot! wie kan dat agterhaelen:
Het hemelsch brood is komen nederdaelen
Op hooy, enz.

Komt, zondaer blind, komt ook om hier te vinden
Het hemelsch kind, die is uw welbeminden,
Op hooy en strooy,
Schier nackt en bloot
In 't midden van de beesten.

Een kindeken is ons geboren,
In het midden van dien nacht,
Veel schooner dan te voren
De wereld had verwacht
En dan zongen al die engelkens
En dan zongen al die herderkens
Met eene zoete stem
Haest u, haest u naer Bethlehem.

En als wy tot Bethlehem kwamen
Tot Bethlehem in den stal,
Het eerste dat wy vernamen
Was een huizeken naer ons getal;
Een kribbeken al in den wind,
Daer lag het kindjen in,
In zyn doekskens nackt en bloot,
Zyn twee lipkens als karnaet zoo rood.

Dit kindeken begon te slapen,
Deze moeder sprak hem aen,
Lieve herderkens met uw schapen,
Wilt zoejtes henen gaen,

Digitized by Google

En brengt wat boter mêe,
Een koeksken uit de stée,
Een koeksken voor den Heer,
Ja, voor dit klein kindjen teer.

Gaspar, Melchior en Balthazaer,
Zy gingen alle drie te gaêr,
Maer 't was om te gaen zoeken
Het kindjen in de doeken,
Liggende in eenen verworpen stal
Voor ons groote zondaren al.

Geheel den stal, die was vol vreugd,
Alle de beestjens knielden daer neêr,
Den ezel en den os
Die waren vry en los
Ze warmden dat kindeken
Al in zyn teere ledekens (1).

L'ancienne coutume de se souhaiter, le jour de Noël, une bonne fête ou « een zalige hoogdag, » est encore religieusement observée dans la partie flamande de la Belgique.

Les petits enfants, pompeusement habillés s'en vont le matin conduits par une servante, rendre leurs visites de félicitation à tous les parents, parrains et marraines qui ont soin de leur remplir les mains et en outre de leur mettre quelques présents dans les poches.

En signe de remercîment, les petits marmots se mettent à chanter :

Heerderkens van buiten,
Spoedt u op de been,
Met trommelkens en met fluiten,
Regt naer Betleheen ;

(1) Willems, p. 436.

Digitized by Google

Want daer is geboren
Ten God van al,
Die ons het leven
Heeft gegeven
In den stal.

Ik heb hier nog drie eijeren,
Warm uit den nest;
Ik heb hier nog een kalfken,
Dat is wel gemest;
Ik heb hier nog wat vlaeikens
In myn korfken staen,
Om te vereeren
Het kindeken teere
Laet ons gaen.

Ou quand ils sont encore très-petits, ils récitent avant de s'en aller les vers (1) :

Met den tikken haen in de hand,
Komen wy den herder groeten;
Met den tikken haen in de hand,
Groeten den herder van het land.
Tik, tik, tik, tikkeliere,
Groeten den herder van het land.

Pour donner à ces visites encore plus de lustre il était autrefois de règle d'habiller les enfants de pied en cap à neuf, le jour de Noël, et les adultes prirent bientôt la même habitude. Personne n'aurait osé se montrer ce jour à l'église ou dans la rue sans habits neufs, eût-on dû emprunter de l'argent pour pouvoir s'en procurer (2).

En Flandre les enfants qui, pendant l'année, chaque jour avant

(1) K. e. L., 1842, pp. 103-4.
(2) Croon, pp. 317-320.

Digitized by Google

de se coucher, récitent bien la prière naïve des anges (1), trouvent le matin de Noël en s'éveillant, au-dessous de l'oreiller, un gâteau de corinthes appelé à Bruges « koekenbrood » ou « engelskoeken, » gâteau de l'ange, que dans la nuit pendant leur sommeil, l'archange Gabriël leur a apporté pour les récompenser.

C'est pourquoi à Furnes les enfants chantent la veille :

Engeltjen, engeltjen Gabriël
Woont zoo verre van myn kasteel.
Op myn kasteel alleene
Bak my een koekjen kleene
En een koekjen groot
Om te leggen op moeder Mariatjes schoot.

Ils sont sûrs alors de trouver le lendemain aux chevets de leurs lits « een engeltjenskoek, » gâteau oblong et orné de petits écussons.

A Gand ce gâteau s'appelle « engelbewaerderskoek, » gâteau des anges gardiens.

(1) S' avonds als ik slapen ga,
Volgen my zestien engelkens na :
Twee aen myne rechte zyde,
Twee aen myne linke zyde,
Twee aen myn hoofdeinde,
Twee aen myn voeteinde,
Twee, die my dekken,
Twee, die my wekken,
Twee, die my leeren,
Den weg des Heeren,
Twee, die my wyzen,
Ten hemelschen paradyze.
Amen

(Cette prière est on ne peut plus répandue dans toute l'Europe teutonique. En Alsace et en Westphalie, aussi bien que dans les sept communes en Lombardie et au nord de l'Allemagne; elle est d'un usage général.)

Digitized by Google

Dans le Hainaut et la province de Namur c'est le « petit Jésus » qui apporte aux enfants un gâteau, et le cache au-dessous de l'oreiller. Le gâteau qui, en quelques endroits, entre autres à Mons et à Tournai, est décoré d'une image du petit Jésus, s'appelle à Ath « couque du petit Jésus, » à Mons « cougniolle, » à Namur « cougnou, » à Tournai « écaille. »

A Courtrai les enfants reçoivent déjà, le soir de la veille de Noël, un petit pain chaud, appelé « heete-brood. »

Les boulangers annoncent leur cuisson en soufflant dans une corne de bœuf et tous les enfants crient alors : « Sterreken-kyk uit, myn moeder is de bruid » (Petite étoile regarde, ma mère est la fiancée). C'est pourquoi cette coutume de manger les pains chauds la veille de Noël s'appelle « Sterreken-kyk uit. »

A Ypres les enfants en s'éveillant le jour de Noël trouvent à leur chevet un gâteau ou d'autres friandises que l'ange y a déposés en venant annoncer la naissance de Notre-Rédempteur. La veille au souper on mange dans beaucoup de familles des gâteaux en forme d'étoiles, appelés « sterretjes, » petites étoiles.

Une pieuse coutume s'est maintenue jusqu'à présent à Anvers : chaque famille fait venir, la veille de Noël, un pauvre et lui donne autant de viande, de pommes de terre, de riz, de pain et d'argent qu'il lui faut.

A Nimy-Maizières, près de Mons, on fait chaque année à Notre-Dame de la Conception un pèlerinage qui est très-populaire dans la capitale du Hainaut.

Au temps où l'espace compris entre Mons et Jurbise était couvert par une épaisse forêt qui, au dix-huitième siècle, servait encore de repaire à des brigands nombreux et redoutés, on voyait précisément en face d'une maison dans laquelle, au dire des anciens du pays, avaient été commis les forfaits les plus horribles et qui réveillait de si pénibles souvenirs que l'autorité crut devoir en ordonner la démolition, il y a environ cinquante ans, on y voyait, disons-nous,

Digitized by Google

une image de la Sainte-Vierge de la forme de celles qui représentent Marie conçue sans péché.

La dévotion et la confiance qu'elle inspirait étaient proportionnées aux dangers de ce terrible passage et chaque voyageur, non content de prier, allumait un cierge, dont il s'était muni d'avance en l'honneur de cette image. La chapelle qu'on lui a érigée depuis à l'extrême limite des villages de Nimy-Maizières et de Ghlin, est encore aujourd'hui très-fréquentée par les habitants de Mons et des environs, mais spécialement par les jeunes mariées (1).

Aux fêtes solennelles de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, l'abbé de Saint-Hubert, à la réquisition du comte de Hainaut, était obligé de se présenter à la cour de ce prince et de lui faire hommage de deux vases ou barils « plena vino Leosuræ » (peut-être de Leuze? (2).

---

26 décembre. — (*Erica purpurea*). Saint Étienne.

Après la fête de la Naissance du Sauveur, l'Église célèbre immédiatement celle de Saint-Étienne qui, le premier parmi les adultes, a répandu son sang pour Jésus-Christ. C'est en même temps une des plus anciennes fêtes chrétiennes. Car le calendrier de Polemeus Silvius ou P. Annejus Silvius, écrit en 448, nomme parmi les six anniversaires qui, au cinquième siècle, furent célébrés par l'Église en souvenir des saints, le jour de Saint-Étienne. Les pierres qui causèrent le martyre de ce saint, le firent choisir pour patron des tailleurs de pierre, et quoique rien dans la vie de ce saint désigne

(1) De Reume, pp. 419-20.

(2) Polygraphe belge, pp. 120-1.

Digitized by Google

quelque rapport entre lui et les chevaux, le peuple le considère comme le patron des chevaux. C'est pourquoi il était autrefois d'usage de les faire bénir, ce jour, ainsi que l'avoine, et à présent encore on aime à faire saigner les chevaux le jour de Saint-Étienne.

On buvait aussi en l'honneur de saint Étienne, et cette dévotion fut déjà de très-bonne heure portée si loin, que Charlemagne fut obligé de la réprimer. La coutume ne s'en maintint pas moins en plusieurs endroits, de même qu'au quinzième siècle, l'Église lutta encore contre la bénédiction dite des chevaux, dont voici la teneur: « Petrus, Michahel et Stephanus ambulabant per viam, sic dixit Michahel : Stephane equus infusus signet ipsum Deus, signet ipsum Christus et herbam comedat et aquam libat. »

Selon toute probabilité ces usages remontent à une époque antérieure au christianisme et se rattachent à une fête célébrée en l'honneur de Fro, auquel les chevaux étaient sacrés. Ce n'est que la coïncidence des deux fêtes qui fit transférer ces usages au jour de Saint-Étienne, qui s'appelait aussi le « grand jour des chevaux » (1).

Dans quelques communes du pays de Limbourg, en particulier dans la paroisse ou « kerspel » de Geleen, existe encore l'ancienne coutume de la lutte pour le pain appelé « Korsbroodjen » ou « Kersmisbroodjen » pain de Noël.

C'est un petit pain de seigle que le clerc de l'église est tenu de cuire au commencement de l'Avant et qui, remis au four à plusieurs reprises, devient dur comme pierre.

Le second jour de Noël, après les vêpres, tous les jeunes gens de Geleen et des hameaux situés à l'entour comme Lutterath, Krawinkel, Neerbeek et Sint-Jans-Geleen, se rassemblent sur la place de l'Église, tandis que les gens âgés, les femmes et des milliers

(1) Coremans, p. 95 ; L. F. d. J., p. 12; Wolf, I, pp. 124-5; II, pp. 92-95.

Digitized by Google

d'étrangers cherchent à trouver une place soit aux fenêtres et sur les toits des maisons qui donnent sur la place, soit sur les arbres ou les murs des jardins contigus.

Tout-à-coup le clerc de l'église tenant en main le pain de Noël sort de l'église et le cri : « Het Kersbrood ! het Kersbrood ! » (le pain de Noël !) va de bouche en bouche. Les jeunes gens de Geleen et Sint-Jans-Geleen, de Krawinkel et Neerbeek et de Lutterath, formant trois partis assez égaux en nombre et distribués par troupes de quatre à six, pêle-mêle parmi la foule qui remplit la place, se préparent à la lutte qui commence aussitôt que le clerc a roulé le pain du haut de l'escalier de l'église. Tout le monde se jette sur le pain et chacun cherche à l'attraper. Celui qui parvient à le soulever au-dessus de sa tête et à le tenir ainsi quelques moments en criant : « Kersbrood, myn brood ! » Pain de Noël, mon pain à moi ! est roi du pain et la lutte est finie. Mais à peine quelqu'un a-t-il le pain à la main, que les concurrents des deux autres parties tombent sur lui et l'empêchent de soulever le pain, tandis que ses partisans cherchent à le délivrer. S'il réussit, le cri général : « Levede Kersbrood-koning ! Leve Lutterath of Geleen ! » (Vive le roi du pain de Noël ! Vive Luterath ou Geleen !) salue le vainqueur ou « Broodjens koning, » qui, à la tête de ses camarades, fait son entrée triomphale dans sa commune et est régalé partout du meilleur cidre. Le village entier est fier de la victoire et, pendant toute l'année, il a le privilége d'avoir dans les processions le pas sur les autres communes et de porter le dais. Quant au roi, il a la préséance dans tous les jeux, il occupe même dans l'église une place d'honneur et est pendant toute l'année le chef de ses camarades. Le pain se mange le même jour, et est arrosé avec du genièvre, de la bière ou du cidre (1).

A Merchten se célèbre ce jour la fête patronale de la gilde de Saint-Étienne, dont les membres se servaient de frondes.

(1) Écrevisse, pp. 120-2, 134.

Digitized by Google

Lorsqu'ils tiraient l'oiseau, on plantait un pieu s'élevant à deux pieds au-dessus du niveau du sol et surmonté d'une petite couronne, dans ou sur laquelle se trouvait placé l'oiseau. Une corde attachée au pieu servait à mesurer les distances. Lors des tirs pour la royauté annuelle, chaque membre de la gilde lançait six fois sa pierre; celui qui attteignait le plus souvent l'oiseau, ou qui en approchait le plus, sortait vainqueur du concours (1).

A Bruges, les jardiniers (« hoveniers » ou « warmoeslieden ») qui avaient d'abord choisi le lundi de Pâques pour leur fête patronale, célébraient ce jour leur fête (2).

---

27 décembre. — (*Erica flammea*). Saint Jean l'Évangéliste.

La « Saint-Jean d'hiver » ou « Sint-Jans te Weingighten » (Saint-Jean de Noël), appelée aussi « Sint-Jans wydag » (jour de la bénédiction de Saint-Jean) est un jour heureux par excellence.

Saint Jean, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, est un saint d'amour et d'espérance. Toutes les traditions qui se rapportent à lui, sont riantes. Il assure le bonheur de ceux qui l'aiment; il enrichit le fermier qui est bon, lui accorde de beaux enfants et fait réussir tout ce que l'on entreprend ce jour-là.

Le jour qui lui est consacré était autrefois la fête patronale des prêtres qui, dans les premiers siècles, avaient à ce que l'on croit, choisi la Transfiguration pour leur fête. A Bruges, les poissonniers, auxquels Charles II, roi d'Angleterre, accorda le 10 juillet 1666 le

(1) H. d. E. d. B., t. II, pp. 81-83.
(2) Gaillard, p 181.

Digitized by Google

privilége de pêcher avec cinquante barques sur les côtes anglaises, célébraient ce jour leur fête patronale, à Liége, c'étaient les parcheminiers, à Malines, les sculpteurs en bois et les peintres. Mais c'est surtout pour les buveurs bons chrétiens que la Saint-Jean d'hiver était une fête très-solennelle. On bénit ce jour le vin à l'église et « l'amour de saint Jean » assurait les plus grands bénéfices sur la terre comme au ciel (1).

La légende rapporte qu'un jour on avait présenté à saint Jean une coupe de vin empoisonné; le saint ayant fait le signe de la croix, selon sa coutume, sur cette boisson, la but sans le moindre inconvénient pour sa santé. C'est pourquoi on représente aussi le Saint Évangéliste tenant en main une coupe.

Le prêtre après avoir béni le vin, le présente à boire aux assistants en disant : « Buvez la charité de Saint-Jean. » Car le vin est considéré comme le symbole de la charité (2). Cependant la circonstance que la coutume de boire en forme de bénédiction ne se lie pas seulement au souvenir ou à l'amour de saint Jean l'Évangéliste, mais aussi à celui de plusieurs autres saints, donne à supposer à leur endroit que cette habitude n'était au moyen âge qu'un simple usage traditionnel dont l'origine remonte à la plus haute antiquité (3).

A Malines, la Pivoine ou confrérie de Saint-Jean, qui possédait un autel dans l'église de ce nom, y faisait annuellement célébrer lors de la fête de Saint-Jean l'Évangéliste un service funèbre pour le repos des âmes de ses membres décédés dans l'année (4).

A Mons, on donne ce jour à l'église l'Évangile Saint-Jean aux enfants qui s'y présentent en foule (5).

(1) Coremans, pp. 95-111; L. F. d. J., p. 13; Gaillard, pp. 103-106.

(2) Molanus, p. 399; Cornet, pp. 27-29.

(3) Coremans, p. 106.

(4) Journal de Malines, 13 février 1842.

(5) Fêtes populaires à Mons. F. Hachez, Gand, 1848, p. 22.

Digitized by Google

28 décembre. — (*Erica cruenta*) Jour des Innocents ou Allerkinderendag.

Cette fête que nous trouvons déjà indiquée dans la liste des fêtes de l'église de Carthage, composée vers la fin du cinquième siècle, fut instituée en souvenir des petits enfants que le roi Hérode fit égorger. La légende chrétienne accordait au couvent de Saint-Gérard, dans le Namurois, les corps de deux de ces Saints-Innocents : Benjamin et Philippe, rapportés par saint Gérard d'un monastère appelé Autas, en Italie. Longtemps ce fait resta ignoré, lorsqu'une révélation en donna connaissance à une religieuse de Nivelles, qui avait perdu la vue à force de pleurer, mais qui la recouvrit en touchant les corps de ces deux enfants, immédiatement après avoir fait part à l'abbé de sa révélation. C'est peut-être à cause de cet événement miraculeux que le jour des Innocents est en Belgique plus qu'ailleurs une fête des plus populaires. Car si la jeunesse, à la Noël, a moins de réjouissances en Belgique que dans les autres pays teutoniques, elle est indemnisée par le jour des Innocents, véritable fête de l'enfance, où les enfants sont maîtres dans la maison et les parents à leur tour doivent leur obéir.

A Anvers, en Brabant et dans quelques parties du pays de Limbourg les petits garçons et les petites filles se transforment pour ce jour en papas et en mamans. Le grand gilet du père ou grand-père, son bonnet de nuit, son paletot et sa canne, la jaquette de la mère, ou de la grand'mère, sa coiffe, son tablier et surtout son trousseau de clefs sont les objets de prédilection que convoitent les enfants pour jouer convenablement le rôle des parents. Revêtus de ces habits ils parcourent la maison en faisant le plus grand bruit possible, grondent les parents et les domestiques, en leur donnant gra-

Digitized by Google

vement leurs ordres, courent dans le voisinage promener leur pouvoir éphémère ou vont à l'église assister à la messe. Ordinairement c'est la plus jeune fille de la famille qui reçoit la clef du garde-manger et commande à la cuisinière les repas de la journée, consistant presque infailliblement en rystpap (riz au lait), en vlaeijen (flans), en pannekoeken (crêpes) et en wafels (gaufres).

Les enfants des pauvres profitent de leur accoutrement grotesque pour faire une quête dans les maisons des riches. Munis de petits paniers ils s'arrêtent devant chaque porte en criant à tue-tête : « Jufrouw, moêrken en vaêrken is hier » (madame, la petite mère et le petit père sont ici) ou bien : « Jufrouw, moêrken is hier en vaêrken is t'huis gebleven » (madame, la petite mère est ici et le petit père est resté chez lui). A la campagne, surtout dans les environs de Contich, les petites filles enveloppées dans les vêtements de leurs mères s'attachent des poches énormes comme en portent les paysannes de cette contrée, afin d'y recueillir les croquignolles (pepernoten), les cents et les images (santjes) que les petits quêteurs reçoivent en chantant de porte en porte :

Moederke en vaderke!
Hedde niets te geven?
Tast diep in den zak,
'T is een groot gemak
Verceren, bazinneke.

Pour comble de bonheur, les enfants se rendent çà et là vers le soir au presbytère, où le curé leur distribue des images ou « beeldekens ».

Quoique, dans les villes, les anciens usages tombent de plus en plus en désuétude, on voit encore de nos jours, aux Innocents, les principales rues encombrées dès le matin de troupes d'enfants affublés des vieilles nippes de leurs parents. Même à Bruxelles cette coutume est, jusqu'aujourd'hui, religieusement observée dans le

Digitized by Google

bas de la ville et n'a disparu que dans le haut, où cependant il y a quarante ans elle subsistait encore dans les meilleures maisons.

A Malines, où par ordre du magistrat le crieur public proclama déjà le 27 décembre 1449 la défense formelle, de porter des masques, le jour des Innocents, ou de parcourir la ville « en costume méconnaissable, » l'usage s'est également conservé jusqu'à présent et le vieux Croon, dans ses « Almanachs » bien connus, nous donne une description charmante de l'aspect que la ville offrait, au dix-septième siècle, le jour des Innocents.

Dans les Flandres, le Hainaut, le pays de Liége et quelques districts de la province de Namur, on a l'habitude de travestir, aux Innocents, les petits garçons en prêtres ou en moines, les petites filles en religieuses ou béguines. La plus jeune fille reçoit, comme en Brabant, les clefs et joue, pour ce jour, le rôle de maîtresse de maison. Cette coutume s'est même introduite dans les pensionnats et dans les couvents, où la plus jeune religieuse porte les clefs et s'arroge le droit de commander. Dans les communautés de femmes du diocèse de Bruges, il s'y joint un usage plus plaisant, consistant à changer pour ce jour les noms, de sorte que, d'après l'âge, les plus jeunes novices échangent leurs noms de religion contre ceux des religieuses les plus âgées et vice-versa. Par suite de cet échange de rôles les novices ont le droit de dire à l'abbesse aussi bien qu'aux sœurs leurs vérités, de leur reprocher leurs défauts ou de les ridiculiser.

Dans les environs de Liége, les servantes jouissent encore du privilége d'enfermer leurs maîtres jusqu'à ce qu'ils leur aient promis un gâteau, et de se mettre ensuite à la table de famille pour être du dîner qu'a commandé le plus petit enfant de la maison. L'enfant même, travesti et muni des clefs, doit apporter le gâteau et en servir à tous les convives.

A Termonde, le jour des Innocents donne lieu à une autre céré-

Digitized by Google

monie. Le plus jeune garçon et la plus jeune fille de la maison des orphelins, travestis l'un en « régent » ou père des orphelins, et l'autre en « mère, » et, accompagnés par le garçon et la fille, les plus âgés du même établissement vont de maison en maison présenter leurs « compliments. » En récompense ils reçoivent quelques cents ou quelques friandises qu'ils recueillent dans le panier porté par l'un de la compagnie.

Les « choralen » ou enfants de chœur, revêtus de leurs aubes et portant un bâton blanc à la main, font, ce jour-là, à Termonde une quête pareille dans toute la ville.

Un autre usage belge dont M. Schayes fait mention, était d'aller de grand matin, le jour des Innocents, armé de verges au lit de ceux ou de celles qu'on présumait encore y trouver entre leurs draps. Si on les y surprenait ils étaient fustigés jusqu'à ce qu'ils eussent promis un déjeûner. Ceux qui s'étaient mariés dans l'année, étaient surtout sujets à cette cérémonie désagréable qu'on appelait « donner les Innocents. » Cet usage existait également en France et en Angleterre. Dans le dernier pays cependant, où le « Childrenmasday » était regardé comme jour néfaste par excellence, ce n'étaient pas les enfants qui jouaient le rôle actif dans ce divertissement, mais c'étaient eux qui s'exposaient à des coups de fouets ou de verges en restant trop longtemps dans leurs lits. En Allemagne, par contre, ils ont encore aujourd'hui dans beaucoup de localités de la Bavière, de la Souabe et de la forêt hercynienne, l'habitude de rappeler aux personnes adultes par quelques coups de verges le souvenir des Innocents, en vue d'obtenir un petit présent.

Quant à l'origine de ces usages que nous venons de décrire, il y a lieu de présumer que ce ne sont que des vestiges de l'ancienne fête des Innocents, qui jusqu'au seizième siècle se célébrait dans les églises et qui elle-même n'était qu'une branche de la fête bien connue des Fous.

Cette fête, toute bizarre qu'elle était, ne fut cependant jamais,

Digitized by Google

dans les Pays-Bas, solennisée d'une manière aussi extravagante qu'en France.

En différentes provinces de la Belgique la veille et le jour des Innocents les enfants de chœur allaient à l'office de l'église à la place des chanoines. Un d'entre eux était habillé en évêque, abbé ou doyen et les autres en chanoines. Le premier régalait ce jour ses compagnons avec l'argent provenant de la quête qui se faisait à son profit.

Les ducs de Bourgogne eux-mêmes lui donnaient à cet effet une petite somme. On lit dans les comptes du receveur des condamnations échues dans la chambre du duc de Bourgogne, comte de Flandres, à Audenarde de 1405 à 1407.

« A l'évêque des Innocents à Audenaerde pour leur aidier à supporter les frais et missions de la feste qu'il fist le 28me jour dudit mois de décembre, audit an, donné en courtoisie par la dicte certification de mesdits seigneurs du conseil escripte le dit darrain jour dudit mois de décembre l'an des susdits et rendue acourt 24 sols parisis. »

On lit des articles semblables dans les comptes de 1407, 1408, 1411, 1412, 1428 et 1429.

A Liége, d'après les statuts de l'église de Saint-Denis, de l'an 1330, le dernier chanoine élu était tenu de payer dès qu'il jouissait des revenus de sa charge, toutes les dépenses de l'évêque des Innocents jusqu'à ce qu'un autre chanoine fut élu.

Au douzième et treizième siècles dans quelques chapitres et couvents de la Belgique, le jour des Innocents, l'évêque ou l'abbé dansait, chantait et jouait à la paume ou à la boule avec son clergé ou ses moines (1). A Tournai cet évêque s'appelait « l'évêque des sots » et grands et petits de tout sexe se réunissaient à l'issue de la messe dans la cathédrale et les rues adjacentes pour voir son élection. Les

(1) Schayes, pp. 138-139.

Digitized by Google

notables bourgeois l'élisaient parmi les petits vicaires de la cathédrale, et pour cette élection on dressait un échafaud devant le grand portail. L'élection faite aux acclamations de la multitude, on revêtait l'élu d'un costume complet d'évêque, mais la mître était ornée de grelots, la crosse se terminait par une marotte. Puis on se livrait à des railleries amères et faisait des plaisanteries aux gens de l'église même sur ce que l'Église a de plus respectable. On conduisait ensuite le nouvel évêque par toute la ville avec beaucoup de cérémonies comiques, pendant lesquelles il bénissait son nombreux cortége et les curieux qui garnissaient les fenêtres. Après huit jours un repas splendide, où se trouvaient les chanoines et le chapitre, fournissait le pain et le vin, terminait la fête.

En 1497 le clergé défendit à ses vicaires de se prêter à cette cérémonie, mais quelques bourgeois ne voulant pas se soumettre à cette défense, prirent en 1498 de force un des vicaires de la cathédrale et lui firent jouer le rôle ordinaire et lorsque l'arrêt du parlement de Paris, auquel le chapitre avait appelé, condamna les coupables à faire réparation en plein chapitre et défendit au magistrat de tolérer à l'avenir de pareils abus, on substitua des laïques aux vicaires. Pourtant la fête n'ayant plus le même attrait pour le peuple, qui ne pouvait plus lancer des épigrammes contre le clergé, elle disparut entièrement depuis 1501. Voici à quelle occasion.

En 1501 les Tournaisiens avaient élu évêque des Fous Josse Heckman, dont un descendant fut conseiller au parlement de Flandre. Celui-ci, homme très-facétieux, mais fort éclairé, ne refusa pas l'honneur, mais désira mettre fin à cet usage ridicule, et imagina de renouveler l'inscription de Balthazar, c'est-à-dire après les promenades obligées et au moment où les convives entraient dans la salle où le souper était servi, ils lurent sur le mur ces mots écrits en caractères de feu : « Anathème à celui qui ose profaner les mystères de la Sainte-Église! Malédiction à ceux qui l'ont élu! Malheur à la ville qui souffre de pareilles extravagances! » Heckman en lisant ces

Digitized by Google

mots à haute voix se jeta à genoux, s'écria que c'était un avertissement du ciel et se dépouillant des insignes de sa dignité, déclara qu'il ne voulait pas risquer son âme. Les convives, épouvantés par ce qu'ils attribuaient à un miracle, se signèrent, ne voulurent pas s'asseoir à la table du festin et se retirèrent. Heckman dit : que pour obtenir le pardon de leur faute il fallait envoyer aux pauvres le souper et se soumettre aux volontés de l'Église en renonçant à la fête des Innocents, et la fête en resta là.

Les Tournaisiens tentèrent de substituer à cette fête celle de l'Ane, mais le clergé les menaça d'excommunication et supprima toutes les cérémonies de ce genre (1).

---

29 décembre. — (*Erica genistopha*). Cinquième nuit. Saint Thomas de Cantorbéry ; saint Hilduard ; saint David.

Saint Hilduard, dont la fête se célèbre dans le diocèse de Gand le 7 septembre, souffrit en ce jour le martyre à Dickelvenne en Flandre (2).

Saint Thomas de Cantorbéry à qui la Belgique offrit pendant longtemps un asile contre l'injuste colère de Henri II, a laissé dans plusieurs des églises et des couvents du pays, des souvenirs de son séjour (3).

Le samedi après Noël commencent les samedis gras ou « vette zaturdagen, » célèbres à Anvers par le pain aux saucisses, appelé « worstenbrood. » A huit heures du soir les boulangers annoncent la

(1) Clément II, pp. 70-76.

(2) V. 7 septembre.

(3) B. M., p. 282.

Digitized by Google

cuisson en parcourant les rues avec une espèce de crécelle, qu'ils tournent et tout le monde s'empresse d'aller chercher les pains aux saucisses que l'on mange immédiatement après, encore fumants.

Ces pains se mangent aussi à Malines et dans le pays de Limbourg où ils s'appellent « saucissenbrood. »

---

30 décembre. — (*Ponthiera glandalon.*) Sixième nuit. Saint David; saint Sabin; saint Eugène; saint et sainte Anysie.

Saint David, dont la fête en plusieurs églises se célèbre le 29 décembre, conformément au martyrologe romain, était autrefois très-populaire en Belgique.

« L'amour de saint David » se buvait en Brabant comme en Hollande à l'égal de celui de saint Jean.

En mettant pendant la nuit de Saint-David (que le peuple place toujours au 30 décembre) de petites branches de sureau sous son oreiller, on rêve ce qui se passera au mois de juin, lorsque le sureau fleurira. De même, les branches de sureau, placées ce jour-là dans l'eau, indiqueront par le développement de leurs bourgeons, le temps qu'il fera en été. Si ces bourgeons se développent bien et s'ouvrent complétement, s'ils fleurissent même, l'été sera propice aux biens de la terre et, ajoute-t-on, aux amours des hommes : si le contraire a lieu, il ne faut attendre rien de bon.

Sainte Anysie, la martyre, qui est très-souvent confondue avec saint Anysie, protège les prairies.

Saint Sabin est un des martyrs les plus célèbres du moyen âge. On racontait l'histoire de sa mort et de celle de ses deux compagnons : Marcel et Exupérance avec des détails horribles.

Digitized by Google

« Boire à l'amour » ou « au souvenir des trois martyrs » ou « des trois prêtres, » la sixième nuit, donnait du courage pendant le combat et procurait la force de supporter les douleurs les plus affreuses. On disait aussi que quand l'innocent appelait, pendant la durée des épreuves de la torture, les « trois martyrs » à son secours, il parvenait à les supporter sans pouvoir être forcé de s'accuser à tort (1).

---

31 décembre. — (*Erica vulgaris.*) Septième nuit. Saint Sylvestre; sainte Mélanie; sainte Colombe; saint Walimbert.

La septième nuit, ou journée, est mystique par excellence.

Saint Sylvestre, lui-même, le pape qui baptisa Constantin, dit « le Grand, » s'est confondu avec un autre pape du même nom, le célèbre Gerbert, qui, étant plus savant que ses contemporains devint pour eux et pour la postérité un « magicien » très-en rapport avec le monde souterrain qui reste ouvert pendant les douze nuits.

En plusieurs endroits les meuniers l'honorent comme patron, et le paysan wallon, en faisant allusion à la neige nécessaire en décembre, dit : saint Sylvestre, doit être meunier, car malheur à nous lorsque sainte Waudru et saint Georges ont à se mêler de son métier.

Pour un motif pareil, à ce qu'il paraît, les saliniers à Liége se sont mis sous le patronage de Saint-Sylvestre.

Sainte Colombe, vierge et martyre, à laquelle trois églises sont dédiées, nous rappelle par son nom « cette vierge blanche à tête de pigeon » qui apparaît parfois, surtout dans la Thuringe, pour annoncer une année heureuse et fertile.

Le bienheureux Walimbert ou Garimbert, auquel, selon ses bio-

(1) L. F. d. J., pp. 14-15.

Digitized by Google

graphes, la sainte Vierge elle-même aurait indiqué un lieu nommé Boni pour y servir Dieu, comme solitaire, et qui y éleva un oratoire en l'honneur de Marie, où il voulut être transporté à l'heure de sa mort en 1141 (1), paraît s'être identifié, à son tour, avec le magicien « Galenbert » ou « Walembrecht, » la terreur des paysannes négligentes, qui transformait en glaçons tout ce qu'il touchait, et qui, s'il avait eu la puissance de Jésus-Christ, aurait, dit-on, gelé le veau dans la vache.

La fille qui, le dernier jour de l'année, n'achève pas de filer le lin qu'elle a sur sa quenouille, s'attire les persécutions des esprits malins. D'après d'autres, elle n'a pas de bonheur ou ne trouve pas à se marier l'année suivante (2).

A Anvers il est d'usage dans les familles que celui, qui ce jour-là est le dernier à se lever, est appelé « Sylvester » et est tenu de donner le soir un petit régal aux autres membres de la famille.

A Liége les jeunes filles vont le soir à la porte de la maison, pour « tirer des planètes; » de vieilles femmes parcourent à la nuit tombante les rues pour tirer à qui veut les cartes et dire la bonne aventure.

A Turnhout les coutiers célèbrent ce jour la fête de Saint-Séverin, leur patron.

En quelques endroits les boulangers vendent ce jour-là des pains à deux têtes.

La nuit du nouvel an est consacrée à la joie (3).

(1) Coremans, p. 95; L. F. d. J., pp. 16-17; B. M., p. 283.

(2) Des compagnons qui s'étaient réunis près de son ermitage, formèrent depuis une communauté, en s'établissant au lieu dit Mont-Saint-Martin.

(3) Coremans, p. 95; L. F. d. J., p. 17.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPLICATION

DES

ABRÉVIATIONS DES TITRES DES OUVRAGES QUI NOUS ONT ÉTÉ D'UN USAGE FRÉQUENT POUR LA RÉDACTION DU « CALENDRIER BELGE. »

Ana.	— Ana pour l'histoire des fêtes de la Flandre Occidentale. Bruges, 1849.
A. d. C. a. d. Mons.	— Annales du Cercle archéologique de Mons.
A. d. l'É.	— Annales de l'Émulation de Bruges.
A. d. l'U. d. L.	— Annuaire de l'Université de Louvain.
Avontroodt Mss.	— Ramassis des mœurs, usages, préjugés, etc., du peuple en cette partie du ci-devant duché de Brabant, par G.-J. Avontroodt Mss.
B. M.	— Belgium Marianum. Histoire du Culte de Marie en Belgique. Tournai, 1859.
Bovy.	— Promenades historiques dans le pays de Liége, par Bovy. 2 vol. Liége, 1839.
Bowens.	— Nauwkeurige Beschryving der oude en beroemde zeestad Ostende, door J.-J. Bowens, Brugge, 1792.
Clément.	— Histoire des Fêtes civiles et religieuses de la Belgique et de la France, par Mme Clément, née Hémery. 2 vol. Avesnes, 1836 et 1846.
Coremans.	— L'année de l'ancienne Belgique. Bruxelles, 1844.
Cornet.	— Beautés de l'Église catholique, par l'abbé Cornet, Liége, 1857.
Croon.	— Almanach, door Croon.

Digitized by Google

De Bossu. — Histoire de la Ville de Mons. Mons, 1725.
De Coussemaker. — Chants populaires des Flamands en France, par E. De Coussemaker. Gand, 1856.
De Reume. — Les Vierges miraculeuses de la Belgique, par A. De Reume. Bruxelles, 1856.
De Smet. — Description de la ville et du comté d'Alost, par De Smet. Alost.
De Smet M. d. M. — Nouveau Mois de Marie, par J.-J. De Smet. Gand, 1850.
Dict. d. O. — Noël et Carpentier. Dictionnaire des Origines, etc. Paris.
Diericx. — Mémoires sur la ville de Gand, par E.-L. Diericx. Gand, 1814.
Diest. — Geschiedenis der Stad Diest. Diest, 1847.
Écrevisse. — De Bokkenryders, door Écrevisse. Brussel, 1854.
Gaillard. — De Ambachten en Neringhen van Brugge. Brugge, 1854.
Gazet. — L'Histoire ecclésiastique des Pays-Bas, par Gazet. Arras, 1614.
G. d. V. e. A. — Guide du Voyageur en Ardenne, par A. Borgnet. Bruxelles, 1857.
Gesch. v. M. d. D. — Geschiedenis van Mechelen, door J. David. Leuven, 1854.
Gorrissen. — Histoire de la Ville et du Château de Huy, par F. Gorrissen. Huy, 1839.
Grimm. G. d. d. Spr. — Geschichte der deutschen Sprache, von J. Grimm. Leipzig, 1848.
H. d. E. d. B. — Histoire des Environs de Bruxelles, par A. Wauters. Bruxelles, 1852.
H. d. l. V. d. Saint-Ghislain. — Histoire de la Ville de Saint-Ghislain, par De Bossu.
Hennebert. — Éphémérides tournaisiennes, par F. Hennebert. Tournai, 1841.
Heremans. — Nederlandsche Dichterhalle, door Heremans. Gent, 1858.
Hofdyk. — Het Voorgeslacht, door W.-J. Hofdyk. Haarlem, 1858.
Hone. — The Every Day-Book, by W. Hone. London.
H. v. F. N. V. — Niederländische Volkslieder, von Hoffmann von Fallersleben. Hannover, 1856.
K. e. L. — Kunst-en Letterblad. Gent.
K. I. Z. — Katholische Illustrirte Zeitung.
Lemaire. — Notice historique sur la ville de Nivelles. Nivelles. 1848.
Leyssens. — Geschiedenis van Aerschot. Aerschot, 1853.

Digitized by Google

L. F. d. J. — Les Fêtes du Joul, par Coremans. Heliopolis, 1851.

Liebrecht, O.-I. — Des Gervasius von Tilbury Otia Imperialia, von F. Liebrecht. Hannover, 1856.

Maestertius. — Beschryvinge van de stad ende lande van Dendermonde, door J. Maestertius. Leiden, 1646.

M. d. S. H. et A. e. B. — Messager des Sciences Historiques et des Arts en Belgique. Gand.

Meyer. V. o. d. B. d. M. — Verhandeling over de Benamingen der Maanden in het Nederduitsch, door J.-D. Meyer. (Verhandelingen der 2e Klasse van het K. N. Institut te Amsterdam, 1818. 1 deel.)

Mertens. — Geschiedenis van Antwerpen, door Mertens en Torfs. Antwerpen, 1845.

Molanus. — De Historia SS. Imaginum. Lovanii, 1771.

Munck. — Gedenk-Schriften, door J. de Munck. Mechelen, 1777.

N. L. — Nederduitsche Letteroefeningen. Gent, 1834.

Piot. — Histoire de Louvain, par Piot. Louvain, 1839.

Piot. T. A. — Tables alphabétiques des endroits principaux de la Belgique et de leurs saints patrons. (Extrait de la Revue de la numismatique belge, t. II, 3e série.)

Polain. — Mélanges historiques et littéraires, par M.-L. Polain. Liége, 1839.

Remmerus Valerius. — Chronyke van Mechelen, door Remmerus Valerius. Mechelen.

Schayes. — Essai historique sur les usages, les croyances, etc., des Belges anciens et modernes, par A.-G.-B. Schayes. Louvain, 1834.

Schayes, L. P.-B. — Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine. Bruxelles, 1837.

Sire. — Hanswyck ende het wonderdadigh Beeldt, door P. Sire. Dendermonde, 1738.

Sleeckx. Mss. — Gebruiken, volksliederen, enz., door D. Sleeckx. Mss.

Steyaert. — Wegwyzer der Stad Gent, door Steyaert, Gent, 1859.

Tuinman. O. V. — Ongegronde Voorteekenen. (Tuinman Spreekwoorden, t. II.)

Van Alkemaade. — Nederlands Displegtigheden, door K. Van Alkemaade. Rotterdam, 1732.

Digitized by Google

Van den Bogaerde. — Beschryving van het land van Waes, St-Nikolaes, 1825.

Van de Velde. — Dissertation historique et topographique sur l'ancien État du Furnambacht, par H. Van de Velde. Bruges. 1846.

Van Lokeren. — Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon à Gand, par A. Van Lokeren. Gand, 1855.

Van Wyn, A. — Historische en Letterkundige Avondstonden, door Van Wyn.

Vasse. — Excursions en Belgique, par A. Vasse. Bruxelles, 1846.

Voisin. — Guide de Gand, par A. Voisin. Gand, 4e édition,

Volksleesboek. — Volksleesboek, door J.-M. Dautzenberg en Pr. Van Duyse. Brussel, 1854.

Wauters. — Histoire de la Ville de Bruxelles, par A. Wauters et Henne.

Wauters. L. a. S. — Notice historique sur les anciens serments de Bruxelles. Bruxelles, 1848.

Willems. — Oude Vlaemsche Liederen, door J.-F. Willems. Gent, 1848.

Wolf. — Beiträge zur Deutschen Mythologie, von J.-W. Wolf. Leipzig, 1852 und Göttingen, 1859.

Wolf. N. S. — Niederländische Sagen, von J.-W. Wolf. Leipzig, 1843.

Zuallart. — La description de la ville d'Ath, par J. Zuallart. Ath, 1840.

Digitized by Google

NOUVELLES PUBLICATIONS

DE

LA LIBRAIRIE DE FERDINAND CLAASSEN

A BRUXELLES.

LES

CAUSERIES DE LA MÈRE

POÉSIES, CAUSERIES,

JEUX, CHANSONNETTES, AIRS NOTÉS, GRAVURES ET LEÇONS

POUR

LA RÉCRÉATION ET L'ÉDUCATION DU PREMIER AGE,

D'après Frédéric Frœbel,

par la Baronne Ida de Crombrugghe.

Un beau volume in-4° orné de 50 magnifiques gravures, dessinées par Scherer, à Paris, gravées sur bois par Brown, et 50 pages de musique.

Prix : 12 francs.

Extrait de la préface de l'auteur, Madame la B^ne^ Ida de Crombrugghe :

AUX JEUNES MÈRES !

« Le livre des *Causeries* présente une série de jeux, de chansonnettes et de leçons morales qui aideront à conduire à bon terme l'œuvre si importante de l'éducation de l'enfant par la mère. Mais ce livre écrit en allemand pour les mères de toutes nations, n'était pas lu jusqu'ici ni en Belgique ni en France, et ne répondait ainsi que fort imparfaitement à la pensée de son auteur. Encouragée par les pressantes sollicitations de mon estimable amie, M^me^ la baronne de Marenholz, l'intelligente et zélée apôtre de Frœbel, je m'engageai à publier en français un livre des *Causeries de la mère*, d'après l'œuvre originale.

» En vous offrant à mon tour ce travail, j'ose compter sur votre bienveillance envers une mère qui cherchait naguère, comme vous le cherchez aujourd'hui, à remplir ses devoirs d'éducatrice du jeune âge de la manière la plus conforme à son titre de mère chrétienne ; j'ose compter aussi sur votre zèle et votre dévouement intelligent pour suppléer à ce que peut avoir d'incomplet ce livre qui, comme toute œuvre humaine est susceptible de mieux ; et j'en appelle sur ce point à cette loi de progression invoquée souvent par Frœbel lui-même dans ses ouvrages sur l'Education de l'homme-enfant. Mais avant tout j'éprouve le besoin de vous exposer la raison qui m'a fait accepter cette tâche et la pensée qui a présidé à son accomplissement.

» Il y a plusieurs années, lisant le livre de l'*Éducation des Mères de famille*, par Aimé

Digitized by Google

Martin, qui a eu en France un long et légitime succès, je fus, dès les premières pages, frappé d'un exemple invoqué par l'auteur, en faveur de l'influence de la mère sur les sentiments, les vertus et les goûts de l'homme dont elle cultiva l'enfance. Convaincu de la force de cette influence, Aimé Martin, en citant plusieurs faits saisissants à l'appui de son assertion, ne peut passer sous silence celui de Barnave, qui, au moment de monter sur l'échafaud, songe à sa mère et lui rend grâce de lui avoir donné le courage qui l'anime et qu'il conservera jusqu'au moment suprême. — C'est ma mère, écrit à sa sœur l'émule de Mirabeau, c'est ma mère qui doit élever vos garçons, elle leur communiquera cette âme franche et courageuse qui fait les hommes.

» Ah! me disais-je tout émue, sans doute il est beau d'apprendre à son fils à mourir en homme, mais il est non moins beau et plus difficile peut-être, de lui apprendre à vivre comme doit vivre tout homme qui comprend la dignité de son être. Le livre dont un passage venait de m'émouvoir, était une longue et profonde étude de l'Education des mères de famille, fortement comprise, savamment exposée, et faite pour aider puissamment toute femme dans l'accomplissement de sa haute vocation de coopératrice à l'œuvre de la civilisation du genre humain. Toutefois la lecture terminée, reprise et terminée encore, je regrettai de n'y pas trouver la réponse à cette question toujours posée et jamais résolue : comment faut-il s'y prendre pour développer simultanément et dès leurs premières manifestations, les facultés physiques, morales et intellectuelles de cette frêle créature que Dieu commet à nos soins et qui n'est rien moins que la postérité naissante dépositaire des espérances de l'avenir humain? Que de fois aussi pendant la première enfance de mes fils, ai-je regretté l'absence d'une méthode qui servit à guider la mère dans la manière d'utiliser au profit du développement physique et moral de ses enfants, cette multitude de jeux qu'ils inventeraient si leurs petits prédécesseurs ne leur en eussent évité la peine. Pressentant dès lors, dans l'attrait qu'avaient pour les miens ces jeux enfantins, un élément éducateur puissant, j'essayai de l'en extraire J'y réussis quelquefois, mais j'échouai le plus souvent et je me résignai à suivre la voie battue qui consiste à développer plus ou moins isolément leurs jeunes facultés; travail long, difficile et toujours incomplet.

» Quels ne furent pas mes regrets et ma joie, lorsque le hasard, disons mieux, la Providence me fit rencontrer la femme que Frœbel n'hésita pas à nommer la Mère de l'idée, dont il réclamait à bon droit la paternité. Par elle, je fus mise au courant du système, ayant pour but le développement harmonique des facultés de l'homme, proposé par Frœbel. Déplorant de l'avoir ignoré pendant le cours des fonctions maternelles qui m'étaient propres, je l'acceptai avec bonheur pour vous, jeunes mères attachées encore au berceau de vos enfants. Dès lors je me promis de consacrer mes loisirs et mes faibles talents à la propagation d'une œuvre qui correspondait à mes aspirations, comme elle doit répondre aux besoins de toutes les mères.

» Voilà en peu de mots la raison qui me fit prendre la plume pour tenter de vous initier aux ingénieux procédés de F. Frœbel, etc. »

« Dans son livre des causeries de la mère, Frœbel présente à l'enfant en ima-
» ges, l'histoire de sa vie enfantine; ce sont d'abord les premières relations de
» l'enfant avec sa mère, les premiers soins qu'elle lui prodigue, les premiers
» jeux qu'elle lui enseigne; puis les relations avec les membres de sa famille,
» avec d'autres enfants et d'autres familles. L'enfant y voit également la repré-
» sentation des phénomènes de la nature universelle, le soleil, la lune, les étoi-
» les, etc., les scènes de la vie des animaux, le jardinage et l'agriculture ; la vie
» domestique, sous différents points de vue, puis les professions, le commerce,
» les arts, les scènes de la vie morale de l'enfant, l'église, le culte, enfin les ma-
» nifestations de la vie en général, mises à la portée de la première enfance.
» Puisque l'enfant doit se préparer à la vie réelle, il faut lui en donner de bonne
» heure des impressions générales, qui seront en quelque sorte pour lui la base
» des connaissances à acquérir plus tard. La parole de la mère saura représenter
» à l'enfant ces scènes générales comme étant celles de sa propre vie indivi-
» duelle, elle lui fera voir ainsi comme dans un miroir, sa propre histoire, qui
» est l'histoire de chacun de nous. Elle lui racontera son histoire dans le passé,

Digitized by Google

» dans le présent et dans l'avenir. L'enfant aura ainsi un point de départ pour » comprendre l'histoire de l'humanité, l'histoire universelle, et il trouvera par le » moyen des emblèmes, il comprendra par intuition, l'analogie du développe- » ment de l'individu et celui de l'espèce. »

Voilà donc un livre dont certes aucune mère intelligente ne voudra se passer, car c'est le livre le plus instructif et le plus amusant.

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION BELGE

DE 1830

ET

HISTOIRE DE LA BELGIQUE JUSQU'A 1860

Par CARLO GEMELLI et le Dr P. ROYER (Rédacteur de l'*Indépendance*)

SECONDE ÉDITION. — UN GROS VOL. GRAND IN-8°. — PRIX : 3 FR.

Les auteurs ont puisé aux sources les plus authentiques pour écrire cette histoire, sans préjugé, sans parti pris, et ils ont fait le livre le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour sur l'histoire de notre révolution de 1830.

Voici le sommaire des différents chapitres. La lecture de ce sommaire suffira pour faire connaître à chacun le contenu d'un ouvrage, destiné à un succès certain.

CHAPITRE I. — Congrès de Vienne. — Annexion de la Belgique à la Hollande. — Situation de la Hollande à cette époque. — Caractère de Guillaume de Nassau. — Statut hollandais imposé aux Belges. — Prétentions de Guillaume et du peuple hollandais à l'égard de la Belgique — Opposition du parti catholique et du parti libéral. — Commencement des persécutions. — Etat des finances, de la dette publique et des impôts. — Mesures imprudentes du gouvernement. — Décrets contre l'enseignement. — Union du parti catholique et du parti libéral. — Pétitions. — Dissentiments entre les députés hollandais et belges. — Voyage du roi en Belgique et ses paroles prononcées à Liége.

Digitized by Google

— Message du 11 décembre — Opinion des journaux belges contre le message. — Le prêtre Riouste et le comte Libri Bagnano. — Nouvelles persécutions. — Ecrits divers de De Potter, sa condamnation et son emprisonnement. — La haute cour de justice transférée à La Haye. — Nouvelles persécutions contre la presse. — Ordonnances de Charles X. — Effet de la révolution de Juillet en Belgique.

CHAPITRE II — Premiers mouvements populaires pendant la nuit du 24 au 25 août. — Journées du 26 et du 27. — On détruit et on brûle les ornements, les arcs de triomphe du Parc et les insignes royaux. — Organisation de la garde civique. — Ses chefs principaux. — Tumulte sur la place Royale. — Terreur des étrangers résidant à Bruxelles. — Le drapeau belge est repris. — Dispositions militaires. — Pétition au roi. — Nouvelles de la cour. — Convocation des Etats-Généraux pour le 13 septembre. — Départ du prince Frédéric et du prince d'Orange pour la Belgique. — Leur arrivée à Vilvorde. — Manifeste. — Négociations. — Premières barricades. — Deuxième députation. — Le prince d'Orange entre à Bruxelles — Commission consultative. — Retour de la députation de La Haye. — Rapport des députés. — Excès de l'insurrection. — Les membres des Etats-Généraux présents à Bruxelles proclament la séparation, et déclarent ne pas vouloir se rendre à La Haye. — Départ du prince d'Orange et des troupes. — Dissolution de la commission. — La municipalité accepte la séparation. — Premières émeutes dans les villes belges. — Nouvelles de Londres et de Paris.

CHAPITRE III. — Incertitude de la révolution. — Position de l'armée hollandaise à Vilvorde. — Arrivée du prince d'Orange à La Haye. — Démission du ministre Van Maanen. — Edit du roi. — Députation au prince Frédéric. — Enthousiasme du peuple hollandais pour le gouvernement. — Autres députés des Etats-Généraux à Bruxelles. — Ils décident de se rendre le 13 septembre à La Haye. — Choix d'une commission de sûreté publique. — Nécessité d'un gouvernement provisoire. — Départ du gouverneur et d'autres magistrats hollandais. — Tranquillité apparente de Bruxelles. — Tendance générale de l'opinion. — Ouverture des Etats-Généraux. — Discours du roi. — Ses mauvais effets. — Mariage de la princesse Marianne. — Pétition aux députés belges à La Haye. — Société populaire à Bruxelles et ses bons effets. — Lenteur des Etats-Généraux. — Situation difficile des représentants belges. — Retour des envoyés, porteurs de la pétition. — Leur rapport. — Sinistres présages.

CHAPITRE IV. — Etat de la révolution — Caractère des hommes composant la commission de sûreté publique. — Sortie faite par les volontaires. — Edit imprudent de la commission. — Tentative contre l'hôtel de ville. — Le peuple désarme la garde civique — L'hôtel de ville est attaqué et pris. — La commission se dissout. — Tous les magistrats se dispersent. — Premier gouvernement provisoire. — Anarchie complète. — Délibération pour attaquer Bruxelles. — Edit du prince Frédéric. — Dispositions pour l'attaque. — Enthousiasme du peuple à cette nouvelle. — Revue de la garde civique. — Sortie des volontaires — Attaque des postes avancés de l'ennemi. — Retour triomphal des Bruxellois et des Liégeois. — L'edit du prince déchiré et brûlé. — Démarches pour la reddition de la ville — Nouvelles de Namur, Mons, Liége et Louvain. — Etats-Généraux. — Pétition au roi. — Les troupes hollandaises aux portes de Bruxelles.

CHAPITRE V. — Première journée, le 23 septembre. — Démarches de paix de la part des Hollandais. — Découragement momentané des Belges. — Le peuple recommence la lutte avec plus d'audace. — Les Hollandais prennent la défensive. — Les démarches échouent. — Nouvelle de la victoire de Louvain. — Seconde journée, le 24. — Nouvelles démarches de la part des Belges. — Gouvernement provisoire. — Bombardement de la ville, incendies et dommages. — Mesures du gouvernement. — Choix d'un général. — Troisième journée, le 25. — Autres démarches de paix durant cette journée — Situation de Bruxelles. — Nouvelles des provinces. — Continuation de la lutte. — Les Belges refusent tout arrangement. — Journée du 26. — Quatrième gouvernement provisoire. — Nouveau bombardement. — Dispositions pour prendre le Parc. — Retraite des Hollandais. — Cri de victoire.

CHAPITRE VI. — Effets de la révolution de Paris et de Bruxelles en Europe et situation des gouvernements. — Suite de la lutte dans les autres villes de la Belgique. — Etat malheureux de l'armée hollandaise. — Bruxelles après la bataille. — Retour de De Potter. — Le gouvernement provisoire s'affermit et etend ses pouvoirs. — L'armée hollandaise est délogée des positions qu'elle occupait. — Les Etats-Généraux décident la séparation et la réforme du statut. — Les nouvelles de la défaite arrivent en Hollande. — Le prince d'Orange part pour Anvers; ses édits, et son retour à La Haye. — Les partis politiques. — Les volontaires belges combattent et poursuivent les troupes ennemies. — Bombardement d'Anvers. — Guillaume demande l'intervention des grandes

Digitized by Google

puissances qui lui est refusée. — La conférence se réunit à Londres — Première délibération. — Ouverture du parlement à Bruxelles. — Ses premiers décrets. — La conférence de Londres déclare la Belgique indépendante. — Question du grand-duché de Luxembourg. — Délibérations de la conférence du 20 et du 27 janvier. — Adhésion de la Hollande. — Protestation du parlement belge. — Fin de la première période des négociations.

CHAPITRE VII. — Les craintes des souverains continuent. — Légation anglaise et française à Bruxelles. — Espérances des deux partis orangiste et français. — Deux commissaires belges à Londres. — Election du duc de Nemours comme roi des Belges. — Refus de Louis-Philippe. — Régence. — Premier ministère — Mouvement orangiste. — Echec des espérances républicaines. — Seconde conjuration orangiste. — Situation de l'armée et des finances. — Graves désordres. — Second ministère — Dangers d'un partage. — Sage politique du ministère. — Election du prince de Saxe-Cobourg comme roi des Belges. — Acceptation de la couronne. — Détails biographiques sur le roi Léopold.

CHAPITRE VIII. — Traité des dix-huit articles — Arrivée du roi et fête solennelle pour l'avénement au trône. — Le parlement se dissout — Nouveau ministère. — On reprend les armes. — Triste situation de l'armée belge. — Première intervention française. — Campagne dite des *Dix jours*. — Bataille de Louvain. — Déroute des Belges. — Suspension d'armes imposée par les puissances. — Nouvelles négociations. — Etat de la question après la campagne d'août 1831. — Traité des vingt-quatre articles. — Démolition des forteresses. — Approbation donnée par les souverains au traité des vingt-quatre articles. — Réorganisation de l'armée. — Mariage du roi Léopold avec la princesse Louise-Marie d'Orléans. — Politique du gouvernement belge. — La conférence décide qu'on emploiera la force contre la Hollande. — Convention entre la France et l'Angleterre. — Seconde intervention française. — Fête à Bruxelles pour la distribution des drapeaux. — Enthousiasme et désir général pour la guerre. — Le roi Léopold accepte l'intervention. — Les Français arrivent à Anvers. — Opposition dans le parlement. — Démission du ministère. — Préparatifs militaires de la Hollande. — Siége d'Anvers. — Reddition de la citadelle. — Nouvelles démarches d'arrangement. — Convention du 21 mai. — Réouverture de la conférence. — Rupture des négociations. — La conférence se dissout — Convention de Zonhoven. — La diplomatie achève sa tâche — Fin de la révolution.

CONCLUSION. — Erreur du Congrès de Vienne et fautes plus grandes commises par la Hollande — Le statut illégal adopté. — Causes de mécontentement. — Décrets de 1825 et leurs tristes effets. — Indifférence vis-à-vis de la révolution. — Erreur du prince d'Orange — Lenteurs du gouvernement hollandais. — Aveugles prétentions de Guillaume — Eloges donnés au roi par les fauteurs de la tyrannie. — Nécessité des révolutions — Grands résultats de la révolution belge. — Nouveau statut. — Comparaison avec la révolution française. — Réforme du Code pénal et du système des prisons — Lois sur l'instruction publique. — Organisation de l'armée. — Les Belges sans penchant pour la vie militaire. — Construction des chemins de fer. — Améliorations apportées dans l'agriculture, les arts, l'industrie, le commerce et les manufactures. — Etat des finances. — Mesures en faveur des ouvriers. — Tableau historique. — Liberté de la presse. — Le parti catholique et le parti libéral. — Situation actuelle de la Belgique.

Schreber, M. Beknoepte opvoedingsleer. Een boek voor vaders en moeders. Vry naar het hoogduitsch door Frans de Coort. 1 vol. in-8. 1862. 2 fr.

Frœbel, F. L'éducation de l'homme. Traduit de l'allemand par la baronne J. de Crombrugghe. 1 gros vol. in-8. avec le portrait de Frœbel. 1861. 7 fr. 50 c.

Beneke. Nouvelle psychologie composée d'après des principes méthodiques

Digitized by Google

à l'usage des professeurs, instituteurs, etc. Traduit de l'allemand par J. Blockhuys, 1 vol. in-8. 1862. 3 fr. 50 c.

Manuel pratique des jardins d'enfants, de Frédéric Frœbel, à l'usage des institutrices et des mères de famille, composé sur les documents allemands par J.-F. Jacobs avec une traduction de Mme la baronne de Marenholtz. Un beau vol. in-4. avec 85 gravures et plusieurs pages de musique. 10 fr.

C'est un ouvrage sur une des questions les plus importantes de l'éducation; il s'agit de mettre à profit les sept premières années de la vie de l'enfant pendant lesquelles son développement fut en quelque sorte abandonné au hasard, de commencer la véritable éducation dès le commencement de la vie, non pas en forçant ou faussant la nature de l'enfance, mais en la dirigeant, en nourrissant ses aptitudes innées et en favorisant, par des moyens naturels, l'éclosion parfaite et harmonique de toutes ses facultés.

Ce manuel jette une grande lumière sur cette intéressante question, quiconque l'aura lu sera convaincu que l'application de la méthode Frœbel est un bien immense pour les générations futures, une introduction naturelle et précieuse pour les arts et les sciences, le travail et l'étude.

Bien certainement aucune mère intelligente ne voudra se passer des moyens éducatifs que Frœbel leur présente.

Praktisch Handboek om kinderen van 2 tot 8 jaar al spelende gemakkelyk en leerzaam bezig te houden, volgens de ontwikkelings methode van Fréderik Frœbel door J.-F. Jacobs, met eene inleiding van Mevr. de baronnesse de Marenholtz met 80 gravuren. 10 fr.

Les sons de l'alphabet. Chansonnette illustrée coloriée. 2 fr.

Gustave Nieritz. Bibliothèque de la jeunesse :

— I. Voyage dans le Hartz, ou les vues de Dieu sont impénétrables, par C. Mück. 2 fr.

— II. Le fils du vieil invalide ou l'amour filial récompensé. par W. Müller. 2 fr.

— III. Frédéric et Oscar Dornbusch, ou aimez votre prochain comme vous-même. Par un ami de la jeunesse. 2 fr.

— IV. Jonas et le prince enlevé, ou à chacun selon ses œuvres, par G. Nieritz. 2 fr.

— V. Le petit berger et son chien, ou pardonnez et il vous sera pardonné. 2 fr.

— VI. Gottlieb le petit mineur, ou qui bien fera bien trouvera. 2 fr.

Crombrugghe (baronne J. de.). Le petit livre des enfants du bon Dieu. *Ouvrage couronné.* Avec 25 charmantes gravures in-4°. 1 vol. in-4° cartonné. 3 fr.

Digitized by Google

LA VIE INTELLECTUELLE DES FLAMANDS.

VON

DER SCHELDE BIS ZUR MAASS

ODER

DAS GEISTIGE LEBEN DER FLAMINGEN

BIOGRAPHIEN, NOVELLEN, ERZÄHLUNGEN U. S. W.

VON

Frau Baronin von Reinsberg

(IDA VON DÜRINGSFELD)

3 starke Bände in gr. 8 (circa 1500 Seiten). 7 fr. 50 c.

PROSPECTUS.

Aujourd'hui que les Flamands défendent dans le domaine politique leurs droits inaliénables pour les sauvegarder contre l'envahissement de l'élément français, il semble qu'il n'est pas inopportun de leur assigner, au milieu des autres peuples, la position honorable qui leur revient dans le domaine littéraire. Un nombre restreint d'écrivains flamands se sont fait apprécier au delà des limites étroites de leur patrie, la généralité reste ignorée; à l'exception des étrangers qui s'occupent spécialement de la langue flamande, il n'est personne qui ait une idée quelque peu exacte des tendances réelles et de la marche intellectuelle de cette noble famille germanique.

Lorsqu'en 1855, M^me^ la Baronne de Düringsfeld (auteur du présent ouvrage) se fut initiée, sous la direction de M. Ch. Stallaert, à Bruxelles,

Digitized by Google

dans la langue et la littérature flamande, elle reçut de divers côtés l'invitation de composer un livre qui mît en lumière les consciencieux efforts des Flamands contemporains dans leur sainte mission civilisatrice, laquelle consiste à développer l'intelligence du peuple et à le moraliser au moyen de sa langue maternelle.

Pour répondre aux désirs de ses amis et à l'attente du public, l'auteur a esquissé un tableau général de la littérature flamande moderne dans ses directions les plus variées; il n'a pas fallu moins de quatre années d'études et de travaux non interrompus pour le mener à bonne fin.

Si le livre n'a pas tout le développement que l'auteur voulait lui donner, il faut en attribuer uniquement la faute à ceux qui n'ont pas cru utile de soutenir cette entreprise éminemment nationale et patriotique. Nous savons les appels réitérés qui ont été faits à cet effet par correspondances privées et par les journaux du pays.

Malgré cette tiédeur de quelques écrivains, ce livre présente, dans son étendue actuelle, une œuvre historico-littéraire telle qu'aucun peuple en Europe ne saurait en exhiber une plus complète. Par des efforts incessants, l'auteur a su réunir les BIOGRAPHIES AUTHENTIQUES ET LES OEUVRES DE 180 ÉCRIVAINS FLAMANDS CONTEMPORAINS. Une série de morceaux ont été composés d'après des communications *autographes encore inédites*.

Afin de rendre l'ouvrage intéressant au plus grand nombre de lecteurs possible, l'auteur a écarté la sécheresse de ces biographies tout en traçant le tableau de l'activité intellectuelle et de la vie domestique des écrivains flamands.

Dans ce même esprit ont été choisis les morceaux dans les œuvres de 90 littérateurs, cultivant le champ des nouvelles, de la poésie et du drame. De cette façon le lecteur apercevra de suite le côté caractéristique de chaque auteur, tout en suivant le fil des tendances et des motifs qui se font jour dans les diverses branches de la littérature flamande.

L'ouvrage, qui a paru à la librairie sus-indiquée, forme 3 gros vol. in-8° et expose dans son introduction le caractère distinctif et les aspirations du mouvement flamand.

La table générale ajoutée au 3e volume, contient le relevé exact de tous les auteurs dont les œuvres ont été communiquées et appréciées.

Digitized by Google

Almanach de l'armée belge pour 1862. 1 v. in-12. 2 00

Raspail. Handboek der gezondheid of huiselijke genees- en artsenijkunde. 1 vol. in-12 . . . . . 1 25

Sawaszkiewitz. Notice sur la vie de Joachim Lelewel. 1862. . 1 25

Vandriessche. Geschiedkundig overzicht der nederduitsche Tael en Letterkunde, ten gebruike der athenæa en collegiën. Gr. in-8. . . 1 50

Polttevin de la Croix. Excursion d'Anvers à Rotterdam, a bord du bateau à vapeur *Telegraaf*. 1 vol. gr. in-12 avec carte. . . 1 50

Burger. Musées de la Hollande. 2 vol. in-12 . . . . 7 00

— Trésors d'art en Angleterre. 1 vol. de 500 pages. in-12 . 3 50

— Galerie Suermondt à Aix-la-Chapelle. In-8. . . . 3 00

— Galerie d'Arenberg à Bruxelles. In-12 . . . . 2 50

Greyson. Sites ardennais. Le passeur de Targnon. In-8. . . 2 00

Dauby. Les Ouvriers, épisodes bruxellois. 1 vol. In-12. . . 1 50

Verhaegen (avocat). Études de droit public, 1 vol. in-12 . . 3 00

Les partis et le pays, par un Belge qui tient à sa nationalité . 0 50

Gervinus. Introduction à l'histoire du XIX^e^ siècle. 1 vol. in-8 . 3 00

Programme de la sainte alliance des peuples. in-8. 1 00

Prône agricole du père Grognard, prédicateur en plein vent, répété par un maître d'école a ses élèves d'une commune rurale. 1 vol. in-18. 2 00

Katschenovski. Daniel Webster, sa vie et ses œuvres. 1 v. in-12 . 1 50

Le livre de la vie. Traduit de l'anglais par Zani de Ferranti. 1 vol. in-12 Édition de Luxe 1 00

Le même richement relié 2 00

Oetker. Le mouvement flamand. In-12. . . . . 1 00

Verhaege (docteur). Traité des bains de mer. 1 vol. in-32. 3^e^ éd . 2 50

— Seebad Ostende. Anleitung zum Gebrauche der Seebäder. Reiseführer durch Belgien. 4^e^ aufl. 2 50

— Traité pratique des maladies nerveuses. 1 vol. in-8 . 2 50

Souvenir de Bruxelles en forme d'une rose. 28 gravures. vues des principaux monuments, portraits de la famille royale, etc. . 1 00

Souvenir d'Ostende en forme d'une rose. . . . 1 00

Nederland, Belgie, de Reyn, Parys. Reisgids, met platte gronde, muntafel, aanwyzing van logementen, restauraties, middelen van vervoer, enz. 1 vol. in-12 . . . . . 6 00

Le même relié 7 50

Heerklotz, A. Ein Frühling, Originalnovelle. 1 Bd. in-32. 1861. 2 00

Digitized by Google

Heerklotz, A. Wallonisch und Vlämisch, Originalnovelle aus Belgiens Jetztzeit, Schilderungen aus dem belgischen Volks- und Gesellschaftsleben. 1 Bd. in-32. 1862 . . . . . 2 00

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google